6e ANNÉE. — N° 1 **20 centimes le Numéro.** (1re QUINZAINE) JANVIER 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

A NOS LECTEURS

La sixième année de l'existence de l'Union spirite française commence. Nous voilà déjà loin de cette première réunion à la salle de la Redoute, du 25 décembre 1882, où quelques centaines de spirites zélés cherchaient à jeter les bases de notre association fraternelle.

A cette époque, malgré l'énergie, la bonne volonté de la majorité, certains esprits incrédules semblaient douter de la réussite de nos projets, mettant en avant la faiblesse de nos moyens pécuniaires, et craignant que la cohésion de nos forces morales ne fussent insuffisantes pour mener à bien l'œuvre grandiose que nous voulions entreprendre.

Et, cependant, malgré nos faibles ressources, l'Union a été créée, elle a répandu son influence non seulement sur la France, mais jusque dans les régions les plus éloignées, grâce à notre journal *le Spiritisme*, qui, par son extension, fait pénétrer dans les masses ses idées de progrès, de liberté grâce à sa propagande spiritualiste.

Nous ne parlerons pas des luttes multiples que nous avons eu à soutenir, pas plus que des quelques défections qui se sont produites dans nos rangs. Nos lecteurs sont assez bons juges de nos efforts pour constater que nous n'avons pas faibli dans notre tâche, quelque difficile qu'elle ait pu nous paraître parfois. Notre force s'est accrue dans le combat et c'est avec une légitime satisfaction que nous reconnaissons avoir été soutenus, car nos lecteurs nous ont encouragés par leur persévérance à suivre nos travaux.

Aussi c'est avec un nouveau courage que nous persisterons dans la voie que nous nous sommes tracée : réveiller les sentiments spiritualistes, combattre sans faiblesse le matérialisme et propager de tout notre pouvoir l'admirable doctrine du Maître en proclamant hautement ses principes.

Au début de la nouvelle année, nous voulons être les premiers à offrir à tous nos frères spirites, et spécialement à nos lecteurs, nos vœux les plus sincères et pour eux-mêmes et pour la cause à laquelle nous nous dévouons tous de tout cœur.

LE COMITÉ.

IDÉES PHILOSOPHIQUES

De toutes les discussions, les plus oiseuses sont certainement celles qui, sortant du domaine des faits positifs, n'ont pour base que l'imagination. Il est incontestable que chacun peut bâtir une théorie en ne tenant pas compte des résultats obtenus par la science, de sorte qu'il y a autant de systèmes que de raisonneurs.

La question de la divinité qui a déjà fait couler des flots d'encre est de celles qui passionnent à juste titre les hommes avides de connaître les mystères

de la création ; et je suis d'avis qu'il est utile que chacun donne sa note personnelle, son expérience, sa manière de voir, afin d'arriver plus vite à une solution rationnelle de cet immense inconnu. Mais ne pourrait-on pas apporter un peu de méthode dans les recherches ? Ne faudrait-il pas établir nettement quelles sont les objections que l'on fait à l'existence de Dieu, et surtout ne serait-il pas bon de s'abstenir de ces continuelles redites qui ne font qu'égarer l'esprit et qui ont été mille fois résolues ?

En réfléchissant au grand problème de l'existence de Dieu, je suis arrivé à me poser un dilemme que je serais curieux de voir résolu. Le voici dans toute sa simplicité : ou Dieu existe et alors il est incompréhensible, puisqu'il est infini ; ou Dieu n'existe pas et alors c'est la nature qui est incompréhensible, aussi bien dans ses détails que dans son ensemble. Sans la notion de la divinité, c'est-à-dire sans la croyance en une justice éternelle, au progrès indéfini, rien ne nous assure que l'agrégation moléculaire et périspritale qui compose l'homme physique et intellectuel survivra pendant l'éternité à venir, et alors à quoi bon la lutte, à quoi bon la souffrance courageusement supportée, enfin pourquoi pas la jouissance immédiate qui, elle, n'a rien d'aléatoire ?

On me répondra qu'il est plus noble de faire le bien pour lui-même, que l'on ne doit pas en attendre de récompense, et que l'homme qui possède la satisfaction que donne le devoir accompli est bien payé de sa peine. Mais ici je demanderai pourquoi cette lutte ? Sur quoi basez-vous les idées de bien et de mal et surtout l'idée de justice ?

Rien dans la nature purement matérielle ne nous offre l'exemple de la justice. Dans les règnes inférieurs, la force prime toujours le droit et la loi du plus fort est constamment la meilleure. La terrible lutte pour la vie *struggle for life* qui s'est traduite en économie politique par la loi de Malthus, est la règle absolue de l'Univers. Les plantes se font entre elles une lutte acharnée, les animaux se dévorent à belles dents, et toujours la force et la ruse ont raison de la faiblese et de l'innocence. Partout règnent la violence et le meurtre, et nulle part on ne trouve d'exemple d'une loi de justice. En suivant la chaîne logique qui, des êtres inférieurs, vient aboutir à l'humanité, nous voyons les nations sauvages obéir à la même oppression brutale de la force et c'est le plus fort qui est le chef incontesté de la tribu. Où donc au milieu de tout cela irai-je checher l'idée de justice, pourquoi donc me prêcher la solidarité et l'amour quand autour de moi je ne vois qu'injustice et cruauté. Dira-t-on que l'amour de ses semblables est une nécessité des sociétés modernes, que c'est de l'intérêt bien entendu ? Pour répondre à ces sophismes, il suffit de constater que tous les êtres sont égoïstes et personnels et que ce n'est que l'éducation qui développe chez l'enfant le sentiment de fraternité, hélas encore si rare ici bas. D'ailleurs si je ne crois pas à une harmonie dans l'Univers, à un ordre établi par une puissance supérieure, je suis logique en ne poursuivant que la satisfaction de mon être puisqu'après tout il ne m'est pas démontré qu'il est immortel et, par conséquent, s'il doit finir, à quoi bon me rendre malheureux ?

Si, au contraire, j'ai la conviction intime, la certitude absolue que la force qui a organisé l'Univers a créé en même temps que moi des êtres qui sont mes égaux, mes frères, de plus que tous nous devons parcourir un cycle incessant de transformations, oh, alors ! je comprends que j'ai des devoirs à remplir vis-à-vis d'eux, je sens qu'ils me sont chers comme des membres de ma famille, je sais que, nous aidant mutuellement, nous aurons un sort meilleur et qu'ensemble nous graviterons vers la force éternelle et immuable, vers la grandeur infinie, vers l'amour sans limites. Certes, cette perspective me sourit mieux que l'autre et comme elle repose sur des preuves irrécusables fournies par les intelligences désincarnées, comme elle est corroborée par la loi de justice qui s'exerce dans toute son intégrité au delà de la tombe, je suis amené fatalement à conclure qu'il faut qu'il existe un Dieu, sans quoi l'univers et nous-mêmes n'aurions plus aucune raison d'être.

Maintenant que ce Dieu soit personnel ou non, qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Qu'il soit au centre de l'Univers ou à ses confins, la question me semble bizantine, puisque l'Univers est infini et qu'il n'a ni centre ni limites.

Que ce Dieu soit coéternel à la matière, ou qu'il ait préexisté, en quoi cela peut-il m'intéresser ? Le problème de la création est absolument insoluble pour nous. Malgré les merveilleuses découvertes contemporaines, nous ignorons radicalement quelle est la constitution de l'Uunivers, nous en sommes encore à nous demander si la terre qui nous porte est solide ou ignée à son centre, si la conception de Laplace sur la formation des mondes est bien exacte, si les races terrestres sont fixées ou variables, si la matière existe subtantiellement, et si je voulais passer en revue toutes les inconnues du monde sidéral, il me faudrait un volume pour simplement les énoncer.

C'est avec si peu de connaissances positives, avec un si mince bagage que l'homme voudrait orgueilleusement prononcer sur l'origine et la fin de l'Univers. Mais cela me semble tout simplement

ridicule et je compare le faiseur de théories à un élève qui, connaissant les quatre règles, voudrait résoudre un problème d'intégral. Je ne puis m'empêcher de considérer avec pitié ceux qui prononcent souverainement sur toutes choses, du haut de leur ignorance et de leur fatuité.

Il est noble de chercher à s'instruire, il est juste de vouloir sonder tous les mystères, mais il faut savoir proportionner la recherche aux connaissances acquises. Il ne faut pas quand on ignore tout, vouloir s'attaquer à une besogne fatalement stérile et qui ne peut donner que des résultats nécessairement faux. Plus tard, lorsque nous aurons progressé dans des proportions énormes, lorsque nous aurons sur notre monde et sur l'Univers des notions certaines, alors nous pourrons songer peut-être à définir la cause première, mais en attendant il faut gravir bien des échelons, il faut faire ses classes avant d'être maître, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire c'est d'étudier sous la direction de nos professeurs, c'est-à-dire sous l'inspiration des esprits supérieurs.

GABRIEL DELANNE.

LES AMES ANIMALES

(Suite)

Cette dilatation progressive du fluide périsprital, nous pouvons tous l'obtenir par une gymnastique appropriée et un *entraînemeut* fluidique dirigé et soutenu par l'action de la volonté; ainsi, qu'on ait la ferme intention de faire radier au loin son fluide et il est certain que les molécules, obéissant à cette impulsion, pourront franchir des espaces plus ou moins étendus, selon l'énergie de notre volonté, et, en traversant le milieu éthéré rempli de fluides, ces molécules peuvent agir sur les éléments qu'elles rencontrent en leur communiquant le mouvement dont elles sont elles-mêmes animées. Elles peuvent ainsi déplacer des quantités plus ou moins considérables de fluide et même rompre, dans une certaine mesure, l'équilibre des éléments constitutifs des agglomérations fluidiques dont nous venons de signaler le danger, et c'est par cette remarquable propriété d'expansion périspritale, qu'il est permis à l'homme d'enrayer la marche irrégulière de ces individualités dévoyées. C'est surtout par l'union et l'association de nos forces et de nos volontés qu'il nous sera donné de mener à bonne fin ce travail d'épuration fluidique. En effet, une entente commune et l'action simultanée exercée par un certain nombre d'incarnés, à des heures fixées d'avance, pourront imprimer un mouvement très énergique aux fluides ambiants, mouvement qui se répercutera à des distances d'autant plus considérables, que le nombre des associés sera plus grand. Les individualités fluidiques, ballotées par ces vibrations sans cesse renaissantes, n'auront plus la même facilité de retenir autour d'elle les éléments qu'elles se sont appropriés; leur agglomération s'émiettera insensiblement et les molécules, soustraites à leur influence, pourront être restituées aux créatures chargées de reprendre leur élaboration normale. Notre propre périsprit pourra même s'enrichir d'une grande quantité de ces éléments, dont les propriétés nocives iront s'annihiler dans nos tissus corporels, et ainsi, le domaine fluidique de ces individualités irrégulières ira toujours en s'amoindrissant, et un grand nombre d'entre elles pourront reprendre le cours de leur évolution naturelle en abordant l'incarnation qui ne sera plus rendue impossible par la trop grande quantité du fluide aggloméré. Ne réussirions-nous par notre action commune qu'à réintégrer dans la bonne voie quelques-unes de ces âmes qui, ne l'oublions pas, sont destinées à progresser et à aboutir à l'état humain, que nous aurions déjà accompli une œuvre des plus utiles au point de vue de l'accomplissement des lois divines.

Mais, pour les hommes fermement attachés au progrès général et pénétrés d'un sentiment profond de solidarité avec toutes les créatures, cette œuvre de délivrance et de moralisation des âmes peut aller beaucoup plus loin. Un certain nombre d'entre elles sont unies depuis si longtemps au fluide qu'elles ont accaparé dans les espaces, que les vibrations, même multipliées, du milieu ambiant, ne suffiront pas à opérer la désagrégation voulue; pour ces âmes, *nos sœurs inférieures*, il faudra s'y prendre d'une autre façon; il sera nécessaire que nous les attirions par un effort énergique de la volonté, dans notre propre périsprit, pour les y soumettre à un travail prolongé dont le résultat sera de détacher d'elles, molécule à molécule, le fluide dont elles sont entourées. Ce fluide pourra être, comme nous l'avons dit, incorporé à nos organes dans lesquels il perdra toute affinité avec l'âme dont nous l'aurons séparé. Quant à celle-ci, elle passera de notre périsprit dans le système nerveux, qui la transmettra, sous forme d'excitation motrice, jusque dans l'extrémité des tissus où elle finira par se fixer; et là, servant de foyer d'attraction pour former les cellules organiques, elle pourra utiliser la tendance qu'elle avait à attirer à elle les éléments au contact desquels elle se trouve. Ce sera encore l'incarnation pour elle, mais une incarnation d'un ordre plus élevé, où le progrès s'accomplira bien

plus rapidement parce qu'elle ne sera plus exclusivement livrée à elle-même et qu'elle aura, pour la diriger, un principe supérieur à elle par l'expérience et l'habitude du maniement du fluide; et, lorsqu'elle aura laissé à la matière corporelle une notable partie de ses tendances arriérées, elle pourra revenir dans notre périsprit où elle poursuivra, sous notre direction, le cours de son évolution fluidique. Son emploi consistera, dès lors, à rayonner autour de nous, à se mêler elle-même aux agglomérations auxquelles elle ressemblait jadis et à contribuer à leur désagrégation en s'appropriant les éléments fluidiques qu'elle rapportera dans notre périsprit et qui seront ainsi soustraits à l'action corruptrice qu'ils subissaient; en un mot, ces âmes ramenées par nous à leur destinée providentielle deviendront nos obéissants auxiliaires, faisant sous notre direction le bon travail régénérateur et progressant elles-mêmes, tout en travaillant au progrès des âmes, leurs sœurs, dont elles procurent la délivrance.

Il y aura peut-être un certain nombre de spirites qui se récrieront contre l'exposé que nous venons de faire et hésiteront à nous suivre sur ce nouveau terrain par crainte de l'inconnu, nous les prions, avant de se prononcer, de bien peser les réflexions suivantes. — Depuis les premiers jours de son apparition sur la terre, l'humanité n'a pas cessé d'être en lutte avec les espèces animales. Combien, à l'origine, ce combat a dû être terrible, c'est ce que les découvertes paléontologiques nous permettent aujourd'hui d'apprendre en pleine connaissance de cause. La puissance destructive de certaines espèces primitives a du être, pour nos premiers parents, un obstacle permanent au développement de leur bien être physique. Mais, en même temps, les ruses et les stratagêmes qu'il fallait mettre en œuvre pour repousser les attaques incessantes de ces redoutables ennemis, durent exciter, au plus haut point, leurs facultés intellectuelles : et l'homme sortit vainqueur de ces luttes, par la puissance de son intelligence. Ses adversaires ont disparu en très grande partie, d'autres ont été soumis et domestiqués et sont devenus les serviteurs obéissants du Maître qui, malgré sa faiblesse physique, sut s'imposer à eux par l'énergie de sa volonté. Aujourd'hui, la lutte n'existe presque plus sur le terrain matériel, mais elle se poursuit dans le domaine fluide. Là, comme nous l'avons vu dans le cours de cette étude, l'homme n'est malheureusement pas toujours vainqueur; et son infériorité relative résulte principalement de ce fait qu'il est souvent attaqué à l'improviste et qu'il connaît imparfaitement l'ennemi auquel il a affaire. Mais ici, comme dans le combat pour l'existence matérielle, le dernier mot doit rester à l'homme, parce qu'il a pour lui la puissance fluidique et qu'il a reçu de Dieu la mission providentielle de diriger les âmes animales dans la voie de la spiritualisation, au bout de laquelle elles trouveront la liberté et la responsabilité morale.

CÉPHAS.

LE SPIRITISME

J'ai cherché bien longtemps le pourquoi de la vie..
Soudain la clarté brille en mon âme ravie;
Formidable problème, enfin je te comprends,
La mort ouvre à mes yeux des horizons plus grands,
Ce n'est plus le néant ni la flamme éternelle,
C'est l'heure où notre esprit joyeux étend son aile,
Et comme un papillon qu'attire un pur foyer,
Vers des mondes plus beaux vole sans s'effrayer.
L'existence n'est plus cet instant éphémère
Où des maux d'ici-bas on boit la coupe amère,
Puisque chaque douleur a son utilité,
Et nous fait faire un pas vers la félicité ;
Des épreuves de la vie hâtant la délivrance,
La clef de l'infini, c'est la noble souffrance;
C'est le divin creuset où s'épure l'esprit
Avant d'aller à Dieu qui toujours le chérit.
O sublime croyance en la bonté céleste,
Tu détruis de l'enfer le mensonge funeste.
Nous serons tous heureux quand nous serons [meilleurs,
Car, mourant ici-bas, nous revivrons ailleurs,
Nous irons retrouver nos amis de la terre
Pour qui l'éternité n'aura plus de mystère,
Et qui tous à la fois viendront nous révéler
La science des esprits qui sut nous consoler,
Vers ceux qui resteront vivants parmi les hommes,
Vers ceux qui nous sont chers dans ce monde où [nous sommes,
Nous irons quelquefois remplir le doux message
D'adoucir les tourments de leur triste voyage.
Nous répondrons souvent à leur fervent appel
Afin de les guider vers le but éternel,
Et nous les recevrons au sein de la lumière
Quand ils auront brisé les liens de la matière.
O sublime Kardec, les Esprits sont en toi,
Car ton livre nous rend l'espérance et la foi.

GEORGES ANSELME.

Effet consolateur du Spiritisme

C'est une touchante histoire que la façon dont le jeune auteur des vers que l'on vient de lire est devenu spirite.

Sa femme, souffrante depuis longtemps d'une maladie de cœur, sujette à des crises terribles, des

étouffements, des palpitations effrayantes, se désolait de ne pas trouver au fond de sa pensée le pourquoi de ses souffrances. « Dieu est-il juste « (disait-elle) de m'imposer une existence si malheu« reuse ? Qu'ai-je fait ? Le catholicisme ne m'en dit « rien, il m'engage à une soumission résignée à la « volonté capricieuse de ce Dieu qui a créé l'Enfer, « cette monstruosité. Ah ! la bonté de Dieu n'existe « pas. Que croire, hélas ? Au néant, à la des« truction de notre pauvre corps si déchiré par la « maladie, et de notre esprit, cette intelligence qui « cherche un Dieu consolateur et ne le trouve « pas. »

Abattue, attristée par ces lugubres réflexions, elle reçut la visite d'une demoiselle *très très dévote*, qui venait lui raconter le dernier sermon qu'elle avait entendu ; elle avait déposé sur la table le livre de M. Gabriel Delanne, le *Spiritisme devant la science*. Cette demoiselle avait déjeuné chez moi, avec M. Delanne ; elle avait été charmée par sa conversation spirituelle et spiritualiste, et voyant dans ma bibliothèque ce livre, me l'avait emprunté pour le parcourir. Le mari de l'intéressante malade l'ayant pris fut frappé de divers passages qui lui étaient tombés sous les yeux, lui demanda avec prière de vouloir bien le lui prêter.

« Volontiers (dit-elle), car je ne voulais que le « feuilleter pour juger du style de ce jeune homme, « dont la conversation m'avait paru si intéres« sante. »

Ce livre fut l'éclair splendide, qui illumina leur nuit si sombre ; ils avaient entendu parler de spiritisme, mais comme on en parle, c'est-à-dire comme d'une facétie amusante.

Le livre des Esprits et le livre des Médiums furent lus avec le plus grand intérêt et la jeune femme, consolée, calmée, rafraîchie par cette saine lecture, remercia et adora son Dieu avec la foi raisonnée que le spiritisme *seul* peut donner. Le bonheur qu'éprouvèrent son esprit et son cœur devant notre sainte Doctrine lui a rendu force et courage, et sa santé en a ressenti le contre-coup bienfaisant : elle va beaucoup mieux.

Il est curieux de voir que la Providence ait mis sur leur route cette fervente catholique pour nous donner deux adeptes heureux de leur nouvelle croyance, pleins du désir de se rendre utiles à la propagation de la Doctrine spirite, nous sommes enchantés de les compter au nombre de nos frères de l'Union.

B. FROPO.

L'AME DE VICTOR HUGO

Nous empruntons les passages suivants de l'*Ame de Victor Hugo*, écrits par Arsène Houssaye (1).

Il y a des âmes qui sont des étoiles perdues, il en est qui sont des clairs de lune, il en est qui s'ensevelissent dans le crépuscule, il en est qui sourient dans l'ombre : âmes bleues, âmes roses, âmes blanches. L'âme de Victor Hugo est couleur de feu, couleur de lumière, couleur du soleil. Où s'est-elle allumée ? Sur l'Himalaya, sur quelque tombeau d'Egypte, sous quelque portique grec. Quand s'éteindra-t-elle ? Jamais. Est-elle personnelle ? Oui, parce que Hugo poète sera toujours. Non, parce qu'elle allumera des âmes par milliers, qui ne seront pas l'âme de Victor Hugo, mais des parcelles de son âme.

En toutes ses œuvres, l'âme de Victor Hugo transparaît dans sa soif d'immortalité. Qui oserait dire qu'il a eu tort de croire à son âme ? Qui oserait dire que cette âme qui remplit la terre est tombée dans le néant ? Rien ne meurt et la mort n'est pas morte... Il a vu l'aurore aux doigts de roses, ouvrant les portes du soleil — les portes de Dieu. Il l'a vu en redisant les paroles rappelées par Lesclide :

«...O mon âme ! Les disparus reparaissent. Ces « vrais vivants que, dans l'ombre terrestre, on ap« pelle les trépassés, remplissent l'horizon ignoré, « se pressent rayonnants dans une profondeur de « nuit et d'aurore, appellent doucement le nouveau « venu, se penchent sur sa face éblouie avec le beau « sourire qu'on a dans les étoiles ; ô ma fille, ô mes « fils, vous n'êtes pas du deuil ici-bas ; dans le « ciel, vous êtes de la fête, ô mes bien-aimés ! »

La première joie de l'âme en son ascension, c'est de retrouver les âmes de ceux qui ont aimé. V. Hugo ne pleurait pas ses chers morts, parce qu'il les sentait plus vivants que lui...

V. Hugo a vécu comme les Hindous sous l'obcession de l'Eternité, de l'Infini, de l'incommensurable. Il s'était de bonne heure pris à leur religion. On sait que, pour les Hindous, ce qui avait été une fois était toujours...

Tous les êtres avaient une âme et chaque âme se développait dans le cours des siècles par les incarnations successives, aspirant à monter à cette échelle de Jacob dont les pieds posaient sur la terre, mais dont les extrémités se perdaient dans les solitudes étoilées du ciel. Ils ne voyaient pas dans les plantes et les animaux de simples orne-

(1) Les *Comédiens sans le savoir*, à la Librairie illustrée, 7, rue du Croissant, Paris.

ments de la création. Ils avaient été eux-mêmes tout ce qui vit pour aimer. Les arbres, les fleurs, les oiseaux, il leur suffisait de se souvenir. Ils croyaient à l'aspiration de la vie et à l'accomplissement infini de la personnalité renaissante...

Les dieux et les déesses étaient des hommes et des femmes transformés par la mort en passant de notre sphère à une sphère supérieure. Les pérégrinations de l'âme à travers les diverses formes de la nature et les diverses conditions humaines, la mort et la renaissance à perpétuité, l'idée que chaque homme portait en lui les traces de ce qu'il fut et les germes de ce qu'il sera...

Quand V. Hugo a écrit : « Je crois en Dieu », il a voulu dire : « Je crois aussi en mon âme immortelle. » Quand il a demandé une prière à toutes les âmes, c'est qu'il a reconnu la fragilité humaine. Mais ce sont ses meilleurs livres qui prient pour lui, parce qu'ils expriment tous les sentiments du beau, qui est le bien. Dès que son âme a déployé ses ailes, dès qu'il a retrouvé la jeunesse éternelle, en brisant les portes de sa prison terrestre, il a pu redire le mot de Pascal : « Joie, joie en Dieu. » Comprenez-vous la fête soudaine d'un poète comme Hugo qui n'est plus condamné aux chaînes matérielles, qui s'élance tout radieux dans des sphères lumineuses, car il a dit : « Ceux qui, dans les mauvaites passions, auront étouffé leur âme, ne renaîtront pas, mais ceux qui auront travaillé à devenir meilleurs en combattant le mal, ceux-là auront acquis des biens éternels. »

C'était d'ailleurs la pensée de son ami Shakespeare qui croyait aux renaissances futures comme V. Hugo, puisqu'il a dit : « La vie est un conte de fées qu'on écoute pour la troisième fois. »

V. Hugo écrit dans son dernier testament : « Je crois en Dieu. » Comment n'eût-il pas cru en Dieu, celui qui se sentait déjà demi-dieu et qui avait vu son apothéose? Ses amis les athées ont beau lui dire qu'il était une des forces de la nature, il pensait de trop haut pour ne pas reconnaître qu'il y a des destinées dont la nature n'est que la très humble servante.

(*A suivre.*)

Nos frères de Rouen nous ont signalé un orateur nouveau qui a fait une conférence sur le côté philosophique du spiritisme, et, tout en avouant franchement qu'il n'est pas spirite, il est sympathique à nos doctrines avec lesquelles ses études sur l'histoire des religions l'ont mis inopinément en rapport.

Nous croyons qu'il y a dans son travail des côtés assez neufs pour intéresser bon nombre de spirites.

M. Courdaveaux est professeur à la faculté des lettres de Douai.

Nous publions ladite conférence d'après les notes que l'auteur nous a fait parvenir.

Nous sommes heureux de voir un professeur d'un talent incontestable faire un pas en avant vers nos croyances, en daignant s'y intéresser, au lieu de les traiter par le mépris d'un silence voulu.

N'est-ce pas l'indice d'une ère nouvelle qui s'ouvre dans les lettres, car les docteurs eux-mêmes arborent de nos jours le drapeau des lois magnétiques, si réfractaires jusqu'à ce jour à leur entendement, sous les noms nouveaux d'hypnotisme, de suggestion, etc.

Espérons donc plus que jamais, le jour du triomphe de notre philosophie est proche.

(*La Rédaction*).

SPIRITISME ET CHRISTIANISME

Par M. V. COURDAVEAUX

(*Conférence faite à Rouen en Octobre 1887*)

Chacun sait en gros ce que c'est que le spiritisme : une hypothèse vraie ou fausse (peu nous importe ici) pour expliquer des faits matériels, inexplicables par les lois de la nature, telles que nous les connaissons à cette heure.

Depuis cinquante ans environ, l'attention publique a été attirée, en Amérique d'abord, en Europe ensuite, par un certain nombre de phénomènes extraordinaires. Des tables et d'autres objets de toutes sortes, légers ou lourds, se mettent en marche ou se soulèvent de terre, sous la simple imposition des mains et même sans que personne y touche. Des lumières, des bruits se produisent sous l'influence de certaines personnes dites *médiums*, mises artificiellement en état de sommeil, sans que l'on puisse imaginer à ces lumières et à ces bruits aucune raison d'après les lois ordinaires de la nature. Dans les ténèbres ou en plein jour même, les assistants ressentent, sur telle ou telle partie de leur corps, des pressions dont nul individu présent ne peut être la cause. Leurs mains mêmes parfois, poussées par une puissance intérieure dont ils ne peuvent se rendre compte, tracent sur le papier, à l'aide d'un crayon, des lignes parfaitement sensées sur des sujets dont ils ne connaissaient pas le premier mot. Il y a plus, la main n'y est pas nécessaire; et le crayon se dressant de lui-même et s'appuyant à une simple planchette, a plus d'une fois, dit-on, écrit tout seul. Plus d'une fois aussi, il a paru tenu par des mains lumineuses que les assistants ont pu toucher ; et quelquefois même, au

lieu de mains lumineuses, ce sont des formes humaines complètes qui sont apparues, agissant ou parlant, assez nettes pour qu'on ait pu les photographier.

Maint charlatan d'autre part, et maint prestidigitateur ont reproduit bon nombre de ces phénomènes et l'on a même pu croire un instant que la foi dans le caractère extraordinaire de ces faits, allait fatalement disparaître devant les expériences de ces habiles gens.

Il n'en a rien été pourtant.

Des hommes d'une autorité scientifique et morale incontestable, voir entre autres le livre de William Crookes, membre de la Société royale de Londres, *Recherches sur les phenomènes du spiritualisme,* ont repris ces expériences et reproduit ces faits, en s'entourant de tant de garanties, et dans le même temps, les prodiges physiologiques et psychologiques de l'hypnotisme, cousins germains de ces faits, se sont tant multipliés aux yeux de tous, sous la main des Docteurs Charcot, Lhuys, Bérillon, et sous celle des médecins de l'école de Nancy, qu'il a fallu renoncer à ne voir dans ces phénomènes que des illusions produites par la crédulité et le charlatanisme, et qu'on a dû se remettre à en chercher la cause.

Or toutes les explications qui en ont été données, si diverses qu'elles soient de nom, se ramènent en réalité à deux :

1° Une force spéciale, indéfinissable, inhérente aux *médiums* et qu'on a baptisée du nom de *force psychique*, soit qu'elle agisse directement et par elle-même, soit qu'elle le fasse par l'intermédiaire d'un fluide également indéfinissable qu'on a nommé *Fluide magnétique* pour avoir l'air de dire quelque chose ;

2° L'action d'esprits qui survivraient à la mort du corps, et qui, répandus dans les espaces ambiants, entreraient en relations intermittentes avec l'humanité, principalement avec les *médiums*, pour produire tous ces effets, d'après des loi qui restent à déterminer.

C'est cette dernière hypothèse qui est le spiritisme.

Nous ne prétendons pas prendre parti entre les deux systèmes. Nous nous sentons disposé à admettre la réalité des phénomènes rapportés aujourd'hui, d'autant plus volontiers qu'à toutes les époques et dans tous les pays on trouve des relations de faits analogues ou plus surprenants encore et nous avouons en plus que la force psychique, avec ou sans fluide magnétique, nous paraît incapable de rendre compte de tous les faits. Mais le spiritisme, à son tour, soulève de si grosses difficultés, et les horizons qu'il ouvre sont tellement sans limites que, comme saint Thomas, nous demandons à avoir *vu* et *touché* pour croire ; ce qui ne nous est pas encore arrivé.

Ce n'est donc pas plus pour le défendre que pour l'attaquer que nous venons parler ici du spiritisme. Qu'il soit vrai ou faux, peu nous importe. Il est un côté seulement, peu connu du public par lequel il nous a paru intéressant de l'étudier : ce sont ses rapports avec l'église, ou, si l'on aime mieux, avec le christianisme. Et c'est ce côté que nous venons mettre en lumière. Notre article sur le spiritisme n'est au fond qu'une page d'histoire religieuse.

L'église est bien embarrassée avec le spiritisme. Nier l'existence des esprits ne se peut pour elle, car la survivance des âmes est un des points fondamentaux de sa doctrine. Autour de ces âmes, en plus, elle a groupé, sous le nom d'anges et de démons, des esprits bons et mauvais de toutes classes, qui ressemblent singulièrement à ceux du spiritisme ; et les relations de ces anges et de ces démons avec l'espèce humaine sont trop dans son *credo* pour qu'elle puisse, à son aise, condamner des gens qui s'annoncent comme en donnant des preuves. Elle a condamné le spiritisme pourtant, et à plus d'une reprise, sinon par des conciles œcuméniques, du moins par la bouche de ses représentants les plus aurorisés ; et il faut convenir que, au point de vue de ses dogmes actuels, c'était plus que son droit : c'était son devoir. En le faisant, seulement, elle a oublié une chose : c'est que, si par ses grands côtés le spiritisme est la négation formelle des dogmes les plus essentiels qu'elle professe aujourd'hui, il n'en est pas moins, par ces côtés mêmes, la simple reprise des idées qui, à l'époque la plus importante du christianisme, ont été celles de ses plus grands docteurs.

C'est ce point précis que nous voudrions rendre sensible à tous.

L'évocation plus ou moins sérieuse des esprits est loin de constituer tout le spiritisme. A côté de ses théories sur nos rapports avec les esprits, il a tout un ensemble de doctrines religieuses et morales, qui, pour être moins connues du vulgaire n'en méritent pas moins tout l'attention des penseurs.

L'auteur de ces doctrines, Allan Kardec (1) a cru leur donner plus d'autorité, en les présentant sous le couvert même des Esprits, de la révélation desquels il a prétendu les tenir. Nous ne nous faisons pas juge de la réalité de ces révélations. Il a oublié seulement que de son aveu même, il y a des esprits de toutes sortes, des espiègles, des méchants,

(1) Le livre des Esprits ; le livre des Médiums ; la Genèse.

des sots, des ignorants, comme il y en a de bons, de sages et de savants; de sorte que la première chose à faire, quand on a été honoré d'une révélation de ces Messieurs, c'est de la contrôler et apprécier au moyen de son bon sens et des connaissances positives qu'on a antérieurement acquises. Ce qui fait que les idées aux quelles on s'arréte, à la suite, ou en dépit de toutes ces communications avec les Esprits, sont bien réellement notre œuvre propre, et que les théories d'Allain Kardec luimême n'échappent pas à la loi commune.

Or il eût pu d'autant mieux épargner à ses doctrines cette recommandation un peu suspecte aux yeux du public au moins, qu'elles en ont une bien meilleure, dont il a eu grand tort de ne pas parler. Elles sont en effet les doctrines de toute cette noble école de penseurs, qui dans ce siècle depuis Ballanche et Buchez jusqu'à Jean Reynaud, ont essayé de renouveler le christianisme, en le réconciliant avec la raison non par des subtilités de théologiens mais par l'abandon de ceux de ses dogmes, qui sont en opposition avec le principe de contradiction, ou avec les notions les plus élémentaires de la justice. (1) Et comme tous les livres de cette école avaient paru avant la publication de ceux d'Allan Kardec, il n'est pas interdit de croire que c'est à eux qu'il a emprunté ses idées. Dans tous les cas elles bénéficient du voisinage.

Le christianisme dans toutes ses confessions, à certes de grands côtés, par lesquels il répond aux besoins les plus élevés de notre cœur et de notre raison. L'unité de Dieu, la charité posée comme le premier principe de la morale, les yeux de l'homme tournés vers une existence meilleure, qui sera le complément de celle-ci, Dieu enfin envoyant son fils, pour nous gronder et nous soutenir dans la voie qui conduit à cette autre vie, voilà des idées auxquelles le cœur se laisse prendre, et que la raison aceepte, sans y regarder toujours de bien près, mais satisfaite et heureuse de conceptions ou de rêves qui répondent si bien aux plus nobles instincts de notre nature.

Mais, à côté de cela, que de dogmes chez trop de protestants encore, et dans le Catholicisme surtout qui ne sont que des non-sens ou de révoltantes iniquités, qu'on recouvre du beau nom de mystères, sous le trop commode prétexte de l'incompréhensibilité divine!

(1) Il ne serait que juste de donner pour précurseur à ces grands penseurs de notre époque une jeune Protestante du 18e siècle, la Génévoise Mlle Huber, dont les ouvrages mériteraient d'être plus connus. J. J. Rousseau, qui lui a emprunté sans le dire, sa *profession de foi du vicaire savoyard*, aurait pu parler d'elle savamment.

Sans parler de l'histoire, qui nous montre le dogme de la Trinité se formant petit à petit pendant les trois premiers siècles, et ne s'achevant qu'à la fin du quatrième, peut-il y avoir un non-sens plus frappant que la Trinité en elle-même, que ce Dieu en trois dieux, cet être en trois êtres, cette substance en trois substances, amas de contradictions qu'on essaie de cacher sous la formule *d'un Dieu en trois personnes*, en déclarant le mot de *personnes* inexplicable au nom de l'incompréhensibilité divine! comme si le *mystère* pouvait être dans le sens d'un mot, et non dans l'accord des termes de la proposition, qui doivent précisément commencer par avoir tous un sens très net, pour que l'on puisse reconnaître si le fait énoncé par la proposition est un mystère ou non. Une phrase qu'on ne comprend pas n'est rien.

(A suivre.)

EXTRAIT
d'un Rapport de M. LUYS

Dans la communication lue à l'Académie de médecine, le mardi 30 août 1887, sur le sujet : « De la sollicitation expérimentale des phénomènes émotifs chez les sujets en état d'hypnotisme », par le docteur J. Luys, membre de l'Académie de médecine, médecin de la Charité, à Paris, nous lisons :

«...Je me contenterai seulement de dire, pour le présent, que j'ai opéré sur des sujets différents pour vérifier les résultats les uns par les autres, qu'en présence de substances similaires, j'ai obtenu des résultats similaires, et que, pour fixer les différents phénomènes émotifs dont j'étais l'instigateur j'ai eu recours à la photographie instantanée pour fixer ainsi d'une façon stable les résultats obtenus.

« Ce sont ces représentations pittoresques que j'ai l'honneur de faire passer sous vos yeux et qui expriment avec une fidélité incontestable les phases émotives par lesquelles passe inconsciemment un sujet hypnotisé suivant qu'on le met en présence de telle ou telle substance, dont il ignore absolument la nature et les effets.

« Les réactions produites sur l'organisme hypnotisé par les actions à distance des substances stimulatrices sous deux modalités bien tranchées. Elles sont silencieuses ou loquaces.

« Dans la première série, suivant la constitution du sujet, suivant son impressionnabilité intime, la nature de la substance employée, les phénomènes réactionnels évoluent en silence.

« Le sujet étant maintenu dans l'état léthargique, tous les phénomènes se développent en lui d'une façon silencieuse et calme, sans qu'il soit prononcé un seul mot, comme s'il s'agissait d'un automate dont les ressorts, montés dans une certaine direction se mettent d'eux-mêmes en action ; les yeux seuls sont ouverts et vivants, et, par leur regard, qui laisse transpirer les émotions intérieures, on reconnaît la gradation des activités psychiques sous-jacantes

« La morphine, la valériane, la strychine, la sparténe, le bromure de potassium produisent des réactions de cette espèce

« Dans la seconde série de faits, alors que la susceptibilité du sujet est plus exaltée et que l'action de la substance employée a un lieu d'élection différent, le sujet ne reste pas à la période de léthargie, il s'élève dans l'échelle des phénomènes hypnotiques.

« *Il monte à la période de somnambulisme lucide et alors il entend, il entre en communication orale avec le monde extérieur*, et, tout en étant inconscient et incapable d'enregistrer des impressions durables (c'est-à-dire de conserver la mémoire de ce qu'il a dit ou fait), il parle, il répond, et par ses réactions coordonnées, il donne des illusions de la vie réelle et d'un état de conscience très nettement accusé... »

Que va dire la docte assemblée académique en présence de faits si nouveaux pour ses pudiques oreilles ; elle qui a jusqu'alors traité le magnétisme, le somnambulisme avec un si superbe dédain ?

L'aveu public de M. J. Luys, un prince de la science matérialiste moderne, est bon à constater. Il fera du bruit dans le monde.

Tiens, tiens !... *Il y a donc des êtres endormis qui peuvent entrer en communication orale avec le monde extérieur.*

Mais alors le magnétisme n'est donc pas ce qu'un vain peuple pense ?

A. D.

APERÇU SUR LE SPIRITISME

Voici ce que l'on voit dans l'*Illustration Européenne*, journal international de la famille, n° 4, 30 octobre 1887, paraissant à Bruxelles, rue du Boulet.

En première page, une gravure qui représente une dizaine de personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, qui ont les mains posées sur une table ; tous ont l'air recueilli et attentif à la manifestation qu'ils observent.

Une longue feuille de papier est placée au centre du plateau et l'on voit une main diaphane, fluidique qui tient une plume et qui écrit un message; en l'air voltigent (autour des médiums) plusieurs objets, entre autre une guitare assez volumineuse.

Au bas du dessin on lit :

UNE SÉANCE DE SPIRITISME

Voir l'article descriptif à la page suivante.

Voici le texte in extenso :

« Le spiritisme, le magnétisme, l'hypnotisme « continuent à préoccuper les esprits, et sont tellement surexcités et tournés au merveilleux que, « peut-être, nous reverrons le phénomène des tables « tournantes.

« Le spiritisme, dit un de ses adeptes les plus « convaincus, n'est point un produit de l'imagination; ce n'est point une théorie, un système inventé pour le besoin d'une cause, il a sa source « dans les faits de la nature même, dans des faits « positifs qui se produisent à chaque instant sous « nos yeux, mais dont on ne soupçonnait pas l'origine.

« C'est donc un résultat d'observation, une « science en un mot : la science des rapports du « monde visible et invisible; science encore imparfaite, mais qui se complète tous les jours par de « nouvelles études et qui prendra rang, soyez-en « convaincus, à côté des sciences *positives*, parce « que toute science qui repose sur des faits est une « science positive et non purement spéculative.

« Le spiritisme n'a rien inventé, parce que l'on « n'invente pas ce qui est dans la nature; celle qui « réside dans l'action de l'esprit sur la matière, loi « tout aussi universelle que celle de la gravitation « et de l'électricité, et cependant encore méconnue « et divisée par certaines personnes, comme l'ont « été toutes les autres lois à l'époque de leur découverte; c'est que les hommes ont généralement « de la peine à renoncer à leurs idées préconçues, « et que, par amour propre, il leur coûte de convenir qu'ils se sont trompés ou que d'autres ont « pu trouver ce qu'ils n'ont pas trouvé eux-mêmes.

« Mais comme en définitive cette loi repose sur « des faits, il n'y a pas de dénégation qui puisse « prévaloir, il faudra bien se rendre à l'évidence, « comme les plus récalcitrants ont dû le faire pour « le mouvement de la terre, la formation du globe « et les effets de la vapeur.

« Ils ont beau taxer les phénomènes de ridicules, « ils ne peuvent empêcher d'exister ce qui est.

« Le spiritisme a donc cherché l'explication des « phénomènes d'un certain ordre, et qui, à toutes « les époques, se sont produits d'une manière « spontanée; mais ce qui l'a surtout favorisé dans « ses recherches, c'est qu'il lui a été donné de pou-

« voir les produire et les provoquer jusqu'à un « certain point.

« Il a trouvé dans les médiums des instruments «.propres à cet effet comme le physicien a trouvé « dans la pile et la machine électrique les moyens « de reproduire les effets de la foudre. Ceci, on le « comprend, n'est qu'une comparaison et non une « analogie que je prétends établir.

« En cherchant à dévoiler les prétendus mystères « du spiritisme et du magnétisme, on a été conduit «.à étudier les phénomènes de la vie nerveuse, et « l'on est arrivé à découvrir cette science qui porte « nom *hypnotisme* ou *suggestion mentale*, on dit « qu'il y a suggestion mentale toutes les fois « qu'une personne suggère à une autre une pensée « quelconque par un acte dont la nature nous « échappe encore, mais qui n'est ni un mot ni « un signe, ni un geste, par un acte qui, autant « que nous pouvons le savoir, n'agit sur aucun des « appareils sensitifs à nous connus. Il faut admet- « tre ou bien la possibilité d'une action directe « d'une intelligence sur un autre cerveau, ou « bien une action inconsciente de nos sens.

-« La suggestion mentale est-elle une réalité?

« Est-il vrai qu'un homme puisse faire parvenir « sa propre pensée, sans le concours de la parole, « de l'écriture ou de la mimique?

« Les nombreuses expériences, qui ont été faites « avec plein succès, nous forcent à répondre affir- « mativement à cette question. »

Je suis heureux de pouvoir signaler ce bon article à nos lecteurs, surtout en ce moment où une levée de boucliers vient de se faire contre les principes que nous affirmons.

Le bon sens et la vérité finiront bien par triompher de tous les sophismes et surtout de la mauvaise foi que nos adversaires cherchent à faire partager au public ignorant, concernant notre consolante doctrine.

Louis Noel.

GUERISON MEDIANIMIQUE

Depuis 7 mois, mon enfant était atteint d'une tumeur blanche au genou à la suite d'une chute. Je l'ai conduit à l'hospice pendant 2 mois; on lui a mis le genou dans du plâtre; voyant qu'il n'y avait aucune amélioration, et après avoir fait plusieurs choses qui n'ont pas abouti, on m'a parlé de Mme Dieu comme faisant beaucoup de guérisons médianimiques. En moins d'un mois mon enfant a été guéri; en foi de quoi je lui ai délivré le présent certificat.

Le 1er décembre 1887. *Signé* Quehboerner
passage de la Brie, 8, Paris.

LE MESSIE

SONNET

Les temps étaient venus. Dans une humble cité,
Pour enseigner à tous ce qu'ils devaient connaître,
Parmi des artisans, Dieu tout puissant fit naître
Jésus de Nazareth, l'Esprit de vérité.

Il vint prêcher l'amour et la fraternité
Dans ce monde où son Dieu lui permit de paraître,
Mais jamais il n'a pris le nom sacré du Maître,
Jamais il n'a parlé de sa divinité

Il but l'amer calice à son heure dernière,
Hélas, comme tous ceux qui portent la lumière
Et qui font avancer la faible humanité.

Mais du grand messager l'œuvre sera reprise,
Il nous expliquera sa parole incomprise,
Car Jésus est aussi l'Esprit de charité.

Georges Anselme.

Bibliographie

Il vient de paraître à Bordeaux sous la signature de M. L. Thibaud (grande imprimerie de Bordeaux), 1887, un livre que nous recommandons tout spécialement aux spirites avides de communication des esprits.

SPIRITISME
Souvenirs du *Groupe Girondin*.

M. Thibaut a fondé à Bordeaux avec M. Brisse le groupe Girondin. Ce recueil est le fruit, comme l'indique le titre, des travaux de leur fraternelle association; il s'y trouve des communications qui datent de cette époque. — L'ouvrage est de 250 pages contenant une centaine de communications d'une élévation de pensées en rapport avec le spiritisme que préconisent nos propres guides.

Les Mystères de l'Horoscope

Dentu Éditeur

Tel est le titre d'un ouvrage appelé à passionner singulièrement la curiosité d'une époque qui, sous un masque de froid scepticisme, cache, en somme, une âme toujours assoiffée de merveilleux.

C'est vraiment avec une remarquable maëstria que l'auteur de ce livre étrange, le docteur ès-Kabbale Ely Star, soulève pour chacun le voile épais jeté sur l'avenir. Aussi ne craignons-nous pas de lui prédire, avec son préfacier Camille Flammarion, « longue vie, gloire et prospérité ».

Le Bibliographe

STELLA

(Suite)

Tu ne veux pas approfondir d'avantage cette plaie du genre humain, la guerre. Voyons ici, dans cette maison cet homme envié pour sa fortune, sa position. C'était un lutteur, un de ceux qui portent le drapeau d'une idée, il vivait de peu, l'honnêteté n'est jamais payée; une femme le conseilla, il étouffa sa conscience, vendit son parti et devint le soutien de ceux qui étaient autrefois ses adversaires. Mais un jour il a faibli sous les reproches d'un de ses anciens frères, et la pensée de sa lâcheté, la honte de n'être plus estimé par ceux qui jadis l'admiraient et l'aimaient empoisonnent tous les fruits qu'il a retirés de sa défection. Il souffre seul, et souffrira jusqu'à son dernier jour...

Puis je fus si las que je priai Stella de me laisser reposer et je la vis penchée à mon chevet. Elle paraissait plus matérielle, s'occupait de mes souffrances, essuyait mon front des sueurs qui le couvraient, me soulevait la tête et me faisait prendre lentement un bienfaisant breuvage.

— O Stella, lui disais-je, tu ne me quitteras donc plus et ma vie sera un éternel enchantement. Ta main calme ma douleur, car je souffrais tout à l'heure, et je voudrais dormir, dormir toujours en te voyant penchée vers moi...

Mais je vis une larme perler au bord de ses cils.

— Tu es donc bien à moi, tu consens à être ma compagne adorée, donne-moi une preuve de ton amour, laisse moi baiser tes blonds cheveux !...

Elle s'éloignait et je retombais dans un lourd sommeil jusqu'au moment où elle m'emportait de nouveau. Le ciel étoilé brillait sur nos têtes, le reflet bleuâtre de la pâle lumière des nuits jetait sur ma bien-aimée de phosphorescentes lueurs, ses longs cheveux se déroulaient et l'enveloppaient d'un blond nuage doré. Je voyais en son nid l'oiseau dormant sur sa jeune couvée, j'entendais la voix de tous ceux qui s'éveillent à la lumière. L'air tiède avait des effluves de parfums pénétrants, je jouissais de sensations neuves et délicieuses. Une sublime harmonie s'élevait de la terre, l'arbre s'étalait, la fleur entr'ouvrait sa corolle au rayon de l'aurore; l'oiseau essayait son premier gazouillement et l'amour planait dans l'air, s'épandait partout, partout donnant l'amour comme l'essence de la création.

— Oh mystère, m'écriai-je, mystère que nul ne résoudra; amour, toi qui animes et embellis la terre, n'es-tu pas la plus belle, la meilleure preuve de l'existence de Dieu ?... Où saisir ton essence, où prendre ce moment de muette attraction qui entraîne dans un immense embrassement tout ce qui vit, tout ce qui frémit, tout ce qui se meut !... Je te sens et ne puis te définir... Stella, laisse-moi ici quelques instants, je veux prendre part à l'harmonie universelle et mon admiration montera vers le créateur comme une prière pour le bénir de me donner la foi. Les étoiles perdent leur éclat. chaque être se prépare à reprendre la vie sous la vivifiante chaleur de l'astre du jour !...

— Viens, me dit Stella, le sommeil fuit, pressons-nous, ma mission se termine, traversons rapidement une grande cité, vois ce que coûte le luxe, et n'oublie pas mes leçons. Soutiens l'opprimé, lutte contre le vice qui prend toutes les formes, aide ceux qui tombent à se relever, aie pitié de toute souffrances !...

Les jours, les semaines passent vite, je suis restée près de toi jusqu'à l'extrême limite qui m'était imposée. Puisses-tu profiter de mes leçons. J'ai déroulé quelques pages du vrai livre de vie, ne les oublie jamais. Toutes pensées que tu m'adresseras, toutes bonnes actions qui te coûteront quelques efforts me seront connues.

Que Stella reste l'étoile de ta conscience et tu arriveras à l'heure dernière sans crainte, ni regret. Adieu !...

Dans l'ombre je la voyais encore vaguement.

— Restez, restez, suppliai-je.

— Souffrez-vous ?

— Stella, où est Stella ?

— Reposez-vous... Buvez, il y a longtemps que vous n'avez rien pris.

Je bus et retombai sur l'oreiller, je cherchais à comprendre. J'entendais parler, peut-être encore des personnages que me montrait Stella, j'écoutai.....

— Tu refuses encore, mon Emma, tu veux donc devenir vieille fille ?

— Cette perspective n'a rien d'effrayant, je suis heureuse ainsi.

— Heureuse ?... Non, tu es plus sérieuse, plus triste qu'autrefois. Toujours avec cette pauvre tante à demi folle, tu t'étioles, tu languis. Tu as perdu tes jolies couleurs roses, le mariage te les rendrait.

Tu aurais un mari jeune, un intérieur gai, en rapport avec ton âge, tu serais une si bonne, si charmante épouse !

— Tu aimes et tu désires le mariage, tu n'en crains pas la servitude, la terrible responsabilité.

— J'en suis au contraire très effrayée. Vivre avec un homme dont on connaît à peine les goûts, les idées est une perspective qui me remplit d'effroi. Je préfère conserver ma modeste position.

Je suis libre et je chéris la liberté. J'aime ma pau-

vre tante, je veille sur elle et elle m'est chère par le besoin qu'elle a de moi. Tu seras toujours ma meilleure amie et quand tu deviendras épouse et mère, je t'aiderai à élever tes enfants et tu leur permettras de me rendre un peu de la tendresse que je leur donnerai.

Je me soulevai, je reconnus Marie et Emma. Elles vinrent à moi, Mme Lurens les rejoignit et m'imposa silence. Je questionnai pourtant et l'on me répondit :

J'étais malade depuis quinze jours et pour la première fois je ne divaguais pas. Mes jeunes amies, Emma surtout, avaient voulu me soigner, la garde ainsi se reposait le jour et Mme Lurens avait pu continuer à s'occuper de sa maison, de sa famille. De ce jour je fus en convalescence, et je priai mes gardes-malades de ne point m'abandonner. Je m'accoutumai à voir à toute heure le doux et pur visage d'Emma, je me reposais en la contemplant tandis qu'elle me faisait la lecture. Sa voix grave me plaisait ainsi et j'éprouvais une grande quiétude, un apaisement, un bonheur calme.

Bientôt je pus descendre au jardin, mais avec la santé, je perdis le privilège que me donnait la maladie. Emma vint de moins en moins et je sentis alors combien elle m'était chère. Mais j'avais trop bien entendu sa conversation avec Marie pour espérer la convertir au mariage. Son regard se détournait du mien et si dans la langueur des premières promenades je prenais sa main elle la retirait doucement avec indifférence. Un aveu n'est pas nécessaire pour faire entendre l'amour à une jeune fille. Emma n'aimait personne, peut-être était-ce dans sa nature de n'aimer jamais et je sentais enfin ce même sentiment que m'avait fait éprouver Stella !...

J'aimais une femme dont les qualités n'étaient contestées par personne, elle résumait les vertus qu'on peut souhaiter à celle à qui l'on confie son nom et son honneur. Mais elle me repoussait. J'avais souvent envie de lui reprocher de m'avoir sauvé pour me laisser ensuite seul et désespéré.

Je retombai dans la tristesse, je maudis les rêves, Stella et l'amour, et je résolus de retourner à Paris. Emma ne chercha pas à me dissuader. Marie me prit le bras et m'entraîna dans le jardin...

— Vous ne partirez pas encore, me dit-elle, vous avez quelque sujet de grande tristesse, et vous ne quitterez pas ainsi vos vrais, vos seuls amis. Accordez-moi une semaine encore, vous ferez des visites charitables avec Emma.

— Emma me supporte par bonté et je ne veux pas lui imposer ma société.

— Emma sortira avec vous, vous lui confierez le sujet de votre peine, elle pourra peut-être vous consoler.

— Marie, que pensez-vous ?

— Rien de bien intéressant. J'agis d'instinct promettez-moi de parler à Emma franchement... Tenez, tantôt elle portera des vêtements chez de pauvres gens, il vous sera facile de la rencontrer, de revenir avec elle... Faites cela par amitié pour moi.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, ma bonne Marie, mais vous me promettez de me laisser libre dans huit jours.

— C'est entendu.

Et je fis ce que voulait Marie, je rencontrai Emma et je l'accompagnai, elle était embarrassée, me répondait à peine. On nous retint chez les bonnes gens où je fis mes adieux. Au retour le soleil se couchait, l'air fraîchissait et je ralentissais le pas, résolu à faire une dernière tentative. J'étais fort ému et je priai la jeune fille de se reposer près de moi sur le talus verdoyant d'un fossé ; elle s'assit et les branches au dessus de nous s'inclinaient sous la brise légère.

— Emma, lui dis-je, en lui prenant la main, vous m'avez soigné avec le dévouement d'une sœur, vous m'avez aidé à recouvrer la santé, mais en même temps que je renaissais, je perdais votre amitié, votre confiance. L'an dernier j'étais votre ami, aujourd'hui vous m'évitez, vous me fuyez !...

— Elle baissait la tête, je repris en me rapprochant d'elle :

— Je vous aime. Vous êtes la seule qui ayez reçu de moi un pareil aveu. Vous m'inspirez enfin la foi qu'il faut avoir pour remettre sa vie entière entre les mains d'une femme. Vous pouvez être la compagne aimée, respectée de tout mon existence, vous pouvez m'aider à suivre la voie du bien où seul je pourrais m'égarer. Emma, avez-vous pour moi une telle antipathie que vous ne puissiez j'amais m'aimer ?

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

AVIS

Nous prions instamment nos abonnés de bien vouloir nous envoyer leur abonnement *pour l'année 1888*.

Nous avons besoin de toutes nos ressources. Notre œuvre étant absolument désintéressée, chacun doit nous apporter son concours pécuniaire dans la limite de ses moyens. Nous comptons sur le dévouement de nos frères pour nous soutenir dans notre propagande.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

6e ANNÉE. — N° 2 20 centimes le Numéro. (2e QUINZAINE) JANVIER 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an.	38, rue Dalayrac, Paris	DEUX FOIS PAR MOIS
Étranger . . . . . . 6 —	Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	

SOMMAIRE

EXPLIQUONS-NOUS

Décidément je n'ai pas de bonheur dans mes explications, et il faut croire que j'ai bien imparfaitement rendu ma pensée au sujet de Dieu puisqu'un esprit aussi perspicace que celui de M. Lebay ne m'a compris.

Mon confrère de la *Vie Posthume* me fait un procès en règle, et il prétend démontrer que mon dernier article n'est qu'un tissu de contradictions qui ne soutiennent pas l'examen. Je dois rendre justice à sa courtoisie, et s'il cherche à m'exécuter, c'est avec toutes les formes de l'urbanité; mais avant de passer sous le joug, je demande à m'expliquer une bonne fois afin de montrer que les interprétations qu'il fait de mon article sont trop subtiles pour être très exactes et que tout en admirant son talent de polémiste, il m'est impossible d'approuver ses conclusions.

La première attaque est dirigée contre cette proposition émise par moi que : Toute loi est la traduction de la volonté d'un être conscient, or la loi étant éternelle témoigne de la volonté d'un être éternel.

M. Lebay répond : « Si la loi est éternelle « comme Dieu, celui-ci n'est donc pas la cause « première de tout ce qui est; l'éternité de l'une détruit naturellement l'antériorité de l'autre. Expli- « quez-nous donc, je vous prie, comment une « chose éternelle peut émaner d'une cause quel- « conque à elle antérieure? Il y a co-éternité, direz- « vous? Mais que faites-vous alors de la réponse « suivante n° 37. Livre des Esprits... s'il était « (l'Univers) » de toute éternité comme Dieu, il ne « pourrait être l'œuvre de Dieu. »

Il y a ici une confusion déplorable entre l'Univers, c'est-à-dire l'ensemble des choses créées et la loi qui organise les évolutions de la matière. J'ai dit et je maintiens que les lois de la nature sont les volontés de Dieu réalisées. Or, Dieu étant éternel, ces lois le sont aussi, car il n'est pas possible de supposer la suprême raison se déjugeant à n'importe quel moment de la durée ; donc la première objection de mon contradicteur est notoirement fausse. La loi étant la manifestation de la volonté divine, n'a pas à lui être antérieure; du moment où Dieu est, sa volonté existe, et l'éternité des lois n'est que l'expression, la traduction objective de l'éternité de Dieu. De plus l'Univers, c'est-à-dire l'ensemble des mondes, a subi cette loi depuis sa création, il n'y a donc pas de co-éternité de l'œuvre et de l'ouvrier, partant pas de contradiction ni avec le livre des esprits, ni avec la raison.

Il est une autre objection que me pose M. Lebay et celle-là n'est pas plus redoutable que la précédente. De ce que j'admets la toute-puissance de Dieu, notre confrère en tire la conséquence que rien ne

lui est impossible, c'est-à-dire qu'il aurait dû nous créer égaux à lui. Ceci a l'air d'une vérité de M. de La Palisse, mais en y regardant d'un peu plus près, on s'aperçoit facilement que la question n'a pas cette simplicité initiale. Dieu ne peut pas faire quelque chose qui serait en opposition avec la raison ou la justice, car alors il ne serait plus parfait, c'est au nom de cette impossibilité que l'on repousse à juste raison le miracle.

Il est impossible de supposer un seul instant que Dieu fasse un triangle dont les trois angles ne seraient pas égaux à deux droits, ou un cercle dont les rayons ne seraient pas égaux, on ne peut donc pas plus imaginer Dieu se fractionnant, c'est-à-dire l'infini se reproduisant. Ceci n'est pas de la métaphysique, c'est du simple bon sens et tout en lui admettant la toute-puissance, on ne peut lui accorder celle de faire des absurdités. Or, c'est ce que demande M. Lebay, et quel que soit notre désir de conciliation, on ne peut, je le répète, admettre ces idées caduques et démodées qui s'accordent si mal avec l'activité incessante : le perpétuel et inextinguible devenir, qui est la caractéristique de la divinité.

Non, non, le Dieu que nous adorons n'est pas le fainéant et béat créateur qui somnole dans les hauteurs d'un empyrée imaginaire, ce n'est pas le Moloch vengeur et cruel qui se repaît des éternelles souffrances des damnés, et c'est nous faire injure que de nous attribuer des idées qui n'ont jamais été les nôtres. Nous reconnaissons au contraire que c'est le moteur primordial et unique de l'Univers, que c'est la vie éternelle se développant dans l'éternité des âges, que c'est enfin la source de l'énergie perpétuellement radiante dans toutes les directions de l'infini.

Qui vous a jamais dit, monsieur Lebay, que Dieu soit inactif ? C'est précisément le contraire que nous enseignons, puisque la création n'existerait pas sans l'action perpétuelle de la cause première qui en dirige tous les ressorts. D'ailleurs on peut poser la question sous cette autre forme :

Ou la justice est une conception purement humaine ne répondant à rien de réel et d'objectif, et alors pourquoi prêcher la morale ? Ou bien cette justice émane réellement d'un principe supérieur qui a le pouvoir d'en appliquer la sanction, et alors nous pouvons réaliser cette loi. Ceci a lieu puisque nous constatons qu'en dehors de la vie sur la terre, l'âme continue son existence dans l'espace, et que là, elle souffre ou est heureuse suivant qu'elle a bien ou mal fait. Voilà le fait indéniable et positif, et tous les arguments plus ou moins sophistiques ne prévaudront pas contre cette vérité.

Je ne veux pas d'un Dieu fantaisiste, d'une divinité créée avec nos passions et nos vices, je me contente d'examiner l'Univers et de tirer logiquement les conséquences de cette observation.

Y a-t-il des lois fixes, immuables, qui réglementent les perpétuelles transformations de la nature ? C'est un fait incontestable, et la science moderne puise ses notions les plus certaines dans la certitude de l'immuabilité de ces lois. Ces lois témoignent-elles d'une intelligence ? Incontestablement, sans quoi il n'y aurait ni ordre ni harmonie, et ces myriades de mondes s'entrechoqueraient dans un inénarrable chaos. Sur notre terre elle-même, une des plus splendides découvertes des Goethe, des Oken, des Geoffroy Saint-Hilaire, des Dugès, des Milne Edwards, n'est-elle pas la démonstration de l'unité de plan d'après lequel les êtres organisés se sont développés ? N'êtes-vous donc pas frappé de l'harmonieuse splendeur que présente le processus évolutif de la vie se déroulant méthodiquement à travers le temps et l'espace ? Ne voyez-vous pas les conditions physiques, chimiques, électriques, magnétiques se métamorphoser insensiblement sous l'impulsion formidable de cette volonté ne marchant pas au hasard, mais au contraire réalisant sans cesse la pensée créatrice. Devant tant de grandeur, devant la majesté de ces évolutions mille fois séculaires qui ont pour but l'avènement de l'esprit, ne comprenez-vous pas que la force innommée et toute-puissante qui a imprimé sa volonté à ce gigantesque Univers est l'intelligence par excellence jointe à la puissance sans limite.

Mais cette cause première immuable, infiniment intelligente est elle juste ? Nous pouvons le savoir par l'expérience spirite. Tous ceux qui aspirent au bonheur de leurs semblables, tous ceux qui sentent s'allumer en leur âme le noble désir du progrès, tous les cœurs généreux et compatissants, trouvent dans l'espace une partie de la réalisation de leur rêve. Tous ceux qui n'ont cherché dans la vie que les jouissances brutales, qui ont laissé leurs passions se déchaîner dans l'abjection de l'égoïsme qui ont opprimé leurs frères, ceux la trouvent aussi dans l'espace la juste rémunération de leurs crimes. Que ce soit leur conscience qui les flagelle incessamment, que les remords qui envahissent leur âme soient les furies qui empoisonnent leur existence, il n'en est pas moins vrai que c'est toujours sous une forme, ou sous une autre, la manifestation de cette justice suprême, seule consolation des opprimés de la terre.

Vous dites, monsieur Lebay, que je ne puis définir Dieu, en effet, ce serait folie que de vouloir renfermer l'infini dans une formule. Mais il m'est permis de tirer des conclusions de l'observation, et si je ne puis comprendre dans son incontestable majesté la cause première, je puis cependant énumérer les

quelques côtés par lesquels il se révèle à nous. Plus de sophismes, plus de querelles scolastiques et bizantines. Y-a-t-il oui ou non, une éternelle justice, un idéal suprême vers lequel nous nous dirigeons, conduits irrésistiblement par les aspirations de notre conscience. Si oui, Dieu existe, si non, alors nous errons sans guide et sans espoir à travers un univers vide et désolé dans les mornes ténèbres d'une nuit sans fin. La nature n'est plus qu'une indéchiffrable énigme, et nous sommes emportés par je ne sais quelle implacable et aveugle fatalité.

C'est sortir des bornes d'une saine philosophie positive, que de vouloir sonder l'inconnaissable. La nature nous prouve irrésistiblement qu'il existe des lois, que ces lois sont l'œuvre d'une intelligence, que cette intelligence est éternelle et souverainement juste; hors de là, je ne vois plus que des théories hasardées et sans base rationnelle. Vous demandez, Monsieur Lebay, ce que Dieu pouvait faire avant la création, mais j'avoue franchement que je n'en sais rien, et véritablement, il me faudrait une intelligence supra-humaine pour vous ré pondre sur ce point. Mais de ce que j'ignore le commencement des choses, est-ce à dire que je dois nier Dieu pour cela ? Je raisonnerais bien pitoyablement si je niais l'existence d'un être, parce que j'ignorerais ses antécédents, et j'ai encore assez de logique pour ne pas me conduire de la sorte. Mais remarquez, Monsieur Lebay, que tout en attaquant « Mon Dieu » comme vous dites, vous ne définissez jamais vos fameuses lois naturelles, vous nous laissez dans une ignorance absolue au sujet de l'univers et de nous-mêmes. Comment ont-elles pris naissance, ces lois? Comment se sont-elles concertées pour organiser les êtres vivants? Allons, avouez comme moi que vous n'en savez rien, et nous serons renvoyés dos à dos sur cette question.

M. Lebay semble avoir trouvé un argument triomphant, en essayant de me mettre en contradiction avec le livre des esprits. Aussitôt qu'il a cru trouver dans mon article un passage qui lui semble contradictoire avec l'œuvre du maître, il s'en empare et me demande d'une manière tant soit peu narquoise, ce que je fais de l'enseignement Kardéciste.

J'aurais ici une toute petite remarque à faire, c'est que les citations empruntées au Livre des Esprits sont en général soigneusement séparées des questions auxquelles elles se rapportent et des phrases qui précèdent ou qui suivent, de sorte que le sens des réponses est dénaturé. C'est probablement pour ne pas allonger démesurément l'article, que notre confrère a suivi cette méthode, mais dans ce cas, elle est regrettable, car le sujet est assez important pour ne pas tronquer les textes. Mais passons. Je répondrai à M. Lebay qu'il faut juger un homme sur l'ensemble de ses œuvres et non sur un seul volume, or, notre contradicteur n'a qu'a relire la *Genèse* et le *Ciel* et l'*Enfer* et il verra comment Allan Kardec explique non seulement l'existence de Dieu, mais son action sur l'Univers.

Allan Kardec a formellement repoussé le Dieu du christianisme par des arguments d'une logique aussi simple qu'implacable. Il a fait voir la monstruosité du dogme catholique, de l'éternité des peines, et il a opposé avec une rare vigueur le Dieu du Spiritisme à celui des religions. Non content de le montrer dans la majesté de sa mensuétude, il a poussé la précaution jusqu'à nous dire que souvent les Esprits se servaient de formules pour exprimer leurs pensées, mais que ces manières de s'exprimer n'étaient pas toujours rigoureusement exactes, et qu'il fallait bien se garder de prendre ces instructions au pied de la lettre, ainsi que lorsqu'un Esprit dit : Dieu punit, Dieu récompense, il n'agit pas lui-même, mais par l'intermédiaire des lois qu'il a imposées au monde. J'engage mon contradicteur à relire les paragraphes 41 5 et 964 du Livre des Esprits où ces commentaires sont clairement exposés.

Mais, ce que je tiens à dire avant tout, c'est que tout en reconnaissant la très haute valeur de l'autorité des œuvres du Maître, je ne saurais courber ma raison et abdiquer mon droit d'examen sur ces questions, parce que l'on me citerait un paragraphe de l'œuvre d'Allan Kardec en opposition avec ma manière de voir. Ces procédés de discussion rappellent les querelles des écoles du moyen âge dans lesquelles les diverses factions se bombardaient mutuellement avec des textes emprun és à saint Thomas d'Aquin ou à Aristote. Ce qu'il nous faut, ce sont de bons et solides arguments, et si nous soutenons le Maître, c'est à cause de la logique, mais nous n'entendons pas nous incliner servilement devant un texte à l'instar des mahométans devant le Coran où des catholiques devant la Bible.

Le spiritisme est une libre philosophie qui ne peut souffrir de dogmes, nous l'avons répété vingt fois, et il est singulier que ce soient précisément des spirites qui se targuent de libre-pensée qui prétendent nous empêcher de croire à ce Dieu que nous révèlent la raison et l'expérience.

Nos amis de Marseille nous traitent de retardataires, de mystiques, de gens à courte vue, parce que nous croyons en Dieu et à l'efficacité de la prière, mais nous pourrions, avec bien plus de raison, les traiter d'ignorants et de présomptueux.

En effet, sur quelles bases reposent leurs raison-

nements? Quelle autorité peut avoir leur enseignement? Ils s'appuient sur les révélations d'un ou deux Esprits qu'ils croient supérieurs, et forts de ces vues soi-disant nouvelles, ils partent en guerre contre nous, déclarant que la lumière n'a brillé qu'à leurs yeux, et que nous sommes de pauvres ignorants pataugeant pitoyablement dans les superstitions cléricales. Ainsi le fruit de trente années d'expériences faites dans toutes les parties du monde et par des hommes éclairés, est chose non avenue, chacun de nous étudiant avec toute l'attention dont il est capable, ne peut arriver à une certitude quelconque sans le secours de nos frères de Marseille, et de leur propre autorité ils ont décrété que nul n'aurait d'esprit hors eux et leurs amis. Cette prétention me semble exagérée, et je demande, avant de passer sous les fourches caudines, de leur censure, qu'ils veuillent bien me fournir d'autres arguments que ceux qu'ils ont donnés jusqu'alors, car ce sont ceux, mille fois démontrés faux, qu'emploient les matérialistes avec une persévérance digne d'un meilleur sort.

G. Delanne.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'article de notre rédacteur en chef.

CHRONIQUE

A l'époque où l'immortalisme fit son entrée solennelle sur la scène spirite, je fus surpris de voir des hommes, bien intentionnés sans doute, mais peu versés dans les procédés du raisonnement, prétendre faire de la philosophie uniquement avec des faits. S'en tenir aux faits, rien qu'aux faits! Voilà une belle formule, mais hélas! combien difficile à appliquer! Le mouvement d'une table, pour celui qui se défend de philosopher, ne prouve rien autre que.... le mouvement d'une table. Mais cela n'y faisait rien, la nouvelle école, transigeant avec son étroit principe, ergota sur ce mouvement tabulaire, pour en déduire la survivance de l'âme .... tout comme avaient jusqu'alors fait les spirites.

Une chose cependant m'étonnnait plus que tout le reste : l'un des hommes lettrés du clan, M. di Rienzi, que ses écrits antérieurs ont posé en idéaliste absolu, s'accommodait de cet étroit positivisme de bourgeois. Mais je vis bientôt qu'il n'en était rien, car dans ses articles que j'ai eu le plaisir de lire de temps à autre, le bout de l'oreille du philosophe idéaliste perçait à travers l'étroite peau immortaliste qu'il lui fallait revêtir. Après avoir voulu se cantonner dans la « science », M. di Rienzi, et je lui en fais compliment, revient à la « raison » : dans plusieurs articles et spécialement dans celui intitulé *les Preuves de l'Immortalisme*, il avoue que sans philosophie, on ne peut rien prouver, pas même que 2 et 2 font 4. j'extrais de son article les lignes suivantes :

« Il reste donc bien entendu que nous ne prétendons pas établir *positivement* l'immortalité de l être...

« Cela revient à dire, par conséquent, qu'il existe deux sortes de preuves : les unes dites positives, c'est-à-dire obtenues à l'aide de la méthode expérimentale pure — la preuve de la *survivance* est de celles-là; les autres logiques ou morales, qui s'appuient sur l'entendement! et ces dernières sont non moins puissantes, non moins convaincantes que les premières : les mathématiques en sont un exemple. Les preuves de *l'immortalité* appartiennent à la seconde catégorie, cela va sans dire. »

Eh bien! Monsieur di Rienzi, puisque, rompant avec les adorateurs du fait, vous admettez que les preuves logiques ou morales, vilipendées par eux, « sont non moins puissantes, non moins convaincantes que les premières », je ne désespère pas de vous voir revenir à l'idée de Dieu, si éloquemment défendue par vous le 31 mars 1885, au tombeau d'Allan Kardec.

***

Beaucoup de personnes ignorent peut-être ce qu'est devenu l'Italien Succi, de frugale mémoire. Nous apprenons qu'il est retourné dans son pays et qu'il se consacre maintenant à la publication d'un journal de propagande spirite.

***

Extrait du Courrier de Lyon *du 22 décembre 1887*

Il y a spirite et spirite comme il y a Durand et Durand, c'est-à dire qu'il y a de vrais spirites et de faux spirites, des croyants et des imposteurs.

Notre ville, entre autres sociétés, compte une société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme. Cette société se compose de ceux que nous appellerons des croyants. Elle a son siège, 7, rue Terraille, et pour devise un pampre agrémenté de trois feuilles de vigne, probablement pour rappeler du mythe de Bacchus.

Or, il y a actuellement au théâtre Bellecour un magnétiseur de profession, qui fait des expériences diverses d'hypnotisme et de spiritisme.

La société fraternelle des spirites s'est émue de cette concurrence, et voici la lettre que par l'organe de son président, elle nous adresse :

« Depuis quelques jours, nos concitoyens ont pu lire sur des affiches de spectacle ce mot placé en

vedette pour exciter leur curiosité, et beaucoup se sont demandé ce qu'il y avait de sérieux dans les expériences ainsi annoncées.

« Pour nous rendre compte nous-mêmes de la sincérité des travaux de M. Festa, non seulement nous avons assisté à ce spectacle, mais encore nous y avons pris part. C'est donc en connaissance de cause que nous allons parler.

« Tout d'abord, nous déclarons que la première partie du programme, composée d'expériences de magnétisme, mérite tous nos éloges pour la façon dont elle est exécutée : fascination, somnambulisme, catalepsie, extase sont présentés de manière à convaincre les plus incrédules, tout en charmant le public.

« Mais il n'en est pas de même de la deuxième et de la troisième partie qui n'ont rien de commun avec le spiritisme, et ne présentent que des trucs plus ou moins ingénieux préparés et exécutés avec adresse.

« Le spiritisme est une philosophie reposant sur des bases réelles, les *faits*. Son but est de nous consoler, de nous instruire, de nous rendre meilleurs en nous apprenant le pourquoi de la vie, et en nous donnant la certitude de ce qui nous attend au delà du tombeau. Il n'y a donc aucun point de contact avec les exploits des bateleurs, quels qu'ils soient, qui s'en servent pour battre monnaie.

Dans ces conditions, nous croyons de notre devoir d'avertir nos concitoyens :

« 1° Que ce mot *spiritisme* placé sur lesdites affiches n'est qu'une réclame trompeuse précédant pour eux une déception.

« 2° Que le spiritisme n'a rien de commun avec les trucs mis en œuvre au spectacle du théâtre Bellecour.

« Pour ces raisons, nous répudions énergiquement toute connivence avec de telles jongleries, et déclarons que le spiritisme n'a rien à faire avec les procédés employés par M. Festa pour leurrer le public.

« H. Sausse,

« *Président de la Société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme, 7, rue Terraille.* »

Ces messieurs n'y vont point par quatre chemins.

*
* *

Le *Pèlerin* déjette sa bave sur Mme Boucicaut, qui a eu l'audace de ne pas laiser son immense fortune aux griffes des araignées de sacristie.

Pauvre *Pèlerin* ! nous sommes comme toi. Les spirites, ces « capteurs d'héritages » comme les appellent les journalistes à tant la ligne, n'ont pas capté une pièce de cinquante centimes sur celui de Mme Boucicaut. Mais cela ne les gêne nullement pour admirer l'œuvre sublime et magnifique de cette femme qui a voulu empêcher la mort d'interrompre l'action de sa charité et qui a plus fait à elle seule, pour soulager les souffrances des humbles, que vingt millionnaires réunis. Nous avons applaudi à l'impartialité avec laquelle elle a répandu sa fortune aussi bien sur les libres-penseurs que sur les adeptes de tous les cultes. Et notre estime pour elle se hausse encore en apprenant qu'elle a eu le courage de traverser les toiles d'araignées que les feuilles pieuses n'ont pas dû manquer de lui tendre.

René Labrize.

SPIRITISME ET CHRISTIANISME

Par M. V. COURDAVEAUX

(Conférence faite à Rouen en Octobre 1887)

Si minime que les théologiens d'aujourd'hui s'efforcent de faire l'héritage du péché d'Adam ; quelque soin qu'ils prennent de réduire le châtiment héréditaire a la mort physique et *à la privation de la vue de Dieu,* (comme si la mort d'abord, puis cette privation du plus grand des bonheurs n'étaient pas déjà des peines terriblement sévères), qu'y a-t-il de plus inique et de plus illogique tout ensemble que cet héritage indéfini d'une faute dans laquelle on n'a eu aucune part ? Est-ce qu'aujourd'hui, en opposition à ce dogme atroce, le progrès des législations ne ténd point partout, par l'abolition de la confiscation, à faire que le fils innocent échappe le plus possible aux conséquences matérielles des fautes de son père ?

On peut exalter maintenant tant que l'on voudra la générosité du Christ versant son sang pour notre rachat ; mais que dire de la conduite de Dieu acceptant ou exigeant ce rôle expiatoire de Jésus ? Que penser de cet être parfait, essentiellement juste et bon partout, qui, pour pardonner à des coupables, a besoin qu'un innocent, son fils, s'offre à leur place en sacrifice, sans parler de la logomachie qui s'y ajoute, quand on songe que, par suite de la Trinité, cet innocent, ce fils même du Dieu qui le frappe, ne fait qu'un même être et un même Dieu avec son père, de sorte que la mort de Jésus équivaut *à Dieu tuant Dieu pour apaiser Dieu*, selon le mot énergique de Diderot ?

Que penser enfin des peines éternelles, de ces

supplices sans terme et sans limites, infligés par ce même Dieu à des êtres qn'il a créés faillibles, sans qu'ils lui eussent demandé l'existence, et dont sa prescience lui montrait d'avance les écarts?

Quelle est la raison qui ne reculerait devant de pareilles énormités, si on ne l'avait dès l'enfance façonnée à y croire?

Ajoutez-y une difficulté inhérente non plus au christianisme, mais à toutes les doctrines spiritualistes : l'inégalité native des facultés et des dons entre toutes ces âmes, qu'un Dieu absolument équitable a créées en dehors des conditions de la matière, avec pleine liberté partant de les faire toutes égales et toutes également armées pour les combats de la vie.

Telles sont les principales pierres d'achoppement que les rénovateurs du christianisme au XIXe siècle ont voulu écarter de devant la raison humaine. La question de la Trinité, seulement, il faut le dire, a été laissée par eux au second plan, quoique certains d'entre eux y aient touché. C'est aux problèmes moraux qu'ils se sont attachés de préférence. Et voici, à nous en tenir aux grandes lignes, les idées communes auxquelles ils sont arrivés.

1° La création se compose de deux espèces d'êtres, des esprits ou âmes, seules forces intelligentes et vivantes, et des corps, enveloppes ou véhicules de ces esprits, et instruments de leur action au dehors. Sauf Dieu, seul esprit pur, il n'y a pas d'esprit sans corps, quoiqu'il y ait des corps sans esprit.

2° La Terre n'est pas le seul monde habité ; tous le sont. Tous sont le séjour d'esprits identiques de nature, mais arrivés à des phases différentes de leur développement, et pourvus de corps appropriés à ces phases, comme au monde sur lequel ils vivent.

3° Tous les esprits ont été créés égaux, que Dieu les ait créés de toute éternité, comme certains le pensent, ou à une date précise, comme d'autres le croient. Tous, à leur origine, étaient également libres et également pourvus de notions morales élémentaires, suffisantes pour qu'ils fussent les maîtres de leurs actions et les seuls auteurs de la conduite qu'ils tiendraient ; pour qu'ils fussent seuls, par conséquent, responsables de leurs progrès ou de leurs retards dans l'accomplissement du devoir que Dieu leur a imposé à tous. Et ce devoir c'est le perfectionnement graduel de toutes leurs facultés, pour se rapprocher sans cesse de lui, leur bonheur devant être partout en raison directe de ce perfectionnement, dont il est à la fois la récompense et l'effet logique.

4° A sa sortie d'un corps quelconque, l'âme, en arrivant dans un monde nouveau, y est ce qu'elle s'était faite dans celui qu'elle quitte, avec le degré précis de perfection et de bonheur qu'elle y devait à sa propre conduite. Elle n'a donc à s'en prendre qu'à elle de l'inégalité native qu'elle peut avoir là par rapport à d'autres âmes, et des misères qu'elle y peut trouver, dans un milieu en harmonie avec ce qu'elle s'était faite elle-même. C'est elle seule qui est cause de son lot, et non Dieu. Quant à objecter contre ces existences antérieures l'absence complète de souvenirs, on y serait mal venu, car quel est l'homme qui ait le moindre souvenir de la vie qu'il a menée au sein de sa mère ou même au berceau ?

5° En vue d'aider l'homme à accomplir sa destinée en ce monde, le Christ, quelle que soit au juste sa nature, a été envoyé ici-bas, après bien d'autres serviteurs de Dieu, pour compléter par son enseignement notre instruction morale, et nous servir d'exemple par sa vie et sa mort même, mais non pour expier par son supplice nos péchés auxquels il était étranger.

6° Après comme avant la venue du Christ, son action salutaire et celle des autres envoyés de Dieu ont été suppléées ou secondées par celle des bons esprits, ou esprits arrivés à un degré supérieur de perfection, qui, d'une sphère ou d'une autre, entrent en relation avec les hommes, pour les conseiller et guider vers le bien, tandis que les esprits attardés dans un état inférieur se plaisent à les pousser vers le mal, pour trouver en eux des pareils.

7° Comme, d'après la nature excellente du premier principe, le bien dans son œuvre doit finir par l'emporter sur le mal, et comme il serait contradictoire qu'aux mains d'un être parfait, aussi bon que juste, la peine n'eût pas en vue l'amélioration du coupable, les esprits ont beau, sur chaque sphère, conserver leur libre arbitre, les choses n'en sont pas moins disposées dans l'ensemble de façon à ce que chacun d'eux finisse par s'amender et par arriver, plus tôt ou plus tard, à toute la perfection dont la créature est susceptible et à tout le bonheur que la perfection entraîne avec elle.

L'arrivée de tous les esprits au bien final et la négation de l'éternité des peines sont ainsi le dernier mot de la doctrine, la dernière des vérités qu'elle proclame pour la plus grande gloire du créateur.

Tel est, en quelques lignes, le langage commun à Ballanche, à Buchez, à Jean Reynaud, à Pierre Leroux lui même. Et tel est aussi le langage que tient Allan Cardec dans toutes ses œuvres. Il y ajoute, cela est vrai, sur la vie momentanée des esprits dans l'air ambiant, plus d'un détail assez

puéril, sans autre garantie que la révélation qu'il prétend en avoir eue d'eux-mêmes; mais, tous ces enfantillages mis de côté, reste le fond sérieux de la doctrine, et ce fond est absolument identique à tout ce que nous venons de dire.

Or, tous ces points de doctrine, qui ont tous été condamnés par l'Eglise et par mainte secte protestante, comme contraires aux dogmes les plus essentiels du christianisme, sont simplement, ainsi que nous l'avons annoncé, la reproduction des doctrines des plus grands docteurs de l'Eglise primitive, à son plus beau moment.

C'est ce qu'il ne nous sera pas difficile de montrer.

Dans le cours du second siècle deux tendances extrêmes et en sens contraire s'étaient fait jour au sein du christianisme. D'une part, les Ebionites se refusaient à voir en Jésus autre chose qu'un homme privilégié; de l'autre, les Gnostiques ne voulaient absolument voir en lui que le Dieu; et, ne pouvant nier qu'il eût passé sur la terre, prétendaient qu'il n'y avait eu que l'apparence d'un homme. Entre ces deux extrêmes la masse des fidèles flottait indécise, ne pouvant ni se résigner, avec les Gnostiques, à renier les souvenirs vivants encore de la vie humaine de Jésus, ni résister, avec les Ebionites, au besoin de plus en plus vif de le grandir sans cesse dans les imaginations et dans les cœurs.

C'est de la réunion ou plutôt du syncrétisme de tous ces éléments qu'est sorti petit à petit le *Credo* définitif de la μεγάλη ἐκκλήσια, de *la grande Eglise*, comme on disait alors, où l'on n'avait pas encore songé au mot d'Eglise *universelle* (καθολική). Mais pour arriver à ce résultat, deux voies se présentaient ; et deux écoles se les sont partagées :

L'école autoritaire, qui, prenant pour critérium unique de la vérité la tradition orale et écrite des églises censées fondées par les apôtres, mettait cette tradition au-dessus de la raison ;

L'école rationaliste, qui, tout en faisant une large part à la tradition pour se séparer des Gnostiques, n'en prenait pas moins la raison pour critérium définitif du vrai, et lui subordonnait la tradition orale et les textes.

La première, toute occidentale et latine, sous l'influence du génie autoritaire de Rome, a eu pour représentants à sa naissance Irénée et Tertullien; et trente ans ne s'étaient pas écoulés qu'elle arrivait, par la bouche de celui-ci, au *Credo quia ineptum* (Je crois parce que c'est absurde), son dernier mot logique.

L'autre, toute orientale et grecque, sous l'influence de la philosophie platonicienne, a eu pour principaux représentants Clément d'Alexandrie et Origène, incertaine encore et flottante avec le premier, tel que nous le possédons au moins (1), bien autrement arrêtée et nette avec le second, quelque amendées et corrigées que les œuvres d'Origène nous soient parvenues.

C'est donc dans celui-ci que nous allons l'étudier.

Nous ne nous étendrons pas ici sur la biographie d'Origène; nous ne referons pas, après tant d'autres, et après nous-même (2), le portrait de cet homme si grand par la tête et par le cœur, de ce philosophe qui a été un saint, de ce saint qui a été un philosophe, de ce martyr de la raison et de la science, non moins que de la chasteté et de la foi, qui, après vingt ans de vertus et de travaux surhumains, a dû à la honteuse jalousie de son évêque vingt années de flétrissures et d'exil, qu'il a consacrées, comme les premières, à la défense de l'Eglise et à la propagation de ses doctrines.

La vie bien connue d'un pareil homme nous garantit suffisamment la sincérité et le sérieux de ses opinions; et voici ces opinions, telles qu'elles ont été condensées par lui dans le *De principiis* (περὶ ἀρχῶν). Les trois quarts de ce livre ne nous sont arrivés que dans une traduction latine singulièrement *corrigée* par Rufin, un siècle et demi plus tard; mais un quart aussi, à peu près, nous en est parvenu dans le texte grec, et l'on peut contrôler par lui la fidélité de la traduction latine.

Il est bien entendu que nous résumons.

La tradition apostolique, dit Origène, nous a transmis un certain nombre de vérités qu'il faut absolument respecter, et dont les principales sont (3):

1° L'unité de Dieu, avec la coexistence de son fils le λόγος et du Saint-Esprit, sans détermination précise de leurs rapports avec lui et entre eux.

2° La vie humaine du Christ, terminée par sa mort et sa résurrection;

3° La spiritualité de l'âme libre;

4° Les peines et les récompenses de la vie future.

Mais, ces points mis à part, tout est livré aux investigations humaines, pour compléter ce que Dieu n'a fait qu'indiquer; et voici la première règle de ces investigations.

Comme la raison humaine est une communication de la raison divine, il ne peut y avoir opposi-

(1) L'analyse, que la Bibliothèque de Photius nous a laissée des *Hypotyposes* de Clément, nous laisse entrevoir en lui un penseur bien autrement audacieux que celui du *Pædagogue* et des *Stromates* (Patrologie, vol. 3 de Photius, p. 383, ch. 109).

(2) Nouvelle Revue, du 1er juillet 1883.

(3) L. 1, Préface et premiers chapitres.

tion entre l'une et l'autre, et par conséquent tout ce qui est contraire à la raison humaine doit être rejeté comme contraire à la raison en soi.

Or, le premier et le plus sûr principe proclamé par la raison humaine, c'est que Dieu est absolument parfait, et ne peut avoir rien fait partant qui ne soit digne de sa perfection (1).

Bien donc qu'il nous ait donné, pour nous aider dans nos recherches, les Ecritures, dont le texte nous est arrivé plus ou moins pur, rien de ce qui est dans ces Ecritures ne doit être pris à la lettre, s'il est indigne de la perfection divine. Faits ou préceptes, dans ce cas, ne sont que des allégories et des fictions, destinées à nous faire entendre des vérités plus hautes.

Et alors Origène, qui n'admet pas, pour le dire en passant, que Jésus, engendré *volontairement* par son père (2), soit de la même substance que lui ou son égal, et qui fait du Saint-Esprit l'inférieur encore du fils (3), proclame comme première allégorie tout le récit de la création et du paradis terrestre dans les trois premiers chapitres de la Genèse; ce qui détruit, avec la création en six jours, le péché d'Adam et ses suites, qui seraient d'ailleurs en contradiction avec le grand principe, à la fois rationnel et biblique, que chacun n'est responsable que de ses actes (4).

Et voici alors ce qu'il établit :

1° La création est éternelle, au nom de l'immutabilité divine, sans que cela empêche d'ailleurs la création successive des mondes (5).

2° Les esprits sont éternels, parce qu'ils participent de la substance divine (6) du verbe; et, sauf Dieu, il n'y a pas d'esprit sans corps. Il y a donc eu toujours des corps et il y en aura toujours, quoique chacun d'eux soit périssable.

3° Les esprits ou âmes sont partout, dans les astres et dans l'air ambiant, aussi bien que sur la terre; et les corps qu'ils revêtent varient partout avec le milieu où ils vivent.

4° Créés tous libres (7) et avec une égale conscience du bien et du mal, dont ils ont fait un plus ou moins bon usage, le lot d'intelligence, de moralité et de bonheur qu'ils ont successivement sur chaque sphère est la conséquence rigoureuse, le résultat naturel et logique de la façon dont ils ont

(1) *De principiis*, l. 4, ch. 1-20.
(2) *De principiis*, l. 1. ch. 2, § 6.
(3) *De principiis*, l. 1, ch. 3, § 5; l. 4, ch. 35. *De Oratione*, ch. 15.
(4) Contre Celse, l. 8, ch. 40. *De principiis*, l. 4, ch. 16.
(5) *De principiis*, l. 1, ch. 2, § 10; l. 3, ch. 5.
(6) L. 4, ch. 37; l. 1, ch. 6; l. 2, ch. 2 ,3.
(7) *De principiis*, l. 1, ch. 6, 7 et 8.

agi dans les précédentes existences. Ils sont partout, en un mot, ce qu'ils se sont faits eux-mêmes, et Dieu n'est pas responsable de leurs inégalités (1).

5° Ce qui est vrai de tous les esprits, est vrai de l'homme, qui n'est qu'un esprit comme les autres, arrivé à un certain degré de développement, et ayant, comme les autres, l'obligation d'user toujours de sa liberté pour se perfectionner.

6° Comme les autres aussi, au sortir de ce monde, il passera dans un monde nouveau, pour achever de s'y améliorer, heureux ou malheureux selon ce qu'il sera à sa sortie de celui-ci et ce qu'il fera dans le nouveau; mais toujours et partout les châtiments qu'il s'attirera en conséquence de ses actes seront combinés par Dieu de façon à pouvoir servir à son amélioration (2).

7° Dans ses efforts pour s'améliorer l'homme est aidé par les bons esprits de l'air ambiant, et contrarié par les mauvais. Et c'est en vue de remédier à l'insuffisance des bons esprits fatigués de leur longue tâche (3), que Dieu a envoyé Jésus-Christ sur la terre, pour éclairer les hommes et les anges mêmes par ses leçons et par l'exemple de son obéissance poussée jusqu'à la mort même, ce qui supprime le rôle expiatoire du Christ.

8° Les choses, dans leur ensemble, ont été disposées par Dieu de telle façon, que, nonobstant leur libre arbitre (4) et l'abus qu'ils en peuvent faire, tous les esprits arriveront finalement à la perfection et au bonheur, ce qui supprime l'éternité des peines (5).

Tel est le système d'Origène. Quelle différence y a-t-il entre cette doctrine et les idées religieuses et morales du spiritisme, renouvelées elles-mêmes de Ballanche, de Buchez, de Pierre Leroux et de Jean Reynaud (6), qui tous ont déclaré très hautement qu'ils avaient travaillé sur le même plan qu'Origène, tout en s'écartant de lui sur quelques points?

Le spiritisme, dans sa partie religieuse et morale, n'est donc rien que le renouvellement des idées d'Origène, qu'Allan Cardec a fait descendre des hauteurs philosophiques, où les avaient placées ses prédécesseurs français, pour les mettre à la portée et au niveau du commun des intelligences. Et par là, quoi qu'en disent l'Eglise et les Protestants or-

(1) L. 2, ch. 9.
(2) L. 2, ch. 5, 10.
(3) L. 3, ch. 5, § 6, etc.
(4) L. 2, ch. 1.
(5) L. 3, ch. 5, § 7; ch. 6, § 4-6; l. 4, ch. 36, 37.
(6) Nous devrions ajouter, pour être complet, que ces idées ont été reprises depuis avec un grand éclat par Flammarion; mais nous ne nous occupons ici que des prédécesseurs d'Allan Cardec.

thodoxes, il aura rendu au christianisme tout entier, y compris l'Eglise elle-même, un véritable service en préparant le public aux évolutions futures du dogme.

Les idées de Clément et d'Origène n'ont pas prévalu dans le christianisme, et il était inévitable qu'il en fût ainsi, avec les masses de plus en plus grossières et barbares qu'il a reçues dans son sein à partir du quatrième siècle. Et cependant il a fallu trois cents ans pour que l'origénisme, attaqué avec acharnement par les hommes *de la lettre*, mais recrutant sans cesse des défenseurs parmi les esprits les plus élevés du temps, fût définitivement condamné au second concile de Constantinople en 553. Tant il est vrai qu'il y a d'indissolubles liens entre sa doctrine et les principes mêmes sur lesquels le christianisme entier repose, puisque celui-ci a pour base première la foi en un Dieu qui est parfait, en contradiction absolue avec les dogmes odieux repoussés par Origène (1).

Le christianisme ne disparaîtra jamais de ce monde, cela est bien probable. Suivant toutes les vraisemblances, on ne détruira jamais ce qui depuis dix-neuf siècles bientôt est passé dans le sang des populations de l'Europe, comme le Brahmanisme est passé dans le sang des Hindous, le Bouddhisme dans celui des peuples de l'Indo-Chine, le Mahométisme dans celui des Arabes. Mais le catholicisme lui-même se transformera, cela est sûr, comme se transforme tout ce qui veut vivre, et comme en définitive il n'a cessé de le faire depuis son premier jour. Or, en dépit des efforts des jésuites pour le pousser de plus en plus dans la voie du mysticisme et de l'absurde, il n'est pas besoin d'être grand prophète pour prédire, d'après plus d'un symptôme, que le jour où, sous l'irrésistible pression du progrès des intelligences autour de lui, il se mettra sérieusement en marche, c'est dans le sens d'Origène qu'il le fera, dans le sens de ce système qui, par la *franche* admission des allégories dans les récits de l'Ecriture, permet de se débarrasser de tout ce qu'ont d'inepte ou d'odieux maintes narrations de la Bible; et qui, par le rejet des dogmes de terreur et de sang, véritables injures à Dieu, est un soulagement pour le cœur, en même temps qu'une satisfaction pour la raison.

Le spiritisme, avec ses allures semi-religieuses et tout ce qu'il garde encore du christianisme, est un premier pas dans cette voie.

V. Courdaveaux.

(1) Plus d'un défenseur d'Origène a été un saint : saint Pamphile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean-Chrysostome.

L'AME DE VICTOR HUGO

(*Suite*)

Un siècle après la mort de Voltaire, nous saluons le même apothéose pour V. Hugo. Ils ne se ressemblent pas par le génie, le poète et le philosophe, les deux conteurs merveilleux ; ils se ressemblent par l'amour de l'humanité, ce sont deux popes de l'esprit humain. Il y a là un beau parallèle si l'on jouait encore aux parallèles. Il faudrait commencer par comparer Voltaire à Socrate; comme le philosophe Grec, l'auteur du dictionnaire philosophique méconnaît les Dieux de son pays ; il cherche Dieu hors de l'église ; il s'incline devant le Christ, mais sans plus d'émotion que s'il passait devant Socrate. Selon Platon, Dieu nous a donné deux aîles pour aller à lui ; l'amour et la raison ; mais, Voltaire ne croyant pas que l'amour dise le dernier mot, il interroge sa raison. « Si un catéchisme annonce Dieu aux enfants, Newton le démontre aux sages.»
« Le mouvement des astres, celui de notre petite
« terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des
« lois de la mathématique la plus profonde.
« Comment Platon, qui ne savait pas la
« trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant le
« génie assez beau, un instinct assez heureux pour
« appeler Dieu l'éternel géomètre, pour sentir qu'il
« existe une intelligence formatrice? (1) Spinosa
« lui-même l'avoue. Il est impossible de se dé-
« battre contre cette vérité qui nous environne et qui
« nous presse de tous côtés. Mais où est l'éternel
« géomètre ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais,
« c'est qu'il faut l'adorer et être juste. »

Parole du sage sinon du chrétien... Plus tard, Voltaire cherchera et ne trouvera pas mieux l'image du Créateur. Si le Phlégéton et le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que Dieu existe. « Je
« veux mépriser les fables et adorer la vérité. Si
« l'on a peint Dieu comme un tyran ridicule, je ne
« ne le croirai pas moins sage et moins juste. Je
« ne dirai pas avec Orphée que les ombres des
« hommes vertueux se promènent dans les Champs-
« Elysées, je n'admettrai pas la métempsycose des
« pythagoriciens, encore moins l'anéantissement
« de l'âme avec les Sadducéens. Je reconnaitrai une
« Providence Eternelle, sans oser deviner quels
« seront les moyens et les effets de sa miséricorde
« et de sa justice. Je n'abuserai point de la raison
« que Dieu n'a donnée; je croirai qu'il y a du vice
« et de la vertu, comme il y a de la santé et de la
« maladie; et enfin, puisqu'un pouvoir invisible,

(1) Les noms de ces Génies valent bien, ce nous semble, ceux des dénégateurs athées de l'Ecole matérialiste ?

« dont je sens continuellement l'influence, m'a fait « un être pensant et agissant, je conclurai que « mes pensées et mes actions doivent être dignes de « ce pouvoir qui m'a fait naître. »

Voltaire philosophe dit qu'il vaut mieux renoncer aux dogmes d'Epicure qu'à la raison. Il n'a qu'un dogme, la raison. Sans l'amour, comment montera il-jusqu'à Dieu? « Il y a l'infini entre Dieu et nous. »

Est-ce avec le compas et la géométrie qu'il mesurera les espaces? Enfin il va de Lucrèce à Spinosa, n'étudiant que le monde visible et cherchant le grand mot de la nature. Mais il se détourne et lève les yeux.

« Nous ignorons ce qui pense en nous Il appelle Dieu, il croit au lendemain de sa vie »: « Nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne « ne survivra pas à notre corps. Il reconnait que « ce n'est pas seulement M. de Voltaire qui pense « en lui; il est possédé d'un Esprit *qui a véeu et* « *qui vivra*, une monade, une flamme, un démon, « un Dieu. Et il décide que l'immortalité de l'âme « n'est pas une vérité probable, mais une vérité « mathématique. Dieu est sage, il proportionne les « moyens à la fin; or la destinée de l'âme est im« mense, et la vie physique mesurée à quelques « jours. Dieu est juste; il donne ou il donnera à « chacun selon ses œuvres. »

Si Voltaire nous a dit son secret au XVIIIe siècle, qui donc, si ce n'est Hugo, doit dire le sien au siècle présent? Les Athées l'écoutent comme les croyants.

Combien de fois n'ai-je pas entendu V. Hugo proclamer l'immortalité de l'âme par ses aspirations vers l'infini. On avait beau lui dire: « Votre âme c'est votre esprit: c'est par votre esprit que votre âme est immortelle, » il ne se contentait pas d'une immortalité clouée à la terre, il se contentait d'autres destinées.

J'ai déjà rappelé quelques-unes de ses merveilleuses causeries sur les mystères de l'avenir, sur les ascensions de l'humanité. Je veux rapporter une des dernières, car plus il approchait de l'heure terrible, plus il se sentait déjà vivre d'une autre vie.

Un soir qu'il paraissait sommeiller, il leva la tête, son œil s'illumina, il nous dit avec un sourire charmant:

« Je ne dors pas, j'écoute ce qui se dit autour « de moi, mais j'écoute aussi ce qui se dit au des« sus de moi.

« Tout est rayonnant sur mon front; la terre me « donne encore la sève généreuse, mais le ciel « m'illumine du reflet des mondes entrevus.

« Vous croyez que l'âme n'est que l'expression « des forces corporelles; pourquoi alors mon âme « est-elle plus lumineuse, quand les forces corpo« relles vont bientôt m'abandonner? L'hiver est « sur ma tête, le printemps éternel est dans mon « âme; j'y respire, à cette heure, les lilas, les vio« lettes et les roses, comme à vingt ans. Plus j'ap« proche du but et plus j'écoute autour de moi les « immortelles symphonies des mondes qui m'ap« pellent. C'est merveilleux et c'est simple. C'est « un conte de fées, mais c'est une histoire.

« Il y a plus d'un demi-siècle que j'écris ma « pensée en prose et en vers, l'histoire, la philoso« phie, le drame, roman, légende, satyre, ode, « chanson, j'ai tout tenté; mais je sens que je n'ai « pas exprimé la millième partie de ce qui est en « moi. Quand je me coucherai dans la tombe, je « pourrai dire comme tant d'autres: J'ai fini ma « journée » mais je ne dirai pas: « J'ai fini ma « vie. » Ma journée recommencera le lendemain « matin. La tombe n'est pas une impasse, c'est « une avenue Elle se ferme sur le crépuscule, elle « se rouvre sur l'aurore.

« Si je ne perds pas une heure, c'est parce que j'aime « ce monde comme une Patrie, parce que la vérité « me tourmente, comme elle a tourmenté Voltaire, « ce dieu humain. Mon œuvre est un commence« ment, mon monument est à peine sorti de terre.

« L'homme n'est qu'un petit exemplaire de « Dieu, l'édition in-32 de l'in-folio gigantesque, « mais c'est le même livre. Gloire inouie pour « l'homme. Je suis l'homme moi, une parcelle in« visible, une goutte de l'Océan, un grain de sable « du rivage. Tout petit que je sois, je me sens « Dieu, parce que moi aussi je débrouille le chaos « qui est en moi: je fais des livres, je veux dire des « rêves, qui sont des mondes. Oh! je parle sans « orgueil, car je n'ai pas plus de vanité que la « la fourmi qui bâtit des Babylones, pas plus de « vanité que le petit des oiseaux qui chante dans « l'hymne universel, je ne suis rien. Ci-git « V. Hugo, un abime, un écho qui passe, un « nuage qui fuit, une vague qui mord la rive; je ne « suis rien.

« Mais laissez-moi *vivre toutes mes existences* « *futures*, laissez-moi continuer mon œuvre com« mencée, laissez-moi gravir de siècle en siècle « tous les rochers, tous les périls, toutes les « amours, toutes les passions, toutes les angoisses.

« Qui vous dit qu'un jour, après mille et mille « ascencions, je n'aurai pas comme tous les hom« mes de bonne volonté, conquis une place de « ministre au suprême conseil de cet adorable tyran « qu'on appelle Dieu. »

Ainsi parla celui qui ne parle plus.

Pour copie conforme,

Al. DELANNE

COMMUNICATIONS SPIRITES

4 novembre 1887.

« Je suis certainement très heureux de vous entendre apprécier d'une telle façon l'œuvre que j'ai commencée. Je ne saurais vous remercier assez du respect que vous attachez à tout ce que j'ai pu dire ou faire; mais, je vous en prie, que ce souvenir ne soit pas une entrave, qu'il ne constitue pas une barrière qui vous empêcherait d'aller plus loin que moi et d'enseigner mieux encore. Quelle que soit l'œuvre accomplie par un homme, elle est toujours perfectible.

« J'ai certainement plus de douleur à voir aujourd'hui mon œuvre si chère, continuée de façon à ce qu'elle soit dénaturée dans son esprit, j'ai plus de douleur à cette vue qu'à celles de toutes les entreprises qui semblent dirigées contre moi; car enfin, qu'est-ce donc qu'un kardéciste et qu'est-ce que Kardec dans l'œuvre du progrès humanitaire ? — Un point, un atome jeté pour attirer à lui et entraîner une infinité d'autres atomes! Je voudrais que kardéciste voulût dire ce que veut dire « chrétien », voulût dire : spirite, ardent, convaincu, zélé et charitable!

« Je sais bien que les idées que j'ai émises, que la doctrine rendue par mes travaux plus claire et plus concise, n'a pas été laissée par moi dans un état parfait. Vingt années de travail, de travail collectif, peuvent, doivent certainement y apporter beaucoup de modifications. Je vous dis cela parce que dans le courant de vos études spirites, vous pouvez vous trouver d'un autre avis que moi sur certains points et que je tiens à lever tous les scrupules qui pourraient vous empêcher d'aller en avant et de chercher davantage. Le corps de la doctrine est posé de façon invariable, c'est évident, mais bien des points de détail doivent être éclairés,

« Mais ce qui doit, ce qui devait rester immuable, c'est l'esprit de droiture, que j'avais essayé d'introduire, c'est le recherche de la vérité sans parti pris, c'est le dévouement à la cause sans intérêt, c'est le spiritisme pratiqué avec la plus absolue charité.

« Voilà malheureusement la flamme que je ne retrouve plus au foyer où je l'avais allumée et que je suis obligé de chercher loin du centre; voilà ce qui fait ma douleur aujourd'hui parce que je me dis que j'aurais dû le prévoir et que j'aurais pu les prévenir.

« Mais quant aux critiques, quant aux dissidences, tout cela est peu de chose, laissez chercher ces esprits, laissez-les errer, ils ne seront pas toujours égarés et la force de la vérité les ramènera vers elle! »

ALLAN KARDEC.

Médium, Mme Krell.

***

L'esprit Cornélius

Médium : Mme Rachel Vincent. (Ecriture mécanique.)

La vie était pour lui une épreuve lente; il s'était réincarné pour souffrir. Une compagne douce et tendre s'efforçait d'alléger ses peines, mais les instincts de débauche survivaient et il souffrait cruellement dans tout son être. Il avait au cœur une plaie qu'il essayait de guérir au moyen des plaisirs grossiers et il sentait des aspirations qui n'étaient jamais satisfaites.

L'enfant vint. C'était une fillette blanche et rose au regard lumineux. Le père s'en saisit comme d'un trésor et il admirait les progrès de l'enfant. Quelque chose en lui tressaillait au contact de ce petit être. Elle grandit, elle eut quatre ans. Gracieuse et tendre, tout occupée du père, elle changeait ses habitudes. Un seul de ses désirs était un ordre, et sa petite tête se reposait avec amour sur le cœur du père qui l'adorait.

Cette âme, cet esprit, enfermé dans ce petit corps, se souvenait des existence passées. Autrefois elle avait été une belle jeune femme et elle avait vécu de sa vie à lui. Ils s'aimaient depuis des siècles, et toujours il avait été forcé par ses passions, de se séparer d'elle, car il fallait souffrir pour s'épurer.

Un jour, elle l'emmena bien loin au milieu des champs. Les fleurs s'épanouissaient; l'air était pur. Elle cueillit des fleurs et fatiguée d'avoir couru s'assit auprès de lui. Soudain elle mourut.

Le père affolé prit le petit corps dans ses bras, courut à la maison, le coucha, et, collant ses lèvres sur ces traits qu'il avait tant admirés s'abîma dans sa douleur.

Soudain une clarté douce et blanche se fit et du sein de cette lumière sortit une jeune femme dont la physionomie était semblable à celle de l'enfant morte. « Pourquoi pleures-tu, lui dit-elle; me voici; sèche tes larmes car elles me font mal. Tu as assez souffert. Veux-tu venir à moi ? »

Heureux et charmé il écoutait, la tête haute, et sa volonté s'efforçait de vouloir la suivre. Son esprit partit avec la forme blanche et bientôt, enlacés, ils se perdirent dans l'espace, confondus dans un embrassement Souffrances, chagrins, tout s'efface dans cet amour éternel des espaces radieux.

C'est la récompense qui a été accordée, il y a quelques jours, à mon cher frère. Je vous prie, chers amis, de vous réjouir avec nous.

CORNÉLIUS.

Nécrologie

Le baron Hellenbach — *alias* comte de Pazolay — a succombé subitement, le 24 octobre dernier à Venise.

Personnage actif et intelligent, il fut en même temps qu'un penseur profond un écrivain distingué. Négligeant les succès plus faciles de la littérature courante, il a consacré son talent à la propagation des idées spirites et des théories socialistes.

Nul ne fit plus que lui en Autriche pour répandre les faits spirites et les conséquences qui en découlent; bien en cour, il eut cependant le tort d'introduire auprès du souverain, le médium américain Bastian, dont on se rappelle l'insuccès. Le plus remarquable ouvrage de Hellenbach est « Geburt und Tod » (naissance et mort.)

Accompagnons de nos regrets et de nos vœux ce penseur qui a consacré sa vie à sonder le mystère de l'au delà et qui sait maintenant à quoi s'en tenir.

STELLA

(*Suite*)

— Et Stella, dit-elle lentement.

— Stella !... Quoi, vous savez ?... Vous lui ressemblez et je l'oublie depuis que je vous aime.

— Non, dit-elle en se levant, vous ne l'oublierez jamais. Dans votre délire vous l'appeliez, vous l'imploriez et vous osez me parler d'amour quand votre cœur est à une autre ?...

— Mais, que croyez-vous enfin ?

— Je crois, monsieur Marcel, que vous vous jouez d'une pauvre fille qui, l'an dernier, vous croyait un honnête homme. Vous aimez Stella, épousez-la et n'essayez pas de troubler mon repos.

— Epouser Stella! Epouser un rêve!... un idéal... Mais que comprenez-vous ?

— Je comprends que vous avez laissé à Paris....

Je la regardai, ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Tu pleures, Emma, m'écriai-je, en l'attirant vers moi, tu pleures, tu m'aimes donc?... Je te dirai plus tard tout mon secret, mais sache seulement en cet instant que Stella ne m'a jamais visité qu'en rêve, que j'ignore encore si ce rêve est un effet de mon imagination ou s'il tient à des causes réelles. Tu es mon seul amour, je te le jure !

Les doux yeux d'Emma prenaient l'éclat de ceux de mon rêve si cher. Elle me croyait enfin, elle hésita, puis s'abandonna dans mes bras : — Je vous aime depuis longtemps, murmura-t-elle, et je désirais mourir en renonçant à vous !...

Ses blonds cheveux l'entouraient d'une auréole, les étoiles apparaissaient au ciel, je ne savais plus si je pressais sur mon cœur Emma ou Stella. Je ressentais le véritable amour dans toute sa plénitude.

Nous revînmes lentement. Elle me dit ses luttes, ses souffrances pour étouffer un amour qu'elle croyait ne pouvoir jamais être partagé. Je l'admirai pour sa dignité, son cœur pur et sans détours et je lui dis aussi ma vie depuis l'apparition de Stella. La nuit venait, les fleurs alanguies nous envoyaient leur parfum. J'en cueillis quelques-unes et les lui remettant.

— Gardez-les comme le gage d'un éternel amour !

— De moi, je puis répondre, mais vous...

Je lui répondis par un baiser.

J'avais besoin d'exprimer mon bonheur. Ce soir-là je tins Mme Lurens longtemps éveillée. Je lui fis le récit des événements qui précèdent.

— Je ne sais, me dit-elle, que conclure de tout ceci ; je ne suis pas assez savante pour discuter de semblables questions, mais je puis vous assurer qu'Emma possède les qualités les plus désirables en une femme. Ells a su se faire aimer, estimer de ceux qui l'ont vue souvent.

Le lendemain si je vis quelques visages portant l'expression d'une légère contrainte je reçus aussi de chaleureuses félicitations. Plusieurs mères avaient espéré me nommer leur gendre, c'étaient celles dont les filles me plaisaient le moins, et je n'eus même pas à m'inquiéter des déceptions que causait mon union.

Je trouvai ma fiancée plus jolie qu'auparavant. Nous nous connaissions assez pour abréger les préliminaires du mariage.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

AVIS

Une de nos sœurs en croyance, ayant reçu une instruction très soignée, désire trouver une place de dame de compagnie. Nous sommes certains que par son caractère et ses aptitudes elle est apte à rendre de grands services. — Pour plus amples renseignements s'adresser au bureau du journal.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

6e ANNÉE. — N° 2 **20 centimes le Numéro.** (1re QUINZAINE) FÉVRIER 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

Du rôle des esprits
DANS LES ÉVÉNEMENTS TERRESTRES

Avant de traiter la question de l'intervention du monde invisible dans les événements de notre existence, il nous paraît utile d'appeler l'attention de nos lecteurs sur la prescience des esprits.

Leur connaissance de l'avenir selon leur degré d'élévation nous est prouvée, par les faits dont ont pu être témoins tous ceux qui ont étudié le spiritisme

Elle s'explique naturellement si l'on considère que cette faculté de prévoir est inhérente à l'intelligence. Tout le monde prévoit. Mais, comme il y a des hommes dont la perspicacité s'étend au-delà des limites ordinaires, de même, dans le monde de l'espace, il y a des êtres qui ont pu s'élever assez haut pour embrasser de vastes horizons, juger de l'avenir par une longue expérience du passé, formuler des lois qui nous sont encore inconnues. L'ordre dans lequel s'opère le développement des êtres n'a plus de mystères pour eux. Ils peuvent voir, comme s'ils étaient présents, des événements qui s'accompliront dans un avenir éloigné.

L'histoire abonde en faits de ce genre qui, tous peuvent s'expliquer par cette clairvoyance naturelle qui est le fruit de l'expérience.

Cependant, il est des cas de prévision dont l'explication nous paraît beaucoup plus difficile, parce qu'il nous semble que rien ne pouvait les faire prévoir.

Citons un exemple :

Une dame qui possède la faculté de voir, se promenant sur un quai de la Saône, à Lyon, aperçoit, sur un point de la rivière, un certain nombre de formes blanches d'esprits, voltigeant au-dessus de l'eau, sans se rendre compte sur le moment de ce que cela pouvait signifier.

Quelques jours après, deux bateaux-mouches se heurtèrent à cette place, sans s'endommager. Mais, sur l'un d'eux, les passagers effrayés, s'étant portés sur le bord opposé, firent chavirer le bateau qui entraîna dans le gouffre un certain nombre de victimes.

Voilà un fait subit et sans relation avec aucun événement antérieur et il semble que toute l'expérience possible ne peut le faire prévoir.

Que dans un édifice dont les fondations ou les murs sont défectueux, des êtres qui voient à travers les corps opaques puissent se rendre compte d'un vice de construction, prévoir un accident, et même l'époque ou il arrivera, cela n'a rien qui puisse nous surprendre. Mais il n'en est pas de même dans le eas cité plus haut et dans beaucoup de cas analogues.

Citons encore un fait pris parmi les plus fréquents de la vie journalière :

Le même médium prévient une dame qu'elle rencontrera sous peu une personne avec laquelle elle est en rapport d'intérêts ; que cette rencontre lui sera pénible, qu'elle pourra essuyer des propos injurieux, qu'elle ait à garder tout son sang-froid. Le fait se réalise. Qui peut le faire prévoir? Paris est assez grand pour qu'il puisse se passer des années sans que l'on rencontre quelqu'un de connaissance.

Ce fait très simple n'est pourtant pas sans importance par les conséquences que nous pouvons en tirer pour nos études.

D'abord, ce petit avertissement donné par un esprit familier prouve qu'il veille sur nous, même pour des choses d'un intérêt secondaire. Ensuite, cette facilité avec laquelle il prévoit une rencontre ne doit-elle pas faire supposer qu'il a aussi le pouvoir de la provoquer? C'est ce que l'expérience a démontré depuis longtemps. Disons que cette rencontre a eu pour conséquence d'éclairer cette personne sur la valeur morale de son adversaire que, par excès de générosité, elle ménageait et que, par dignité, elle a rappelé au sentiment de la justice et des convenances.

Mais, dira-t-on, si les esprits peuvent prévoir ainsi les événements et nous influencer, ne pourraient-ils, en nous dirigeant soit à droite soit à gauche, nous préserver d'un accident, d'un péril? Ils le font tous les jours. Les accidents qui manquent d'arriver sont innombrables, comparativement à ceux qui arrivent. Mais il n'est pas prouvé que, malgré toute leur vigilance, ils puissent toujours maîtriser les événements, nous influencer selon leur désir.

Quelle est donc la part qui leur revient dans les faits plus ou moins importants de notre existence? Où commence, où finit leur pouvoir ?

C'est là une question très importante pour nous, mais aussi très complexe, car elle embrasse en grande partie les rapports du monde visible et du monde invisible.

Disons tout d'abord, pour dissiper une erreur commune à tous ceux qui débutent dans le spiritisme, que ces deux mondes, qui paraissent si différents, n'en font en réalité qu un; qu'ils poursuivent ensemble le même but, obéissent aux mêmes lois morales et que les conditions seules diffèrent.

Hommes et esprits composent l'humanité.

Les uns liés à la matière pesante, les autres dégagés de cette entrave, jouissant d'une liberté plus grande.

Les uns subissant les rigueurs d'une condition pleine de périls, de déboires, d'injustices, les autres placés suivant leurs mérites dans l'ordre hiérarchique établi par la justice criminelle.

Chez nous, toutes les infortunes ne sont pas méritées ; elles sont souvent la conséquence d'un acte louable. Il est évident qu'il ne faut pas exiger de récompense dans un milieu où les plateaux de la balance ont tant de peine à s'équilibrer. C'est une lutte où la matière pèse de tout son poids et l'emporte trop souvent sur les considérations d'équité.

Ce manque d'harmonie, qui nous frappe d'autant plus que nous en souffrons, a toujours été pour nous une énigme et a souvent produit le doute dans les convictions. Le scepticisme y puise une grande partie de sa force.

Si les faits dont nous sommes témoins répondaient mieux à l'idée de justice, telle que nous la concevons, nul n'aurait jamais mis en doute l'existence d'une cause première répartissant ses bienfaits selon les mérites de chacun.

Et pourtant, c'est au sein de ces luttes que naît la lumière. Les vicissitudes, à travers lesquelles passe l'humanité, ne l'empêchent pas de poursuivre sa marche ascensionnelle, car le progrès est incessant, et qui sait si sa réalisation serait aussi rapide sans cet aiguillon ?

L'homme ne lutte pas seulement contre les hommes, mais aussi contre les éléments, pour des besoins impérieux.

Une fois entré dans la vie, pris comme dans un engrenage, il y passera tout entier sans qu'il lui soit possible de se soustraire à la fatalité des lois qui l'étreignent.

Or, nous savons que cette fatalité n'a d'autre cause que la raison universelle, l'action providentielle qui régit toutes choses.

La condition qui nous est assignée est ce qu'elle doit être, appropriée à nos besoins, la plus favorable à notre progrès.

Mais, pour être enfermé dans un cercle restreint, notre esprit n'en jouit pas moins d'une liberté relative assez grande.

Il est surtout un ordre de faits où le champ de son action lui est laissé entièrement libre. Ce sont les faits de conscience, ceux qui peuvent engager sa responsabilité morale.

Sans doute, il recevra d'esprits divers des influences diverses ; il les reçoit aussi des êtres corporels qui l'entourent, mais il se détermine toujours volontairement et en connaissance de cause.

C'est là ce qui engage sa responsabilit

Il y a des lois que le spiritisme nous montre régissant l'être moral, aussi rigoureuses que celles qui régissent la matière.

Nous avons acquis la certitude que l'humanité, cet homme dont parle Pascal, qui vit toujours et

grandit sans cesse, est bien en réailité toujours la même, c'est-à-dire une agglomération d'êtres qui naissent, meurent et renaissent pour progresser éternellement.

Il y a donc un lien puissant entre la génération actuelle et celle qui l'a précédée, puisque ce sont toujours les mêmes êtres qui la forment. Le présent et le passé se touchent. Nous savons d'autre part que la justice toujours active, ne perd pas ses droits. Les existences défectueuses appellent une réparation, comme un travail mal fait est repris par l'ouvrier.

Ces anomalies qui nous choquent peuvent donc avoir pour cause une raison de ce genre, raison souveraine, puisqu'elle a pour conséquence l'accomplissement d'un devoir négligé, la réhabilitation de l'être.

Pourquoi l'esprit qui a été injuste ne demanderait-il pas à subir à son tour ce qu'il a fait subir aux autres? Si, ayant asservi ses semblables, abusé de son pouvoir, de ses richesses il se trouvait privé de ces avantages dont il n'a pas su user. La souffrance purifie; on se relève plus fort après l'adversité. La véritable force ne consiste pas à mépriser les faibles, ou à les faire servir de marchepied pour nos intérêts, mais à aimer notre prochain, à l'aimer jusqu'à lui sacrifier ces intérêts, notre vanité, notre ambition ou notre indifférence et tout ce bagage encombrant qui entrave notre marche vers le but que nous devons atteindre.

Quand donc les hommes comprendront-ils qu'il n'y a pas d'autre moyen de sortir de ce cercle? C'est pour le franchir le plus rapidement possible que l'âme impatiente se soumet au combat qui l'attend Dans la vie libre de l'esprit, elle ne confond pas l'ombre avec la réalité; elle juge plus sainement parce que sa vue embrasse de plus grands horizons. Le septicisme étroit, stérilisant, si à la mode parmi nous, n'a plus sa raison d'être dans un monde fait de lumière, où la réalité dépasse tout l'idéal, tous les rêves que notre imagination peut enfanter. Il fait place à l'enthousiasme et à la légitime ambition de contempler de près ces merveilles qu'on entrevoit. VIRET.

(*A suivre*).

CHRONIQUE

Le XIX[e] siècle est-il bien libre — aussi libre qu'il le prétend — du joug du cléricalisme? Non certes, car si la loi a délivré tout citoyen du pouvoir humiliant qui pesait sur sa conscience, moralement la majorité, croyante ou non, est encore aux genoux de l'église.

Car ce ne sont pas seulement les paroles et les bravades qui signifient quelque chose, mais bien les actes et les exemples. Prenez au hasard parmi les libres-penseurs, qu'ils soient spirites, matérialistes, sceptiques ou qu'ils appartiennent à cette grande association anti-cléricale qui s'appelle la Franc-Maçonnerie, et dites-moi combien parmi eux sont réellement indépendants? La toute-puissance du clergé s'affirme par ce fait qu'un petit nombre seulement, même parmi ceux qui s'affichent comme libres-penseurs, osent se soustraire aux cérémonies et simagrées des grandes époques de la vie. Nous pouvons compter les esprits libres qui ne se sont pas courbés devant un prêtre le jour de leur mariage, qui n'auront pas du latin de sacristie psalmodié sur leur tombe et qui n'ont pas fait tenir leurs enfants sur les fonts baptismaux.

Pour faire à jamais disparaître ces vestiges du passé, il faut à toute force donner de la cohésion à tous les ennemis de l'obscurantisme et éclairer, sur ses devoirs réels, la vraie éducatrice du genre humain, la femme. C'est ce qu'a compris la ***Ligue de propagande républicaine***, dans les rangs de laquelle nous comptons plusieurs des nôtres. Voici d'ailleurs en substance quelques extraits de son manifeste :

« La Ligue a pour but de substituer, dans l'esprit de la femme et de l'enfant, les préoccupations civiques, aux formules dogmatiques et métaphysiques des religions. Par les superstitions inculquées dans un but de domination, le prêtre réussit à s'emparer de l'homme grâce à l'empire pris sur l'enfant et la mère de famille.

« Educatrice du citoyen, la femme, secondée par l'instituteur et par le choix de livres démocratiquement bien faits, peut, seule, préparer l'avenir en propageant nos idées d'émancipation laïque et sociale.

« Ce sera notre œuvre de lutter ainsi d'une manière scientifique contre l'oppression cléricale victorieuse depuis tant de siècles, encore toute-puissante aujourd'hui, quoi qu'en disent les optimistes.

« La Ligue considère qu'il est également de son devoir de propager par l'exemple les idées de solidarité pratique capables d'assurer le bien-être de tous les citoyens.

« A nous de reconnaître, qu'au lieu d'abaisser la femme et de la maintenir en interdit par des lois cléricales, nous devons l'élever en lui donnant, comme éducatrice, la place d'honneur qui lui appartient. »

L'*Estafette* publia jadis, lors de la présence de Slade à Paris, plusieurs articles sur le spiritisme, il y en eut de favorables et de défavorables, de très petits jeunes gens critiquèrent de haut une chose qui avait le tort immense d'être plus vieille qu'eux et l'un d'eux se laissa même infliger un cruel démenti par une lettre, écrite en collaboration par MM. Fabre des Essarts et Emile di Rienzi. Ces messieurs, en effet, prouvaient que l'auteur racontait à sa façon une séance à laquelle eux-aussi avaient assisté.

Un jour cependant, M. Crouzet, le rédacteur en chef, annonça qu'il n'accepterait plus d'articles ayant trait au spiritisme, et il en fut, en effet, ainsi. Mais depuis, ce directeur martyr fut arrêté dans une de ses villégiatures par... les gendarmes et l'on comprend aisément qu'une fois sur la paille humide des cachots, il fut obligé de laisser la plume à un autre.

Sous ce nouveau règne, les rédacteurs de l'*Estafette* ont ressaisi le spiritisme, cette tête de Turc de tous ceux qui aiment les succès faciles. Dans le numéro du 21 novembre en effet, M. Ad. Tavernier raconte qu'ayant évoqué l'esprit d'un célèbre sportsman pour lui demander quel cheval il fallait jouer au grand prix, le visiteur invisible le railla pitoyablement..... ce qui ne m'étonne pas. Il constate d'ailleurs que la « superstition spirite » s'étend d'une façon inquiétante et ajoute, dans un langage à la fois pittoresque et respectueux, que le cadavre d'Allan Kardec en doit « gigoter d'aise. »

Mais où je plains sincèrement M. Tavernier qui, pourtant, est un homme d'un certain mérite, c'est lorsque je le vois obligé par les exigences d'une chronique somnolente, à écrire une phrase comme elle-ci :

« LES ESPRITS — QUI FONT TOURNER LES TÊTES ET LES TABLES... »

Cette phrase est l'ornière dans laquelle ont versé sans exception tous les plumitifs qui, depuis 1830 ont eu la prétention d'écrire des choses spirituelles contre les tables tournantes : franchement les gens d'esprit devraient laisser ce pitoyable cliché aux pauvres diables qui, pour écrire, sont forcés de s'arracher à eux-mêmes des plumes?

***

Je lis dans ce même journal que notre frère en croyance, d'Ennery, avant que de partir à sa villégiature de Cannes, a envoyé 6.000 francs à l'orphelinat des Arts.

D'autre part, dans une vitrine du quartier Saint-Sulpice, j'ai vu un ouvrage du P. Marchal, avec ce titre « *Pensées d'un enfant prodigue* ». Avoir écrit l'*Esprit consolateur* et trôner aujourd'hui dans la devanture d'un marchand de scapulaires, entre les platitudes de Mgr. de Ségur et les saletés de Léo Taxil, c'est triste. Pauvre père Marchal!

***

La salle des conférences du boulevard des Capucines continue à donner d'intéressantes soirées. Coup sur coup, nous avons eu les conférences suivantes : M. Reybaud a parlé du « magnétisme humain, — le monde des Esprits, les Invisibles, les Revenants. » — « Anarchie et athéisme dans la question sociale », tel est le titre de la conférence que M. Georges Berry a faite pour le compte de la *Ligue contre l'athéisme.* — M. Poincelot à traité du « magnétisme amusant, anecdotique et scientifique. »

***

Enfin, Léon a eu son jubilé et M. Cornély, étant tombé la face contre terre, s'est demandé s'il pourrait jamais se relever. Ne vous relevez pas, M. Cornély, pour ma part je n'y vois aucun inconvénient. Comme vous je nage dans l'étonnement, mais non à cause du bouillon que vous eûtes l'honneur de voir consommer à votre Saint-Père. Ce qui me cause une douce joie, c'est le rôle d'homme-orchestre que le pape s'est plu à jouer : mitre expédiée par le luthérien Guillaume, ciboire offert par l'anglicane Victoria, calice octroyé par le catholique empereur d'Autriche, et anneau pastoral dû à la générosité du sultan, petit-neveu de Mahomet. Il faut avouer que voilà de l'électisme : Bertrand, Robert-Macaire et Cie!

***

A propos, Bertol-Graivil, de l'*Estafette,* a vu des expériences de magnétisme et il avoue qu'il se « trouve un peu ébranlé ». Quelle chance! O Mesmer, Puységur, du Potel, et tous vos émules, vos travaux n'ont pas été vains!

***

Notre ami Baudelot nous envoie un très remarquable journal littéraire (le *Semeur*, 9, place des Vosges). La publication semble avoir des tendances spiritualistes; parmi ses rédacteurs nous trouvons en effet, outre M, Baudelot, qui en est administrateur, Léon Bigot, l'auteur de la *Réfutation de « Force et matière »*, la comtesse Diane bien connue pour ses *Pensées* spiritualistes et spirituelles, Fabre des Essarts. le poète d'*Humanité*, Julien Lugol, etc.

Nous souhaitons bonne chance et longue vie à cette excellente revue.

Extrait du *Journal de Correspondance*, dirigé par M. Molkenboer :

Et songer que bien des manuels allemands commencent par... une invocation de la Divinité ! (Chrestomathie allemande pour l'école et la maison, du Dr Karl Vogel. 2e partie, 15e édition. Liepzig 1866. Page 1.)

« Au nom de Dieu je commence : Que Dieu qui « peut aider me soit en aide ! Si Dieu m'aide, tout « est facile ; si Dieu ne m'aide pas, je n'arrive à « rien. Aussi ce que je puis faire de mieux, c'est « de commencer au nom de Dieu !... »

Ces six lignes riment dans le texte. Mais comment ce « Dieu d'amour » rime-t-il à l' « enthousiasme pour le carnage en masse ? » Moins déplacées seraient ici quelques lignes comme « Saül en a tué mille, mais David en a tué dix mille » ou quelques autres analogues.

***

Dans un vieux *Siècle* de l'année dernière, je trouve le passage suivant sous la signature d'Adolphe Michel :

« Quand la mort a frappé un être aimé, les fleurs sur son cercueil adoucissent les douloureuses pensées de la séparation, sur sa tombe protestent contre l'anéantissement de l'être et s'ouvrent comme l'emblême d'une autre vie. »

***

Nous apprenons la prochaine apparition d'un journal destiné à défendre les intérêts de la religion gallicane ; parmi ses rédacteurs figureront MM. Hyacinte Loyson et Frédéric Passy. Nous ne pensons pas que cet essai aura plus de succès que n'en a la *Ligue contre l'athéisme* qui cherche à réunir les adeptes des différents cultes. Ceux-ci enrégimentés dans leurs sectes respectives ne répondent pas à l'appel et les spiritualistes libres-penseurs se tiennent soigneusement à l'écart.

L'avenir n'est à aucun culte, même réformé et mis au niveau du siècle, l'avenir est à la libre pensée.

***

Mot de la fin. — Tout le monde connaît les cahiers à couverture illustrée, dont la dernière page porte un texte expliquant la gravure de la première. Sur le cahier 9 de la collection Garnier, se trouve cette phrase : « Delphes est célèbre par l'antre d'où Apollon **V**endait ses oracles. » Coquille heureuse, car il est probable qu'Apollon ne **R**endait pas seulement, mais **V**endait encore ses oracles : les faiseurs d'oracles de nos jours continuent la tradition.

René Labrize.

TRUCS DE CHARLATAN

Chaque fois qu'il en a eu la dure nécessité, le journal le *Spiritisme* a combattu et flétri la fausse médiumité, cette triste mais inéluctable conséquence de la médiumité vénale.

S'il était dans son droit en démasquant des médiums imposteurs, il restera dans son devoir en clouant au pilori un charlatan qui n'est certainement ni spirite ni médium mais qui, sous le nom de Festa, parcourt en ce moment nos grandes villes, présentant comme des phénomènes spirites le résultat de trucs grossiers et usés.

Ledit Festa, qui se pare du titre de docteur américain, ira sans doute poursuivre le cours de ses exploits, soi-disant artistiques, dans d'autres villes et faire placarder sss affiches sur lesquelles s'étale en gros caractères le mot *Spiritisme* alors qu'il n'exécute que de vulgaires jongleries.

Pour que nos F. et S. en croyance puissent le démasquer et le convaincre d'imposture partout où il se présentera, je vais essayer de décrire les trucs de ce batteleur qui, étoile de première grandeur, ne veut pas être confondu avec la tourbe des magnétiseurs et se fait accompagner par trois satellites, Miss Clara et Sarah Robinson, et une autre dame dont le nom m'échappe.

Afin de mieux allécher et tromper le public, le sieur Festa reproduit notre devise sur ses affiches *Naître, Mourir, Renaître*, etc., mais il la signe *Allen Becker*, il profane aussi cette phrase de Victor Hugo *On a raillé le phénomène spirite*, etc., et présente un de ses sujets comme *médium de la Société spirite de Paris, l'autre comme membre de la Société spirite de Londres.*

Voici maintenant comment s'y prend ce quatuor de faux médiums, pour leurrer le public attiré à ses spectacles par ses affiches mensongères.

Le premier phénomène, la femme coupée en morceaux, n'est qu'une mauvaise imitation d'un des trucs représentés dans les *Pilules du Diable*. Pour cette jonglerie, un tableau recouvert de velours noir est placé sur la scène ; l'opérateur Festa, après avoir mis la salle dans une demi-obscurité, attache la patiente contre ledit plateau découpé à sa gauche à la forme de son corps. Pendant que le sieur Festa débite son boniment et agite devant sa complice un grand linge rouge, celle-ci retire prestement son bras et sa jambe gauche qui sont remplacés par des postiches que l'opérateur fait ensuite semblant de couper. Pour enlever la tête, il a de nouveau recours à son linge rouge qui cache l'ouverture du panneau pendant que la femme se re-

tire en dehors, elle reste alors avec la jambe et le bras droit seulement en dehors du plateau, le reste de son corps se trouvant en dedans. Il recommence ensuite son manège à rebours pour la sortir de là.

Cette bouffonnerie n'échappe à personne ; à la réunion à laquelle j'ai assisté une des attaches avait été entraînée avec la jambe postiche et permettait de bien se rendre compte de ce truc, dont on rit ou bien on hausse les épaules, alors que les opérateurs ne mériteraient que des sifflets.

Les autres chinoiseries de cette troupe d'élite se passent dans le fameux pavillon cher aux Cazeneuve, Pickmann et autres farceurs qui avaient au moins sur Festa le mérite de la nouveauté. Comme eux le sieur Festa ficelle un de ses sujets sur une chaise, tous les nœuds sont cachetés à la cire et la femme ainsi garrottée est placée dans le pavillon dont on baisse la portière, alors s'exécute une série de supercheries qui ne sont possibles que par cela seul que la personne placée dans ce pavillon a les mains complètement libres.

En effet, tous les nœuds, ai-je dit, sont cachetés à la cire tous, sauf ceux qui retiennent les deux mains derrière le dos, ceux-là sont des nœuds coulants faits, avec adresse autour d'une seule des attaches, ils sont défaits à la plus légère pression; lorsque la mystification est terminée, la personne se rattache elle-même avec des nœuds solides cette fois, et le tour est joué.

Pour montrer à nos F. et S. de la Société spirite lyonnaise la manière d'opérer du sieur Festa, M. B. a reproduit à la salle de Perrache les trucs de ce charlatan, puis il a dévoilé aux assistants comment la chose était faisable. Afin qu'aucun de nos amis ne puisse voir dans ces jongleries l'ombre d'une manifestation, j'ai moi-même, à la Société fraternelle, expliqué à nos sociétaires la manière de faire ces nœuds et me suis attaché et détaché de la sorte; avec un peu d'habitude et d'agilité, rien n'est plus simple, à moins que l'escroc se trouve devant des spectateurs prévenus qui demandent et fassent eux-mêmes les nœuds qui doivent lui retenir les mains derrière le dos, c'est la conduite que j'engage à nos amis de tenir si le sieur Festa ou des imitateurs se présentent devant eux, ils peuvent être assurés que s'ils font eux-mêmes des nœuds bien faits et solides, aucun phénomène ne se produira, à la confusion des batteleurs qui ne craignent pas de se servir du nom de notre philosophie comme d'un appât pour attirer et leurrer le public.

Henri SAUSSE.

N.-B. — Le sieur Festa a quitté subitement notre ville sans prendre la peine de remercier ou de dire adieu au public lyonnais et cela après une lettre particulière dans laquelle je le prévenais que s'il continuait ses réclames, j'irai sur la scène dévoiler ses trucs. Il ne m'a pas attendu, c'est dommage.

H. S.

Correspondance

Le Havre, 3 novembre 1887.

Nous lisons dans le journal *La Lumière*, n° 94, octobre 1887, sous ce titre : communion spirituelle universelle : « Un journal de Salem fait appel à « tous les spiritualistes de l'univers dans le but de « concentrer les forces fluidiques par une commu- « nion d'amour. L'association de Salem déclare « vouloir chercher les hautes vérités et assurer la « paix universelle au moyen de l'union d'aspira- « tions et de la concentration de pensée. Toute « personne lisant ces lignes est priée de les consi- « dérer comme un appel à son zèle pour propager « le mouvement de cette communion d'âmes.

« Le 27 de chaque mois, et à la douzième heure « du jour, cette vaste communion aura lieu. Les « heures étant soumises à des différences de temps, « selon les nationalités, chaque personne est invi- « tée à observer ce fait et à se conformer à l'heure « de son pays qui peut correspondre avec la dou- « zième heure de Salem, en Orégon.

« La communion d'âmes durera trente minutes. « Pendant ce temps, le « moi » devra disparaître « et chaque âme s'abandonnera exclusivement au « sentiment de l'amour universel.

« Que tous ceux qui veulent véritablement le « bonheur des individus et le triomphe social dans « la fusion de l'amour vaste et généreux qu'on « peut appeler divin, répondent à cet appel..... »

L'article se termine par une pressante invitation de la directrice de la *Lumière* en faveur de cette idée, qu'elle fait sienne en quelque sorte, à cause de certaines coïncidences de dates et de nom, qui l'ont particulièrement frappée et qui lui sont personnelles.

Nous avons reproduit les termes même de la proposition ; la question étant, ainsi, nettement posée, nous serons plus à l'aise pour dire ce que son examen nous a suggéré. Si nous ne partageons pas toutes les idées de Mme Lucie Grange, notamment en ce qui concerne la médiumnité vénale, que nous repoussons absolument, nul plus que nous ne rend justice à son dévouement pour la cause spirite et aux intéressants travaux dus tant à sa médiumnité qu'à son talent d'écrivain. On ne verra donc dans ce qui va suivre que ce qui y est

réellement : L'exercice du droit de discussion qui appartient à tous les spirites, surtout quand il s'agit d'eux-mêmes.

Nous envisagerons la proposition du journal de Salem à deux points de vue : 1° D'où et de qui émane-t-elle ? 2° Quelles en peuvent être les conséquences ?

I

Disons d'abord (cela peut être utile) que Salem est une ville de l'Amérique du Nord, chef-lieu de l'État d'Orégon, à l'extrême ouest du nouveau continent, vers les rives du grand Océan Pacifique, à environ 180 lieues au nord de San-Francisco et à peu près sous le même méridien.

Nous ne voulons pas douter que, dans cette ville, ne se trouve une « association » d'hommes très honorables, animés des sentiments les plus élevés et qui n'ont d'autre souci que le bien de l'humanité. Mais nous sommes obligés de le croire spontanément, car on ne nous fournit à ce sujet aucune sorte de renseignement. Que sont les membres de ce groupe ? Combien sont-ils ? Depuis quand l'association existe-t-elle ? Quels ont été ses travaux ? Dans quel sens sont-ils dirigés ? Quels résultats obtenus ? Autant de questions, cependant bien importantes, auxquelles il n'y a pas de réponses... On nous parle, il est vrai, d'amour universel, c'est vague ! d'autant plus qu'on parle aussi de la recherche des hautes vérités (??), ce qui est plus vague encore. Nous sommes là dans le pays le plus *pratique* du globe : prenons donc une comparaison *terre à terre* : Que dira-t-on d'un commerçant qui, sur une simple demande et sans autres références, entrerait en relations avec une maison située à l'autre bout du monde, et lui confierait des marchandises ? Pourquoi veut-on que nous soyons moins prudents quand il s'agit de notre libre arbitre, de notre « moi », qui constitue le seul bien auquel nous devons tenir, que lorsqu'il est question d'inrêts matériels ?...

Admettons cependant, pour un instant, que nous ayons les meilleures raisons de nous confier à l'association de Salem ; supposons qu'elle est actuellement composée de personnalités d'élite ; qui nous assure qu'il en sera toujours de même ? Qui nous garantit contre l'avenir et surtout contre les suites possibles d'un emploi peu judicieux de la puissance fluidique mise, ainsi, par tous à la disposition absolue de quelques-uns ou peut-être même d'un seul ?...

La création d'un centre d'attraction à Salem ou ailleurs, comme le centre d'attraction du catholicisme est à Rome, de l'islamisme à La Mecque, etc., ne nous dit rien qui vaille ; nous n'y voyons aucun avantage sérieux et, en revanche, nous pressentons qu'il en résulterait une foule d'inconvénients, que ceux qui le projettent n'ont sûrement pas aperçus. Les spirites savent qu'il y a, dans l'erraticité, des esprits qui, pendant leur existence terrestre, ont exercé une grande puissance avec l'aide de la religion ; ces esprits ont conservé toutes leurs tendances ; ils constatent avec amertume que ce qui a fait leur influence et leur gloire va échapper à leurs successeurs. Est-il téméraire de penser qu'ils essayent, avec une hypocrisie raffinée, de s'emparer dès maintenant, et avant que le spiritisme soit bien assis, de la direction spirituelle de la nombreuse légion que représentent les spirites, en faisant tourner le danger à leur profit ?... Encore une fois, nous ne suspectons la bonne foi de personne mais nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que le mysticisme de la proposition qui nous occupe, les coïncidences sur lesquelles on s'appuie pour la recommander, nous inquiètent. Nous y voyons une sorte d'obsession religieuse, tendant à l'établissement d'un pontificat de nouvelle espèce, basé certainement sur les meilleurs sentiments d'amour et de charité ; mais l'histoire est là pour nous apprendre que c'est toujours ainsi que commencent les dominations religieuses et nous savons, hélas ! comment elles finissent toujours.

II

L'appel de l'association de Salem donne lieu à d'autres réflexions, que nous demandons la permission de soumettre à l'appréciation des lecteurs du *Spiritisme*.

Nous reconnaissons volontiers que cette « communion spirituelle universelle » est très séduisante *à priori* et bon nombre de spirites sincères seraient probablement tentés d'y adhérer ; mais n'oublions pas la condition essentielle : dans cette communion, qui durerait trente minutes, le « moi « devra disparaître et chaque âme s'abandonnera « exclusivement au sentiment de l'amour univer« sel. » Ceci équivaut, si nous comprenons bien, à l'annihilation complète de notre libre arbitre pendant le même laps de temps. Or, nous posons en fait que nous n'avons pas le droit d'en disposer ainsi.

Le libre arbitre est notre force par excellence ; c'est lui qui nous constitue perfectibles ; c'est le plus précieux attribut que le Créateur nous ait accordé ; c'est lui qui, aidé de la conscience, nous dirige vers les destinées qui nous sont réservées ; nous en devrons un compte sévère, car c'est du libre arbitre seul que naît la responsabilité qui nous rend passibles de la justice divine. Paralysé

presque entièrement dans les premiers âges de l'esprit par les puissantes influences matérielles, il agit néanmoins sans relâche; peu à peu il se dégage, il s'affirme et, à force de luttes, parvient à dompter la matière. Combien de temps avons-nous mis pour atteindre ce degré très relatif d'avancement où nous sommes parvenus? Par combien d'existences troublées, par quelles cruelles vicissitudes avons-nous enfin conquis ce flambeau, encore si pâle et si vacillant, qui nous éclaire aujourd'hui?...

Et on voudrait que ce que nous avons de plus sacré soit laissé, ne fût-ce qu'un instant, à la disposition d'un être, quel qu'il soit! Et ce sont des spirites qui font cette proposition! Ils ne se rendent sans doute pas compte de ce qu'on nomme la pensée! Mais nos pensées, c'est nous-mêmes! c'est le « moi concret » de l'homme! la seule richesse dont on ne puisse le déposséder!

Non, nous ne devons jamais abandonner la moindre parcelle de nos pensées d'une façon absolue, si ce n'est à Dieu!

Nous ne voulons pas être les sectateurs d'une foi aveugle; nous ne voulons pas, ne fût-ce qu'une demi heure par mois, ressembler à ces membres d'une société trop illustre *perinde ac cadaver* entre les mains du général de l'Ordre! Nous ne prétendons pas, du reste, conquérir le monde, mais lui donner la liberté.

Nous n'avons que notre for intérieur qui nous appartienne en propre; tâchons de le surveiller toujours.

III

Est-ce à dire, toutefois, que nous préconisions un autre genre d'égoïsme, l'égoïsme moral? Pas le moins du monde. La solidarité sous toutes ses formes est notre premier article de foi; mais nous estimons que c'est autrement qu'elle doit s'exercer. Il y a des cas fréquents où des spirites désirent disposer d'une plus grande force, afin d'obtenir un résultat difficile; cela se présente tous les jours dans les réunions. Chacun, alors, se joint avec empressement aux autres pour aider à la manifestation sollicitée Que, dans un but d'intérêt général bien défini, des spirites connus (Mme Lucie Grange, par exemple) réclament l'appui moral d'un grand nombre de leurs frères, rien de mieux; toutes ces pensées, portées vers le but indiqué, pourront contribuer à l'atteindre; mais, dans ces circonstances et toutes autres analogues, chacun saura ce qu'il fait et aura jugé d'avance s'il doit ou non prêter son concours.

Pour ce qu'on nous demande, au contraire, une fois les pensée parties, une fois ce courant magnétique, *fil télégraphique fluidique*, fixé à un point que nous ignorons et qui nous lie, nous en subirons les conséquences, quelles qu'elles soient; nous n'y pourrons plus rien; nous aurons pour ainsi dire, donné notre signature en blanc et c'est précisément ce que, à notre avis, notre responsabilité personnelle ne nous permet pas de faire.

Ce n'est donc ni par étroitesse d'esprit, ni par crainte puérile que nous protestons, c'est par le sentiment du devoir stricte qui nous incombe. La loi de justice dit : « A chacun selon ses œuvres ». Comment concilierait-on ce principe inéluctable avec un renoncement momentané qui nous ferait perdre toute direction sur nous-mêmes?

P. S. — Notre article était écrit lorsqu'on nous a communiqué le n° 95 de *La Lumière*. Dans ce numéro, Mme Grange explique que la première *communion spirituelle* a eu lieu le 27 octobre, *à l'heure de sa naissance,* mais elle indique qu'à l'avenir, elle se fera à huit heures vingt du soir à Paris, correspondant à l'heure de midi à Salem, et elleajou te : « Je suis complètement résolue à me « faire le porte-étendard de eette communion pour « mon pays. »

La directrice de *La Lumière* s'étant enthousiasmée pour cette idée, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle essaie de la faire triompher, et nous n'aurions pas relevé ce qui précède si, dans le même article, ne se trouvait une déclaration grave, qui justifie toutes les défiances dont nous nous sommes fait l'écho.

Il paraît que le *Lotus*, revue théosophique publiée à Paris, s'est emparé de l'idée, qu'il trouve simple et pratique; mais il pense que l'union serait plus efficace si elle était moins anonyme et il dit : « il serait aisé de se relier tous, au préalable, par « groupes où il suffirait que l'un des participants « fût connu d'un autre groupe; ainsi, de proche « en proche, on formerait complètement cette im- « mense chaîne magnétique. »

Là-dessus, grande colère de M[me] Grange, qui a surtout été séduite par la *disparition complète du moi* et qui prévoit qu'on se donnerait, en suivant cette méthode, « un chef par chaque petit groupe, « afin de pratiquer la suggestion en faveur d'une « idée spéciale. » Nous sommes bien loin de partager les croyance des théosophes et nous n'admettons nullement que l'Orient doive dominer l'Occident, au contraire; ce n'est cependant pas une raison pour que nous ne disions pas que l'idée du *Lotus*, n'est déjà pas si mauvaise. Au moins pourrait-on savoir un peu ce qu'on fait et où l'on va; il nous semble, en tout cas, qu'il y aurait moins de danger à suivre une impulsion connue et acceptée et qu'on pourrait toujours contrôler, qu'à s'abandonner entièrement à une abstraction?

Tel n'est pas l'avis de M[me] Grange, qui fait cette stupéfiante déclaration :

« Vous acceptez la communion d'amour uni-
« versel et vous ne savez même pas l'accepter fran-
« chement ; il va vous falloir organiser, pour la
« mettre en pratique, des décuries et des centuries !
« Avons-nous été si défiants et si autoritaires, nous
« qui parlons moins d'après nous que d'après
« l'Invisible ? NOUS SOMMES-NOUS OCCUPÉS DE SAVOIR
« SI, A SALEM, ON ÉTAIT SPIRITE OU SPIRITUALISTE,
« BOUDHISTE OU BOUDDHISTE (sic) CATHOLIQUE DE
« ROME OU CHRÉTIEN LIBRE ? »

Nous nous en doutions bien un peu, mais nous ne sommes pas fâchés qu'on nous le dise si clairement. C'est donc bien entendu, nous nous abandonnons et nous ne savons même pas si cela ne profitera pas à des influences catholiques, c'est-à-dire aux pires ennemis du spiritisme ! Simples détails, d'ailleurs ! Qu'est-ce que cela peut faire, du moment que l'intention est bonne?

C'est le raisonnement le plus spécieux que nous ayons encore rencontré ; il donne une nouvelle force aux objections et considérations développées ci-dessus. Quoi qu'en puisse penser M[me] Grange et les « messagers de Dieu », nous nous refusons résolument à cette annihilation de nous-mêmes et nous protestons une fois de plus contre des théories enthousiastes qui auraient pour conséquence de nous entraîner, avec notre consentement, dans une voie parfaitement inconnue.

En responsabilité morale, l'intention n'est pas réputée pour le fait quand on possède le moyen de se décider en connaissance de cause. Et c'est le cas des spirites, qui seraient deux fois coupables s'ils n'employaient pas les lumières de leur doctrine pour se conduire et s'ils éteignaient volontairement le flambeau qui doit constamment les guider : celui de l'examen préalable, de la détermination mûrement réfléchie et du choix librement consenti.

E. B., du Havre.

*
* *

Cher M. et F. le C.,

Je ne veux pas laisser passer cette année sans saluer l'un des plus forts champions du spiritisme kardéciste, auquel m'ont amené toutes mes études.

Dans le *Spiritisme* (1[re] quinzaine de novembre 1887), j'ai lu un article signé par M. d'Oyrières. Je crois qu'il a bien fait de relever ce qui a trait à l'égoïsme des Mahatmas, qui plus ils sont avancés et plus ils *sont morts au monde*, indifférents à ses misères et seulement avec la plus grande difficulté peuvent être amenés (fut-ce *par les convulsions d'un monde*) à nuire à leur propre progrès. Cela est dit, quoique en des mots plus voilés, *si je ne me trompe* par le Mahatma Kout-Houmi (1) dans une lettre à M. Sinnett, où l'on ajoute que les adeptes ne font pas connaître *leur science au monde, parce que celui-ci n'y est pas encore préparé.* Quoi qu'il en soit, *c'est pour ce même motif* que les adeptes ne pensent pas à débiter leurs connaissances sur la nouvelle force motrice découverte par M. Neely, que M[me] Blavatski déclare être venue mal à propos *cent mille ans trop tôt.* (Voir *Lotus* n° 8, p. 90)... C'est un peu long ! — C'est vrai que, selon les théosophes, il y a un moyen d'arriver plus vite au jour heureux où les Mahatmas n'auront plus de secret pour les profanes, et *cela en accélérant le jour tant désiré où la fraternite universelle et intellectuelle sera, sinon proclamée de* JURE, *du moins acceptée de* FAIT *: alors l'aïeule recevra dans ses bras les enfants prodigues, et tous les trésors intellectuels seront leurs partages.* (M[me] Blavatski, *Lotus* n° 6, p. 337).

Cela veut dire, à ce qu'il paraît, que toute la science des adeptes et les trésors de la théosophie se manifesteront lorsque le monde n'en aura plus besoin ; car je pense que le but de la science doit être celui d'accélérer la fraternité universelle et non pas celui de se donner en cadeau à la fraternité susdite déjà acquise par l'humanité, moyennant d'autres efforts.

Cela me rappelle toutes les invectives des conservateurs (du sacerdoce surtout) contre les innovations qui nous ont conduits à la civilité moderne. On ne voulait pas d'allumettes, car une d'elles peut suffir pour donner le feu à toute une ville !

Je dois constater avec plaisir que M[me] Blavatski renie l'égoïsme et l'orgueil de la purification individuelle du Mahatma supérieur, — car elle dit, à la page 323 du n° 6 du *Lotus* : *Un ascète solitaire est le symbole de l'égoïsme le plus lâche ; un ermite qui fuit les frères au lieu de les aider à porter le fardeau de la vie, à travailler pour autrui, à mettre la main à la roue sociale, est un poltron qui se cache à l'heure de la bataille,* etc.

C'est bien. Mais qui des deux devons-nous prendre au sérieux ?

Certes, je m'incline au travail que fait cette *vénérable dame* pour arracher, dans l'Inde, les vieux préjugés des castes et pour aboutir à la fraternité universelle ; nous pouvons bien apprécier cela,

(1) Voir le *Monde Occulte* de A.-P. Sinnett, page 121 et suivantes.

nous, spirites de tous les pays, qui voyons, avec un grand regret, les préjugés et les haines qui divisent encore nos respectives nations; mais je suis d'avis que, si le système théosophique peut être une source de progrès dans l'Inde, il ne pourrait pas le devenir pour ceux qui ont pu déjà approfondir la lumière spirite. Ceux-ci ne pourront jamais accepter comme base métaphysique de l'univers une sagesse-intelligence absolue, *inconsciente* (*sic* !) Quel paradoxe! — (*Lotus* n° 6, page 335. — Mme Blavatski).

J'ai déjà écrit dans la *Revue Spirite* que les théosophes pourraient peut-être, avec leur science, aider à bâtir l'édifice de la science de l'avenir, surtout par les connaissances qu'ils disent avoir sur le corps astral; mais s'ils la tiennent sous le boisseau. . . . .

Veuillez recevoir mes cordiales salutations.

ERNESTO VOLPI.

UNE EXPÉRIENCE A FAIRE

Paris, le mai 1887.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser un fragment de journal, une ardoise encadrée et vitrée, puis 5 fr. pour la souscription dont le but est indiqué et motivé par ce qui suit :

Le journal le *Mot d'ordre* du 8 mai courant, dans sa chronique parisienne, parle du spiritisme avec l'incompétence qui caractérise, sur cette question, la plupart des journalistes.

L'article est intitulé : *Le secrétaire de Dieu*. Malheureusement il s'agit d'un spirite médium, écrivain par trop naïf (genre Roustaing), qui prend au sérieux des communications d'esprits farceurs, qui l'obsèdent au point de lui faire croire que c'est Dieu qui le fait écrire.

C'est très regrettable que quelques spirites acceptent ainsi trop facilement des signatures de noms illustres, soit de Louis XIV ou de Napoléon Ier, etc , sans contrôler la valeur de la communication. Mais je plains et je laisse *le secrétaire de Dieu*, pour en arriver à ces passages de l'article en question que voici :

« Toujours le merveilleux nous hanta . . . . Est-ce que le spiritisme ne vient pas d'entrer à l'académie avec le docteur Paul Gibier? Est-ce qu'on ne s'inscrit pas d'avance chez le fameux Slade, l'homme aux LOUCHES ardoises? »

Depuis que M. Victor Meunier a cru voir des trucs, dans l'obtention d'écriture entre les deux ardoises du médium Slade, des personnes dignes de foi affirment le phénomène, d'autres le nient. MM. les journalistes qui n'ont rien vu, sont généralement de ces derniers, sans seulement connaître par l'étude ni par des expériences consciencieuses, les vrais phénomènes spirites; mais la critique et le rire sont si faciles.

J'ai pensé qu'il serait pourtant bien simple de couper court au doute et à la raillerie, il suffirait de posséder une preuve authentique incontestable.

Rien n'est plus facile, en effet, au lieu d'opérer comme M. Slade avec *ses louches ardoises* comme les nomme l'auteur de l'article.

Si, à M. Slade, on apportait une ardoise bien encadrée et bien vitrée, en ayant ménagé un espace suffisant pour le fonctionnement d'un crayon mis préalablement entre l'ardoise et la vitre, puis que les quatre coins du cadre fussent entourés par des lacets fixés à la cire à cacheter, marquée avec des cachets aux initiales des incrédules, journalistes critiqueurs ou autres personnages marquants.

Ces sortes de scellés étant apposés de chaque côté sur le cadre de l'ardoise, à tous les coins et partout où l'on voudrait, seraient une garantie de sincérité, alors on ne pourrait plus supposer de supercherie, ni trucs, ni *ardoises louches*.

Cela serait aussi à l'avantage de M. Slade, et s'il cherchait des faux-fuyants pour se dérober à l'expérience, ou cassait la vitre, il serait coulé du coup; il a donc intérêt à réussir.

Comme les spirites ne sont pas à convaincre, il faudrait réserver la place des cachets pour les incrédules (surtout les journalistes.)

J'ai préparé une ardoise vitrée, j'en fais don à l'Union spirite. Comme il y aura probablement à rétribuer le médium, on pourrait, dans une séance, avoir recours à une cotisation pour couvrir les frais que nécessiterait cette expérience.

Un incrédule de mes amis désire voir quelque chose de convaincant, il s'inscrit pour 5 francs et serait désireux d'assister à l'expérience, si c'est possible. Voici son adresse : M. Paillard, 16, impasse du Maine, Paris.

Puisque l'on parle de congrès et d'exposition, l'Union spirite française, qui doit représenter l'élite des principaux groupes spirites, devrait chercher à posséder des documents authentiques et en former une collection qui serait le noyau d'un petit musée spirite; on aurait ainsi de quoi se défendre contre le scepticisme ignorant et gouailleur; ce serait une œuvre instructive, intéressante et convaincante.

Le moment est arrivé où nos célébrités qui ont la croyance n'auront plus cette fausse honte d'être spirites. Que l'Union établisse quelques tableaux d'honneur en y plaçant des noms illustres de savants, d'auteurs, d'écrivains, d'artistes, d'indus-

triels, etc., etc, mais en les faisant suivre de la désignation de leurs principales œuvres ou fonctions. Ces tableaux feraient plus d'adeptes que des feuilles fugitives.

On pourrait exposer de même des dessins et des photographies spirites *authentiques* avec certificats d'attestation, puis les primitives corbeilles et tablettes triangulaires avec roulettes et crayon, etc. Si l'on pouvait y joindre une vitrine d'apports? Enfin, si la vitrine doit exister, l'ardoise vitrée, *n'étant pas louche*, prendra le n° 1 avec la date de l'apport d'écriture directe et le nom du médium.

Alors les gens intelligents croiront à l'immortalité de l'âme, et les incrédules sceptiques, honteux de leur ignorance sur cette philosophie si consolante, y adhèreront à leur tour, en renonçant au rôle ridicule d'esprit fort.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

GIRARBON.

STELLA

(*Suite et fin*)

Trois semaines après je trouvais dans la maisonnette fleurie une blanche jeune fille qui me fit tressaillir. Les persiennes baissées ne laissaient passer qu'un demi-jour et je crus voir dans l'ombre Stella telle qu'elle m'était apparue la première fois. Du milieu de ses longs voiles, de ses flots de mousseline, un doux visage me souriait, et de beaux yeux bleus m'attiraient comme jadis ceux de Stella. Comme je l'avais fait alors je m'agenouillai devant ma bien-aimée.

— Vous ai-je compris, me dit-elle. Est ce ainsi que vous désiriez me voir le jour où nos existences seront liées à jamais.

— Tu es Stella incarnée, murmurai-je.

— Je veux l'être, répondit-elle, vous aimer comme elle vous a aimé, être bonne et douce afin qu'au dernier jour elle m'accorde de partir avec vous.

Le parfum de son bouquet d'oranger montait à moi, et la réalisation de mon rêve était si vraie, si complète que je tremblais de me réveiller et de n'avoir encore qu'une décevante illusion. Mais Marie entra et recula prise aussi d'admiration.

— Comme tu es belle ! murmura-t-elle. Emma s'était levée du canapé et tous deux nous tendîmes la main à notre amie en la priant de nous accorder une chose qui nous rendrait heureux.

— Moi, dit-elle, aujourd'hui et jamais serai-je capable de vous rien refuser ?

— Tu vas donc accepter de nous, dit Emma, la dot qui te rendra la femme de Charles. Marcel me donne comme cadeau de noce le moyen de rendre heureuse ma meilleure amie !... Seras-tu moins généreuse que lui ... Tu as de la fierté. ...

— Non, non, s'écria Marie en se jetant au cou d'Emma, je ne refuserai pas, j'accepte comme d'une sœur chérie un don qui me fait votre obligée pour la vie, mais la reconnaissance due à de tels cœurs n'a rien d'effrayant. Mais Charles ?...

— Charles accepte pour l'amour de vous, il a terminé hier les démarches qui lui assurent l'avenir et vous pourrez venir à Paris, chez nous, passer quelques semaines pendant votre voyage de noce. Il y a deux ans que je suis l'heureux époux d'Emma. Je la veille aujourd'hui en même temps que j'admire une toute petite fille qui repose dans un berceau. Elle est jolie, toute blonde et je la nomme Stella.

Marie entre, il lui tarde de prendre en ses bras e jeune être que nous ne voulons pas éveiller et elle pleure d'attendrissement en le regardant. Elle aussi sera bientôt mère.

Mon amour est toujours aussi profond, Emma me guide, me conseille comme Stella, elle a son cœur, sa sagesse et je ressens un bonheur indicible à répéter : ma femme, ma fille !...

Nous passons l'hiver à Paris, l'été à la campagne. Nous travaillons. Emma est devenue mon collaborateur : La fortune ne l'a pas grisée, elle en donne la moitié aux malheureux comme elle leur donne une partie de son temps.

J'ai quelquefois raconté ce qui précède. Les uns ont souri, les autres ont démontré par de longues théories appuyées de nombreux arguments qu'il y avait eu chez moi un état maladif provoqué par une vie de plaisirs et ensuite par une tension de l'esprit vers une idée fixe.

Quand je leur objecte que Stella ne m'apparaît plus, quoique je travaille beaucoup :

— Vous aimez votre femme et ne rêvez pas d'une autre. Cela est fort naturel, me dit-on.

Je n'ose me prononcer, mais je ne puis croire que dans le sommeil, mon seul moi ait eu assez de force pour combattre mes passions et me donner des tableaux comme ceux que je vis. Par quelle puissance personnelle aurai-je pu me contredire, m'admonester, m'effrayer ?

Mais quelle qu'en soit la cause, je la bénis, car elle m'a conduit au bonheur par la route du devoir. Je crois même, mais cela, je ne le dis point, qu'en partant Stella a laissé une auréole d'amour et de bonté sur le front de celle que j'aime.

PAUL GRENDEL.

FIN

Nécrologie

Nous avons le regret d'apprendre par l'organe « Le Devoir », que M. Godin de Guise, fondateur du « Familistère », vient de perdre son fils, M. Emile Godin, enlevé prématurément à l'âge de quarante-sept ans. Nous nous associons à la douleur de notre confrère et ami, mais nous sommes certains qu'il subira cette épreuve avec courage et résignation, sachant que si nous sommes momentanément séparés de ceux qui nous sont chers sur cette terre de ténèbres et de misère, nous le retrouverons certainement un jour dans un monde de lumière et de vérité.

Quelques jours plus tard, mourait M. Godin père, le fondateur dn *Familistère* de Guise; il fut connu pour ses opinions libérales et sa conversion à la philosophie spirite.

Homme d'un caractère entier et décidé, il fut député républicain sous l'empire et se déclara spirite, malgré les influences cléricales de la province.

Parti de peu, il monta haut et, sitôt sa fortune acquise, il s'empressa de la partager à ceux qui furent ses collaborateurs dans le travail, par la fondation de cette belle œuvre à laquelle il donna le nom de Familistère.

Nous ne pouvons que plaindre la grande famille qui vient de perdre ce père et accompagner de notre pensée cet homme de bien qui vient après 70 années si bien remplies, de naître à la vie spirituelle.

RENAN SPIRITE

Le puissant auteur de la *Vie de Jésus* croit à l'autre vie et à la manifestation de ceux qui ne sont plus parmi nous. Qu'on s'en rapporte à la dédicace de l'ouvrage même que nous venons de nommer.

A L'AME PURE

DE MA SŒUR HENRIETTE

morte à Byblos, le 24 septembre 1861.

Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, où, seul avec toi j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous avions visités ensemble? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais sitôt écrite, pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes se déroulaient à nos pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates, tes doutes discrets, me ramenaient à l'objet de nos communes pensées. Tu me dis un jour que ce livre-ci, tu l'aimerais, d'abord parce qu'il avait été fait avec toi, et aussi parce qu'il te plaisait. Si parfois tu craignais pour lui les étroits jugements de l'homme frivole, toujours tu fus persuadée que les âmes vraiment religieuses finiraient par s'y plaire. Au milieu de ces douces méditations, la mort nous frappa tous les deux de son aile; le sommeil de la fièvre nous prit à la même heure; je me réveillai seul!... Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie ! à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer.

DREAM.

QUELQUES PENSÉES

Pas de machines sans mécanique rationnelle, pas de mécanique rationnelle sans géométrie analytique, la plus féconde peut-être des conceptions de l'esprit humain. Rien ne met plus en évidence cette vérité fondamentale : toute force vient de l'esprit.

***

La production matérielle augmente en raison directe du nombre d'hommes voués aux travaux de l'esprit: c'est l'esprit qui nourrit le corps.

***

La religion est l'exercice de petites pratiques qui nous dispensent de grands devoirs.

P. BRANDA.

(*Réflexions diverses*, chez Fischbacher, à Paris.)

NOTE

Mme Péreuil, médium-guérisseur, nous fait part de son changement de domicile; elle reçoit actuellement 18, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, où elle soigne gratuitement.

AVIS

Nous prions instamment nos abonnés de bien vouloir nous envoyer leur abonnement pour l'année 1888.

Nous avons besoin de toutes nos ressources, Notre œuvre étant absolument désintéressée chacun doit nous apporter son concours pécuniaire dans la limite de ses moyens. Nous comptons sur le dévouement de nos frères pour nous soutenir dans notre propagande.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lev Finge: et ses fils.

Année. — N° 3 **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) FÉVRIER 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an.	38, rue Dalayrac, Paris	DEUX FOIS PAR MOIS
Étranger . . . . . . 6 —	Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	

SOMMAIRE

EXPLIQUONS-NOUS

(*Suite*)

Dans un article précédent j'ai répondu à certains arguments invoqués par M. Lebay, le collaborateur de *La Vie Posthume*, contre l'existence de Dieu. Ayant été obligé d'interrompre mon travail, je me proposais d'en reprendre la suite, lorsqu'un nouvel article de mon contradicteur est venu modifier mes intentions. Au lieu de discuter la fin de son premier article, il me convient de répondre catégoriquement à la question qu'il pose ainsi :

« Y a-t-il eu oui ou non création ? Est-il pos« sible que l'Univers étant infini ait eu un com« mencement ? Tel est le problème qu'il importe « de résoudre tout d'abord avant de s'égarer inuti« lement dans des dissertations sans fin sur une « hypothèse dont l'affirmation ou la négation ne « peuvent être rationnellement résolues avant l'élu« cidation complète des deux questions précitées. « Nous ne demandons pas la démonstration posi« tive et absolue de la création, ce serait nous « montrer trop exigeant et nous ne voudrions pas « mériter ce reproche ; nous demandons simple« ment la possibilité d'une création sans le se« cours du miracle, c'est-à-dire de l'absurde, et « ceci admis, nous pourrons alors discuter sur « l'hypothèse divine et ses attributs supposés. »

Il est évident que pour répondre à la question ainsi formulée il faut savoir si l'Univers est un effet ou une cause. Si l'Univers possède en lui-même les forces capables de l'organiser, de le régir, il n'est nul besoin de chercher en dehors de lui une cause directrice ; mais si, au contraire, cet Univers ne peut évoluer par les seules puissances contenues en lui, il est de toute nécessité qu'il en existe une en dehors de lui, qui lui donne le mouvement et la vie.

Or, de quoi se compose l'Univers ? De l'esprit, de la force et de matière. Examinons si l'un quelconque de ces principes peut être considéré comme l'agent tout puissant auquel on doit tout attribuer.

Je mets en premier lieu l'esprit (1) hors de cause, car il est trop manifeste que les êtres qui vivent sur la terre ou dans l'espace n'ont qu'une action infime sur les éléments. Ils en subissent les lois sans pouvoir s'y soustraire, ils ne peuvent donc être la cause première que nous cherchons. D'ailleurs nous savons que les phénomènes cosmiques se développaient sur la terre avant l'apparition d'aucune créature organisée, Nous devons donc en conclure qu'ils ne sont pour rien dans l'organisation de notre monde.

Je demande ici à faire une remarque. M. Lebay m'accuse toujours de faire de la métaphysique et de ne jamais répondre par des arguments positifs.

(1) J'entends par Esprit : le moi, conscient ou non, individualisé dans une forme matérielle ou périspritale.

Bien que je ne croie pas mériter le reproche, je veux m'appliquer à ne considérer dans mon raisonnement que le monde sur lequel nous habitons et, bien qu'il nous soit encore bien imparfaitement connu et que les lois qui le régissent soient loin de nous être toutes familières, je crois que nous pourrons arriver à une conclusion sur le sujet qui nous occupe.

Il reste donc à examiner comme éléments de l'Univers, la force et la matière.

C'est ici que nous abordons la véritable discussion. Lorsque nous remontons avec la science la longue série des siècles écoulés, nous constatons que la terre n'existait pas alors dans son état actuel. Aussi loin que puisse pénétrer la recherche, nous voyons la matière évoluer sans cesse du simple au composé et dernièrement encore William Crookes, dans une étude approfondie sur la Genèse des éléments, arrive à cette conclusion qu'à un moment déterminé de la durée, toute la matière actuellement existante devait se trouver sous forme d'une brume de feu qu'il appelle *protyle*. Ce sont des considérations tirées de toutes les sciences qui l'ont amené à formuler cette hypothèse qui a pour nous toute la force de la vérité.

Or, à un moment donné, quel qu'il soit d'ailleurs, cette brume s'est condensée, son état électrique s'est modifié et ce protyle a donné naissance aux corps les plus légers, puis ensuite et successivement aux corps les plus lourds par ordre de densité. La science admet donc qu'il y a eu un commencement à l'Univers. Encore une fois j'ignore absolument pourquoi et dans quelles conditions ce protyle s'est tranformé, j'ignore aussi d'où il provenait et par quelles mystérieuses et impénétrables lois la matière se trouvait en cet état, mais je constate que l'Univers s'est organisé à un moment déterminé de la durée. Voici, il me semble, un des points éclairci, il y a eu un commencement, une véritable création et bien que je ne sache guère pour quelle raison elle s'est produite, ni dans quel incommensurable abîme des temps elle a eu lieu, il n'est pas moins vrai qu'elle a existé, si la science ne se trompe pas.

De quoi est composé ce protyle ? La matière n'est-elle, comme le pensent William Thompson, Claudius et Alf. Wallace, qu'une condensation de la force ? C'est possible, mais ceci ne fait rien à ma théorie et quelle que soit la nature intime de la matière, il y a eu un moment dans la durée où tout était confondu et où rien n'existait, sinon en germe.

Cherchons maintenant quelle peut être la cause de cette création. Ou bien elle est le fait du hasard, ou bien d'une cause intelligente. Si c'est le hasard qui a organisé ce protyle, qui l'a doué des propriétés extraordinaires qu'il possédait pour donner naissance à l'Univers actuel, il n'y a certainement pas de Dieu. Qu'est-ce que le hasard ? Un mot vide de sens dans ce cas, car le hasard c'est le manque absolu de toute combinaison prémédi- de tout calcul, de toute organisation. Mais la nature présente, au contraire, des lois d'une harmonie admirable et il suffit d'étudier un peu le grand livre du monde pour se convaincre que tout est régi par des règles dont l'enchaînement est inexorable. Ces lois sont-elles intelligentes et n'est-ce pas par un mirage de l'imagination, par une vue subjective de l'Esprit, que nous leur attribuons ce caractère? La science vient encore répondre à cette question, et voici comment. L'intelligence, dans son sens le plus vaste, est la faculté de comprendre, de faire l'analyse et la synthèse et de combiner des idées en vue d'un résultat à atteindre. Le calcul est une des formes les plus hautes de l'intelligence c'est à lui que nous devons d'avoir découvert les seules vérités absolues. Si nous pouvons constater dans la nature des phénomènes soumis à des calculs exacts, nous pourrons être certains qu'une intelligence a présidé à l'établissement de ces phénomènes. Or tout le monde sait que Leverrier, par la seule force du raisonnement, a découvert une planète que l'on n'avait jamais vue. Il a indiqué l'endroit du ciel et le moment précis où elle apparaîtrait et ses prévisions ont été pleinement réalisées Pour faire ses calculs, il s'est appuyé sur des vérités découvertes depuis des milliers de siècles par les philosophes grecs qui connaissaient depuis longtemps les propriétés de l'ellipse avant de soupçonner que les planètes en décrivent dans le ciel, do les phénomènes de la nature sont dirigés par une intelligence semblable à la nôtre, mais incomparablement plus vaste et plus féconde, et je ne saurais trop le répéter, l'unité de plan qui, sur notre monde a présidé à la formation de tous les types animaux démontre surabondamment, la cause premi… l'Intelligence infinie, en un mot l'existence de D…

Je dirai en terminant que mon confrère M. … bay a tout à fait négligé de répondre au sujet de ses fameuses lois naturelles. Il a soigneusement omis de combattre l'argument si péremptoire de la Justice qui s'exerce au-delà de la tombe. Enfin mon confrère me reproche de ressaisir toujours le même argument d'une cause intelligente, alors que lui-même tourne éternellement dans le même chemin battu des matérialistes.

Je ne m'explique pas qu'étant spirite on puisse nier l'existence de Dieu, car c'est anéantir la morale, mais comme celle-ci se révèle à chaque communication que nous avons avec les désin-nés c'est aller contre les faits et métaphysi-

inutilement quand on peut se convaincre par la simple expérience que nous pratiquons tous les jours.

G. Delanne.

Jeanne Darc

Un courant littéraire fait, en ce moment, revivre ce nom, tout en menaçant de lui ravir son auréole. Depuis la ballade où, le premier, François Villon consacre un vers ému à « Jehanne, la bonne Lorraine », cette sublime figure n'avait tenté que le poète inspiré, comme chez Casimir Delavigne, où le grave historien, comme Michelet ou Marguerin. Une seule tache apparaissait dans cette mer de lumière : Voltaire, oubliant un instant qu'il était le grand esprit et le profond penseur, s'amusait à traîner dans la boue celle que Victor Marchal appelle « l'Ange de la France ».

On aurait attendu quelque sublime page de Victor Hugo, quelqu'une de ces épopées magistrales qui saisissent l'homme au cœur et font jaillir de ses yeux les larmes de l'admiration. Et cependant le grand poète n'a point touché à la Vierge de Donrémy. Quelle est la raison qui l'a empêché de chanter notre héroïne populaire ? Serait-ce, comme le prétend Emile Bergerat, parce qu'il aurait eu cette singulière idée que Jeanne Darc dépend de la cour de Rome ?

Comment ? Jeanne Darc, la victime des prêtres, serait admise à la canonisation ! Mais à quel titre donc, cette âme forte serait-elle confondue avec celles dont tout le mérite consiste à s'être livrées *perinde sic cadaver* aux influences néfastes du clergé ! J'ai beau lire et relire la merveilleuse épopée, qui commence par une idylle dans les champs de Vaucouleurs et se termine par un drame sur la place publique de Rouen, je ne puis trouver quel contact il saurait y avoir entre Jeanne la Lorraine et Benoît Labre ou saint Dominique.

Non, non ! l'Eglise est infaillible, elle l'a été, elle le sera ; qu'elle ne se déjuge donc pas : qu'elle laisse au peuple ce qui est à lui, nous ne demandons pas à l'Église Pierre Arbuès, qu'il ne nous demande pas Jeanne Darc ! Qu'elle continue à flétrir celle qu'elle a jetée au bûcher. Oui, Jeanne fut relapse, apostate et sorcière, et rien en elle ne dévoile la sainte catholique qu'on en voudrait faire.

Prédite par l'enchanteur Merlin, qui chantait dans un de ses bardits prophétiques : «... je vois la Gaule sauvée par une vierge des marches de la Lorraine, venue des grands bois de chênes, » elle devait accomplir ponctuellement ces mêmes prophéties. Elle se lève, appelée par des voix célestes que, dans son ignorance de paysanne, elle prend pour celles de sainte Marguerite et de sainte Catherine. Immédiatement, la vue de l'âme grandit en elle et rien ne lui est plus caché : elle sait où est l'épée de Duguesclin et se la fait remettre, elle reconnaît le roi au milieu d'une foule où il s'était caché et, ayant enfin gagné sa confiance, vêtue comme un capitaine et l'oriflamme au poing, elle guide à une victoire toujours certaine les armées qu'on lui a confiées.

Enfin, trahie par la jalousie et vendue par la cupidité, elle tombe aux mains des Anglais qui la remettent à celles de l'Église, sachant bien qu'une fois là elle était perdue et voulant sans doute, comme Ponce Pilate, se laver les mains de la mort d'un juste. C'est là que commence le martyre de Jeanne, torturée par ces casuistes essayant de lui arracher un aveu ou seulement une parole imprudente, l'embarrassant dans les plus subtils lacets de la dialectique et s'acharnant à la trouver coupable. Et c'est merveille de voir cette ignorante, qui ne sait ni lire ni écrire, répondre avec précision et netteté à tout ce que ces hypocrites lui demandent.

— Lequel des deux papes est le vrai ? lui demande l'évêque Cauchon.

— Il y a donc deux papes ? répond Jeanne.

— Si vous êtes inspirée de Dieu, vous devez savoir auquel des deux papes vous devez obéir.

— Je n'en sais : c'est au pape à savoir s'il obéit à Dieu, et à moi d'obéir à qui obéit à Dieu.

— Vos voix vous ont-elles parlé depuis que vous êtes prisonnière ?

— Tout à l'heure encore, elles m'ont dit : Souffre courageusement ton martyre et tu gagneras le paradis.

Et plus loin, l'évêque lui dit encore :

— Jeanne, êtes-vous en état de grâce ?

Et elle de répondre :

— Si je n'y suis, Dieu m'y mette ; si j'y suis, Dieu m'y garde !

Mais la fin de l'interrogatoire est surtout remarquable ; ici Jeanne est ouvertement en guerre contre l'Église et prêche le libre examen.

— Entre vous et Dieu, il y a l'Église ; voulez-vous, oui ou non, vous y soumettre ?

— Je suis venue vers le roi pour le salut de la France, au nom de Dieu. A cette église-là, celle de là-haut, je me soumets en tout et pour tout.

— Mais si l'Eglise déclare vos visions diaboliques.

— Je m'en rapporte à Dieu seul et n'accepte le jugement d'aucun homme.

— Vous répondez en idolâtre, vous mourrez en apostate.

— Je suis chrétienne, je mourrai en chrétienne.

N'avais-je point raison de prétendre que l'Église est infaillible et que Jeanne fut réellement apostate et qu'il est impossible aujourd'hui au Vatican de mettre au rang de ses saints celle qui fut une de ses martyres.

L'église a payé sa dette à la vierge de Donrémy. Morte tranquillement dans son village, on l'eût peut-être oubliée ; mais le baptême terrible du bûcher en a fait une sainte, dans le sens le plus libre et le plus sublime du mot. On l'a élevée sur trône de flammes et son nom s'est gravé de lui-même dans la conscience de l'humanité libre, à côté de ceux de Giordano Bruno, d'Urbain Grandier, de Jean Huss, de Savonarole, de ceux de tous ces esprits indépendants, dont l'église jetait les les corps au bûcher et martelait le visage à coups de crucifix.

L'Église romaine ne pouvait rien faire autre pour la vierge gauloise, elle l'a fait ne lui demandons rien de plus.!

EMILE BIRMANN.

De ci, de là

Un prédicateur de Rouen a eu la baroque idée de faire des sermons au cours desquels il réfutait un compère. Ce compère représentant la libre-pensée, dit naturellement exprès autant de bêtises qu'il est possible d'en dire ; mais le Père, qui se donnait le malin plaisir de réfuter les susdites bêtises élaborées par lui-même, en lâche encore bien plus... sans le faire exprès.

Le spectacle ne fut pas goûté, et les assistants se mirent à huer le ridicule duo chanté par ces messieurs. Le pis, c'est que l'affaire s'est terminée par des coups, comme tous les jeux bêtes.

***

M. Louis Figuier, l'auteur d'un ouvrage remarquable, *Le Lendemain de la Mort*, vient de faire paraître *Les Mystères de la Science*. Il parle dans cette publication des faits spirites et dit en parlant des expériences de Dunglas Home.

« Si on nous demande, par quel moyen M. Home pouvait s'élever ainsi au plafond d'uue chambre, nous répondrons que le baron de Cracs'est bien tiré, lui et son cheval, d'un marais dans lequel il était tombé, grâce à la seule force de son poignet appliqué aux cadenettes de sa perruque ! »

C'est dire assez qu'il ne croit pas à ces expériences. M. Figuier n'a donc lu ni Crookes ni Zöllner. Mais ce qui est plus frappant, c'est la phrase suivante extraite de l'analyse faite de son livre dans *le Voleur*, du 22 décembre dernier :

« Il nous dévoile la plupart des trucs employés par ces charlatans qui comme Dunglas Home, Allain Kardu, prestidigitateurs effrontés se servaient plus ou moins de l'hypnotisme pour persuader à leurs spectateurs des choses matériellement impossibles. »

Franchement ! On peut être un honnête homme et ne pas connaître Allan Kardec (car je suppose que c'est lui qui est désigné sous le *nom d'Allain Kardu* ?); mais, quand on se mêle d'écrire sur le spiritisme, avoir si peu lu qu'on prend Allan Kardec pour un médium ambulant, c'est se moquer du monde.

***

On se rappelle que les médecins suisses ont réussi et les médecins français essayé de capter le magnétisme « pour qu'il ne soit pas appliqué par des mains malhabiles ou coupables. » Or, voici un document pour figurer au dossier.

Le *Gaulois* du 10 août 1887 raconte l'histoire d'un jeune docteur qui, ennuyé par une maîtresse trop constante, résolut de la quitter. L'article se termine ainsi :

« En ce grand siècle, qui sera certainement appelé par la postérité le siècle des enfonceurs de portes ouvertes, les médecins ont découvert à grand fracas, il y a une dizaine d'années, le magnétisme que les hommes connaissaient depuis une dizaine de siècles au minimum. Puisqu'ils ont fait cette découverte, puisqu'ils se sont donné la peine de la baptiser « hypnotisme, » il est bien juste qu'ils en profitent. C'est du moins ce que pensa le médecin en cause.

« Il plongea la vindicative amante dans le sommeil somnambulique, déposa un revolver sur la table et ordonna à la jeune femme endormie de se brûler la cervelle le lendemain matin. Puis il s'en fut se marier.

« Le lendemain, la victime obéissait inconsciemment à l'ordre mystérieux.

« Tout s'était donc bien passé. Malheureusement, le criminel était maladroit. On trouva chez la suicidée des traités d'hypnotisme. et des lettres qui inspirèrent des soupçons. Et dame Justice, qui commence à vouloir fourrer son nez curieux dans les choses du mystère magnétique, va s'emparer de l'affaire. »

René LABRIZE.

COMMUNICATIONS SPIRITES

Communication mécanique donnée par Allan Kardec à des professeurs aveugles de naissance.

Pour bien comprendre le sens et la portée de la communication que nous reproduisons, il est bon de donner quelques explications préalables.

M. Lampèriere, un de nos bons amis, ancien chef de groupe à Paris, nous pria de bien vouloir lui consacrer une soirée, pour essayer de convaincre quelques personnes qu'il désirait amener à la croyance de notre chère doctrine.

Nous nous sommes empressés de nous mettre à sa disposition ; il nous présenta un professeur attaché à l'institution si intéressante des sourds-muets et aveugles de la capitale, en compagnie de quelques uns de ses élèves.

La séance parut vivement intéresser les néophites.

Rien de plus bizarre et en même temps de plus imposant que de voir les jeunes gens sous la direction de leur chef, qui leur servait de truchement, se placer tout anxieux, et peut-être un peu sceptiques, autour d'une vaste table en chêne massif, les mains posées sur le plateau, attendre, recueillis, la manifestation demandée.

Nous n'oublierons jamais l'étonnement, la stupéfaction qui se peignirent sur leurs physionomies expressives, lorsque la table se souleva majestueusement et se mit à frapper les noms des personnes qui leur étaient chères et qui avaient quitté notre terre.

Leur mimique devint intraduisible. Ils exultaient !...

Ah ! s'ils furent émus, les jeunes élèves, en se sentant en communication avec les êtres d'un monde nouveau pour eux, nous ne le fûmes pas moins, nous l'avouons, en voyant ces pauvres êtres, privés des sens si nécessaires à l'existence : l'ouïe, la vue, causer ensemble avec vivacité, échanger leurs impressions, manifester leur joie et leur étonnement, sans avoir recours à la parole articulée.

C'était en quelque sorte un tableau vivant, une image animée du monde des esprits, qui, eux aussi, n'ont nulllement besoin, pour se parler, d'articuler des sons comme les humains ; la création fluidique leur suffit.

Nous bénissions dans nos âmes les hommes de cœur et dévoués qui ont choisi une si charitable et si utile mission, d'affranchir ces frères si terriblement affligés des douleurs désespérantes d'un mutisme absolu, pour les mettre en contact avec les autres hommes, mieux partagés, leur procurer en plus le moyen de remplir aussi un rôle utile dans la société, au lieu d'être considérés comme des parias, ou tout au moins comme des « quantités négligeables » ici bàs, en raison de leur effrayante et douloureuse infirmité. Après la séance de typtologie, un esprit vint dire qu'il désirait se communiquer par l'écriture pour montrer aux nouveaux venus un autre genre de manifestation, et adresser quelques encouragements à ces jeunes amis.

Mme Del prend la plume, elle obtint ce qui suit :

Paris, le juillet 1887.

Le spiritisme, sachez-le, est le soleil des âmes ; il les pénètre, les réchauffe, il les éclaire et les fortifie; Par lui, toutes les épreuves sont expliquées, toutes les souffrances ont leur raison d'être, la justice divine étant infaillible.

Vous avez ce soir avec vous, mes chers amis, laissez-moi vous donner ce titre, bon nombre d'esprits dévoués, qui, ayant subi la dure épreuve que vous supportez si courageusement en ce moment, vous aident dans vos travaux par l'inspiration, cette sublime communication des âmes: par elle, ils ont vaincu les difficultés qui, jadis, faisaient tant souffrir ceux qui étaient atteints comme vous de cécité; maintenant vous rivalisez avec les voyants par l'affinement de tous vos sens; vous lisez, vous écrivez et vous êtes passés maitres pour la musique.

Vous pouvez aujourd'hui professer toutes les sciences et je dirai mieux que tout autre, car les distractions, si nuisibles chez les voyants, n'existent pas pour vous.

Votre œil intérieur voit mieux les choses et en comprend mieux aussi le sens intime.

Je suis certain, mes jeunes amis, que vous pourrez développer la faculté médianimique chacun selon vos aptitudes, que ce soit par l'audition, l'inspiration, l'écriture, le dessin ou la typtologie !

Priez les esprits supérieurs et appelez particulièrement Louis Braille (1), il y est venu ce soir, afin de vous prouver son affection.

Il se multipliera aujourd'hui comme autrefois, pour vous soutenir et vous instruire, car il vous considère tous comme ses enfants et il sera heureux si vous l'appelez souvent.

Mozart, pour la musique, se fera un devoir et un plaisir de venir vers vous; il y est attiré par

(1) Ce nom est une preuve d'identité, car le médium ne connaissait nullement Louis Braille, pas plus que les travaux de ce philanthrope.

l'amour que vous possédez pour l'art musical. (Ces jeunes gens sont tous d'excellents musiciens).

En un mot, étudiez, ne craignez rien. Nous sommes là pour vous protéger et vaincre les obstacles.

Occupez-vous aussi de magnétisme, car vous trouverez bon nombre de sujets parmi tous vos amis; mais il faut, pour cela, procéder par ordre et diriger vos sujets vers le monde des esprits.

Ce genre d'étude vous révèlera les merveilles de la vie future, non comme étant un état de béatitude stérile qui équivaudrait à une mystification sans nom, mais il vous prouvera l'activité incessante de l'esprit, son désir de connaître toujours d'avantage et de monter plus haut afin de pouvoir admirer de plus près les splendeurs infinies qui grandissent toujours de plus en plus, à mesure que nous nous élevons nous-mêmes moralement.

Continuez, chers éducateurs de ces déshérités, continuez, dis-je, par votre travail et votre dévouement à répandre sur vos frères éprouvés les bienfaits de la science nouvelle et de la fraternité.

Le spiritisme vous aidera dans votre noble mission; resserrez les liens qui vous unissent par la même communion de pensées, et, après avoir éprouvé ici-bas la satisfaction que donne le devoir accompli, vous recevrez à votre retour, dans le monde des esprits, la récompense due à vos mérites, en occupant le rang de protecteurs près de ceux que vous aurez laissés sur la terre, que vous aimez et qui vous sont chers.

Etudiez, je le répète, les lois du spiritisme, et je puis vous affirmer que vous réussirez, tout en trouvant le véritable bonheur.

Al. K.

*
* *

Communication reçue le 31 décembre 1887, au soir.

Médium M. Nozeran

Mes bons amis, voici que va s'écouler le dernier jour d'une année, comme disparaît un lambeau de votre existence terrestre, faite d'épreuves, de déceptions et de tribulations. Encore quelques heures qui font partie de votre avenir, et sur le cadran du temps, une nouvelle année va paraître, pour ajouter encore, malgré vos vœux et souhaits réciproques, au lourd fardeau que vous traînez, pauvres exilés, esclaves de la souffrance, comme le forçat traînant après lui le boulet que lui a rivé aux pieds sa condamnation. Mais consolez-vous, prenez courage ! Un jour, vous quitterez ce bagne de la douleur, vous dépouillerez ce manteau de l'expiation. Un jour, au dernier moment de votre dernière année, vous verrez se déchirer ce voile épais de la matière, vous sentirez disparaître ce corps, vil instrument de vos souffrances, qui vous sert de prison, pour vous élancer en esprits vers ces mondes étoilés, où vous attendent ceux que vous avez aimés.

Votre âme alors régénérée, libre de toute entrave contemplera, dans le ravissement, ces soleils aux éclatantes aurores ; elle percevra ces suaves harmonies, chants des mondes, cantiques des sphères. Les solitudes éthérées profondes de l'infini, se déroulant devant elle, lui donneront l'extase, l'enchantement, cette allégresse que votre langue ne saura exprimer. Oh ! alors quelle rédemption sublime Quelle ineffable transformation pour vous, frères de la terre ! Oubliant alors les laideurs, les angoisses de votre exil terrestre, vous contemplerez devant vous les phalanges des esprits purs, comme des ombres légères, flotter autour des sphères dans le rayonnement céleste des archipels de l'azur. Vous sentirez, autour de vous, l'ordre, le mouvement l'activité, le progrès, dans cette sève de la vie immortelle faite d'amour et de félicité.

Oui, mes amis, le temps s'écoule fugitif, mais soyez affermis dans cette idée que votre existence humaine, quelle que soit son amertume, n'est qu'un rapide instant dans l'éternité.

La mort qui vous afflige est une délivrance après la vieillesse, hiver de la vie terrestre, resplendira pour vous un printemps de jeunesse éternelle, des années de bonheur et d'amour sous le regard paternel et suprême de Dieu : sagesse, justice et vérité !

Un esprit protecteur.

Nécrologie

Nous avons eu la douleur d'apprendre la désincarnation de notre frère en croyance, M. Grima..., spirite de la première heure, habitant l'Alger depuis de nombreuses années. Déjà, en 1855, faisait des essais de magnétisme guérissant. Il fait des cures merveilleuses avec le concours de sa femme, somnambule très lucide, qui lui dictait par des esprits médecins, les remèdes à employer.

Il a été convaincu par ses études que le magnétisme humain était insignifiant sans le secours des esprits, que l'hypnotisme avec son explication du passif et de l'actif ne sont que les deux agents dont se servent les esprits pour produire ce phénomène dans le but de propagande et de recherche, pour éclairer les matérialistes incrédules qui ne veulent pas se rendre à l'évidence par un parti pris, voulant éteindre la lumière et faire prévaloir le maté-

rialisme sur le spiritisme. Il les appelle des tourneurs de manivelle.

J'ai été pendant plusieurs années en correspondance avec lui ; j'étais frappée de la justesse de ses appréciations et surtout des phénomènes qu'il obtenait par son magnétisme curatif et par le secours d'un médium à incarnation, Mme Pastre. Phénomènes tellement extraordinaires que nous n'avons pas osé les insérer dans le journal *le Spiritisme*, ne pouvant pas les contrôler nous-mêmes, ni les faire contrôler par des spirites d'Alger, et cependant j'y croyais, tant sa sincérité était grande.

Que ce cher esprit reçoive la récompense que lui a méritée son travail sur cette terre et le bien qu'il y a fait par son dévouement à la doctrine, et sa propagande qu'il la continue en nous donnant des communications qui seront d'autant plus intéressantes qu'il pourra nous expliquer les phénomènes qu'il a si souvent obtenus.

Nous conserverons de lui un pieux souvenir ainsi que tous les spirites nos frères qui l'ont connu.

B. F.

*
*

Nous apprenons par le journal *le Messager* la perte irreparable que viennent de faire M. François Leruth et ses chers enfants dans la personne de leur épouse et mère, Mme François Leruth, à Poulseur (Belgique).

Nous les prions d'agréer nos regrets, et nous prenons une part bien vive à leur chagrin. La séparation laisse toujours une douloureuse empreinte que le temps seul adoucit. Notre cher frère en croyance trouvera dans sa foi de spirite convaincu, ainsi que ses chers enfants bien aimés, la force et le courage nécessaires pour supporter cette rude épreuve. Leur chère disparue ne manquera pas de venir les consoler et les seconder dans leurs travaux de propagande spirite.

Nous n'avons pas reçu de lettre, mais nous avons la certitude de n'avoir pas été oubliés, notre frère en croyance étant un de nos abonnés de la première heure. Nous pensons que la lettre a dû être égarée.

Spiritisme expérimental

Moulins, le 9 décembre 1887.

Monsieur Delanne,

J'ai l'honneur de venir porter à votre connaissance une des cures sans nombre qu'a opérées notre regretté M. Bouyot-Bernard.

J'ai une petite fille qui avait l'œil droit très atteint et que j'avais fait traiter par un oculiste renommé de la localité. Le traitement ne donna pas les résultats promis et le mieux fut de courte durée. L'œil redevint aussi malade qu'avant et la taie qui commençait à se former depuis quelque temps allait gagner la prunelle, lorsqu'un médecin me conseilla une opération et s'y offrit, m'en garantissant les effets.

J'y consentis et l'opération eut lieu quelques jours après. L'enfant fut endormie et une aiguille en argent fut introduite dans le coin de l'œil, s'engageant ensuite dans le canal nasal pour donner passage dans ce dernier endroit, aux larmes qui coulaient continuellement sur sa joue.

Cette opération fut renouvelée plusieurs fois de suite à quelques jours d'intervalle, sans cependant endormir l'enfant. Un semblant de mieux se fit sentir, mais au bout d'un mois, l'œil était comme devant, menaçant de se fermer complètement ; lorsque j'eus le bonheur de faire connaissance de ce bon M. Bouyot-Bernard qui guérit, à ma grande joie et avec le plus grand désintéressement, sans même vouloir accepter un remerciement, l'œil de mon enfant dans deux jours :

Deux passes magnétiques : la première, de cinq minutes et la seconde de huit.

Depuis ce jour, l'œil est revenu dans son état normal et la taie est presque disparue. L'œil ne souffre plus de l'atteinte du froid ni de la chaleur, ce qu'il ne pouvait supporter avant.

Je tiens aujourd'hui, Monsieur, la promesse que je vous avais faite le jour où j'ai eu le bonheur de faire votre connaissance chez M. Heyrand, libraire à Moulins.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments respectueux.

Biron.

BIBLIOGRAPHIE

Les pages suivantes sont tirées d'un roman signé d'une plume que le public aime et considère comme un écrivain qui a beaucoup de talent.

Il est intitulé le *Horla*.

Nos lecteurs jugeront combien nos idées font de progrès dans la littérature moderne et combien ce genre se rapproche des faits cités et constatés dans les annales du spiritisme.

Le mot seul est encore scrupuleusement écarté. Un pas de plus dans cette voie, et nous constaterons des romans qui se baseront complètement sur les théories des discussions philosophiques modernes.

2 août. — Rien de nouveau, il fait un temps superbe. Je passe mes journées à regarder couler la Seine.

4 août. — Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires. Le valet de chambre accuse la cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux autres. Quel est le coupable? Bien fin qui le dirait?

6 août. — Cette fois je ne suis pas fou. J'ai vu... J'ai vu, j'ai vu. Je ne puis plus douter, j'ai vu! J'ai encore froid jusque dans les ongles... J'ai encore peur jusque dans les moëlles... J'ai vu!

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers..., dans l'allée des rosiers d'automne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder *un géant des batailles*, qui portait trois fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement tout près de moi la tige d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût tordue, puis se casser comme si cette main l'eût cueillie. Puis la fleur s'éleva, suivant la courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.

Eperdu, je me jetai sur elle pour la saisir! Je ne trouvai rien: elle avait disparu. Alors je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même: car il n'est pas permis, à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

Mais, était-ce bien une hallucination? Je me retournai pour chercher la tige et je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée, entre les deux autres roses demeurées à la branche.

Alors je rentrai chez moi l'âme bouleversée: car je suis certain maintenant, certain comme de l'alternance des jours et des nuits, qu'il existe près de moi un être invisible qui se nourrit de lait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué par conséquent d'une nature matérielle, bien qu'imperceptible pour nos sens et qui habite comme moi sous mon toit.

7 août. — J'ai dormi tranquille. Il a bu l'eau de ma carafe, mais n'a point troublé mon sommeil.

Je me demande si je suis fou.

8 août. — J'ai passé hier une affreuse soirée. Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de moi m'épiant, me regardant, me pénétrant, me dominant, et plus redoutable, en se cachant ainsi que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante.

14 août. — Je suis perdu! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne! Quelqu'un ordonne tous mes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en moi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes les choses que j'accomplis. Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne veut pas, et je reste éperdu, tremblant dans le fauteuil où il me tient assis. Je désire seulement me lever, me soulever afin de me croire encore maître de moi. Je ne peux pas! Je suis rivé à mon siège, et mon siège adhère au sol, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèverait.

Puis tout à coup, il faut, il faut que j'aille au fond de mon jardin cueillir des fraises et les manger. Et j'y vais. Mon Dieu! mon Dieu. Est-il un Dieu? S'il en est un délivrez-moi. Secourez-moi. Pardon. Pitié! grâce, sauvez-moi. Oh! quelle souffrance! quelle torture, quelle horreur!

15 août. — Certes, voilà comment était possédée et dominée ma pauvre cousine, quand elle est venue m'emprunter cinq mille francs. Elle subissait un vouloir étranger entré en elle, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir? Mais celui qui me gouverne quel est-il cet invisible, cet inconnaissable, ce rôdeur d'une race surnaturelle?

Donc les invisibles existent!

Alors comment, depuis l'origine du monde, ne se sont-ils pas encore manifestés d'une façon précise, comme ils le font pour moi? Je n'ai jamais rien lu qui ressemble à ce qui s'est passé dans ma demeure. Oh! si je pouvais la quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir. Je serais sauvé, mais je ne peux pas.....

17 août. — Ah! quelle nuit! quelle nuit! Et pourtant il me semble que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin j'ai lu! Hermann Héretauss, docteur en philosophie, a écrit l'histoire et les manifestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homme ou rêvés par lui.

Il décrit leurs origines, leur domaine, leur puissance, mais aucun d'eux ne ressemble à celui qui me hante.

On dirait que l'homme, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un être nouveau, plus fort que lui, son successeur en ce monde, et que, le sentant proche et ne pouvant prévoir la nature de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple fantastique des êtres occultes, fantômes vagues nés de la peur. Il faisait bon, il faisait tiède ce soir. Comme j'aurais aimé cette nuit-là autrefois! Pas de lune. Les étoiles avaient au fond du ciel noir des scintillements frémissants. Qui habite ces mondes?

Ceux qui pensent dans ces univers lointains, que savent-ils plus que nous? que peuvent-ils plus

que vous? que voient-ils que nous ne connaissons point. Un d'eux, un jour ou l'autre traversant l'espace, n'arrivera-t-il pas sur notre terre, pour la conquérir, comme les Normands jadis traversaient la mer pour asservir des peuples plus faibles.

Nous sommes si infimes, si désarmés, si ignorants, si petits, nous autres, sur ce grain de boue qui tourne délayée dans une goutte d'eau.

Or, ayant dormi environ quarante minutes, je rouvris les yeux sans faire un mouvement, réveillé par je ne sais quelle émotion confuse et bizarre. Je ne vis rien d'abord, puis tout à coup, il me sembla qu'une page du livre resté ouvert sur ma table venait de tourner toute seule. Aucun souffle d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus surpris et j'attendis. Au bout de quelques minutes environ, je vis, je vis de mes yeux une autre page se soulever et se rabattre sur la précédente, comme si un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide. Mais je compris qu'il était là, lui, assis à ma place, et qu'il lisait.

D'un bond furieux, d'un bond de bête révoltée qui va éventrer son dompteur, je traversai ma chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer!... Mais mon siège, avant que je l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre se ferma, comme si un malfaiteur se fût lancé dans la nuit en prenant à pleines mains les battants. Donc il s'était sauvé, il avait eu peur de moi, lui!

19 août. — Je sais, je sais tout. Je viens de lire ceci dans la *revue du monde scientifique* :

« Une nouvelle assez curieuse nous arrive de Rio-de-Janeiro. Une folie, une épidémie de folie comparable aux démences contagieuses qui atteignirent les peuples d'Europe au moyen âge, sévit en ce moment dans la province de St-Paulo.

Les habitants éperdus quittent leurs maisons, désertent leurs villages, abandonnent leurs cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se nourrissent de leur vie, pendant leur sommeil et qui boivent en outre de l'eau et du lait sans paraître toucher à aucun autre aliment. »

Ah! ah! Je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa sous mes fenêtres en remontant la Seine le 8 mai dernier... *Lètre* était dessus, venant de là-bas, où sa race est née! Et il m'a vu. Il a vu ma demeure blanche aussi, et il a sauté du navire sur la rive. Oh! mon Dieu.

A présent je devine, je sais. Le règne de l'homme est fini... Des hommes perspicaces l'ont pressenti clairement.

Mesmer l'avait deviné et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert d'une façon précise la nature de sa puissance avant qu'il l'eût exercée lui-même. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, suggestion... que sais-je? Je les ai vus s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puissance! Malheur à nous! Malheur à l'homme. Il est venu le... le... comment se nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom... et je ne l'entends pas... le... oui, il le crie... le... *Horla*... J'ai entendu... le Horla. — C'est lui... le Horla... Il est venu... Le Horla va faire de l'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf : sa chose, son serviteur et sa nourriture par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous. Pourtant l'animal quelquefois se révolte et tue celui qui l'a dompté.

Oh! Je me rappelle a présent les paroles du moine du mont Saint-Michel « Est-ce que nous voyons la centième partie de ce qui existe? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises et jette aux brisants les grands navires; le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et pouvez-vous le voir? Il existe pourtant. »

19 août. — Qu'ai-je donc? C'est lui, lui le Horla qui me hante, qui me fait penser ces folies. Il est en moi, il devient mon âme; je le tuerai! je l'ai vu. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je pourrais peut-être le toucher... le saisir... Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

Donc je faisais semblant d'écrire pour le tromper, car il m'épiait, lui aussi, et soudain je sentis, je fus certain qu'il lisait par desssus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues en me tournant si vite que je faillis tomber! Eh! bien? on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace! Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière, mon image n'était pas dedans. Et je regardais cela avec des yeux affolés, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur! Puis voilà que tout à coup je commençais à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau; et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image de seconde en seconde. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de con-

tours nettement arrêtés ; mais une sorte de transparence opaque, s'éclaircissant peu à peu..... Je l'ai vu! l'épouvante mère est restée, qui me fait encore frissonner..... j'ai senti qu'il était là... je me suis levé lentement et j'ai marché à droite et à gauche, longtemps pour qu'il ne devinât rien; puis j'ai ôté mes bottines et mis mes savates avec négligence, puis j'ai fermé ma persienne de fer et revenant à pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aussi à double tour. Me tournant alors vers la fenêtre, je la fixai par un cadenas, dont je mis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il avait peur à son tour, qu'il m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder ; je ne cédai pas, mais m'adossant à la porte je l'entrebâillai, tout juste assez pour passer, moi à reculons ; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. Je suis sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout seul, tout seul, quelle joie ! je le tenais ! alors je descendis en courant ; je pris dans mon salon, dans ma chambre, mes deux lampes et je renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout ; puis j'y mis le feu et je me sauvai après avoir bien refermé à double tour la grande porte d'entrée.

Je regardais ma maison et j'attendais. Comme ce fut long ; puis ma demeure fut un effrayant brasier.

Mais un cri, un cri horrible, suraigu, déchirant, un cri de femme passa dans la nuit et deux mansardes s'ouvrirent. J'avais oublié mes domestiques ! Je vis leurs faces affolées et leurs bras qui s'agitaient...

Alors, éperdu je me mis à courrir vers le village en hurlant : au secours, au feu, au feu.

La maison n'était plus qu'un bûcher horrible et magnifique, un bûcher monstrueux, éclairant toute la terre, un bûcher où brûlaient des hommes et où il brûlait aussi.

Lui, lui, mon prisonnier, l'être nouveau, le nouveau maître, le Horla !... je voyais la lune de feu et je pensais qu'il était là, dans ce four, mort...

Mort peut-être ? son corps ? son corps que le jour traversait n'était-il pas indestructible par les moyens qui tuent les nôtres ?

S'il n'était pas mort ? seul peut être le temps a prise sur l'être invisible et redoutable. Pourquoi ce corps transparent, ce corps méconnaissable, ce corps d'esprit, s'il devait craindre lui aussi les maux, les blessures, les infirmités, la destruction prématurée ?

La destruction prématurée ? Toute l'épo[illegible] humaine vient d'elle ! Après l'homme, le H[illegible]

Après celui qui peut mourir tous les [illegible] toutes les heures, à toutes les minutes, parce [illegible] a touché la limite de son existence !

Non, non sans aucun doute, sans aucun [illegible] il n'est pas mort... alors !...

2 juillet. — Un moine me conta des [illegible] toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes, toujours des légendes.

Je dis au moine : y croyez-vous ?

Il murmura : je ne sais pas...

Je repris, s'il existait sur la terre d'autres [illegible] que vous, comment ne les connaîtrions-[illegible] point depuis longtemps : comment ne les [illegible] vous pas vus vous ?

Comment ne les aurai-je pas vus, moi ?

Il répondit : est-ce que nous voyons la [illegible] partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui [illegible] les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les [illegible]laises et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui [illegible], l'avez-vous vu et pouvez-vous le voir ? Il [illegible] pourtant.

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage, ou peut-être un sot ; [illegible] qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

4 juillet. — Décidément je suis repris ; mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai [illegible] quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est levé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne pouvais pas remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai certainement.

5 juillet. — Ai je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe. Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef ; puis ayant soif, je bus un demi-verre d'eau et je remarquais par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables dont je suis tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore...... Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau. J'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée une carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon verre, rien ne coula.

Elle était vide ! Elle était vide complètement. D'abord je n'y compris rien ; puis tout à coup, je

ressentis une émotion si terrible que je dus m'asseoir, ou plutôt que tombai je sur une chaise! Puis je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi! Puis je me rassis éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal transparent! ! Je le contemplai avec des yeux fixes, cherchant à deviner.

Mes mains tremblaient ! on avait donc bu cette eau! qui ? moi ? moi sans doute. Alors j'étais somnambule. Je vivais sans le savoir de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, méconnaissable et invisible, anime par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi ! Et je restai là jusqu'au jour, sans oser regarder mon lit.

5 juillet. — Je deviens fou, on a encore bu toute ma carafe cette nuit ; ou plutôt je l'ai bue !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ma table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des fraises. — On a bu — j'ai bu toute l'eau et un peu de lait, on n'a touché ni au vin, ni au pain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, je refis l'expérience. J'ai frotté mes lèvres, ma barbe, mes mains avec de la mine de plomb, et je me suis couché. L'invincible sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'atroce réveil. Je n'avais point remué ; mes draps eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je m'élançai vers ma table. Les linges enfermant les bouteilles étaient demeurés immaculés. Je déliai les cordons en palpitant de crainte. On avait bu toute l'eau! On avait bu tout le lait, ah ! mon Dieu !...

16 juillet. — J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé : je dînais chez ma cousine Mme Sablé, dont le mari commande le 76e chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent, qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l'école de Nancy. Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire un de ses plus importants secrets sur cette terre ; car elle en a certes d'autrement importants là-bas, dans les étoiles.

« Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'effort de son intelligence, à l'impuissance de ses organes.

« Quand cette intelligence demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables, sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire : « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le Dr Parent lui dit : Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, Madame. — Oui je veux bien. Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Sablé s'alourdir, sa bouche se crisper, sa poitrine haleter. Au bout de dix minutes, elle dormait.

Mettez-vous derrière elle, dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : Ceci est miroir ; que voyez-vous dedans ?

Elle répondit : Je vois mon cousin. — Que fait-il ?

— Il se tord la moustache. — Et maintenant? Il tire de sa poche une photographie ? — La sienne. C'était vrai. Et cette photographie venait d'être livrée, le soir même à l'hôtel.

— Comment est-il sur ce portrait? — Il se tient debout avec son chapeau à la main.

Donc, elle voyait dans cette carte, dans le carton blanc comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes épouvantées disaient : assez, assez !

Mais le docteur ordonna :

Vous vous lèverez demain à huit heures, puis vous irez trouver à son hôtel votre cousin et vous le supplierez de vous prêter cinq mille francs que

votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel je me couchai.

Or, ce matin à huit heures et demie je fus réveillé par mon valet de chambre qui me dit :

C'est Mme Sablé qui demande à vous parler de suite.

Je m'habillai à la hâte et je la reçus. Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés et, sans lever son voile, elle me dit : Mon cher cousin j'ai un gros service à vous demander.

— Lequel ma cousine?

— Cela me gêne beaucoup de vous le dire et pourtant il le faut. J'ai besoin, absolument besoin de cinq mille francs.

— Allons donc, vous?

Oui, moi, ou plutôt mon mari qui me charge de les trouver.

J'étais tellement stupéfait que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le Dr Parent, si ce n'était pas là une simple farce préparée d'avance et fort bien jouée.

Mais en la regardant avec attention tous mes doutes se dissipèrent. Elle tremblait d'angoisse, tant cette démarche était douloureuse, et je compris qu'elle avait la gorge pleine de sanglots.

Je la savais fort riche et je repris :

Comment, votre mari n'a pas cinq mille francs à sa disposition. Voyons, réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour chercher dans son souvenir, puis elle répondit... oui, oui, j'en suis sûre.

— Il vous a écrit?

Elle hésita encore, réfléchissant. Je devinai le travail torturant de sa pensée. Elle ne savait pas.

Elle savait seulement qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs pour son mari.

Donc, elle osa mentir : Oui, il m'a écrit.

— Quand donc? Vous ne m'avez parlé de rien. hier.

— J'ai reçu sa lettre ce matin.

— Pourriez-vous me la montrer?

— Non, non, non, elle contenait des choses intimes... trop personnelles... Je l'ai... je l'ai brûlée.

— Alors, c'est que votre mari fait des dettes?

Elle hésita encore, puis murmura : — Je ne sais pas.

Je déclarai brusquement :

— C'est que je ne puis disposer de cinq mille francs en ce moment, ma chère cousine.

Elle poussa une espèce de cri de souffrance.

— Oh! oh! Je vous en prie, trouvez-les...

Elle s'exaltait, joignant les mains, comme si m'eût priée! J'entendais sa voix changer [illegible] elle pleurait et bégayait, harcelée, domin[illegible] l'ordre irrésistible qu'elle avait reçu. — O[illegible] je vous en supplie... Si vous saviez com[illegible] souffre, il me les faut aujourd'hui. J'eus pitié [illegible] — Vous les aurez tantôt, je vous le jure. Ell[illegible] cria : — Oh! merci, merci. Que vous êtes bo[illegible]

Je repris : — Vous rappelez-vous ce qui [illegible] passé hier soir chez vous? — Oui. — Vous r[illegible]lez-vous que le docteur Parent vous a endo[illegible]? — Oui. — Eh bien! il vous a ordonné de [illegible] m'emprunter ce matin cinq mille francs, et [illegible] obéissez en ce moment à cette suggestion.

Elle réfléchit quelque secondes et répondit :

— Puisque c'est mon mari qui les demande.

Pendant une heure j'essayai de la convaincre, mais je n'y pus parvenir.

Quand elle fut partie je courus chez le docteur. Il allait sortir, et il m'écouta en souriant. Puis il me dit :

— Croyez-vous maintenant?

— Oui, il le faut bien.

— Allons chez ses parents.

Elle sommeillait déjà sur une chaise longue, accablée, fatiguée. Le médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main levée vers ses yeux, qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenable de cette puissance magnétique.

Quand elle fut endormie :

— Votre mari n'a plus besoin de cinq mille francs. Vous allez donc oublier que vous avez prié votre cousin de vous les prêter, et, s'il vous parle de cela, vous ne comprendrez pas.

Puis, il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille. Voici, ma cousine, ce que vous m'avez demandé ce matin.

Elle fut tellement surprise que je n'osai pas résister. J'essayai cependant de ranimer sa mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit à la fin se fâcher...

Voilà. Je viens de rentrer et je n'ai pu déjeuner tant cette expérience m'a bouleversé (1).

GUY DE MAUPASSANT.

(*A suivre.*)

(1) Tiré de *Le Horla*, Paul Ollendorff, 28 *bis*, rue St Richelieu, Paris. 6e édition, 1887.

NOTE

Mme Péreuil, médium-guérisseur, nous fait part de son changement de domicile; elle reçoit actuellement 18, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, où elle soigne gratuitement.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.
Imprimé avec les encres de A. Levy Finger et ses fils.



6e ANNÉE. — N° 4 — 20 centimes le Numéro. — 1re QUINZAINE, MARS 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LE CERVEAU ET L'AME

Conférence du vendredi 3 février 1888

Mesdames, messieurs,

Quand on entreprend de toucher à ce que je me permets d'appeler l'arche sainte du matérialisme, quand on s'apprête à porter à ce système le coup de pioche qui doit, non pas l'ébranler, mais le ruiner entièrement, et d'une manière définitive, il semble de prime abord qu'il faille être armé de toutes pièces, pour être prêt à répondre aux mille et une objections qu'on ne manquera pas de nous présenter, et dont la ruine seule peut assurer la victoire définitive du dogme sacré que nous avons à leur opposer.

Eh bien, nous n'avons pas pris tant de précautions; nous arrivons avec la seule arme dont il soit permis de se servir aujourd'hui : la raison, qui toujours et partout triomphante, verra bientôt son trône, désormais inébranlable, s'élever sur les ruines fumantes du fanatisme et de l'erreur.

Toutefois nous ne pouvons entreprendre une étude raisonnée de l'âme humaine, sans jeter un rapide coup d'œil sur la structure et sur les principales dispositions du cerveau, de cet admirable instrument, dont le tissu fin et délicat sert de réceptacle à toutes les influences du dehors, et de base à toutes les manifestations de l'intelligence.

On donne le nom d'encéphale à cet organe complexe qui occupe tout l'intérieur du crâne, et se compose du cerveau proprement dit, du cervelet, de la protubérance et de la moëlle allongée. Il est intimement lié à la moëlle épinière, et donne naissance aux nerfs des sens.

Le cerveau est la partie de l'encéphale qui, dans la cavité du crâne, s'étend du front à l'occiput, en s'appuyant sur les voûtes orbitaires, sur les fosses moyennes de la base du crâne et sur la tente du cervelet.

Sa surface superieure présente sur la ligne médiane une scissure profonde, qui le divise en avant et en arrière dans toute sa hauteur, et qui, au milieu est bornée par une lame blanche appelée corps calleux. L'organe est ainsi formé de deux lobes, l'un à droite et l'autre à gauche, séparés par un repli de l'enveloppe cérébrale, c'est la faux du cerveau. La surface extérieure se compose d'éminences et de dépressions, qu'on nomme les circonvolutions et les confractualités du cerveau.

La base de l'organe comprend plusieurs régions distinctes nommées lobes, au nombre de trois à chaque hémisphère : l'antérieur, le moyen et le postérieur.

Le cerveau peut être considéré comme symétrique; les parties qui les composent sont doubles, les faisceaux du même genre de chaque côté sont réunis par des fibres nerveuses transversales dites

commissures. La masse encéphalique n'est pas homogène; on y distingue :

1° Une substance grise, pulpeuse, granuleuse, tantôt plus molle, tantôt plus ferme;

2° Une substance blanche plus ferme, plus dense, plus abondante que la précédente, parsemée de rameaux vasculaires très fins, fibreuse et composée de filaments conducteurs.

Beaucoup d'anatomistes pensent que la première est un organe sécréteur, et la seconde un ensemble de vaisseaux excréteurs. C'est dans l'intérieur de la masse cérébrale que viennent aboutir les nerfs provenant des organes des sens, et c'est à ces divers points que les résultats des sensations doivent être lus et appréciés par l'esprit. Mais de quelque manière qu'on envisage l'organe cérébral, dans son ensemble, ou dans ses détails, on ne saurait y découvrir la moindre trace de la sécrétion de la pensée; et du reste l'esprit ne saurait se rendre compte de la formation d'un objet immatériel par un organe purement matériel.

Ne quittons pas le cerveau et le domaine de la physionomie sans dire un mot d'une fonction dévolue à cet organe, et qui touche par tant de côtés aux choses de l'âme, qu'on est tenté de la classer de prime abord dans le domaine psychologique. Nous avons nommé la sensibilité. C'est une faculté qui se développe par le contact de l'esprit et du corps. Ce rapprochement, en effet, opère le mélange du périsprit avec le fluide vital, et c'est ce mélange qui, à l'instar de ce qui se passe en chimie, constitue une sorte de corps composé : la sensibilité. Cette fonction ne paraît en effet dans le fœtus qu'alors que celui-ci vient à la vie, alors que, volant pour ainsi dire de ses propres ailes, il entre dans le monde qu'il occupera jusqu'à sa mort.

On peut donc dire avec juste raison que la sensibilité est un processus, c'est-à-dire un produit de l'influence organico-psychique.

Reste maintenant à faire connaître les effets et les modes de sensibilité; c'est elle qui constitue les sens, custodes, ainsi nommés parce qu'ils nous avertissent des dangers. C'est elle qui fait que la lumière influe sur la rétine pour lui faire percevoir l'image des objets. C'est elle qui, dans l'oreille moyenne préside aux vibrations de la corde du tympan et à la conductibilité des sons par le nerf acoustique. C'est grâce à elle que nous percevons les odeurs et les saveurs, et que celles-ci, transportées dans la substance du cerveau, y sont appréciées par l'esprit comme les sons. C'est à elle enfin que nous devons de connaître et d'étudier tout ce qui nous entoure, elle devient ainsi en quelque sorte la base de la vie.

Pour bien comprendre la manière dont la sensibilité se relie à l'esprit, il faut considérer que celui-ci possède une sensibilité qui lui est propre, et qu'il tient du créateur.

L'âme est faite d'un tissu fluidique qui renferme en lui la connaissance de son moi, de toutes ses qualités et puissances dont l'ensemble constitue une essence qui, alliée à la matière, lui communique la vie et la pensée.

La psychologie, du grec *Psuché*, âme, a pour objet ce qui pense dans l'homme. La pensée étant de sa nature immatérielle, ne peut être le produit d'un organe matériel, et son histoire ne saurait à aucun titre trouver place dans la physiologie.

Il faut donc, et de toute nécessité, admettre un *principe* présidant aux relations des hommes entre eux, aux relations de l'homme avec son créateur. Ce principe est affirmé dans les traditions de tous les peuples, dans les œuvres de tous les philosophes, depuis Moïse jusqu'à nos jours. On le retrouve même implicitement indiqué dans les ouvrages de ceux qui font ou semblent faire profession de l'incrédulité la plus absolue, et qui, ne pouvant sortir de leur démonstration, parlent de l'existence d'un *je ne sais quoi*, qui échappe à notre scalpel ou à notre analyse, le psuché des grecs, la monade de Voltaire, la faculté vivifiante de Cabonis, tous mots vides de sens et qui se traduisent par l'âme.

On a été jusqu'à constester aux juifs la croyance à l'âme, et cependant on trouve dans le Lévitique (chap. 9, verset 11) que Moïse défend aux Hébreux d'évoquer les morts. Si les Hébreux interrogeaient les morts, c'est que les morts répondaient... et ce qui répondait, ce ne pouvait être le cadavre pourri, mais bien ce principe qui survit à la mort du corps, l'âme en un mot.. ..

La révélation moderne met hors de doute l'existence d'une âme indépendante, immortelle, et destinée à progresser indéfiniment. La défense de Moïse était basée sur un sage principe d'hygiène, parce que le peuple abusait des évocations.

L'homme renferme en lui trois principes :

1° Le principe matériel qui constitue le *corps*;

2° Le principe vital siégeant dans les centres nerveux;

3° Le principe divin, dont la nature nous échappe, mais qui se révèle par le moi pensant.

L'âme est donc bien cette substance de nature spirituelle, douée d'intelligence et de liberté, formant un être parfaitement défini, uni au corps matériel à l'aide de l'enveloppe fluidique ou périsprit.

Les phénomènes si remarquable du magnétisme lucide, les voyages surtout, mettent hors de doute l'existence de cette âme, et la vérité de la doctrine

des réincarnations, doctrine qui est connue et enseignée depuis la plus haute antiquité, et qui est affirmée par Jésus-Christ lui-même, ainsi que cela ressort de plusieurs passages de lE'vangile.

(*à suivre*) Dr Régnier.

Le Spiritisme et l'Eglise

Le catholicisme, vivement contrarié par le succès sans cesse grandissant du spiritisme, lutte désespérément pour conserver la situation que lui ont faite de longs siècles de superstition et d'ignorance. Sentant le terrain se dérober de plus en plus sous ses pas, l'Eglise conjure ses fidèles de s'abstenir de pratiques spirites. Il ne lui convient pas, et cela se comprend, d'être mesurée dans son existence par une doctrine rationnelle, sensée, consolante, reposant sur des bases que la science matérialiste elle-même est impuissante à renverser. La grande colère de l'Eglise se traduit donc par des attaques incessantes, dans lesquelles le démon est soigneusement mis en cause. C'est lui qui fait tout. Il est l'auteur des phénomènes; il dirige les expériences; il dicte aux médiums les communications de toutes sortes que publient les feuilles et les revues spéciales; et chaque fois — ce qui arrive très souvent — qu'il est question de Dieu, de vertu, de charité, de bonté, de morale dans ces communications, c'est le diable — d'après l'Eglise — qui prend la parole pour nous fournir des armes contre lui. Exemple : Voici une phrase spirite que je prends, au hasard, dans les *Pensées de Carita*, publiées par Laurent de Faget (1) : « La charité, la « tolérance, la justice conduisent à l'espérance. A « qui a fait son devoir ici-bas, le ciel sourit. L'es« pérance n'est pas dans la fortune enviée, la popu« larité en perspective. Elle porte des fleurs idéales « dans les mains et en laisse, de temps en temps, « tomber une sur le chemin difficile de la vie. Ra« massons-la avec le cœur, en remerciant Dieu. »

Lisez cette phrase à un prêtre sans lui dire d'où elle vient, et demandez-lui ce qu'il en pense. Il vous répondra que c'est une jolie phrase, très morale, très catholique, d'une orthodoxie parfaite. peut-être même, ajoutera-t-il, qu'il serait heureux de l'avoir trouvée. Dites-lui alors que c'est une phrase dictée par un Esprit, empruntée à un ouvrage spirite, et aussitôt vous obtiendrez — à moins que vous n'ayez affaire à un prêtre très intelligent — cette riposte de commande, passée à l'état de *cliché* dans le langage ecclésiastique : « Si « c'est une phrase spirite, mon ami, c'est le démon « qui en est l'auteur. L'Eglise nous enseigne que « nous devons croire l'Eglise qui est la vérité, etc. » Suivra ensuite un petit sermon dans le goût, par exemple, de celui-ci :

« ...Quant à la pratique sérieuse du spiritisme « ou évocation des esprits (1), elle a déjà été con« damnée par l'Eglise et formellement interdite « aux fidèles, qui ne doivent en user *sous aucun* « *prétexte*, même à titre d'expérience scientifique. « Il est parfaitement démontré aujourd'hui que le « spiritisme ne peut être expliqué par la seule in« fluence de causes naturelles et, d'autre part, il « n'est certainement pas permis de voir, dans ces « phénomènes étranges et souvent grotesques, « l'action du *surnaturel divin*, mais celle du *sur*« *naturel diabolique*. »

« Le spiritisme a du moins ceci de bon qu'il repose « sur le dogme de l'immortalité de l'âme et que ses « adeptes sont obligés d'admettre un monde invi« sible, de reconnaître l'existence d'esprits avec « lesquels nous pouvons entrer en communica« tion. »

« La *Semaine* de Digne racontait à ce propos, il « y a quelque temps, que dans une localité où ces « sortes d'expériences ont eu lieu, les choses ont « été poussées si loin, l'intervention d'une intelli« gence supérieure à celle de l'homme et si visi« blement malfaisante a été si manifeste, si indé« niable, que l'un des principaux opérateurs, « homme instruit et naguère haut placé dans le « monde des affaires, n'a pu s'empêcher de se ren« dre à l'évidence et s'est converti tout de bon aux « enseignements et aux devoirs de la foi catho« lique.

« C'est ainsi que la grâce de Dieu sait tirer le « bien du mal pour ceux qui veulent réfléchir et « qui sont de bonne foi.

« La conclusion à tirer de ces réflexions est qu'il « faut se tenir soigneusement en garde contre ces « ténébreuses opérations où les plus fins peuvent « être dupes et qui ne sont pas sans danger pour le « calme de l'esprit et la tranquillité de la conscience. « Il doit suffire aux fidèles de savoir que ces prati« ques sont condamnées par l'Eglise pour qu'ils « s'en abstiennent complètement. »

Voilà le sermon achevé. Il y en a de plus terribles, de plus menaçants, pour les âmes spirites vouées à l'enfer ! L'excellent abbé qui a publié celui-là me permettra-t-il d'en publier un autre, à mon tour ? Chose étrange et parfaitement vraie, cependant, celui que je vais reproduire a été écrit

(1) 1 vol. *Librairie des Scienc Psychologiques.*

(1) *Bulletin religieux du diocèse de la Rochelle et Saintes*, du 3 décembre 1887.

par la main d'un médium et dicté, suivant nous, par un Esprit — un Esprit de prêtre. — Chose plus étrange encore, si le catholicisme était dans le vrai, le démon, dans ce cas, se serait fait passer pour un prêtre défunt, puis, prenant un langage approprié au caractère du personnage, il aurait tancé vertement les spirites en leur reprochant leurs expériences. Voici, du reste, ce sermon d'outre-tombe. Il a été écrit par Mme V..., médium, le 7 décembre 1887, dans une séance d'écriture automatique :

« Les temps sont venus où l'homme veut se « faire aussi grand que Dieu, source de toute lu- « mière, de toute force, de toute intelligence. « Comme une nouvelle tour de Babel vous écha- « faudez votre savoir, votre science, pour mon- « ter, monter plus haut. Malheur à vous, hommes « orgueilleux, qui avez tant de confiance en vous- « mêmes que vous croyez éclaircir ce qui, de tout « temps, est resté un mystère et recouvert d'un « voile impénétrable. Savez-vous ce qui vous at- « tend, hommes imprudents qui insultez la divinité « en essayant de la renverser, et qui vous enor- « gueillissez de ne plus croire en elle, et qui blas- « phémez contre le Tout-Puissant ? Ce qui vous « attend, ce n'est point la confusion des langues « mais celle de toutes vos idées exaltées, sans « suite, et qui insultent à tout ce qu'il y a de noble « et de grand dans la création, à l'esprit ! Vous « serez plongés dans les feux de l'enfer, vous qui « vous souillez d'iniquités, vous qui insultez à la « mort qui doit être sacrée, et qui employez l'in- « telligence que Dieu vous a donnée à guerroyer « contre des idées si enracinées dans tous qu'elles « sont une preuve de leur vérité. Oui, vous êtes « des orgueilleux, des fous, des gens sans cons- « cience, parce que vous avez cessé d'adorer ce que « vous aviez édifié. Ne parlez pas de progrès de « l'esprit, il ne progressera que si Dieu le veut.

« O Dieu tout grand, tout adorable, confondez « leur orgueil, démasquez l'imposture, pour qu'ils « glorifient votre nom dans l'éternité !

« *Signé* : UN PRÊTRE. »

Voilà, on en conviendra, un démon bien singulier. Il se déguise en sermonneur catholique ; il tonne, au nom de la divinité, contre les spirites et, finalement, il est beaucoup plus âpre, tout en ayant la même manière de voir, que l'excellent et pacifique abbé auquel j'ai emprunté quelques lignes tout à l'heure. Ne vous semble-t-il pas qu'il est plus rationnel d'admettre, comme explication du phénomène, celle que donne le spiritisme, et de croire qu'en effet c'est bien l'*esprit* d'un prêtre défunt qui s'est communiqué au médium ?

Que l'Eglise abandonne donc cette manie ridicule qu'elle a de vouloir nous effrayer avec des commentaires dignes du moyen âge. Puisqu'elle admet la réalité des phénomènes, qu'elle aille donc jusqu'au bout et convienne que les Esprits — quels qu'ils soient — peuvent entrer en communication avec les vivants, et cela en vertu, tout simplement, d'une loi naturelle qu'il n'appartient pas plus à Dieu qu'au diable d'abroger. Non, l'homme ne veut pas se faire aussi grand que Dieu — comme le prétend l'Esprit, très honnête sans doute, mais fanatique assurément, qui s'est manifesté par la communication ci-dessus. Cependant l'homme libre veut savoir, car il a su autrefois et il cherche à retrouver la science ésotérique perdue.

Laissez-nous donc tranquilles, catholiques, avec vos dogmes, vos mystères, votre foi dans l'absurde. La seconde vie n'avait pas de secrets pour les évocateurs antiques, et la morale que vous enseignez vous-mêmes est celle de l'un des plus grands médiums de tous les temps. Pourquoi donc venez-vous toujours menacer d'un enfer de votre invention et d'une colère divine problématique, des hommes qui, au lieu de piétiner sur place, comme vous le faites, cherchent à posséder des notions exactes sur ce *lendemain de la mort* dont vous parlez sans le connaître et que probablement ils redoutent beaucoup moins que vous ne le redoutez vous-mêmes.

ALEXANDRE VINCENT.

ECHOS

M. Camille Chaigneau a fait une remarquable conférence à la *Société parisienne des Etudes spirites*. L'orateur, répondant à deux conférences faites antérieurement, l'une dans un esprit absolument antispirite, l'autre dénigrant l'œuvre d'Allan Kardec, M. Chaigneau a intitulé son travail : *Pour le Spiritisme*, et c'est, en effet, un éloquent plaidoyer en faveur d'une cause injustement attaquée.

Après avoir établi que le mot *immortalisme*, adopté par une infime fraction des spirites honteux, n'est qu'un terme général, désignant tous ceux qui croient à l'immortalité, l'orateur ajoute :

« Maintenant, que le mot « esprit » soit un terme discutable, étant appliqué à un être concret ; que le mot « spiritualisme », qui en dérive, soit discutable aussi, pour désigner des phénomènes qui touchent par certains points à l'ordre physique ; que le mot « spiritisme » ne soit qu'une mutilation de ce dernier, que ce soit un barbarisme aux

yeux des linguistes, là n'est pas la question. Du jour où un mot meilleur se présentera, exprimant la même idée avec autant ou plus d'exactitude, je suis tout disposé, pour mon compte, à lui faire bon accueil. Mais, jusqu'ici, permettez-moi de dire que ce mot n'existe pas. »

Puis, déclarant que c'est à cause de cela qu'il plaide pour le mot « spiritisme », le seul qui désigne clairement la science des manifestations d'outre-tombe, M. Chaigneau ajoute que ce n'est pas seulement le mot qu'il s'agit de défendre, que c'est tout le travail des premiers spirites et surtout d'Allan Kardec que l'on cherche à détruire, Allan Kardec, ce devancier qui, dit-il, « ne l'oublions pas, est aussi le fondateur de la *Société parisienne des Etudes spirites.* » il reprend alors les deux précédentes conférences, « ces plaidoyers », comme il les appelle, et affirme le droit qu'a l'œuvre de Kardec de demeurer à son rang. Il n'accepte pas beaucoup des idées de Kardec, il répudie ses préoccupations religieuses, et ne peut partager ce qui peut rester de soumission dans certaines de ses pages ; mais, ajoute-t-il,

« ... Tout cela n'empêche pas qu'au milieu des voiles dont Kardec n'a pas su, ou n'aurait pu, à son époque se débarrasser, on ne trouve des bases fondamentales solidement établies. »

Cette phrase est suivie de l'énumération des certitudes posées par le Maître : l'existence du périsprit, les faits de bi-corporéité, de voyance ; les faits de matérialisation, la connaissance du trouble après la mort et, par-dessus tout, la grande loi de réincarnation. Cet aperçu se termine par la déclaration suivante :

« Voilà pourquoi, malgré les brouillards qui peuvent déparer l'œuvre d'Allan Kardec, il s'y trouve un fond solide et durable, qui se dégagera d'autant mieux que ses continuateurs, au lieu de tenir cette construction en mésestime et dédain, la reprendront en sous-œuvre pour en dégager les véritables assises et les mettre en pleine lumière positive. »

C'est là le langage d'un homme de progrès qui, se défendant autant du fétichisme aveugle de certains que de l'outrecuidance pédante de quelques autres, ne croit pas qu'il faille conspuer l'œuvre des maîtres pour faire croire qu'on n'est plus apprenti.

***

Nous annoncions récemment la mort de M. Godin, le spirite bien connu ; nous sommes aujourd'hui à même de connaître son testament, qui est digne de toute sa vie : l'éminent socialiste laisse à ses ouvriers, à ceux qui furent ses collègues et ses aides, toute la partie durable de sa fortune, soit les ateliers et le fonds social, représentant environ huit millions. Les ouvriers de Guise ont fait de superbes funérailles à celui qu'ils considéraient comme un père et ont, à l'unanimité, nommé Mme veuve Godin administratrice de leur association.

***

L'*Estafette* publie un article, intitulé : *Kabbale et Surnaturel.* J'y trouve cette phrase typique au sujet de l'hypnotisme :

« La science et la politique se sont liguées pour détruire les mythes religieux, les poétiques légendes, assurer le triomphe final de la froide raison, et c'est aujourd'hui la science elle-même qui fournit des superstitions à la faiblesse humaine, toujours avide de crédulité. »

***

Nous apprenons la mort de M. I. Krippé, qui a quitté ce monde dans sa vingt-cinquième année. Quoique peu mêlé aux sociétés spirites, M. Krippé était un spirite convaincu et travaillait dans son entourage à répandre nos idées.

***

Quand on a de l'esprit :

Les spirites font tourner les chapeaux et les têtes. (Chambourcy, *Radical.*)

Les tables tournantes font encore tourner les têtes. (P. Ginesty, *Gil Blas.*)

Ils s'ingénient à faire tourner les tables pour mieux faire tourner les têtes. (Edm. Deschaumes, *Estafette.*)

Table tournante, dis, que de têtes tournées? (L. Beley, *Revue des Poètes.*)

Les esprits — qui font tourner les têtes et les tables... (A. Tavernier, *Estafette.*)

René Labrize.

Jean Huss et Luther

Jean Huss, célèbre réformateur religieux, né l'an 1373, en Bohême, et qui appartenait au sacerdoce, meurt victime de l'Inquisition, le 6 juillet 1415, pour avoir osé prêcher contre les papes et certains dogmes de l'Eglise. En vain lui conseille-t-on d'abjurer pour éviter le supplice du feu ; il répond : « J'aimerais mieux qu'on me mît une meule « au cou et qu'on me lançât du ciel à la mer, « plutôt que de forfaire à la vérité. Préparez vos « instruments de torture ; déchirez une à une « toutes les fibres de mon corps, je préfère les plus

« terribles supplices à la honte d'être appelé le dé- « fenseur des papes et des rois ! Que votre infer- « nale justice ait son cours; livrez aux flammes « Jean Huss ; mais AVANT UN SIÈCLE *renaîtra de ses « cendres un vengeur qui proclamera de nouveau « les vérités que j'ai enseignées*, et pour lesquelles « vous condamneriez le Christ lui-même, s'il re- « venait sur la terre. » Ces paroles ne font qu'irriter davantage le concile, et l'intrépide novateur est livré au supplice.

Soixante-huit ans plus tard (1483), naissait en Saxe le « vengeur » annoncé, Martin LUTHER. Cédant dès sa jeunesse à une impulsion surnaturelle, Luther embrasse la vie monastique ; il prend les ordres en 1507, se livre à une étude approfondie des Ecritures ; et bientôt, comme Jean Huss, se déclare publiquement l'ennemi de la cour romaine. En 1517, c'est-à-dire *un siècle après la mort de Jean Huss*, il soulève une violente protestation dans ses fameuses propositions latines, qui allument l'incendie dans toute l'Europe catholique et portent un si terrible coup à la papauté.

Une telle prédiction accomplie dans le temps marqué, une si parfaite identité de caractère et de vues chez les deux réformateurs, ne permettraient-elles pas de penser que Luther, qui, selon l'historien Michelet, « croyait se retrouver dans Jean Huss, » pût bien être Jean Huss lui-même, revenu « pour proclamer de nouveau les vérités qu'il avait enseignées ?... »

A. R.

BIBLIOGRAPHIE

Les Ames Sœurs. ? ? ?

Devons-nous admettre, au rang des vérités fondamentales de notre doctrine, cette réponse du somnambule Bruno à son magnétiseur Cahagnet, ce spirite avant la lettre ?

« L'*homme a été créé mâle et femelle*, mais non « androgyne, ni deux corps l'un dans l'autre, « comme vous le dites, mais bien séparément, c'est- « à-dire il naît double et vit séparément. *Chaque « être a son complément qui l'attend au ciel.* »

« Je ne comprends pas cette explication. »

« Je ne vous dis pas que tout être qui naît est « double, soit femme, soit homme ; qu'on se re- « trouve au ciel, quand bien même on ne se serait « pas rencontré sur la terre. »

Ce n'est pas mon avis, et malgré les opinions contraires, sans crainte du fagot, puisqu'il n'y a point d'orthodoxie en spiritisme, je vais essayer de montrer à M. le Directeur de la *Revue Spirite* que dans son article commémoratif à l'adresse de M. Godin de Guise, il a tort de placer notre Maître vénéré Allan Kardec parmi les partisans de cette fiction, les *âmes sœurs*.

Ce même sujet ayant servi de thème à un livre nouveau « L'amour et le mariage selon le Spiritisme », que M. Guillet vient de faire éditer par la librairie spirite, je ferai, suivant l'expression vulgaire, d'une pierre deux coups heureux, si j'ai pu apporter ma part de lumière dans ce débat.

M. Guillet, je dois à la vérité de le reconnaître, a présenté sa thèse avec une savante érudition et su en imprégner à son style la conviction ardente qui l'anime : conviction aussi profonde chez lui que sincère et qui lui gagnera, j'en suis certain, l'estime de tous ses lecteurs si elle n'amène pas leur conversion a ses idées, chose dont je me permets de douter.

M. Guillet étant un des champions les plus autorisés, les plus érudits et les plus dévoués de la révélation roustaignienne dont il est aujourd'hu sinon le seul, du moins un des rares défenseurs, c'est par Roustaing que je lui répondrai. Mais avant de la combattre je dois déclarer que cette théorie des âmes sœurs m'a, pendant longtemps, séduit et captivé, et que si je l'ai rejetée quoiqu'à regret, je le confesse, c'est parce que j'ai compris que toute la poésie qui en fait le seul attrait n'avait pas le charme que possède seule la vérité.

Je puis donc dire après le poète qui a le mieux chanté les ames sœurs

> Plus j'ai pesé ce mot, plus je l'ai trouvé vide
> Et je l'ai rejeté comme une écorce aride
> Que mes lèvres prenaient en vain

A la *Revue Spirite* du 1er février 1888 je vais d'abord opposer la *Revue Spirite* de mai 1888, afin de montrer à notre F. E. C. qu'Allan Kardec, le fondateur de ce journal, n'avait pas du tout l'opinion qu'on voudrait lui attribuer aujourd'hui.

« La théorie des moitiés éternelles est une figure « qui peint l'union de deux esprits sympathiques, « c'est une expression usitée même dans le langage « vulgaire, et qu'il ne faut point prendre à la lettre ; « les esprits qui s'en sont servis n'appartiennent as- « surément point à l'ordre le plus élevé, la sphère « de leurs idées est nécessairement bornée, et ils ont pu rendre leurs pensées par les termes dont « ils se seraient servis pendant leur vie corporelle. « *Il faut donc rejeter cette idée que deux Esprits « créés l'un pour l'autre doivent un jour fatalement se révoir dans l'éternité, après avoir éte « séparés pendant un laps de temps plus ou moins « long.* »

A l'adresse de la *Revue Spirite*, le passage que je viens de souligner me dispense de tout autre réfutation, voyons maintenant ce que pensait J.-B. Roustaing sur cette même question.

« A proprement parler, *les Esprits n'ont pas de* « *sexe*, parce que les sexes dépendent de l'orga- « nisation : c'est une propriété de la matière ; « mais comme l'Esprit, pour parvenir à la perfec- « tion, doit éprouver toutes les conditions, *chaque* « *Esprit doit nécessairement supporter toutes les* « *existences corporelles*. »

Ce passage de Roustaing réduit à néant toute la théorie si savamment et patiemment édifiée par M. Guillet. Mais l'auteur de « l'Amour et le mariage selon le Spiritisme » s'étant appuyé sur une foule d'autres témoignages, il est bon de rechercher si en dehors de ces deux autorités qu'il récuse, mais à ce sujet seulement et parce quelles le contredisent, il n'y a point d'argument péremptoire pour démolir de fond en comble la théorie qu'il nous présente comme étant appelée à devenir une des vérités fondamentales du Spiritisme.

Pour des raisons qu'il serait fastidieux de rappeler ici, j'ai, comme l'immense majorité de nos frères et sœurs en croyance, rejeté la révélation roustaignienne, à mon avis aussi cléricale que diffuse, qui prétend que

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux
L'Homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Or c'est précisément sur hypothèse non justifiée qu'est venue se greffer de nos jours le question des âmes sœurs, c'est à cette chute problématique que nous devrions d'avoir perdu l'autre moitié de nous-même qui doit cependant nous compléter un jour lorsque nous l'aurons mérité et nous serons amendés.

Mon cœur me l'avait dit : Toute âme est sœur d'une âme,
Dieu les créa par couple, et les fit homme ou femme,
Le monde peut en vain un temps les séparer,
Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer, etc.

Dans la bouche de Jocelyn ces vers sont admirables, c'est certain, nul ne le contestera, mais si le roman y trouve sa force, sa fiction, la vérité n'y voit-elle pas ses droits méconnus ? Je le crains, or en philosophie nous avons pour premier devoir de rechercher d'abord et toujours la vérité, au lieu de nous égarer à la poursuite d'un mirage, quelque séduisant qu'il se montre à nos yeux. Pour nous assurer de l'exactitude de cette théorie, supposons-la vraie pour un instant, et examinons comment, dans le cas suivant, elle est compatible avec la Justice divine.

En conséquence de sa faute, l'âme complète mais coupable se trouve donc divisée en deux moitiés, deux tronçons formant chacun une âme spéciale, une âme secondaire, deux âmes, dis-je, l'une mâle, l'autre femelle, deux âmes sœurs, en un mot, mais qui auront chacune leur libre arbitre et seront jetées dans la tourmente des existences matérielles où chacune isolément devra s'amender et réparer sa faute, avant d'aspirer au bonheur que seule leur donnera cette union dont parlent les *vies mystérieuses* : « Le « mariage d'Esprits est la réunion des deux parties « spirituelles, disjointes par les conséquences de « la chute, et qui, remontant séparément par le « secours des incarnations matérielles, ont recon- « quis leur individualité et complété leur être.

« L'Esprit, scindé par la faute, est complété par « l'union ; ce sont deux êtres en un. L'individualité « reste distincte, la volonté de même. »

Cette explication paraît plausible, mais est-elle bien logique, bien rationnelle, et ne peut-il pas, ne doit-il pas se présenter des cas nombreux où cette union, par la faute d'une seule des âmes sœurs, est impraticable ? Si, car en vertu du libre arbitre dont nous jouissons tous, il est parfaitement admissible que l'une des deux moitiés éternelles aura pu employer à se rouler dans la fange du vice les existences que l'autre consacrait à sa réhabilitation, à l'expiation de la faute commune, cette dernière aura donc recouvré son droit au pardon, au bonheur, que l'autre moitié n'aura pas mérité, mais elle sera frustrée et elle continuera à souffrir puisqu'elle restera incomplète, et cela, pour des fautes dont elle ne sera pas coupable, et dont, par conséquent, la justice divine ne doit pas lui faire subir les conséquences comme elle ne peut pas non plus, pour les réunir, pardonner les fautes de la coupable en vertu seulement, des mérites de la moitié repentante.

C'est pour cette raison première, et pour beaucoup d'autres encore, que j'ai cru devoir repousser comme incompatible avec les attributs de la divinité, cette théorie des âmes sœurs, dont le mirage et la douce poésie m'avaient tout d'abord captivé et séduit.

Voyons maintenant, ce que contient à cet égard le livre des Esprits, page 88, n° 200. « Les Esprits ont-ils des sexes ?

« Non point, comme vous l'entendez, car les sexes dépendent de l'organisation. « Il y a entre eux amour et sympathie, mais fondés sur la similitude des sentiments.

« 201. L'Esprit qui a animé le corps d'un « homme, peut-il, dans une nouvelle existence, « animer celui d'une femme et réciproquement

« Oui, ce sont les mêmes Esprits qui animent les hommes et les femmes . . . . . .

Et Alian Kardec ajoute : « Les Esprits s'incarnent, « hommes ou femmes, parce qu'ils n'ont pas de « sexe ; comme ils doivent progresser en tout, « chaque sexe, comme chaque position sociale « leur offre des épreuves et des devoirs spéciaux et « l'occasion d'acquérir de l'expérience. Celui qui se- « rait toujours homme ne saurait que ce que savent « les hommes. » Plus loin, page 240, je trouve encore ce qui suit :

« Non, il n'existe pas d'union particulière et « fatale entre deux âmes. L'union existe entre les « Esprits, mais à des degrés différents, selon le rang « qu'ils occupent : c'est-à-dire selon la perfection « acquise : plus ils sont parfaits, plus ils sont unis « De la discorde naissent tous les maux humains ; « de la concorde résulte le bonheur complet.

« Dans quel sens doit-on entendre le mot « *moitié* dont certains Esprits se servent pour désigner les Esprits sympathiques ?

« L'expression est inexacte ; si un Esprit était « la moitié d'un autre séparé de celui-ci, il serait « imcomplet. »

Avant de revoir ces passages, et de rechercher l'opinion d'Allan Kardec, sur la théorie des âmes sœurs, j'avais d'abord demandé à mes Guides, par l'intermédiaire de Mlle Louise, en somnambulisme, quel était leur avis à ce sujet. Leur réponse en tout point s'est trouvée conforme à celle du livre des Esprits. La similitude des expressions est si complète que ce serait répéter les passages cités plus haut que de reproduire ici l'opinion de mes amis de l'espace.

Mes Guides se trompent-ils ? Allan Kardec et Roustaing ont-ils été induits en erreur sur ce point ? C'est ce qu'il est, je crois, difficile d'établir, mais lors même que cette erreur serait affirmée par d'autres témoignages que ceux de L. Michel de Figanières ou des auteurs des Vies Mystérieuses et succcessives, toutes les opinions en faveur de cette théorie ne diminueront en rien la valeur de l'objection que je lui ai opposée plus haut, objection qui reste entière et que ne résout pas plus l'article de la *Revue* que l'ouvrage de M. Guillet.

Du choc des idées, dit-on, jaillit la lumière. C'est pour arriver à la faire briller d'un plus vif éclat que j'ai émis librement mon opinion, j'aime à croire que les partisans de cette théorie, M. Guillet en particulier, pour qui j'ai la plus grande estime, me pardonneront d'avoir exposé franchement toute ma pensée, et combattu, suivant ma conviction, cette doctrine des âmes sœurs que ma conscience ne peut admettre encore.

Henri Sausse.

Les pensées de Carita et les réflexions de Marie

Exprimées par A. Laurent de Faget (1).

Le nouveau livre que publie M. Laurent de Faget, est un recueil de communications. Carita et Marie sont deux esprits élevés qui viennent nous donner leur manière de voir sur un grand nombre de sujets intéressant les spirites.

La première partie est plus particulièrement consacrée aux simples, aux souffrants. On y trouve, sous une forme très claire, des enseignements qu'il est bon de méditer.

L'Esprit Carita dit lui-même :

« Je suis un esprit détaché de l'enveloppe « humaine. J'ai vécu sur la terre bien des fois et « ma dernière incarnation a été pénible, laborieuse ; « j'ai pansé bien des plaies, soulagé bien des « maux et l'on m'a appelée Carita, qui veut dire « charité, parce que j'ai fait e cette vertu mon pre- « mier devoir.

« Or, la charité est méconnue dans votre monde « où la prostitution, l'amour de l'or, l'ambition « insatiable, toutes les fumées de l'orgueil, toutes « les ténèbres de la jalousie empêchent l'homme « de vivre heureux. Et c'est pourquoi moi, vieille « mère de quatre-vingt-dix ans — c'est l'âge que « j'avais dans ma dernière incarnation avant de « quitter ce monde — c'est pourquoi je viens « exhorter les hommes à devenir meilleurs, à se « tendre la main pour progresser ensemble. »

La seconde partie de l'ouvrage est dictée par l'esprit de Marie, et porte l'empreinte d'une grande élévation. Les sujets philosophiques sont traités avec une hauteur de vues qui mérite l'attention des penseurs. Le défaut d'espace nous prive du plaisir de reproduire ces belles communications mais nous nous proposons par la suite d'en faire connaître quelques-unes aux lecteurs.

On verra que tous les esprits sont loin d'être matérialistes et que Marie démontre puissamment l'existence de Dieu par des arguments irréfutables.

En somme, un excellent livre dont nous ne saurions trop recommander la lecture à tous les spirites désireux de s'instruire.

Les mystères de l'Horoscope

Par Ely-Star (2).

C'est un ouvrage sur les sciences occultes mais qui s'occupe plus spécialement d'astrologie. L'au

(1) Librairie des sciences phsychologiques, 5, rue des Petits-Champs. Prix 1 franc, franco de port pour toutes destinations.

(2) Dentu, éditeur. Prix 3 fr. 50.

teur emploie des méthodes nouvelles et expose clairement les principes sur lesquels il base ses théories. Nous devons avancer que nous ne croyons guère à autre chose qu'à des concordances curieuses dans les exemples d'horoscopes des hommes célèbres. Ils ont été faits après coup, ce qui simplifie la besogne. Mais, comme il ne faut rien critiquer avant de l'avoir étudié à fond, nous réservons absolument notre manière de voir sur le bien fondé de ces révélations.

LE BIBLIOGRAPHE.

Faits de médiumnité guérissante

Parmi les cas nombreux de guérison qui nous sont signalés, nous citerons les suivants qui sont dus au dévouement bien connu de Mme Dieu :

Voici d'abord la copie d'un certificat, signé femme Collette :

Paris, 20 décembre 1887.

Je certifie qu'atteinte d'une entorse qui me faisait beaucoup souffrir et connaissant Mme Dieu comme faisant beaucoup de guérisons, je l'ai priée de venir me soigner, ce qu'elle s'est empressée de faire. Deux magnétisations ont suffi pour me guérir. Le sixième jour, j'ai pu balayer ma chambre et reprendre mes travaux ordinaires.

2° Cas de guérison d'une entorse, certifié par la femme Imbert, demeurant rue Bouret, n° 25.

Cette femme avait été renversée par une voiture. Il s'était produit, avec l'entorse, une forte écorchure. Après trois magnétisations et l'emploi de trois linges magnétisés, cette femme a pu marcher dans sa chambre le onzième jour.

3° Un jeune enfant dont les yeux se tenaient constamment fermés a pu les ouvrir après une seule magnétisation.

De même Mlle Courtois, demeurant impasse Montferrat, n° 6, qui avait un œil fermé depuis deux mois. Trois magnétisations ont suffi pour lui rendre l'usage de l'œil.

Ceux qui possèdent cette précieuse faculté de médium guérisseur et qui la mettent avec désintéressement au service de leurs frères souffrants, sans distinction de position sociale, comprennent bien leur rôle de spirites. Leur mission est digne d'envie.

* * *

Lacondamine (Alpes-Maritimes), 15 février 1888.

Monsieur le président de l'Union spirite,

J'avais déjà donné des soins à un malade, j'avais eu le bonheur de le guérir en un mois, bien que depuis deux ans il eût consulté cinq à six médecins et fait usage d'une foule de remèdes. Cette guérison avait surpris tous ceux qui le connaissaient et on en parla beaucoup dans la ville.

A quelques mois de là, je retournai dans le pays pour y passer quelques semaines, je devais revenir chez moi le lundi. Le jeudi précédent vers trois heures, la maîtresse d'hôtel me pria de descendre, un homme très malade me demandait. En entrant au salon, je fus frappée de la mine cadavéreuse d'un aussi jeune homme; il s'était levé, il se rassit; ses jambes ne le soutenaient plus, près de lui se tenait sa femme, de l'autre sa belle-mère qui étouffaient leurs larmes.

« Je sais bien que vous avez guéri Mme François et je vais vous faire voir ma main, de laquelle je souffre beaucoup, madame !... » En entrant, j'avais senti un tremblement dans tout mon être et mon cœur battait violemment, je ne me rendais pas compte de ce que j'éprouvais, je développai sa main et je reculai terrifiée.

La main était noire, l'index, siège du mal, ressemblait absolument à de l'encre, je ne connaissais point les symptômes du charbon, mais, je compris que cet homme était atteint de cette terrible maladie, et, le mal arrivé à sa dernière période, que la mort était près. Vous êtes bien malade mon pauvre ami lui dis-je, c'est un bon médecin qu'il vous faut et vous n'auriez pas dû attendre aussi longtemps sans faire voir votre main et je répétais : vous êtes bien malade ! Je ne puis rien faire pour vous. Le cas est trop grave. — Au même instant il me sembla avoir une *Légion* d'esprits autour de moi, agitant leurs mains en me répétant en chœur : saigne-le ! saigne-le ! il le faut, il le faut. — Il me semblait qu'une multitude de mains fluidiques s'agitaient près de ma figure et je sentais l'air que ces mains agitaient en me disant : presse-toi donc, mais presse-toi donc, je me sentais serrée, pressée comme dans une foule; mais j'étais effrayée de ce mal dont je ne pouvais détacher mes yeux. Je compris que cet homme était bien assisté, je pris sa main — (la gauche), — et la retournant j'aperçus une entaille de 5 centimètres — de la naissance de l'index jusqu'au bas du pouce — qui bavait un sang épais et noir. Je reculai pour la deuxième fois ; mais je fus serrée de nouveau, et de nouveau je sentis les mains s'agiter et j'entendis me dire : saigne-le, saigne-le, tu vas le guérir ! Mon pauvre ami, lui dis-je, je ne sais pas si ce que je vais faire vous guérira, je ne le crois pas, mais Dieu peut tout !... Il me répondit : Madame, je vais tout vous dire : je suis malade depuis lundi après-midi, j'ai vu deux médecins — il me les nomma.

Ce sont les premiers de N. — on m'a fait hier matin l'opération que vous voyez, le mal ayant déjà gagné la main ce matin, à huit heures ils sont revenus pour me couper le poignet. J'ai du courage, il y a sept mois que j'ai quitté l'armée, j'ai combattu au Tonkin, j'ai vu la mort en face sans avoir jamais eu peur, je préfère mourir que de me voir couper un membre. C'est à cause d'elle, me dit-il en me montrant sa jeune femme qui sanglotait. — Maintenant que j'étais bien décidée à le panser, j'étais calme; je ne sentais plus l'air agité et il me semblait entendre crier : du courage, il guérira.....

Je le pansai depuis le doigt jusqu'au coude, sa peau me brûlait, on l'emmena, il était cinq heures Je dis à sa femme et à sa belle-mère : priez de toute votre âme, Dieu seul peut le sauver et demain matin s'il n'est pas mort, il guérira; en rentrant on le coucha pendant qu'on faisait chauffer un breuvage, il n'eut pas le temps de le prendre, il s'endormit d'un sommeil calme pendant *sept* heures. Sa femme et des parents écoutaient sa respiration ;on croyait qu'il était mort. Il n'avait pas dormi une minnte depuis le lundi. Le lendemain à huit heures sa femme accourait essoufflée presque folle. Elle me criait du bas de l'escalier : oh! madame, madame, il va guérir, il a dormi sept heures, il est mieux, beaucoup mieux. Cette nuit-là je n'avais pu dormir. J'ai prié et j'étais sûr qu'il allait guérir; mais cela me semblait si impossible que je repoussais ces voix incessantes qui me le disaient.

Je partis le lundi en lui disant : courage, vous en avez pour deux mois à vous remettre car il faut épurer tout votre sang et le refaire en entier, où prenais-je ce que je disais? Je ne ne suis point du tout compétente...... 15 à 20 jours après, je vis arriver chez moi deux messieurs, l'un âgé, l'autre très beau jeune homme, de grands yeux bleus, francs, figure ouverte rose. Je leur demandai ce qu'ils me voulaient, le jeune tira sa main de dessous son pardessus il l'avait en écharpe à l'intérieur. Je fus stupéfaite, c'était mon cher malade. Je développai sa main, elle était à peu près guérie, les lèvres de l'entaille rapprochées et la plaie presque cicatrisée, mais je vis toute la première phalange du doigt tombée et l'intérieur n'était plus retenu que par un petit tendon qui traverse le doigt en longueur. Je viens pour que vous me coupiez ce bout du doigt Oh, mon ami, dis-je, je ne le ferai pas, car je ne connais point l'importance de ce petit nerf et j'aurais peur de vous paralyser la main; mais aussitôt la première scène recommence : *il faut le couper, coupe-le tout de suite*, tu ne risques rien coupe-le, coupe-le. Puis, tout agitée, je me recueille pour prendre un peu de force car je sentais un trouble terrible ; j'avais devant moi ma table à ouvrage et dessus deux paires de ciseaux; je voulus prendre les moins bons, mais je sentis qu'on me retenait la main et qu'on me la portait vers les bons ciseaux. Je coupai ce tendon ou nerf, je ne sais, — le bout de son doigt, — toute la première phalange tomba sur un journal que ma bonne emporta. Aujourd'hui son premier doigt gauche est plus court mais cela ne le gêne nullement, il a repoussé un petit ongle au bout de la deuxième phalange... Sa santé est superbe, mais comme je l'avais dit, il est resté deux mois juste sans travailler.

CLEMJUP.

ENCOURAGEMENTS

Vous savez, mes vieux amis, avec quel bonheur j'accours à votre appel. Depuis que je me suis communiqué, j'ai fait quelques pérégrinations nouvelles avec des frères dans l'espace. Vous ne pouvez vous faire une idée du bonheur que j'ai éprouvé. Les plus grandes jouissances sur la terre ne peuvent même pas donner un aperçu de celles que goûte l'esprit lorsqu'il a rempli fidèlement sa tâche.

Que de splendeurs il lui a été donné d'admirer! Quede merveilles dont l'esprit reste confondu! Que de douceurs angéliques on éprouve au contact des esprits purs, et combien l'on travaille avec ardeur pour tâcher d'arriver dans les sphères heureuses, lorsque, un instant, il nous a été donné de les contempler!

Pauvres atômes terrestres, qui ne voyez et ne pouvez voir les choses que d'un œil fermé, si vous pouviez, dis-je, un instant, vous douter de la majesté de ces mondes, où éclate et rayonne la gloire du Créateur, ah! vous ne douteriez plus de son existence! vous ne chercheriez plus d'autre souverain que Lui! vous ne vous forgeriez plus d'idoles matérielles! Vos yeux fermés ne pourraient plus s'ouvrir s'ils étaient seulement touchés par un de ses rayons puissants. Votre cécité serait mortelle, vous n'en pourriez supporter l'éclat!...

O mon Dieu! que ce que vous avez fait est grand et sublime! Combien nous vous devons de reconnaissance pour les bienfaits dont vous nous comblez, nous qui sommes si indignes, captés encore sous l'étreinte de la matière. Nous nous courbons sous le joug de la justice. lors même qu elle nous semblerait injuste; car il n'y a pas, il ne peut y avoir injustice avec un Dieu fort et puissant comme vous. Nous. les croyants, nous travaillerons avec joie à notre avancement moral. Nous entrerons har-

diment dans la voie du travail ouvert sous nos pas. Aidez nous, source de toute vie, afin que rien ne puisse nous faire reculer devant l'affranchissement de nos âmes !

Donnez l'espérance aux enfants de la terre et particulièrement à ces chers amis du groupe, dont la vie aride demande constamment l'abnégation et le dévouement. Continuez à verser sur leurs têtes vos trésors de foi, d'espérance, de charité.

Vous avez dit : « Demandez, et vous recevrez » Pleins de confiance, ils demandent la paix de leur conscience et le bonheur de leurs semblables. Vous avez ouvert leurs yeux à la vraie lumière, vous n'avez pas craint de leur laisser sonder une partie du passé ; ils comprennent mieux leur responsabilité; ils deviendront plus fervents pour travailler au progrès et à leur sanctification morale.

Sois mille fois bénie, ô sainte loi du travail, toi qui nous permets de développer en nous les trésors qui font éprouver tant de délices lorsque l'on fait le bien !

Oui, sois bénie ! Nous t'embrassons de nouveau avec ardeur, car, avec elle, nous renverserons tous les obstacles matériels et spirituels, accumulés dans les sentiers de la vie terrestre. Travaillons sans relâche à l'affranchissement de nos semblables, car il y a encore beaucoup d'enfants prodigues dans la phalange dont nous faisons partie. Il y en a encore qui s'amusent à faire l'école buissonnière. Ce sont ceux-là qu'il faut raisonner, soutenir et amener à la raison par le dévouement, le pardon et l'amour. Courage encore, courage toujours !

Laissez vos lèvres tremper dans le calice qui contient le vin des forts assez longtemps ; beaucoup d'entre vous avez vidé celui de l'amertume jusqu'à la lie...

Allons, lutteurs, ne quittez pas l'arène et revenez vers nous couverts de lauriers. En avant donc, et à l'œuvre, sans plus attendre.

ELISE.

Nécrologie

Une vaillante combattante pour notre sainte cause vient de rentrer dans le Monde des Esprits, le 6 courant, Mme veuve Martin, rue Eugène Süe ; elle était très bon médium et se mettait à la disposition de tous ceux qui allaient réclamer d'elle les services que ses facultés variées lui permettaient de rendre. Elle est morte en spirite après une longue et douloureuse maladie ; sa famille l'avait abandonnée à cause de sa croyance, mais elle a trouvé dans Mme Leclerc, l'affection et le dévouement d'une véritable sœur. M. et Mme Leclec ont accompli ses dernières volontés. L'enterrement a été complètement spirite. Nous prions les guides de la chère disparue de l'accompagner et de l'aider à sortir du trouble momentané qui suit la séparation du corps matériel, nous espérons qu'elle viendra nous communiquer et nous dépeindre ses impressions nouvelles.

* * *

Nos amis, M. et Mme R. Pissavy viennent d'avoir la douleur de perdre leur bien aimée et unique petite fille, Mlle Adrienne-Josèphe Pissavy, quoique n'ayant vécu que 15 jours sur la terre, laisse de bien vifs regrets ; elle était désirée depuis longtemps. Nous prions ses chers parents de croire que nous prenons une large part à leur chagrin, Quoique nouvellement initiés à notre doctrine, ils peuvent avoir la certitude que leur enfant n'est pas entièrement perdue pour eux, et qu'elle peut venir à leur appel les consoler et les encourager.

* * *

Nous apprenons aussi la désincarnation de M. Léopold Jaumein, professeur d'escrime et trésorier de l'union Spirite liégeoise. Plus de deux mille personnes accompagnaient la dépouille mortelle de notre frère. Quatre discours ont été prononcés sur sa tombe. La mort de M. Jaumein fut aussi digne que sa vie et il vit venir sans crainte le moment de la délivrance. Nous publierons prochainement les discours de nos frères de Belgique.

QUELQUES PENSÉES

Notre grand contentement de vivre, en dépit des peines de chaque jour, a sa source dans le sentiment vague de la formation graduelle en nous d'une personnalité appelée à une existence supérieure.

* * *

Les métaphysiciens raisonnent longuement sur les attributs de la Divinité; d'après les opinions les plus accréditées en France, on définirait ainsi ses fonctions principales.

Dieu conserve les privilèges de l'aristocratie; il garde la caisse des monopoleurs ; pour les « honnêtes gens » ; il est l'auxiliaire de la police et de la gendarmerie; pour les paysans, il dispose du soleil et de la pluie.

Cela s'appelle du spiritualisme par le temps qui court !

*
* *

Qu'est-ce que le progrès ?

La prédominance des facultés intellectuelles sur l'organisme; la substitution du travail de l'esprit au travail des bras; le triomphe de ce qui est libre en nous sur ce qui est fatal, la victoire de l'esprit sur la matière.

*
* *

La matière est régie par les lois éternelles que nous découvrons chaque jour. L'esprit, sans doute, est gouverné par des lois non moins immuables qui nous échappent. Nous en connaissons cependant une indispensable d'ailleurs à notre conduite : la certitude et l'obtention de secours moraux lorsque nous les implorons avec ferveur.

*
* *

Une secte de matérialistes a écrit sur son drapeau cette devise : « la Libre Pensée. » Il eût fallu écrire : « la Libre Matière » pour être conséquent.

*
* *

La science a tué l'idée de création, pourquoi le nier ? Mais voici la conclusion logique : nous devons considérer l'action divine comme incessante, éternelle, sans limites ni dans le passé, ni dans l'avenir. L'humanité, dans son enfance, avait compris la création comme un caprice de magicien, il faut réformer cette idée, voilà tout.

*
* *

La foi dans l'immortalité naît spontanément de la dignité humaine comme une fleur de sa tige. Cette fleur se fane aux époques d'abaissement.

*
* *

Selon qu'ici-bas, nous aurons dégradé ou amélioré notre âme, nous l'aurons rendue apte à s'approprier un organisme plus ou moins élevé. Notre vie terrestre est, sans doute, un apprentissage nécessaire où nous nous préparons à l'usage des organismes plus parfaits de la vie future.

*
* *

Le premier homme qui a dit « je veux » affirma son libre arbitre et formula d'un seul mot tout ce qui se peut dire de raisonnable sur ce sujet.

AVIS

Afin de répondre au vœu de beaucoup de nos lecteurs, nous faisons désormais partir l'abonnement du **premier janvier** Nous prions en conséquence tous nos amis de vouloir bien prendre note de ce nouveau règlement et de nous adresser le plus tôt possible le montant de leur abonnement.

*
* *

Nous prions nos correspondants de ne pas se formaliser si nous ne répondons pas immédiatement à leurs lettres, car le nombre des correspondances est considérable et il nous est de toute impossibilité d'y faire de suite une réponse. De plus, les frais occasionnés par ces lettres sont assez forts pour grever lourdement le budget de l'Union. Le comité de l'Union spirite française a décidé, en conséquence, qu'il ne serait plus répondu aux lettres qui ne renfermeraient pas un timbre-poste pour l'affranchissement de la réponse.

*
* *

Nous rappelons à nos amis que suivant l'usage, après la cérémonie commémorative sur le tombeau d'Allan Kardec, un banquet réunira tous les spirites, 167, galerie de Valois. On peut dès à présent retenir des places, 39 et 41, passage Choiseul.

Nous prions instamment nos abonnés de bien vouloir nous envoyer leur abonnement pour l'année 1888.

Nous avons besoin de toutes nos ressources, Notre œuvre étant absolument désintéressée chacun doit nous apporter son concours pécuniaire dans la limite de ses moyens. Nous comptons sur le dévouement de nos frères pour nous soutenir dans notre propagande.

NOTE

Mme Péreuil, méduim-guérisseur, nous fait part de son changement de domicile; elle reçoit actuellement 10, rue du Chaume, où elle soigne gratuitement.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Levy Finger et ses fils.

6e ANNÉE. — N° 5 | 20 centimes le Numéro. | (2e QUINZAINE) MARS 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

31 MARS 1888

19e anniversaire de la mort d'Allan Kardec

A cette occasion, nous nous réunirons, le samedi 31 mars, à une heure et demie, au cimetière du Père-Lachaise, près le dolmen d'Allan Kardec, afin d'honorer la mémoire du Maitre.

Nous convions à cette cérémonie tous les adeptes présents à Paris.

Des discours seront prononcés.

Banquet Spirite

Le soir du même jour, samedi 31 mars, un banquet sera donné au restaurant Richefeu, 167, galerie de Valois (Palais-Royal).

Nous y convions, avec les groupes qui les années précédentes ont fraternisé avec nous, tous ceux qui partagent nos idées ou qui ne les combattent pas.

Le prix du banquet est fixé à 3 fr. 25 par personne.

On est prié de se faire inscrire avant le 25 courant, le nombre approximatif des convives ayant besoin d'être connu à cette date.

On trouvera des cartes :

1° Chez M. Delanne, 41, passage Choiseul ;
2° Chez M. Tarlay, 60, rue Fontaine-au-Roi ;
3° Chez M. Michel, 186, faubourg St-Antoine ;
4° Et au restaurant Richefeu, 167, galerie de Valois.

On est convoqué pour 6 heures et demie au plus tard. Le service commencera à 7 heures très précises.

Une soirée suivra ce banquet à laquelle seront gratuitement et favorablement accueillies les personnes qui n'auraient pu assister au repas.

Cette soirée commencera à 9 heures.

LE CERVEAU ET L'AME

Conférence du vendredi 3 février 1888

(*Suite et fin*)

Des facultés de l'âme

On nomme phénomène, du grec phaino, je parais, tout fait intellectuel appréciable à l'esprit, toute modification de l'âme propre à révéler sa substance, on ne peut donc aborder l'étude des facultés qu'après avoir étudié et classé les phénomènes de la pensée.

On admet deux sortes de phénomènes :

1° Ceux que l'âme subit.

2° Ceux que l'âme produit.

La première classe se compose des sensations ou impressions de toute nature dont l'âme subit le contre-coup, et qui deviennent la base de l'entendement.

La seconde classe se compose des manifestations qui sont sous l'empire de la volonté.

Donc deux facultés fondamentales de l'âme :

1° La conscience ou entendement.

2° La volonté.

Entendement. — Bossuet définit cette faculté : La lumière que Dieu nous a donnée pour nous conduire. Ce qui caractérise tout d'abord l'esprit humain, c'est la conscience qu'il a de lui-même ; c'est la faculté qu'il possède de connaître ce qui l'affecte, et d'en tirer des conséquences. L'entendement est donc le caractère essentiel de l'âme, se confondant avec elle. C'est la faculté par excellence ; toutes les autres propriétés de l'esprit en découlent ou servent à ses manifestations. Comment, en effet, se représenter la mémoire sans l'entendement ? Où trouver les éléments du jugement ? L'âme lit sur le cerveau comme dans un livre ouvert ; elle s'approprie les diverses impressions reçues par cet organe pour en former les idées. — Elle rapproche celles-ci les unes des autres et les combine de diverses manières pour saisir les rapports qui les unissent, et en former le jugement. Ces rapports et les idées qui leur ont servi de bases, restent imprimés en quelque sorte dans la matière cérébrale, et s'unissent à l'esprit par une sorte de combinaison fluidique, pour constituer la mémoire. L'âme et l'intelligence forment donc un tout indissoluble et qu'on ne saurait séparer.

Idées. — Du grec eideo, je vois. L'idée a été définie : la notion d'un fait ; la représentation dans notre esprit d'un objet quelconque.

Loke et Condillac rapportent les idées aux sens. Platon et Descartes niant l'intervention des sens expliquent tout par l'innéité.

Kent fait intervenir tantôt les rapports des sens, tantôt l'activité de l'entendement.

Produits de l'entendement et sources de toutes nos connaissances, les idées sont la représentation, l'image virtuelle en quelque sorte des faits perçus par l'esprit ; elles doivent servir de base à toutes les opérations de l'intelligence.

Certains spiritualistes repoussent cette définition, affirmant qu'elle conduirait tout droit au matérialisme. Les images, disent-ils, ne sont pas des réalités. — La perception se bornant aux objets extérieurs, que deviennent les croyances, puisque tout ce qu'on ne saurait se représenter par des images réelles n'existe pas ? Comment aussi accorder cette définition avec les images intellectuelles dont l'objet échappe à nos sens ?

La réponse est facile :

On sait que les sens se servent mutuellement d'auxiliaires, qu'ils se complètent en quelque sorte l'un par l'autre. — On comprendra dès lors que les images produites sur les yeux peuvent être contrôlées par le toucher. Nous arrivons ainsi à connaître non seulement la forme des objets, mais leur texture, leur degré de consistance, et partant, à nous fixer sur leur nature. Les images deviennent ainsi des réalités. En ce qui concerne les idées intellectuelles, on sait que le cerveau reçoit des impressions par causes internes, c'est-à-dire provenant de l'âme.— Or, les idées intellectuelles sont le fruit d'un travail d'induction opéré par l'esprit ; et les idées innées ont été acquises par lui dans une série d'existences antérieures, pendant lesquelles il a plus ou moins progressé.

C'est à cela qu'il faut attribuer :

1° Certaines réflexions émises par des enfants et qui sont au-dessus de leur âge.

2° Les génies précoces qui réalisent dans les sciences et dans les arts des progrès extraordinaires.

3° Ces différences considérables observées entre des enfants soumis aux mêmes travaux.

Les idées peuvent être classées dans trois ordres :

1° Idées primitives ; elles résultent de la lecture par l'esprit des images transmises par les sens.

3° Idées acquises ; ce sont celles que l'esprit élabore au moyen de l'intuition et du jugement.

3° Idées innées ; elles appartiennent en propre à l'esprit qui les a élaborée dans ses existences antérieures.

Jugement. — C'est une opération de l'âme établissant un rapport entre deux sensations, entre deux idées. — Cette opération a pour conséquence la formation d'une nouvelle idée affirmant le rapport. — Les jugements sont *réfléchis* ou *instinctifs*. Les uns et les autres peuvent être vrais ou faux.

Les *jugements réfléchis*, souvent longs à se manifester, sont le produit de l'étude à laquelle se livre l'esprit sur la nature des sensations ou des idées, sur les connexions qu'elles peuvent avoir entr'elles, et sur les conséquences à en tirer. Ils sont le fruit de l'expérience et du travail. Ils sont vrais quand l'esprit est droit, avancé, et quand l'appareil transmetteur est sain.

Ils sont faux quand ils sont établis légèremen par un esprit arriéré ou orgueilleux, ou quand les sensations qui leur servent de base sont transmises dénaturées par un organe malade. Les jugements prennent souvent leur source dans la mémoire et

reposent alors sur l'analogie des faits. Ils forment la base des lois humaines, et deviennent alors la règle de conduite et la sauvegarde des sociétés.

« Les jugements instinctifs, dit l'Encyclopédie « du XIXe siècle, tiennent à notre nature, et nous « servent de règle *dès l'enfance*, sans que jamais « nous ayons besoin de réfléchir. Ils sont la base « et le point de départ de toutes les opérations in« tellectuelles; ils sont le *produit spontané* de l'in« telligence, et le germe que la réflexion doit fé« conder. Ils sont, en un mot, les éléments primitifs « de la raison et président à son développement. »

Nous avons tenu à reproduire intégralement ce passage où nous voyons une des preuves les plus remarquables de l'existence de l'âme humaine et des progrès accomplis par elle depuis sa création. En effet, l'âme nouvellement créée, ignorante et simple, ne peut rien produire d'instinctif, car de rien il ne naît rien. Donc, si notre esprit est susceptible de produire quelque chose instinctivement, c'est qu'il a dû acquérir de l'expérience dans ses précédentes incarnations. — C'est ainsi que nous trouvons dans les auteurs un grand nombre de faits qui ne sauraient trouver d'explication plausible que dans le dogme *si controversé* et pourtant *si vrai* de la pluralité des existences de l'âme.

Les jugements instinctifs peuvent être également vrais ou faux suivant l'état des organes.

La distinction établie des jugements vrais ou faux, fait comprendre l'importance de la *méthode* dans les opérations de la pensée. La méthode, en effet, a pour but d'établir un ordre régulier dans l'examen des idées, de les classer et de les disposer d'après l'analogie, pour en saisir facilement les rapports et asseoir ceux-ci sur une base solide qui permette de les retenir et d'en tirer toutes les conséquences, Toutefois on ne perdra pas de vue que c'est en procédant du simple au composé, du connu à l'inconnu, que l'esprit acquerra plus de facilité dans ses opérations et, partant, obtiendra plus de justesse dans ses résultats. Il conviendra tout d'abord de s'appesantir avec soin sur les détails les plus minutieux, les plus futiles en apparence, la moindre négligence pouvant compromettre le succès de l'opération en faussant le jugement.

Nous ne saurions donc trop insister sur l'importance de la méthode en philosophie ; et nous nous croyons autorisés à dire que les plus graves erreurs professées de tous les temps par les diverses écoles ne sont dues, pour la plupart, qu'à la défectuosité du procédé employé.

La *Méthode* a pour moyens deux procédés principaux dont le point de départ diffère, mais qui, tendant au même but, doivent être employés simultanément, parce qu'ils se servent mutuellement de contrôle. Ces procédés sont l'*analyse* et la *synthèse*. Ils conduisent à l'*induction* et à la *déduction* qui en sont en quelque sorte le complément.

L'analyse est une opération par laquelle l'esprit décompose une idée en celles qui lui ont donné naissance (idées innées), passe de celles-ci aux sensations qui en sont les premières bases, et soumet le tout à un examen détaillé pour en établir la justesse. — Toutefois cette opération isolée ne suffisant pas à établir l'exactitude d'un jugement, sera contrôlée au moyen de la synthèse qui reconstitue l'idée. — L'analyse, en remontant à la cause, a pour but de répandre plus de lumière sur chaque détail, sur chaque idée-mère, et de faire naître de nouvelles idées confirmatives du résultat, et lui servant en quelque sorte de corollaire. C'est ce qui fit dire à Condillac : L'analyse est le vrai secret des découvertes, parce qu'elle tend par sa nature à nous faire remonter à l'origine des choses. — Bien des découvertes, en effet, sont le fruit de cet ingénieux procédé et c'est pour cela que quelques philosophes ont donné à la méthode analytique le nom de méthode d'invention, la méthode synthétique devenant alors la méthode de démonstration.

La deduction est un complément de l'analyse ; elle consiste à tirer d'un fait général, au moyen des idées dont il est formé, des conséquences particulières ressortissant à ces mêmes idées.

L'Induction qui est une des formes de la synthèse, est l'opération par laquelle l'esprit conclut du particulier au général. Elle est d'une haute importance dans les sciences naturelles. Elle permet de classer tous les êtres en se basant sur les analogies de caractères. — C'est en s'appuyant sur elle que la médecine établit des relations entre des états morbides d'un caractère différent en apparence, et qui, en réalité, dépendent de la même cause et cèdent au même traitement.

La mémoire est la représentation aux yeux de l'âme d'une sorte de dessin des faits passés; à ce titre on doit la considérer comme une des sources principales de l'entendement, puisqu'elle concourt pour une large part à la formation du jugement. Gall place le siège de la mémoire dans la partie antérieure des lobes du cerveau, surtout vers le point qui correspond aux orbites. Cette opinion est justifiée par un fait d'observation parfaitement authentique; à à savoir, que les personnes munies d'un front haut, avec saillie des orbites, sont généralement douées d'une heureuse mémoire.

Platon définit la mémoire une sensation continue et affaiblie;

Kent, l'imagination du passé;

Bossuet pense qu'il n'est pas possible d'expliquer

en détail toutes les causes physiques de la sensibilité et de la mémoire;

Guizot définit la mémoire, le portefeuille de l'esprit;

Maurice Lachâtre distingue trois sortes de mémoire :

1° Cognitive. — C'est la puissance que possède l'esprit de prolonger la durée de l'idée ou de la conception, sans la perdre de vue même à la cessation de l'intuition ou de la perception, et de telle sorte qu'à la fin d'une perception, nous gardons la conscience de son commencement et de tous les instants de sa durée.

2° Recognitive. — Puissance qu'a notre esprit de prolonger simultanément plusieurs perceptions et de les associer l'une à l'autre, de telle sorte que celle-ci ramène le souvenir de celle-là.

3° Recollective. — Puissance de l'esprit de chercher et de retrouver en lui-même des idées qu'il a perdues de vue pendant un temps plus ou moins long. C'est l'opération la plus active, la plus laborieuse de l'âme, on l'appelle érudition.

L'âme enregistre toutes ses impressions, tous ses jugements, dont l'ensemble constitue son acquit; réserve dans laquelle il puise des idées, des jugements, suivant les circonstances. Le registre de l'âme c'est le cerveau, dans le tissu duquel les faits restent gravés à la manière des impressions photographiques.

Quant aux connaissances provenant des existences antérieures, elles sont enmagasinées par l'âme qui les retient dans sa propre subtance, sans pouvoir les manifester, qu'alors que son nouveau cerveau possède assez de flexibilité pour se prêter à cette sorte de manifestation. On demandera sans doute comment le cerveau peut garder ainsi indéfiniment un nombre illimité d'impressions, alors que sa substance se renouvelle sans cesse?

Nous répondrons que ce renouvellement, bien qu'incessant, ne s'exerce que sur des portions infinitésimales du tissu, et que la trame fluidique restant la même, les matériaux de nature également fluidique ne sauraient se perdre... Chacun sait du reste que nos tendances et nos appétits persistent malgré le renouvellement incessant de l'organe qui les manifeste.

La mémoire est donc bien le complément naturel des facultés de l'âme, nécessaire et indispensable au développement de la raison; en un mot une partie indivise de l'entendement. La mémoire comprend deux choses distinctes, mais intimement liées entre elles...

1° La faculté de conserver les connaissances acquises, combinaison plus ou moins intime avec l'âme.

2° La faculté de les transmettre, organisation plus ou moins parfaite du cerveau.

La sensibilité, d'une part, la raison et le jugement, de l'autre, voilà bien les attributs qui distinguent le cerveau et l'âme humaine...

L'un, instrument matériel, mais d'une perfection absolue.

L'autre, ouvrier intelligent, immortel, et devant obéir au progrès indéfini.

Je m'estimerai heureux, mesdames et messieurs, si des faits que je vous ai présentés, il peut résulter pour tous l'acceptation de ces deux vérités fondamentales et absolues. . . . .

La première, c'est le fait de l'existence de l'esprit, qui, après avoir animé le corps humain, devient un des habitants de l'espace, où il travaille sans cesse à son perfectionnement, et fait profiter de son savoir les incarnés qu'il a laissés sur le globe.....

La seconde, c'est l'intuition de l'existence d'une cause première, directrice de l'Univers, auquel elle imprime cette force créatrice, qui occasionne les transformations incessantes de la matière et les merveilleux phénomènes dont nous sommes témoins chaque jour.....

Oui, frères! inclinons-nous devant la majesté de l'Etre Suprême, et loin de vouloir pénétrer son essence, n'oublions jamais les mémorables paroles du philosophe de Ferney :

Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même!

Dr Reignier.

Du rôle des esprits

DANS LES EVÈNEMENTS TERRESTRES

2e article. — (Voir le numéro de la 1re quinzaine de février).

C'est là que naissent les convictions profondes, les résolutions viriles. C'est de là que l'esprit juge à leur valeur ces choses auxquelles nous attachons tant de prix : les honneurs, les richesses dont nous ne savons pas supporter le poids.

Qu'importe donc qu'il en soit privé dès sa naissance ou qu'elles lui soient arrachées au moment de l'existence, qui n'est pour lui qu'une épreuve passagère; c'est le but qu'il voit. Et si cette privation ou un événement pénible peut le rappeler au devoir au moment où il s'en écarte, dans la plénitude de ses facultés, il en comprendra la raison, et, loin d'y voir un malheur réel, il le considérera comme une leçon salutaire.

Devra-t-il se plaindre si, à l'exemple de tant d'autres qui sont venus apporter leur part de dévouement à l'humanité, il doit encore y ajouter le dernier sacrifice qui en sera la consécration?

Si ceux qui avaient mission de veiller sur lui l'ont à cet instant abandonné au monstre qui demandait une victime, ne l'ont-ils pas soutenu sa vie durant et au moment suprême? N'ont-ils pas dissipé ses défaillances, affermi son courage?

C'est que, loin de se désintéresser de l'humanité, les esprits s'y attachent de plus en plus, à mesure qu'ils s'élèvent. Leurs imperfections premières font place à un dévouement dont l'ardeur grandit sans cesse et les rend chaque jour plus sensibles aux souffrances d'ici-bas.

Nous aider, travailler à nous affranchir des épreuves pour nous amener à la lumière, à la plénitude de l'existence, voilà leurs principales occupations.

Nous pouvons dire qu'ils prennent une part active à tous les événements qui peuvent avoir une conséquence utile à notre progrès. Quand ces événements devraient produire un mal momentané, si les conséquences doivent nous faire faire un pas en avant, ils les laisseront s'accomplir. Le bonheur tel que nous l'entendons est rarement la condition la plus favorable à notre amélioration. Il n'est pas toujours d'accord avec le devoir, et si les hommes de conviction qui ont payé de leur vie le droit d'être utiles à l'humanité n'avaient cherché autre chose que les satisfactions banales si enviées du plus grand nombre, ils auraient pu, eux aussi, les trouver. Mais il y avait quelque chose de plus exigeant, de plus impérieux qui, chez eux, demandait satisfaction : c'était leur conscience.

Or, tout est là : il ne peut y avoir de vrai bonheur sans l'accomplissement du devoir.

Voilà la tâche que tous, esprits et hommes, nous avons à remplir sur cette terre avec l'appui des intelligences d'elite chargées d'en hâter l'accomplissement.

Nous devons avouer que nous sommes encore peu avancés dans cette voie.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, malgré leur prétention, il arrive tant d'événements funestes ici-bas. Et que peut-il arriver à des êtres qui ont gardé une bonne partie de leurs instincts originels?

Si l'ambition, la vanité restent le mobile de leurs actions; si, par exemple, la fumée des champs de bataille les enivre encore, eh bien! ils auront des guerres, et le rôle des esprits consistera à leur suggérer tous les perfectionnements possibles de leurs engins meurtriers, à pousser dans la mêlée le plus grand nombre de combattants et à précipiter les événements.

Les êtres qui interviennent dans ce cas, tout en obéissant à leurs mauvais instincts, ne se doutent pas qu'ils travaillent à l'abolition de la guerre. C'est pourquoi les esprits supérieurs qui ont pour mission de hâter notre progrès les laissent accomplir leur besogne.

Il en est de même pour toutes nos imperfections. C'est par l'excès du mal que le mal se guérit. Les hommes n'abjurent leurs erreurs que lorsqu'elles ont produit toute la somme de déceptions qu'elles comportent. Si la leçon n'a pas été complète, elle ne profite pas.

Voilà comment s'accomplissent des faits que les esprits prévoient, qu'ils pourraient détourner s'ils n'avaient en vue que notre repos, que notre bonheur actuel. Mais le repos n'est pas le progrès, et, comme nous sommes stimulés par les besoins du corps et obligés d'y pourvoir chaque jour par notre travail, de même un aiguillon nous pousse à pourvoir aux besoins de l'âme, et ces aiguillons, c'est la souffrance, de quelque part qu'elle vienne.

Le plus souvent elle est la conséquence directe de nos fautes. Sans doute le pouvoir des esprits est assez grand pour nous en préserver s'ils le jugent utile. Mais nous avons une part de liberté que, dans une certaine mesure, ils ont à respecter. Bien où mal, l'homme doit agir, c'est la loi de la vie. Si son action avait toujours pour but l'application des lois de sa conscience, il n'aurait que de bonnes inspirations qui ne le laisseraient pas s'égarer.

Mais le mal appelle le mal. Toute pensée, bonne ou mauvaise, a son écho dans le monde invisible, reflet du monde où nous vivons.

Toutes nos inperfections sont des ouvertures, des points vulnérables par où nous pouvons à chaque instant recevoir une blessure d'un ennemi d'autant plus dangereux qu'il est invisible. Il n'y a pas d'être éternellement voué au mal, mais il y a des esprits que leur perversité accrue par la souffrance rend tout aussi redoutables. Ils ont pour contre-poids l'influence de ceux qui nous veulent du bien et c'est lorsque nous la repoussons, ou que, pour un motif quelconque, elle nous fait défaut que nous succombons.

Ainsi soit pour le bien, soit pour le mal, l'homme trouve dans le monde invisible des collaborateurs qui prennent part à ses actions.

Si cette intervention lui est funeste quand elle a pour résultat de le détourner du devoir, elle devient pour lui un secours puissant dans ses travaux de chaque jour, dans ses efforts vers le but qu'il poursuit.

Il a besoin de cet appui qui lui vient de ceux qui n'ont plus à souffrir des douleurs physiques, dont l'activité, libre de toute entrave, ne se lasse jamais

pour affronter toutes les épreuves qui peuvent l'assaillir ici-bas.

Comment, sans cela, les déshérités de ce monde, ceux qui portent le lourd fardeau des privations et des peines, auraient-ils le courage de lutter jusqu'au bout contre un sort qui n'a que des rigueurs pour eux et dont ils n'ont pas la certitude d'obtenir la compensation ?

Mais pour être aidés, nous devons nous aider. Ce n'est qu'à cette condition que les esprits bienveillants consentent à nous accorder une protection efficace. Il y a des faits pour lesquels ils interviennent journellement et qui nous prouvent avec quelle sollicitude ils veillent sur nous.

Nous ne connaissons pas le fonctionnement de la justice éternelle. Nous savons que des esprits sont chargés d'en appliquer les lois.

Dans la plupart des instructions qu'ils nous donnent, ils mettent une si grande insistance à nous recommander de ne pas nous venger du mal qu'on nous fait; de leur laisser à eux seuls le soin de rendre la justice, que nous devons croire qu'ils ont réellement le pouvoir de nous défendre beaucoup mieux que nous ne le ferions nous-mêmes.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de vengeance.

Qu'un enfant cherche à faire du mal, en lui infligeant une pénitence, on ne se venge pas, on lui montre ses torts. Cela est d'autant plus vrai pour le cas qui nous occupe que, si on veut que l'expérience réussisse, il est absolument nécessaire de mettre de côté tout sentiment de haine et d'oublier autant que possible l'offense qu'on nous a faite. Il arrive alors que le mal qu'on voulait nous faire retombe sur son auteur.

C'est que les esprits tiennent surtout à ce que les événements qu'ils provoquent portent en eux leur enseignement, parce qu'ils savent que ce sont les leçons qui nous profitent le mieux.

Ils interviennent encore fréquemment pour des faits dont la raison nous échappe actuellement et ne nous sera révélée qu'après cette existence.

Nous avons vu qu'il y a des êtres qui reçoivent le mal pour le mal. Il y en a dont le châtiment consiste à être pardonnés et à recevoir le bien pour le mal qu'ils ont fait. Seulement on s'arrangera de manière à ce que ce bienfait leur arrive de celui même qu'ils ont offensé.

Nous sommes quelquefois témoins de faits de ce genre. Mais le plus souvent ils se rapportent à des causes antérieures à cette existence, et ils s'accomplissent d'autant plus facilement que le souvenir en est momentanément effacé de part et d'autre.

Il renaîtra quand le voile de la matière tombera, et la leçon n'en sera pas moins sanglante.

Il peut encore arriver que le bien que nous ferons, grâce à l'action des esprits, soit une réparation de fautes commises dans nos existences passées.

Nous l'avons dit, il y a entre elles un enchaînement rigoureux, une corrélation intime due surtout à l'action de la justice qui rétablit ainsi dans le monde un équilibre que nous ne soupçonnons pas.

Nous voyons que, de cette manière, bien des événements ont une raison d'être. Le monde n'est pas, autant qu'on pourrait le croire, livré à un aveugle destin. Le voile qui nous cache le passé, en nous délivrant du souvenir pénible qu'il pourrait avoir, ne nous empêche pas d'en garder la responsabilité, et l'action des esprits en nous aidant à accomplir notre devoir, fait que les souffrances d'ici-bas n'auront pas été inutiles ; que le bien que nous aurons pu faire aura été la réparation du mal, l'effacement des fautes du passé, ou pourra avoir pour effet d'éclairer un coupable et de l'aider à entrer dans la voie de la régénération.

VIRET.

QUELQUES REFLEXIONS

J'ai lu avec surprise la chronique de notre collaborateur et frère René Labrize. Comment peut-il comprendre la liberté, lorsqu'il la refuse à ceux qui ne pensent pas comme lui et comme la Ligue de propagande républicaine.

Un spirite — intolérant — qui devrait, comme le disait le maître Allan Kardec, respecter toutes les croyances, lorsqu'elles sont sincères. Que fait-il donc de la liberté de conscience? c'est cependant une loi, et tout citoyen doit connaître la loi et la respecter; croit-il donc que, parce qu'il décrète du haut de sa conviction sa manière de voir, tous vont s'incliner, il ne compte pas avec quinze cents ans d'habitudes et de croyances assoupies, qu'une agression réveille et que la persécution rend plus vivaces et plus fortes, puisqu'il reconnaît lui-même que les libres-penseurs, soit spirites, matérialistes, sceptiques ou francs maçons, subissent la puissance du clergé et que des libres penseurs n'osent pas se soustraire aux cérémonies religieuses des grandes époques de la vie. Qu'il attende donc des temps meilleurs où l'on sera fier de proclamer sa croyance et son indépendance. Il dit plus loin ; Pour faire disparaître ces vestiges du passé, il faut à toute force donner de la cohésion à tous les ennemis de l'obscurantisme et éclairer, sur ses devoirs

réels, la vraie éducatrice du genre humain, la femme!

La véritable éducatrice de l'humanité, c'est notre sainte doctrine, cette sublime philosophie; lorsqu'elle sera bien comprise, elle accomplira des miracles, laissez-lui le temps de pénétrer dans les masses, de s'infiltrer dans les esprits et dans les cœurs. Que sa splendide logique, sa raison d'être la fasse accepter par tous, il sortira alors de cet ardent foyer des lumières qui resplendiront et détruiront à tout jamais l'obscurantisme.

Qu'a fait la persécution contre le clergé? le renvoi des sœurs des hôpitaux a fait ressortir leur dévouement et l'abnégation de leur vie entière. Les attaques contre le culte ont rempli les églises, contre les écoles ont fait surgir des écoles libres, ou l'argent abonde pour les créer et les faire vivre, et les pères de famille y envoient leurs enfants. Qu'ont obtenu les ennemis de l'obscurantisme? tout le contraire de ce qu'ils cherchaient, et quant à l'éducation sans Dieu, sans frein, quelle est la mère qui voudrait que sa fille devienne une Louise Michel? toute honnête fille qu'elle est. Et tous ces petits bandits, dont le plus âgé n'a pas vingt ans? Des voleurs, qui plus tard deviennent des assassins. Est-ce là le rêve de la Ligue de propagande républicaine? Et cependant c'est vers ce triste but qu'elle marche, car la jeune génération de nos écoles n'a pour frein que la loi civique et notre conseil municipal se fait un devoir de leur enseigner par son exemple le mépris de ce qui le gêne.

Ah! je fais un chaleureux appel à nos frères en croyance; qu'ils comprennent bien que le bonheur de l'humanité est dans le spiritisme, que les temps sont arrivés où le vieux monde doit disparaître; que par leurs efforts unis aux nôtres, ils fassent accepter la doctrine qu'ils enseignent, qu'ils instruisent, mais n'attaquent pas, que les gens de mauvaise foi et ceux qui exploitent le spiritisme; c'est par la persuasion et le respect du libre arbitre de chacun, que nous devons attirer à nous tous ceux qui ont le désir de connaître et d'entrer dans notre grand mouvement social. Ce n'est pas, par des moqueries et des outrages qu'on fait naître la confiance. On ne veut plus écouter, quand on est blessé dans ces souvenirs, qui ont bercé notre enfance, qui, respectés par nos mères, se sont infiltrés dans nos veines, non! oh non! il faut la puissance de la logique, de la vérité et de la science pour détruire tout ce passé, et nous y arriverons.

Lorsque la science aura bien démontré que nous sortons de l'animalité, que chaque espèce reproduit et perpétue sa forme, mais l'esprit qui les anime, passe d'une espèce inférieure à une espèce supérieure, montant toujours jusqu'à l'homme, quel est celui qui, possédant ces vérités, ne s'inclinera plein de respect et d'amour, devant Dieu qui créa cette nature dont chaque atome est doué de vie, et qui monte vers l'humanité.

Si l'homme progresse, il n'a pas déchu; le baptême est inutile puisqu'il a pour but d'effacer le péché originel. S'il n'y a pas eu chute, nous n'avons pas eu besoin de rachat ni de rédempteur. Voilà donc cette base de la théologie détruite, et avec elle, les mystères, les dogmes et les sacrements.

Aimez-vous les uns les autres; c'est la charité. Supportez-vous les uns les autres; c'est la tolérance. Respectez-vous les uns les autres, c'est le droit de liberté. Aidez-vous les uns les autres, c'est votre intérêt bien entendu. A ces conditions, et à celles-là seulement, il y a salut pour la Société.

Un mot charmant pour finir. Une petite fille de 7 ans à peine, écoutait une discussion entre un ministre protestant et un catholique. La discussion était des plus animées, on se jetait force arguments à la tête, pour prouver l'excellence de la religion. L'enfant leur demande: « De quelle religion est le bon Dieu? » Qu'est-ce que tu dis là, mon enfant? C'est que j'aimerais bien à être de la religion du bon Dieu. Charmant argument auquel ils ne s'attendaient guère.

V. B. Fropo.

L'AVENIR ET LE NÉANT

Nous vivons, nous pensons, nous agissons, voilà qui est positif; nous mourons, ce n'est pas moins certain. Mais en quittant la terre, où allons-nous? Que devenons-nous? Serons-nous mieux ou plus mal? Serons-nous ou ne serons-nous pas? *Être ou ne pas être*, telle est l'alternative; c'est pour toujours ou pour jamais, c'est tout ou rien: ou nous vivrons éternellement, ou tout sera fini sans retour. Cela vaut bien la peine d'y penser.

Tout homme éprouve le besoin de vivre, de jouir, d'aimer, d'être heureux. Dites à celui qui sait qu'il va mourir qu'il vivra encore, que son heure est retardée; dites-lui surtout qu'il sera plus heureux qu'il n'a été, et son cœur va palpiter de joie. Mais à quoi serviraient ces aspirations de bonheur, si un souffle peut les faire évanouir? Dieu, dont la bonté se révèle par une sollicitude si constante même pour le plus petit insecte, a-t-il pu jeter sur la terre sa créature de prédilection uniquement pour la faire souffrir sans espoir de compensation, sans même lui donner parfois le temps de jouir.

ne fût-ce que quelques heures ? Ne serait-ce pas un leurre cruel de lui avoir donné des désirs qui ne devraient jamais se réaliser ? Une barbarie de l'avoir fait naître pour la douleur et de le plonger ensuite dans le néant.

Est-il quelque chose de plus désespérant que cette pensée de la destruction absolue ? Affections saintes, intelligence, progrès, savoir laborieusement acquis, tout serait brisé, tout serait perdu ! Quelle nécessité de s'efforcer de devenir meilleur, de se contraindre pour réprimer ses passions, de se fatiguer pour meubler son esprit, si l'on n'en doit recueillir aucun fruit, avec cette pensée surtout que demain peut-être cela ne nous servira plus à rien ? S'il en était ainsi, le sort de l'homme serait cent fois pire que celui de la brute, car la brute vit toute entière dans le présent, dans la satisfaction de ses appétits matériels, sans aspiration vers l'avenir. Une secrète intuition dit que cela n'est pas possible. Par la croyance au néant, l'homme concentre forcément toutes ses pensées sur la vie présente ; on ne saurait, en effet, logiquement se préoccuper d'un avenir que l'on n'attend pas. Cette préoccupation exclusive du présent conduit naturellement à songer à soi avant tout ; c'est donc le plus puissant stimulant de l'égoïsme, et l'incrédule est conséquent avec lui-même quand il arrive à cette conclusion : Jouissons pendant que nous y sommes, jouissons le plus possible, puisque après nous, tout est fini ; jouissons vite, parce que nous ne savons combien cela durera : et à cette autre, bien autrement grave pour la société. Jouissons aux dépens de n'importe qui ; chacun pour soi ; le bonheur, ici-bas, est aux plus adroits. Si le respect humain en retient quelques-uns, quel frein peuvent avoir ceux qui ne craignent rien ? Ils se disent que la loi humaine n'atteint que les maladroits ; c'est pourquoi ils appliquent leur génie aux moyens de l'esquiver. S il est une doctrine *malsaine et antisociale*, c'est assurément celle du *néantisme*, parce qu'elle rompt les véritables liens de la solidarité et de la fraternité, fondements des rapports sociaux.

Supposons que, par une circonstance quelconque, tout un peuple acquière la certitude que dans un mois, dans un an, si l'on veut, il sera anéanti, que pas un individu ne survivra, qu'il ne restera plus trace de lui-même après la mort, que fera-t-il pendant ce temps ? Travaillera-t-il à son amélioration, à son instruction ? Se donnera-t-il de la peine pour vivre ? Respectera-t-il les droits, les biens, la vie de son semblable ? Se soumettra-t-il aux lois, à une autorité, quelle qu'elle soit, même la plus légitime, l'autorité paternelle ? Y aura-t-il pour lui un devoir quelconque ? Assurément non. Eh bien ! ce qui n'arrive pas en masse, la doctrine du néantisme le réalise chaque jour isolément. Si les conséquences n'en sont pas aussi désastreuses qu'elles pourraient l'être, c'est d'abord parce que, chez la plupart des incrédules, il y a plus de forfanterie que de véritable incrédulité, plus de doute que de conviction, et qu'ils ont plus peur du néant qu'ils ne veulent le faire paraître ; le titre d'esprit fort flatte leur amour-propre ; en second lieu, que les incrédules absolus sont en infime minorité ; ils subissent, malgré eux, l'ascendant de l'opinion contraire et sont maintenus par une force matérielle ; mais que l'incrédulité absolue arrive un jour à l'état de majorité, la société est en dissolution. C'est à quoi tend la propagation de cette doctrine. Quelles qu'en soient les conséquences, si elle était vraie, il faudrait l'accepter, et ce ne serait ni des systèmes contraires ni la pensée du mal qui en résulterait qui pourraient faire qu'elle ne fût pas. Or, il ne faut pas se dissimuler que le scepticisme, le doute, l'indifférence, gagnent chaque jour du terrain, malgré les efforts de la religion ; ceci est positif. Si la religion est impuissante contre l'incrédulité, c'est qu'il lui manque quelque chose pour la combattre, de telle sorte que si elle restait dans l'immobilité, en un temps donné elle serait infailliblement débordée. Ce qui lui manque dans ce siècle de positivisme, où l'on veut comprendre avant de croire, c'est la sanction de ses doctrines par des faits positifs ; c'est aussi la concordance de certaines doctrines avec les données positives de la science. Si elle dit blanc et si les faits disent noir, il faut opter entre l'évidence et la foi aveugle. C'est dans cet état de choses que le spiritisme vient opposer une digue à l'envahissement de l'incrédulité, non seulement par le raisonnement, non seulement par la perspective des dangers qu'elle entraîne, mais par les faits matériels, en faisant toucher du doigt et de l'œil l'âme et la vie future.

Chacun est libre sans doute, dans sa croyance, de croire à quelque chose ou de ne croire à rien ; mais ceux qui cherchent à faire prévaloir dans l'esprit des masses, de la jeunesse surtout, la négation de l'avenir, en s'appuyant de l'autorité de leur savoir et de l'ascendant de leur position, sèment dans la société des germes de trouble et de dissolution, et encourent une grande responsabilité.

(*Le Ciel et l'Enfer*.)

Allan Kardec.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

Mon cher Monsieur Gabriel,

Si, par mes occupations, je ne puis satisfaire mon désir d'être assidu comme les années dernières aux intéressantes et instructives séances de notre Société, je dois, au moins, pour encourager ceux de nos F. E. C. qui sont dans le même cas (et ils sont nombreux) faire le récit de la faveur que Dieu a bien voulu m'accorder, sans doute, en compensation de la stérilité des efforts que j'ai faits pour l'obtention d'une médiumnite quelconque, pour correspondre sans intermédiaire avec nos chers Esprits familiers.

Vous vous souvenez probablement, cher monsieur Delanne, de mon chagrin de l'apparent abandon dans lequel j'ai vécu plusieurs années, sans me douter de l'agréable surprise qui m'était réservée pour la consolation, la sécurité sanitaire da ma famille et de plusieurs autres.

Depuis trois ans environ, j'ai été poussé intuitivement, dans maints cas urgents, à magnétiser chez moi et ailleurs, et j'ai eu la joie de réussir dans mes essais. J'ai eu donc de sérieux motifs de croire que Dieu m'accordait le don de guérir.

Dans ces dispositions d'esprit, il me vint à point, pour les affirmer, plusieurs journaux de magnétisme, comme prospectus, invitant les amateurs de cette science à s'abonner à tel journal où sont publiés ses principes. Sentant l'utilité de la connaissance des lois qui la régissent, je me mis sérieusement à l'étude, afin de ne plus tâtonner dans l'application du magnétisme sur ceux que je serais appelé à soulager ou à guérir, me souvenant de l'adage: « *Aide-toi, le ciel t'aidera.* »

Heureusement cette tâche m'est facilitée, et à tous ceux qui veulent en profiter, par l'habile direction de M. le professeur H. Durville, qui se dévoue gratuitement à l'enseignement du magnétisme au profit de tous les membres de la *Société magnétique de France*, dont il est l'initiateur, le fondateur et le secrétaire général.

Plus l'on vit et mieux l'on voit, moyennant une persévérante attention, que rien, dans la nature physique, n'a été fait au hasard, mais que le tout jusque dans ses plus petites parties, a sa destination, selon sa constitution matérielle et les qualités qui y sont inhérentes. Aussi, combien n'avait pas raison celui qui a dit : *Connais-toi toi-même*.

En effet, souvent, où est l'utilité de chercher au loin, quand l'on peut s'étudier longtemps avant de se bien connaître et lorsque l'on croit y être arrivé, ce n'est que par illusion et par présomption que l'on se croit dans une exacte appréciation, car ce corps (pour ne parler que de notre physique), prison de notre âme, considéré si simple par les superficiels, est un puits inépuisable à recherches, et pour celui qui en doute, il n'a qu'à lire votre beau livre : *Le Spiritisme devant la Science* pour s'en convaincre. C'est pourquoi connaissant la tâche trop lourde pour moi, je me suis contenté d'abord des effets que j'ai obtenus, sans en rechercher les combinaisons originelles; puis la pratique m'a démontré l'urgence de l'étude, afin d'agir méthodiquement et sciemment.

Oui, je remercie Dieu de tout mon cœur de cette impulsion intérieure qui, par ses heureux débuts, m'a incité à prendre au sérieux l'emploi de cette précieuse faculté qui atténue un peu l'aridité de la vie présente.

Je remplis humblement, joyeusement et gratuitement ce devoir, puisque Dieu m'en a accordé la pratique par don gratuit.

C'est une grande satisfaction de pouvoir, sans connaissance médicale, soulager ses semblables, entretenir en eux la vie et ramener la santé du corps, en attendant, pour beaucoup d'entre eux, qu'ils sachent, par des preuves palpables, que cette vie n'est qu'un passage d'épreuves plus ou moins pénibles qui, si elles sont souffertes avec résignation, nous procureront un bonheur au-dessus de nos espérances.

Le magnétisme curatif est donc un instrument dont devrait, après essais probants, se servir toute personne aimant à pratiquer la charité.

Il est fâcheux que nombre de gens, même instruits et studieux, estimant sans examen le magnétisme comme surnaturel et dangereux; d'autres, comme du charlatanisme plus ou moins méprisable ou, tout au moins indigne d'attention, s'arrêtent obstinément à une négation pure et simple, comme de parti pris. Ils sont loin de se douter que par l'examen attentif des résultats, ils seraient plus aptes à le concevoir et à comprendre aussi le spiritisme qui pour eux est encore plus incroyable.

Il est certain que pour tout homme consciencieux les débuts du magnétisme doivent être hésitants par prudence, mais dès qu'il a obtenu quelques succès heureux, il est encouragé, alors il continue ses bienfaits gratuits, s'assure par la méthode scientifique des effets qu'il doit produire par les procédés qui y sont indiqués, modifie les siens qui deviennent plus certains et plus rapides. Alors il ne s'arrête plus; toute souffrance lui prescrit le devoir de la faire disparaître; tout souffreteux doit recouvrer la santé.

Ayant donc reconnu l'efficacité des soins que je donnais, j'ai profité des occasions que j'ai crues

favorables et mes malades n'ont eu qu'à s'en féliciter.

Voici, cher F. E. C., les principaux cas de guérisons et de soulagements que j'ai obtenus :

1° Ma fille Léa, 16 ans, a toujours été sujette à de fréquents maux de tête et depuis quelque temps à des maux de reins mensuels et à l'estomac ; je la guéris toujours en huit ou dix minutes. Je lui ai fait passer aussi des engelures, le coryza, la constipation, un coup d'air, deux brûlures, une dartre, sans plus de temps chaque fois.

2° Sa grand'mère, 82 ans, a été prise trois fois par le mal de reins, en février et mars 1885, guérison chaque fois en vingt ou vingt-cinq minutes. Depuis dix-huit mois, palpébrite à l'œil gauche, toutes les trois ou quatre semaines ; dix ou quinze minutes suffisent pour que l'œil soit intact le lendemain. Son grand âge lui oblitère de temps en temps la lucidité mentale ; le lendemain d'une demi-heure de soins magnétiques, le moral est rétabli, les jambes lui ont fait défaut plusieurs fois en septembre dernier et le bras gauche se paralysait ; par les mêmes soins j'ai produit le rétablissement en 4 ou 5 jours.

3° Mme Courlet, avant 1885, avait, tous les deux ou trois mois, un mal nerveux qui se déclarait par la tête, puis se généralisait pour une durée de deux ou trois jours, et alors elle ne pouvait supporter ni jour, ni bruit et endurait des douleurs atroces ; depuis février 1885, je l'ai magnétisée à chaque apparition du mal et l'ai toujours guérie en quinze minutes environ.

Le 19 novembre 1886, après plusieurs pronostics de nous inconnus, Mme Courlet fut tout à coup saisie dans les jambes par de vives douleurs qui montèrent dans le ventre, puis dans les poumons, et faillirent plus de vingt fois l'étouffer pendant une huitaine de jours. Enfin, la science médicale, après bien des craintes, la sauva. En ces crises terribles, plusieurs fois, dans ma perplexité, je magnétisai et j'eus ainsi la preuve de l'efficacité du magnétisme pour ce cas grave. Aussi, au retour de cette congestion pulmonaire, en juin 1887, connaissant le danger que nous courions à chaque crise, je la magnétisai, je puis dire avec acharnement, et je vainquis le mal qui, depuis, a tenté bien des fois de revenir ; mais je veille et ne lui permets pas de s'installer ; je le chasse chaque fois par le magnétisme. Je lui ai aussi supprimé la constipation qui la tourmentait depuis des années ; enfin, je suis obligé de la magnétiser plusieurs fois par semaine, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre.

4° Le 23 février 1885, étant à la noce du frère de mon gendre, Mme B..., mère de la mariée, fut atteinte, dès le matin, par un mal de tête qui allait toujours en s'aggravant. Au début du premier repas de la noce, elle dit à son mari : je ne me suis pas trompée ce matin quand je t'ai dit que mon mal de tête m'envahissait sérieusement ; je suis de plus en plus souffrante, je serai bientôt contrainte de me retirer, je n'en puis plus ! Je lui demandai la permission d'essayer de la soulager par le magnétisme, à quoi elle acquiesça aussitôt. Je lui magnétisai d'abord la tête et plus encore l'estomac. quinze à vingt minutes suffirent pour faire disparaître complètement le mal, et ce fut Mme B... qui dansa le plus de la noce.

5° Le 14 mai 1886, Mme Michen, notre femme de ménage, 60 ans, souffrait des douleurs rhumatismales dans l'épaule et le bras droits, ce qui lui ôtait la liberté des mouvements ; en moins d'une d'une demi-heure, je lui enlevai ces douleurs.

Dans les premiers jours d'avril 1887, un érésypèle lui vint sur le nez ; elle en souffrait vivement. « Il est dur comme du bois, disait-elle, et ne puis le toucher sans ressentir des douleurs aiguës. » Je magnétisai l'endroit malade un quart d'heure, pendant lequel Mme Michen me dit : je sens un travail de dégagement agréable ; c'est comme si on me remuait le nez, et pourtant vous avez la main à distance ; puis, se touchant, elle dit toute étonnée : c'est bien drôle, je puis me toucher maintenant sans douleur ! Le lendemain elle était parfaitement guérie.

6° Le 12 juin 1886, nous étions à la noce d'un de mes neveux ; dans l'après-midi, mon plus jeune frère, qui a quarante ans, fut pris deux fois par les crampes dans les genoux et les cuisses, de sorte qu'il ne pouvait plus marcher. Au moyen de passes magnétiques, je les lui enlevai en dix minutes au plus, chaque fois.

7° En février et en mars 1887, je me suis fait passer deux engelures chaque fois. — Le 4 avril, il me venait un orgelet à l'œil droit ; je l'ai fait passer en le magnétisant trois fois pendant cinq minutes. Le 19 du même mois, cet inconvénient s'étant reproduit, je le fis disparaître encore par le même procédé.

8° Le 8 mars 1887 était le troisième jour que je voyais M. D..., bureaucrate, souffrir violemment des nerfs dentaires ; il ne pouvait reposer, son épouse passait les nuits à le soigner. Je lui renouvelai ma proposition d'essai pour le soulager ; il accepta. Après quinze à vingt minutes de magnétisme sur la joue et l'oreille, ses nerfs se détendirent, la douleur diminua sans interruption jusqu'au calme complet. Il ressentit alors tout le poids d'une insomnie de trois jours. Sur sa demande écrite depuis un instant, son chef lui avait

envoyé un remplaçant, mais il se sentit envahir par une délicieuse langueur à laquelle il céda. Il s'accouda sur la table voisine de son pupitre où il resta toute l'après-midi à dormir ; puis il s'en alla, se coucha aussitôt, et dormit encore toute la nuit. — De retour le lendemain à notre bureau commun : « Que l'on est heureux, disait-il, quand on ne souffre pas ! »

9° Le 17 juin 1887, M. S..., contre-maître de fabrication au gaz, me dit : il y a longtemps que j'ai l'œil gauche rouge (conjonctivite), je ne sais plus qu'y faire pour le guérir.

— Voulez-vous que j'essaie par le magnétisme ? lui dis-je.

— Je ne demande pas mieux.

Mon opération dura environ un quart d heure. Le lendemain il était guéri.

10° Mme Guébin, contre-maîtresse dans l'atelier de Mme Courlet, avait, le 13 juillet dernier, un violent mal de tête, ce qui lui promettait pour le lendemain, jour de la Fête nationale, une journée de grandes souffrances. Après vingt minutes de soins, le mal était disparu. Cette dame fut plus d'un mois sans ressentir le moindre malaise. Le 24 août, mêmes souffrances et même succès. — Le 30 août, mal de dents occasionnant le mal de tête ; magnétisation pendant un quart d'heure. — Le 6 septembre, un point de chaque côté dans les lombes ; soins, un quart d'heure. — Le 20 septembre, grande obstruction dans les bronches ; débarrassée en vingt minutes.

11° Mme C..., notre voisine, était le 27 juillet très malade depuis quelques jours d'une courbature, à la suite de plusieurs jours d'un travail excessif ; sa situation paraissait intolérable. Comme le mal était général, je la magnétisai à grands courants ; après vingt minutes de travail, Mme C... ressentit un grand bien-être, et dix minutes plus tard elle dit qu'elle était tout à fait guérie. Le lendemain, elle revint pour un point de côté que je lui enlevai en quinze minutes. Elle était complètement rétablie.

12° Le 27 juillet 1887, Mme Beaumann, cinquante ans, vint me dire : Mme P..., m'a envoyée auprès de vous pour que vous me guérissiez. Je suis bien malheureuse, je suis sourde depuis longtemps de l'oreille droite et depuis un mois de l'oreille gauohe ; je garde les enfants de mon fils et ne les entends pas pleurer ; lorsque je vais dehors, je ressemble à une folle, regardant toujours à droite et à gauche si je ne vais pas être écrasée par les voitures. — Je la magnétisai pendant trente à trente-cinq minutes, et lui recommandai de revenir le 29, surlendemain. Elle revint, en effet, et me dit tout d'abord : Que je suis heureuse ! monsieur ; de l'oreille gauche, j'ai entendu sonner notre pendule ; j'ai été au marché, et j'en ai entendu la cloche. — Le 2 août, troisième séance, pendant laquelle elle me dit qu'elle avait entendu plus distinctement. — Le lendemain 3, suite du progrès de l'audition de l'oreille gauche ; dégagement des tempes et du front, dont elle souffrait depuis longtemps, et du nez, par où elle ne pouvait respirer que difficilement. — Enfin, le 5, Mme Beaumann était radieuse. Sa première expression : Que je suis heureuse ! monsieur, la nuit dernière, étant couchée sur le côté gauche, de l'oreille droite j'ai entendu sonner ma pendule. Après les soins magnétiques d'habitude, elle me remercia dix fois chaleureusement et ne revint plus.

13° Depuis quelques mois, je remarquais un voisin grand et gros (66 ans), qui me faisait l'effet de souffrir beaucoup : il marche à l'aide de béquilles, très lentement et péniblement. Désirant le soulager, je lui demande un jour des nouvelles de sa santé : Ça va comme d'habitude, me dit-il, c'est-à-dire assez mal, comme vous voyez.

— Y a-t il longtemps que vous êtes ainsi ? lui dis-je.

— Il y a une vingtaine d'années que j'ai les reins fixes, ankilosés, mais depuis quatre ou cinq ans, ils sont toujours plus ou moins douloureux. Les médecins appellent ma maladie rhumatisme chronique. J'ai les jambes très enflées, et, enfin, différentes choses qui me rendent la vie bien pénible ; la nuit, je ne puis me tourner dans mon lit sans ressentir des douleurs atroces.

— N'avez-vous rien essayé pour vous guérir, lui dis-je ?

— Si, j'ai essayé un peu de tout et ne suis arrivé à rien.

— Avez-vous essayé du magnétisme ?

— Non, et je crois que ça ne ferait rien non plus ; d'abord je ne crois pas au magnétisme ; mais ça ne fait rien, j'essaierais bien tout de même, pour dire que j'ai essayé de tout.

A partir de ce jour, 16 août 1887, je l'ai magnétisé le lundi et le jeudi de chaque semaine. Après les deux premières séances, il me dit : Je perds beaucoup d'eau par les mollets dont la place dans mon lit est toute mouillée le matin ; au bout d'une quinzaine de jours ses jambes étaient entièrement désenflées. Aux séances suivantes il me dit : J'ai maintenant les mouvements de la tête libres ; mes douleurs entre les épaules et celles du bras gauche sont passées. Un autre soir : Ma rétension d'urine est passée et mon urine est redevenue claire. Quelques jours plus tard : Mes douleurs de reins sont disparues et depuis quelques jours je me tourne aisément dans mon lit presque sans douleur. A

chaque séance, il me prévenait quand ses jambes et ses pieds étaient bien réchauffés par le magnétisme, ce qui mettait fin à la séance. Au moment des derniers changements de température, il me dit : Quelle différence de cette année aux précédentes ; si je ressens désagréablement ces changements, c'est par une gêne seulement pour la marche, tandis que les autres années, j'avais, en outre, de vives douleurs à supporter.

Je l'ai ainsi magnétisé quarante-deux fois jusqu'au 5 janvier dernier, puis il a déménagé pour aller demeurer à Ivry.

14° Le 21 décembre 1887, Mme Besnard, ouvrière de Mme Courlet, a mal à l'estomac, surtout depuis une maladie pulmonaire récente qui lui a occasionné une interruption de travail de 6 semaines et qui fit craindre pour ses jours ; elle a aussi des battements de cœur. Pendant l'opération, elle éprouve non seulement le dégagement des endroits désignés, mais aussi un engourdissement momentané de la cuisse droite et sensation de torsion dans la jambe, du même côté, près de la cheville; c'étaient ces endroits qui, à la veille de ressentir des douleurs comme autrefois, s'emparaient du fluide curatif, et les douleurs ne vinrent pas. Le 24 décembre, Mme Besnard était reprise dans les poumons et ne respirait que difficilement en ressentant une gêne douloureuse sous les deux omoplates qui l'a mise sur le point de quitter son ouvrage ; je la soignai une demi heure et elle fut guérie.

Je m'arrête à ces effets principaux, mon cher directeur ; détailler tous les cas moindres, deviendrait fastidieux sans persuader davantage le lecteur.

Je l'ai dit, c'est à chacun de se mettre à l'ouvrage sous l'œil de Dieu et l'aide des esprits protecteurs.

Et avec Deleuze j'ajoutera. :

« Si les services qu'on a rendus sont bientôt ou-
« bliés, si l'on s'expose à des plaisanteries, au ri-
« dicule et même à l'accusation du charlatanisme ;
« on se rappellera qu'on a Dieu pour témoin de
« ses actions, et qu'on est trop heureux qu'il dai-
« gne se charger seul de la récompense. »

LÉON COURLET.

PROVINCE

Nous recevons à l'instant la note suivante :

10 Mars.

Le Mans. — Jeudi 8 mars, M. Léon Denis a fait une conférence très applaudie sur le spiritisme (doctrine et morale) ; le Spiritisme et la question sociale, etc., à la suite de laquelle une Société spirite et magnétique a été fondée pour l'étude et la vulgarisation de ces deux sciences. De nombreuses adhésions ont été recueillies et le bureau a été constitué de la manière suivante : Président, M. Hubert ; vice-présidents, Mme Trouvé, M. Lalévreix ; secrétaire général, M. le docteur Cornilleau ; trésorier, M. Niepceron ; président d'honneur, M. Léon Denis. Nous félicitons nos frères du Mans de s'être constitués en Société, c'est le moyen de travailler avec fruit à l'étude des faits, si nombreux de notre chère doctrine. Nous leur souhaitons bonne chance, et nous serons heureux de publier le résultat de leurs travaux s'ils veulent nous les communiquer. Nous attendons aussi la conférence de notre ami, M. Denis ; les lecteurs lui sauront gré de son dévouement.

AVIS

Afin de répondre au vœu de beaucoup de nos lecteurs, nous faisons désormais partir l'abonnement du **premier janvier** Nous prions en conséquence tous nos amis de vouloir bien prendre note de ce nouveau règlement et de nous adresser le plus tôt possible le montant de leur abonnement.

*
* *

Nous prions nos correspondants de ne pas se formaliser si nous ne répondons pas immédiatement à leurs lettres, car le nombre des correspondances est considérable et il nous est de toute impossibilité d'y faire de suite une réponse. De plus, les frais occasionnés par ces lettres sont assez forts pour grever lourdement le budget de l'Union. Le comité de l'Union spirite française a décidé, en conséquence, qu'il ne serait plus répondu aux lettres qui ne renfermeraient pas un timbre-poste pour l'affranchissement de la réponse.

*
* *

Nous rappelons à nos amis que suivant l'usage après la cérémonie commémorative sur le tombeau d'Allan Kardec, un banquet réunira tous les spirites, 167, galerie de Valois. On peut dès à présent retenir des places, 39 et 41, passage Choiseul.

NOTE

Mme Péreuil, médium-guérisseur, nous fait part de son changement de domicile ; elle reçoit actuellement 10, rue du Chaume, où elle soigne gratuitement.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Levy Finger et ses fils.

6e ANNÉE. — N° 7 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) AVRIL 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

31 MARS 1888

19e anniversaire de la mort d'Allan Kardec

A cette occasion, nous nous réunirons, le samedi 31 mars, à une heure et demie, au cimetière du Père-Lachaise, près le dolmen d'Allan Kardec, afin d'honorer la mémoire du Maitre.

Nous convions à cette cérémonie tous les adeptes présents à Paris.

Des discours seront prononcés.

Banquet Spirite

Le soir du même jour, samedi 31 mars, un banquet sera donné au restaurant Richefeu, 167, galerie de Valois (Palais-Royal).

Nous y convions, avec les groupes qui les années précédentes ont fraternisé avec nous, tous ceux qui partagent nos idées ou qui ne les combattent pas.

Le prix du banquet est fixé à 3 fr. 25 par personne.

On est prié de se faire inscrire avant le 25 courant, le nombre approximatif des convives ayant besoin d'être connu à cette date.

On trouvera des cartes :

1° Chez M. Delanne, 41, passage Choiseul ;
2° Chez M. Tarlay, 60, rue Fontaine-au-Roi ;
3° Chez M. Michel, 186, faubourg St-Antoine ;
4° Et au restaurant Richefeu, 167, galerie de Valois.

On est convoqué pour 6 heures et demie au plus tard. Le service commencera à 7 heures très précises.

Une soirée suivra ce banquet à laquelle seront gratuitement et favorablement accueillies les personnes qui n'auraient pu assister au repas.

Cette soirée commencera à 9 heures.

NOS DÉFAUTS

Conférence du vendredi 16 mars

Mesdames, Messieurs,

La réserve que m'impose, tout naturellement, le titre de cette conférence me sera d'autant plus facile à observer que la nature de mon sujet n'exige pas absolument un examen détaillé de nos défauts. En tout cas, veuillez croire, Mesdames et Messieurs, qu'il n'entre nullement dans ma pensée d froisser la susceptibilité de qui que ce soit.

Un entretien sur nos qualités eût certainement été plus agréable. Je n'ai pas cru, cependant, devoir aborder ce dernier sujet, tout aussi délicat que le premier dans un autre ordre d'idées, et plus difficile encore à traîter, pour des raisons que je préfère passer sous silence.

C'est donc de nos défauts qu'il s'agit. Je dirais volontiers de *vos* défauts si je ne craignais de manquer de courtoisie, car, moi, je n'ai certes pas les défauts qu'on m'accuse d'avoir.

Par exemple, ce que vous prenez chez moi pour un mouvement de colère n'est qu'une révolte contre une injustice ou une inconvenance. Je suis impressionnable, voilà tout. C'est une simple question de tempérament et non un défaut.

Moi jaloux et envieux ? Pas du tout ! Je constate tout bonnement que mon voisin réussit dans toutes ses entreprises ; qu'il est riche, considéré, comblé d'honneurs, heureux en un mot, tandis que moi, certainement tout aussi capable que lui, je trouve partout entraves et déceptions. Je fais pourtant ce que je dois en toutes circonstances, mais que voulez-vous, moi je n'ai pas de chance. Il est bien vrai que la fortune aveugle distribue ses faveurs en dépit du bon sens et que ce n'est pas toujours le mérite qui est récompensé. Y a-t-il vraiment une Justice ?...

De même je n'ai de haine pour personne, ni aucun désir de vengeance. Cependant je regarderais comme une faiblesse d'être aimable avec mes ennemis. Refuser un service à celui qui m'a offensé n'est point, à mon avis, une méchanceté. Quand le mal vient à qui l'a produit, je considère que c'est justice et je m'en rejouis au fond de moi-même. Si une occasion — que je n'ai pas cherchée — s'offre à moi, me donnant les moyens de punir un ennemi, suis-je donc coupable d'en profiter ?

On voudrait insinuer que je suis égoïste. Comme on ne me connaît guère ! Je ne cesse, au contraire, de penser à ceux qui souffrent. Je compare souvent ma position avec celle des nombreux déshérités de la terre. Devant ma table bien servie, je songe amèrement aux malheureux qui manquent de pain. Dans mon salon bien chauffé, commodément assis dans un moelleux fauteuil, pendant les longues soirées d'hiver, je me transporte, en imagination, dans les mansardes glacées où la misère habite, où tremblent les membres grêles des petits enfants, et je gémis en pensant que, dans un pays civilisé, on n'ait pas encore créé d'institutions pour la suppression, ou tout au moins pour le soulagement de tant d'infortunes. Chacun y devrait songer comme moi. Seul, que puis-je faire? Je n'ai point de superflu. Mes revenus sont limités. Je suis, par nécessité de position, obligé à un grand train de maison. Mes rapports sociaux me font un devoir de m'occuper de moi-même. C'est par un sentiment de conservation que je me couvre de vêtemenls chauds pendant l'hiver, légers pendant l'été. J'obéis en cela à la loi de nature. J'apprécie le confortable que Dieu m'a donné et je suis affligé de la misère des autres. Est-ce donc là de l'égoïsme ?

Suis-je gourmand parce que j'aime les bonnes choses et qu'entraîné par la matière dont nous subissons tous l'influence, j'en use parfois très largement ?

Suis-je orgueilleux parce que j'ai le sentiment de ma haute valeur, ou paresseux parce que j'aime beaucoup la tranquillité ?...

Mais à quoi bon faire l'énumération de tous les défauts qui déparent notre pauvre humanité et dont chacun de nous possède une part ?

Oui, Mesdames et Messieurs. vous et moi, nous avons des défauts. Quels sont les vôtres ? Je veux l'ignorer. Quels sont les miens?... Je ne les connais pas.

Voilà, Mesdames et Messieurs, qnel est le raisonnement de la plupart d'entre nous. Chacun, à part soi, s'accorde une indulgence telle, que ses propres défauts s'amoindrissent, disparaissent, et même se transforment en qualités.

Allons ! mettons-y plus de franchise et plus de vérité. Faisons un effort, et, quoiqu'il nous en coûte, reconnaissons ensemble que nous sommes encore assez loin de la perfection. Disons nettement que nous avons quelques défauts ; de tout petits, que nous ne nommons pas et que nous attribuerons à l'infériorité du monde sur lequel nous avons été jetés.

Ceci admis, le mal étant connu, ne pensez-vous pas que nous ferions bien d'y chercher remède? N'avons-nous pas intérêt à nous débarrasser de nos imperfections ?

— D'accord, direz-vous, mais comment? Quel est le meilleur guide en ces questions ?

Toutes les religions, tous les codes de morale des peuples civilisés ont pour base le bien à l'exclusion du mal et nous font une loi de nous affranchir de nos vices, de nos passions, de nos simples défauts.

Cependant, en dépit de ces excellentes recommandations, le progrès moral de l'humanité n'a suivi que de loin le progrès intellectuel. Si les principes de morale n'ont pas pénétré assez profondément dans le cœur de l'homme, c'est évidemment que l'homme n'était pas mûr pour les concevoir ou que le raisonnement qu'on lui faisait entendre manquait de logique. Toujours est-il que les théories mises en avant jusqu'à ce jour n'ont pas eu assez de puissance de conviction pour faire

bien comprendre à l'homme la nécessité immédiate d'une amélioration.

Ce n'est point le matérialisme, sous aucune de ses formes. qui nous donnera jamais l'idée de travailler à notre amélioration. La pensée du néant ne peut, au contraire, que nous pousser à l'égoïsme.

La religion n'a pas plus de force sur nous que le matérialisme. Elle est tout aussi impuissante parce que ses doctrines, en désaccord avec la science et le progrès, choquent la raison et le bon sens.

Quant aux divers systèmes philosophiques anciens et nouveaux, admettant la survivance de l'être, leurs conséquences sont les mêmes ; aucun d'eux ne satisfait pleinement ni la raison ni les aspirations de l'homme.

Voyons si le spiritisme y répond mieux ? Pour en être convaincu il nous suffira de lire dans *la Genèse* d'Allan Kardec les passages suivants :

« Quiconque a médité sur le spiritisme et ses conséquences et ne le circonscrit pas dans la production de quelques phénomènes comprend qu'il ouvre à l'humanité une voie nouvelle et lui déroule les horizons de l'infini ; en l'initiant aux mystères du monde invisible il lui montre son véritable rôle dans la création, rôle *perpétuellement actif*, aussi bien à l'état spirituel qu'à l'état corporel. L'homme ne marche plus en aveugle : il sait d'où il vient, où il va et pourquoi il est sur la terre. L'avenir se montre à lui dans sa réalité, dégagé des préjugés de l'ignorance et de la superstition ; ce n'est plus une vague espérance : c'est une vérité palpable, aussi certaine pour lui que la succession du jour et de la nuit. Il sait que son être n'est pas limité à quelques instants d'une existence éphémère ; que la vie spirituelle n'est point interrompue par la mort ; qu'il a déjà vécu, qu'il revivra encore et que de tout ce qu'il acquiert en perfection par le travail, rien n'est perdu ; il trouve dans ses existences antérieures, la raison de ce qu'il est aujourd'hui ; et : *de ce que l'homme se fait aujourdhui, il peut conclure ce qu'il sera un jour* ».

« Avec la pensée que l'activité et la coopération individuelles dans l'œuvre générale de la civilisation sont limitées à la vie présente, que l'on n'a rien été et que l'on ne sera rien, que fait à l'homme le progrès ultérieur de l'humanité ? que lui importe qu'à l'avenir les peuples soient mieux gouvernés, plus heureux, plus éclairés, meilleurs les uns pour les autres ? Puisqu'il n'en doit retirer aucun fruit, ce progrès n'est-il pas perdu pour lui ? que lui sert de travailler pour ceux qui viendront après lui, s'il ne doit jamais les connaître, si ce sont des êtres nouveaux qui, peu après, rentreront eux-mêmes dans le néant ? Sous l'empire de la négation de l'avenir individuel tout se rapetisse forcément aux mesquines proportions du moment et de la personnalité.

« Mais, au contraire, quelle amplitude donne à la pensée de l'homme la *certitude* de la perpétuité de son être spirituel ! Quoi de plus rationnel, de plus grandiose, de plus digne du Créateur que cette loi d'après laquelle la vie spirituelle et la vie corporelle ne sont que deux modes d'existence qui s'alternent pour l'accomplissement du progrès ! quoi de plus juste et de plus consolant que l'idée des mêmes êtres progressant sans cesse, d'abord à travers les générations du même monde et ensuite de monde en monde jusqu'à la perfection, *sans solution de continuité* ! Toutes les actions ont alors un but, car, en travaillant pour tous on travaille pour soi et réciproquement ; de sorte que ni le progrès individuel ni le progrès général ne sont jamais stériles ; il profite aux générations et aux individualités futures, qui ne sont autres que les générations et les individualités passées, arrivées à un plus haut degré d'avancement.

« Le progrès intellectuel accompli jusqu'à ce jour dans les plus vastes proportions est un grand pas et marque la première phase de l'humanité, mais seul il est impuissant à la régénérer ; tant que l'homme sera dominé par l'orgueil et l'égoïsme, il utilisera son intelligence et ses connaissances au profit de ses passions et de ses intérêts personnels.

Le progrès moral seul peut assurer le bonheur des hommes sur la terre en mettant un frein aux mauvaises passions ; seul il peut faire régner entr'eux la concorde, la paix, la fraternité. »

Des réflexions qui précèdent nous pouvons, sans crainte, Mesdames et Messieurs, tirer cette conclusion : que le spiritisme, si on en veut bien comprendre l'esprit, peut nous pousser sûrement et rapidement dans la voie du progrès moral.

Nous savons que le matérialisme, qu'il soit néantiste ou panthéiste, ne satisfait ni la raison ni l'esprit ; que les religions, avec leurs mystères, nous laissent dans un doute voisin de la négation ; qu'il en est ainsi des différents systèmes spiritualistes, qui sont tous plus ou moins obscurs.

La doctrine spirite, au contraire, sans avoir la prétention d'expliquer toutes choses, nous fait mieux comprendre qu'aucune autre les événements de la vie terrestre, leurs causes et leurs conséquences probables. D'où la certitude que nos actions présentes déterminent notre situation future dans l'au-delà.

Cette confiance nous aide à supporter nos épreuves et nous porte à préparer à l'avance notre place dans le monde spirituel par notre conduite ici-bas.

Oh ! je sais combien la vie est dure pour quelques-

uns. Je connais les difficultés du combat et les aspérités de la route du devoir. Aussi j'admire le courage des forts, j'excuse la défaillance des faibles, je dis aux désespérés que Dieu n'exige pas l'impossible et qu'il tient compte de leurs efforts.

Quiconque a le désir sincère de s'améliorer, est entré dans la voie du progrès ; quiconque a pu se débarrasser du plus léger de ses défauts a déjà progressé.

Ceux que la lumière du spiritisme a éclairés comprendront l'urgence d'une amélioration individuelle, afin d'aider au progrès général, dont ils profiteront eux-mêmes dans l'avenir ; quant aux incrédules, leur temps viendra.

Je n'entends pas dire que la force que nous tirons du spiritisme peut nous transformer d'un seul coup; je constate, au contraire, qu'ayant à lutter contre l'influence du milieu vicié dans lequel nous nous agitons, notre épuration ne peut que s'effectuer lentement.

On m'objectera qu'il n'est pas bésoin de la morale spirite pour se bien conduire. On ajoutera avec raison que de très honnêtes gens sont matérialistes; que la pratique d'une religion quelconque suffit à beaucoup pour leur tracer une règle de conduite, soulager leurs souffrances et leur donner confiance en l'avenir spirituel. Soit, je n'y contredis pas. Cela prouve que ceux qui pensent ainsi ont en eux une parcelle de la vérité et possèdent, en tout cas, le sentiment du bien.

Je ne suis pas exclusif. J'ai connu et je m'honore de compter encore au nombre de mes amis des personnes professant une opinion diamétralement opposée à la mienne, sous le triple rapport politique, philosophique et religieux. Ce qui ne m'empêche pas de les tenir en haute estime, parce que je crois à la sincérité de leurs opinions, parce que je sais que leurs sentiments sont l'expression d'une conscience intègre. Ils croient à quelque chose, et ce quelque chose est bien ; cela suffit en pareil cas. Ils suivent une marche correcte ascendante vers le mieux. Nous n'avons pas à nous en plaindre, car ils sont nos auxiliaires sans le vouloir, sans le savoir.

Nos ennemis — qui agissent contre eux-mêmes et contre le progrès social — sont ceux qui ne croient à rien en dehors des choses visibles et des faits palpables. Par leurs théories subversives, ils sèment la discorde, le doute, la haine où la fraternité, la vérité, l'amour devraient régner sans partage.

Libre aux incrédules, aux esprits forts, de rire du spiritisme. Ils n'en détruiront pas la force, ils n'en amoindriront pas la morale. Les nombreux plaisants qui se servent à tout propos du fameux cliché : *Les esprits font tourner les tables et les têtes*, et qui s'arrêtent là, croyant avoir tout dit, pensent-ils, en cela, nous donner une preuve de la solidité de leur propre tête ?

Heureusement que de vrais savants se sont chargés de leur infliger une leçon méritée en étudiant, eux, sérieusement la question spirite et en déclarant ensuite publiquement, de leur voix scientifique autorisée, que le titre de spirite n'est pas nécessairement un brevet d'imbécillité.

Trouver mauvais que le spiritisme soit mis en discussion, notamment en ce qui concerne la partie expérimentale, serait un défaut d'intolérance que je ne veux pas avoir. Ce serait d'ailleurs une inconséquence, car je sais que ces questions sont loin d'être complètement résolues. Les adeptes éclairés de la doctrine cherchent eux-mêmes à en élucider les nombreux points obscurs ; ils ne peuvent donc qu'applaudir aux recherches des savants en cette matière, à la condition toutefois que ces derniers agiront de bonne foi et sans idées préconçues.

Mais tout en reconnaissant l'immense importance des études tendant à l'examen des phénomènes physiques, je préfère momentanément le côté moral de la doctrine, plus accessible à la masse des spirites et par conséquent mieux à même d'amener en nous une perfection relative, ou du moins un vif désir d'arriver à cette perfection.

Telles sont, Mesdames et Messieurs, les considérations que j'ai tirées des enseignements spirites et que je viens de vous exposer, comme le peut faire un homme qui n'a l'habitude ni de parler ni d'écrire.

J'ai essayé d'attirer l'attention des sceptiques sur l'influence de la philosophie spirite dans les questions humanitaires ; et, plus particulièrement, j'ai voulu rappeler aux adeptes déjà convaincus les avantages qui peuvent résulter pour eux et pour la société tout entière de la mise en pratique de la morale spirite.

Veuillez, Mesdames et Messieurs, juger favorablement mes intentions ; veuillez oublier les défauts de cette conférence en vous souvenant que l'indulgence est une qualité.

AUZANNEAU.

UNE CONFESSION POSTHUME

Carcassonne, le 22 février 1888.

Mon cher président, Monsieur Reignier,

Comme d'habitude, en passant dans la vieille ville de Carcassonne, un des principaux foyers du spiritisme en France, je m'empresse de rendre vi-

site aux vétérans propagateurs de notre chère doctrine et qui depuis l'origine de notre philosophie sont encore sur la brèche, où ils trouveront certainement la mort au champ d'honneur.

Carcassonne est la patrie d'un des enfants les plus illustres d'un groupe d'hommes remarquables qui ont attiré par leurs talents l'admiration de nos frères spirites; je veux parler de M. Timoléon Jaubert (1), l'auteur de fables dictées par « l'Esprit frappeur », dont plusieurs morceaux ont obtenu les plus hautes récompenses aux concours des Jeux floraux de Toulouse.

Tout le monde sait que M. Jaubert est un des médiums typtologues les plus puissants et les plus remarquables de notre siècle. Il possède une grande quantité de manuscrits très intéressants concernant le monde des Esprits, avec lequel il est resté en relations constantes depuis plus de trente ans.

C'est à sa bienveillance et à son amour de répandre la vérité que je dois le manuscrit que le « Spiritisme » va publier in extenso. Il peut s'intituler :

« *Confession de l'abbé Escribe* (2). »

Pour bien comprendre la signification des communications du curé de Fontiers, il est bon de rappeler en quelques mots ce qui a provoqué cette révélation. Le voici :

Le 8 août 1887, MM. Murtal, Auguste Cals, propriétaire, Romain Cals, propriétaire, Baptiste Audral, négociant, Pierre Bonnefous, propriétaire, Pierre Séguier, rentier ; ayant appris que M. Jaubert était médium, sollicitèrent de lui, quoique nullement connus, une séance spirite qui leur fut néanmoins gracieusement accordée.

Mais ces nouveaux visiteurs avouèrent franchement leur scepticisme.

L'un d'eux, plus osé que ses amis, s'adressa à M. Jaubert en ces termes : « Nous venons pour faire l'évocation d'un être que nous avons tous aimé. Eh bien, si le nom, que vous ne pouvez connaître, et auquel nous pensons, se révèle, cela nous suffira pour nous convaincre de la réalité de votre pouvoir. »

On se mit à la table aussitôt, et elle frappa la phrase suivante :

« Je suis l'abbé Escribe, Romain, pardonne-moi « mon intolérance (3). » (Romain était le nom de l'évocateur incrédule.) Les auditeurs furent tellement étonnés de la spontanéité de la réponse et du nom qui était bien celui que ces messieurs voulaient évoquer, que tout émus ils suspendirent la séance.

Leur incrédulité commença à faiblir. Ils demandèrent à revenir faire des expériences, et pendant un mois entier l'esprit du curé de Fontiers dicta mot par mot la révélation qu'on va lire et dont les témoins signèrent le dernier jour le procès-verbal, pour en attester l'authenticité absolue.

Séance du 10 août

Amis, à l'heure de ma mort, vainqueur de la matière, je m'abîmai dans l'amour de Dieu; ainsi la sainte mère du Christ s'abîme dans l'amour du sauveur du monde. Arrière, vaniteux, blasonnés; arrière, repus ! arrière, marchands et vendus ! vous ne pesez pas une obole dans la balance de la justice divine !... Arrière sophistes, linguistes, hébraïsants ; votre science s'évapore comme la brume sous les rayons du soleil. Arrière enfin celui qui trône indifférent sur la terre, quand son maître montrait les cieux. Amis, alliez l'amour du prochain à l'amour de Dieu. Assez de vaines formules ! assez d'arrogantes apostrophes, les payens en faisaient autant.

Séance du 12 août

Le sacrifice dans lequel le Christ, sanglant encore, descend sur l'autel, contient le plus sublime des enseignements ; que d'humilité ! que de grandeur ! Ah ! si le prêtre de nos jours avait en son cœur, toujours présent, le souvenir de la Cène, l'orgueil n'aurait jamais prise sur son âme !

Séance du 13 août

Après la Cène, le Calvaire, le Christ a gravé ses doctrines sur la pierre de son tombeau : le Christ a voulu donner l'exemple, apprenant ainsi à ses disciples que ne pas l'imiter c'était le trahir.

Amis, l'émotion me gagne, la voix de R... me pénètre comme un fer rouge ! Oui, les temps sont proches, l'éclair brille, la foudre gronde, la terre tremble, le voile se déchire, le temple s'écroule, les morts traînent leurs suaires et l'épée de l'ange flamboie dans les airs.

Séance du 14 août

Le fer est attiré par l'aimant, le Soleil attire les mondes, *les vivants attirent les morts*, les cœurs attirent les cœurs, et c'est dans vos cœurs que je dépose *ma confession*. Je me confesse à mon ami Romain, je me confesse à Cals, je me confesse à Cendrat, je me confesse à M. Jaubert *que je n'avais pas l'honneur de connaître*; admirable phénomène ! avais-je mérité tant de bonheur ? je fus bien coupable; à genoux, je vous fais l'aveu de mon crime.

(1) Vice-président du tribunal civil de Carcassonne, chevalier de la Légion d'honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

(2) Un nouveau curé d'Ars en quelque sorte, brave homme s'il en fut.

(3) Escribe fut cinquante ans curé dans le même village, tous les habitants approuvèrent cette communication qui pour eux est bien son caractère.

Oui, je fus un grand coupable!...! j'étais prêtre, j'avais charge d'âmes, je devais répandre la lumière, guider mon troupeau : j'ai commis le crime de lâcheté ; Dieu m'avait choisi entre tous les prêtres de mon diocèse : Comme Pierre, j'ai renié Dieu, mais je l'ai renié pendant quarante ans; pendant quarante ans, *j'ai vu les morts, j'ai parlé aux morts*, j'ai prié pour les morts qui me demandaient des prières.

Séance du 15 août

L'âme est immortelle; dégagée de son enveloppe, l'âme conserve sa liberté. Cette vérité si nécessaire au bonheur des hommes et cependant si controversée, je la possédais. Cela dit, je reviens à ma confession et Romain qui, hier, bondissait, comprendra mon crime.

Prêtre, me disait un mort, mon père est inconsolable et tu vois les larmes qu'il verse sur la tombe de son enfant adoré. Par pitié ! dis-lui que je vis encore, que je veille sur sa couche; que j'entends ses sanglots, que je prie pour lui et que ma mère se joint à moi. — Prêtre, me disait un autre mort, mon fils s'égare, la passion l'emporte, le précipice s'ouvre sous ses pas, il va tomber ! Dis-lui que je l'aime, que je souffre de ses souffrances ! Prêtre, sauve-nous tous deux !

Séance du 16 août

Que de mortes ! épouses ou mères ont imploré mon intervention, voilà la situation du pauvre curé de Fontiers. Et toi, Romain, toi, mon élève, toi, mon ami, toi dont le caractère est inflexible, et qui pousses la logique du bien jusqu'à ses plus extrêmes limites, qu'aurais-tu fait à ma place.

Séance du 17 août

Amis, je ne vous ai pas ouvert toute mon âme; Prêtre, me disaient les morts, aurais-tu délaissé le Christ? As-tu perdu le souvenir de tes premières batailles ? Que devient ton indépendance ? As-tu soumis ta raison au caprice de la malice et de l'orgueil? Oh! regarde autour de toi : le drapeau d'une science immorale et fratricide s'étale sur le temple de nos prétendus immortels; à l'heure actuelle des couronnes sont tressées pour cette lèpre qui ronge la société, la négation de Dieu et de l'âme ah ! regarde ! le monde semble marcher en arrière, il s'échoue sur les récifs, va-t-il s'engloutir dans la tempête ? est-il menacé d'un nouveau déluge? doit-il périr ? regarde, le vaisseau fait eau de toutes parts, prêtre, le temps presse : *annonce les morts* ! Romain, qu'aurais-tu fait à ma place?

Séance du 18 août

O mon Dieu, c'est à vos genoux que j'ai fait l'aveu de mes fautes, à votre miséricorde je devais ajouter l'expiation. L'église a retenti de mes confidences, mais ces confidences étaient voilées ; au prône, saignant encore, j'annonçai la fin du monde Les morts me prédisaient d'épouvantables catastrophes, et j'engageais les fidèles à la pénitence, seulement, je n'étais pas bien compris; je n'osais pas indiquer en public l'origine de mes convictions. A quelques amis je disais le fond de ma pensée : les uns me blâmaient, les autres me répondaient par un sourire de pitié : Tiens, à ce brave homme il faut une once d'ellébore, disait le grand Quod; le grave président Lacombe a, plus tard, lancé sur ma robe des foudres bien plus terribles; l'un et l'autre sont à mes côtés.

(*A suivre*).

AVIS

Nous prions nos correspondants de ne pas se formaliser si nous ne répondons pas immédiatement à leurs lettres, car le nombre des correspondances est considérable et il nous est de toute impossibilité d'y faire de suite une réponse. De plus, les frais occasionnés par ces lettres sont assez forts pour grever lourdement le budget de l'Union. Le comité de l'Union spirite française a décidé, en conséquence, qu'il ne serait plus répondu aux lettres qui ne renfermeraient pas un timbre-poste pour l'affranchissement de la réponse.

Sur le Théos

Votre article (du numéro 17 de cette année) intitulé : « La philosophie spirite » m'en remémore d'autres à peu près traitant du même sujet et dans lesquels, tout, après avoir convergé vers la recherche de la vérité, arrive fatalement au Théos et se termine par une affirmation pleine de foi et d'élan. Ne conviendrait-il pas mieux de terminer chaque article aboutissant au Théos par un (?) de la dimension de la tour Eiffel.

J'ai beaucoup lu, depuis la Bible jusqu'aux traductions des livres indous et autres, en passant par l'insignifiant « l'idée de Dieu » par Caro, j'ai bientôt tout lu ce qu'on a dit et pensé sur le Théos, et j'ai remarqué que dans toutes ces arguties qui dégénèrent en querelles byzantines ou scolastiques, ceux qui en ont le plus dit sont ceux-là mêmes qui se sont le plus embrouillés sans éclairer les autres.

Tous ces raisonnements sur des pointes d'aiguilles sont tout au moins inutiles, n'aboutissant à rien de positif comme n'étant basé sur rien sinon *a fortiori* et autres déraisons de la même trempe.

Me faut-il vous donner une définition de Dieu ? j'ai l'embarras du choix et parmi les quelques trentaines que j'en connais, c'est assez difficile. Il y

a là de quoi contenter et mécontenter bien des gens.

L'une est poétique, pleine de peintures; l'autre est amphigourique, une autre est absurde, l'autre s'applique à tout, cette autre ne dit rien, une autre encore est un galimatias d'idées exprimées en un charabias aussi inintelligible qu'intelligent et ainsi des autres.

De toutes ces formules sacro-saintes une seule à mon sens vaut la peine qu'on s'y arrête et qu'on la médite :

C'est celle qu'en donne le Pentateuque.

Et d'abord ne chicanons pas sur les mots, car chaque peuple, chaque culte, chaque philosophe comme chaque individu donne le nom que bon lui semble pour désigner l'Etre original, l'Etre principe.

Permettez-moi donc pour le moment tout au moins de lui donner le nom de principe, faute de mieux, car les mots Théos, Deus, Dieu et leurs similaires ne signifient rien ou à peu près en eux-mêmes et sont pour le vulgaire comme ces mots, figures et formules cabalistiques devant lesquels on s'incline parce qu'on en a peur et peur parce qu'on ne les peut comprendre.

Le Pentateuque (celui de Moïse et non celui d'Esra, revu, corrigé à sa façon par ce dernier lors du second temple) (1) dit :

Moïse demande à Dieu son nom. Dieu lui dit (*Exode*, chap. II, v. 13 et 14) : « Je serai qui je serai ». « Tu diras aux enfants d'Israël : Ehieh m'a envoyé vers vous. » Puis verset 15, Jéhovah dit à Moïse : « Tu diras aussi aux fils d'Israël : Jéhovah, le Dieu de vos pères, m'a envoyé vers vous. Tel est mon nom pour l'éternité et tel est mon souvenir de génération en génération. »

Dieu s'appelle donc Jéhovah pour toujours.

Nous allons voir que ce mot de Jéhovah qui est une synthèse à lui seul est la plus belle conception de Moïse, la plus grandiose qu'il fût jamais à un mortel de faire et comme l'a dit Josué à la fin de la bible : « Il ne viendra plus jamais un prophète comme Moïse. »

Notez que je ne m'enthousiasme pas, j'étudie, je constate, je réfléchis, je ne suis ni juif, ni catholique, ni protestant, ni mahométan, ni bouddhiste; j'ai ma religion, mais je n'appartiens à aucune religion, à aucun culte ni rite, c'est donc en toute liberté d'esprit que j'écris.

Et d'abord disons de suite que le Jéhovah de Moïse ne ressemble en aucune façon à celui d'Esra. Le Jéhovah de Moïse est celui de la révolution de 1789 celui d'Esra est celui du Talmud, de l'Inquisition et des diverses sectes chrétiennes, rameaux inconscients elles-mêmes du Pharisaïsme.

Que veut donc dire Jéhovah ?

Ce mot synthétique veut dire : « Qui sera » c'est-à-dire l'Etre qui sera toujours ce qu'il est ou la Loi qui ne changera jamais.

De même Ehieh : « Je serai qui je fus ».

C'est clair et net; c'est Dieu toujours le même, ne changeant pas et ne pouvant changer, ne laissant rien impuni, payant son ennemi à la face, n'ayant point d'égards aux personnes, ne se laissant pas corrompre et n'innocentant jamais le méchant.

C'est la logique inflexible, rigoureuse, la Loi se suivant elle-même, tirant logiquement les effets des causes, aussi longtemps que ces dernières persistent, récompensant le bien jusqu'à la millième génération et punissant jusqu'à la quatrième quand ces générations persistent dans leurs errements.

D'où Moïse a-t-il tiré ce mot d'or Jéhovah : « Celui qui fut, qui est et sera toujours le même. » Est-ce Dieu qui lui a parlé face à face comme on parle à un ami, a-t-il vu Dieu? Non! écoutez (*Exode*, chap. XXXIII, v. 20), Jéhovah dit : « Tu ne peux voir ma face, car nul homme ne peut me voir et vivre », v. 23 : « Tu verras mon dos mais tu ne verras pas ma face. »

Et encore (Deutéronome, chap. IV, v. 15) : « Car vous n'avez pas vu d'image le jour où Dieu vous a parlé. »

Tout cela pour dire que nul mortel ne peut saisir et pénétrer Dieu que par la voix de la raison ou très imparfaitement.

D'où donc Moïse tire-t-il son Décalogue, ses lois, ordonnances et prescriptions d'une si haute sagesse? Il le dit lui-même, écoutez (Deutéronome, chap. XXX, v. 11 et 12) : « Ma doctrine n'a rien de miraculeux, elle ne descend pas du ciel ni ne vient d'au-delà de la mer, elle est près de toi, dans ton cœur et dans ta bouche. »

Moïse a deux principes : liberté et justice ou liberté et devoirs. Des devoirs accomplis naissent les droits. La vertu, c'est le droit accompli volontairement en toute liberté, la justice c'est le devoir forcé.

(1) La Pentateuque renferme la lumière et les ténèbres, la première est de Moïse, les secondes consistant en notes marginales qui constituant la doctrine pharisienne ont peu à peu été introduites dans les textes après le retour de la captivité sous le second temple, et les auspices de Rabbi Esra, d'où ces contradictions flagrantes.

M. Alex. Weill, après Spinosa, et clairement que ce dernier, a réussi, dans un travail remarquable entre tous, à séparer le bon grain de l'ivraie, à débarrasser, à émonder le Pentateuque des textes adventices et parasites qui l'enlaçent, le sucent et l'étouffent.

Des devoirs des forts naissent les droits des faibles : l'enfant, la femme, la veuve, l'orphelin, les plantes. la terre elle-même.

Tout le secret du bonheur de la prospérité est là : écoutez (Lévitique, chap. XXVI) : « Si tu « observes mes lois tu auras toutes les bénédictions « de la terre, tu vaincras les peuples que j'ai en « abomination, parce qu'ils violent toutes les lois « de la *justice*, de la *raison* et du *droit*; mais si « tu n'observes pas ces mêmes lois, toutes les malé- « dictions de la terre t'atteindront. »

Cela est logique. Ouvrez l'histoire des peuples quels qu'ils soient et voyez si les faits ne viennent pas confirmer la théorie, hélas ! cela n'est que trop vrai, non seulement hier et aujourd'hui, mais encore pendant de longs jours à venir. C'est bien là la loi de solidarité de l'homme envers tous les êtres inférieurs eux-mêmes, de l'animal au minéral.

Le Jéhovah de Moïse ne joue pas avec les hommes, il est juste et ne fait jamais courber sa justice ni en deçà, ni au-delà.

Voyez, Moïse laisse aussi l'homme, le propre artisan de son destin par ses œuvres (Dentéronome, chap. XI, v. 26) : « Vois, j'ai donné devant toi, la bénédiction et la malédiction » etc. Chap. XXX, v. 15 : « Vois, j'ai exposé devant toi la vie et le bien, la mort et le mal, choisis ». C'est en même temps une conclusion logique de l'immuabilité de la loi divine et aussi la solution de tous les problèmes de philosophie.

Aussi Dieu immanent parle directement à Moïse par son cœur et sa raison. C'est ainsi que dans sa retraite de recueillement et ses entretiens avec son beau-père Ruel Jéthro, esprit d'élite, Moïse faisait appel à la raison, à la logique, se pénétrait de leurs effluves et en déduisait les faits.

M'étendrai-je plus longuement sur les textes? Non c'est inutile.

Tout le système de Moïse se résume en ce mot : « Jéhovah ». L'Etre étant, qui est et sera ce qu'il fut en tout, partout et pour tous.

Tel est le concept que je me fais de la divinité, du principe.

Comme vous je repousse un Dieu anthropomorphe qui pleure, qui se repent, qui pardonne, se met en colère, s'apaise, remet les fautes, est tantôt jaloux, irascible, vindicatif, un dieu pire que le moindre des mortels ; celui-là c'est le Jéhovah des Juifs du second temple, des chrétiens de toutes nuances, des Pharisiens ou jésuites de tous calibres.

Pour moi c'est donc la cause efficiante et j'entends par là la force, la volonté juste, inflexible, qui fait logiquement sortir les effets de leurs causes : le bonheur du devoir accompli et le malheur du droit lésé.

Reste à savoir ce qu'est Dieu en lui-même.

Je défie ici le plus malin des malins.

Mieux vaut poser la question autrement et dire :

1° L'Univers tel qu'il est pourrait-il ne pas exister ?

2° Et existant, pourrait-il être autrement qu'il est ?

On pourrait procéder du petit au grand, du connu à l'inconnu. Nous pourrions poser ces deux questions à l'adresse de notre personnalité et dire :

1° L'homme peut-il ne pas exister ?

2° Et existant, pourrait-il être autrement qu'il est ?

Pour raisonner, il faudrait commencer par la seconde question.

L'homme pourrait-il être autrement qu'il est?

A cela nous répondrons : Non, l'homme ne peut être autrement qu'il est et cela à cause des milieux dans lesquels il vit, parce que l'épuration relative de son corps astral ou périsprit veut une enveloppe plus perfectionnée, un outillage approprié aux progrès à accomplir par les œuvres de la main et de l'esprit, changez cela et l'être que vous avez n'est plus un homme.

Le raisonnement tenu pour l'homme peut s'étendre à tous les êtres animés ou inaminés.

De même, on peut se poser cette question : les astres pourraient-ils avoir une autre forme que celle sphérique ou bien encore pourrait-on supprimer sans inconvénients pour l'ordre universel un des innombrables soleils ?

A tout cela le raisonnement me fait répondre non, ou bien un changement en amène un autre et les effets doivent devenir causes pour qu'il y ait compensation, car le désordre ou le chaos ne saurait exister, jamais ils n'ont pu exister à l'état réel et ces moments de transitions, de bouleversements ne sont que les effets qui dans le temps et l'espace se dégagent des causes.

Je dirai donc non, l'Univers ne peut pas ne pas exister, et il ne peut être actuellement autrement qu'il est.

Mais a-t-il toujours existé tel qu'il est ?

Cela est autre chose et si de tous temps l'Univers a existé, il ne s'ensuit pas qu'il ait toujours été ce qu'il est actuellement.

Au commencement, dit d'une manière poétique et voilée la bible « l'esprit de Dieu se reposait sur les fluides. » Qu'étaient donc ces fluides? Etait-ce quelque chose à part la divinité.

« Au commencement était la parole (la force, l'intelligence, la raison, la logique, qui est, et prouve qu'elle est par les actes) et la parole était avec Dieu et le verbe était Dieu. »

D'où la force ou volonté et Dieu ne sont qu'un.

« Il était au commencement avec Dieu. »

« Toutes choses ont été faites par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

Tout est en Lui et par Lui et Lui est dans tout.

D'où force et fluides sont coexistants.

Tout étant dans Lui et Lui étant éternel, tout est éternel.

Ce qui n est pas éternel, c'est l'arrangement de fluides mais rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme selon la force ou Loi immuable unie dans son essence mais multiple et diverse dans ses applications. Lui, c'est l'Univers se connaissant, ayant conscience de son existence, ne progressant pas dans sa force, mais faisant éclore les causes de cette force et en faisant sortir des effets qui sont à leur tour causes de progrès pour les fluides.

Une autre question non moins importante est celle de savoir ce qu'on entend par bien, par mal.

Ces deux choses sont-elles positives, ont-elles un corps d'existence ?

Assurément non, tout dans le bien comme dans le mal est relatif et s'apprécie selon les temps, les lieux, le savoir et l'intelligence des individus.

Cependant la Loi est une et inexorable. Oui, sans doute, et selon que les actes sont en conformité ou non avec elle, le bien ou le mal découlent de ces actes selon qu'ils sont bons ou mauvais, et ceci c'est la justice, la logique, la raison mêmes.

Et pourquoi faut-il obéir à la Loi une et éternelle, à cette loi basée sur la raison et la justice. Ecoutez Moïse motivant et raisonnant ses lois pour le bien général; son amour de Dieu, l'obéissance à la Loi n'a d'autre but, d'autre résultat que le bien des hommes. Il dit (Deutéronome, chap. X-V, 12 et 13): « Maintenant Israël, qu'est-ce que Jéhovah demande de toi, sinon d'observer ses lois, etc., etc. *Pour ton bien* car (verset 17) Jéhovah le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, le fort, le grand, le puissant, le formidable, n'a égard à aucun visage, il ne prend pas de salaire corrupteur. Il rend justice à l'orphelin, à la veuve, il aime l'étranger, afin qu'on lui donne le pain et le vêtement. Jéhovah seul sera ta gloire, etc. »

Les devoirs envers Dieu sont donc identiques à ceux envers le prochain et ne sont qu'une seule et même chose.

C'est ce que dit Jésus le Nazaréen quand on lui demande quel est le plus grand commandement et qu'il répond : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et le second qui est semblable au premier, et ton prochain comme toi-même. Là est toute la Loi. »

Point n'est besoin d'autre chose, nous n'avons pas à proprement parler de devoirs envers Dieu en tant qu'être individuel (ce dont on ignore le premier mot), mais bien des devoirs envers nos frères, de toutes races, de toutes conditions, envers les trois règnes de la nature, envers l'Humanité et l'Universalité.

Des devoirs accomplis par le fort naissent les droits des faibles et de là découlent la paix, l'harmonie, le bonheur.

Le contraire amène les calamités de toutes sortes.

La certitude que le bien ne saurait venir du mal, le bonheur de la violation des droits et de l'inexécution des devoirs mais que bien au contraire tout acte mauvais revient à son point de départ dans le temps et l'espace, ses deux justiciers inflexibles et incorruptibles, cette certitude, basée sur les faits, l'expérience et les données de l'histoire, suffit, dis-je, à rendre l'humanité circonspecte, prudente, sage, juste et bonne, et cela dans son propre intérêt.

C'est cette logique des causes et des effets, des devoirs et des droits qui est la Loi, une, éternelle, immuable, et qui ne peut pas ne pas être pas plus qu'elle ne peut être autrement qu'elle est.

Cette Loi, c'est le principe, l'Etre étant, qui fut, est, et sera toujours le même et, pour tout dire d'un mot, Jéhovah.

Quant à une autre conception du Théos et à son existence comme entité individuelle, je terminerai en disant comme Laplace : « Je n'en vois pas l'utilité. »

FOULON,
Instituteur, à Champfol.

Nécrologie

Discours prononcé le 16 février 1888 sur la tombe de Léop Jaumein, trésorier de l'Union Spirite Liégeoise.

Messieurs,

C'est au nom de la Société l'Union Spirite Liégeoise dont Léop. Jaumein était le trésorier que je prends la parole, pour apporter à l'Esprit de notre ami le tribut de notre reconnaissance pour les services qu'il nous a rendus depuis la fondation de l'Union.

L'on vous a dit, Messieurs, ce que Jaumein avait été comme soldat, comme professeur et comme ami. Il m'appartient de vous le faire connaître comme philosophe, comme croyant.

Depuis de longues années déjà notre ami avait été initié aux grandes vérités de la succession et de

la solidarité des vies, ainsi que de la communication entre les deux mondes ; aussi fut-il heureux d'apprendre qu'une société venait d'être fondée à Liège pour l'étude des grandes questions et la mise en pratique des principes qui en découlent. Ce fut spontanément qu'il vint nous offrir son concours précieux et ce fut avec empressement que nous l'inscrivîmes comme adhérent. Pendant plus de dix ans il a été pour nous le modèle des caissiers d'abord et ensuite celui du vrai sociétaire, toujours dévoué aux intérêts de la caisse qu'il gérait, toujours soumis aux règlements qu'il avait adoptés avec nous. Pas une fois, si ce n'est dans ces derniers jours, alors que la maladie le clouait dans son lit, il ne manqua à la réunion hebdomadaire. C'est que sa conviction était sincère, Messieurs, c'est qu'il avait été gratifié de preuves intimes, chose que peuvent dire peu d'entre nous. De là son zèle à s'instruire, sa patience dans les épreuves multiples qu'il eut à subir tant avant que pendant sa maladie.

Je ne m'étendrai pas plus longuement, ce n'est pas ici le lieu et ce n'est guère le moment, sur la doctrine philosophique qu'avait embrassée notre ami.

Laissez-moi seulement vous dire, Messieurs, que le seul souci de Jaumein était de savoir si sa volonté d'être enterré civilement serait respectée. Cette volonté était chez lui si bien arrêtée, que la veille même de sa mort il écrivit les lignes suivantes qu'il m'adressa : « Je déclare par la présente que ma volonté expresse est d'être enterré civilement, c'est-à-dire sans le secours d'aucun ministre du culte, et je charge le comité de l'Union Spirite de l'exécution de cette volonté.

Mais dans la pensée de Jaumein il n'entrait pas de vouloir écarter tout secours religieux. Au contraire, son seul désir était d'être enterré un jeudi ou un dimanche pour que le président de l'Union, qui n'est libre que ces jours, pût présider à ses funérailles. Jaumein était croyant et religieux. Peu d'instants avant de mourir il demanda à sa femme de faire la prière à son chevet et il s'y associa avec ferveur.

Ceci vous explique, Messieurs, l'apparente contradiction que vous aurez constatée entre l'annonce d'un enterrement civil et la façon dont nous avons procédé à la levée du corps et dont nous procéderons en terminant.

Toute croyance est, dit-on, respectable, et j'ajouterai : surtout lorsqu'elle rend meilleur celui qui la possède, et c'est le cas pour notre ami. Il en est parmi vous qui l'ont connu à l'époque où il rentra dans la vie civile. Qu'ils disent, ceux-là, si le spiritisme n'avait pas fait de lui un homme nouveau.

Sa mort a été celle du juste, et le plus fervent catholique serait heureux d'avoir une fin aussi calme, des derniers moments aussi exempts des affres de la mort, une sérénité aussi complète que celle que lui donna la certitude d'une autre vie et de l'inanité des dogmes dont on a effrayé notre enfance.

Il nous a quittés corporellement et longtemps nous pleurerons son absence car nous l'aimions; mais nous nous réjouissons à la pensée que ses épreuves sont terminées, qu'il a accompli une étape de plus de son pèlerinage planétaire et que bientôt sans doute une nouvelle existence s'ouvrira pour lui dans laquelle il bénéficiera de ses acquits antérieurs.

Au reste, nous espérons que bientôt, sorti du trouble inséparable de ce passage d'une vie à l'autre, il viendra à nous en Esprit et nous fera profiter à notre tour du fruit de son expérience. Nous ne lui disons donc pas adieu mais au revoir.

Cher ami Jaumein, reçois de tes frères en croyance l'expression de la sympathie qu'ils avaient pour toi et du désir qu'ils ont de te savoir heureux. Au revoir, ami. O Eternel, nous te supplions d'étendre ta main paternelle sur l'Esprit de L. Jaumein afin d'alléger les regrets qu'il pourrait éprouver d'avoir quitté sa compagne et ses amis ; permets que les bons Esprit nos Guides vénérés le conseillent, le soutiennent et le conduisent afin que bientôt il puisse taavailler à son avancement spirituel, réparer les fautes de ses différentes incarnations et ainsi, ô Père miséricordieux, se rapprocher de la perfection et du bonheur pour lesquels tu nous a créés.

AMEN.

BIBLIOGRAPHIE

Arsène Houssaye, médium voyant (1).

..... Qui n'a eu sa vision? Faut-il croire à tout où ne croire à rien dans les régions du mysticisme? Je ne suis pas un visionnaire, loin de là, mais voilà *ce que j'ai vu*, ce qui m'a prouvé que le tombeau ne prend pas l'âme.

Vers le milieu du siècle, je passai les après-midi de toute une belle saison à la Folie-Riancourt, un pavillon de chasse dans les bois, entre la citadelle de Laon et la redoute de Bruyères, à une portée de fusil du champ de courses.

---

(1) *Des destinées de l'âme.* — Calmann-Lévy, 3, rue Auber, Paris. Pages 253 et suivantes.

Je ne savais que faire de cette chatellenie en ruines. La rebâtir ou l'abandonner, tout en réglant la coupe des bois? Il ne restait debout qu'une petite aile portant la date de 1593, un dernier souvenir de la renaissance.

Dans le jardin découpé dans le parc, on retrouvait encore un cadran solaire, un cabinet de verdure..... J'allais tous les jours dans les bois et à mon pavillon, un fusil sur l'épaule et un livre dans la poche. Cette solitude m'avait pris par je ne sais quelle séduction occulte : le sentiment des choses qui ne sont plus. C'était l'abandon dans toute sa sauvage poésie. Pas une âme qui vive à une demi-lieue à la ronde.....

Je me promenais souvent dans les allées toutes droites du jardin qui continuait le bois, couvert d'arbres fruitiers et arbres forestiers.

Un jour que j'étais en méditation, appuyé à une des portes, il me sembla voir quelque chose de surnaturel dans le rayon de soleil qui transperçait les branches d'un pommier. Peu à peu je vis se dessiner une figure humaine, mais transparente comme un nuage léger qui prendrait les formes d'une femme. *C'était bien une femme.* Elle descendit les marches du perron et s'avança lentement, gravement, solennellement vers le cabinet de verdure où je la vis disparaître.

Quoique cette apparition fût vague, Je distinguai pourtant son chapeau à larges bords et sa robe à queue. C'était tout à la fois le chapeau Louis XIII et le fichu Marie-Antoinette.

On voyait qu'elle avait peur du soleil. Quoique je n'eusse pas eu l'honneur d'être présenté à cette belle dame, j'allai droit au cabinet de verdure. Après tout, elle était sur mes terres : c'était bien le moins qu'on se dise deux mots. Mais dans le cabinet de verdure je ne trouvai âme qui vive.

Est-ce que je ne suis qu'un visionnaire? me demandai-je? J'étais pourtant bien éveillé et je ne rêvais pas mon esprit ne voguait pas dans les sphères étoilées, puisqu'au moment de l'apparition j'additionnais les revenus de ma propriété : il ne fallait pas beaucoup de chiffres pour ce travail. Je montai dans le pavillon qui me sembla plus solitaire et plus abandonné que jamais. Pas l'ombre d'une ombre. Après quoi, je continuai ma promenade, sans trop penser à la robe traînante de la dame.

Le lendemain, j'avais oublié cette illusion où cette apparition. Toutefois, j'allai m'appuyer encore à la porte du jardin, le regard fixé sur l'allée. *Rien*. Ce jour là, d'ailleurs, il bruinait.

Le surlendemain, même promenade. Cette fois ce fut le même tableau, j'eus beau bien ouvrir les yeux je vis descendre la dame abritée du soleil de juillet par son grand chapeau, allant du même pas rythmé à sa retraite bien-aimée. Je voulus rire de moi-même, mais au bout d'un instant mon scepticisme ne m'empêcha pas d'aller encore à la rencontre de cette étrange inconnue.

Après avoir fait un pas en avant, j'en fis deux en arrière avec un sentiment de respect pour la mort, pour le silence, pour la solitude. Ces grandes figures qui ont eu des autels chez les anciens, nos maîtres éternels. Je me contentai de me remettre à mon observatoire, presque masqué par un bouquet de lilas où s'enchevêtrait la clématite. J'attendis comme un spectateur qui a vu le premier acte.

Il se passa tout un quart d'heure. Je ne pensais plus à la dame quand, tout à-coup, elle sortit de sa retraite et retourna au pavillon. En passant devant le cadran solaire, l'inconnue se pencha dans l'attitude d'une curieuse : elle voulait savoir l'heure. Elle monta bientôt les trois marches extérieures du pavillon où elle disparut. Cette fois je voulus la suivre en toute hâte, mais ce fut en vain que je la cherchai dans le pavillon, dans la cour, dans la tour du colombier, dans l'ancienne maison du jardinier et du garde-chasse.

J'allai chez le notaire pour étudier les titres de propriétés; je découvris que la dernière châtelaine était une Riancourt. On m'apprit dans le pays qu'elle avait passé à la chatellenie toute sa seconde jeunesse, recevant souvent la visite du duc d'Estrées, son amant en titre, et d'un officier au régiment de Champagne.

Le cabinet de verdure avait-il abrité une passion ardente ou un sentiment profond?

La dame revenait-elle, comme une âme en peine, pleurer encore une trahison ou ressaisir des joies perdues?

N'ai-je pas été l'officier au Royal-Champagne.

— *Arsène Houssaye.*

LE BIBLIOPHILE.

*
* *

Un homme d'aujourd'hui

Roman contemporain par HENRY RABUSSON (1)

Nous lisons le dialogue suivant, page 325 et suivantes, entre deux amis. Nos idées spirites y

(1) Calmann Lévy, éditeur, 3. rue Auber, Paris.

sont émises de la façon suivante, surtout sur les conséquences du suicide.

Lui. — Prends garde, tu ne sauras plus travailler. D'ailleurs songe bien que si tu perds la partie, c'est ton ennemi qui la gagnera. Donc, tu seras réduit à vivre de ses largesses, à ses crochets.

L'autre. — Si je ne puis plus vivre, mon bon, je n'aurai plus besoin d'oublier... Quant à accepter des subsides, une aumône de cette main là !...

Lui. — C'est cela, tu te tueras ?

L'autre. — On ne sait pas.

Lui. — Allons, allons, tu es fou !... Mais non, tu ne te tueras point... tu n'es pas assez sûr qu'il n'y ait rien de l'autre côté de la mort pour faire le dernier pas en d'aussi mauvaises conditions.

L'autre. — Ah ! oui, tu es spiritualiste, toi, tu es de ces bons gobeurs... mais c'est le vieux jeu, ça mon cher ; nous autres...

Lui. — Oh ! vous autres, vous n'êtes rien du tout. L'athéïsme est une opinion, quand ce n'est pas un hoquet d'ivrogne, la plus carrée, la plus hardie, la plus radicale de toutes... Et je vous défie bien d'en avoir une, une de cette envergure du moins. Il n'y a peut-être pas un homme de ce temps-ci qui pût refaire avec franchise et conviction le serment de Cabaius : « Je jure que Dieu n'existe pas... » Depuis le commencement du siècle, tous, tant que nous sommes, nous avons appris pas mal de choses qui, à défaut d'une foi précise, imposent généralement une réserve prudente. Ceux qui n'ont pas trouvé Dieu le cherchent ou l'attendent : on ne le nie plus guère hors des cabarets. Qu'il se montre dit-on, qu'il révèle! On ne dit plus : il n'y a rien. Les hommes de savoir se méfient de lui, sans y croire ; ils ne veulent plus risquer de se compromettre : si quelqu'un allait le découvrir un beau jour, au fond de quelque creuset, ou de quelque alambic sous les apparences d'un phénomème imprévu ! Donc tu ne te tueras point... tant que tu raisonneras; et c'est bien le cas dire : grâce à Dieu.

L'autre. — On me poussera peut-être le bras,

Lui. — En ce cas, ce serait un accident et non plus un suicide... Mais quoi qu'il t'advienne, rappelle-toi que *les âmes des suicidés sont unanimes à proclamer* que le suicide est la plus terrible des mystifications.

L'autre. — Les âmes des suicidés ?... Ah ! ah ! *tu es spirite aussi et non pas seulement spiritualiste* ? Gourmand, va ! Comme cela tu es complet. Bah ! Ils disent cela ces pauvres mystifiés ! Ils nous préviennent obligeamment ?

Lui. — Oui mon cher, une charité posthume.

L'autre. — Du reste, j'aurais dû m'en douter que tu communiquais avec l'autre monde... un gaillard si affirmatif, ayant l'air si bien renseigné... La hiérarchie des mondes, tes volontés intermédiaires, tes enchaînements de responsabilités, tout cela effectivement ne pouvait s'appuyer que sur des tables tournantes. Ah ! mon pauvre vieux, toi qui viens faire le médecin chez moi, tu as bien besoin qu'on te soigne ! ah ! ah !

Lui. — Ecoute, mon ami, je ne te demande pas d'être *spirite*, ce qui n'est pourtant pas plus bête qu'autre chose... malgré les apparences... Car, ne comprenant rien à notre monde, nous n'avons vraiment pas le droit d'être difficiles sur ce qui se passe dans les autres. Ce que je te demande c'est de réfléchir, l'heure venue. . C'est de méditer sur les risques infinis du suicide.

S'il faut revivre ailleurs où revivre ici-bas, même sans disgrâce ni châtiment, à quoi bon ? S'il faut recommencer la vie dans des conditions plus dures, quelle folie de la quitter ainsi. Enfin, s'il faut subir de ce chef, une punition éternelle, ou qui dure seulement plusieurs milliers d'années, quelle niaise bravade ! voilà les risques.

L'autre. — Bon, passons aux avantages, s'il te plaît.

Lui. — Aux avantages problématiques...

L'autre. — Comme les risques.

Lui — Soit, eh bien, il y en a un, et il est purement négatif : le non être...

L'autre. — Je m'en contenterai dans l'occasion...

Lui. — Ecoute, je te mets au défi d'oublier ce que je vais te dire, lorsque tu en seras à essayer ton pistolet et ton âme. Ecoute, je t'affirme sur l'honneur que j'ai évoqué moi-même, pour m'en amuser, à une séance de spiritisme, assez peu solennelle, deux ou trois suicidés de ma connaissance, et que ma forte envie de rire à totalement disparu après que l'un de ces invisibles revenants, que je supposais être de simples farceurs et appartenant plutôt à ce monde-ci qu'à l'autre, m'eût adressé cette communication clairvoyante : « Tu songes « quelquefois à faire comme moi. Garde t'en bien ! « Il n'y a pas de déception comparable à la mienne. « C'est une déception suprême, infinie... » N'empêche que, depuis, je n'ai jamais, fût-ce dans mes plus mauvais jours, pu songer pendant plus d'un instant au suicide. Et, je te le prédis, tu n'oublieras jamais ce mot, venu de loin et tombant à propos, d'où qu'il vienne: déception, déception suprême !... Te voilà désarmé, hein ?

L'autre partit d'un éclat de rire .. un peu forcé.

LE BIBLIOPHILE.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 8 20 centimes le Numéro. (2e QUINZAINE) AVRIL 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LE 31 MARS

Malgré les rigueurs de la saison, le 31 mars a réuni cette année encore un grand nombre de spirites autour du tombeau d'Allan Kardec. Tous ceux qui tiennent à honneur de remercier le maître étaient au rendez-vous, de sorte que l'assistance était nombreuse et recueillie. C'est dans des circonstances semblables qu'on est à même de se rendre compte de l'influence de notre doctrine. On voit qu'il règne une sympathie profonde entre toutes les classes de la société qui partagent nos croyances. La blouse de l'ouvrier coudoie la redingote du propriétaire et dans cette foule si disparate au point de vue social, on sent que la véritable fraternité a créé un niveau égalitaire qui fait palpiter tous les cœurs à l'unisson.

Des bouquets et des couronnes ont été déposés sur le tombeau, nous avons particulièrement remarqué l'envoi de Mme Clemjup, une énorme couronne d'olivier et de fleurs naturelles A deux heures les discours ont commencé. Nos lecteurs en trouveront plus loin le texte, mais ce qu'ils ne pourront hélas retrouver dans ces pages, c'est l'accent convaincu et entraînant des orateurs.

Suivant la coutume, nos frères de province ont tenu à se faire représenter. M. Alexandre Delanne a donné connaissance des adresses nombreuses envoyées par un grand nombre de villes de France et de l'étranger. Nous avons noté les suivantes : Lyon, Marseille, Bar-le-Duc, Grasse, Toulon, Montpellier, Bordeaux, Agen, Toulouse, Tarbes, La Rochelle Angers, Nantes, Rennes, Tours, Le Mans, Lille, Bruxelles, etc.

Des représentants de la presse assistaient à la cérémonie et nous avons pu nous assurer qu'ils ont été surpris par la grandeur et l'élévation des discours qu'ils ont entendus. Il serait à désirer que le grand public nous connût davantage, car alors il pourrait se convaincre que nos idées apportent avec elles la consolation et le courage nécessaire pour vaincre les difficultés de la vie.

Voici d'ailleurs la note publiée par le *Temps* et reproduite par un grand nombre de journaux parisiens. On verra que c'est la première fois que l'on rend compte de notre cérémonie avec l'impartialité que l'on est en droit d'exiger de ses adversaires. — Voici la note publiée par le *Temps* :

Les spirites. — Les spirites ont célébré hier, suivant leur coutume, l'anniversaire de la mort du fondateur de la philosophie spirite, Allan Kardec, décédé le 31 mars 1869. Durant l'après-midi, ils n'ont cessé de se rendre en pèlerinage au Père-Lachaise, sur sa tombe qui, comme on sait, offre l'aspect d'un dolmen.

D'une heure à quatre heures, les discours ont succédé aux discours, qui étaient prononcés alternativement par un homme et par une femme. Les orateurs montaient sur la galerie d'un monu-

ment voisin, sépulture des marquis de Casariera. Pour agir ainsi, les spirites demandent chaque année à la famille une autorisation qui ne leur est jamais refusée. Plusieurs couronnes avaient été envoyées par des villes du Midi et de la Belgique.

Les orateurs, MM. Delanne, ingénieur, président de l'Union spirite; X... (1), professeur à Sainte-Barbe; des délégués de Lyon, de Nancy, de Béthune, etc., ont développé les principes du spiritualisme, principes gravés sur la tombe même d'Allan Kardec : « Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente; la puissance de la cause est en raison de la grandeur de l'effet. Naître, mourir, renaître encore, progresser sans cesse, telle est la loi. »

Ils ont ensuite plus spécialement insisté sur le rôle du spiritisme dans la société, sur les transformations sociales qu'il devait amener dans le monde.

Les dames qui ont pris la parole étaient, pour la plupart, des institutrices. Plusieurs pièces de poésie, composées pour la circonstance, ont été déclamées.

L'un des orateurs, M. X....., a fourni quelques détails sur l'état actuel du spiritisme. En se basant sur le nombre des abonnés de journaux spirites, il estime qu'il y a en France 50.000 adeptes des doctrines d'Allan Kardec, mais il ne peut, même approximativement, fixer le chiffre de ceux qui sont répandus sur tout le globe. « Peut-être deux millions », dit-il.

Il existe dans le monde une centaine de journaux spirites. C'est en langue espagnole qu'il y en a le plus. L'un est rédigé en hindou; quatorze sont rédigés en langue française, dont un à Genève, quatre en Belgique et un à Buenos-Ayre. Paris en compte, pour sa part, quatre, dont trois sont les organes des trois grandes sociétés spirites parisiennes : l'Union spirite, la Société des études psychologiques et la Société parisienne des études spirites. En dehors de ces sociétés, il existe à Paris une cinquantaine de groupes. Les deux organes les plus importants du spiritisme sont le *Light* (la Lumière), journal hebdomadaire anglais de dix-huit pages, et le *Sphinx*, publié à Leipzig, journal purement scientifique.

La soirée

Un banquet réunissait le soir, dans un salon de la maison Richefeu, les spirites qui avaient assisté à la cérémonie. La plus franche cordialité n'a cessé de régner pendant ces modestes agapes, on se sentait heureux de passer une bonne soirée à s'entretenir de notre chère doctrine et c'était comme une halte au milieu des préoccupations journalières.

Au dessert plusieurs toasts ont été portés. M. le docteur Régnier, président de l'Union spirite française, a bu à la santé de tous les spirites de France et de l'étranger. Il a exprimé le vœu de les voir s'unir par les liens de la fraternité et marcher courageusement dans la voie de la vérité. L'assemblée tout entière s'est unie à son président pour souhaiter la réalisation de son désir.

M. Alexandre Delanne a pris ensuite la parole :

« Je tiens, dit-il, à vous présenter moi-même M.
« Henri Sausse, délégué de la famille spirite lyon-
« naise, fondateur de la société fraternelle et du
« groupe Amitié et de plus ayant encore institué
« une clinique magnétique qui fonctionne à Lyon,
« sous ses auspices, avec le plus profond désintéres-
« sement.

« Il est aussi, comme vous le savez, un des col-
« laborateurs les plus actifs de notre journal. C'est
« un défenseur ardent de la doctrine du maître.

« Je porte donc un toast à notre valeureux ami et
« j'unirai dans la même pensée les noms de MM.
« Chevalier et Deprêle, le premier comme président
« de la société du groupe Charlemagne, l'autre
« comme le vétéran des spirites lyonnais. Buvons
« donc à ces braves amis ainsi qu'en l'honneur de
« nos frères de la vieille citée lyonnaise. L'Union
« spirite française charge M. Sausse de porter à
« nos amis le baiser fraternel de tous ses mem-
« bres. »

M. Sausse a répondu en une chaleureuse improvisation aux paroles de M. Delanne, il l'a remercié de ses sentiments et l'a assuré de son dévouement et de celui de ses amis à l'œuvre d'Allan Kardec.

M. Gabriel Delanne a porté un toast à M. Tarlay, doyen des spirites parisiens, qu'une indisposition avait empêché d'assister cette année au banquet. Il a bu ensuite à la santé de ses collaborateurs au journal *le Spiritisme* et il a remercié les dames qui prêtent si noblement et si généreusement leur concours depuis six années pour l'envoi du journal.

M. Noailles a rappelé en quelques paroles le mérite des groupes ouvriers et il a porté un toast à M. Michel, président de la Société spirite du faubourg Saint-Antoine, l'un de leurs représentants des plus dévoués.

M. Bouvéry a remercié la famille Delanne de son dévouement à la cause et M. Auzanneau a galamment terminé ces courtes allocutions en buvant à la santé des dames et des jeunes filles présentes.

Après le dîner un concert des plus intéressants à charmé l'auditoire.

(1) Pour des raisons particulières, notre ami est obligé maintenant de garder l'anonyme.

Mme Fropo, avec une bonne grâce parfaite, a bien voulu nous prêter son concours. Nous avons eu la bonne fortune de l'applaudir dans plusieurs morceaux, et véritablement nous avons été émerveillé de sa voix puissante et douce et du charme exquis avec lequel elle a détaillé tous ses morceaux.

Dans un duo de Mendelssohn, qu'elle nous a fait entendre en compagnie de Mlle Chaudouet, nous avons pu admirer son talent si souple. Les mélodies : Oiseaux légers et la romance du *Roi Henry III* donnée médianimiquement à M. Boch, ont été unanimement applaudies.

Nous devons remercier aussi Mme Cochet de l'amabilité avec laquelle elle s'est dévouée.

Elle nous a récité plusieurs monologues avec l'esprit et la finesse qui la caractérisent et nous n'étonnerons personne en disant qu'elle a été chaleureusement acclamée. Ses deux jeunes enfants font le plus grand honneur à leur mère et ont aussi charmé les assistants.

M. Noailles, artiste dramatique, nous a dit avec beaucoup de verve et de sentiment le magnifique morceau de Victor Hugo sur Pauline Roland, et Mme Momas nous a réjouis par l'audition d'une charmante fantaisie.

Une sauterie a terminé la soirée et l'on s'est quitté en se donnant rendez-vous pour l'année prochaine.

De Visu.

Paris, 27 mars 1888.

Mon cher Vice-Président,

Mon âge et surtout mon état de santé ne me permettent pas d'aller au Père-Lachaise pour l'anniversaire du 31 mars. Je viens vous prier de m'excuser auprès des membres de la Société, à laquelle je me réserve de dire quelques mots, le soir, au banquet.

Veuillez agréer, mon cher vice-président, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Le president de l'Union,

Dr Reignier.

***

LA MORT, C'EST LA VIE

La mort ! Qui ne frémit à ce mot redoutable
Qui rappelle à l'esprit l'image épouvantable
De l'éternel oubli... Dès lors que chaque jour
Nos amis les plus chers succombent tour à tour,
Que nous voyons mourir ceux dont la vigilance
Avait de tant de soins entouré notre enfance,
Quand ce hardi tribun dont l'éloquente voix,
Maîtrisant son pays, fait et défait les rois ;
Quand ce brillant esprit, dont l'incroyable audace
Des profondeurs du ciel osant sonder l'espace,
De mondes inconnus révèle le secret,
Subissant tous, du sort, l'inexorable arrêt,
Qui ne s'est demandé s'il est bien équitable
Que l'homme, en ce bas monde, innocent ou coupable,
Esclave de la mort, obéisse à sa loi ?
Quand donc cesserons-nous, hommes de peu de foi,
De blasphémer ainsi ? Quand saurons-nous comprendre
Que l'âme est un dépôt que toujours il faut rendre;
Que notre obéissance aux décrets du Seigneur
Peut seule, du Destin, tempérer la rigueur ?...

Ce vieillard qui me nargue et qui plane sans cesse
En brandissant sa faux... Ce vieillard, c'est le Temps !...
L'homme subit ses lois aux jours de la vieillesse,
Ou bien succombe à son printemps.
Mais la terre gémit et l'humanité pleure,
Quand les élus du ciel, disparus avant l'heure,
Laissent le monde en proie à l'immobilité...
L'histoire aussi s'émeut des lugubres images
Qui, pendant de longs jours, ensanglantant ses pages,
En ont terni la pureté.

Il vous reste à remplir une mission sainte;
Redescendez encore, ô brillants précurseurs!
Et réveillez en nous cette foi presque éteinte,
Don des divins législateurs !
Vous êtes tous les fils de la grande Harmonie,
Et vous avez, chez nous, implanté le génie
Dont nos pères, jadis, ont posé les jalons...
Si vous avez cueilli la palme du martyre,
Le ciel déjà vous rend, aux accords de la lyre,
Votre place aux sacrés vallons !

Ombres de nos grands morts, sublimes Prométhées,
Daignez, pour un moment, sortir de vos tombeaux;
Versez en nous, du ciel, les fertiles ondées,
Et le feu des sacrés flambeaux!
Puisse chacun de nous arrivant dans la lice
Apporter bravement sa pierre à l'édifice,
Pour assurer enfin le règne du progrès;
Et nous verrons bientôt au temple de la gloire,
Nos fils, de leurs aïeux, consacrer la mémoire
En éternisant leurs succès !

Oui, fréquentons les morts pour nous apprendre à vivre;
Leurs défauts, leurs vertus doivent nous profiter,
Car la vie est toujours, pour nous, le meilleur livre
Qu'à chaque instant du jour on puisse méditer.

Quand la feuille des bois jonche la vaste plaine,
Le vent qui souffle alors la soulève et l'entraîne,
Pour rendre un jour la sève à l'arbre dépouillé.
Quand plus tard, du printemps, l'effluve parfumée
Vient caresser la plante à l'heure accoutumée,
Le frais bouquet s'entr'ouvre, et l'arbre est réveillé!

Lorsque la nuit se fait sur la tombe encor verte,
Le gouffre noir répand le parfum de la mort.
Quand nous venons prier sur la fosse entr'ouverte,
Nous entendons parfois résonner un accord..
Si, pour dire au revoir à l'ami qui succombe,
Nous plongeons nos regards jusqu'au fond de la tombe,
L'abîme nous répond : Il ne reste plus rien !
Mais en tournant les yeux du côté des nuages,
Nous voyons son esprit errer dans ces parages,
Disant : La mort n'a fait que briser un lien !
C'est que l'âme a passé du sombre crépuscule
A la grande lumière... En prenant son essor
L'Esprit franchit l'espace et jamais ne recule...
Il doit monter toujours, il doit monter encor,
En laissant loin de lui les choses de la terre...
Mais, lorsque dans la nue il rouvre la paupière,
Comme la feuille alors il reprend sa verdeur,
Et se rend compte ainsi des lueurs incertaines
Qui frappaient ses regards dans ses courses lointaines,
C'est alors que du ciel il comprend la grandeur!

Dr Reignier.



Discours de M. Alexandre Delanne

Mesdames, messieurs, chers amis,

Les années précédentes, comme vous le savez, l'anniversaire d'Allan Kardec a été dignement célébré par ceux qui ont conservé pour sa mémoire le culte du souvenir, qui est aussi le culte de l'immortalité.

Nous voulons continuer cette touchante tradition.

Je profiterai donc de notre réunion fraternelle pour envisager le côté démocratique des écrits de notre Maître. Son plan est vaste, son programme est immense.

En effet, quoi mieux que son œuvre aidera au développement moral et intellectuel de la multitude ?

Qui, mieux qu'Allan Kardec, a reveillé, dans toutes les classes de la société, les idées philosophiques ? Qui, plus que lui, a ranimé la foi dans les cœurs ?

Ses conceptions spiritualistes modernes ont pour base la bonté, la charité, l'amour, la fraternité universelles. Elles enseignent la tolérance, la pitié. Elles relèvent le rôle de la femme, protègent l'enfant, anoblissent l'esprit humain en affirmant le libre arbitre.

En un mot, elles épurent la conscience, ce livre éternel où le bien et le mal ont leur marque. Elles évoquent les remords pour les effacer.

Et, comme les émancipateurs des peuples les plus célèbres, il prêche l'héroïsme patriotique, il reconforte les vaincus dans la défaite, il ravive l'espèrance en montrant l'âme, comme une unité indivisible, progressant eternellement dans les splendeurs d'outre tombe.

Oui, il est bien venu à son heure, ce puissant penseur, pour calmer nos appréhensions continuelles.

Des éclairs menaçants sillonnent le monde ; l'orage gronde sourdement, le danger grandit chaque jour.

Les peuples, surexcités par les funestes théories des matérialistes, dont l'un des plus célèbres, Schopenhauer, a émis cette pensée fausse et désespérante : « que le comble de la folie était de vouloir être consolé », les peuples surexcités, dis-je, aussi par le bruit sinistre des cliquetis d'armes, élèvent leur voix menaçante, en évoquant de légitimes revendications politiques et sociales.

Elles font pâlir et chanceler les souverains cramponnés sur leurs trônes craquant comme des charpentes vermoulues. Le puissant frémit, le pauvre souffre, murmure et, poussé par la misère, il se croît en droit de résoudre la question ouvrière à son profit.

Et, malgré ces avertissements significatifs, hélas, rois, potentats, riches, pauvres, tous restent sourds aux enseignements donnés par les esprits révélateurs. Attendront-ils que la foudre tombe sur eux pour les faire sortir de leur engourdissement?

O sceptiques ! écoutez donc enfin les exhortations des esprits supérieurs qui viennent remplacer la terreur par la sécurité, changer vos larmes en sourire, votre inquiétude en reconnaissance. — Ah! ne vous y trompez pas, que les grands de la terre, les orgueilleux ou les indifférents le veuillent ou non, un mot flamboie sur les murs des palais, il est inscrit sur les portiques des ateliers du travail ; ce mot est : « Révolution démocratique et sociale ».

Pour les uns cette formule renferme une menace, pour les autres c'est l'ère nouvelle attendue pour l'affirmation de toutes les libertés.

Le spiritisme, lui, donne à *ce mot* sa véritable signification en disant : que si l'égalité est encore un leurre de nos jours, c'est que nous ne pratiquons pas la véritable fraternité et que nous ne

sommes pas suffisamment éclairés sur nos devoirs sociaux.

Nous semblons ignorer les premières lois de la solidarité enseignée depuis longtemps déjà par le fils du charpentier : « Aimons-nous et *soutenons-nous* les uns les autres ».

Cependant, si nous nous conformions à cet enseignement, la question sociale ferait un grand pas, au lieu de rester lettre morte en pratique.

Je sais bien, comme vous, messieurs, qu'il faudra combattre encore beaucoup pour vaincre l'indifférence, les préjugés, le mauvais vouloir. Et pourtant qui peut mieux préparer les esprits à ce grand mouvement moral, que les leçons du spiritisme ?

Evidemment, notre siècle de libre pensée et de libre examen va hâter l'avènement de la révolution démocratique ; mais, pour la posséder en pleine maturité, il faut que le peuple ait la foi, non pas une foi aveugle ou mystique, mais nne foi raisonnée. Sans elle, on ne récoltera que des apparences de progrès, qui ne peuvent enfanter que troubles et mécomptes, car ce qui s'emplante par la force, par le sang, ou dans la boue, ne peut prendre racine chez aucun peuple civilisé. La main du destin l'arrache et le brise sans pitié.

Mais, au contraire, lorsque les hommes croiront à l'immortalité de l'être, par la preuve expérimentale que nous leurs apportons, qu'ils se rendront compte de leurs souffrances, de lenrs épreuves et *surtout de la nécessité* du rachat par la réincarnation, ils n'envieront plus avidement le sort de ceux qu'ils supposent mieux partagés qu'eux, ici-bas.

Je sais que les incrédules ne peuvent admettre que l'on puisse vivre plusieurs fois. Bien des penseurs, avant Kardec, ont affirmé la survivance de l'âme. Platon disait : Apprendre, c'est se ressouvenir. Pythagore se rappelait avoir combattu au siège de Troie. Shakspeare a dit : « La vie est un conte de fées qu'on écoute plusieurs fois » ; Origène, Ballanche, Pezzani, ont cru, comme nos pères les Gaulois, aux vies successives. — Pour nous la réincarnation est la clef de tous les mystères de l'existence. Elle détruit la mort ; je dirai en passant que ce n'est pas le tombeau qui effraie le vulgaire, c'est la terreur de l'inconnu. La tombe n'est que le creuset de cette grande alchimiste qu'on appelle la nature. Alors l'on s'explique cette pensée d'un philosophe : « L'âme a deux miroirs : celui qui ne réfléchit que les choses humaines et celui qui réfléchit les choses spirituelles. »

Messieurs, les ennemis de tout progrès, redoutent le spiritisme comme professant des principes qui tendent à l'émancipation des peuples ; dès lors, disent-ils, au bouleversement de la société. Loin de là, est, vous le savez, sa mission. Du reste, le même reproche fut adressé au Christ. C'est à nous, spirites, d'en prouver la fausseté.

Le peuple est la base de l'édifice social ; nous devons donc apporter tous nos soins à l'aider à remplir ses destinées, selon les vues du progrès. — Lorsque les masses comprendront nos doctrines, alors plus de secousses qui, ébranlant le monde, bouleversent brusquement les choses établies. Pour atteindre ce but, il est sage d'évoluer lentement, progressivement, car les révolutions passionnées engendrent le terrorisme. Il y a des révolutionnaires de tout genre. Christ et Robespierre, par exemple, furent deux révolutionnaires. Robespierre se sert du glaive, Jésus meurt pour écrire avec son sang les premières phrases de l'émancipation du monde. Il est l'emblème de la révolution spirituelle, — Allan Kardec, lui aussi, est un grand révolutionnaire *d'idées*, à notre époque.

N'est'il pas consolant pour nous tous de savoir ; que le corps n'est que le navire qui va d'une rive à l'autre des existences et que le nautonier ne peut mourir? N'est-on pas heureux d'être assuré que la mort n'est qu'une des phases de la vie de l'être immatériel ; que l'esprit traverse la tombe comme un creuset d'où il sort, sinon complètement épuré, mais tout au moins débarrassé de quelques parties de son alliage impur !

Oui, messieurs, je le répéte, si les hommes étaient convaincus qu'ils sont responsables individuellement et collectivement de leurs actes, qu'ils seront un jour obligés de revenir ici-bas racheter leurs fautes ou leurs crimes, beaucoup d'entre eux deviendraient plus humains, moins égoïstes, plus raisonnables. Les forts prendraient en pitié les faibles ; les riches, les indigents. Le souverain s'écrierait, en voyant le misérable écrasé par la misère : « Je peux être un jour comme cet homme, si j'oublie que lui et ses semblables sont mes frères ». Le travailleur des villes et des champs, comprenant le pourquoi de sa position ici-bas, librement choisie par lui, à l'état d'esprit, ne gémirait plus sur le sort de sa destinée, qu'il trouve presque toujours imméritée et insupportable. — Il comprendrait Dieu par ses lois d'inexorable justice, au lieu de le nier le croyant arbitraire ; il se rendrait compte qu'on ne peut croire qu'en aimant et que pour acquérir et s'émanciper il faut souffrir.

Voilà quelques préceptes de notre doctrine, sans l'application desquels nul progrès sérieux, nulle moralisation, nulle fraternité ne sont réalisables. Appliquons-nous donc à terrasser le doute, ce monstre aux cent têtes qui tient éveillés les plus bas instincts, qui paralyse les plus nobles entraî-

nements du cœur, affirmons tous que l'on ne meurt pas ; que la toile se lèvera, le voile de la tombe se déchirera pour l'esprit, et qu'il verra se dérouler ses destinées, radieuses s'il pratique le bien. — Et en effet, pourquoi toujours douter? Les découvertes du XIXe siècle ont démontré que les planètes les plus voisines sont toutes de la même famille ; il est donc admissible qu'il faut des habitants pour peupler ces terres du ciel, comme les désigne Camille Flammarion. Tout vit et se lie dans les lois de la nature. Hier encore, ces merveilles nous étaient pourtant inconnues ?

Comme vous le voyez, Allan Kardec a été un puissant collaborateur politique, peut-être inconscient, de notre illustre Victor Hugo qui a, lui, prophétisé « la république des États-Unis d'Europe », et, s'il avait connu suffisamment le spiritisme, il aurait pu dire: « du monde entier ». Car, en admettant un Dieu unique et des êtres créés par lui, nous sommes tous frères dès l'origine, nous devons donc un jour concourir simultanément au même but: se connaître, s'aimer et se soutenir, au lieu de se mépriser, se haïr ou s'entr'égorger.

A l'aurore d'un jour encore lointain et pourtant que nous entrevoyons, on verra flamboyer sur les drapeaux des nations ces mots: « Union libre de tous les peuples frères ».

Gloire à jamais à ces grands apôtres, aux esprits, leurs guides inspirateurs, pour avoir inauguré cette splendide formule.

Et en ce jour d'anniversaire, gloire à jamais à Allan Kardec, notre vénéré Maître et ami, au nom de tous les spirites de France et de l'étranger, sans oublier sa chère et vaillante compagne.



Discours de Mme Cochet

Mesdames, Messieurs, F. et S. en l'H.

Le temps, ce grand dispensateur de toute justice, fait lentement mais sûrement son œuvre. Pendant de longues années, il livre un nom à la discussion âpre et passionnée, puis, peu à peu, le silence se fait, tout se tait : c'est l'obscurité, c'est l'oubli, jusqu'à ce qu'un jour, brusquement, il s'élève, en pleine lumière, ce nom oublié qui resplendit. Alors le monde s'incline devant un nouveau bienfaiteur, admire et répare.

L'heure d'un jugement définitif n'est pas encore venue pour Allan Kardec et c'est pourquoi, nous qui avons recueilli le fruit de ses travaux, qui l'avons suivi dans son œuvre saine et forte, franche et hardie, nous tenons à honneur de saluer l'homme d'élite qui eut cette simplicité rare d'ouvrir son cœur à la vérité et ce rare courage de publier au grand jour, de lancer dans l'impétueux courant de la critique, ses observations, ses expériences, ses certitudes.

Et ne pensons pas qu'une telle tâche fût aisée. Aujourd'hui encore, après tant de faits acquis, tant de preuves accumulées, après tant d'honorables témoignages, tant d'attestations considérables, les phénomènes psychiques n'ont qu'à peine forcé l'attention du monde savant. Et voilà que déjà, effrayés de cette échappée dans l'inconnu, les plus audacieux reculent, incertains, inquiets; ils s'émeuvent devant ces grands mystères qui, déconcertant leur science, troublent encore leur conscience, car elles remettent en question les problèmes d'immortalité que, positivistes, ils croyaient ajournés, que, matérialistes, ils croyaient résolus.

Malgré eux, malgré tout, les faits spirites s'imposent; craintivement affirmés au moment où nous parlons, ils seront proclamés demain, ceci ne fait plus de doute et nous pouvons nous en réjouir, nous tous qui avons travaillé à hâter ce grand évènement. Mais, sachons-le, en même temps qu'on reconnaîtra la réalité des phénomènes spirites, on repoussera, on combattra l'idée pure qu'Allan Kardec a dégagée, on voudra ruiner une croyance qui repose sur de si fortes assises, et c'est sur le fondateur de la doctrine spirite, sur All. Kardec que retomberont tous les coups.

A nous de soutenir le vulgarisateur d'une philosophie qui résume les plus nobles croyances des siècles, et les éclaire. Debout ! pour défendre les grands principes que notre croyance atteste ; debout ! pour défendre la loi fraternelle de solidarité, le droit, le progrès, l'émancipation des âmes, le relèvement des caractères, la dignité humaine, la foi en nos propres forces, en notre évolution toujours plus haute, en notre immortalité ; debout ! pour défendre en son éclosion plus belle et plus pure l'éternelle vérité !

Ne nous y méprenons pas : toute doctrine religieuse ou philosophique est une formule sur laquelle se calque une forme sociale identique à ses principes. Le catholicisme, cette déviation d'un noble enseignement, avait fondé une société où la masse, soumise au bon plaisir d'une aristocratie divinisée, devait pratiquer, pour premières vertus, la foi aveugle, l'obéissance passive, l'inépuisable résignation. Quand, après un long écrasement, notre grande Révolution, préparée par un siècle de libre examen, apporta au monde épuisé un immense renouvellement, elle ne trouva pas, pour s'appuyer et s'affermir, la formule religieuse qui, solidement édifiée, eût consacré dès le premier moment son œuvre de justice, œuvre sacrée et divine s'il en fut jamais. Moitié par faiblesse, moitié par impuissance, elle conserva le vieux code religieux en opposition avec tous ses principes : de là tant de déchirements dont nous ressentons, après cent ans écoulés, les douloureuses blessures; de là tant de luttes dont nous subissons individuellement et collectivement les coups, de là tant d'incertitude

dans les consciences, tant de contradictions dans les actes, et cette inquiétude, ce malaise des esprits qui flottent entre les croyances du passé dont on a bercé leur jeunesse et les aspirations libérales qu'elles puisent dans un milieu émancipé : de là, enfin, ce malentendu funeste qui arrête tout essor, ce vide où se débattent les âmes les mieux douées placées entre les théories dissolvantes du matérialisme et l'inadmissible dogmatisme d'une religion morte à tout progrès, à toute transformation.

A notre société qui se renouvelle et sent en elle tant d'aspirations légitimes, il faut que réponde une philosophie féconde et forte qui nous soutienne dans les grandes luttes, nous inspire de nobles efforts; il faut un corps de doctrine qui sanctionne les mots rayonnants d'où jaillit 89; il faut qu'affirmant la liberté morale, cette nouvelle croyance consacre ainsi la liberté civique; que nous plaçant, dès l'origine, à un même point de départ, nous montrant, dans l'avenir, un but commun à atteindre, un même idéal à réaliser, elle nous fasse comprendre la véritable égalité; que, nous indiquant le travail solidaire comme le seul fécond et durable, elle nous fasse adorer, dans son intégrité douce et austère, la sainte fraternité.

Liberté, égalité, fraternité ! voilà ton code ô France ! et voilà ta religion : Dotes-en le monde. La doctrine qu'Allan Kardec a vulgarisée, qu'il a donnée au peuple comme un tout-puissant viatique, c'est celle même des droits imprescriptibles que tu as scellés de ton sang; elle est la foi suprême lentement conquise d'âge en âge, elle a éclairé vaguement nos plus lointains ancêtres. Elle a donné à notre vieille Gaule son héroïque vertu, elle a fait le fond du dogme bouddhique, elle a brillé plus tard dans l'idée chrétienne. Grandes révélations deux fois étouffées : là-bas par le brahme, ici par le prêtre : qu'elle renaisse plus haute et plus parfaite, forte des faits positifs de la loi expérimentale sur laquelle elle s'appuie : qu'elle décuple nos énergies, qu'elle ouvre à chaque activité la voie des nobles perfectionnements, qu'elle nous donne des ailes pour nous élever de vie en vie, de monde en monde, à l'idéal toujours plus grand, toujours plus pur. Qu'elle fasse ta gloire, ô France, et qu'elle fasse le bonheur de l'humanité !



Discours de M. Auzanneau

Mesdames, Messieurs,

Le but de ces réunions annuelles est, comme on sait, de glorifier la mémoire du philosophe qui a donné un corps à la doctrine spirite. Je m'y associe de grand cœur.

A cette occasion, quelques-uns d'entre nous ont l'habitude de rappeler les mérites du Maître et la valeur de l'œuvre. On ne saurait, en effet, sans ingratitude, oublier l'importance des travaux d'Allan-Kardec et la grandeur de sa mission; d'autre part, on manquerait de clairvoyance en ne prévoyant pas les transformations considérables que le Spiritisme doit amener dans l'humanité.

Cependant, cette amélioration si ardemment souhaitée ne vient pas assez vite au gré de nos désirs. C'est que tous les grands mouvements de la nature s'exécutent lentement au point de vue de notre éphémère existence. Je le sais, et pourtant je suis au nombre des impatients. Ne pouvant hâter la marche des événements, je vais au devant par la pensée. S'il en est parmi vous qui me comprennent, eh bien ! qu'ils se joignent à moi. Franchissons ensemble un espace de cent ans ! Transportons-nous à cette même place, et assistons à la réunion des spirites qui aura lieu le 31 mars 1988, à l'occasion du 119e anniversaire de la mort d'Allan-Kardec.

Regardons et écoutons.

En apparence, rien n'est changé. Le même soleil nous éclaire et nous réchauffe. Les oiseaux nous font entendre leurs mêmes gazouillements. Les fleurs nous présentent les mêmes variétés de couleurs, exhalent les mêmes parfums. Et dans la vieille nécropole, les mornes cyprès sont toujours verts. Toujours les mausolées dominent orgueilleusement les simples tombeaux et semblent insulter à la tristesse de la pauvre tombe abandonnée.

Autour du dolmen d'Allan-Kardec se presse une assistance nombreuse et recueillie. Quelques discours sont d'abord prononcés, où les sentiments exprimés ne diffèrent aucunement des nôtres; toujours le même respect pour le Maître, le même dévouement pour la cause. Puis, d'autres orateurs se font entendre. Des hommes d'une grande valeur scientifique proclament hautement la vérité du Spiritisme, s'en déclarant eux-mêmes adeptes convaincus. Des littérateurs éminents approuvent la publication de livres et de journaux destinés à combattre, en faveur des idées spirites, le matérialisme, le scepticisme et la mauvaise foi des coteries. Des voix autorisées constatent avec plaisir que la fraternité règne entre tous les spirites, lesquels, d'accord sur le fond de la doctrine, ont renoncé aux discussions byzantines qui les divisaient jadis, sans profit pour la cause qu'ils défendaient. Quant aux systèmes nouveaux, que chacun est en droit d'émettre et de soutenir, il s'en produit toujours, mais ils ne sont plus discutés publiquement. Des assemblées spéciales, où assistent les spirites de toutes nuances, sont affectées à ce genre

d'études, au grand avantage de la doctrine. Rien n'est publié sans avoir reçu la sanction d'un comité dirigeant, choisi parmi les adeptes les plus dignes et les plus expérimentés. Il est ensuite donné connaissance de la création récente de nombreux établissements de bienfaisance, où sont admis gratuitement tous les nécessiteux, sans distinction d'opinion, de croyance, de nationalité. Dans certaines écoles libres, on enseigne la philosophie spirite. Dans quelques théâtres, on représente avec succès des pièces d'un nouveau genre, où, sous une forme romanesque attrayante, on répand dans toutes les classes sociales les idées spirites, c'est-à-dire le goût du bien et la certitude d'une vie future. Un délégué de la *Société pacifique internationale* fait part des résultats obtenus depuis l'époque où le désarmement général s'est effectué. Par suite de la suppression des armées permanentes, la marche du progrès s'est modifiée dans le sens philanthropique. Au lieu de chercher à découvrir les engins de destruction les plus terribles, on recherche les meilleurs moyens de civilisation. Les peuples ont fait entendre un cri d'allégresse, qui a retenti d'un bout du monde à l'autre ; on peut espérer que la guerre a tout à fait disparu.

La pérororaison de ce dernier discours est particulièrement applaudie.

C'est alors que, du milieu de ce groupe d'orateurs, se détache un homme aux franches allures, au visage sympathique. Pendant qu'il s'approche lentement de la tribune improvisée, on devine qu'un vif sentiment d'émotion envahit la foule. C'est que cet homme est un philanthrope connu, instinctivement aimé des masses qu'il protège, justement estimé des savants qu'il honore.

De sa parole calme, sobre, grave, il fait un clair exposé de la situation du spiritisme, et il l'envisage dans son avenir. Il possède à fond toutes ces questions, qu'il traite sans effort. Son langage, empreint de sincérité, communique à tous les cœurs et à tous les esprits la conviction profonde qui paraît être en lui. On le dirait inspiré. C'est incontestablement un grand penseur. Et qui sait ! — pardonnez ma hardiesse, — c'est peut-être Allan-Kardec lui-même qui revient défendre et continuer son œuvre!

Ne souriez pas, Mesdames et Messieurs. Ce fait si étrange, si invraisemblable qu'il puisse paraître, n'a cependant rien que de très naturel. La loi de la réincarnation, que nous admettons, l'explique suffisamment. J'ajouterai que la supposition que je viens de formuler doit fatalement, par l'enchaînement naturel des choses, devenir un jour une réalité.

Pour peu qu'on ait étudié le spiritisme, on sait, à n'en pas douter, qu'une œuvre entreprise sur cette terre n'est pas interrompue par la mort corporelle ; que nous la continuons dans le monde invisible et que, si besoin est, nous revenons, dans une nouvelle incarnation et dans le même milieu, reprendre nos travaux inachevés.

Il n'est donc pas étonnant que l'esprit d'Allan-Kardec se soit incarné de nouveau parmi nous, dans l'intérêt de la doctrine à laquelle il a consacré sa dernière existence et dont il a, sans doute, la haute direction.

Il n'y a également rien d'extraordinaire, à mes yeux, dans la révolution morale qui s'est produite par la diffusion des idées spirites.

Le spiritisme devait grandir et se fortifier dans les épreuves. Sa destinée s'est accomplie à la grande satisfaction de ceux qui, comme moi, l'ont connu dès sa naissance et l'ont suivi dans son développement. Je suis personnellement heureux de voir qu'en 1988, le spiritisme est enfin considéré comme un soutien de l'édifice social.

Si vous croyez que je rêve, Mesdames et Messieurs, je vous en prie, ne me réveillez pas.

∴

Discours de M. Gabriel Delanne

Mesdames, Messieurs,

C'est avec bonheur que je constate que, cette année encore, nous nous retrouvons nombreux autour du mausolée de celui qui fut pour nous le grand initiateur, le maître révéré qui sut, au milieu des contradictions et des inexpériences de la première heure, tracer d'une main habile et sage le cadre de la doctrine spirite.

Aujourd'hui plus que jamais cet anniversaire est un symbole. En voyant la foule sympathique et recueillie qui se presse autour de ce dolmen, en sentant palpiter nos cœurs à l'unisson, nous sommes assurés, nous qui avons toujours défendu le Maître, d'être en communication intime avec les spirites que son œuvre a consolés. Oui, tous ceux qui viennent tous les ans apporter ici le tribut de leur hommage et de leur vénération ne font qu'accomplir un devoir.

Ils comprennent que la reconnaissance s'impose envers le grand philosophe qui a le premier arboré l'étendard du libre examen, qui le premier a établi les grands principes sur lesquels nous basons nos croyances et qui a combattu toujours pour la vérité.

Je ne veux pas rappeler ici les attaques dont sa mémoire a été l'objet, je ne veux pas dans ce jour consacré à célébrer son génie faire entendre aucune note discordante, mais il me sera permis de rappe-

ler que sa doctrine a été attaquée avec plus de partialité que de justice et que malgré toutes les polémiques, elle est restée comme l'expression, la plus haute et la plus complète de la vérité spirite.

Malgré sa grandeur, cette œuvre est encore imparfaite dans ses détails ; mais, messieurs, n'est-ce pas là la condition même de toutes les œuvres humaines. Voyez la science hésitante à ses débuts, tâtonnant péniblement au milieu de l'inextricable obscurité des hypothèses, mais parvenant par l'invincible opiniâtreté de ses adeptes à se frayer un chemin qui la mène lentement mais sûrement vers la vérité. Eh bien, dans le nouveau domaine ouvert à notre investigation par Allan-Kardec, n'est-il pas naturel qu'il se trouve quelques faiblesses, quelques lacunes? faut-il rejeter en bloc le labeur de toute sa vie parce qu'on aura reconnu que certaines parties en sont défectueuses? Lorsque l'on contemple un splendide édifice et que l'œil est choqué par quelque disparate, doit-on démolir le monument pour cette défectuosité? D'ailleurs le Maître n'a-t-il pas dit lui-même que le spiritisme étant une philosophie essentiellement progressive devait se modifier avec le temps, et se trouver toujours en harmonie avec la science et la raison. Voilà le but vers lequel doivent tendre tous nos efforts.

Loin de remettre en question les grands principes qui sont la base essentielle sur laquelle nous étayons nos connaissances, c'est-à-dire l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, sa réincarnation et la communication entre les vivants et les morts, nous devons, à l'aide de ces certiutdes, marcher résolument dans la voie de l'analyse et elle sera féconde entre des mains habiles.

Les découvertes modernes en nous faisant admirer l'ordre et la régularité qui règnent dans l'univers, nous montrent que la caractéristique des évolutions cosmiques réside dans l'immuabilité des lois qui régissent les perpétuelles transformations de la matière. Au milieu de l'apparent désordre qui résulte de l'enchaînement successif des effets qui déviennent à nos yeux des causes, l œil du penseur sait découvrir le moteur initial, la force inaltérable dans son essence et éternelle dans ses mutations incessantes. Cette perpétuité dans les causes nous indique que la puissance suprême est immuable et que rien ne saurait changer les décrets de l'éternelle Sagesse.

Nous sommes habitués par notre éducation chrétienne à faire de Dieu un être anthropomorphe intervenant à chaque instant dans la création, mais la réalité est loin de répondre à ces vues. Dieu nous apparaît au contraire comme la sérénité absolue, la sagesse impeccable qui dirige souverainement les destinées de l'univers. De même qu'ici nous n'avons jamais vu la Divinité prendre parti dans nos petits démêlés terrestres, de même dans l'étendue infinie, elle se manifeste seulement par ses lois. Dès lors il nous reste à étudier le mécanisme d'après lequel sont régis le monde spirituel et le monde matériel et ce sera peut-être le plus grand titre de gloire d'Allan Kardec, aux yeux de la postérité, de nous avoir fait connaître que notre principe spirituel était astreint, par sa composition aux mêmes lois physiques que celles qui régissent le monde.

La démonstration de l'existence du périsprit, de cette enveloppe qui entoure l'âme, nous ouvre des horizons inconnus jusqu'alors. Les problèmes les plus ardus de la psychologie peuvent être résolus par la connaissance de ce double fluidique et nos destinées futures sont déterminées d'une manière rigoureuse et scientifique en étudiant les transformations qu'il subit pendant la vie.

Qui de vous, messieurs, n'a pas été frappé des rapports qui lient le physique et le moral? Cette connexion est si intime que les matérialistes en ont conclu que la matière seule était la cause des phénomènes moraux qui s'accomplissent dans l'homme. Mais quelle erreur de supposer qu'il en est ainsi puisque nous avons l'assurance que la mort du corps n'est pas celle de l'esprit. Cependant il faut expliquer pourquoi les impressions physiques ont une répercussion immédiate sur l'état mental, il est nécessaire de faire comprendre comment une simple lésion dans le cerveau peut déterminer les troubles les plus graves, et surtout il est urgent d'établir, scientifiquement, pourquoi notre état futur dans l'espace n'est que la résultante absolue de notre conduite sur la terre.

En effet, nous ne croyons plus guère au jugement divin que les vieilles légendes enseignaient. Personne de nous ne se figure qu'il comparaîtra au delà de la tombe devant un juge qui, pesant ses actes bons au mauvais, prononcera sur sa future destinée, et cependant l'expérience nous enseigne que dans la vie spirituelle l'âme est souffrante ou bienheureuse, suivant qu'elle a bien ou mal agi ici-bas.

Comment s'opère cette répartition? En vertu de quelles lois encore inconnues jouissons-nous de la béatitude des esprits élevés ou souffrons-nous toutes les affres du remords? Pas plus que sur notre globe Dieu n'intervient directement, et si nous constatons sur la terre que la morale est une puissance que l'on ne viole pas impunément, nous n'avons jamais vu le Seigneur intervenir directement pour rétablir l'équité si souvent violée. On est obligé de s'en rapporter à l'histoire pour constater l'inéluctable force du droit, il faut savoir dis-

cerner les conséquences néfastes qui résultent de toute action mauvaise pour comprendre par quels ressorts les fautes amènent les châtiments et savoir, au milieu de ces événements, en dégager la philosophie.

Eh bien ! il en est de même pour l'avenir de l'âme. C'est dans notre propre vie, dans nos actions de chaque jour, dans l'intimité la plus secrète de nos pensées, qu'il faut chercher la cause efficiente de notre situation d'outre-tombe.

En démontrant l'existence du périsprit, en nous apprenant qu'il est formé d'une matière semblable à celle que nous connaissons, mais quintessenciée, Allan-Kardec nous a donné la clef du mystère de la vie future.

C'est qu'en effet, du berceau à la tombe, le périsprit est le réceptacle de toutes nos sensations, l'instrument qui enregistre en lui-même les moindres variations de notre être moral. Toutes nos impressions physiques laissent une trace ineffaçable dans sa contexture et tous nos états mentaux se traduisent chez lui d'une manière indélébile. La philosophie positive est arrivée à établir qu'à tout état physique correspond un état mental et réciproquement; c'est donc à nous qui connaissons l'enveloppe de l'âme, à mettre en lumière le rôle si important et cependant si ignoré qu'elle joue dans tous les phénomènes de l'existence. De même que le corps terrestre est sain ou malade, suivant que l'hygiène suivie est bonne ou mauvaise, de même le périsprit s'épure ou se matérialise d'après notre vie morale. Ceci n'est pas une simple hypothèse, car des faits positifs l'établissent d'une manière irrécusable. Qui ne connaît les funestes effets d'une profonde douleur, combien de fois a-t-on vu le corps humain dépérir lentement sous l'obsédante pression de l'avarice ou de l'ambition? L'hypnotisme, ce merveilleux outil de disséquage spirituel a permis de constater que la pensée d'une brûlure pouvait amener sur un sujet les mêmes effets que la brûlure elle-même. L'intelligence et la volonté ont donc une action certaine, absolue sur le corps humain qui est formé de matière tangible. A plus forte raison elle agit sur la matière périspritale qui, étant moins dense, est encore plus soumise à son action. Que conclure de ces faits?

C'est qu'au moment de la mort, notre état mental se trouve exactement représenté par la composition fluidique de notre périsprit. Si nos goûts, nos penchants, nos passions nous ont porté vers la satisfaction de nos vices et vers les jouissances matérielles, notre enveloppe périspritale, surchargée de fluides grossiers, ne pourra s'élever dans les hauteurs radieuses de l'erraticité. Attachée à la terre, l'âme délivrée de son enveloppe, ne vibrant plus harmoniquement avec son nouveau milieu, souffrira dans l'espace, car n'ayant plus de moyen de communication, elle sera aveugle et sourde, livrée seulement et pour longtemps à toute l'horreur de cette nuit spirituelle.

Si au contraire la contexture de l'enveloppe périspritale lui permet de s'élever dans les régions supérieures du monde spirituel, alors s'ouvrent les champs infinis des sensations exquises, des merveilles de la création; l'âme douée de pouvoirs nouveaux résultant de la délicatesse plus grande de son enveloppe, embrasse des horizons plus vastes. Son intelligence grandit et s'élève à la vue des splendeurs dont les plus merveilleux spectacles de la terre ne sont que de pâles reflets, des ombres atténuées.

Ainsi sans conception métaphysique, sans faire intervenir aucune croyance religieuse, le spiritisme nous montre le rôle que nous avons à remplir. L'âme immortelle évolue sans arrêt dans l'immensité. A chacun de ses passages sur un monde elle emporte gravée en elle le résultat total, la somme des efforts qu'elle a faits pour progresser. A chaque incarnation l'enfant possède à l'état latent les connaissances entièrement acquises, et c'est aux différents degrés d'élévation auxquels l'âme est parvenue que nous devons de voir la diversité infinie des intelligences humaines.

Quel vaste champ d'étude s'ouvre devant nous, si nous voulons déterminer avec précision le rôle du périsprit pendant la vie ! Nous le verrons mêlé aux fonctions les plus essentielles et les plus vitales de l'organisme. Nous pourrons examiner successivement ses transformations, car aujourd'hui les sciences naturelles nous permettent enfin de soulever le voile qui cachait ces mystères. Le système nerveux étant le conducteur du périsprit, ses modifications nous indiquent le chemin à suivre dans nos recherches. En combinant l'hypnotisme et la physiologie, en étudiant l'action de l'âme momentanément dégagée du corps, avec son fonctionnement normal, nous finirons par distinguer nettement le rôle du périsprit et ce nous sera d'un grand secours pour élucider les problèmes plus hauts et plus ardus de notre avenir.

Pourquoi donc nous épuiser dans des querelles intestines qui sont forcément stériles?

Pourquoi vouloir sonder l'inconnaissable, alors que sous nos yeux s'accomplissent tant de phénomènes qui méritent notre attention et qui sont directement observables? Rejettons loin de nous les opinions préconçues et l'esprit de système, et mettons-nous courageusement à l'œuvre afin de montrer que le spiritisme est véritablement le flambeau de vérité.

Assez de discussions métaphysiques, assez d'arguties ne reposant que sur des hypothèses, armés de la certitude de l'immortalité de l'âme, assurés de la communication entre les vivants et les morts et convaincus que notre moi-pensant poursuit l'ascension éternelle, par des vies successives vers le beau, le vrai, le bien, nous avons assez de points acquis pour expliquer l'Univers et ses lois. A nous de travailler, à nous de défricher ce terrain nouveau si fertile en découvertes et bientôt l'humanité éclairée sur ses véritables intérêts, sur ses destinées futures, bénira le nom de ceux qui lui auront ouvert les yeux.

Et toi, Maître vénéré, grand initiateur, viens à notre aide, soutiens-nous dans nos recherches, inspire-nous dans nos travaux. Continues nous tes enseignements, et que la prière de nos cœurs reconnaissants soit pour toi la récompense de cette existence tout entière employée à faire triompher la vérité et la justice.

*
* *

Discours de Mme Valentine Martin

L'hiver s'était montré peu clément cette année;
On en souffrait encor. La misère et le deuil
Avaient pendant ce temps, de mainte maisonnée,
Sans pitié, sans merci, franchi le triste seuil.
On en était pourtant à la saison bénie
Que tous les malheureux désirent si longtemps;
Et depuis quelques jours, la nature engourdie
Venait de s'animer au souffle du printemps,

. . . .

Le soleil, ce matin, s'était levé superbe :
Illuminant la terre, embrasant l'horizon,
Il redonnait la vie au ver luisant dans l'herbe,
Il émaillait de fleurs les prés et le gazon;
On se sentait au cœur monter une bouffée
De sève, de jeunesse et d'enivrante ardeur;
La vie, en ces longs mois, morne, éteinte, étouffée
Semblait sortir enfin de sa lourde torpeur.
Et comme on avait soif de grand air et d'espace,
Chacun, à pleins poumons, désirant respirer,
A ce soleil béni, revendiquait sa place,
Dans un muet besoin d'aimer et... d'adorer!
Aussi, dès le matin les portes étaient closes,
Et l'on était parti sous un soleil de feu
Au bois, pour moissonner les fleurs à peine écloses,
Aux champs, pour se trouver un peu plus près de Dieu!

. . . .
. . . .

Dans un sentier désert, tout doucement chemine
Un beau vieillard tenant un enfant par la main,
L'un, sautant, gambadant, l'autre, courbant l'échine.
Le vieux, c'est... le passé; l'enfant sera... demain!
Ils venaient d'arriver au terme du voyage,
Quand l'aïeul s'arrêtant sur le bord du chemin;
« Va, mon chéri, dit-il, va courir. A ton âge,
« J'aimais le jeu, le bruit et les courses sans fin. »
Celui-ci disparut dans un flot de poussière,
Et d'un geste amical, envoyant un baiser
Dans lequel il mettait son âme tout entière,
Fit promettre au vieillard de bien se reposer.

C'était un singulier spectacle que cet homme
Laissé par les années, le travail, la douleur,
Debout comme un vieux chêne, et toujours vert en somme,
De ce petit enfant, l'unique protecteur!

Il s'assit sur un tertre, à l'ombre d'un grand arbre.
On eût dit un héros, ce rude et fier Titan,
Avec ses traits gardant la fermeté du marbre
Et ses cheveux blanchis sous les neiges d'antan!

Les yeux à demi clos et la tête baissée,
Il songeait... Et toujours revenait en son cœur,
Malgré tous ses efforts, cette amère pensée
Qu'il ne connaîtrait plus ici-bas le bonheur!
Dans le calme profond de l'immense nature,
Des longs jours écoulés, il revit le tableau;
De son âme, soudain, se rouvrit la blessure
Dont le sang coula de nouveau!
Il revoyait son père, un honnête homme, un sage,
Travaillant sans répit du matin jusqu'au soir,
Foudroyé dans son champ, au milieu d'un orage,
Laissant sa veuve, hélas! sans soutien, sans espoir!
Et cette mère aimée, il la voyait encore
S'usant pour ses enfants, courageuse, et pourtant
Atteinte de ce mal qui détruit, qui dévore,
Mourant entre ses bras, un soir, en l'embrassant.

Un peu plus tard encor, il lisait de sa vie
Une page sublime; alors un flot d'orgueil
Ranimant un instant sa vieille âme ravie,
Lui fit tout oublier son désespoir, son deuil;
C'est qu'il se retrouvait au fort de la bataille,
Il entendait le bruit des tambours, des clairons,
Et les balles pleuvoir, et siffler la mitraille,
Et tout là-bas bondir les brillants escadrons,
Et lui-même, il passait à travers la mêlée,
Couvert de sang, blessé, mais debout et vainqueur,
Chassant des ennemis la cohorte affolée,
Puis, épuisé, mourant, tombant au champ d'honneur!

Et toujours avançant dans sa longue carrière,
Il rentrait maintenant au foyer paternel;
Il retrouvait ses champs, ses vignes, sa chaumière,
Jouissait d'un bonheur qu'il croyait éternel,
Car il avait fait choix d'une vaillante femme
Pour partager son sort, et la main dans la main,
Ensemble ils veillissaient, n'ayant qu'une seule âme
Prenant chacun leur part des ronces du chemin.

Il est seul aujourd'hui pour achever la route,
Le pauvre vieux! Il songe... et ce sont ses enfants,
Dont le doux souvenir fait éclater sans doute
Un éclair de fierté dans ses yeux triomphants.
Qu'il les avait aimés ses garçons et sa fille!
Le sol ensemencé, reproduisant toujours
Le blé qui nourrissait le maître et sa famille.
Mais que lui restait-il de ses vieilles amours?

Il avait vu les siens descendre dans la tombe
Et dans la maison vide, il ne restait que lui

Et ce petit enfant, douce et blanche colombe,
Tout le reste à présent était évanoui !

Où donc sont-ils allés, dis-moi, ceux que je pleure,
Terre qui t'entr'ouvris pour les recevoir tous ?
Livre-moi ton secret, avant que je ne meure,
Ah ! dans ton sein bientôt, nous réunirons-nous !

Dis-moi, ce trou béant, où lentement j'arrive,
Est-il la fin de tout ? est-il ton dernier mot ?
La mort ! est-ce une mer et sans borne et sans rive
Roulant toujours le même flot ?

Mais rien ne répondait à sa douleur amère
Et des pleurs sillonnaient son visage attristé,
Quand l'enfant revenant auprès de son grand-père,
Rayonnant de bonheur, de force et de santé :
— « Eh bien ! quoi donc, dit-il, toujours, toujours des larmes,
Tu veux certainement que je pleure avec toi.
Oh ! chasse loin, bien loin, ces nouvelles alarmes,
Ne pense à rien, grand père, à rien autre qu'à moi,
Allons, je le vois bien, il faut que je te dise
Mon grand secret gardé depuis le jour de l'an,
Il faut que je te fasse enfin cette surprise,
Tiens, prends; elle est pour toi... la lettre de maman! »

Et l'aïeul, sans comprendre, ouvrit la large feuille
Que lui tendait l'enfant. Mais en jetant les yeux
Sur la fine écriture, il pâlit, se recueille,
Et lit d'un bout à l'autre en restant sérieux.

Et la lettre disait : « Père, c'est votre fille
Qui revient pour causer un instant avec vous ;
Et je choisis mon fils, notre seule famille,
Comme messager entre nous !

Il ne faut plus pleurer ceux qui sont partis, père,
Car vous les reverrez certainement un jour,
Vous les retrouverez tous dans une autre sphère,
Vos chers morts fauchés tour à tour.

Au delà de la tombe, il est une patrie
Où l'on ne connaît plus ni tourment, ni douleur,
Où notre âme, ici-bas, désolée et meurtrie
Goûte un véritable bonheur !

Mais pour le conquérir, nous devons souvent naître,
Souffrir, vivre, mourir, et puis renaître un jour,
C'est l'éternelle loi, la volonté du Maître,
De ce Dieu qui réserve aux hommes, en retour
Des combats, des chagrins et des longues souffrances
Endurés par chacun des mortels ici-bas,
Un bonhenr dépassant toutes nos espérances,
Une félicité dont on ne rêve pas !
C'est nous qui choisissons les ronces, les épines,
L'injustice, la haine et le rude labeur.
Pour mériter plus tôt des joies toutes divines,
Il faut nous épurer au creuset du malheur !

Père, avant de quitter de nouveau cette terre,
Avant de redescendre encor dans le tombeau,
De grâce, ouvrez les yeux à l'ardente lumière,
De l'erreur implacable arrachez le bandeau.
Ecoutez notre enfant il saura vous instruire
Des seules vérités que nous devons savoir.
Il est bien jeune encor, mais il pourra vous dire
Que pour l'homme, toujours, il reste de l'espoir ! »

Et le pauvre vieillard, silencieux, livide,
Ebranlé, tout ému, mais ne comprenant pas,
Se mit à sangloter, et d'un geste rapide
Attirant l'enfant dans ses bras :

« Oh qui donc te conta toutes ces belles choses,
Mon cher petit mignon, ange consolateur ?
Qui t'apprit à changer les épines en roses,
Qui t'envoya calmer ma profonde douleur ? »

Et l'enfant raconta que c'était à l'école
Qu'il avait entendu son maître respecté
Parler d'un autre monde où notre âme s'envole
En attendant l'éternité.

Et cet homme que tous ils aimaient comme un père,
Leur avait révélé, leur avait fait saisir,
Du spiritisme enfin, le sublime mystère,
Le triomphe de l'avenir !

Puis le soir, recueillis, loin du bruit, loin du monde,
Ensemble on évoquait tous les chers disparus,
Dans la classe régnait la paix la plus profonde,
Quand ou lisait tout haut les conseils obtenus.

. . . .

Le lendemain, l'enfant conduisit chez son maître
San aïeul vénéré, lequel ne pleurait plus,
Car il voulait aussi étudier, connaître,
Grossir le nombre des élus !

Et lorsqu'il la connut l'admirable doctrine
Dont vous êtes, Kardec, l'illustre novateur,
Répandant à son tour, la semence divine,
Vous proclamant son maître et son libérateur,
Il consacra ses jours à faire des adeptes,
A vous gagner des cœurs, surtout ceux des enfants,
Enseignant, pratiquant au grand jour vos préceptes,
Encourageant les bons, raisonnant les méchants !

. . . .

Maître, de vos travaux, ah, quelle récompense !
Dans l'erraticité, vos plaisirs sont bien doux !
Que Dieu vous fasse heureux et que sa providence
Veille toujours sur vous !

NOTE

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que le président de l'Union spirite Française, M. le Dr Régnier fera, le vendredi 20 avril, une conférence sur les MIGRATIONS DE L'AME, au siège de notre société, 167, galerie de Valois.

Nous convions tous les spirites à venir écouter la voix si autorisée de notre cher président.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LE 31 MARS

Discours de M. de Reyle

Mesdames, messieurs,

« La doctrine spirite renferme en elle les éléments d'une transformation dans les idées. A ce titre elle mérite l'attention de tous les hommes du progrès. Son influence, s'étendant déjà sur tous les pays civilisés, donne à son fondateur une importance considérable, et tout fait prévoir, que dans un avenir peut-être prochain, Allan Kardec sera posé comme l'un des réformateurs du XIXe siècle. »

Ces paroles, mesdames et messieurs, que Maurice La Châtre a burinées dans son dictionnaire, me semblent bien dépeindre le spiritisme tel que je le conçois et tel que l'initiateur vénéré dont nous fêtons aujourd'hui la mémoire l'a sans doute conçu. Spiritisme moralisateur, spiritisme consolatenr, spiritisme scientifique ne sont que les noms divers sous lesquels se présente la forme suprême : le spiritisme réformateur. Et qu'on ne m'objecte pas ici la disproportion entre la cause présente et l'effet à produire, l'histoire est là pour prouver que ce furent toujours des minorités conspuées qui bouleversèrent le monde et réformèrent les sociétés. Combien furent-ils, les adeptes du Christ qui, sortis des bourgs obscurs de la Galilée, sapèrent dans sa base le monde antique? Quel était le nombre de ceux qui, groupés autour de Luther, proclamèrent les premiers le droit du libre examen? Etaient-ils nombreux ceux qui, les premiers, conçurent le projet de mettre un frein au pouvoir absolu des rois? Enfin, combien étaient-ils, les spirites qui, il y a trente ans, se groupaient autour de Kardec, alors qu'aujourd'hui c'est déjà une formidable armée s'élançant à l'assaut des préjugés et des abus, non pas avec une simple négation, comme les libres penseurs matérialistes, mais avec une affirmation positive et expérimentale.

Ni les religions, ni le matérialisme, n'ont rien pu pour l'humanité : les fades consolations, l'espoir d'une récompense dans un autre monde, n'ont pu qu'endurcir l'égoïsme humain ; les données soi-disant scientifiques, la vie limitée à ce globe n'ont pu qu'exalter les haines et la soif de jouir. Voyons ce que les conséquences du spiritisme ont à leur opposer.

Vous dites, messieurs les athées, que nous empêchons l'humanité de marcher vers le progrès immédiat en faisant miroiter à ses yeux des félicités mensongères qu'un avenir imaginaire doit leur réserver, en maintenant sous le joug de sa misère celui qui souffre de l'état social qu'il traverse, en lui promettant une compensation dans une autre vie, en le dupant, en le trompant. Arrière! criez-vous, arrière, visionnaires! arrière, illuminés! le but de l'homme est sur la terre : ne lui parlez plus

de cette autre vie qus vous n'avez inventée que dans ce seul but, de lui faire payer le plus cher possible la traversée d'ici à là-bas !

Oh ! comme vous nous connaissez peu ! Si, *contrairement à vous*, nous disons que la terre est le lieu d'épuration où l'esprit se prépare à la splendeur des existences futures, *avec vous* nous soutenons que son sort à venir dépend de sa lutte ici-bas et du courage avec lequel il l'a soutenue. *Comme vous*, nous revendiquons pour chacun sa part de lumière et de vie; *comme vous*, nous pensons que nos efforts doivent tendre à faire un paradis de cet enfer qui a nom la terre; *comme vous*, nous croyons qu'ici-même une ère nouvelle se prépare où les peuples seront unis comme les grains mûrs de la grappe dorée par le soleil, où la seule religion de l'humanité se résumera dans ces trois mots qui contiennent toutes les morales et toutes les philosophies : Liberté! égalité !! et surtout fraternité!!! le couronnement des deux autres, car il les comprend à lui seul !

Soit donc ! puisque nous sommes d'accord sur le but à atteindre! Voyons quels sont les moyens que vous apportez pour réaliser cet idéal de bonheur et de vertu; retournons vos annales, déchiffrons vos grimoires et nous trouverons cette seule solution, solution qu'accepte la nature brute, mais qui fait bondir d'indignation l'âme humaine: l'ignoble loi de Malthus ! — Voilà donc les matériaux que vous apportez au sublime édifice de l'avenir : la loi du plus fort, la seule qui soit la conséquence logique de vos théories ! Peu vous importe que le plus fort soit le bourreau du plus faible, peu vous importe que des races maudites soient immolées sur l'autel du dieu Cupidité, la loi de Malthus n'explique-t-elle pas et n'excuse-t-elle pas tout cela, du moment que la sélection personnelle en est le résultat, du moment que les survivants de cette lutte fratricide en voient grandir leur prospérité et augmenter leur bien-être.

La rapacité humaine a inventé la guerre et les peuples de l'ombre se sont précipités sur ceux du soleil pour leur ravir le fruit de vingt siècles de civilisation. Et nous voyons l'histoire se prostituer en confondant sous un même nom les expéditions de grand chemin où un peuple s'est jeté avec avidité sur une nation moins armée que lui et les luttes, sanglantes mais nécessaires, dans lesquelles les apôtres de la vérité ont fait triompher la lumière contre l'ombre ; tels les combats du vaillant peuple hellénique contre la barbarie ottomane ; telle notre grande Révolution, où la France, se saignant aux quatre veines, envoie les meilleurs de ses enfants mourir devant la hideuse coalition obscurantiste qui avait juré d'éteindre sous les ruines de notre vieille Gaule cette lueur de liberté vers laquelle tous les peuples se tournaient déjà et qui s'était levée comme une aurore dans la royale ville de Versailles, dans la salle du Jeu de paume.

Toutes les turpitudes humaines reçoivent leur sanction de cette infâme loi qui dit : la force prime le droit, et vous ne prêchez par suite l'amélioration du séjour terrestre que pour ceux qui n'auront pas succombé dans cet épouvantable combat pour la vie.

Dans la logique même de votre système, ceux-là seuls que la Société a déshérités des biens de la vie peuvent désirer l'amélioration *pour eux* des conditions d'habitabilité de ce globe. Ceux, au contraire, qui se sont procuré le bien-être social, n'ont qu'un désir : le conserver et même l'augmenter au détriment toujours croissant des parias qui peinent et gémissent sous eux. Lazare athée revendiquera par le fer et le feu sa part des joies de Crésus et celui-ci par le feu et le fer renversera Lazare sous ses pieds. La plus épouvantable tyrannie. d'une part, et l'insurrection sans pitié ni merci, de l'autre, voilà les conséquences immédiates du système que donne l'existence humaine à ce misérable séjour de la terre, enfer pour beaucoup et purgatoire pour ceux que la Providence a favorisés.

Pauvres frères égarés ! vous souvenant vaguement de votre divine origine, vous sentez s'agiter au fond de vous-mêmes tout un monde d'aspirations, de rêves et de désirs, vous sentez que vous êtes appelés à de plus hautes destinées et, reniant vous-mêmes vos désolantes théories et votre loi de Malthus — qui, logique dans le domaine matériel, devient épouvantable dans le domaine moral — il vous vient de généreux élans vers le bien et la solidarité ; votre âme, méconnue par vous, palpite dans votre sein comme un oiseau captif dans sa cage et alors vous rêvez de créer une grande famille de tout ce qui vit, de tout ce qui pense et de tout ce qui aime !...

Mais le lien vous manque, qui doit unir ces faisceaux épars ; vous voulez créer une famille et vous en avez chassé le Père !... vous voulez unir toute l'humanité dans la plus sublime des fraternités ; et vous donnez comme base à cette fraternité la loi de la lutte pour la vie et du combat pour la jouissance !...

* * *

Mais le spiritualisme positif des religions a-t il plus fait pour donner à l'humanité le vin de vérité et de justice où elle aspirait à tremper ses lèvres ? Le grossier scepticisme matérialiste a dit à l'homme : « Tu n'as rien, prends ! emploie la vio-

lence pour te faire ta place au soleil ! » L'étroite philosophie religieuse a répondu : « Tu n'as rien, souffre ! ne fais pas un pas vers une situation meilleure ! Ceux-là jouissent, toi tu souffres : cela est et sera toujours ainsi, Dieu a voulu qu'il y eût des castes et tu dois te résigner ! »

Les religions ont fait des esclaves, des parias, des serfs ; le matérialisme a fait des serfs, des parias, des esclaves sous une autre forme.

Pourquoi donc la religion, manquant à son rôle de médiatrice entre l'humanité et ceux qui cherchent à s'en rendre maîtres, n'a-t-elle rien pu faire de plus que ce qu'elle a fait ?

C'est qu'elle contient un vice héréditaire légué d'une religion à une autre, vice qui les mine lentement et finiront par faire écrouler tout l vieil édifice de la superstition. Ce vice, c'est la croyance démoralisatrice au *salut personnel.*

« Malheur à celui qui va seul ! », dit avec raison la Bible juive pour stigmatiser l'égoïsme, le plus vil des sentiments qui puissent atteindre le cœur de l'homme. C'est cette croyance au salut personnel, que j'appelais démoralisante il y a un instant qui, a jusqu'à présent rivé l'humanité à l'imperfection présente en l'empêchant de s'élancer vers des horizons plus beaux et plus souriants ! Si nous devons au matérialisme épicurien l'égoïsme présent, nous devons à cette croyance, adoptée par tous les cultes, l'égoïsme futur, parfait parallèle du premier. L'un a dit : « Jouis seul des biens de la terre ! », et l'autre : « Sois seul à jouir des biens du ciel ! »

Le premier a créé l'exploitation de l'homme par l'homme, l'inexorable joug du plus fort, l'impitoyable loi de la lutte pour la vie, alors que cette vie ne devrait être qu'un fraternel accord de toutes les intelligences et de toutes les activités, la loi de Malthus en a fait le hideux accouplement du bourreau et de la victime.

Le second a créé l'insouciance de ceux qui pleurent et de ceux qui souffrent. Alors que les âmes trop pleines devraient pouvoir déverser leurs chagrins dans les âmes amies, alors que l'Esprit aux vastes ailes devrait un peu retarder son ascension vers les mondes divins entrevus dans les songes, afin de tendre une main secourable à ceux qui pleurent encore dans les ténèbres, nous voyons le chrétien s'enfermer dans les monastères, afin de ne point compromettre sa blancheur au contact des fanges du siècle et pour faire seul son salut ; tel un naufragé se saisissant d'une planche flottante, désormais sourd aux cris de détresse de ceux que le flot va engloutir.



La philosophie réellement harmonique, telle que je la conçois et telle qu'elle satisfait à la fois le sentiment et la raison, combat avec vigueur cette égoïste croyance.

Pour moi, comme pour vous, spirites qui avez honoré de votre attention mes paroles, l'Esprit mû par une loi qui n'est qu'une variante de cette grande loi qui a nom attraction, affinité, sympathie, amour, gravit peu à peu, à travers la pluralité de ses existences, les degrés qui séparent les deux pôles de l'infini, les degrés innombrables qui vont du non-être à l'être et de l'être à Dieu.

Mais, pour moi, nul Esprit ne peut gravir seul cette échelle magique, semblable à celle que la légende nous rapporte avoir été vue dans le songe prophétique de Jacob ; nul n'a le droit de se présenter seul dans la vie supérieure, sans entendre la voix intime de la conscience lui dire, comme elle disait jadis à Caïn :

« Qu'as-tu fait de tes frères? »

Car, n'en doutons pas, la plus absolue solidarité unit entre eux tous les citoyens d'un pays, tous les pays de la terre, toutes les terres de notre système planétaire, tous les systèmes planétaires de l'infini.

C'est à notre groupe d'Esprits que la grande loi vivante, l'Être des êtres, a confié ce globe maternel que nous avons appelé la terre et cette tâche nous est incombée de débrouiller son chaos pour en faire jaillir la lumière. C'est tout entière et d'un seul coup que notre humanité pourra gravir vers d'autres mondes quand elle aura purifié à jamais ce globe confié à ses soins et fait régner le beau et le vrai sur ce morceau de boue roulant à travers les cieux étoilés ; quand elle aura, en quelque sorte, été l'intelligent et utile collaborateur de l'œuvre grandiose de la création !

Et vous, grands et nobles Esprits, qui vous êtes dressés sur l'humanité, comme des phares sur une mer houleuse toute souillée par la fange du rivage, vous avez aidé vos frères et vos sœurs de votr sublime intelligence ou de votre bonté angélique votre progrès ne s'est pas effectué seul, car un peu de votre grande âme a rejailli sur la foule obscure qui vous entourait, mais néanmoins vos peines ne sont pas perdues pour vous, car vous avez hâté l'heure de votre propre délivrance, en hâtant celle où ces frères, sans lesquels vous n'avez pas le droit de progresser, atteindront à votre niveau.

Comme cet empereur romain qui se plaisait à pouvoir dire quand approchait la nuit : « J'ai fait une bonne action, je n'ai pas perdu ma journée », tout homme convaincu de son ascension future vers la lumière et de l'impossibilité de son salu

personnel dira quand viendra l'heure de la mort : « J'ai répandu sur tous ceux qui m'entouraient la petite part de vérité que je crois posséder, j'ai tâché d'améliorer le sort et d'ouvrir l'âme de ceux qui sont encore après moi : je n'ai pas perdu ma vie! »

Oh! quand chacun saura comprendre l'harmonieuse loi qui régit l'univers, quand chacun sentira une main amie se poser dans la sienne, quand l'Humanité n'aura plus qu'un seul cœur battant dans plusieurs milliards de poitrines, oh! alors, quand la radieuse philosophie sera suffisante pour remplacer à la fois les codes et les bibles, l'épée et le bûcher, alors l'Esprit de justice soufflera par le monde et son haleine bénie éteindra les dernières lueurs du bûcher sur lequel l'Humanité a souffert depuis 25,000 ans, alors du cœur du monde entier s'élèvera un chant d'allégresse, la plus belle des prières, dans lequel se mêleront les murmures mélodieux des blés mûrs qui pousseront serrés dans les sillons de la paix et les voix mélodieuses des enfants aux têtes blondes qu'on n'élèvera plus pour la guerre.

Alors, ô terre, que tant de nous maudissent aujourd'hui et que tous béniront alors du plus profond de leur cœur, alors l'Humanité, maîtresse d'elle-même, consciente de son présent et sûre de son avenir, ayant sauvé jusqu'au dernier de ses enfants, ayant établi le règne de Dieu sur le globe défriché, alors l'Humanité montera tout entière vers des vérités nouvelles, guidée par la pleïade de ses initiateurs et les sphères diront aux sphères :

« Voilà l'Humanité victorieuse qui passe ! »



Discours de M. Henri Sausse

Mesdames, Messieurs,

Défenseur ardent autant que convaincu du spiritisme kardéciste, depuis longtemps déjà, j'aspirais au plaisir de pouvoir venir me joindre à vous en cette fête du souvenir et de la reconnaissance afin d'adresser de vive voix, au pied de ce dolmen, au maître que nous chérissons tous, à Allan Kardec ainsi qu'à sa noble épouse le tribut filial de ma gratitude, de ma fidélité.

Des circonstances favorables à mes désirs m'ayant permis de mettre ce projet à exécution, je viens, Mesdames, Messieurs, non seulement en mon nom personnel, mais comme délégué de la Société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme et du groupe Amitié de Lyon, comme représentant du *Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles et chargé par notre F. E. C. M. Léon Denis et les spirites tourangeaux, prendre place aujourd'hui à cette cérémonie du 31 mars qui, chaque année, nous rassemble tous par la pensée, sinon de fait, autour de cette tombe pour renouveler au fondateur de notre excellente philosophie l'expression, je ne crains pas de le déclarer, de notre admiration pour l'œuvre puissante, saine et moralisatrice qu'il a accomplie et notre fidélité constante mais raisonnée aux principes du spiritisme philosophique tels qu'il nous les a enseignés et les a condensés dans ses ouvrages.

L'année dernière, F. E. S. E. C. pour ce même anniversaire, en face de la vague montante qu'un vent destructeur tentait de soulever contre le spiritisme kardeciste dans le fol espoir de le renverser ou de le submerger, nous avons proclamé hautement nos convictions déistes et notre ferme confiance de voir l'œuvre d'Allan Kardec rester le phare lumineux des spirites militants et résister victorieusement comme par le passé aux attaques de l'athéisme, du matérialisme et aussi de l'immortalisme dont le flot courroucé ne peut que déferler à nos pieds.

Notre confiance n'a pas été déçue, et l'œuvre du Maître, loin de souffrir des attaques injustes dont elle était l'objet, en est sortie plus forte, plus aimée, plus respectée, après nous avoir vus nous grouper plus étroitement autour d'elle pour la défendre et l'aider à se perfectionner.

Dans ces conditions, Mesdames, Messieurs, si nous nous disons avec fierté disciples d'Allan Kardec, ce n'est point en sectaires comme on s'est plu à tort de le supposer, mais avec la conscience d'hommes soucieux de garder intact leur libre arbitre tout en recherchant avec ardeur la vérité et pensant que, pour suivre le progrès, il n'est pas nécessaire de faire chaque jour table rase de nos opinions de la veille; nous pensons au contraire que la sagesse nous commande de ne modifier que peu à peu l'édifice de nos croyances ou d'en élever d'abord un plus sûr, mieux approprié à nos aspirations avant de renverser celui qui nous abrite. C'est pour cela que nous défendons et resterons fidèles à la doctrine kardeciste jusqu'au jour où on nous en démontrera la fausseté avec des preuves irrécusables et où on nous en présentera une nouvelle plus élevée, plus logique, plus consolante, plus vraie.

Mais, en attendant, nous ne lâcherons pas la proie pour l'ombre. Nous estimons aussi que dans la lutte de toutes les énergies à la recherche du vrai, chacun de nous peut avoir et marquer sa place sans qu'il soit nécessaire de le faire au détriment de nos prédécesseurs. Pour ces raisons nous répudions la conduite de ces prétendus novateurs

dont le mérite se borne à battre en brèche les travaux de leurs devanciers. Ces démolisseurs nou trouveront toujours sur leur chemin pour nous opposer à l'exécution de leurs projets mais, par contre, nous applaudirons aux efforts des chercheurs quels qu'ils soient, lorsqu'ils viendront enrichir notre philosophie de vérités nouvelles ou nous démontrer l'erreur manifeste des principes que nous croyons pouvoir admettre.

En un mot,nous voulons la vérité, mais la vérité démontrée, la vérité acquise et non des théories fausses ou nébuleuses, ne nous offrant aucune garantie et dont nous serions forcés de nous défaire tôt ou tard. Nous voulons un point d'appui stable et sur lequel nous puissions nous reposer en sécurité,

Votre doctrine, ô Maître! étant à nos yeux celle qui renferme le plus complètement, à cette heure, toutes les garanties qui nous sont nécessaires, nous en resterons les adeptes sincères, les propagateurs convaincus, les défenseurs dévoués. Continuant votre œuvre et suivant vos leçons, nous marcherons résolument mais sagement dans la voie du progrès pour que ce spiritisme que vous nous avez enseigné reste toujours à la hauteur de sa mission qui est de rechercher et proclamer la vérité.

C'est dans ces intentions, cher Maître, que je suis heureux de pouvoir, en cet anniversaire, vous adresser publiquement au nom des spirites lyonnais, de la direction du *Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles et des spirites tourangeaux l'hommage de notre reconnaissance et de notre dévouement.

Saint-Gilles, 30 mars 1888.

Cher monsieur Delanne et frère en C.,

Des devoirs impérieux ne me permettent pas d'aller assister au pieux pèlerinage que la famille spirite de Paris et de plusieurs villes de France ira faire demain, 31 mars, à la tombe de notre maître vénéré Allan Kardec; mais je m'associe de grand cœur à ce devoir de reconnaissance et d'affection. Allan Kardec a été le renovateur et le divulgateur d une doctrine qui doit fondre dans un même sentiment de fraternité tous les peuples de la terre et être le trait d'union de la grande famille humaine. A ce titre seul il a droit à notre respect et à une éternelle gratitude.

La Belgique n'a pas perdu le souvenir de la visite que le maître lui a faite en 1865. La semence qu'il y a jetée sur son passage a germé et produit des fruits abondants et durables. Tous nos frères sont unanimes à saluer en lui un chef vénéré dont le nom est gravé dans leur cœur et vivra éternellement.

La rédaction du *Moniteur spirite* s'associe personnellement à la manifestation du 31 mars.

Recevez, cher monsieur Delanne et frère en C., et veuillez faire agréer à tous nos frères en croyance mes sentiments fraternels et dévoués.

B. MARTIN.

* * *

Discours de M. J. Bouvéry.

Mesdames, Messieurs,

Nous ne saurions mieux choisir un lieu et une date que ceux qui nous réunissent aujourd'hui pour constater, une fois de plus, que l'année (1887-1888) qui vient de s'écouler a été bonne pour le spiritisme.

La critique de parti pris a, enfin ! officiellement... fait place à un Peut-être !...

Les clameurs et les railleries des sceptiques ignorants et savants, qui accueillaient notre chère croyance dont Allan Kardec, dont nous venons saluer la mémoire, a le premier montré l'avenir transformateur, bienfaisant et splendide dans ses travaux impérissables, ne sont plus le fait que de ceux qui ont intérêt à nier la vérité... ou bien de ceux qui ne voient au bout du chemin de la vie humaine que le néant, et dans notre planète qu'un immense cirque créé par le hasard !... où tout ce qui a vie lutte et précipite dans l'abîme celui qui le gêne dans ses appétits !...

En proclamant cette bonne nouvelle, en constatant ce progrès parmi nos adversaires, ne craignons pas d'ajouter, pour répondre aux légendes (!) qui nous représentent comme des sectaires... que ni Allan Kardec, ni ses disciples, n'ont jamais eu la sotte prétention d'être infaillibles...

Le spiritisme, comme toute science à son début, ne peut pas échapper à la loi de progrès qui régit tout ce qui sort de l'humanité. Ses lois ne nous sont pas toutes parfaitement connues. Il peut donc y avoir des lacunes, mêmes des erreurs que le temps et les ouvriers de la deuxième heure devront faire disparaître.

Mais... nos savants adversaires d'aujourd'hui cherchent en vain, à leur *Peut-être*... une base solide ; ils la cherchent partout, excepté là où elle est.

Ils font appel tantôt au fluide nerveux, tantôt au magnétisme, cette autre science sœur du spiritisme, née hier, et qu'ils acclament aujourd'hui...

sciences que nous ne devons jamais séparer dans nos expériences, l'une aidant l'autre.

Laissons-les épuiser dans leurs efforts aveugles les agents de toutes sortes qui semblent pouvoir jouer un rôle dans ces phénomènes indéniables; quand nos adversaires auront essayé de tout et tout rejeté, ils seront bien forcés d'arriver au point de départ qui est le nôtre.

N'en a-t-il pas été ainsi pour la plupart des découvertes? La vie de tous les initiateurs n'a-t-elle pas été un long martyre!...

Laissons-les faire, mais ne nous endormons pas, redoublons d'efforts, tout au contraire, afin de montrer à nos adversaires que, loin d'être les mystiques ignorants ou les possédés fanatiques qu'ils croient trouver en nous, nous sommes simplement des chercheurs épris de science et de vérité, dont les croyances sont basées sur des faits constatés et qui relèvent du domaine de la science autant que de celui de la philosophie; qu'ils sachent bien que quand nous affirmons, c'est que nous avons d'indiscutables preuves à l'appui de nos affirmations; qu'ils sachent enfin que notre philosophie est toute scientifique, qu'elle est accessible à tous, que nous n'avons pas, comme nos adversaires, de temples fermés aux profanes, pas de dogmes mystérieux ou incompréhensibles, ni de fétichisme d'aucune sorte.

Assez longtemps on a abusé de la simplicité des âmes ignorantes avec de grands mots et des formes pompeuses... Il est temps de s'en tenir aux réalités tangibles, ou du moins de ne plus édifier la vérité sur des chimères.

Que nos travaux soient donc toujours sérieux pour forcer les savants, amis du progrès, de venir à nous, comme quelques-uns l'ont déjà fait.

Certes, il faudra du temps avant que la science officielle consente à accepter une vérité venue du dehors. Nous regrettons cette longue résistance des savants, tout en constatant qu'il en a toujours été ainsi.

Voyez le magnétisme, science basée sur des faits, ils l'ont repoussé pendant un siècle et aujourd'hui ils viennent lui demander de produire les phénomènes les plus extraordinaires. Il est vrai qu'ils l'ont débaptisé... Il en sera probablement de même du spiritisme; après l'avoir repoussé et injurié, ils se décideront un beau jour à le découvrir sous un nom quelconque, et ils essaieront d'en faire leur propriété exclusive!... Et ils auront pour eux la foule des ignorants qui les applaudira.

Les corps savants nient, d'abord, l'évidence des faits. Leur savant compas prétend tout enfermer dans un cercle étroit et limité, même la puissance de la nature. Puis après une longue lutte, et quand la négation est devenue absolument impossible, ils se décident à faire un pas en avant, mais, ce pas fait, ils se hâtent de poser de nouvelles barrières?... « Nul n'aura d'esprit que nous et nos amis.» Quant au droit, quant à la liberté, on en prend pour soi jusqu'à l'abus; n'en laissant aux autres que d'infimes parcelles.

Et c'est ainsi qu'au moment où nous nous apprêtons à fêter le centenaire de notre glorieuse Révolution, cette grande émancipatrice du corps et de la pensée, qu'on trouve des savants qui réclament la répression légale contre les audacieux qui osent soulager et guérir en dehors ou contre les doctes facultés... O Molière!...

Leur garderons-nous rancune de ces jalousies mesquines, de ces haines intéressées?... Non, car nous voulons la vérité et le progrès pour tous, même pour ceux qui les combattent : nous serons toujours prêts à leur tendre une main fraternelle lorsqu'ils viendront à nous.

Mais ce n'est pas seulement contre le mauvais vouloir des savants que nous avons à lutter. C'est aussi contre nous-mêmes. Au lieu de nous unir pour combattre le bon combat, celui de la lumière contre l'obscurité qui règne encore en maitresse sur notre planète, nous nous divisons et subdivisons.

Doit-il donc en être toujours de même?...

N'abdiquerons-nous donc jamais nos petites querelles de clocher, dernières loques du vieil homme!...

Est-ce que toutes les bonnes volontés poursuivant le même but : le triomphe du bien et de la vérité, ne devraient pas être unies dans une sympathique et fraternelle action. Action collective de tous pour repousser l'obscurantisme quel qu'en soit la source, pour ouvrir définitivement la voie du progrès.

« C'est assez vécu en ténèbres », s'écriait Dolet, devant le bûcher... Quand donc le vœu du grand martyr se réalisera-t-il?

Ah! si cette union existait, comme la marche du spiritisme serait plus rapide et plus féconde, et comme au lieu de piétiner sur place, on verrait grandir l'œuvre qu'Allan Kardec a mise en lumière, œuvre que nous devons conserver et développer.

Ne cessons pas de le répéter : améliorer, développer sans cesse était la pensée du premier champion scientifique du spiritisme.

En attendant cette éclosion universelle de lumière et de fraternelle discussion, je forme le vœu suivant :

Que les hommes qui sont à la tête du spiritisme, soit comme chefs de groupes ou gérants de la presse spirite, quelle que soit d'ailleurs l'école à laquelle ils appartiennent, quel que soit leur natio-

nalité, se réunissent afin de préparer un *modus vivendi* pour le centenaire de 89, qu'ils choisissent un certain nombre de membres les plus compétents pour s'entendre sur les moyens de fêter ce grand anniversaire. Car nous avons bien le droit, nous spirites, d'élever notre voix reconnaissante en faveur des admirables pionniers qui nous ont affranchis de corps et d'âme, qui ont proclamé les « Droits de l'homme » de ceux dont la devise, qui est la nôtre, était : Liberté, Egalité, Fraternité... Il nous appartient, autant qu'à qui que ce soit, de glorifier ces héroïques lutteurs, qui nous ont conquis le droit de penser librement.

Sur quoi reposera le *modus vivendi* dont nous parlons?... Mais sur les faits au sujet desquels nous sommes tous d'accord : l'existence de l'âme, sa survivance au corps, la possibilité et la réalité des communications entre les vivants et ceux qu'on appelle les morts; que sur tout autre point chacun garde sa pleine et entière liberté d'appréciation.

Nous demanderons donc à ceux qui sont influents dans notre cause de s'entendre afin que des expériences soient établies dans des conditions où les investigations scientifiques puissent se faire et offrir un réel intérêt, aux savants de bonne foi et de bonne volonté.

Il n'est pas besoin d'ajouter combien s'impose la nécessité des conférences organisées dans le but de répandre la connaissance des faits d'ordre spirite, et surtout la philosophie qui découle de la survivance de l'âme prouvée par le spiritisme.

N'oublions pas : aussi bien que *noblesse, savoir* oblige, et que nous n'avons pas le droit de rester inactifs, pendant que dans toutes les classes de la société, on répand pour satisfaire au besoin de savoir qui est en nous, les théories les plus insensées. D'un côté on nous dit : La lutte pour la vie — le droit de la force !... telle est la loi... de l'autre: « La guerre est une institution de Dieu, un principe d'ordre dans le monde ! » Doctrines sauvages, barbares, démoralisatrices, qu'on ose enseigner sous prètexte de science ou de religion et qui nous mèneront fatalement à quelque cataclysme plus effroyable que tous ceux qu'on a encore vus.

Cette philosophie du « fer et du feu », possible dans les siècles de superstition, et de fanatisme, ne saurait être accepté de nos jours.

Assez de foi aveugle et de force brutale, assez des *deux morales,* théorie avec laquelle on bâillonne sa conscience pour se créer dos principes commodes au gré de ses passions déréglées. S'imaginer que c'est un besoin de nouveauté qui tourmente les hommes, c'est une immense erreur. Ce qui agite et tourmente les âmes en ce moment : c'est un impérieux besoin de raison et de vérité.

Lumière en tout ! lumière pour tous ! tel est le cri général...

Le temps est venu où rien ne doit plus entraver l'humanité qui réclame le bonheur et la liberté. Tous nous y aspirons, tous nous y avons droit.

Que les prêtres de tous les dogmes fassent retentir de leurs plaintes les voûtes de leurs temples! Les temps ne leur sont plus propices, les mensonges dorés... sont percés à jour, le vieux monde s'effondre de toutes parts, et ce n'est pas l'alliance hypocrite des canons de M. de Bismarck avec les foudres pontificales qui le ressusciteront.

La pensée affranchie brave les anathèmes et la mitraille !

A toutes les menaces de compression et à tous les moyens coercitifs mis en action pour empêcher les idées qui germent dans les masses, les délégués ouvriers de tous les pays civilisés, qui sont le nombre et qui forcément seront bientôt la force, ont répondu dans une réunion tenue dans les ruines du château de Wynden qu'ils maintenaient leur droit à la vie et à la liberté par les armes légales. Mais ils ont voté aussi qu'ils trouveraient bon tout moyen, quel qu'il fût, pour se défendre et imposer leur droit : « Si l'on ne veut pas plier par en haut, on sera brisé par en bas... Nos maîtres politiques et sociaux en Allemagne ne veulent ni entente, ni compromis; ils veulent la guerre, la lutte, ils l'auront tout entière. Ils en répondront... »

Rien n'arrêtera cette marche ascendante du prolétariat. Ainsi qu'en témoignent surabondamment les 800,000 Allemands, qui aux dernières élections ont porté leurs voix sur les hommes capables, suivant eux, de se mettre au besoin à leur tête, pour défendre leurs revendications et appliquer leur programme. On n'empêchera donc pas l'émancipation des classes dites inferieures.

Peut-être pourra-t-on la retarder quelque peu, mais ce ne sera que pour assister ensuite à une explosion plus irrésistible. Et dans tous les pays, les mêmes aspirations se manifestent; on répète partout ces mots tant raillés du grand voyant Victor Hugo :

Sans effroi
Lazare, Lazare, Lazare
Lève-toi !

Et l'on est tout prêt de passer des paroles à l'action. Quant à ceux qui s'effrayent des revendications populaires et qui demandent où et quand on s'arrêtera dans cette voie : nous leur répondrons : « Lorsque la témérité des prétentions, des chanceliers de fer petits et grands de tout pays et de toute classe, rougira de ses extravagances et sera réprimée par le bon sens et la raison. »

Qu'on y prenne donc garde ! La situation est telle qu'à moins d'une grande œuvre de justice volontairement accomplie, la révolte éclatera terrible, soudaine comme la foudre.

On ne pourrait en retarder l'heure que de quelques instants, la dernière limite sonnera lorsque la génération d'aujourd'hui aura disparu, emportant avec elle les derniers vestiges des conventions sociales et des superstitions léguées par les mensonges dorés, qui commandent encore à ses habitudes, mais ne dirigent plus sa vie.

Quand donc, une fois pour toute, les leçons de l'histoire seront-elles comprises ?

Dans la nuit du 4 août 1789, Le Guen de Kérengal, s'adressant à ses collègues de l'Assemblée nationale leur disait : « Vous n'avez pas un moment à perdre, un jour de délai occasionne de nouveaux embrasements... Ne voulez-vous donc donner des lois qu'à la France dévastée ? » Ces paroles vraies alors ne le sont pas moins aujourd'hui, qu'on se hâte si l'on veut prévenir d'irréparables malheurs; qu'on se hâte si l'on ne veut pas voir une fois de plus les fils des satisfaits payer pour l'égoïsme et l'imprévoyance de leurs pères....

Mais qu'on sache bien que les réformes les meilleures n'auront tout leur effet qu'à condition que ceux en faveur desquelles elles seront faites, soient instruits, éclairés, capables de juger et de comprendre. *Et surtout que les dirigeants n'oublient plus qu'ils doivent montrer l'exemple en se conformant au devoir, à la justice, à la vérité.*

C'est donc aussi une œuvre de saine et féconde éducation qu'il importe à la société d'entreprendre et de mener à bonne fin.

Je dirai plus : c'est une réparation que les classes dirigeantes doivent aux prélétaires.

Sinon... la lutte qui se prépare et dont on entend déjà de tout côté les sourds grondements, avant-coureurs de l'explosion définitive, viendra nous surprendre, et quelles en seront les conséquences?

La victoire appartiendra, cela ne fait pas de doute, à ceux qui sont le nombre.

Comment en useront-ils?

Cela dépendra essentiellement des idées morales, des croyances philosophiques des nouveaux maîtres. S'ils ne comprennent ou n'admettent que les doctrines du matérialisme-néantiste, s'ils font *leur* la théorie *de la lutte pour la vie* et celle des « deux morales », dans ce cas n'assisterons-nous pas au chaos le plus épouvantable qui se puisse imaginer, ne sera-ce pas un recul vers les pires époques de l'humanité? Il n'y aura même pas cette ombre de justice qui existe aujourd'hui.

L'existence, selon les paroles très justes d'Alexandre Weyll : « n'est plus qu'un combat bestial où le fort, au lieu de travailler pour le faible, le dévore et où les faibles s'associant pour être plus forts, en vertu de la même loi de force, dévorent à leur tour les soi-disant forts, devenus les plus faibles, et ainsi de suite, de manière que la société n'est plus qu'une guerre fratricide en permanence, aujourd'hui en esprit, demain en chair et en os. »

Se bercer d'altruisme comme le font les grands prêtres du matérialisme-néantiste, c'est vouloir, en vain, ressusciter les mensonges dorés...

N'y a-t-il point de remèdes à ces dangers qui menacent la société?

Nous faudra-t-il assister impassibles et impuissants aux ruines qui se préparent?

Non certes; que les faibles gémissent et pleurent, qu'ils appellent : un sauveur, un sabre...

Nous spirites, qui savons ce qu'est la vie, qui avons la certitude que tout ne finit pas au seuil de la tombe, nous avons mieux à faire.

C'est d'enseigner, comme nous l'avons déjà dit, ce que nous savons : l'existence de l'âme et sa survivance au corps; science qui doit transformer la vie et amener l'harmonie dans le corps social. Il nous la faut répandre, propager, sans nous laisser arrêter par rien.

La vérité devra triompher et elle triomphera. Et! la vérité n'est-elle pas avec nous?

A l'œuvre donc, mesdames et messieurs; efforçons-nous de semer et de faire fructifier la bonne semence, d'accomplir le bien que nous commande notre connaissance de la vie immortelle, et notre dévouement au salut de l'humanité ! Et pour être plus forts, pour être plus sûrs de vaincre, formons un faisceau indissoluble d'union. Groupons-nous autour des vérités qui nous sont communes à tous, et qui seules peuvent créer une force, capable de s'imposer à la raison.

Instruisons, donnons la preuve de nos affirmations : notre travail ne sera pas vain. Mais en outre de cette œuvre de chaque jour, je voudrais, et j'y insiste, que pour célébrer notre grand centenaire, on organisât des conférences publiques où les orateurs partageant nos idées exposeraient, largement et de haut, la doctrine qui est la nôtre, et publieraient les faits qui lui servent de base. Ce serait aussi le moyen de mettre fin aux légendes anti-spirites, en prouvant que nous sommes unis devant les bases fondamentales, dont une des plus consolantes est : que la tombe ne brise pas les liens d'amitié qui nous unissaient à ceux qui nous ont devancés dans le monde des esprits.

C'est en tout cas le devoir. Et il ne nous appartient pas de faire la sourde oreille quand il nous appelle.

Ne serait-ce pas offrir à celui dont l'anniversaire

nous réunit aujourd'hui, l'hommage le plus digne de lui et de nous, que de nous appliquer à toutes les œuvres de progrès et de sciences, qui devront peu à peu transformer l'homme et le mettre enfin en possession de toutes les vérités et de toutes les lumières qui feront son bonheur et seront sa gloire.

Associons-lui dans notre pensée Godin de Guise, cet homme de bien et de génie, qui s'était proposé pour but : de prouver que l'alliance du capital et du travail était possible et facile.

Chimère, lui disait-on, en l'entendant parler de ses projets. Mais cette chimère n'a pas tardé, grâce à son énergique impulsion, à devenir une heureuse réalité. Ainsi tombaient du coup, les négations intéressées des égoïstes et des parasites, tant des classes dirigeantes que des autres, qui voudraient les premiers : que rien ne fût changé à l'organisation actuelle, parce que tous les bénéfices comme tous les honneurs y sont pour eux; les autres, parce qu'ils espèrent, sous le couvert des cataclysmes qu'ils s'efforcent de provoquer, trouver sans peine ni travail le bien-être et la fortune.

Par quel moyen Godin de Guise est-il arrivé à transformer la chimère en réalité?

Par l'application de ces paroles qu'il faut faire nôtres :

« Faire de l'existence humaine le premier objet de l'attention sociale, aimer, vénérer, respecter, servir l'existence humaine, la protéger au dessus de toute chose : dans l'individu, dans la famille et dans la société. »

Discours de M. Klein

GROUPE SPIRITE DE BÉTHUNE

Frères et Sœurs en croyance,

C'est dans un profond recueillement que nous venons en ce jour solennel célébrer l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec, cet esprit qui a voué toute sa vie à l'étude du spiritisme et a doté l'humanité du fruit de ses études et des résultats de ses observations sur les existences antérieures, présentes et futures.

Par cette nouvelle doctrine révélatrice et bienfaisante, l'homme s'élève au-dessus de la condition dans laquelle il se croyait être; il voit sans frémir ce tourbillon qui entraîne le monde, car il entrevoit un autre genre de vie audelà de la tombe. Et c'est pour se rapprocher de la perfection, qui est la Divinité même, qu'il s'efforce de gravir ici-bas les rudes échelons qui le séparent des Esprits d'un ordre plus élevé.

A cette époque de notre ère, où nos ancêtres ne nous ont rien laissé de stable et de bien fondé, et où le raisonnement a fait des progrès immenses et aussi vastes qu'il embrasse ainsi toutes les croyances, il était dû à un homme de jeter les bases d'une doctrine nouvelle qui existait déjà du temps de nos pères, quoique dans un état plus rudimentaire.

Cet homme est celui que nous appelons le Grand Maître, car il nous a dessillé les yeux en nous montrant l'unique chemin qui conduit à Dieu. Aussi lui vouons-nous une reconnaissance infinie t profite-t-on de chaque anniversaire pour se rassembler ici sur sa tombe et raviver en nous son cher souvenir.

Nous ne nous sommes point rassemblés en ce lieu respectable pour faire de la propagande, qui sied mal à nos idées; nous n'y avons conviés que des êtres capables de nous comprendre, c'est-à-dire des frères.

Comme chaque année amène de nouveaux prosélytes et moi tout le premier, il est bon de ne leur faire entendre qu'un son et de débarrasser leurs croyances irrésolues et encore mal établies de tout ce qui peut les retenir dans cette sphère de ténèbres qui fait leur ignorance quant au spiritisme ; en un mot, les fixer sur ce qui existe véritablement et que leur dissipe le voile dont ils ont pu être entouré pendant leur éducation parfois cléricale et intéressée.

Il est de toute nécessité que la lumière se fasse jour et que l'on secoue cette suggestion qui retient tant d'âmes dans les mains des prêtres. Il faut que chaque chef de famille soit aussi le chef de la doctrine de ses enfants et qu'il leur enseigne cette doctrine surtout par le bon exemple, ou alors il ne sera qu'un second chef dans sa famille, car c'est le prêtre qui imposera au confessionnal les volontés soi-disant de Dieu, en excitant l'épouse à tenir tête au mari quant à la question religieuse.

Après l'incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, incendie doublement funeste en ce qu'il a détruit tous les principes reconnus par les premières générations, l'âge de fer succéda à l'âge d'or ; la civilisation alla en décroissant, décadence qui s'explique lorsqu'on connaît l'existence des Gaulois, vie dont on peut rapprocher toutes celles des hommes de la même époque. C'est alors qu'apparaissent les Druides et Druidesses, qui s'emparent du gouvernement de l'âme et entourent leurs fonctions soi-dites sacrées d'un prestige qui dura longtemps, des siècles même. Ces prêtres solitaires entretenaient les croyances en leurs facultés par des boucheries humaines, fixant eux-mêmes le nombre de victimes à immoler pour plaire aux dieux ou apaiser leur colère.

Les faits principaux antérieurs à Notre-Seigneur Jésus-Christ, tels que le Déluge universel, la Terre-Promise ou la Mésopotamie, le passage du Jourdain, Samson, les murs de Jéricho, la guerre des Philistins et des Israélites, le combat des 300 victorieux contre 10,000, les mains de feu, Daniel dans la fosse aux lions, tout cela resta bien un peu gravé dans la mémoire des hommes qui se transmettaient ces vestiges de la Bible de génération à génération ; mais ils les interprétaient chacun à sa manière.

C'est ainsi que, dans la nouvelle Bible et dans les livres de religion, comme le catéchisme, l'Evangile et les livres de messe, on explique le Déluge par une pluie torrentielle de quarante jours et quarante nuits ; les villes de Sodome et Gomorrhe, détruites par une pluie de soufre et de feu ; la femme de Loth changée en statue de sel.

Allez donc comprendre, mes frères, Dieu le Juste, Dieu le Bon, châtiant ses enfants en permettant à Josué d'arrêter le soleil pour achever la défaite de ses ennemis.

Nous voyons encore, en plein dix-septième siècle, le clergé persécuter l'astronome Galilée, qui avait découvert le mouvement de rotation de la Terre et l'inertie de l'astre luisant.

L'inquisition en Espagne et ses affreuses tortures nous donnent une idée de ce que peuvent les ministres du culte catholique, sans cesse préoccupés de leur ascendant sur le peuple pour faire de lui des cadavres, c'est-à-dire des âmes n'agissant que dans leurs vues et uniquement dans le but de relever leur ancien prestige s'écroulant par la base. Que de testaments en faveur d'institutions ecclésiastiques, arrachés à des mourants par des Jésuites, viennent confirmer ce qu'ici j'avance.

Tout le monde a pu remarquer les richesses colossales des couvents et institutions catholiques. C'est en vain que le prêtre prêche la charité ; au lieu de montrer l'exemple, on voit ces gens, pour toute occupation, se mêler de bien vivre : ils enseignent ce qu'eux-mêmes ne mettent pas en pratique. Faites-leur des dons, donnez-leur de l'argent, ils vous chanteront autant de messes des morts, vous baptiseront, vous béniront et vous donneront d'autant plus de sacrements et d'indulgences qu'ils forgent eux-mêmes, que vous serez plus libéral du gousset. — Que font les cloîtrés et gens de monastères et d'abbayes?

Est-ce donc en priant que l'on gagne le ciel?

Le travail est une prière recommandable et nécessaire. Les bonnes actions, le bon exemple, les bonnes pensées sont préférables aux farderies et grimaces de leur genre. Travaillons, soutenons-nous mutuellement et mettons en principe cette grande et belle maxime de notre vénéré et Grand Maître :

« *Hors la charité, point de salut.* »

C'est ainsi que nous progresserons dans la bonne voie, subissant les épreuves parfois dures pour lesquelles nous sommes sur la Terre.

Grand Maître, c'est avec ton concours que nous persévérerons dans nos devoirs. Dieu veuille que tu nous guides et nous inspire de ta sagesse !

Au revoir, Maître, que l'an prochain nous retrouve tous au même rendez-vous !

* * *

Discours de Mme Arnaud

Frères et sœurs en croyance,

C'est toujours avec un plus vif plaisir, que nous venons, à chaque anniversaire, renouveler au Maître bien-aimé nos sentiments de profonde gratitude et reconnaissance qui, loin de s'attiédir avec les années, grandissent au contraire, à mesure que nous pénétrons plus profondément dans les enseignements si précieux qu'ils nous a légués, et qui furent dictés par les esprits :

Parce que nous sentons plus vivement encore les grandes consolations qui en découlent, et notre foi devient plus vive et persévérante, en nourrissant chaque jour notre esprit de ces leçons, toutes de morale philosophique, cette science sublime qui enseigne à l'homme le grand art de se perfectionner moralement et intellectuellement

Que tes œuvres, o Maître vénéré, poursuivent leur route à travers les ronces des persécutions, qu'elles ensemencent plus que jamais les pensées de méditations salutaires, de résolutions énergiques, pour combattre vaillamment les hérésies de toutes sortes, et continuer, plus fructueusement encore ta belle tâche et mission commencée.

Inspirons-nous sans cesse, frères et sœurs, des véritables sentiments de solidarité qui seuls peuvent aider à franchir les obstacles en donnant plus d'activité et de forces aux apôtres de notre cause, chargés de la propager.

Que nos pensées s'efforçent aussi de pénétrer plus avant dans les arcanes mystérieux des lois qui nous gouvernent, par l'intermédiaire de la matière esclave, soumises aux forces supérieures de l'esprit.

Parce que c'est dans l'étude approfondie de cette science que nos intelligences se developperont de plus en plus, c'est aussi sous le chaud rayon de la foi et de l'amour de la vérité que le spiritisme s'implantera plus solidement dans l'esprit des masses avec le concours de tous les phénomènes, ces preu-

ves matérielles et positives qui émanent de lui comme une source intarissable et féconde, d'où doit jaillir la conviction apportant dans les esprits toutes les révolutions morales et scientifiques.

Mais, ne l'oublions pas! C'est par la foi que nous y parviendrons! Non plus celle qui s'appuye aveuglément sur le dogme d'une infaillibilité despotique, mais cette foi intelligente et positive qui raisonne et qui a pour base fondamentale la croyance innée au bien, par l'impulsion d'une force divine, poussant irrésistiblement tous les êtres au progrè, par le perfectionnement continuel de l'esprit.

Or, elle seule peut donner à l'homme la force physique et morale nécessaire pour lutter contre les préjugés, dompter les mauvais vouloirs, supporter les railleries et persécutions, affronter tous les dangers, et les pousser aux grandes et généreuses actions et sacrifices les plus sublimes, qui firent les héros de tous les siècles et les martyrs de toutes les sciences et opinions.

Et ceci n'est pas une hypothèse! c'est l'histoire vraie du passé, présent et avenir; c'est par elle que le progrès porsuit plus hactivement sa marche en balayant sur sa route les fanatiques erreurs et leurs sanglants produits; en ensemençant les siècles de sciences nouvelles et doctrines plus positives, à mesure que graduellement les intelligences se développent et deviennent de plus en plus aptes à saisir les grandes vérités.

Car il ne faut pas croire que c'est en constatant simplement les phénomènes produits par les atomes que la science s'acquiert plus rapidement; c'est par le déploiement de toutes les énergies de la foi, qui seule inspire et est toujours véridique dans ses intimes convictions; parce qu'elle est elle-même un principe supérieur qui ne se manipule pas au gré des caprices humains, elle reste inébranlable sur sa base, soutenue qu'elle est par les forces intellectuelles qui l'enveloppent et qui toujours domineront l'homme et la matière, ce nouveau Dieu adoré par les sceptiques parce qu'ils peuvent le voir, palper et manipuler à leur gré, car leur esprit ne saurait élever leurs aspirations au delà de ses sacrifices pratiques; pour qu'ils croient ils faut qu'ils palpent, et, hors de la matière, il n'y a pas de salut, c'est-à-dire la science, ni Dieu et esprit possible; toutes les laborieuses spéculations de la pensée d'où sont nées les antiques philosophies scientifiques et morales qui considèrent l'esprit comme une entité indépendante et survivante à la décomposition de la matière; tout cela n'est que de mystiques rêveries, produites par l'hallucination des cerveaux malades: l'esprit, ce n'est pas autre chose que de la matière qui pense par l'effet des combinaisons des substances blanches et grises du cerveau, et tous les grandes et nobles aspirations des sentiments les plus élevés de morale, d'amour et de justice, tout cela est l'effet d'une plus ou moins grande quantité de substances phosphorées qui auraient, paraît-il, le privilège de produire la pensée; qui se secrète absolument comme la bile, l'urine et autres matières corrompues; et ce sont des savants qui publient avec fracas ces ingénieux principes qui reculent l'intelligence et ses plus beaux attributs en l'abaissant au niveau de la matière, jusque dans ses fonctions les plus viles.

En effet, à de semblables doctrines on ne peut logiquement leur donner d'autre base que le néant; du moment que la pensée n'est que le produit de combinaisons chimiques; l'esprit perd la responsabilité de ses actes, et n'a plus à lutter contre les passions mauvaises qui le poussaient au vol, à l'assassinat, et à tous les crimes qui désolent notre humanité. Seule la nature est coupable de ses dérèglements et la justice humaine n'a plus qu'à se croiser tranquillement les bras, en constatant philosophiquement les effets si divers de ce terrible élément.

Voilà pourtant, les conséquences déplorables de ces élucubrations malsaines, qui par l'effet d'une implacable logique, rejettent naturellement toute idée d'immortalité de l'âme et de perfectionnement moral, seul frein à opposer au torrent des passions de toutes sortes, aux dérèglements et à la folie du suicide, cette morale trop positive de la doctrine de néant.

Or c'est à nous, spiritualistes positivistes, qu'il incombe la tâche de prouver sans cesse l'inanité de ces principes décevants en appprenant aux athées ce que nous sommes réellement, par la nature et l'esprit; en leur enseignant enfin, qu'il existe des forces en dehors de la matière et des substances qui ne sont pas analysables par leurs moyens — que l'esprit est une essence bien autrement supérieure aux atomes, objets de leur culte et vénération; que nous sommes matière et esprit régis par des lois que nos intelligences ne sont pas encore aptes à classifier et définir — que le spiritisme en un mot, est la vraie doctrine positiviste, parce que seule, elle prouve, par des phénomènes irrécusables, l'existence d'un être indépendant de l'enveloppe matérielle, et que l'on appelle esprit, depuis que les hommes savent penser et s'exprimer.

Et si nous parvenons à ramener quelques égarés au véritable sentiment de leur individualité agissante et pensante, nous aurons acquis notre page dans l'histoire pour avoir défriché le terrain intellectuel d'une partie de ses erreurs et l'avoir ense-

mencé de quelques grains de vérité, appelés à fleurir et fructifier.

Vous êtes vraiment trop aimable, mon cher confrère, de me rappeler l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de votre journal, que je lis avec un intérêt toujours croissant. Je charge mon fils de recopier une de mes pièces : *Hamlet*, qui ne sera peut-être pas trop déplacée dans votre Revue ; et je vous expédie un de mes volumes : *les Flèches d'argent*, dans lesquelles vous pourrez puiser à pleines mains.

Et je reste votre affectueux

EVARISTE CARRANCE.

Agen, le 28 mars.

Hamlet

C'était l'heure où les morts vêtus de leurs suaires
S'échappent lentement des vastes cimetières ;
Où le hibou, perché sur l'angle du vieux mur,
S'apprête à rechercher quelque cadavre impur;
L'heure où les criminels aperçoivent dans l'ombre
L'œil ardent du bourreau trouant l'avenir sombre;
C'était minuit enfin, l'heure aux folles terreurs !
Je m'étais attardé sur des livres vainqueurs,
Et j'avais parcouru l'*Hamlet* du grand poète,
Lorsque je vis s'ouvrir une porte muette
Et sur le seuil paraître... un spectre à l'œil de feu !

— Qui donc es-tu ? Réponds, fantôme, au nom de Dieu !
Si mon cœur est tremblant, mon esprit se rassure
Qui donc es-tu?

— Je suis Hamlet, je te le jure !
— Quoi ! ce prince danois si grand, si malheureux ?
Cet époux outragé sous le regard des cieux ?
Ce souverain puissant dont la sinistre histoire
A trouvé son poète et grandi la mémoire?
Ce prince assassiné lâchement?

— Oui, c'est moi !
— Vous? Je rêve sans doute, et, lecteur plein d'effroi,
Le livre du poète a troublé ma cervelle !
— Non, répondit le spectre à la voix solennelle,
Et j'échappe au tombeau pour crier aux humains
D'arrêter les exploits des criminelles mains.
Ah ! ce n'est plus ma mort qui doit crier vengeance;
C'est la voix de l'honneur, c'est le sang de la France,
C'est le droit qu'on étrangle, et qui paraît mourant
Sous le poids éhonté du vice au pied gluant;
C'est l'austère raison et l'austère sagesse
Qu'un siècle corrompu repousse en son ivresse :
C'est la loi du travail que l'on ne connaît plus,
Et tous les parias contre tous les repus.

Les faibles, les proscrits, veulent place au jour blême,
Et le bonheur des uns leur semble un anathème?
Ah ! qu'est un simple roi qui meurt assassiné
Auprès de ces malheurs d'un peuple infortuné ?
Ecoute-moi. La mort est le creuset sincère
Où l'esprit se refait dans l'oubli salutaire.
Ecoute : il faut sauver ce peuple agonisant ;
Il ne faut plus le voir se vautrer dans le sang,
Et marcher sur l'honneur dans de sombres batailles;
Il faut toucher son cœur et toucher ses entrailles;
Il faut faire jaillir de ce peuple incertain
L'étincelant flambeau de tout le genre humain.

Je fus roi... tu le sais... mais la royauté passe :
Un roi n'est plus qu'un mot, qu'un petit souffle efface;
Le vrai roi, c'est le peuple auguste et radieux.
Tous vos rois d'aujourd'hui sont des fous monstrueux,
Et leurs trônes vieillis roulent au précipice,
Poussés par ces rayons : *le Progrès, la Justice* !

Pour relever l'éclat de ce vaste pays,
Dressez-vous, furibonds, contre ses ennemis.
La plume a remplacé le fusil et l'épée ;
Le canon désormais doit être une épopée,
Sur les remparts du vice, apportez vos flambeaux.
L'honneur et la raison sont d'immenses drapeaux !
Placez dans les replis de ces splendeurs viriles
La liberté, qui marche en éclairant les villes ;
Et, parmi les vivants, les morts ne viendront plus
Apporter des conseils désormais superflus.

Hamlet avait parlé. Sa voix, fière et sonore ;
Vibrait dans le logis à la naissante aurore;
Et, perdant lentement sa forme et sa grandeur,
Le spectre disparut comme un songe trompeur.

EVARISTE CARRANCE.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons un petit volume intitulé *Souvenirs d'un spirite* de M. Amand Greslez, de Sétif; nous en rendrons compte à nos lecteurs après en avoir pris connaissance.

Un nouvel organe spirite vient de se fonder à Bordeaux : « L'Eclair de vérité. » Nous souhaitons bonne chance à nos confrères dans leur œuvre de propagande.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 10 20 centimes le Numéro. (2e QUINZAINE) MAI 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

'ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LE 31 MARS

Discours de Mme Jupin

26 mars 1888.

Chères sœurs et chers frères,

Permettez-moi de me joindre à vous, près de ce mausolée, où ma pensée vous accompagne à cette heure où, plus heureux que moi, la main dans la main, le cœur à l'unisson, vous venez rendre hommage à notre maître, à l'apôtre de la consolante et réconfortante doctrine. qui fait de tous ses sincères adeptes de véritables frères.

Oui, sur ce tertre où repose la dépouille d'Allan Kardec, mon cœur est avec vous pour le bénir !

Cher maître, d'autres l'ont dit et d'autres encore vont te répéter tous tes droits acquis à la reconnaissance de ceux qui ont le bonheur d'être initiés à la doctrine dont tu as été le courageux novateur.

Par toi, les ténèbres qui bornaient notre horizon terrestre ont été dissipées; maintenant notre marche est ferme et ton œuvre est impérissable comme celui de qui elle émane; ses racines sont profondes et vivaces, et lorsque ses rameaux couvriront la terre les hommes auront la paix.

F. JUPIN.

Nota. — La couronne d'olivier, emblème de pacification universelle rêvée par mon cœur, a été tressée par mes mains en ton honneur, je la dépose pieusement sur les marches de ton mausolée.

F. JUPIN.

* * *

Bordeaux, le 29 mars 1888.

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de notre maître à tous, le groupe girondin adresse, par l'organe de son président l'expression de ses sentiments d'admiration et de vive gratitude à la mémoire et à l'esprit plus vivant que jamais de celui qui a résumé d'une façon si magistrale et si haute, les enseignements de notre doctrine.

Il salue dans Allan Kardec l'initiateur par excellence, celui dont le travail consciencieux et laborieux demeure à jamais, croyons-nous, la véritable pierre fondamentale de ce prodigieux édifice dont le sommet vertigineux se perd dans l'infini resplendissant et montre à l'humanité, non pas sous une forme symbolique et abstraite, mais bien d'une façon tangible, le vrai chemin qui conduit vers Dieu.

Si, par le fait de la perfectibilité des œuvres humaines, la science, comme nous devons le prévoir et le désirer, apporte dans les détails de cette œuvre puissante des modifications, même profondes, nous devons garder l'assurance parfaite que les grands principes qui servent de motif et de base à son enseignement n'y trouveront de ce fait qu'une plus haute confirmation.

C'est dans cette pensée et cette conviction intime que, nous reportant au plus loin des âges à venir, nous saluons encore avec le même respect, comme citoyen du monde et comme Francais, cet esprit, ce phare lumineux, qui, aidé des esprits de lumière, a soulevé le voile du temple pour nous indiquer la route qui conduit aux nombreuses demeures du Père céleste.

Recevez, monsieur le directeur, nos sympathiques et fraternelles salutations.

Le Président.
ERNEST BRISSE.

Rue Neuve, 17.

***

Discours de M. J. Anselme

AU MAITRE ALLAN KARDEC

O maître, je ne sais si ton esprit m'écoute,
Mais je sens qu'il est là, tout près de moi, sans doute,
C'est à lui que s'adresse encor ma faible voix,
Et je te parle au nom de nous tous à la fois.
Dans les cieux étoilés, dans les sphères sans nombre,
Où ton âme, à présent, plane en dehors de l'ombre,
Dans l'univers sans fin, dans l'absolu du beau
Que tu nous as montré par delà le tombeau;
Tu dois songer souvent aux misères humaines,
Et demander encor à soulager nos peines,
Toi dont la charité faisait le seul bonheur,
Toi qui semais partout les trésors de ton cœur,
Reviendras-tu jamais dans notre pauvre monde,
Répandre autour de toi la vérité profonde ?
Dans une mission d'amour et de progrès,
Un jour, nous diras-tu les sublimes secrets ?
Viendras-tu nous guider sur la terrestre voie
Vers le séjour béni de l'éternelle joie?
O maître ! ton génie, ainsi qu'un pur soleil,
Viendra-t-il, un matin, nous tirer du sommeil ?
Nous attendons le jour qui te verra revivre,
Et nous sommes tous prêts à marcher pour te suivre.
Reviens donc parmi nous, car le temps est venu
De révéler à tous le suprême inconnu !
Pour le règne de Dieu, la terre est enfin mûre :
Oh ! reviens lui verser la clarté la plus pure,
Dans la vaste famille où tu parus un jour,
Reviens encor fixer quelque temps ton séjour,
Demande au Dieu puissant qu'il te fasse renaître,
Et nous saurons bien tous alors te reconnaître,
Nous comprendrons ta voix aux superbes accents,
Entraînant vers le bien tous les cœurs frémissants.
O maître, il faut venir, il est temps, il est l'heure,
Car du monde épuisé la voix gémit et pleure.
Il est temps, car partout, sans foi, l'homme est souffrant,
Et blasphème son Dieu, qu'hélas! il ne comprend.
O sublime ouvrier, viens finir ton ouvrage,
Sur lequel n'ont rien pu l'ironie et la rage,
Dans le champ du progrès, ô vaillant laboureur,
Viens chercher les moissons du céleste semeur.
Le spiritisme alors, cette aurore nouvelle,
Fera lever sur nous la paix universelle,
Et, par lui l'on verra tous les êtres unis
Marcher sur le chemin des bonheurs infinis.

Correspondance

Vercelli (Italie) 26 mars 1888

Messieurs de l'Union spirite française,

Je m'adresse, en ce jour au grand esprit d'Allan Kardec qui, sans doute, préside invisible à la cérémonie, pour lui dire qu'il doit être bien heureux en voyant qu'au milieu des haines et des préjugés qui divisent l'humanité, au milieu de la frénésie armée qui agite toute l'Europe, les spirites, disciples d'Allan Kardec, de toutes les nations, sont des frères indissolublement liés; s'ils sont forcés un jour de subir la volonté des majorités, de prendre les armes, je suis sûr qu'en se rencontrant et en se reconnaissant sur les champs de bataille ils jetteraient l'épée avec horreur pour s'embrasser au nom de celui qui nous fit mieux connaître Dieu.

Cet apôtre moderne, en nous expliquant et en nous faisant comprendre la loi de la réinéarnation, nous démontre aussi que nous devons nous considérer comme citoyens de l'humanité.

Et à ceux qui croient que la France est déchue de sa gloire à cause de quelque échec de guerre, je dirai qu'ils se trompent fort, car il lui appartient une gloire bien plus appréciable, c'est-à-dire d'avoir recueilli, en lui donnant une base solide, une doctrine spiritualiste, scientifique, consolante et fortifiante qui recèle en soi le germe libérateur de l'avenir, qui rendra l'humanité plus heureuse et meilleure.

Mais n'oublions pas que ce but peut s'éloigner plus ou moins de nous, selon l'usage que nous ferons de nos forces et de notre libre arbitre.

Aimons-nous donc tous et surtout travaillons comme l'a fait notre maître Allan Kardec.

LE CHEVALIER ERNEST VOLPI.

***

Lyon, le 20 avril 1888

Mon cher Gabriel,

En lisant le compte rendu de la soirée du 31 mars, je m'aperçois qu'on m'a gratifié bien indument d'un titre auquel je n'ai aucun droit, celui de fondateur de la société fraternelle. Je n'en suis

que le président actuel. Aussi je tiens à déclarer que si quelqu'un mérite le titre qu'on m'a décerné, c'est M. Laurent de Faget qui fut le premier président de notre société comme il avait été celui de la commission d'organisation et de la réunion du 6 mai 1884.

A chacun son droit : Veuillez me permettre de rappeler aussi que, répondant aux paroles sympathiques de M. votre père et en cela me conformant aux vœux de tous les spirites lyonnais, *j'ai porté un toast non seulement à l'Union spirite française*, MAIS A L'UNION DE TOUS LES SPIRITES FRANÇAIS.

Puisse venir bientôt ce jour où, tous unis sous le même drapeau, nous marcherons ensemble et la main dans la main à la recherche de la vérité et à la diffusion du spiritisme.

Je vous serre fraternellement la main appelant de tous mes désirs cette union sous une seule banière de tous les membres de la famille spirite.

HENRI SAUSSE.

Les spirites de Rouen se sont joints par la pensée à leurs frères de Paris dans la réunion du 31 mars dernier au cimetière du Père-Lachaise; ils se sont associés de cœur aux sentiments de pieuse reconnaissance exprimés sur la tombe du Maître, dont les écrits inspirés seront toujours la base des croyances des vrais spirites, de ceux-là qui ne rêvent autre chose en matière de foi que le développement et l'application des principes évangéliques si admirablement expliqués par l'auteur du *Livre des Esprits*.

A la mémoire d'Allan Kardec, honneur et respect ! Aux orateurs et aux adeptes qui ont pris part à cet anniversaire, sentiments de fraternelle sympathie !

L'AME HUMAINE

2e Partie

Conférence du 20 avril 1888 par le Dr Reignier

Mesdames, messieurs,

Dans une première esquisse nous avons essayé de vous donner une idée sommaire de l'anatomie du cerveau et d'établir la part qu'il convient d'attribuer à cet organe dans l'exercice des facultés intellectuelles, et celle, d'une nature bien différente, qui appartient exclusivement à l'âme, seule en possession de l'intelligence, et seule chargée de présider à ses diverses manifestations.

Il nous reste à exposer ce que nous savons des destinées de cette âme, et surtout de l'avenir que lui réserve un Dieu toujours clément, et qui ne saurait l'avoir créée pour son malheur.

Dans ce but nous devons éviter tout d'abord de puiser nos preuves dans les opinions émises par les contemporains, et que les sceptiques ne manqueraient pas de révoquer en doute. C'est en relevant de nombreux passages des livres hébreux et des Evangiles que nous trouverons des données suffisantes pour établir le tableau exact des destinées de l'âme humaine tel qu'on nous le présente aujourd'hui.

Deux points principaux ressortent de ce tableau :

1° L'esprit conserve son moi;

2° L'esprit se réincarne sur divers globes plus ou moins élevés, jusqu'à ce qu'il arrive à une perfection suffisante pour remplir les nombreuses missions qui lui seront confiées par la divine sagesse.

Citons en première ligne le Zohar, l'un des plus anciens livres du peuple hébreux, où l'on trouve établi ce fait... que la doctrine affirmant la pluralité des mondes habités, et la pluralité des existences de l'âme remonte aux premiers temps du globe, mais ne doit être enseignée qu'à un très petit nombre d'adeptes. Disons en passant qu'on agissait ainsi pour bien des faits scientifiques compris sous le nom de mystères, lesquels devaient rester la propriété du monde restreint des initiés et des savants.

Nous lisons encore dans le même livre que la terre se meut, mais que ce mystère ne peut être révélé qu'aux maîtres de la sagesse.

Voilà bien le mouvement de la terre indiqué bien des siècles avant Copernic. Celui-ci, frappé des nombreuses erreurs qui régnaient de son temps sur ces graves questions, renversa l'absurde système de Ptolemée, pour lui substituer, vers l'année 1530, celui qui a pris son nom et qui règne encore aujourd'hui.

Qui eût pu s'attendre à voir un demi-siècle plus tard Galilée qui, armé d'instruments perfectionnés, venait confirmer l'exactitude des données fournies par Copernic, et contenues du reste dans le Zohar, condamné à faire amende honorable et à la prison pour avoir imaginé un système *absurde et impie* contraire à la foi et à la bonne philosophie !

Et cet esprit sublime ne peut s'empêcher de s'écrier au milieu des tourments :

E piu se muove...

Ne quittons pas le Zohar sans constater que ce livre établit aussi :

Que l'homme, le terme le plus élevé de la création, se compose de trois principes :

1° Le principe matériel ou corps essentiellement périssable;

2° Le principe de vie (celui que nous appelons périsprit);

3° L'esprit ou âme.

L'âme est assujettie à un grand nombre de pérégrinations avant d'aborder le séjour de vie, d'où elle ne redescendra que pour accomplir ses missions, seules bases de son perfectionnement moral, et de son admission ultérieure dans les hautes sphères où le bonheur l'attend.

Notre doctrine n'est-elle pas la confirmation scientifique et expérimentale des assertions du Zohar?

Si du Zohar nous passons aux livres de Moïse et de Job, nous constaterons les faits et les opinions que nous allons exposer brièvement. Et tout d'abord nous voyons Moïse défendre aux Hébreux d'évoquer les morts.

Cette défense, entièrement basée sur une sage hygiène, s'explique par les nombreux inconvénients de l'abus des évocations.

Pour nous, la conséquence qui ressort de ce fait est que les évocations étaient connues du temps de Moïse, et que la doctrine spirite n'a fait que les faire reparaître, en indiquant leurs conséquence, et les inconvénients qu'elles pouvaient présenter, et en fournissant les moyens d'user des premières et de remédier aux autres.

Moïse exprime ses opinions dans sa Genèse, chapitre II, verset 7; nous citons textuellement :

« Et Jéhovah fit pour l'homme un corps grossier tiré des éléments de la terre. Et il unit à ces organes matériels l'âme intelligente et libre, portant déjà avec elle le souffle divin, l'esprit qui la suit dans toutes *ses vies*, et le moyen de cette union de l'âme avec le corps grossier fut un souffle vital. »

Moïse admettait donc, outre le corps matériel :

1° L'âme qui est le moi — nichema;

2° L'esprit des vies, des existences, des transmigrations de cette âme, la force plastique et virtuelle, le souffle céleste — *Rouah*;

3° L'esprit astral, l'enveloppe formée avec le principe de la vie terrestre, le lien actuel de l'âme et du corps... *Nephesch*.

Nous trouvons dans le texte de Job le reflet des opinions de Moïse sur la vie future.

« Et Dieu a différé le jugement du coupable, l'affligeant d'abord dans son esprit terrestre, parce que l'âme est éternellement en moi, unie à l'esprit divin. »

Zoroastre écrivait ce qui suit, 1400 ans avant l'ère chrétienne :

« L'homme en s'élevant, après sa mort, dans le monde supérieur rejoint les êtres avec lesquels il a vécu sur la terre. Il rend en paix son âme si sa conscience est restée pure.

« Dans le cas contraire, de créature d'Ormuzd il devient créature d'Ahriman (esprit du mal). »

Ne voit-on pas là, quatorze siècles avant le Christ, la consécration du dogme de l'Esprit saint et de Satan.

Pythagore, arrivé huit siècles plus tard, enseignait que les âmes, passant par une série de migrations et d'épreuves, s'élevaient graduellement par la vertu, ou s'abaissaient par le vice, pouvant arriver ainsi, soit à la vie parfaite, soit à une vie de supplices.

Notons encore cette circonstance remarquable que Pythagore avait conservé le souvenir de son existence dans le corps d'Euphorbe, un des héros du siège de Troie.

J'ajouterai à ce fait que j'ai souvent rencontré des personnes possédant ces vagues souvenirs d'une vie antérieure, souvenirs qui les occupaient soit en rêvant, soit au milieu des travaux de la vie active.

Platon, ce digne élève et émule de *Socrate*, qui fut le vrai précurseur du Messie, et qui, mécontent des dogmes religieux de son temps, sacrifiait au Dieu inconnu, Platon croyait, comme son maître, à un principe immortel, ou âme, qu'il définit : « Une force qui se meut par elle-même, qui survit au corps avec le souvenir du passé, qui est heureuse ou malheurense suivant ses actes, et à laquelle la Providence ménage de nouvelles épreuves de la vie corporelle, pour faciliter sa progression. » Il écrivit cela 320 ans avant Jésus-Christ...

Virgile, l'immortel auteur des « Géorgiques », écrivait, livre IV, vers 221, la belle pensée dont voici la traduction littérale :

« Dieu est répandu par toutes les terres et les
« espaces de la mer, et le ciel profond. C'est de
« Lui que les bestiaux, les grands troupeaux, et
« enfin les hommes, chaque être naissant attire à
« soi de légers Esprits. Toutes les formes sont
« rendues à Dieu et retournent à Lui après disso-
« lution. — Rien ne meurt; mais toutes choses
« volent vivantes au nombre des astres, et se
« retirent au ciel élevé. »

Nous ferons remarquer que le mot Dieu, étant au singulier dans l'ouvrage d'un païen, implique chez le grand poète l'idée d'un Dieu unique, près d'un siècle avant l'ère chrétienne.

Voici maintenant *Ovide*, le poète pythagorien, qui, vingt-cinq ans plus tard, terminait son beau poème des « Métamorphoses » par quatre vers dont nous essayons de présenter la traduction dans les vers suivants.

Il fait allusion au jour de sa mort :

Ce jour, sur mon corps seul qui conserve son droit,
Viendra quand il voudra terminer ma carrière ;
Mon esprit envolé, quittant ce monde étroit,
Arrivera plus vite à la pure lumière !...

Ainsi, pour Ovide, les destinées de l'âme sont les mêmes que pour Virgile.

Cicéron disait également que, par le secours des *mystères*, les hommes apprennent à vivre dans la paix et à mourir dans l'espérance d'un avenir meilleur.

Mais voici qu'un éclair a sillonné la nue : les temps prédits sont arrivés... A la suite des nombreux précurseurs qui se sont tous prononcés dans le même sens sur la nature et les destinées de l'âme humaine, le Messie fait son apparition. Le grand Messager du ciel a pris à tâche d'imposer le Progrès aux hommes de bonne volonté en leur apportant la parole de Dieu, et fixant les idées de tous sur l'avenir qui leur est réservé par la bonté infinie du Créateur.

Mais les prêtres d'alors et les grands de la terre restent sourds aux exhortations divines et livrent au supplice celui qui en était le porteur, mais qui doit laisser en mourant les éléments de sa sublime doctrine dans les Evangiles, où nous ne manquerons pas de les puiser pour fixer les esprits de tous sur le grave sujet qui nous occupe.

Le premier dogme qui se présente, celui qui peut être considéré à juste titre comme la base des enseignements du Christ est le suivant :

« Mon royaume n'est pas de ce monde. » Saint Jean, ch. XVIII, vers. 32 à 37.

Pilate, étant rentré dans le palais et ayant fait venir Jésus, lui dit : « Êtes-vous le Roi des Juifs ? »

Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. »

Est-il possible d'indiquer plus clairement que l'avenir de l'âme est hors de cette terre, où se trouve le terme où elle doit aboutir, et vers lequel, pendant sa vie terrestre, doivent tendre sans cesse toutes ses préoccupations ? C'est là où la justice infinie du Créateur brillera dans tout son éclat, là où se décidera le sort de cette âme toujours traitée selon ses mérites, mais aussi toujours admise par la bonté infinie de Dieu à réparer ses fautes.

C'est ainsi que se trouve justifiée par les paroles du Christ cette ancienne théorie qu'ont adoptée les hommes les plus éminents de tous les temps, de tous les pays, de toutes les croyances. Bientôt, la physiologie et l'astronomie établissent d'une manière irréfragable que les autres mondes sont habitables comme la terre, qui n'est elle-même qu'un atome dans l'espace. La haute philosophie vient à son tour jeter sa belle et vivifiante lumière sur l'enseignement des sciences, et ce n'est pas sans raison que le docte Flammarion entrevoit dans un avenir prochain ce qu'il appelle à si juste titre la Religion de la science.

L'étude de la nature, ajoute-t-il, engendre et affermit dans l'esprit de l'homme l'idée de la pluralité des mondes.

En continuant l'examen du texte évangélique, nous trouvons le dogme ci-après (saint Jean, chap. XIV, vers. 1, 2, 3) :

« Que votre cœur ne se trouble point : vous « croyez en Dieu, croyez en moi. *Il y a plusieurs* « *demeures dans la maison de mon Père*... Si « cela n'était, je vous l'aurais déjà dit, car je m'en « vais vous préparer le lieu ; et après que je m'en « serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, *je* « *reviendrai* et vous retirerai à moi, afin que là « où je serai, vous y soyez aussi. »

Pour peu qu'on soit initié aux connaissances astronomiques, il est facile de voir que, dans ce passage, Jésus fait allusion aux mondes de toutes sortes, répandus en nombre illimité dans l'espace, et dont le télescope n'a pu signaler qu'une faible proportion, c'est en passant successivement par ces diverses étapes que les âmes se perfectionnent et finissent toujours par se rendre dignes de remplir les diverses missions qui leur sont confiées. Si le télescope nous révèle l'existence des mondes, le spiritisme nous éclaire sur leur nature, en nous montrant que, s'il en est d'inférieurs à la terre, il s'en trouve d'infiniment supérieurs ou de la même nature.

Dans les mondes les plus élevés, la matière cessant son influence, la vie est toute spirituelle.

La révélation établit la classification suivante :

1e Les mondes primitifs, affectés aux premières incarnations de l'âme, le mal y domine, la terre est un de ces mondes;

2° Les mondes régénérateurs où les âmes se reposent de la lutte et reprennent des forces ;

3° Les mondes heureux où le bien l'emporte sur le mal ;

4° Les mondes célestes qui servent de séjour aux Esprits épurés.

Le bien y règne sans partage.

« Personne ne peut voir le Royaume des Cieux s'il ne naît de nouveau ». Comme les disciples du Christ lui demandaient : « Pourquoi les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie revienne ? » Jésus leur répondit :

« Il est vrai qu'Elie doit revenir et rétablir toutes choses. Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu mais ils l'ont traité comme il leur a plu ; c'est ainsi qu'ils feront souffrir le fils de l'homme » — alors les disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé.

Nicodème, sénateur des Juifs, vint trouver Jésus pendant la nuit et lui dit :

« Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu, comme un docteur pour nous instruire, car personne ne saurait faire les miracles que vous faites si Dieu n'est avec lui.

» Jésus répondit : « En vérité je vous le dis ; personne ne peut voir le Royaume des Cieux s'il ne naît de nouveau.

» Il doit renaître de l'eau et de l'esprit — ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez de nouveau. Voilà bien le principe de la pluralité des existences affirmé par le paroles mêmes du Christ. Si nous voulons faire un pas de plus dans cet ordre d'idées, il nous suffira de jeter un coup d'œil sur la sublime institution du baptême. Après tout ce qu'il a dit de la pluralité des existences de l'âme, le Christ est conséquent avec lui-même en créant un cérémonial destiné à l'effacement de toutes les fautes commises par le néophyte dans ses précédentes existences. Il doit entrer dans sa nouvelle vie, pur de toute souillure, et l'assistance de son ange gardien pourra tenter de l'arracher aux embûches, sans cesse répétées, de l'esprit des ténèbres. C'est ainsi qu'à mesure que nous tentons de commenter les actes du Christ, nous les trouvons toujours marqués au coin de la sagesse, et vraiment dignes de la divine mission qu'il venait accomplir ici bas.

Si, passant aux temps qui ont suivi l'apparition du Christ, nous recherchons les notabilités scientifiques qui ont affirmé dans leurs écrits tout ou partie des dogmes que nous exposons aujourd'hui, nous n'aurons que l'embarras du choix. Tout d'abord est Origène, prêtre, successeur de saint Clément à l'école chrétienne d'Alexandrie qui, deux siècles après le Christ, croit à la préexistence des âmes dans une région supérieure, d'où elles viennent animer les corps terrestres. Elles peuvent, pendant la vie, se purifier et s'élever à la félicité suprême par la communication avec Dieu. Il soutenait que l'âme de l'homme a pèché avant d'être unie au corps... que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles. Il disait du purgatoire et des limbes : « Il n'y a nul besoin de ces lieux chimériques, il en existe assez d'autres pour nouer solidement la terre à l'univers. » Origène voulait parler, sans nul doute, des globes d'épreuves où l'esprit expie ses fautes, et redevenant meilleur gagne un avancement plus ou moins rapide dans la classe des âmes éprouvées.

Delormel, l'un des initiés aux mystères, et qui a payé de sa vie le crime d'avoir divulgué les secrets de l'initiation, dans son ouvrage intitulé *la Grande période solaire*, s'exprime ainsi :

« On savait de toute antiquité, et bien avant le
» déluge, qu'il n'y a qu'un Dieu... que par la né-
» cessité toute naturelle de sa bonté, il a laissé à
» toutes ses créatures intelligentes la faculté de
» mériter ou de démériter; que tous les temps,
» tous les lieux, tous les globes célestes sont assi-
» gnés à différentes classes d'êtres, pour y mériter
» par leurs œuvres, pardon, récompense ou puni-
» tion. Qu'il y a certains lieux de miséricorde et
» certains lieux d'expiation ; que les degrés de mé-
» rite ou de démerite étant indéfinis, les peines ou
» récompenses sont dans une graduation également
» indéfinie. Comme il serait absurde d'imaginer
» que les biens ou les maux arrivent au hasard, et
» comme Dieu ne saurait être injuste, il y a lieu
» de croire que cette terre porte des êtres qui ont
» déjà mérité l'un ou l'autre sort. Comment expli-
» quer en effet que certains hommes naissent avec
» des infirmités et passent leur vie dans les souf-
» frances, tandis que d'autres consomment leur
» existence au milieu de l'abondance et des hon-
» neurs ? »

Impossible de ne pas voir dans les doctrines de Delormel la série des mondes et des vies telle que nous la concevons aujourd'hui, à quelques modifications près, qui sont le fruit de l'avancement de la science.

Charles Bonnet, qui écrivait vers 1750, s'est souvent inspiré des idées émises dans sa Théodicée par Leibnitz. — On sait que cet illustre philosophe admet que la monade humaine a commencé par être végétale, puis animale, qu'enfin, arrivée au summum elle a reçu la raison par une sorte de transcréation.

C'est la théorie rééditée par le philosophe anglais Darwin. Tout en admettant jusqu'à un certain point ces idées en ce qui concerne le passé, nous déclarons nettement faire toutes réserves, relativement à l'avenir, nous refusant formellement à admettre que l'esprit, élevé à la dignité d'âme humaine, puisse jamais retrograder. Toujours est-il que Leibnitz admettait la préexistence. Ch. Bonnet admettant la pluralité des mondes, et leur gradation harmonique, soutenait que l'esprit devait croître en perfections, suivant la pureté des globes qu'il habite, et qu'il finissait par arriver à la pureté

absolue. Puis il s'écrie : « Elevons nos regards vers » la voûte étoilée, contemplons cette collection » immense de soleils et de mondes disseminés dans » l'espace et admirons que l'homme ait une raison » capable de pénétrer l'existence de ces mondes et » de s'élancer ainsi jusqu'aux extrémités de la » création. Mais la raison de l'homme perce en- » core au delà de tous les mondes planétaires, elle » s'élève jusqu'au ciel où Dieu habite, elle con- » temple le trône auguste de l'Ancien des jours, » elle voit toutes les sphères rouler sous ses pieds, » elle entend les acclamations de toutes les intelli- » gences, et mêlant ses adorations et ses louanges » aux chants majestueux des hiérarchies, elle s'écrie » dans le sentiment profond de son néant... Saint! » Saint! Saint!, est celui qui est l'Eternel et le » seul Bon ; gloire soit à Dieu dans le ciel ! »

Nous trouvons dès le début du XIXe siècle un certain nombre d'écrivains qui ont cru pouvoir affirmer dans leurs ouvrages le dogme de la pluralité des existences de l'âme, et nous pensons ne pouvoir mieux faire que de vous exposer très sommairement quelques-unes de leurs idées sur cet intéressant sujet.

Lessing dit :

« Qui empêche que chaque homme ait existé » plusieurs fois dans le monde? Cette hypothèse » est-elle si ridicule pour être la plus ancienne, et » pour que l'esprit humain la rencontre tout d'a- » bord, lorsqu'il n'était pas faussé et affaibli par » les sophismes de l'école ? Pourquoi n'aurais-je » pas fait dans le monde tous les pas successifs vers » son perfectionnement, qui, seuls, peuvent cons- » tituer pour l'homme des récompenses et des pu- » nitions temporelles ? Pourquoi ne ferais-je pas » plus tard, tous ceux qui restent à faire, avec le » secours si puissant de la contemplation des ré- » compenses éternelles. Mais je perdrais trop de » temps, me dit-on. Perdre du temps... qu'est-ce » qui peut me presser ? n'ai-je pas l'éternité pour » moi ? »

Saint Martin écrit ce qui suit, dans un ouvrage qu'il intitule *l'Homme du désir* :

« ...La mort ne doit se regarder que comme un » relais dans notre voyage. Nous arrivons à ce » relais avec des chevaux fatigués et usés, et nous » y venons, pour en prendre qui soient frais, et en » état de nous conduire plus loin, mais aussi *il faut* » *payer tout ce qu'on doit pour la course* qui est » faite, et jusqu'à ce que *tous les comptes soient* » *soldés*, on ne vous met point en route pour la » course suivante. Les épreuves et les contrariétés » auxquelles nous sommes soumis deviennent des » *croix* pour nous, quand nous restons au-dessous » d'elles. Elles deviennent des *échelons* et des » *moyens d'ascension* quand nous nous tenons au- » dessus, et la sagesse qui nous y expose n'a pas » d'autres intentions que de nous élever et de nous » guérir ».

Constant Savy s'exprime ainsi au sujet des vies successives :

» A mesure que les vies successives developpe- » ront son âme, le corps auquel elle sera unie devra » être supérieur à ceux qu'elle aura usés ; autre- » ment il n'y aurait pas harmonie entre ces deux » éléments de l'existence humaine ; les moyens » donnés à l'âme ne seraient pas en rapport avec le » développement de sa puissance. Je crois que les » défectuosités du corps deviennent alors moins » grandes et plus rares, comme les sens sont plus » parfaits et plus nombreux. Cette augmentation » des sens ne sera point une addition nouvelle, » tout se lie et s'enchaîne dans la création, elle ne » sera que le développement des germes que nous » sentons et que nous apercevons confusément dès » ici (pressentiments, intuitions, sensibilité ou ma- » gnétisme,. pénétration de l'avenir pendant le » sommeil, reproduction d'impressions qu'on » croyait oubliées), tous germes qui refermeront » le développement des sens et des moyens nou- » veaux pour nous permettre de marcher en avant, » comme la graine contient les germes à l'infini » des plantes que développe la terre. »

M. le pasteur Muston interprète ainsi l'Evangile :

« On se représente généralement l'état des âmes » dans la vie à venir comme un état passif et im- » muable. Le jugement de Dieu, qui décide de » cette éternité stationnaire, devient, d'après cette » théorie, analogue à celui d'un tribunal qui sur » les pièces d'un procès, condamne ou absout les » parties, puis n'a plus à s'occuper de leur sort.

» Ainsi nos âmes immortelles, pendant la courte » durée de leur vie terrestre, auraient eu devant » elles une perspective de perfectibilité et de con- » ceptibilité qui serait fermée à la mort, sans qu'en » face de la vie éternelle elles puissent se retrouver » perfectibles ou incorruptibles ?

» Cette manière de voir n'est d'accord ni avec » l'Evangile, ni avec la philosophie. L'Evangile » nous appelle à être parfaits comme Dieu est par- » fait, ce qui ne peut avoir lieu sur cette terre; et » la philosophie nous apprend que le principe d'un » être ne saurait cesser d'agir, sans que cet être fût » détruit. En outre, les peines éternelles, considé- » rées comme un état invariable et sans issue, se- » raient une nullité dans la vie universelle puisque, » devant durer toujours, elles n'aboutiraient à rien,

» et seraient, par conséquent, des souffrances com-
» plètement inutiles.»

Nous sommes heureux de pouvoir citer le passage suivant d'une conférence de M. le pasteur Athanase Coquerel à propos d'Henri Regnault :

« Henri Regnault est perdu pour nous, mais
» dans ma conviction, — je sais que ce que je vais
» vous dire n'est peut-être pas dans le sentiment
» de tous, mais c'est trop le mien pour que je ne le
» dise pas — dans ma conviction, ces âmes fortes
» et lumineuses ne peuvent être anéanties par une
» balle.

» Ces âmes-là, quand leur temps est venu dans
» ce monde, recommencent ailleurs la même chose,
» le même développement. Il n'y a qu'une lumière,
» vous pouvez le demander aux chimistes qui ana-
» lysent celle du soleil. Ces âmes vont de sphère
» en sphère et de monde en monde, poursuivre
» cette réalisation passionnée du beau et de l'idéal
» qu'elles ont cherchée sur la terre.

« Regnault est mort grand artiste : Il revit
» grand artiste. Il poursuit ce développement de
» lui-même, cette recherche ardente dont la vérité
» est le but. Il a, pour continuer cette grande œu-
» vre, des instruments nouveaux, des organes supé-
» rieurs à ceux que nous possédons ici.»

Qui n'a vu, dans ce remarquable passage, un beau reflet des doctrines du spiritisme... Les temps sont proches, nous crient les esprits de tous côtés, les temps sont proches, et nous entrevoyons déjà dans un coin du ciel le météore qui doit répandre sur tout notre globe la belle et vivifiante lumière de la foi. Préparons-nous, amis, par le travail et la prière; rendons-nous dignes de la bonté de Dieu en répandant autour de nous cette douce et consolante philosophie qui nous a fait retrouver notre dignité d'homme. Redoublons de zèle et de charité pour préparer nos frères non encore initiés afin qu'ils ne soient pas éblouis par cette brillante clarté, mais qu'au contraire, ranimés par elle, ils puissent tous venir s'asseoir au banquet auquel les a conviés depuis dix-neuf siècles le promoteur du christianisme.

Merci à M. le pasteur Coquerel d'avoir arboré franchement notre drapeau et d'avoir imprimé ses convictions à son auditoire d'élite. Non, mille fois non, nous ne mourons pas; non, ils ne sont pas perdus, ces esprits supérieurs, ces hommes généreux qui, après avoir brillé au premier rang dans les sciences et dans les arts, ont encore donné leur vie pour défendre leur patrie. Suivant la belle et sainte loi du progrès, ils reviendront pour faire avancer l'humanité dans la voie lumineuse où nous la voyons avec bonheur s'engager de plus en plus.

A l'œuvre donc, pionniers infatigables! répandons partout nos doctrines salutaires. Naguère on nous plaignait en nous écoutant. Plus tard on n'a pas craint de nous insulter. Aujourd'hui on nous écoute avec complaisance; demain on nous fêtera, parce qu'on aura compris que nous n'avons qu'une chose en vue l'instruction et le bonheur pour tous. Mais c'est dans ce siècle éminemment civilisateur et vulgarisateur, ce siècle qui résume à lui seul l'ensemble des progrès scientifiques, que le spiritisme va entrer dans sa plus brillante phase. Depuis bien longtemps la lutte se maintenait entre les doctrines ultra-jansénistes d'une certaine catégorie de chrétiens et les doctrines matérialistes de la libre pensée, le tout au détriment de la vérité, ce qui fit dire à Joseph de Maistre ces mémorables paroles :

« Attendez que l'affinité naturelle de la religion
» et de la science les réunisse daus la tête d'un seul
» homme de génie dont l'apparition ne saurait être
» éloignée. »

Joseph de Maistre était prophète, car le génie attendu s'est révélé, ouvrant à tous des horizons nouveaux. Qui ne connaît aujourd'hui le « Livre des esprits?» Qui ne sait que son immortel auteur, A. Kardec n'a jamais caché qu'il était aidé dans sa tâche par un grand nombre d'esprits supérieurs qui, par ordre du ciel, venaient répandre sur notre monde la vérité, celle que le Christ était déjà venu annoncer à tous, mais qui, par le calcul intéressé de ceux qui étaient chargés de la répandre, était restée lettre morte, et n'avait pu produire les effets qu'en attendait son divin Auteur. C'est que le spiritisme vient, qu'on le sache bien, pour faire connaître que la religion n'a pas pour bases de vains simulacres ou des croyances erronées, mais qu'elle est au contraire la gravitation de toutes les sublimes pensées, de tous les nobles dévouements vers Dieu, source unique de toutes les perfections; sa mission est de démontrer au moyen des procédés de la science, l'existence de l'âme par des effets nombreux et incontestables et de faire passer tous les phénomènes psychologiques par le creuset de la raison et par le jugement de la conscience.

Nous avons prononcé le mot de science. Saurons-nous le justifier? Oui, car nous n'avons qu'à rappeler cette admirable découverte du savant anglais William Crookes, le quatrième état de la matière qui nous livre le secret de toutes les transformations possibles, et ne saurait laisser la moindre place au doute en ce qui concerne le spiritisme.

Je ne saurais terminer plus dignement cette esquisse qu'en rendant un public hommage au plus grand astronome de notre temps, à Camille Flammarion, ce courageux observateur qui, armé de son

télescope et fouillant les profondeurs du ciel, a découvert des horizons sans bornes et des soleils sans nombre, et a su couronner sa grande œuvre par le plus sublime de tous les livres : « Dieu dans la nature ! »

Quelques mots dus à la plume de cet homme illustre en diront plus que l'éloge le plus complet.

« Les terres qui se balançent dans l'espace ont » été considérées par nous comme des stations du » ciel, et comme les stations futures de notre im» mortalité. C'est là la maison céleste de plusieurs » demeures et là où nous entrevoyons le lieu où » sont parvenus nos pères, nous reconnaissons ce» lui où nous habiterons un jour. Toute croyance, » pour être vraie, doit s'accorder avec les faits de la » nature. Le spectacle du monde nous enseigne que » l'immortalité de demain est celle d'aujourd'hui, » celle d'hier; que l'éternité future n'est autre que » l'éternité présente. C'est là notre foi, notre para» dis; c'est l'infini des mondes.

« A l'infini de nos aspirations, l'astronomie donne « l'infini de l'univers, et nous pouvons, dès aujour» d'hui, contempler le ciel où nos destinées nous » attendent. Voilà l'humanité collective. Les êtres » inconnus qui habitent tous ces mondes de l'es» pace, ce sont des hommes partageant une destinée » semblable à la nôtre, et ces hommes ne nous sont » point étrangers, nous les avons connus où nous » les connaîtrons un jour. Ils appartiennent à » notre humanité. »

Et, plus loin, s'adressant aux morts illustres :

« La vie éternelle, vous l'avez conquise, âmes il» lustres, non par les travaux d'une seule existence, » mais par ceux de plusieurs vies se continuant » l'une l'autre; vous l'avez conquise, non comme » un champ de repos où l'on va dormir après la ba» taille, mais comme une terre promise dans la» quelle vous êtes entrés, et où vous accomplissez » maintenant les œuvres d'une existence glorieuse : » Vous développez aujourd'hui ces facultés bril» lantes dont la terre n'a connu que le germe, et » qui demandèrent pour éclore d'autres soleils plus » féconds que le nôtre.

« Quoi qu'il en soit, et malgré l'obscurité qui » nous enveloppe encore lorsque nous tentons de » visiter en esprit les mondes mystérieux, nous de» vons, disciples fidèles de la philosophie naturelle, » nous efforcer de comprendre dans sa simplicité et » dans sa grandeur, l'enseignement toujours una» nime de la nature,

« Pluralité des mondes,
« Pluralité des existences !

« Voilà deux termes qui se complètent et qui s'il» luminent l'un et l'autre. »

Mesdames et Messieurs, nous espirons avoir rempli notre tâche, si nous avons suffisamment démontré les deux grandes vérités qui découlent de la doctrine spirite et qui s'appuient uniquement sur des considérations scientifiques.

Et, à ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de constater une fois de plus, avec bonheur, que, malgré toutes les entraves des retardataires, malgré toutes les diatribes de ses contempteurs, le spiritisme élargit de jour en jour son domaine, préparant ainsi l'harmonie des croyances religieuses et de la régénération humanitaire.

Si notre terre est un monde inférieur où beaucoup d'entre nous subissent une existence de douleurs, la divine Providence, dans sa miséricorde infinie, ne nous donne-t-elle pas le moyen d'alléger considérablement les épreuves de nos frères malheureux et de changer comme par enchantement un concert de plaintes en actions de grâces. Ce moyen, c'est la charité. C'est la dernière parole que le Christ mourant fit retentir du haut de sa croix : « Aimez-vous les uns les autres ! » Inclinons-nous donc, frères ! devant la majesté du Très-Haut... Tout en nous efforçant de soulager nos frères malheureux, prions Dieu pour les esprits souffrants; les purs esprits alors intercèdent pour nous. La miséricorde divine s'étendra sur nous et nous pourrons espérer aussi de trouver un jour dans les globes élevés la récompense de nos travaux.

Dr Reignier

QUELQUES RÉFLEXIONS

A Madame Fropo

J'ai lu, dans le numéro 5 du *Spiritisme*, un article portant le même titre que celui-ci et dû à votre excellente plume. Si j'y réponds, c'est moins parce qu'il y est parlé de moi d'une façon inexacte, que parce que je crois utile de dire que la façon dont vous entendez la tâche du spiritisme n'est pas la mienne, et que je veux préciser, afin qu'il n'y ait aucun malentendu.

Dès le début, *j'apprends* — c'est le mot — que je refuse la liberté « à ceux qui ne pensent pas comme moi et comme la Ligue de propagande républicaine. » J'ai eu beau relire mes précédents articles, je ne trouve absolument rien qui puisse motiver cette accusation. Serait-ce parce que j'ai raillé Léon XIII d'avoir officié dans un accoutrement officiel offert par des luthériens, des anglicans et des mahométans ? Ou bien parce que j'ai trouvé d'un goût douteux les conférences religieuses de

Rouen, où un compère représentait la controverse? A moins que ce ne soit parce que j'ai raconté l'envoi à Lourdes d'une machine élévatoire, destinée à joindre à la source miraculeuse d'autres sources qui ne le sont pas?

Je ne me suis opposé à rien de tout cela bien au contraire, si cela était en mon pouvoir, j'engagerais les cléricaux de toutes sectes à se charger encore plus de ridicule : ils nous facilitent la tâche. Mais, comme l'indique d'ailleurs votre article, c'est spécialement ma Chronique du numéro 2, qui vous semble attentatoire à la liberté de conscience. Voici la phrase incriminée :

« Pour faire à jamais disparaître ces vestiges du passé, il faut à toute force donner de la cohésion à tous les ennemis de l'obscurantisme et éclairer sur ses devoirs réels la vraie éducatrice du genre humain, la femme! »

Franchement, je ne puis voir dans cet article et dans ce passage l'ombre d'intolérance. Est-ce que, par hasard, la tolérance consisterait à donner raison à tout le monde? Tout en n'empêchant pas les catholiques, juifs, protestants, boudhistes et autres sectaires de propager leurs idées, je me réserve de les combattre par les mêmes moyens; et par conséquent, je me demande ce que veut dire la phrase suivante que vous me décochez :

« Croit-il donc que, parce qu'il décrète du haut de sa conviction sa manière de voir, tous vont s'incliner?... »

Pas le moins du monde, ma chère sœur en spiritisme; je propage seulement avec mes petits moyens ce que je pense, et j'espère que, si mes idées sont justes, je finirai par les faire prévaloir. Si les autres ont raison, c'est moi qui trouverai mon chemin de Damas; mais, pour cela, il est nécessaire que nous puissions tous exprimer librement notre façon de penser.

Pour ce qui est de vos appréciations sur le Conseil municipal et Louise Michel (dont je n'ai d'ailleurs pas parlé), je vous ferai tout simplement remarquer que vous vous mettez vis-à-vis d'eux exactement dans le même cas que moi vis-à-vis de l'Eglise, du pape et de la Société fermière de Lourdes.

Dire que je suis un intolérant, c'est un mot en l'air. Je suis tout simplement un convaincu, qui, ayant écouté l'enseignement des esprits et médité Allan Kardec, a conclu que la vérité ne pouvait se trouver à la fois chez ceux qui disent blanc et chez ceux qui disent noir. Si le spiritisme qui détruit le dogme, qui réduit à néant l'enfer et qui détrône les saints, est la vérité, alors l'Eglise est un obstacle au progrès, et tous nos efforts doivent tendre à combattre cette puissance. Si, au contraire, le dogme est la vérité, alors le spiritisme est une manifestation de l'Esprit des ténèbres, et il faut jeter au bûcher les misérables qui osent combattre pour Satan et contre Dieu. Je défie qui que ce soit de sortir de ce dilemme.

Moi aussi, « je fais un chaleureux appel à nos « frères en croyance! Qu'ils comprennent bien que « le bonheur de l'humanité est dans le spiritisme, « que les temps sont arrivés où le vieux monde doit « disparaître. » — Je vous demande pardon, chère sœur, de vous emprunter cette phrase; mais elle rend bien ma propre pensée. — Mais pour que le vieux monde disparaisse, sapons-le dans sa base, cet obstacle qui s'oppose à la naissance du monde nouveau, frappons-le avec toutes les armes loyales : le fait, la raison, la science et même l'ironie. Et alors viendra l'époque que vous et moi nous attendons également : le règne de l'Esprit, succédant à celui de la Force.

Un seul mot encore : Je me suis défendu, permettez-moi d'attaquer. Vous dites :

« Qu'il attende donc des temps meilleurs où l'on sera fier de proclamer sa croyance et son indépendance. »

Voilà un conseil que je ne suivrai pas et que je ne proposerais à personne de suivre, car il est la négation de tout progrès.

Mon Dieu! où en serions-nous si Jésus avait attendu des temps meilleurs pour proclamer sa croyance! Et Luther pour porter le grand coup que l'on sait à la papauté! Et Galilée pour affirmer le mouvement de la terre! Et la Constituante pour proclamer les Droits de l'Homme!

A votre conseil, j'en affirmerai un autre :

N'attendez jamais les temps meilleurs, travaillez à les faire venir.

René Labrize.

LE SPIRITISME A ROUEN

Les spirites de Rouen, répartis en plusieurs groupes, avaient le désir de se rapprocher et de concentrer leurs forces en une société de propagande et de mutualité, afin de répandre leurs croyances dans la grande cité normande; mais ils ont voulu préalablement se rendre compte des dispositions du public et le préparer à la foi nouvelle, au moyen de conférences. Pour la première fois, ils ont eu recours à M. Léon Denis, secrétaire général du cercle de la Ligue de l'enseignement à Tours : M. Léon Denis a prêté son gracieux concours à cette œuvre utile.

Le cercle rouennais de la Ligue de l'enseignement offrit gratuitement la salle du Casino, et la présidence fut acceptée par M. Besselièvre, grand manufacturier, conseiller général. Ce patronage imposait une certaine réserve; M. Léon Denis voulut bien développer, dans un sujet historique et patriotique, les principes essentiels de la doctrine spirite. Voici le titre adopté par lui :

1° Le génie de la Gaule (la philosophie des Druides, nos véritables traditions nationales) ;

2° La mission de Jeanne d'Arc (ce qu'étaient ses voix).

La conférence a eu lieu le lundi 9 avril, dans la soirée, au milieu d'une assistance nombreuse, dont l'attention, pendant plus d'une heure et demie, n'a cessé d'être captivée par la parole inspirée de l'orateur.

M. Léon Denis a rappelé d'abord les grands souvenirs de la Gaule, la guerre de l'indépendance et le sacrifice magnanime de Vercingétorix ; puis il a abordé la question philosophique : majesté de la religion druidique, croyances des Gaulois, tels furent les premiers points développés. C'est l'intuition que nos ancêtres avaient de l'immortalité, des migrations de l'être et de ses progrès sans fin sur l'échelle des mondes, qui faisait leur grandeur d'âme, qui inspirait leur héroïsme en face du danger et leur mépris de la mort. Nos pères, il est vrai, poussaient le fanatisme jusqu'à immoler des hommes à la Divinité, coutume barbare que condamnent aujourd'hui nos mœurs plus civilisées : le sacrifice que Dieu demande de nous, c'est celui de nos passions, de notre orgueil, de notre égoïsme; c'est le désintéressement des choses d'ici-bas. L'orateur fait alors le parallèle entre l'austérité des Gaulois et la mollesse luxueuse de leurs vainqueurs, et surtout de ce tyran odieux, Jules César, dont le nom devrait être à jamais flétri ! Malheureusement, ce mépris des plaisirs qui caractérisait nos ancêtres ne se retrouve plus aujourd'hui : loin de nous sont les pensées religieuses, l'amour de Dieu et la vertu rigide de nos pères ; elle est jetée à bas, cette foi robuste dont les racines s'infiltraient jadis dans tous les cœurs ! Il n'y a qu'une croyance solide qui puisse relever les caractères, féconder les intelligences; nous la retrouverons dans l'idéal des Gaulois, agrandi, renouvelé par les conquêtes de la science et les travaux de l'esprit moderne. On la voit paraître; elle commence à se révéler dans les morceaux inspirés de Lamartine, de Victor Hugo, dans les livres d'Allan Kardec, dans les écrits de Jean Reynaud, de Henri Martin, de Flammarion...

Après quelques minutes d'intervalle, M. Léon Denis commence la deuxième partie de sa conférence si intéressante (Jeanne d'Arc et ses voix). Ce sujet revêtait un attrait particulier. Comment! Rouen, où la noble héroïne de la France a été martyrisée ! n'est-ce pas là surtout que l'on doit évoquer son souvenir ! Oui, Jeanne, Rouen te doit réparation ; aussi faisons-nous des vœux pour que bientôt se dresse, sur une de ses places publiques, un monument digne de toi !

En Jeanne d'Arc se retrouve, non moins vivaces, cet esprit d'indépendance, cette foi en la patrie qui animaient l'illustre victime de César. Ici M. Léon Denis retrace, en termes profondément émus, la vie, les gloires, le procès et le martyre de la vierge de Domrémy, qui appartient, non au clergé, auteur de son supplice, mais à la France...

Et comment une fille des champs, une simple bergère, aurait-elle pu concevoir et accomplir une œuvre anssi vaste sans le secours d'en haut? Jeanne d'Arc était un merveilleux instrument, un médium incomparable, à l'aide duquel les Esprits protecteurs de la France agissaient sur le peuple et l'armée. On trouve dans l'histoire de la glorieuse Lorraine des preuves saisissantes des rapports qui unissent les vivants aux esprits désincarnés. De même, les annales de tous les siècles renferment des témoignages de l'intervention des Esprits dans la vie des hommes comme dans celle des nations. Des puissances invisibles assistent à nos actions, à nos travaux, nous inspirent et nous soutiennent dans l'accomplissement de notre tâche : vérité que l'homme entrevoit et qu'il est appelé à connaitre bientôt...

De chaleureux applaudissements accueillirent de toute part les deux parties de cette conférence, dans laquelle M. Léon Denis montra tous ses talents d'orateur consommé et pénétré d'une foi aussi simple que sincère.

Un tel résultat était bien de nature à encourager les spirites de Rouen à poursuivre leur œuvre. Ils résolurent de poser bientôt les bases d'une Société d'études et de propagande; puis ils projetèrent, pour l'automne, une nouvelle conférence, dont M. Léon Denis veut bien encore se charger. Elle sera faite dans une salle louée pour la circonstance ; affranchi de tout patronage étranger, l'orateur pourra, cette fois, déployer en toute liberté le drapeau du spiritisme.

Un Rouennais

UN FAIT INTERESSANT

Monsieur le Directeur,

Amené depuis peu de temps à m'occuper de spiritisme, j'étais entré en relations avec des personnes sur la bonne foi desquelles j'avais quelques

doutes, mais dont l'amabilité envers moi me fait un devoir de taire les noms. Ces personnes donnent, en effet, à certains jours, des séances gratuites destinées à attirer des clients pour d'autres séances, payantes celles-là — ce que je crois contraire à l'esprit du spiritisme, d'après l'avis des spirites que le connais du moins. Or, c'est à une de ces séances gratuites que je fus admis.

Venu plutôt avec hostilité qu'avec incrédulité, j'avoue que je n'eus pas lieu d'être satisfait des expériences que je vis : un truc puéril, exercé d'ailleurs par le mystificateur Cumberland, servait au prétendu médium à deviner les lettres pensées et je n'eus pas de peine à faire dire à la table tout ce qui me vint à l'esprit. Découragé par ce mauvais début, je confiai ces impressions à M. B., spirite convaincu, qui me dit : « Il ne faut point vous arrêter à cela ; si ce médium est un trompeur, cela n'empêche pas d'autres médiums d'être sincères. Vous avez d'ailleurs pu mal observer et prononcer trop vite. » Mais sur ma réponse que j'étais certain de la supercherie commise, il ajouta : « Eh bien ! tout étrange que cela puisse paraître, ce médium peut à la fois être un médium véritable et cependant suppléer par la fraude aux expériences manquées, cela s'est déjà vu. »

Je résolus donc de revoir cette même personne et de ne rien demander au phénomène, de le laisser aller à sa guise ; vous allez voir le singulier résultat obtenu.

Environ huit jours après cette conversation, j'étais assis en face de mon médium suspect. Les oscillations de la table commencent et un Allemand que j'avais bien connu de son vivant s'annonce à moi. Il me dicte lettre par lettre la phrase suivante : « *Siehst du denn nicht, lieber Freund, dasz man dich hier aufziehen will, um sich zu amusiren, indem man dir unmogliche Dinge vorspiegelt.* ». (Ne vois-tu donc pas, cher ami, que l'on veut se moquer et s'amuser de toi ici en faisant miroiter à tes yeux des choses impossibles).

Eh bien ! cette phrase, ce n'est pas moi qui l'ai dictée : en dehors de ma volonté d'être neutre, je déclare ne pas être de force à faire une telle phrase en allemand et avoir eu besoin du dictionnaire pour la comprendre. Quant au médium, le contenu seul de la communication suffit à prouver qu'il n'en est pas l'auteur.

Donc, il y a là une manifestation réelle, prouvée, et cependant l'invisible récuse son intermédiaire et m'engage à m'en méfier !... Je suivrai son conseil,

J. P.

Nécrologie

M. Bougueret, spirite de la première heure, ami d'Allan Kardec, vient de quitter la terre.

Ce fut une nature aussi intègre qu'intelligente. Après avoir abandonné la politique active, comme député, il resta un fervent disciple du maître. Il publia un ouvrage intitulé *Roman philosophique*, qui eut un beau succès d'estime.

Que son esprit reçoive en ce jour l'expression de notre respectueuse symphatie pour sa mémoire, car il n'a pas craint d'affirmer sa foi spirite en ces temps de scepticisme et de doutes sur les destinées de l'âme.

Nous espérons que son esprit élevé daignera, du milieu où il habite, se rappeler nos luttes d'ici-bas en nous aidant dans notre tâche souvent aride pour continuer à répandre l'idée qui le soutint jusqu'à sa dernière heure.

* *

Mme Fani Deslandes, née Michau, fût une spirite militante dès l'apparition du spiritisme.

Mme Deslandes était bien connue du maître et du monde spirite.

Elle fit un grand nombre de prosélytes dans groupe fermé qu'elle dirigeait à Paris.

Elle vient de se désincarner à Arques-la-Bataille, près de Dieppe, dans sa 90e année.

Quelle gloire elle a acquise, en bravant souvent la critique de son entourage et en sachant imposer sa croyance à ses amis autant par la fermeté de son caractère que par la foi inébranlable qu'elle a acquise dans ses entretiens avec le monde des esprits.

Aussi son âme doit être bien heureuse de voir les témoignages d'affection qu'ont pour elle les adeptes qui l'ont connue et appréciée.

***

J'ai la douleur de vous faire part de la mort de M. Henry Souham, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite, chevalier de la légion d'honneur, qui a eu lieu le 30 avril.

C'était un de nos amis intimes, non seulement dans la société, mais dans le spiritisme. Depuis 28 ans que je le connaissais, quand il était à Paris, il venait chaque semaine causer un peu avec son père, J'espère que maintenant il viendra à son tour nous donner quelques renseignements sur sa vie spirituelle.

Il appartenait à une famille dont plusieurs noms sont historiquement connus : le prince Bibesco, le prince Murat, Napoléon Ney de la Moskowa, Charles Ney d'Elchingen, Drake del Castillo, etc., sont ses cousins.

Prions pour lui, il priera pour nous.

H. Huet.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 11 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) JUIN 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

INTUITION ET VISION SPIRITUELLE

L'esprit incarné entre en relations avec le monde matériel par l'entremise de ses sens ; parallèlement à cette source de connaissances il possède l'intuition ou vision spirituelle qui lui permet d'étudier les phénomènes du monde fluidique. Malheureusement cette dernière faculté est encore très peu développée chez la plupart des hommes; et pourtant c'est celle-là qui l'élève plus spécialement au-dessus des animaux,dont la pénétration et l'acuité des sens sembleraient devoir lui créer une situation tout à fait inférieure au point de vue de la concurrence vitale. — Nous voudrions présenter à nos frères quelques observations sur cette faculté d'intuition ou de vision spirituelle que nous considérons comme un sixième sens, de beaucoup le plus précieux, parce qu'il nous permet de nous mettre en rapport avec l'invisible qui nous enserre et nous presse de tous côtés.

Si, en nous plaçant au point de vue spirite, nous jetons un coup d'œil sur notre monde solaire; si, dépassant ses limites, nous observons cette partie restreinte de l'univers que nos instruments nous permettent d'embrasser, qu'est-ce que nous constatons? Nous voyons la matière agglomérée en quelques amas plus ou moins considérables que nous nommons nébuleuses, soleils ou planètes. Mais une quantité presque infinie de cette même matière reste absolument insaisissable à notre vue et à nos télescopes, si perfectionnés que nous puissions les supposer. L'immensité de l'éther demeure entièrement inaccessible à toutes nos investigations. Et cependant nous aurions le plus grand intérêt à scruter les profondeurs de cet océan fluidique dans lequel nous baignons avec toutes les créatures visibles et invisibles. Nous savons par les révélations des esprits que c'est presque toujours dans l'immensité des espaces que se préparent *fluidiquement* les destinées des mondes et des êtres qui les habitent. Combien nous serions heureux de posséder un appareil assez délicat pour nous permettre de suivre à travers les modifications de l'éther le travail mystérieux d'enfantement à la suite duquel cette substance d'une subtilité infinie se rapproche et se condense pour former les soleils et les planètes, séjour obligé et lieu de régénération pour les esprits momentanément réfractaires aux lois de Dieu ! Eh bien ! cet instrument merveilleux, enregistreur exact des moindres vibrations du fluide éthéré, sorte de *phonographe fluidique* où viennent s'inscrire les impulsions et les tendances du monde spirituel, nous le portons tous en nous-mêmes : *c'est notre périsprit.* Il s'agit seulement de savoir le mettre en action, de le diriger convenablement afin de provoquer en nous les phénomènes d'intuition et de vision spirituelle qui sont plus particulièrement de son ressort.

L'intuition n'est pas nouvelle parmi les hommes:

elle a commencé avec l'apparition de la race humaine sur la terre. Si nous étudions l'histoire générale des peuples, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, nous constatons que chez la plupart d'entre eux cette faculté s'est révélée, donnant à ceux qui la possédaient une réelle supériorité dont, il faut le reconnaître, ils ont malheureusement abusé trop souvent pour servir leurs visées égoïstes et asseoir leur domination sur la masse des populations ignorantes. Même chez les tribus à l'état sauvage on observe de fréquents exemples du phénomène qui fait l'objet de cette étude. Ainsi les relations des voyageurs nous apprennent que chez les Peaux-Rouges de l'Amérique il arrive souvent que les chefs ou les prêtres se mettent soi-disant en rapport avec le Grand-Esprit qui leur fait connaître les dispositions des ennemis, leur donne des conseils sur les mesures à prendre en vue de repousser l'attaque, et va même jusqu'à leur prédire les résultats de la lutte qui n'est pas encore engagée. Comment les médiums inconscients entrent-ils en relation avec le Grand-Esprit, ou plutôt avec quelqu'un des anciens chefs de la peuplade qui, à l'état d'erraticité, s'intéresse encore au sort de ses compagnons de lutte et s'efforce de leur assurer la victoire sur les troupes ennemies? Certainement, c'est à l'aide de l'intuition, de cette vue spirituelle, de ce regard jeté dans l'invisible qui leur permet d'éprouver des sensations d'un ordre particulier au moyen desquelles leur périsprit reçoit comme l'empreinte des évènements futurs photographiés dans le fluide éthéré par la pensée de ceux qui les préparent.

Nous trouvons de nombreux exemples de cette faculté intuitive dans les traditions religieuses des divers peuples : notamment chez les Hébreux, les prophètes n'étaient autre chose que des voyants qui, par l'exercice de la vision spirituelle, sondaient les secrets de l'avenir et lisaient la destinée de la nation dans cet élément fluidique que les occultistes ont si ingénieusement désigné sous le nom de *lumière astrale*. Si les prêtres et les rois avaient suivi les conseils de ces *Illuminés*, si, au lieu de les persécuter, ils leur avaient rendu justice en les prenant pour ce qu'ils étaient réellement, c'est-à-dire les interprètes de la volonté des esprits de l'espace, très certainement le peuple d'Israel aurait eu moins à souffrir et il ne serait pas aujourd'hui dispersé aux quatre coins du monde, impuissant à se reconstituer, victime lamentable de son aveuglement et de son obstination inconcevables.

Parlerons-nous des oracles rendus chez les Grecs, de la fameuse Pythie de Delphes qui, après être entrée dans une sorte d'extase, transmettait aux populations accourues pour l'entendre les propres paroles d'Apollon, et n'est-il pas éviden pour tout spirite que ce prétendu dieu n'était autre qu'un esprit agissant fluidiquement sur la prêtresse et profitant de son organisation médianimique pour lui suggérer mentalement les enseignements qu'elle devait propager en son nom ?

Il serait superflu d'insister plus longtemps. Pour nous il résulte jusqu'à l'évidence de cette courte ncursion dans les traditions des divers peuples qu'il a existé de tout temps des hommes doués de la merveilleuse faculté de voir dans l'invisible et de lire dans les fluides les évènements que les esprits désincarnés y préparaient consciemment ou inconsciemment, obéissant à la direction suprême de leurs frères plus avancés chargés par Dieu de présider à l'évolution de l'humanité.

Cette importante faculté, nous pensons qu'il est avantageux de l'étudier ou elle-même, d'en pénétrer le mécanisme, de démontrer qu'elle n'est pas le privilège de quelques individualités mieux douées que les autres, mais qu'au contraire elle existe en germe chez tout esprit incarné, et qu'il dépend de nous de la développer par l'exercice et une sage direction. Nous jugeons sa propagation tellement utile au progrès général de l'humanité, que nous ne saurions trop recommander à nos frères de porter sur ce point les efforts de leur volonté et de soumettre leur périsprit à un entraînement approprié en vue d'obtenir le phénomène désiré.

Et d'abord, de quelle façon se produit l'intuition ou vue spirituelle? Ce n'est certainement pas à l'aide des organes corporels. En effet, il est à remarquer, et nous en avons journellement des preuves dans les expériences magnétiques ou hypnotiques, si fréquentes de notre temps, que lors du dégagement de l'âme, accompagnement obligé et cause effective de la double vue, les sens sont dans un état de repos complet. Ainsi, on peut heurter et blesser même le sujet sans que son attitude révèle la moindre sensation ou la plus légère douleur. La vision physique est suspendue et c'est la plupart du temps les yeux fermés que le magnétisé ou le médinm voyant aperçoit les objets éloignés dont il fait la description. C'est donc entièrement en dehors de l'intervention des sens que s'exerce la faculté d'intuition. Et ce n'est pas seulement chez les sujets magnétiques que s'observe ce repos absolu des sens au moment de la *trance;* c'est aussi chez ceux qui, sans le secours d'une personne étrangère pour déterminer l'état particulier qu'ils recherchent, réussissent à se mettre en extase, soit par la puissance seule de leur volonté, soit en recourant à l'intervention des esprits de l'espace. C'est donc un point hors de conteste que nous tenons

particulièrement à constater, et tous ceux qui ont fait ou tenté des expériences en ce sens, peuvent en témoigner, que c'est dans la solitude et dans le calme, alors que les sens ne sont tenus en éveil par aucune excitation extérieure, que les phénomènes de double vue et d'intuition ont le plus de chance de se produire.

Puisque les sens ne sont pour rien dans la production de ce phénomène, et c'est là précisément le motif qui l'a fait nier si longtemps par la science matérialiste, cherchons son explication dans la constitution de l'individualité humaine, telle que nous l'a révélée l'observation spirite.

Nous savons tous que l'homme ou esprit incarné est constitué par l'union de trois principes : le corps fait de matière tangible et pondérable; le périsprit composé aussi de matière, mais à un état d'éthérisation particulier qui lui communique des propriétés spéciales; et enfin l'âme, ou principe dirigeant, qui agit sur les deux par la volonté. Cela est élémentaire en spiritisme. Mais ce qu'on ne sait pas peut-être aussi bien, c'est que le périsprit n'est pas homogène comme le corps; celui-ci ne compte que des molécules de matière d'une densité peu variable qui proviennent de la dissociation des éléments fournis par la digestion et la respiration, de sorte que ces molécules sont également appréciables par nos instruments, bien qu'elles se présentent sous les trois états : solide, liquide ou gazeux. Quant au périsprit, nous pouvons dire aussi que c'est de la matière, mais au quatrième état, c'est-à-dire à l'état radiant; et les expériences de Krooke nous ont démontré que c'est sous cette dernière forme que la matière possède la plus grande somme d'énergie.

Le périsprit est donc de la matière radiante : mais toute la matière qui constitue le périsprit n'est pas radiante au même degré : certaines molécules paraissent plus lourdes, moins dégagées des tendances qui les poussent à se rapprocher de leurs voisines. Leur fonction consiste à s'unir aux molécules corporelles plus denses, pour aider à la formation des organes, en déversant sur elles les affinités nécessaires à leur rapprochement, en les *aimantant*, pour ainsi dire, par un courant de forces organisatrices. D'autres, au contraire, sous l'action de l'âme, rayonnent hors des corps, et vont, comme des sentinelles avancées, recueillir au loin des impressions qui auraient échappé à l'appréciation de nos sens. Ce sont ces molécules qui, entrant en contact avec les fluides ambiants, déterminent la production de plusieurs phénomènes imparfaitement observés, tels que sympathie ou antipathie instinctives à l'approche d'une personne inconnue, pressentiments, tristesse ou joies sans cause apparente naturelle. Tous ces phénomènes, variés à l'infini, sont le résultat des impressions recueillies par nos molécules périspritales, et qui, se transmettant comme un courant de forces à l'organe entier, vont affecter l'âme qui les perçoit. Enfin, il y a dans notre périsprit des molécules chez lesquelles la puissance radiante est encore plus intense : celles-là ont la faculté de se transporter à de grandes distances du lieu où se trouve le corps. Par un effort de la volonté, nous pouvons les laisser à travers les espaces infinis d'autant plus loin que ces molécules ont moins d'affinité pour la matière première; et, ainsi projetées, elles peuvent pénétrer dans les régions éthérées, séjour bienheureux des esprits supérieurs. Là, elles entrent en rapport avec leur fluide, elles se pénètrent de leurs tendances, et nous reviennent imprégnées de forces et de notions d'un ordre particulièrement élevé, que nous aurions été impuissants à connaître sans cette sorte de correspondance fluidique. Eh bien! c'est à provoquer ce rayonnement de la partie la plus épurée de leur périsprit, source merveilleuse de développement intellectuel et de progrès moral, que nous voudrions voir nos frères consacrer toute l'énergie de leur volonté.

Les esprits avancés qui ont parcouru le cycle d'évolution tracé par les lois divines et se sont élevés dans les régions inaccessibles aux troubles de la matière, ces esprits, disons-nous, ne demandent pas mieux que d'entrer en relations avec nous. Ils tiennent à notre disposition des instructions et des inspirations de nature à nous faciliter la marche ascensionnelle vers le progrès où ils sont eux-mêmes parvenus. Mais ils ne viennent pas vers nous pour nous attirer vers eux. Nous ne pouvons pas exiger qu'ils se mêlent de nouveau à nos fluides impurs dont ils se sont délivrés à force de volonté et de persévérance. Certes, ils se plaisent à donner leurs enseignements aux médiums susceptibles de les recevoir en raison de la pureté de leurs intentions. Mais ces instructions ne nous parviennent pas directement; il les font passer par l'organe périsprital d'esprits moins avancés qu'eux, et ainsi elles se transmettent de sphère en sphère, mais trop souvent dénaturées et n'ayant plus la force moralisatrice qu'elles tenaient de la volonté des esprits supérieurs. C'est pourquoi nous recommandons avec instance l'emploi de l'action fluidique individuelle, telle que nous venons de l'expliquer. Les enseignements que nous rapportent nos molécules périspritales poussées par la volonté vers les régions lointaines habitées par nos frères de l'espace nous arrivent avec un caractère de pureté bien supérieur à celui que possèdent les dictées recueillies par l'entremise des médiums, parce

que ceux-ci, quelle que soit d'ailleurs leur fidélité à reproduire exactement ce qu'ils reçoivent, n'en sont pas moins exposés à servir d'interprètes à des esprits arriérés qui, trop souvent, se plaisent à substituer leurs propres opinions aux instructions qu'ils avaient mission de transmettre.

Le mieux, incontestablemeent, est que chacun de nous s'efforce de se passer d'intermédiaires. Purifions notre fluide par des aspirations charitables; repoussons énergiquement l'égoïsme et toutes les mauvaises pensées qui ne sont bien souvent que les émanations des esprits arriérés dont nous sommes entourés. Et alors, ayant déblayé le *terrain fluidique*, nous pourrons espérer recevoir directement les instructions de nos frères des régions élevées. La faculté intuitive se développera en nous en raison directe de notre moralisation.

A mesure que nos pensées et nos aspirations se dégageront des tendances matérielles et égoïstes, notre fluide périsprital s'épurera dans de notables proportions et il s'élèvera par un léger effort de notre volonté vers les esprits supérieurs; et l'action de plus en plus intime des forces qu'ils lui communiquent déterminera son épuration rapidement progressive. Et alors nous pourrons vivre tranquilles dans la *paix du juste* au milieu des vicissitudes de la matière qui ne nous atteindront plus; et, comme notre périsprit aura acquis une affinité toujours plus prononcée avec celui des esprits vers lesquels nous l'avions projeté pendant notre vie, au moment de la désincarnation, la partie épurée de notre fluide se séparera sans peine des organes corporels et nous formera une sorte d'enveloppe magnétique qui nous poussera naturellement vers les sphères habitées par nos amis les esprits supérieurs, et nous affranchira pour longtemps des nécessités de la réincarnation; et lorsque le moment sera venu de reprendre un corps, nous pourrons nous réincarner sur un monde meilleur où les conditions de la vie matérielle seront autrement douces et faciles à supporter que celles de notre misérable existence terrestre.

CEPHAS.

UNE CONFESSION POSTHUME

(Suite)

Séance du dimanche 19 août

Vanité de l'homme que ton poison est perfide! à la fleur d'âge, j'étais l'objet de plates adulations. On me croyait quelque intelligence, et je me croyais un grand homme.

Adieu, rêves, adieu, illusions de la jeunesse! la réalité me frappa. J'entrais dans la vie et je n'y trouvais que déceptions et misères!!

Au déclin du jour le laboureur attend l'aurore du lendemain, le croyant espère l'éternité, l'impie n'a foi qu'au néant! Ai-je dans le long cours de mon existence fourni des preuves d'impiété? ai-je sacrifié la vérité à l'imposture? ai-je émis dans mes discours des pensées de démence? ai-je prêché contre l'évangile? ai-je renié la Sainte-Ecriture?

Et cependant que de malédictions, que d'orages lorsque je me suis incliné devant les morts?.,.

Ah! j'ai bien souffert, est-ce à dire que je ne sois pas coupable?

Ne vous hâtez pas de me juger: et surtout ne vous hâtez pas de m'absoudre!

Séance du 20 août

Aidé par l'action de vos énergiques fluides, et encouragé par votre sympathique concours, mes amis, je me réjouis de vous adresser l'expression de ma gratitude, alliance sublime! que celle des morts avec les vivants!

Avant l'ère des faux phophètes, les juifs pratiquaient la science de l'évocation, Moïse, le prêtre jaloux, le chef sanguinaire voulut dominer, par l'ignorance, les masses qu'il conduisait et Moïse, sous peine de mort, défendit d'évoquer les morts.

Séance du 21 août.

J'ai peut-être blessé Moïse : critique sévère, je suis juste envers le penseur. Moïse gouvernait les parias de l'Egypte, ce peuple de Dieu sans frein comme sans patrie. Une foi aveugle était nécessaire au grand thaumaturge; Moïse défendait d'évoquer les morts et gardait ainsi le secret de ce qui faisait toute sa force!

L'histoire de Samuel et de Saül est un éclatant témoignage de la communication des morts avec les vivants. Nier cette loi de Dieu, ce serait nier la Bible, tous les livres saints; ce serait enfin détruire la base essentielle du christianisme. — Qu'on y prenne garde!... *J'étais pénétré de ces vérités*, lorsque les morts vinrent me trouver : — avec calme, mais non sans émotion, j'acceptai la mission d'aider mes confrères à promulguer la loi d'alliance. Je compris l'importance de mes devoirs, et je marchai droit devant moi. C'est alors que se produisirent ces sourires que vous savez.

Séance du 22 août.

Les sourires de l'amitié n'ont rien de blessant, j'ai à vous confier de véritables morsures; — une lettre m'appela à l'Evêché, j'y courus, à l'heure des audiences; un prêtre de petite taille plus âgé que moi, m'introduisit; je traversai une galerie, et je me trouvai en présence d'un prêtre! il était grand, son aspect était glacial; sa lèvre s'agitait sous ses

yeux baissés « M. le curé me dit-il, à Fontiers, on » cause sur votre compte; vos allégories ont surpris » votre auditoire; l'ardeur de la parole a ses limites. D'autres bruits ont été répandus; ils ont » leur gravité; vous seriez hanté par les morts. »

Je répondis : les morts sont venus à moi, pouvais-je les repousser? ma conduite est elle blâmable? j'attends votre décision!

Le grand vicaire ajouta : soyez plus prudent à l'avenir, adieu, monsieur le curé.

Séance du 23 août.

Amis, ma surprise fit place à ma douleur, je m'absorbai dans la prière, je priai Dieu; je priai les morts, — m'arracher au doute était mon ardent désir; — prêtre, me dirent les morts, assez de faiblesses; la prière est l'alliance de Dieu avec l'homme, l'alliance des morts avec les vivants, l'alliance des cœurs heureux avec les cœurs en peine, la sainte prière est l'élan de l'âme qui monte, qui grandit en s'humiliant, qui supplie et demande grâce; et si la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, la prière est le commencement du repentir.

P. S. M. Cals évoque l'esprit de M. Lacombe, cet esprit se manifesta et donna la communication suivante :

Ma présence ici n'a rien d'extraordinaire, je savais que ma ridicule opiniâtreté à contredire Jaubert ne l'a pas blessé; et j'écoutais avec bonheur l'admirable confession de l'Esprit Escribe, on demanda à M. Lacombe s'il pensait que M. Escribe reviendrait, il répondit : sachez attendre; un instant après l'Esprit Escribe se présenta et dit : affligé de la présence de cet Esprit je m'étais retiré; à demain.

Séance du 24 août.

Prêtre, tu nous a priés, et c'est ainsi que tu comprends la prière? as-tu jamais doutéde notre présence, de la sincérité de nos conseils, de la réalité de nos actes? interroge ta conscience, et obéis à tes convictions, — amis, pardonnez-moi quelques longueurs.

Je me confesse comme le faisaient les premiers chrétiens, en public, et sans rétiscences, oui, je le répète, je voyais les morts : ils m'apparaissaient tantôt sous une forme vaporeuse, tantôt sous la forme qu'ils avaient pendant leur vie terrestre...

Les morts me parlaient par l'inspiration; ils me parlaient par la parole directement; les sons étaient distinctement perçus par mon oreille, — les morts me chargeaient de dire à leurs parents leurs situation dans l'autre monde, et j'obéissais parfois à leurs injonctions; d'autres fois je gardais des secrets de nature à troubler les croyances.

Séance du 25 août.

J'étais jeune alors! l'effervescence du sang me donnait l'aversion d'une soumission parfaite. L'évêché connaissait mon petit caractère en d'autres termes, je comptais parmi les Esprits rétifs; m'attaquer de front était dangereux.

On prit la tangente, la réserve de mes juges fit place à la ruse, alors je vis autour de moi des gures discrètes mais sombres, — l'église recevai des auditeurs étrangers à la commune et le mot *folie* se glissait à travers la voûte du sanctuaire, j'entendis une voix nasillarde prononcer la phrase suivante : « le pauvre Escribe! il croit voir les morts, sa manie est incurable; nous saurons le guérir. »

— La guérison avait un remède souverain, l'*interdiction*, — la messe finie, le maître à la voixnasillarde me serra la main traîtreusement.

Séance du 27 août.

L'Eglise Romaine avait à subir d'autres épreuves, — plus de vingt ans après — l'épisode de ma vie que je viens de vous conter, la fin du monde arriva, — oui, la fin de ce monde aussi sceptique que corrompu : — à la malice des hommes devait succéder la loi d'amour; et les morts apportaient au monde la bonne nouvelle, le trépied parlait, — ma rigueur de langage n'a rien d'offensant, je me dois à la vérité. — Groupés dans l'espace, les morts attendaient l'heure du signal, les Esprits supérieurs commandèrent, et de la sphère inférieure s'envolèrent des légions d'esprits destinés à changer le monde.

Saignant encore de mes blessures, je voulus étudier le phénomène des tables tournantes et parlantes, et, à force de bonne volonté et de patience, j'acquis la certitude que les morts se servaient d'une table comme d'une plume.

A Dieu ne plaise que je prétende engager les incrédules à m'imiter! Ils ont une âme : à chacune d'elles, d'aller à la source qui donne l'Amour et la Charité.

Séance du 28 août.

Cependant les morts travaillaient à l'œuvre régénératrice, du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, sous l'action électrique qui s'élabore dans le corps humain, les guéridons craquent, bondissent. — Pure matière! s'écriaient les gros bonnets de l'école matérialiste. — Mais bientôt des pensées furent dictées, et nos grands savants prirent un parti plus facile : celui de nier sans examen. — Et l'Eglise? Oh! l'Eglise ne s'y trompa pas, les morts s'affirmaient, ils disaient : L'âme est immortelle, nous en sommes la preuve vivante, la preuve visible, la preuve tangible; car on peut nous entendre, nous voir, nous toucher. . . . .

Nier était impossible, le Vatican se recueillit... la foudre éclata, elle m'écrasa.

Romain, qu'aurais-tu fait à ma place? Romain, je suis bien coupable. Les morts m'ont visité jusqu'à la fin de mes jours; je les voyais dans le jardin de mon presbytère, dans le cimetière, à l'autel, pendant le sacrifice de la sainte messe; la nuit, je fermais la porte à clé, et les morts me trouvaient encore

Séance du 29 août.

Amis, vous dire toutes mes alarmes, ce serait écrire l'histoire d'un long martyre. Assez sur ce point.

La sagesse n'a pas guidé le triste curé de Fontiers. Parvenu à l'âge où l'homme doit bientôt s'éteindre, j'ai méconnu ce juge inexorable : la conscience; aidez-moi dans la tâche que je viens remplir. — Sans crainte, mes amis, sachez mêler vos affirmations aux miennes. J'ai dit la vérité; et si ne je l'ai pas dite tout entière c'est pour n'amasser sur aucune tête absente les orages qu'enfantent les souvenirs du passé. J'ai esquissé quelques portraits; quelques-uns des originaux vivent encore; si vous parvenez à les connaître, dites-leur que je leur pardonne.

A ma vieille Marianne (1), je dois le soulagement de bien des peines. Sa constance à me servir méritait de ma part moins d'ingratitude, ma vie lui est connue; elle a été témoin de bien des souffrances. Si la bénédiction d'un mort pouvait me servir d'expiation, je serais moins malheureux d'avoir méconnu son bon cœur. Mes adieux seront l'excuse de mes conseils.

Séance du 30 août.

Ta vanité te perdit, toi qui, le premier, te livras aux flots de la mer! Ainsi, le faible mortel s'expose à l'erreur quand il parle de ce monde spirituel, qu'il n'a pas encore exploré. — Un vivant se mêlant de décrire le ciel ou l'enfer se conduit comme l'aveugle faisant un traité sur les couleurs. — J'ai eu le temps d'admirer le séjour des morts, et, sans phrases paradoxales, je tente de vous en parler. J'espère être clair.

Le ciel et l'enfer sont partout où sont les âmes des morts; vainement on les place dans certains lieux. L'infini n'a ni haut ni bas; les anciens pensaient que l'enfer était dans les profondeurs de ce globe terrestre; ils ignoraient que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil. Il en est de même du ciel.

Je définis le ciel et l'enfer : l'état de l'âme, après la mort. L'antiquité a savamment recueilli toutes les théogonies. Les savants de nos jours n'ont changé que la forme; le fond est le même.

Séance du 31 août.

Ma surprise fut grande au premier moment du réveil; j'avais rêvé la présedce de Dieu, la présence des auges, et je ne vis autour de moi que des amis qui m'avaient précédé dans la tombe. Touché de leur bon accueil, je me demandai si je n'étais pas dominé par une hallucination. Non! j'étais bien mort.

J'admirai la majesté de la création... Et pareil au rayon électrique, je m'élai vers les sphères de l'infini . . . .

Dieu serait-il inaccessible à la perception de morts plus élevés que moi? je l'ignore, le curé de Fontiers n'a pas vu Dieu.

Daignez m'écouter jusqu'à la fin. Dieu existe! et si je ne l'ai pas encore soumis à l'analyse de la vue, ma raison m'affirme qu'il est; et qu'il est impossible qu'il ne soit pas. Nier Dieu, c'est de la folie.

Dieu se révèle aux morts sans ce voile qui couvre vos sens.

Dieu se révèle à nous par sa puissance infinie, ses œuvres l'attestent.

Amarrés au rivage par un corps lourd et malsain, vous n'avez pas cette puissance de locomotion que nous donne un vêtement composé des fluides les plus subtiles, qui peuvent nous rapprocher de ces myriades de globes que l'Eternel a répandus dans l'immensité, mieux que vous; nains de la terre, nous contemplons et nous sentons la grandeur de l'œuvre, et la majesté de l'ouvrier . . . .

Dieu se révèle aussi par sa justice infinie.

La justice des vivants est aveugle et boîteuse. Celle des morts, si elle n'est pas infaillible, est moins sujette à l'hypothèse. Ainsi la mort éclaire le juge de ce monde, si imprudemment nié. Le juge n'a d'autres témoins que lui-même : il a vu le crime s'accomplir; il a reconnu la victime, il a reconnu le coupable. L'erreur est impossible. Le mort était là.

Mortels, ne l'oubliez pas; vous vivez au milieu des morts, mais sous ce masque fabriqué par l'hypocrisie, descendus dans le sépulcre, les méchants sentent le réveil.

Les traîtres à leur pays, les usurpateurs, les fiers conquérants, les vampires de l'humanité, tous ces grands coupables, dépouillés de leurs blasons râlent éperdus dans l'abîme de leur impuissance. Les morts inflexibles poussent des cris de malédiction et d'horreur à leur vue.

Des esprits, ministres du Tout-Puissant, interprètent sa volonté, ils prononcent la sentence. La justice de Dieu commence.

(1) Tous les faits et les noms cités par l'Esprit étaient complètement inconnus du médium. Tout fut confirmé.

Dieu se révèle par sa bonté infinie. Dieu est juge et père.

Sa justice et sa bonté sont inséparables. Dieu fait des lois qu'il ne pourrait lui-même violer, sans cesser d'être Dieu. Ainsi la faute implique la peine. On ne peut admettre un préjudice sans réparation, la miséricorde appliquée à Dieu est donc un blasphème. Dieu n'a de faveurs pour personne. La grâce imméritée est une injustice. La grâce méritée n'est pas une grâce. Frapper un innocent est un grand crime; absoudre un coupable est un crime plus grand encore, c'est violer la loi de justice, sans laquelle Dieu n'existe pas, et c'est la violer en faveur d'un seul contre tous, c'est amasser les germes du mal, en créant ceux bien plus à craindre que la clémence, les germes de l'impunité.

Séance du 1er septembre.

Affectueux amis, m'écouterez-vous encore? Je viens vous parler de la liberté.

Dieu a créé l'homme libre. Le bien et le mal sont renfermés dans ce mot majestueux et divin : liberté! Arrière, vous tous que son drapeau irrite. Oui l'homme nait libre, de là cette loi qui gouverne toutes les âmes : la *responsabilité*. . . . . .

Liberté, responsabilité, voilà l'âme.

Supprimer l'une de ces qualités c'est supprimer l'âme.

L'âme ne meurt pas; donc dans ce monde comme dans l'autre l'âme est libre et responsable.

Le progrès est encore l'une des grandes lois de la création.

Nier le progrès c'est nier l'évidence. Raisonner autrement, c'est déraisonner.

Or la liberté est aussi nécessaire au progrès que l'électricité à la foudre.

J'ai posé les premisses; à vous mes amis, de conclure, c'est à vos actes que sont attachées la peine et la récompense.

J'ai promis des conseils, je les ai donnés.

Séance du 5 septembre.

Querelles de mots, quand donc cesserez-vous d'agiter le monde? La rhétorique a fait son temps, les morts l'ont détruite.

J'ai donné des conseils en établissant les principes, Dieu, l'âme, la liberté, la responsabilité, le progrès... Telles sont les colonnes du grand édifice de la pensée : Religions, philosophies sont là tout entières, sachez les appliquer dans votre monde comme dans le mien, quand vous y serez. Et montant sans cesse dans la voie de la perfectibilité, vous atteindrez sans doute la sphère invisible qui conduit à Dieu.

MÉDIUM, M JAUBERT.

Discours de M. Arthur Noailles

Mesdames et Messieurs,

C'est au nom du groupe la Foi, l'Espérance et la Charité, que je viens apporter au maître vénéré notre tribut d'hommage et de reconnaissance.

Veuillez me permettre de faire en quelques mots l'apologie du spiritisme et de son novateur. Je n'entreprendrais pas de faire la biographie d'Allan Kardec, tout le monde le connaît. Tout le monde sait aussi que les premiers phénomènes parurent en Amérique, et rapidement traversèrent la mer, vinrent s'implanter en Europe. Allan-Kardec s'en émeut, considère ces phénomènes, non pas comme de ces choses vaines et frivoles dont le monde s'amuse, mais comme une manifestation supérieure. Il les étudia, et un jour à la face du monde étonné et émerveillé, il implanta sur des bases indestructibles l'immortelle philosophie.

C'est tout d'abord aux petits, aux humbles, aux travailleurs qu'il s'adressa, comprenant qu'il fallait tout d'abord éclairer les couches profondes du peuple, car c'est toujours de ses rangs que les opinions sortent grandissantes et fortes, semblables a une marée montante, dont le flot fatale, irrésistible, brise les digues de l'ignorance et de la routine, et donne la lumière au genre humain.

Nous, spirites. nous avons entrepris une lourde tâche, il faut que nous l'accomplissions sans défaillance. Nous avons pris l'obligation à la face du monde, de ne pas resserrer la somme de lumière, de progrès, de privilèges que nous aurons conquise dans le cercle égoïste d'un peuple, d'une race, d'une nation, mais au contraire de la répandre à pleines mains, soit comme individu, soit comme Société, chaque fois qu'un individu pauvre, une Société indigente nous demandera de partager avec elle. Nous ne devons reconnaître que l'égalité qui élève et non celle qui abaisse. L'égalité qui abaisse, ce n'est plus celle du Titan. c'est celle du bandit; ce n'est plus la couche caucasienne de Nométhée, c'est le lit de Procuste.

La fraternité! Grand mot, s'il est bien compris! Sublime parole, si elle est bien expliquée. C'est à nous de la faire comprendre, de l'expliquer et de la mettre en pratique.

Le Christ n'est pas mort pour racheter les Nazaréens seulement.

Le Christ est mort pour racheter les peuples de la terre. Inscrivons donc ces mots : *Philosophie spirite*, sur le labarum de l'humanité, comme la devise du monde entier. Frères, l'heure passe, le temps est précieux; chaque minute de ce temps creuse un abîme sous nos pas, dresse un obstacle

sur notre chemin. A l'œuvre donc, Frères, prenons en ce jour solennel l'engagement de combattre pour la foi, et de porter haut le drapeau du spiritisme. Que l'esprit du vénéré maître Allan Kardec nous protège et veille sur les continuateurs de son œuvre.

RÊVES ÉTOILÉS (1)

Il vient de paraître, à la bibliothèque des Auteurs célèbres un nouveau volume à 60 centimes, intitulé : « Rêves étoilés », par M. Camille Flammarion.

Le but de la collection des Auteurs célèbres, est de mettre à bon marché, entre toutes les mains, de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes.

Nous n'aurons pas à présenter M. Camille Flammarion à nos lecteurs. Tous les spirites connaissent de longue date son érudition, le charme de son style, le but qu'il poursuit sans relâche avec beaucoup de talent; ses études attrayantes sur l'astronomie, dans lesquelles ils se pose en champion résolu de la philosophie spiritualiste nouvelle (2) tout en préparant le public aux idées « d'habitabilité des mondes et à la pluralité des existences.

Camille Flammarion est donc un grand vulgarisateur de notre époque. Il est en même temps un auxiliaire puissant à la propagande de notre doctrine. Le mot seul de « spiritisme » n'est pas prononcé dans ses écrits.

Quelques esprits critiques ont reproché à l'auteur de « Lumen » (3) de n'avoir pas arboré hautement le drapeau de notre philosophie dans ses ouvrages.

Nous croyons que les œuvres du jeune maître ont pénétré beaucoup plus facilement dans certains milieux sociaux telles qu'il les a présentées, qu'en s'appuyant sur nos idées qui auraient pu nuire, surtout il y a une vingtaine d'années, au grand succès qu'il a obtenu.

Camille Flammarion est plutôt un précurseur du spiritisme qu'un chef d'école, et à ce titre déjà il a toutes nos sympathies et notre admiration pour son talent.

Nous le félicitons tout particulièrement d'avoir permis aux éditeurs des « Auteurs célèbres » de reproduire certains de ses ouvrages au prix minime de 60 centimes. Ces publications, tirées à des milliers d'exemplaires, feront un bien immense dans les classes ouvrières surtout, car elles répandront non seulement le goût de la lecture, mais encore les prépareront par un choix de livres de bon goût à élever les sentiments de leur cœur et de leur esprit.

Voici la préface :

Le récit qui va suivre est un souvenir de jeunesse qui met en évidence la phase la plus heureuse, et pourtant la vie la plus agitée d'un penseur, emporté avant d'avoir pu donner à la science toutes les découvertes que nous espérions de son génie si original. Je l'offre à ceux dont l'esprit n'est satisfait ni par les affirmations de « la foi » ni par les dénégations du scepticisme, à ceux qui cherchent. Le principal mérite de cet épisode est de présenter sous un jour spécial quelques aspects du grand problème devant lequel s'effacent toutes les autres questions humaines. Peut-être à ce titre mérite-t-il l'attention des lecteurs qui, en certaines heures de calme, oublient les agitations monotones, pensent, cherchent et rêvent.

Sous le titre : « Georges Spero », l'auteur présente au lecteur un jeune savant de ses amis.

« Le problème de l'ame était l'obsession perpétuelle de sa pensée. Parfois il s'abîmait dans la recherche de l'inconnu avec une telle intensité d'action cérébrale, qu'il sentait sous son crâne un fourmillement dans lequel toutes ses facultés pensantes semblaient s'anéantir. C'était surtout lorsque après avoir longuement analysé les conditions de l'immortalité, il voyait tout d'un coup disparaître devant lui l'éphémère vie actuelle et s'ouvrir devant son être mental l'éternité sans fin?... Que deviendrai-je? Que devenons-nous? répétait-il comme un écho d'idée fixe dans son cerveau. Si nous mourons entièrement, quelle inepte comédie que la vie avec ses luttes et ses espérances!

« Si nous sommes immortels, que faisons-nous pendant l'interminable éternité? D'aujourd'hui en cent ans où serai-je? où seront tous les habitants actuels de la terre? Et les habitants de tous les mondes? Mourir pour toujours, toujours, n'avoir existé qu'un moment; quelle dérision! Ne vaudrait-il pas mieux cent fois n'être pas né?... Pourquoi donc sommes-nous nés? pour souffrir de l'incertitude? pour ne pas voir une seule de nos espérances rester debout après examen ; pour vivre, si nous ne pensons pas, comme des idiots ; et si nous pensons, comme des fous? Et l'on nous parle d'un « bon Dieu », et il y a des religions, des prêtres, des rabbins, des bonzes. Mais l'humanité n'est qu'une race de dupes et de dupés. La religion vaut la patrie et le prêtre vaut le soldat. Les hommes de toutes les nations sont armés jusqu'aux dents pour s'entr'assassiner comme des imbéciles. Eh! c'est ce qu'ils peuvent faire de plus sage ; c'est le

(1) A la librairie de MM. Marpon et E. Flammarion, 26, rue Racine, Paris.
(2) Voir « Dieu dans la nature », même librairie.
(3) Même librairie.

meilleur remerciement qu'ils puissent adresser à la nature pour l'inepte cadeau dont elle les a gratifiés en leur donnant le jour. »

..... La crainte de la mort, lui disais-je, me paraît absolument chimérique. Il n'y a que deux hypothèses à faire. Lorsque nous nous endormons chaque soir, nous pouvons ne pas nous réveiller le lendemain, et cette idée, lorsque nous y songeons, ne nous empêche pas de nous endormir. Pourtant : 1° où bien, tout finissant avec la vie, nous ne nous réveillerions pas du tout, nulle part; et, dans ce cas, c'est un sommeil qui n'a pas été fini, qui, pour nous, durera éternellement;

Ou bien, 2° l'âme survivant au corps, nous nous réveillons ailleurs pour continuer notre activité. Dans ce cas le réveil ne peut être redoutable; il doit plutôt être enchanteur.

A l'époque où commence ce récit, Georges Spero était déjà célèbre par des travaux scientifiques originaux qu'il avait publiés. Il était dans sa vingt-cinquième année, on l'avait proclamé maître d'une école nouvelle. Ce singulier philosophe s'était épris d'une jeune fille pendant un de ses voyages en Norwège. Elle était fille du Nord et habitait ce pays. Leur rencontre première est tout à fait originale. Jeléa, c'est ainsi qu'elle se nomme, vit sa propre image dans le ciel, une auréole lumineuse encadrait sa tête, la mystérieuse apparition; elle était en ce moment en excursion sur une montagne norwégienne. Tout à coup, dans la même vision elle vit l'image d'un voyageur porter la main à son chapeau et se découvrir comme en une salutation céleste. Ce fait de mirage est connu de tous les météorologistes.

Le lendemain, les deux jeunes gens, qui étaient complètement étrangers l'un à l'autre, le hasard, ce Dieu des anciens, se décida à les mettre en présence, sur un bateau à vapeur. Spéro était l'homme dont Jeléa avait vu la personne jointe à son image dans la vision boréale. Elle le reconnut de suite, elle tressaillit, comme frappée d'une commotion électrique. Il osa se rapprocher d'elle, sans pourtant lui adresser la parole ; frappé de sa beauté et capté à son tour par le charme irrésistible de la jeune fille, il emporta dans son cœur un amour naissant...

... Deux mois plus tard, Jeléa et son père, venus à Paris, se rencontrèrent dans un salon avec Georges Spéro.

La jeune fille avait déjà lu, relu, avec curiosité un livre du jeune auteur de ses rêves, le livre quelque peu mystique dans lequel le nouveau métaphysicien avait magistralement exposé les anxiétés de son âme. Lorsqu'on avait annoncé Georges Spéro, il avait semblé à Jeléa qu'un ami inconnu, presque un confident de son esprit, venait d'entrer. Elle sentait que sa pensée était déjà attachée à la sienne par un fil invisible. Lui, peu mondain, timide, gêné, n'aimant ni danser ni jouer, il entreprit néanmoins avec la belle étrangère une conversation, dans laquelle il témoigna son enthousiasme pour les cités merveilleuses de la Norvège. Les relations s'établirent vite entre eux. Presque chaque jour, dans l'après-midi, entraîné par une secrète attraction, il passait plusieurs heures avec Jeléa : elle ressentait pour lui et pour son talent plus que de l'admiration, une véritable vénération. Elle se prit à l'aimer. Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels les jeunes gens se plongèrent dans la lecture des mémoires originaux sur la philosophie scientifique, les différentes hypothèses qui ont pour but la connaissance de l'être, dissertant souvent sur les contradictions apparentes ou réelles des hypothèses. Ils vivaient avec une certaine satisfaction dans la société restreinte des esprits supérieurs.

Un jour, Spéro arriva plutôt que de coutume.

— *Eureka!* s'écria-t-il.

Mais se reprenant aussi vite : *Peut-être.*

Et, pendant plusieurs heures, il se mit à parler avec une sorte de solennite inconsciente...

« Qui soutient la terre dans le vide éternel, le « le soleil et tous les astres de l'uniers? Qui sou- « tient cette longue solive en fer jetée entre deux « murs et sur laquelle on va bâtir plusieurs éta- « ges? Qui soutient la forme de tous les corps? « La force.

« L'univers, les choses et les êtres, tout ce que « nous voyons, est formé d'atomes invisibles et « impondérables. L'univers est un dynamisme. « Dieu, c'est l'âme universelle : *In eo vivimus et* « *sumus.*

« Comme l'âme est la force mouvant le corps, « l'Être infini est la force mouvant l'univers... « Si je dissèque la matière, je trouve au fond de « tout un atome invisible : la matière disparaît, « s'évanouit en fumée. Si mes yeux avaient la « puissance de voir la réalité, ils verraient à tra- « vers les murs, formés de molécules séparées, à « travers le corps, tourbillons atomiques. Nos yeux « de chair ne voient pas ce qui est. C'est avec « *l'œil de l'esprtt* qu'il faut voir.

« Il n'y a dans la nature ni astronomie, ni phy- « sique, ni chimie, ni mécanique : ce sont des « méthodes subjectives d'observation. Il n'y a « qu'une seule *unité* : l'infiniment grand est iden- « tique à l'infiniment petit. L'espace est infini sans « être grand. La durée est éternelle sans être lon- « gne. Etoiles et atomes sont un... *L'atome lui-* « *même n'est pas une inerte matière. Il est un* « *centre de force.*

« Ce qui constitue essentiellement l'être humain, « ce n'est point sa substance matérielle; ce n'est « ni le protoplasma, ni la cellule, ni ces merveil- « leuses et fécondes associations du carbone avec « l'hydrogène, l'oxygène et l'azote : c'est la *force* « *animique, invisible, immatérielle*. C'est elle qui « groupe et retient associées les innombrables mo- « lécules qui composent l'admirable harmonie du « corps vivant.

« La matière et l'énergie n'ont jamais été vues « séparées l'une de l'autre; il y a peut-être identité « substantielle de l'une et de l'autre.

« Que le corps se désagrège tout d'un coup après « la mort, comme il se désagrège lentement et se « renouvelle perpétuellement pendant la vie, peu « importe. *L'âme demeure. L'atome cérébral orga-* « *nisateur est le centre de cette force.* Lui aussi « est indestructible.

« Ce que nous voyons est trompeur ; *le réel,* « *c'est l'invisible.* »

— Que devient l'âme? demanda Jeléa.

« — La plupart des âmes ne se doutent même pas « de leur propre existence, reprit Spéro. Sur les « quatorze cents millions d'êtres humains qui « peuplent notre planète, les quatre-vingt-dix- « neuf centièmes ne pensent pas. Les âmes qui « pensent, au contraire, restent l'apanage de la « vie intellectuelle. Elles conservent le patrimoine « de l'humanité et l'accroissent pour l'avenir. Sans « cette immortalité des âmes humaines qui ont « conscience de leur existence et vivent par l'esprit, « toute l'histoire ne devrait aboutir qu'au néant, « et la création tout entière, celle des mondes les « plus sublimes, aussi bien que celle de notre « pauvre et infime planète, serait une absurdité « décevante, plus misérable et plus idiote que « l'excrément d'un ver de terre. Il a sa raison « d'être, et l'univers ne l'aurait pas... *Les âmes* « *sont les semences des humanités planétaires.* »

— Les âmes, continua Jéléa, peuvent-elles donc se transporter d'un monde à l'autre ?

« — Oui, les forces animiques peuvent se transpor- « ter d'un monde à l'autre, non partout, ni tou- « jours assurément, et non toutes. Il y a des lois « et des conditions... Tels esprits sont incapa- « bles d'aucune activité, d'autres ont acquis des « facultés transcendantes... Il ne faut pas croire « que l'âme appartienne à quelque monde surna- « turel. Tout est dans la nature... La nature est « en incessant progrès ; l'univers est un perpétuel « devenir ; l'ascension est la loi suprême... »

Ainsi s'entretenaient les deux amis sur les graves problèmes qui préoccupaient leurs pensées. Ils cherchaient l'étoile de vérité qui scintillait au-dessus de leurs têtes dans les profondeurs de l'infini. Ils oubliaient souvent la terre pour s'envoler à tire-d'ailes dans les paradis enchantés. Ce bonheur dura six mois.

...... L'été arriva, ils partirent tous les trois pour Christiania. — Georges voulait continuer les études et les observations sur les aurores boréales. Spéro organisa une ascension en ballon, destinée à aller surprendre le phénomène jusque dans sa source. Jeléa aussi éprouva le même désir. Il essaya de l'en dissuader. — Ces expériences aéronautiques n'étant pas sans danger, Georges enfin se décida, sur les instances réitérées de son amie, de l'emmener avec lui. Le père de Jeléa ne se doutait point du départ de sa fille; mais, au dernier moment, elle entra dans la nacelle comme pour la visiter, et l'aérostat s'éleva lentement, majestueusement au-dessus de la ville. Ils voguèrent ainsi un certain temps dans l'espace et dans leurs rêves étoilés, lorsqu'un bruit soudain vint frapper leurs oreilles comme un sifflement sourd, la soupape du ballon venait de s'ouvrir, et il descendit avec une effroyable vitesse ; tout à coup, Spéro sentit une étreinte violente, un long baiser : « Je t'aime ! » s'écria Jeléa, et elle se précipita dans le vide pour sauver Georges.

Lui, fou de douleur et de désespoir, s'élança à son tour et tomba dans l'espace en tourbillonnant. — Un bateau pêcheur du lac, dans lequel s'était glissé Jeléa était parvenu à la retrouver et à la recueillir. Elle n'articulait qu'un mot : « Georges ! Georges ! » On avait retrouvé le corps du malheureux Spéro à l'état de bouillie informe. Sa fosse était à peine refermée que l'on dut creuser à côté d'elle celle de sa fiancée, morte en répétant toujours : « Georges ! Georges ! » Une seule pierre recouvrit leurs deux tombes, et le même saule étendit son ombre sur leur sommeil. . . . .

. . . .

L'auteur ajoute : « Il y a parfois des coïncidences bizarres. Le jour où Spéro fit l'ascension qui devait lui être si fatale, je savais qu'il s'était élancé dans les airs, par l'agitation extraordinaire de l'aiguille aimantée qui, à Paris, où j'étais resté, annonçait l'existence de l'intense aurore boréale si anxieusement attendue par lui pour le voyage aérien. On sait, en effet, que les aurores boréales se manifestent au loin par les perturbations magnétiques. »

Mais ce qui me surprit le plus, et ce dont je n'ai pas encore l'expjication, c'est, qu'à l'heure même de la catastrophe, j'éprouvai un malaise indéfinissable, puis une sorte de préssentiment qu'un malheur lui était arrivé. La dépêche qui m'annonça sa mort, m'y trouva presque préparé..............
Déjà, depuis vingt ans, ce drame est passé ; je les

avais sinon oubliés, du moins perdus, de vue lorsque tout récemment, dans une séance d'hypnotisme, à Nancy, où je m'arrêtai quelques jours, je me trouvai conduit à questionner « un sujet ». Après m'avoir fait la description de certaines contrées de la planète Mars il s'écria : « Vous avez là des amis ; deux amis qui en ce moment parlent de vous ». — *Dem.* : « Des gens qui me connaissent ? » — *Rép.* : « Oui. » — *Dem.* : « Et comment celà ? ». — *Rép.* ; « Il vous ont connu sur la terre. » — — *Dem.* : « Y a-t-il longtemps ? » — *Rép.* : « Je ne sais pas. » — *Dem.* : « Sont-ils jeunes ? » — *Rép.* : « Oui, ce sont deux amoureux qui s'adorent. »

Alors, les images charmantes de mes amis regrettés se retracèrent toutes vives, dans ma pensée. Mais je ne les eus pas plutôt revus que le sujet s'écria, cette fois, d'une voix plus sûre : « Ce sont eux. » — *Dem.* : « Comment le savez-vous ? » — *Rép.* : « Je le vois. Ce sont les mêmes âmes, mêmes couleurs. » — *Dem.* : Comment, mêmes couleurs? — *Rép.* : « Oui, les âmes sont lumières. » Quelques instant après il ajouta : « Pourtant il y a une différence. » Puis il resta silencieux, le front tout chercheur. Il ajouta : « *Lui* est devenu *Elle*, » la femme. *Elle* est maintenant *Lui*, l'homme ; et » ils s'aiment encore plus qu'autrefois !..... »

Je livre en terminant, dit l'auteur, ce dernier fait aux lecteurs de ce récit, tel qu'il s'est passé sous mes yeux et sans commentaires... Cependant j'avouerai en toute sincérité que la résurection de mon ami et de son adorée compagne sur ce monde de Mars, séjour voisin du notre, et si remarquablement semblable à ce que nous habitons, mais plus ancien et plus avancé sans doute dans la voie du progrès, peut paraître, aux yeux du penseur, la continuation logique et naturelle de leur existence terrestre si rapidement brisée.

Peut-être, Spéro, était-il dans le vrai, en déclarant que la matière n'est pas ce qu'elle paraît être, que les apparences sont mensongères, que le réel, c'est l'invisible, que la force animique est indestructible, que, dans l'absolu, l'infiniment grand est identique à l'infiniment petit, que les espaces celestes ne sont pas infranchissables, et que les âmes sont les semences des humanités planétaires.

Qui sait si la philosophie du dynanisme ne révélera pas un jour, aux apôtres de l'astronomie, la religion de l'avenir ?

Le Bibliographe.

Par-ci par-là.

Des comptes rendus impartiaux et presque bienveillants ont été publiés par la plupart des journaux quotidiens de Paris, à propos de la réunion des spirites au Père-Lachaise; les idées nouvelles s'y font jour peu à peu parmi les masses et leur place commence à leur être laissée, malgré les derniers efforts des jésuites de tout ordre et de toute opinion qui essayent encore d'entraver la marche ascendante du spiritisme.

***

Signalons seulement dans l'*Écho de Paris* un article dû à la plume venimeuse de M. Le Peletier. Nous ne relèverons ni les insultes adressées par lui à tous les spirites en général, ni celles qu'il dirige contre quelques-uns des nôtres en particulier : c'est affaire à sa propre conscience.

Remarquons seulement qu'il se réjouit des succès de l'hypnotisme qui, selon lui, est appelé à détruire le spiritisme. « Une sottise chasse l'autre, dit-il ».

***

Grand succès rue Cadet, au Grand-Orient de France, où la loge, École mutuelle, vient d'ouvrir des cours publics de philosophie appliquée à toutes les sciences. Relevons parmi les professeurs les noms de MM. Prat, Dr Bouillet, Dr Collineau, Dr Hervé, Issaurat, Francolin, Vinson, Dr Letourneau, Kownacki, Donnat, Campagnole, Dr Thulié.

***

M. Courdaveaux, l'éminent professeur, qui a récemment écrit un si remarquable article dans nos colonnes, a donné le mois dernier trois conférences philosophiques, à Paris, sur les légendes relatives à la famille du Christ et sur les origines du dogme de la Trinité.

René Labrize.

CHARLES MONSELET

est mort le 19 mai dans sa soixante-deuxième année. C'était un écrivain fécond, un talent raffiné, un esprit charmant. Quiconque l'a connu, ne serait-ce qu'un jour, en aura un regret profond. Heureux spirites, nous ne disons pas : Adieu; surtout nous ne connaissons pas l'affectation : pour toujours adieu, qui est un non-sens étymologiquement parlant. Nous disons : Au revoir, et même avec insouciance : A bientôt.

La presse entière où Charles Monselet était ami ou sympathique à tous, cite beaucoup de ses nombreux écrits. J'y relève ou j'y ajoute : *Monsieur de Cupidon*, fantaisie gazée et fleurie dont l'idée dominante est REINCARNATIONISTE.

Le courtois auteur m'en avait remis un exemplaire « qu'il me serait certainement agréable de lire ». Je l'en remercie de nouveau à cette heure suprême, en attendant l'heure de nous retrouver, au dehors de l'esquif terrestre, dans le séjour permanent où la vie postiche et artificielle d'ici-bas fait place à la vraie vie naturelle, où nos vagues ressouvenirs, nos aspirations indécises deviennent des réalités.

VIEILLARD DE BOISMARTIN.

LES SYMBOLES

Sous ce titre *L'Estafette* du 10 avril dernier publie un article dont la portée philosophique n'échappera à aucun de nos lecteurs.

Nous en donnons ici quelques extraits.

« La nouvelle œuvre de M. Maurice Bouchor, *les Symboles*, est un de ces livres. La première première partie de cet important ouvrage vient de paraître ; elle est relative aux religions qui ont précédé ou engendré le christianisme.

« La série de poèmes qui compose ce livre débute par ce vers de foi et d'amour :

« Je ne te connais pas, mon Dieu, mais je t'adore.

« Ce cri étonne et remue. On dirait la première parole d'un ressuscité. Il réveille au fond de l'âme humaine le sentiment religieux qui y dort, oublié, ou jugé inutile. La foi est surtout puissante parce qu'elle estcommunicative. On contemple ce croyant prosterné. On suit son regard qui vous conduit à l'extase et à l'adoration.

« Mais qui s'occupe de la religion à cette époque que partagent la facilité égoïste du scepticisme et le dénigrement systématique du pessimisme ? Qui ose seulement toucher à ces questions restées grandes, mais devant lesquelles nous nous trouvons tous trop petits ! Il fallait l'âme robuste d'un poète, l'ardeur de cœur d'un homme de bien, jeune et joyeux pour nous ramener à Dieu.

« M. Maurice Bouchor reprend une à une toutes les grandes religions. Il pénètre la foi de tous ces croyants. Il s'agenouille devant les symboles consacrés. Les religions ont, toutes, faussé la vérité, dit le poète, mais aucune n'y a été étrangère. Et derrière tous ces symboles qui lui bouchent et vicient le regard, il entend, il pressent, il voit Dieu.

« Il appartenait à notre siècle, qui ne croit pas, d'étudier les religions, d'en comprendre, après coup, le sens profond et moralisateur. Elles ont propagé et affermi la morale, elles ont créé l'indestructible idéal qui fait que l'humanité marche, la tête levée et non courbée vers la terre ; elles ont formé les sociétés ; elles ont consolé et donné l'espérances dans les pires douleurs ; elles ont dit aux mères, berçant le cadavre à peine froid de leur enfant, que cet enfant n'était par mort ; elles ont dit à l'homme vertueux, victime de la méchanceté, que son rôle était beau, préférable, suffisant à son bonheur ; elles ont calmé la haine en préchant la patience, adouci l'orgueil en recommandant la charité, apaisé les instincts en imposant la modestie ; elles ont donné à l'humanité ses plus nobles, ses plus naïves, ses plus vigoureuses croyances, et ont fait d'elle une immense et interminable famille, dont les âmes mortes attendent leurs sœurs, en captivité sur la terre.

« M. Bouchor, sans parti pris, fait revivre toutes les grandes religions antiques, il s'incline devant les symboles, s'associe de cœur au sens qu'ils révèlent. Mais aucune idolâtrie ne le satisfait. Le christianisme lui-même sera abandonné. Il ne restera chez le poète que le sentiment religieux, l'impérissable foi en Dieu. Et il se demande avec mélancolie, avec appréhension, si l'humanité, un jour ne désapprendra pas tout à fait ce sentiment dont elle a vécu.

« Dans une préface substantielle, M. Bouchor nous dit la génèse de son livre, les hésitations du poète, son incursion de bachelier révolté dans le matérialisme, son engouement de métaphysique, sa reprise de foi, la fascination divine éprouvée devant les symboles, l'acheminement vers cette restitution des religions.

« Une foi impérissable s'est enfin révelée, celle qui a guidé les deux plus grands esprits du siècle, Michelet et Proudhon, Proudhon l'inconnu, le raillé, le calomnié, — la foi en la justice.

« Si les peuples religieux sont les seuls vraiment forts, quelle puissance acquerra celui qui, recréant les symboles délaissés, reconquis à l'idéal, prêt aux martyres, se groupera, compact et sûr, dans l'adoration mystique de cette divinité encore au berceau, embarrassée de langes, pleurant de faim et de soif, dans l'incurie et l'enfance des hommes, — la Justice.

JULES CASE.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 12 — 10 centimes le Numéro. — (2e QUINZAINE) JUIN 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

Allan Kardec et le sexe des Esprits

Je relève dans l'ouvrage de M. Guillet, « l'Amour et le Mariage selon le spiritisme », page 521 : « Le Livre des Esprits en dit assez pour nous fixer à cet égard, lorsqu'à cette question : *Les Esprits ont-ils des sexes* ? il répond : *Non, point comme vous l'entendez. Cette réponse implique un sexe moral et fluidique*, et nous montre bien que le paragraphe suivant doit être interprété dans le sens de l'expiation, point de vue sous lequel le Livre des Esprits est écrit. *Ce sont les réflexions dont Allan Kardec a accompagné ce paragraphe et celui qui traite des moitiés éternelles qui ont fait l'équivoque à ce sujet.*

Page 59 : « Une partie de ces réponses a été TROP TOT INSÉRÉE dans le Livre des Esprits, cela dès la deuxième édition publiée la même année ; l'édition originale ne les contenait pas. »

Le passage ci-dessus m'ayant frappé, j'ai tenu à me rendre compte si seulement Allan Kardec avait fait preuve de trop de précipitation en écrivant que les Esprits n'ont pas de sexe, et si, dans son œuvre tout entière, je pouvais relever une atténuation à cette opinion, ou si, au contraire, j'y trouverais la confirmation des réponses obtenues et publiées en mai 1858.

C'est le résultat de ces recherches que je viens soumettre aux lecteurs du *Spiritisme*, afin qu'ils puissent juger en connaissance de cause de la justesse de l'appréciation de M. J. Guillet.

Dans la « Revue spirite de 1866 », page 000, je trouve ce qui suit, dans une étude ayant pour titre : *Dieu a-t-il créé des âmes mâles et des âmes femelles*, et a-t-il fait celles-ci inférieures aux autres ? Là est toute la question. S'il en est ainsi, l'infériorité de la femme est dans les décrets divins, et aucune loi humaine ne saurait y contrevenir. Les a-t-il, au contraire, créées égales et semblables, les inégalités fondées par l'ignorance et la force brutale disparaîtront avec le progrès et le règne de la justice.

L'homme livré à lui-même ne pouvait établir à ce sujet que des hypothèses plus ou moins rationnelles, mais toujours controversables ; rien, dans le monde visible, ne pouvait lui donner la preuve matérielle de l'erreur ou de la vérité de ses opinions. Pour s'éclairer, il fallait remonter à la source, fouiller dans les arcanes du monde extra-corporel qu'il ne connaissait pas. Il était réservé au spiritisme de trancher la question, non plus par des raisonnements, mais par les faits, soit par les révélations d'outre-tombe, soit par l'étude qu'il est à même de faire journellement sur l'état des âmes après la mort. Et, chose capitale, ces études ne sont le fait ni d'un seul homme, ni les relations d'un seul esprit, mais le produit d'innombrables observations identiques faites journellement par des mil-

liers d'individus, dans tous les pays, et qui ont ainsi reçu la sanction puissante du contrôle universel, sur lequel s'appuient toutes les doctrines de la science spirite. Or, voici ce qui résulte de ces observations :

Les âmes ou esprits n'ont point de sexe. Les affections qui les unissent n'ont rien de charnel, et, par cela même, sont plus durables, parce qu'elles sont fondées sur une sympathie réelle et ne sont point subordonnées aux vicissitudes de la matière. Les âmes s'incarnent, c'est-à-dire revêtent temporairement une enveloppe charnelle, semblable pour elles à un lourd vêtement dont la mort les débarrasse. Cette enveloppe matérielle les mettant en rapport avec le monde matériel, dans cet état, elles concourent au progrès matériel du monde qu'elles habitent ; l'activité qu'elles sont obligées de déployer, soit pour la conservation de la vie, soit pour s'y procurer le bien-être, aide à leur avancement intellectuel et moral. A chaque incarnation, l'âme arrive plus développée ; elle apporte de nouvelles idées et les connaissances acquises dans les existences antérieures ; ainsi s'effectue le progrès des peuples : les hommes civilisés d'aujourd'hui sont les mêmes qui ont vécu au moyen âge et dans les temps de barbarie, et qui ont progressé ; ceux qui vivront dans les siècles futurs seront ceux d'aujourd'hui, mais encore plus avancés intellectuellement et moralement.

Les sexes n'existent que dans l'organisme; ils sont nécessaires à la reproduction des êtres matériels; mais les esprits, étant la création de Dieu, ne se reproduisent pas les uns par les autres, c'est pour cela que les sexes seraient inutiles dans le monde spirituel.

Les esprits progressent par les travaux qu'ils accomplissent et les épreuves qu'ils ont à subir, comme l'ouvrier se perfectionne dans son art par le travail qu'il fait. Ces épreuves et ces travaux varient selon leur position sociale. Les esprits devant progresser en tout et acquérir toutes les connaissances, chacun est appelé à concourir aux divers travaux et à subir les différents genres d'épreuves; c'est pour cela qu'ils renaissent alternativement riches ou pauvres, maîtres ou serviteurs, ouvriers de la pensée ou de la nature.

Ainsi se trouve fondé, sur les lois mêmes de la nature, le principe de l'égalité, puisque le grand de la veille peut être le petit du lendemain et réciproquement. De ce principe découle celui de la fraternité, puisque, dans nos rapports sociaux, nous retrouvons d'anciennes connaissances, et que dans le malheureux qui nous tend la main peut se trouver un parent ou un ami.

C'est dans le même but que les esprits s'incarnent dans les différents sexes ; *tel qui a été homme pourra renaître femme et tel qui a été femme pourra renaître homme*, afin d'accomplir les devoirs de chacune de ces positions et d'en subir les épreuves. La nature a fait le sexe féminin plus faible que l'autre, parce que les devoirs qui lui incombent n'exigent pas une égale force musculaire et seraient même incompatibles avec la rudesse masculine. Chez lui la délicatesse des formes et la finesse des sensations sont admirablement appropriées aux soins de la maternité. Aux hommes et aux femmes sont donc dévolus des devoirs spéciaux également importants dans l'ordre des choses; ce sont deux éléments qui se complètent l'un par l'autre. L'esprit incarné subissant l'influence de l'organisme, son caractère se modifie selon les circonstances et se plie aux nécessités et aux besoins que lui impose ce même organisme. Cette influence ne s'efface pas immédiatement après la destruction de l'enveloppe matérielle, de même qu'il ne perd pas instantanément les goûts et les habitudes terrestres ; puis il peut arriver que l'esprit parcoure une série d'existences dans le même sexe, ce qui fait que pendant longtemps il peut conserver à l'état d'esprit le caractère d'homme ou de femme dont l'empreinte est restée en lui. Ce n'est qu'arrivé à un certain degré d'avancement et de dématérialisation que l'influence de la matière s'efface complètement et, avec elle, le caractère des sexes. Ceux qui se présentent à nous comme hommes ou comme femmes, c'est pour rappeler l'existence dans laquelle nous les avons connus.

. . . .

Cette citation paraîtra un peu longue mais on lui pardonnera en faveur des explications qu'elle renferme, les suivantes seront plus courtes mais non moins concluantes.

Ouvrons maintenant la *Revue spirite* de 1867, page 11 : « On a dit que, dans une existence antérieure, Balzac avait dû être femme; on pourrait dire que Stahl a été jeune fille (page 12). Si Balzac a pu être femme et Stahl jeune fille, les femmes peuvent donc s'incarner hommes et par conséquent les hommes s'incarner femmes. *Il n'y a donc entre les deux sexes qu'une différence matérielle, accidentelle et temporaire, une différence de vêtement charnel*, MAIS QUAND A LA NATURE ESSENTILLE DE L'ÊTRE ELLE EST LA MÊME.....

Page 164 : Appliquant ce principe à la position sociale de la femme, nous dirons que, de toutes les doctrines philosophiques et religieuses, le spiritisme est la seule qui établisse ses droits sur la nature même *en prouvant l'identité de l'etre spirituel dans les deux sexes*.

Dès lors que la femme n'appartient pas à une

création distincte, que l'*Esprit peut naître à volonté homme ou femme*, selon le genre d'épreuves auxquelles il veut se soumettre pour son avancement, que la différence n'est que dans l'enveloppe extérieure qui modifie ses aptitudes, *de l'identite dans la nature de l'être*, il faut nécessairement conclure à l'égalité des droits.....

Page 167. — Pauvres hommes! si vous réfléchissiez que les esprits n'ont pas de sexe ; que celui qui est homme aujourd'hui peut être femme demain...

Page 168. — La femme, sachez-le a l'étincelle divine tout comme vous, car la femme c'est vous, comme vous êtes la femme.

Page 269. — Avec la réincarnation tombent les préjugés de races et de castes, puisque le même Esprit peut renaître riche ou pauvre, grand seigneur ou prolétaire maître ou subordonné libre ou esclave, homme ou femme...

Année 1868, page 128. — Nous l'avons dit et répété maintes fois, l'émancipation de la femme sera une conséquence de la diffusion du spiritisme, parce qu'il fonde ses droits, non sur une idée philosophique généreuse *mais sur l'identité même de la nature de l'Esprit. En prouvant qu'il n'y a pas des esprits hommes et des esprits femmes que tous ont la même essence, la même origine, la même destinée, il consacre l'égalité des droits.* La grande loi de la réincarnation vient en outre sanctionner ce principe. Dès lors que les mêmes esprits peuvent s'incarner, tantôt hommes et tantôt femmes il en résultera que l'homme qui asservit la femme pourra être asservi à son tour...

Des citations qui précèdent et de beaucoup d'autres passages que j'ai cru devoir négliger parce qu'ils m'ont paru de moindre importance on peut couclure, je crois, hardiment qu'Allan Kardec n'a jamais changé d'avis sur la nature des Esprits, et leur sexe, puisqu'il pensait exactement en 1868 comme en 1858, que tous les esprits sont de *nature identique* et qu'il n'y a pas d'Esprits hommes ni d'Esprits femmes mais des Esprits revenant tour à tour, hommes ou femmes, suivant la tâche qu'ils ont à remplir ou les perfections qu'ils veulent acquérir.

L'opinion que M. Guillet prête à Allan Kardec est donc gratuite et son appréciation au sujet des réponses du Livre des Esprits qui condamnent sa thèse est donc erronée ainsi qu'on a pu s'en convaincre. On peut conclure aussi de ce qui précède que s'il n'y a pas d'Esprits ou âmes spécialement masculines et d'autres spécialement féminines il ne saurait y avoir d'âmes sœurs puisque toutes les Ames ou Esprits forment un être complet et non une moitié d'être.

Allan Kardec est-il le seul écrivain spirite qui ait pensé de la sorte je ne saurais l'affirmer mais pour éclairer nos frères et sœurs en croyances sur la réalité ou l'erreur de la théorie des vérités éternelles comme aussi pour me convaincre moi-même je vais continuer mes recherches dans ce sens et leur ferai connaître lorsqu'elles seront terminées les résultats auxquels je serai arrivé.

En attendant ainsi que je l'ai tout d'abord déclaré la question des âmes sœurs m'attire et me charme et cependant ma raison ne peut l'admettre.

HENRI SAUSSE.

SPIRITISME EXPERIMENTAL

Développement instantané, très remarquable

Nous recevons de notre correspondant anglais la lettre suivante :

Monsieur l'éditeur,

Le 16 courant, je reçus la visite de trois de mes amis. L'un était senor Frontera, en possession d'une position officielle importante sous le gouvernement de son pays. Un autre était M. Montagne, tenant dans cette ville une position similaire. Le troisième était M. Pourville, négociant ici. Notre conversation tomba sur le spiritisme, que mes trois amis affectèrent de traiter avec mépris.

Vous pouvez bien vous imaginer quelle fut la confusion, l'étonnement de nos trois sceptiqnes, lorsque tout à coup on entendit des coups bruyants sur la table, sur les chaises, sur les murs, tantôt ici, tantôt là. On improvisa une séance. Par le moyen de l'alphabet, nous nous mîmes bientôt à converser avec l'intelligence invisible. Le senor se mit en rapport avec un M. Thomson, un Américain, qui mourut un an avant. Les deux amis avaient eu des relations commerciales ensemble. L'esprit signala des faits que M. Frontera tourna à son profit.

De minute à minute, l'influence augmentait et culmina en une démonstration bruyante. L'esprit semblait se réjouir d'être reconnu.

Tout à coup le monsieur Espagnol se sentit comme maîtrisé par l'Esprit. Ses regards étaient comme fascinés par un objet qu'il voyait dans un fauteuil auprès du feu. Il voyait son ami Thomson, tel qu'il l'avait vu pendant sa vie. Il était assis dans le fauteuil et le regardait avec affection, étendant la main vers lui comme pour lui serrer la sienne. Ceci était par trop fort pour le senor qui s'éloigna pour éviter le contact. Cependant distinctement il entendait la voix de Thomson.

Le senor entra aussi en conversation avec sa mère et avec sa sœur

Un rapport complet de cette mémorable séance serait trop long. Il me suffit de dire que maintenant mes trois amis se réjouissent de la certitude qu'ils ont acquise de l'immortalité de l'âme. Le senor se développe en un puissant médium physique. Il est aussi un puissant clairvoyant et clairaudient.

Le lendemain soir, nous nous rendîmes chez M. Montagne. La conversation se tourna sur les phénomènes de la veille. Cette conversation était à peine entamée, que les manifestations physiques recommencèrent de plus belle. La table se balança, des coups sur les globes, des jets de gaz étaient si forts, que nous craignions les voir tomber en éclats, mais l'examen nous démontra qu'ils n'étaient pas même fêlés.

M. Montagne s'enhardissant pour l'occasion, s'écria d'un ton de défi : *Croyez-bien, Thomson, si c'est bien vous*, que nous n'avons *pas peur de vous ! Ouvrez la porte si vous le pouvez ?*

Quelle fut la stupeur de tous quand nous entendîmes la poignée de la porte tourner et la porte s'ouvrir comme d'elle-même ! Mme Montagne s'évanouit presque de la peur, son mari pâlit. Les cheveux du senor se hérissèrent, sa tête ressemblait à celle de la « Meduse ». Notre ami, sans doute, sera plus poli à l'avenir, en s'adressant aux esprits.

Le senor déclare qu'il ne voudrait pas pour tout un monde être privé de la douce communion chaque nuit, avec l'esprit de son ami, avec l'esprit de sa mère et celui de sa sœur. Peu lui importe ce qui lui arrive ! Cette connaissance nouvellement acquise d'une immortalité certaine, lui fera supporter gaiement les désappointements de ce monde.

Je vous salue bien sincèrement,

A. Gricourt.
Southampton.

LA MUSE DES MORTS

A mon ami Monsieur de Cazeneuve.

Que deviennent les morts qu'on descend dans la tombe
Sur un seuil de granit, quand la dalle retombe
Sous la pince des fossoyeurs,
Et que la pâle nuit, autour du mausolée
D'où la blanche colombe, au loin s'est envolée,
Répand de sublimes frayeurs ?

Que deviennent les morts dans leur couche d'argile
Qui, pour tout monument, n'ont qu'une croix fragile
Qui s'incline avec les autans,
Symbole de la foi chrétienne qui nous sauve,
Demi-couché dans l'herbe de l'ortie et la mauve
Qui vont refleurir au printemps ?

Que deviennent les morts victimes du naufrage,
Qu'ensevelit l'abîme, ou qu'il jette au rivage
Dans les golfes au sable d'or ?
Ils partirent joyeux sans prévoir la tempête ;
Au retour, leurs amis devaient se mettre en fête,
Mais ils les attendent encor !

Que deviennent les morts, le soir d'une bataille,
Déchirés par l'obus, criblés par la mitraille,
Dormant dans les guérets obscurs,
Quand l'aurore sanglante éclairant la déroute,
On les voit dans les champs, aux ravins, sur la route,
Fauchés comme des épis mûrs ?

Que deviennent les morts, — énigme de la vie
Qui trouble la raison et que nul n'a ravie
Au sphinx dévorant du tombeau !
Lorsque les trépassés si jeunes sont des anges,
Lorsque leur blanc suaire est fait avec les langes
Que la mère prend au berceau ?

Tous, enfants et vieillards, aïeules, jeunes mères,
Fiancés enchaînés par des nœuds éphémères,
Pauvre, riche, empereur ou roi,
Tous, que la mort pour eux soit clémente ou cruelle
Des transformations de la vie éternelle
Subissent l'inflexible loi.

Et toi, sombre Faucheuse, au bord du gouffre assise,
Tu n'anéantis rien ; tu nous prends par surprise,
Par le mensonge et par l'erreur,
Sans nous dire où tu vas. Si l'homme en sa démence
Croit toucher à sa fin lorsque tout recommence,
Si tu lui causes tant d'horreur ;

Si l'impie en mourant profère des blasphèmes,
Le prêtre, au nom de Dieu, lance des anathèmes,
La bêche tremble en te voyant ;
Si des crimes sans nombre ont souillé notre globe,
Si l'on ne voit le jour quand les blancheurs de l'aube
Ravissent les yeux des croyants,

Toi seule en es la cause. Il faut que la lumière
Sorte enfin du sépulcre où pourrit la matière,
Que ton voile soit déchiré,
Que tous ceux qui craignaient de voir ta face blême
Reconnaissent en toi, libérateur suprême,
L'hôte qu'ils avaient désiré !

La matière est inerte ; en elle tout est fange,
Mort et corruption. Et pourtant, chose étrange !
Une force la fait mouvoir.
Esclave inconscient de lois géométriques,
Elle fuit dans l'espace en cercle elliptiques.
Qui donc lui donne ce pouvoir ?

Minéral, cette force ordonne ses atomes,
Fleur, elle embaume l'air rempli de ses aromes;
Un principe encor plus fécond
Fait vivre l'animal, penser l'espèce humaine :
Chaque être forme ainsi les anneaux d'une chaîne
Dont l'immensité nous confond !

Le tourbillon vital chasse les molécules,
Organise et détruit tour à tour les cellules,
Théâtre de vie et de mort ;
Dans nos tissus profonds est un laboratoire
Qui renouvelle tout, excepté la mémoire
De l'esprit pensant sans effort.

De la logique, enfin, ma thèse se réclame
Que deviendront plus tard les facultés de l'âme.
Amour raison ou liberté
Qu'inscrivit dans nos cœurs, sur nos fronts, la nature?
Si l'on n'en dote pas l'existence future,
Quelle absurde immortalité !

La monade invisible anime la matière ;
Celle-ci n'est que boue inféconde et poussière.
Lucrèce, tu peux la chanter;
Sur l'autel d'Epicure encense ton idole,
Si c'est le nirvana muet qui te console,
Lui qui ne peut rien enfanter.

Moi, je chante les morts qui souffrent de nos doutes,
Qui vivent près de nous, aplanissant les routes
Du calvaire qu'il faut gravir
Pour atteindre, là-haut, aux cimes étoilées,
Le destin radieux des âmes envolées
Que Satan ne peut nous ravir.

On peut chanter la mort en adorant la vie,
Car chacune à son tour, est par l'autre suivie
Comme deux immortelles sœurs
Dont le double flambeau jamais ne se consume :
Lorsque l'un d'eux s'éteint, c'est l'autre qui s'allume
Dans de ravissantes splendeurs.

Oui, je chante les morts, la tombe éblouissante
Et les rayons divers d'une aurore naissante
Qui sont aux mortels parvenus.
Je les sens près de moi dans l'air que je respire ;
C'est la Messe des Morts aujourd'hui qui m'inspire
Et dit ce qu'ils sont devenus.

Ce qu'ils sont devenus, les exilés que j'aime
Ce que vous deviendrez dans peu de temps vous-même,
Aujourd'hui, peut-être demain
Le spectre au blanc manteau dérobe son visage,
Mais, à l'appel de Dieu, pour le même voyage
Tous suivent le même chemin.

Ce qu'ils sont devenus ? Demandez à la terre,
Si vous croyez qu'il faut chercher là le mystère,
Et la tombe vous répondra :
Vous serez aveuglés de visions funèbres ;
Mais évoquez l'esprit qui perce les ténèbres,
C'est l'esprit qui le résoudra.

Paix, éternel repos, dernier sommeil .. mensonge !
Déception funeste à qui croit qu'il s'y plonge
Pour s'affranchir de tous les maux.
Avant de déposer son outil qui lui pèse,
L'ouvrier d'ici-bas, pour dormir à son aise,
Doit avoir fini ses travaux.

Les avez-vous finis, vous savants, vous poètes,
Prêtres de l'idéal, chantres d'amour, prophètes
Qui croyez à vos visions,
Artistes qui mourez sans traduire vos rêves,
Léguant vide à la soif de vos jeunes élèves
La coupe des illusions.

Non, il n'existe pas de destinée oisive
Dans l'espace sans borne où chaque esprit arrive
Par l'erreur nous nous aveuglons.
La terre, l'océan, tout l'univers tressaille ;
Dès la création, Dieu lui-même travaille,
C'est pourquoi nous lui ressemblons.

« Tout monte à l'infini ! » s'écriait Parménide
Comme le papillon brisant sa chrysalide,
L'âme quitte le corps charnel;
Elle vit dans l'azur, souffrante ou bienheureuse,
Son merite la fait soleil ou nébuleuse,
Selon les lois de l'Eternel.

Tout est fils du progrès, effets latents ou causes,
Vol ascendant de l'être en ses métamorphoses,
Délié du passé qui dort.
Chaque élément retourne à la fournaise ardente ;
L'esprit libre poursuit l'incréé qui le tente,
Et sourit en narguant la mort.

Firmin Nègre.

Lyon, le 5 juin 1888,

Monsieur le Gérant du *Spiritisme :*
Monsieur et Frère en croyance,

Nous avons l'avantage de porter à votre connaissance, en vous priant de l'insérer dans votre journal, la proposition suivante, émanant de MM. Henri Sausse, J.-B. Meiffre, M. Brouillet, Maurice Sausse, Marturier, Bergeron, L. Deschamps, Vuillard, et de Mmes Maria Sausse, Moissonnier et Plasse.

Union et propagande spirites

Les membres de la Société fraternelle pour l'étude scientifique et morale du spiritisme, réunis en assemblée générale le dimanche 3 juin 1888 au siège social, 7, rue Terraille, font un appel pressant à tous les adeptes sincères de notre philosophie, pour les inviter à rechercher les moyens de réunir en un seul faisceau, sous une même bannière, les membres épars de la grande famille spirite.

Notre division déplorable en petites écoles, en coteries, étant pour nous une cause de faiblesse et entravant le spiritisme dans son essor, nous formons le vœu de voir toutes les sociétés spirites organisées ou leurs représentants autorisés à se mettre à l'œuvre pour élaborer un programme commun de propagande qui mettrait un terme à nos discussions byzantines et sur lequel non seulement nous puissions, mais nous devions nous rallier.

La diffusion du spiritisme étant notre plus vif désir, nous formons également le vœu de voir les ouvrages d'Allan Kardec, base fondamentale de notre philosophie, publiés en édition populaire à un prix assez modique pour que tous nos frères et sœurs en croyance puissent les posséder et même les distribuer sans de trop grands frais, comme moyen de propagande.

Fait à Lyon le 3 juin 1888.

Suivent les signatures.

Cette proposition, soumise à la discussion de l'assemblée, a été adoptée à l'unanimité dans ses paragraphes et dans son ensemble. Il a été ensuite décidé qu'elle vous serait communiquée afin que vous vouliez bien la présenter à vos lecteurs, et les engager à s'y rallier dans l'intérêt du spiritisme.

Agréez, monsieur, nos salutations fraternelles.

Le Secrétaire, M. Moissonnier. — *Le Président.* Henri Sausse.

Les élections du Bureau et du Comité qui ont eu lieu à cette même séance ont donné les resultats suivants :

MM. Léon Denis, président honoraire ; Gabriel Delanne, vice-président honoraire ; Henri Sausse président, Victor Fouillot et Maurice Sausse, vice présidents ; J.-B. Meiffre, trésorier ; M. Moissonnier, secrétaire ; Louis Deschamps, bibliothécaire.

Comité.

Mmes Astier Marie, Bonjouan de la Varenne, Chaboux Josephine, Dayt, Augustine Robert.

MM. Barthelemy, Bonjouan de la Varenne, Delorme, Marturier.

BIBLIOGRAPHIE

Le Coup du lapin, par Félix Fabart, chez Marpon et Flammarion, éditeurs, 3 fr. 50.

C'est la rivalité de deux petits paysans : l'un riche et vraiment mauvais ; l'autre pauvre, orphelin, mais doué de bons et nobles sentiments, très dévoués pour ceux qui ont pris soin de son enfance.

L'action s'engage sur deux coups de feu, tirés par nos deux antagonistes sur un malheureux lapin, qui fut par le garde champêtre adjugé au riche, et le procès-verbal fut pour le pauvre. Plus tard, au tirage au sort, le fortuné, grâce à des démarches, est déclaré impropre au service, et son petit compatriote est obligé de partir à sa place malgré son bon numéro, et pendant qu'il est au régiment le misérable cherche à séduire la charmante fiancée du pauvre soldat. La résistance de la jeune fille finit par le rendre véritablement amoureux, et il veut l'épouser. La famille, ravie d'un aussi riche mariage, contraint la pauvre enfant, qui, dans un dernier mouvement de courage, dit : Non, devant M. le maire ; de là, grand scandale et haine profonde de l'évincé contre le père de la jeune fille et son fiancé.

Enfin l'invasion allemande donne l'essor à toutes ces mauvaises passions et produit de très émouvants épisodes,

Puis une esquisse très intéressante sur le comité central, introuvable à Paris, et qui engendra la Commune en 1871. Il y a là des faits qui donnent des aperçus nouveaux et très originaux sur cette triste époque et sur sa politique. On voit que l'auteur s'est trouvé à même d'étudier toutes ces passions ambitieuses et malsaines, qui ont produit tant de ruines.

Enfin ! le retour au village, où, le soir, on se retrouve pour causer philosophie, religion, franc-maçonnerie et spiritisme ; toutes ces bonnes soirées se passent à causer avec les chers disparus et à attendre le retour du fiancé, qui revient capitaine et décoré.

L'ensemble de l'œuvre est plein de sentiments

patriotiques; on sent l'honneur vibrer dans toute l'action, qui est assez vive pous vous attacher et rendre sa lecture des plus attrayantes.

B. F.

Voici le sonnet de condoléance que notre ami et collaborateur Armand Silvestre a adressé au Président de la République, son ancien camarade d'école, après la mort de M. Carnot père :

Immortalité

Porte, d'un cœur viril et plus haut que la mort,
L'inexorable coup dont ton âme est meurtrie.
Que d'un siècle passé la gloire sans remord
Plus haut que les sanglots dans ton âme s'écrie.

Dompte jusqu'à tes pleurs, d'un héroïque effort.
Porte le laurier vert à la tombe fleurie.
Aime une fois de plus, d'un cœur ardent et fort,
Dans ton père défunt ta mère la Patrie !

Celui qui t'a légué la splendeur du grand nom
Que mêlait la victoire à la voix du canon,
Quand l'ennemi vaincu délivrait la frontière,

A rejoint, dans la paix, son père glorieux.
Comme s'ils étaient là, travaille sous leurs yeux.
Car l'âme de tels morts ne meurt pas tout entière.

20 mars 1888.

ARMAND SYLVESTRE.

COMMUNICATION SPIRITE

Obtenue dans un groupe de Rouen le 25 avril 1888

LA SOLITUDE

Mon Dieu, c'est là surtout que l'on peut vous connaître,
Dans les bois, les vallons, au bord des clairs-ruisseaux.
Pour prier nulle part on ne pourrait mieux être.
Dans le recueillement, le murmure des eaux
N'est-il pas une voix qui s'unit à la vôtre.
Esprits réincarnés ! Là peut se dégager
Votre âme, rayonner dans un monde tout autre,
Et dans l'immensité, rêveuse, voyager.
La nuit, par un beau ciel où mille étoiles brillent,
Est, comme les forêts, propre au recueillement.
Ce spectacle si beau de la voûte où fourmillent
Tant d'esprits incarnés vous fait songer vraiment.
Tu entends une voix dans le profond silence :
Messagère de Dieu, sur l'aile des zéphyrs
Elle te dit : Ami, vers ce beau ciel élance
Ton âme, éloigne-la des terrestres plaisirs.

Conférence de la Société Fraternelle

7, RUE TERRAILLE, A LYON.

La conférence ci-après ayant été très applaudie à la Société Fraternelle, je pense qu'elle sera goûtée par les lecteurs du *Spiritisme*, c'est à ce titre que je crois devoir vous la communiquer.

Mesdames, Messieurs,

Ce serait sans doute un acte de grande témérité de venir traiter la médiumnité devant un auditoire composé en grande partie de spirites plus anciennement initiés que moi à cette belle et grande philosophie, et par conséquent plus expérimentés, si j'avais la prétention d'apporter des choses nouvelles ou de donner des conseils dont je serais la première à avoir besoin ; mais je suis bien éloignée d'un projet si ambitieux ; je me bornerai simplement à suivre de loin et aussi bien que je le pourrai le chemin que nous a tracé le maître vénéré que que nous aimons et vénérons tous, dans son ouvrage si pratique, le *Livre des Médiums*.

Le sujet est trop vaste pour qu'il me soit possible de faire une étude complète de la médiumnité ; tout au plus pourrai-je effleurer les points les plus importants de cette partie du spiritisme pratique. Ce que je me propose de faire avec vous, c'es une sorte de résumé de la médiumnité.

Tous ou presque tous, nous sommes des travailleurs impérieusement attachés à notre labeur quotidien. Ce labeur qui nous laisse le corps plus ou moins brisé par la fatigue, et l'esprit plus ou moins libre de préoccupations matérielles, ne nous permet pas de suivre nos aspirations pour l'étude et la méditation de ces hautes et intéressantes vérités philosophiques qu'il nous importe de connaître, aussi bien que des moyens par lesquels nous pouvons nous mettre en rapport avec nos guides spirituels. Ces amis dévoués, par amour véritable du progrès, veulent bien venir à nous pour nous faire part de leur acquis personnel, afin de nous faciliter la tâche que nous nous sommes imposée dans notre incarnation actuelle ; mais sommes-nous en possession de toutes les conditions qui peuvent faciliter leur action bienfaisante, et n'est-il pas de notre devoir de nous instruire autant que les circonstances nous le permettent de ce que nous avons à faire, et surtout de ce que nous devons être pour arriver au but que nous nous proposons lorsque nous évoquons ces esprits dévoués.

J'ai pensé qu'une étude faite en commun serait profitable à tous, puisque tous nous sommes médiums, conscients ou inconscients, puisque tous nous pouvons subir et nous subissons l'influence

des êtres d'outre-tombe. Cette étude, si faible soit-elle, si restreinte soit-elle, nous remettra en mémoire, et même au cœur, si je puis dire, les points principaux qu'il nous importe de ne point perdre de vue si nous ne voulons point courir le risque de nous égarer en nous engageant à la légère sur une route se ~ée d'écueils.

Et d'abord, n'est-il pas nécessaire, avant d'étudier la médiumnité, de rappeler bien exactement ce qu'elle est, afin que chacun s'en faisant une idée juste se rende mieux compte des réflexions qui vont suivre.

Si nous avons bien compris l'enseignement spirite qui exclut toute idée de faveur, de grâce, de don, nous ne pouvons pas dire que la médiumnité est un don, un privilège. En l'envisageant ainsi nous faisons injure à la justice divine et à la raison souveraine. Non, la médiumnité n'est pas un don ; c'est une faculté naturelle développée à des degrés différents et de diverses manières très probablement suivant l'état du perisprit. Et tout médium a la mission, acceptée par lui, de faire servir sa faculté, soit à son propre développement, soit à celui de ses frères. Dans de certains cas, le médium est appelé à contribuer dans une très large mesure au progrès général.

Cette mission, comment le médium doit-il la considérer, la comprendre ? Comment doit-il l'accomplir pour atteindre les résultats qu'il a prévus au moment où il acceptait cette charge axant sa réincarnation, alors qu'esprit libéré de la matière, sa vue était plus nette et qu'il voyait clairement le chemin tracé?

Le médium est un apôtre ; il doit être un apôtre de la vérité. Or pour remplir son apostolat avec les meilleures chances de réussite, la bonne volonté lui suffit-elle ? n'y a-t-il pas un certain ensemble de qualités qui seront comme une garantie de sa sincérité ? Assurément, oui. Nous demanderons donc au médium l'humilité, la patience, la charité, le dévouement, aussi bien avec les incarnés qu'avec les désincarnés; mais nous lui demanderons surtout, à l'égard de ses frères en humanité, la prudence et le désintéressement.

Reprenons en particulier chacune de ces qualités et voyons si réellement elles sont aussi nécessaires qu'elles le paraissent de prime abord.

Que penser d'un médium orgueilleux ? quelle confiance peut-il nous inspirer? Tout imbu de sa supériorité, serons-nous obligés de le suivre sur ce terrain, et d'admettre sans conteste cette supériorité.

Ne serons-nous pas plutôt en droit de tenir notre méfiance en éveil, de peur de nous laisser abuser? Du reste, cette ligne de conduite ne nous sera guère permise, car le médium n'admettra pas que l'on discute les communications qu'il obtient ; il voudra s'imposer et faire loi, d'autant plus que les esprits qui l'assistent profiteront de son travers pour signer des noms pompeux qui le flatteront et l'aveugleront complètement. Avec cela, comment croira-t-il qu'il puisse être trompé; plus assuré que jamais de son infaillibilité ou de celle de ses guides, il ne voudra rien entendre, et repoussera systématiquement toutes les observations qu'on pourra lui faire, tous les conseils qu'on jugera nécessaire de lui donner. Il ne comprendra pas que ce n'est pas par esprit de dénigrement que ses adversaires le contredisent, mais bien par un louable sentiment de charité et d'amour de la vérité, et par le désir d'arracher un frère à sa perte. Ce médium orgueilleux est bien près d'être un médium obsédé, s'il ne l'est déjà.

La patience n'est pas une qualité moins nécessaire que l'humilité. Le médium n'a pas toujours à recevoir un esprit préparé à cette chose merveilleuse, la communication avec les incarnés; de là, des hésitations, des tâtonnements, quelquefois même des erreurs. Faut-il pour cela qu'il rebute le pauvre esprit qui souffre, qui s'agite, qui se trouble, et le fatigue même; faut-il qu'il lui refuse son assistance? Non, sans doute, car ici le manque de patience confinerait au manque de charité, et nous avons dit que le médium doit être charitable. — Il est pour lui une autre circonstance tout aussi fréquente qui lui permet d'exercer ces deux vertus, compagnes inséparables, patience et charité : c'est lorsqu'un esprit criminel endurci vient demander du secours, et refuse par son obstination de retirer du médium qui l'exhorte tout le bien dont il a besoin. Souvent il répond par la grossièreté aux remontrances qui lui sont adressées. Le médium doit-il se décourager et cesser d'entretenir cet esprit? Doit-il le rebuter? Non, mille fois non ! Il doit persévérer dans sa tâche, lors même qu'elle est bien ingrate pour le moment présent. Mais dans l'avenir, un jour luira où il sera payé de sa peine, où il se félicitera de n'avoir pas cédé au découragement : c'est le jour où cet esprit, éclairé enfin par la patiente charité du médium, reconnaîtra ses torts et se mettra en devoir de les réparer. — Le médium ne pratique-t-il pas aussi la charité en éclairant ses frères incarnés, quand il leur transmet les conseils des bons guides, quand il verse dans leur cœur la consolation et l'espérance en les mettant en rapport avec des êtres chéris que la mort a ravis à leur tendresse, en leur montrant que les doux liens de l'affection sont, non pas brisés, mais consolidés et épurés par l'absence de toute attache terrestre.

Mais arrivons à l'examen du dévouement du médium? Ce dévouement consiste-t-il à se mettre à la disposition de n'importe quel esprit? Je ne le crois pas, et vous ne le croyez pas non plus. La raison devant guider en souveraine tous les actes de l'homme qui veut vraiment progresser, il importe de ne pas la faire abdiquer devant un esprit qui manifestement veut nous tromper ou se moquer de nous. Il y aurait un autre nom que celui de dévouement à donner à un acte semblable; et ce nom, je ne le dirai pas, car chacun de vous l'a deviné. Cette lâche condescendance ou cet aveuglement qui nous ferait nous prêter aux fantaisies d'un esprit léger, méchant ou trompeur, serait une faute même commise envers cet esprit : par notre résistance, il peut comprendre le mal qu'il fait et s'en abstenir dans la suite; par notre faiblesse, nous agissons comme les flatteurs qui ne sont certes pas des modèles à suivre : nous caressons les défauts de l'esprit, au lieu de chercher à l'éclairer et à lui aider à se corriger. Mais alors, quand le médium trouvera-t-il l'occasion de se dévouer? Oh! dans mille circonstances; par exemple, lorsqu'il assistera des esprits pour lesquels il ne peut avoir d'autre sympathie que celle que lui inspireront la charité et la fraternité universelles, mais auxquels il prêtera néanmoins son concours pour les amener au repentir et à la vérité, ou encore à l'espérance. Le dévouement du médium se manifestera aussi lorsqu'il s'imposera une gêne, un ennui pour accomplir ce devoir impérieux de l'exercice de la médiumnité. Le dévouement demande l'esprit de sacrifice, et qui ne sacrifie rien ne peut se dire dévoué.

Nous avons mis la prudence au nombre des qualités requises pour un bon médium. Nous allons voir que le médium ne peut se passer de cette vertu. En effet, personne de nous n'ignore qu'au delà de la tombe l'esprit conserve ses vices et ses vertus, ses penchants, ses passions. D'où il suit qu'il y a autour de nous, et plus particulièrement autour des médiums, êtres doués d'une plus grande sensibilité, une multiplicité d'influences, plutôt mauvaises que bonnes ; n'est-il pas de la plus élémentaire prudence de veiller, quand on est exposé à un danger permanent? Mais, nous dira-t-on, pourquoi ces influences sont-elles plutôt mauvaises que bonnes? Par cette simple raison que, de même que sur notre planète le mal a plus d'empire que le bien, de même, dans son atmosphère ou dans son voisinage immédiat, il y a plus d'esprits inférieurs qu'il n'y en a d'élevés, et cela en vertu de la loi des semblables. Sachant cela, le médium prudent, au lieu de s'abandonner à ses impressions, les surveillera, les gouvernera, les analysera et, en fin de compte, restera maître de lui comme il convient à tout être raisonnable.

Reste enfin la qualité maîtresse, si je puis m'exprimer ainsi, le désintéressement. Si je l'ai réservée pour clore la liste des qualités qui constituent un médium sérieux et consciencieux, c'est qu'elle a à mes yeux une importance capitale. La charité, la prudence, la patience, l'humilité, le dévouement ne sont certes point à dédaigner chez le médium ; elles sont un fonds indispensable, mais il en peut cependant manquer quelqu'une, sans qu'on puisse incriminer le médium. Lui manqueraient-elles toutes, ce serait un grand malheur; mais il aurait plus à en souffrir personnellement que la doctrine. Il serait triste et regrettable de le voir tomber dans des erreurs grossières, de le voir refuser à ses frères de la terre comme à ceux de l'espace le secours ou la consolation demandée; il serait triste et regrettable de le voir manquer à ses devoirs sans parvenir à l'éclairer, à le faire revenir à une conduite plus sage et plus conforme aux lois divines. Mais au lieu d'un malheureux qui s'égare par sa propre faute, ce sont peut-être des milliers d'yeux qui ne s'ouvriront pas à la lumière, et pourquoi? Parce que le médium intéressé se fait *payer*, et qu'en se faisant payer il ôte toute confiance toute sécurité, non seulement à ceux qui le payent mais à tous ceux qui savent qu'il se fait payer. Cette pièce de monnaie, or, argent ou billon, estune tare, une tache indélébile pour le médium. Il se fait assimiler et, avec lui, tous les médiums, tous les spirites, à ces charlatans qui s'en vont de ville en ville colporter leurs tours d'adresse. Libre à un médium de se faire à lui-même le tort qu'il veut bien endosser; mais, de par la loi de solidarité, il n'est pas libre de faire tort à toute la classe des médiums, à toute la grande famille spirite. Notre chère doctrine a certes bien assez de peine à repousser les railleries et les calomnies des sots, des indifférents, des faux savants, sans être encore avilie par ses propres enfants ou se disant tels. Arrière donc tout médium qui entache les dons les plus sublimes par la souillure de l'argent.

Nous pouvons maintenant nous demander pourquoi tant de qualités sont nécessaires au médium, pour exercer une faculté qui nous semble toute naturelle, à nous spirites? Nous répondrons que c'est parce que la médiumnité impose de grands devoirs qu'il faut que le médium se mette en état de les bien remplir. La médiumnité ne doit pas être considérée comme un passetemps, comme une distraction futile; c'est là une faute qui peut avoir de graves conséquences. Si je ne craignais d'assimiler le spiritisme aux religions du passé et aux cultes contemporains, je dirais que la médiumnité est une sorte de ministère, de sacerdoce. Les prêtres

des religions quelconques se regardent comme supérieurs au reste des humains, je n'ai pas besoin d'insister là-dessus ; et, de fait, il leur est bien permis de croire à cette prétendue supériorité puisque, en les faisant prêtres, on leur dit que Dieu même leur obéira : la folie et l'orgueil ne peuvent être poussées plus loin. Alors comment s'étonner, s'ils veulent se faire obéir aveuglément des hommes; cette obéissance passive, sans contrôle, qu'ils exigent, n'est que la conséquence logique et fatale de cette croyance ridicule et absurde qu'ils commandent à Dieu. De plus ils se croient et veulent se faire croire les intermédiaires obligés entre l'homme et Dieu, entre la créature et le Créateur, entre les enfants et leur Père céleste.

Bien autre est le vrai médium, celui que nous avons vu orné de toutes ces qualités précieuses de dévouement, d'humilité, de charité, de prudence, de désintéressement ; il sait que, pour remplir une mission providentielle, il n'est rien moins qu'un intermédiaire, un instrument plus ou moins conscient entre le monde visible et le monde invisible. Il n'a donc ni à s'enorgueillir ni à être humilié des communications qu'il reçoit ou des esprits auxquels il prête son organisme corporel pour se manifester. Les réflexions, les observations, les critiques même ne le touchent point, s'il est convaincu du rôle absolument passif qu'il joue dans les manifestations d'outre-tombe. Son devoir est de se prêter aux manifestations diverses que les esprits désirent réaliser par son moyen. Il peut en souffrir, et il en souffre quelquefois beaucoup ; mais est-ce une raison suffisante pour qu'il refuse d'exercer sa médiumnité ? Cette souffrance, en bien des cas, sinon pour tous, est plus grande par la résistance qu'il oppose aux désirs de l'esprit que par la manifestation elle-même. Et quoique notre planète soit bien loin de réaliser l'idéal que nous rêvons, nous y trouvons cependant toujours le remède à côté du mal. Dans la plupart des cas de souffrance ou même simple malaise causé par le contact ou l'assimilation de fluides grossiers, le médium peut rétablir son état physique, soit en se dégageant lui-même, soit en ayant recours à un magnétiseur, qui se fera un devoir et un plaisir de le soulager et de ramener l'équilibre dans son organisme. Ce sont de simples précautions que le médium néglige, par malheur, beaucoup trop, et, pour éviter le malaise, il n'exerce pas sa faculté.

D'autres fois, sans qu'il résulte même le moindre inconvénient pour le médium, surtout le psychographe et le typtologue sans raison, par caprice ou par indifférence, quelquefois par mauvaise volonté, il laisse dormir sa faculté, à son grand préjudice et à celui de ses frères incarnés et désincarnés. Cette négligence coupable du médium est moins rare qu'on ne serait tenté de le supposer. Combien de fois, à une invitation d'écrire ou de se mettre à la table, n'est-il pas répondu : Non, cela m'ennuie.

Est-il aussi l'esclave de son devoir, celui qui néglige de recevoir les communications des invisibles, sous prétexte qu'elles sont courtes, de peu de valeur, ou toute autre raison aussi peu sérieuse ? Et ce qui est digne de remarque, c'est que le médium est, en général, mauvais juge pour apprécier ce qu'il a obtenu. Du reste, pour le philosophe, pour le penseur, pour le simple chercheur même, il arrive bien souvent qu'un mot insignifiant pour beaucoup est pour lui un trait de lumière. Ne soyons donc pas si dédaigneux de ce qui nous vient de par-delà le monde matériel. Nous sommes si ignorants encore de toutes ces choses, que nous ne devons rien négliger de ce qui peut nous en instruire. A peine avons-nous soulevé un coin du voile qui nous cache les réalités de l'autre monde; que, par nos efforts persévérants, nous agrandissons nos connaissances extra-terrestres, et nous avons rempli un devoir sacré et doux envers l'humanité. Et, pour prouver que les plus petites choses peuvent amener de grandes découvertes, sans sortir du domaine spirite, n'est-ce pas la danse des tables qui a été le point de départ de tout ce que nous savons sur la survivance de l'être ? C'est parce que les tables se sont mues, c'est parce qu'il y a eu des observateurs de ce fait insignifiant en lui-même que nous sommes spirites, que nous savons d'où nous venons, où nous allons, que la certitude a remplacé le doute, que l'espérance brille à nos yeux même dans nos plus dures épreuves, et que nous nous sentons dans le cœur ce désir ardent de faire partager à tous la sécurité dont nous jouissons.

La tiédeur, l'indifférence même, un jugement erroné sont des écueils contre lesquels vient se briser l'exercice de la médiumnité. Mais il en est un autre tout opposé et bien autrement dangereux : c'est l'abus de la médiumnité. Cela se voit particulièrement au début : quand on a découvert en soi cette faculté, il est rare qu'on ne l'exerce pas un peu à tort et à travers. Qu'arrive-t-il le plus souvent ? C'est que le nouveau médium se laisse envahir par des esprits qui ne demandent qu'à l'abuser et à le dominer, et ils n'ont pas beaucoup de peine à en faire leur chose, car l'ignorance et l'inexpérience du médium favorisent l'action des esprits. L'ignorance d'abord peut amener l'obsession, la présomption ensuite : et c'est surtout ici le cas des médiums formés. Ils croient n'avoir plus rien à craindre ; ils oublient cependant que la pru-

dence ne doit jamais les abandonner dans leurs relations avec le monde ultra-terrestre; aussi se laissent-ils parfois dominer à un degré incroyable. La meilleure règle à suivre pour éviter ces graves inconvénients, ou tout au moins pour les pallier, c'est de ne jamais abdiquer en face d'un esprit quel qu'il nous paraisse et d'agir envers lui comme envers un inconnu : avec bienveillance, sans parti pris, mais aussi sans aveuglement et sans faiblesse : Rendre à chacun ce qui lui est dû est une règle de justice et d'impartialité que nous devons appliquer aux désincarnés comme aux incarnés. — Une seconde règle pratique, c'est d'éviter, autant que faire se peut, de pratiquer la médiumnité dans l'isolement : une ou deux personnes présentes suffisent bien souvent pour empêcher un médium d'être trompé. Pour résumer, lisons et méditons les sages conseils donnés par le Maître dans son excellent *Livre des Médiums* et surtout mettons-les en pratique.

Tout médium est donc exposé à être trompé? Oui, sans doute, et celui qui prétendrait n'avoir jamais été trompé pourrait à juste titre passer pour bien présomptueux. L'important est de ne pas se laisser volontairement tromper. Il n'y a guère que le médium doué de la voyance qui puisse avoir une sécurité *à peu près* absolue. Que faire alors? Se reporter aux règles déjà indiquées pour que l'erreur puisse être immédiatement dévoilée et la vérité remise en lumière. Mais, parce qu'on aurait été mystifié, ce ne serait point une raison pour renoncer à la médiumnité. Ne nous arrive-t-il pas journellement dans notre vie terrestre d'être victimes de fourberies plus ou moins habiles. Renonçons-nous pour cela à vivre au milieu des humains, et nous faisons-nous ermites? Pas le moins du monde; seulement nous nous promettons d'être moins confiants, plus circonspects pour ne pas retomber dans les mêmes embûches. Il n'y a pas une autre conduite à tenir en face des invisibles, et en le faisant rigoureusement il n'y a pas à craindre d'être leur victime.

Nous avons bien rapidement passé en revue les qualités du médium, les dangers qu'il peut courir, l'étendue et la gravité des devoirs qui s'imposent à lui. Nous allons terminer par l'examen des beaux résultats que donne la médiumnité bien comprise et bien exercée. Je voudrais pouvoir rendre comme je le ressens toute la grandeur de cette faculté et faire connaître tout ce qu'elle a donné aux croyants de sages préceptes, de douces consolations, d'encouragements précieux pour le bien, de force morale dans les souffrances inséparables de notre état d'incarnation. Je voudrais pouvoir témoigner à tant de médiums dévoués et modestes qui ne se sont ni lassés ni rebutés d'avoir mis leur sublime faculté au service de notre chère doctrine pour la propager, pour la faire comprendre et apprécier. Par eux, elle a vu le jour et a pu être coordonnée en un tout puissant par celui que nous aimons et vénérons, par celui à qui nos cœurs offrent un hommage enthousiaste et reconnaissant, par Allan Kardec, en un mot; il n'était pas médium, lui; mais il a compulsé le travail des médiums et lui a donné une forme vivante, une force vitale qui ne disparaîtra point. Il a fait cela, cet esprit plein de bon sens et de logique, parce qu'il appréciait la valeur de ce qu'avaient reçu les médiums, parce qu'il appréciait le mérite de ces modestes et ignorés travailleurs des quatre coins de la terre. Ce sont donc les médiums qui ont permis à notre maître de présenter à notre humanité les vérités les plus nécessaires à sa marche dans la vérité, la justice, l'amour et la fraternité.

Mais si beaucoup a été, tout n'a pas été fait. C'est Allan Kardec lui-même qui nous le dit : Le spiritisme doit progresser sans cesse. Donc les médiums ont encore un utile et glorieux travail à poursuivre. Et comme nul d'entre eux ne peut savoir si son concours, si minime soit-il, n'est pas nécessaire à l'ensemble, si son grain de sable ou sa pierre ne manquerait pas à l'édification complète du monument, nul n'a le droit de refuser sa part de labeur. Que le cercle d'action soit étendu ou restreint, il y a du bien à faire, et il faut le faire. Il faut le faire avec dévouement, avec zèle, avec persévérance, avec entrain, dirai-je, comme une chose agréable, et non comme une corvée. Si tous les médiums se faisaient une idée bien nette du bien qu'ils peuvent produire, cet entrain ne leur manquerait pas ; ils seraient joyeux à cette seule pensée qu'ils aident leurs frères d'ici-bas comme ceux de l'espace à s'instruire et à s'améliorer; ils seraient joyeux à cette autre pensée que l'accomplissement de ce devoir de médium bien exercé leur donne des amis et par conséquent des forces fluidiques pour leurs progrès spirituels.

O médiums, quel beau rôle vous avez accepté, soyez-en heureux, car il vous vaut de l'avancement si vous en remplissez les obligations telles qu'elles vous sont dictées par une conscience sévère et éclairée. Soyez aimés et bénis de tous ceux à qui vous avez donné l'espérance, le courage et la foi, de tous ceux à qui vous ouvrez les horizons du progrès indéfini par la preuve de la survivance de l'âme, de tous ceux à qui vous faites connaître Dieu, le vrai Dieu, outragé et méconnu. Marchez calmes et confiants sous les regards des esprits amis et du Père, source de toute lumière, de toute vérité, de toute justice, de toute force, en prenant pour modèle cette

grande dévouée qui a nom Jeann d'Arc, médium et Française. Elle a eu tous les courages et tous les dévouements ; elle est morte, et morte brûlée vive, la jeune vierge de Domremy, plutôt que de donner un démenti à sa mission divine révélée par les voix de l'espace, voix qu'elle a entendues, dont elle a suivi les inspirations et qu'elle a dû trouver au seuil de l'espace pour la recevoir dans ce monde nouveau ou elle retrouvait des amis, le calme et le bonheur après les douloureuses épreuves de sa mission terrestre.

Lyon, mars 1888.

Pour copie conforme.
Le Président,
HENRI SAUSSE.

Réponse à M. Auffinger.

Monsieur, vous dites dans votre dernier numéro de la *Chaine magnétique*, que vous croyez peu aux fluides des esprits puisqu'ils n'ont pas de corps organisés. Mais leurs corps fluidiques ou périspritaux leur donnent les mêmes propriétés ; la preuve c'est que lorsque je magnétise des linges pour ceux qui ne peuvent se faire soigner, et ayant le bonheur d'avoir à mon service une femme qui est voyante, je les magnétise devant elle et je lui dis de fermer les yeux et de voir avec ceux de l'esprit, bien entendu ce qu'elle voit pendant ce temps. Elle voit parfois des esprits devant moi, leurs mains au-dessus des miennes, me donnant des fluides qui, généralement, sont roses ou bleus. D'autres fois elle voit un esprit appuyé sur le dossier de ma chaise déversant les fluides, parfois aussi elle ne voit que les fluides, venant d'en haut ou du dehors comme un jet d'eau. J'ai cette femme depuis plusieurs années à mon service et je ne l'ai jamais prise à mentir. J'ai en elle la même confiance qu'en moi-même ; du reste elle n'a aucun intérêt à dire ce qui n'est pas, car lorsque je l'ai prise, j'ignorais qu'elle eût cette faculté. Etudiez, je vous prie, les phénomènes spirites, et vous vous assurerez de la véracité de ce que j'avance ; du reste, je suis aussi un peu voyante et je vois parfaitement lorsque je suis couchée, les fluides périspritaux venir au-dessus de moi pour me soigner ; mais ma voyance est bien moins développée que la sienne, puisque je n'ai vu les esprits que par l'intermédiaire de Mme B···, médium, dont les fluides permettent aux esprits de se matérialiser. J'y suis allée plus de deux cents fois ; j'ai donc vu bien des esprits, et je vous assure qu'ils ont une force bien supérieure à celle qu'ils ont pendant leur incarnation, ils nous le faisaient souvent sentir.

Je parle *de visu*, donc je suis sûre de ce que j'avance ; nous savons bien peu de chose sur la vie des esprits, et, comme dit Flammarion : « Nous devons dire que nous ne savons presque rien ». C'est le pendant de ce que disait Socrate : « Je sais que je ne sais rien ! ».

Recevez, monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A. DIEU.

Nécrologie

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la désincarnation de notre sœur en croyance, Mme Courlet, spirite dévouée et membre de l'Union Spirite française depuis sa fondation. Mme Courlet obtenait de très beaux faits ; dans le petit groupe qu'elle présidait avec son mari, elle a eu plusieurs fois des manifestations remarquables, particulièrement des apports. Nous nous unissons de tout cœur au chagrin que cause à notre frère cette cruelle séparation, mais nous sommes assurés qu'il trouvera dans notre chère Doctrine un adoucissement à sa peine. Nous espérons qu'il pourra bientôt communiquer avec la chère disparue et qu'elle lui prodiguera ses conseils et ses encouragements jusqu'au jour où ils seront de nouveau réunis dans l'erraticité.

***

La famille spirite a perdu un de ses membres les plus dévoués en la personne de M. Nicolas Scholtès qui vient de passer dans l'au-delà, après 27 années passées parmi nous.

Nature enthousiaste et amoureux du beau, notre frère avait embrassé avec ferveur la cause spirite ; malheureusement il ne put lutter longtemps, car sa santé chancelante lui interdisait depuis longtemps déjà la vie active de la propagande.

Ses obsèques civiles ont eu lieu le 8 mai.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 13 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) JUILLET 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS

Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

DE LA DIGNITÉ HUMAINE

APPLIQUÉE A L'ÉDUCATION

Etude pédagogique, lue à la conférence des instituteurs protestants de la Seine, par Mme ROSEN-DUFAURE.

Mesdames, Messieurs,

En songeant à vous soumettre ce petit travail, deux impressions opposées m'ont saisie avec une égale vigueur. D'une part, la crainte de scandaliser, par l'apparente singularité de mes vues, un bon nombre de mes honorables et chers collègues; d'autre part, la responsabilité qui m'incomberait si, par n'importe quelle considération personnelle, je gardais un silence pusillanime sur des principes dont l'évidence s'impose à mes convictions avec la suprême autorité du *vrai*.

L'issue de ce combat ne pouvait être douteuse : la responsabilité l'emporta. En pareil cas, il en eût été de même pour chacun de vous. Il ne me reste donc qu'à invoquer en ma faveur, cette ampleur d'idées et de sentiments dont nos assemblées offrent toujours le caractère ; vous assurant, mesdames et messieurs, que je professe envers toute opinion sincère la vaste et douce tolérance dont je vous demande le bénéfice pour la mienne.

Cela dit, permettez-moi de vous rendre ma thèse plus intelligible en la prenant d'un peu haut.

Dans le double domaine de la pensée et de l'acte, la loi domine et régit le fait. Chaque fois donc que, soit passion, soit ignorance, l'homme agit contrairement à cette logique souveraine, les événements providentiels rectifient ce désordre en démolissant tout ce qui s'édifia hors du droit universel.

Ainsi, durant le moyen âge, la foi aveugle, imposée par la violence, paraissait bien solidement établie sur ses bases ; le dogme officiel semblait inattaquable et les courageuses voix qui, successivement, proclamèrent la liberté de conscience furent bien vite réduites au silence dans le feu et le sang. Cependant, au XVIe siècle, apparut toute une pléiade d'apôtres qui, devant l'humanité palpitante à la fois de terreur, de fanatisme traditionnel ou de sympathie pour les nouvelles doctrines, affirma le libre examen et, finalement, l'implanta dans le monde.

Ni Luther ni Calvin ne se crurent sacrilèges en « sondant les Ecritures » et, selon le précepte du Maître, en prenant des textes sacrés, non la lettre qui tue, mais l'esprit qui vivifie. Les lumières issues de cette noble investigation rayonnent encore aujourd'hui sur les nations et pas un de nous, je suppose, ne s'aviserait de trouver que les réformateurs eurent tort. Durant trois siècles, ce mouvement progressiste transforma les lois, les mœurs, l'esprit des peuples; et tel en était l'entraînement, que le corps sacerdotal catholique lui-même en fut, jusqu'à un certain point, influencé.

Mais, comment se fait-il que maintenant cette

rénovation demeure stationnaire? Pourquoi l'indifférence, j'ai presque dit la mort, se glisse-t-elle au sein de toutes les confessions? D'où vient que les divins enseignements du Christ demeurent à peu près sans écho dans les âmes, sans ascendant sur la vie pratique? C'est que, méconnaissant la loi du progrès que Jésus lui-même a consacrée en faisant comprendre qu'il n'avait pas *tout dit*, nous avons oublié que des révélations ultérieures nous furent promises par l'Ecriture quand, par exemple, l'ange de la vision, ordonna au prophète Daniel de *fermer* et de *cacheter* ses révélations, jusques au temps déterminé où plusieurs *courront* (devanceront leur temps dans le champ des idées) *où la science sera augmentée, où les intelligents comprendront* (1).

Paroles implicitement ratifiées par saint Paul écrivant qu'il donne seulement le lait de la parole car, dit-il, il a vu des choses qui ne sont jamais montées au cœur de l'homme.

C'est qu'enfin, nous nous sommes immobilisés, pétrifiés, dans la possession de vérités purement *élémentaires* et relatives, nous croyant orgueilleusement capables de recevoir et de comprendre la vérité *absolue*. Alors que l'homme, s'ignorant luimeme, cheminait en aveugle dans son propre domaine à la recherche des embryons de la science, ses directeurs spirituels prétendirent lui imposer un plan divin, tout d'une pièce, auquel il ne fut permis ni d'ajouter ni de retrancher un *iota*. Ce fut une papauté au petit pied, greffée sur la réformation. Le dogme était modifié, mais la foi aveugle reprenait son empire un instant ébranlé et, de nouveau, l'on dit à la conscience humaine : crois, et tais-toi !

Mais, de quelque façon qu'elle se manifeste, l'immobilité est contre nature. Le mouvement se produit par nous, sans nous et souvent malgré nous. La somme de bien émanant de la Réformation tend à s'épuiser et ne se complétera que si cette dernière reste ouverte aux révélations de l'avenir, fondées sur les trois bases éternelles de l'Evangile : Dieu, l'immortalité de l'âme et de la solidarité universelle pratiquée dans ce que l'amour du prochain offre de plus pur et de plus lumineux.

Ces trois notions fondamentales, nous ne les possédons qu'imparfaitement ; mais nous sommes en train de nous les approprier par un développement logique et sériel, dont le couronnement sera les destinées au loin entrevues par des génies providentiels, destinées en vertu desquelles, l'humanité parfaitement élaborée pour le bien et par conséquent pour le bonheur, identifiera sa volonté à celle du Père et, réalisant la prophétique prière du Christ, vibrera harmoniquement dans l'ensemble des êtres et des choses. Ascension grandiose et magnifique, bien autrement à la gloire de Dieu, de sa toute-puissance, de sa justice et de son amour, que l'enfer et le paradis tels qu'on les représente encore !

— Voilà, dira-t-on peut-être, une donnée propre à séduire les esprits superficiels ; mais c'est une simple opinion ; or, nous vivons en un temps où l'énoncé d'un fait appelle des preuves ; lesquelles pourriez-vous fournir à l'appui de votre théorie ?...

Nous manquons seulement de temps, mesdames et messieurs, pour compulser les travaux de tous les âges qui ont permis d'établir à cet égard une réelle certitude ; l'ensemble des sciences, le mouvement actuel de la pensée y convergent et, de plus, je pourrais aisément vous démontrer, en m'appuyant entièrement sur la Bible, que non seulement cette dernière enseigne ces choses, mais encore que les doctrines évangéliques ne peuvent s'expliquer ni se comprendre si on ne leur applique cette interprétation qui permet, dans l'état même de nos connaissances actuelles, de concevoir le but probable de la création ; but digne à la fois de Dieu et de son œuvre, savoir : l'accomplissement du bonheur de tous dans la perfection acquise à travers des vies successives. Ainsi doivent évoluer nos aspirations illimitées dans le double infini de l'Espace et de la Durée sous l'influx de l'Amour divin. Ainsi se réalise, au cours de milliers d'années, la vaste et lente Rédemption de l'Humanité qui, individuellement et collectivement, sortie des basfonds de la Nature terreste, appelée, vivifiée et dirigée par l'Eternel, s'achemine vers Lui, d'épreuve en épreuve, de purification en purification, sur le sentier lumineux que lui traça Jésus, scellant de son sang son divin apostolat, d'amour et de solidarité.

— J'ai dû, mesdames et messieurs, vous exposer sommairement, les bases sur lesquelles la philosophie spiritualiste et chrétienne, — seul élément éducatif qui puisse avoir accès dans l'école laïque, parce qu'il s'y présente sous les auspices de la science, — fonde l'éducation et l'avenir en dehors de tout dogme confessionnel et sur un terrain commun à toutes les croyances. Je dis à *toutes les croyances*, car le matérialisme n'en est pas une ; il constitue simplement une étape négative de la pensée. C'est par ignorance qu'on devient matérialiste ; si l'on est sincère, il ne s'agit que d'atteindre un nouvel échelon du savoir pour répudier à tout jamais l'hypothèse du néant.

Mais revenons à notre sujet dont nous aborderons le troisième point.

(1) Daniel. Chap. XII, v. 4 et 10.

Supposons donc que l'éducation reconquière dans l'Ecole son influence légitime, qu'enseignera-t-elle aux enfants?...

Elle leur démontrera, avec preuves, la filiation ascensionnelle des êtres, et l'étroite solidarité qui nous unit non seulement à la nature terrestre. mais encore à la Création universelle. Par delà nos horizons bornés, sous les déchirures éparses des nuages qui nous environnent, la jeunesse percevra cet immense enchaînement de créatures à tous les degrés de l'intelligence et de la moralité qui relie au Créateur la totalité des mondes. L'enfant, sachant qu'il occupe une place dans cette innombrable multitude; que, pour remplir sa destinée, il doit *marcher* et *monter*, se sentira grandi, fortifié dans l'acceptation du devoir. Au lieu de lui dire : Tu fus maudit avant ta naissance à cause du premier péché ; et, quoi que tu fasses tu n'accompliras jamais le bien ; toutes tes actions sont essentiellement mauvaises, et tu n'es devant Dieu qu'un *vase de colère* (1) on lui tiendra ce langage :

La Lumière, la Justice, l'Amour, Dieu, enfin, t'attirent vers la perfection pour te rendre éternellement heureux, plus tard en d'autres économies ; sois attentif à ses appels, car l'âme ne meurt point; le corps seul disparaît, comme un vêtement usé, mais l'esprit subsiste et devient alors heureux ou malheureux, selon qu'il a ou non tâché de s'améliorer. Nous emportons en nous-même l'enfer ou le paradis, selon notre énergie dans le bien ou notre faiblesse devant le mal. Dieu qui nous défend de nous venger ne se venge point de nos fautes; mais si nous violons, ici-bas, la loi de justice et d'amour qu'il grava dans nos âmes, nous en ressentirons le remords et nous subirons les suites inévitables de notre conduite, car tout se tient dans l'espace, les événements présents émanent du passé ; l'avenir naîtra du présent, et sans, trop le savoir, jusqu'ici, nous préparons dans une certaine mesure nos destinées futures. Cependant, tous sont appelés et tous arriveront, ce qui sera la plus grande gloire de Dieu et le suprême sceau de sa bonté, de sa toute-puissance ; nous n'avons plus à redouter les peines éternelles, nous ne subirons que les souffrances nécessaires à notre amélioration. Nous devons donc accepter la douleur messagère céleste dont la mission est de nous aider à conquérir de nouvelles qualités ; et comme le professeur ne donne qu'aux élèves avancés des devoirs fatigants et difficiles, ne soyons pas surpris de voir souvent les meilleurs d'entre nous devenir les privilégiés de la souffrance, car le temps de leurs épreuves devient pour eux des phases de progrès. De ces enseignements surgiront pour l'enfant les notions d'immortalité et de responsabilité qui forment les assises du devoir. Il apprendra graduellement à ne rien faire qui puisse diminuer à ses propres yeux son noble titre d'être intelligent et immortel. Alors apparaîtra la dignité humaine palladium désigné de la dégradation morale. Alors, aussi, l'élève comprendra que le seul vrai malheur est de perdre sa propre estime et de mériter le mépris d'autrui.

Le maître animé de ces convictions sera fort auprès de ses élèves : la supériorité de son caractère et de ses principes lui communiquera cet ascendant irrésistible que l'enfant subit avec enthousiasme, car il possède la notion très juste de ce qu'on lui doit ; il sait, instinctivement, qu'on n'a pas le droit de l'insulter ni de l'humilier; et s'il comprend que certaines fautes, d'ailleurs plus rares qu'on ne le croit, appellent une répression, il sent parfaitement, aussi, dans qu'elles limites et sous qu'elles formes elle doit s'exercer.

Combien les vrais éducateurs n'ont-ils pas souffert de voir, jadis, pratiquer dans les écoles des châtiments infamants : bonnet d'âne, agenouillement, écriteaux injurieux, etc. Comment demander à l'écolier ainsi traité de se respecter lui-même? Ne l'a-t-on pas cruellement livré à la risée, disons le mot, au *mépris* de toute l'école ? Qu'a-t-il à ménager ou à perdre aujourd'hui que tous ses condisciples ont lu sur son dos ces mots déshonorants: menteur, voleur etc., que jusque dans la rue ils le poursuivent de leurs huées et même de leurs brutalités? Car, par une logique implacable qui seule suffirait à stygmatiser un tel système, les élèves, forts de l'exemple offert par le maitre, croient accomplir une œuvre méritoire en faisant au coupable tout le mal possible. Ah! si nous en sommes encore à grossir le martyrologe de l'enfant, frappons-le, mais ne le dégradons pas. Sous les coups du moins, il conservera les sympathies de ses camarades et ne se sentira pas mis hors l'humanité. Il pourra penser que son maître est féroce ; mais il ne se regardera pas comme véritablement déchu devant tous et devant lui-même. Laissons, laissons à l'être humain, à peine entré dans ce pauvre monde, cette salutaire terreur qui doit plus tard lui servir de bouclier contre le mal? Laissons-lui sa principale force pour la lutte : la crainte de perdre l'honneur ! Développons-la cette précieuse ressource, et si nous ne voulons pas qu'il devienne méprisable ne lui apprenons pas à se mépriser.

Avez-vous, mesdames, messieurs, observé des fillettes jouant a l'cole en l'absence de toute surveillance ostensible ? Si oui, ce dont je ne doute pas, vous avez dû rem ~uer deux faits: le premier,

(1) Epître de saint Paul aux Romains. Chap IX, vers et 22.

c'est que la nomination de la maitresse a lieu démocratiquement par le suffrage universel et tombe invariablement sur la plus capable moralement parlant; sur une de ces individualités trop rares, dont les qualités imposent la masse et auxquelles cette dernière se soumet d'un consentement unanime.

Dans ce cas, les choses se passent à merveille. Les élèves sont disciplinées et la directrice improvisée se voit sans étonnement obéie et respectée. Inconsciemment, elle se sent faite pour exercer cette paisible domination que, de leur côté, ses compagnes prennent au sérieux; preuve indéniable que *l'esprit de l'école* dépend du maître et non des élèves.

Le deuxième fait que je vous signalais n'est pas moins significatif. Que l'une des plus grandes ou des moins timides s'empare de cette direction éphémère sans être désignée par une autorité native vous voyez aussitot le désordre dominer les cris impuissants de la soi-disant maitresse jusqu'à vous faire absolument illusion ; vous croyez assister aux colères de la vraie directrice quand le caractère de celle-ci la porte à ces excès. Vous avez, en un mots, la photographie vivante de ses faits et gestes avec toutes leurs désastreuses conséquences, amplifiées à plaisir par la malicieuse bande, laquelle ne se doute point qu'aux yeux du spectateur elle fait une mordante critique de la directrice ; car il est certain que si l'on dit avec raison : « Tel maître, tel valet, » on peut tout aussi justement, dire : « Telle direction, telle classe. « L'ensemble des élèves donne la mesure de l'instituteur. Donc pour introduire la dignité dans l'école comme élément d'éducation il deviendra de plus en plus nécessaire de donner personnellement aux enfants l'exemple de ce haut respect de soi-même qui interdit également la faiblesse et la violence. Alors, seulement, on aura sur eux une prise solide. L'exemple est la prédication par excellence. Du reste, nous exagérons les difficultés de la tâche. Si dès l'abord vous traitez les enfants avec justice et bienveillance leur cœur vous est acquis. Ces petits, en somme, et surtout pris en masse, sont éminement entrainables vers le bien.

Rien n'empêche donc de leur inculquer le sentiment de la valeur humaine d'où surgit la dignité personnelle avec le respect et l'amour du prochain. Et qu'on ne pense pas : Les enfants sont trop jeunes et trop légers pour un tel enseignement, j'en ai connu qui, âgés de huit ans, l'écoutaient avec une attention intense et me le demandaient comme une récréation. Sans doute, je le leur donnais dans un langage à leur portée, mais le fond n'en était pas moins sérieux. Leur intérêt ne m'a jamais fait défaut; ils gardaient de ces causeries familières une impression durable, et plusieurs de mes anciennes élèves, aujourd'hui mères de famille, veulent bien m'assurer qu'elles professent avec succès les mêmes principes auprès de leurs enfants et que, fondant comme moi, l'éducation sur la dignité humaine, elles évitent soigneusement de les injurier, mais cherchent plutôt à les faire rentrer en eux-mêmes, à les rendre confus devant leur conscience, lorsqu'ils sont en défaut, évitant sur toute chose de les accuser sans preuve certaine, mais s'adressant dans les cas douteux à leur droiture leur faisant comprendre avec douceur combien ils seraient coupables d'y manquer. Une arme des plus efficaces contre le mensonge et la fausse fierté consiste précisément à convaincre l'enfant, par exemple, que la vraie grandeur sait reconnaître et réparer un tort quel qu'il soit et qu'on s'avilit à chercher des subterfuges pour dissimuler une faute.

En vertu de ce précepte, comme aussi dans la crainte de laisser accuser injustement autrui, non seulement il ne se produirait plus dans nos classes une seule délation, mais quand on demandait : « Mes enfants, qui a fait telle chose que vous savez être défendue ? », aussitôt, rouge de confusion, la coupable levait la main. — C'est moi, disait-elle tout bas, et pas un murmure d'improbation ne s'élevait dans l'école. Nos enfants avaient appris la sévérité pour eux-mêmes et l'indulgence envers les autres. Quant à la répression, elle était toujours la conséquence directe de la faute et n'en excédait jamais la portée. La jeune coupable n'y voyait donc point une sorte de vengeance, pas davantage une cruauté non plus qu'une humiliation, car le fait se bornait autant que possible à réparer le mal commis. La conscience de l'enfant était satisfaite même à travers un surcroît de travail et de peine ; cet acte de justice le relevait à ses propres yeux, comme à ceux de tous, de la déchéance momentanée qu'impliquait la faute. Savoir reconnaître et réparer ses torts était le premier pas vers cette dignité tutélaire faite de vérité, de justice, d'amour et grâce à laquelle on apprend à voir aussi bien une paille dans son propre œil que dans celui du prochain.

Je ne puis, mesdames, messieurs, vous fatiguer en prolongeant cet aperçu philosophico-pédagogique, il faudrait, du reste, un volume pour vous en développer l'application telle que je la comprends. Mais vous lisez entre les lignes et j'espère vous avoir démontré que l'*esprit* évangélique s'y retrouve dans une interprétation plus large où l'âme se sent à l'aise pour travailler à son salut, c'est-à-dire au dépouillement volontaire et journalier de ses imperfections naturelles, dépouillement

qui, semblable à celui de l'or, se fait au creuset de la douleur, sous le feu de cet idéal que nous portons en nous-mêmes et qui, selon notre somme d'énergie, nous dirige plus ou moins rapidement vers les sphères élevées auxquelles nous aspirons.

Faisons-le donc resplendir de tout notre pouvoir chez nos chers enfants, cet idéal révélateur de l'être et de sa destinée ultérieure. Ce miroir divin, où l'on voit à la fois ce qu'on doit devenir et ce qu'on est encore, hélas! Ils se sentiront alors invinciblement attirés vers Dieu dont il émane; ils comprendront toujours mieux que notre prière doit surtout se résumer en ces paroles vingt fois séculaires : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » et qu'ils sont tenus d'aider individuellement à cette réalisation, sous peine d'être en dehors de la loi universelle et de s'y voir ramenés par la douleur. Ils se sentiront vraiment *ouvriers avec Dieu*, dans l'amour dont Jésus laissa le précepte et l'exemple; et nous, éducateurs, ayant rempli notre devoir, nous pourrons, à la fin de notre carrière active, nous retourner vers le chemin parcouru et dire avec sincérité : « Frères, voilà l'école que vous m'aviez confiée ! Je ne fus qu'un humble instrument, insuffisant pour une si noble tâche. Mais, dans mon infirmité, j'ai fait *tout ce que j'ai pu* pour la remplir. Si je n'ai point obtenu un résultat plus complet, pardonnez à mon imperfection originelle et daignez vous rappeler que du moins, j'ai montré, de loin, aux petits, la voie lumineuse qui conduit au bien; que j'ai, de mon mieux, élevé leurs perceptions et leurs sentiments en vue de leurs hautes destinées; que j'ai, enfin, travaillé de toutes mes forces à faire de ces jeunes êtres des caractères nobles, bien trempés qui, pour ce monde, placent au-dessus de tout l'honorabilité de l'individu et la dignité humaine.

S. Rosen Dufaure.

EXTRAITS
TIRÉS
D'EVENOR ET LEUCIPPE
Roman de G. Sand, écrit en 1855

Avant d'assister par l'imagination, — elle seule peut éclairer pour nous une pareille scène, — à l'éclosion de la vie humaine sur notre planète, tâchons de nous faire une idée de cette opération de la nature qui transforme le principe vital de type en type, comme l'alchimiste transmuait les métaux de creuset en creuset.

Je dis : tâchons de nous en faire une idée; je ne dis pas : tâchons d'en surprendre le spectacle. Il échappera toujours à l'appréciation de nos sens, car c'est un mystère complètement divin, un de ces mystères dont la vraie religion nous permet de rechercher les causes et les fins, mais dont l'athéisme le plus froidement attentif ne surprendra jamais le fait palpable.

Le croyant ne l'expliquera pas davantage; mais le croyant aveugle n'y regardera même pas, tandis que le croyant qui veut croire davantage y regardera de tous ses yeux; car plus il y regardera, plus il se convaincra que si tout miracle n'est qu'un fait naturel, par la même raison le moindre des faits de la nature est un miracle sublime de l'auteur de la nature.

Prenez une de ces fleurs que l'on appelle papillonacées, et regardez un papillon. N'est-ce pas le même plan qui a présidé à la structure de ces deux êtres? Regardez vingt ou trente fleurs au hasard, vous trouverez vingt ou trente insectes qui leur ressemblent comme couleur ou comme forme. Certains rapprochements seront même si frappants : l'ophrys-mouche, la mouche-feuille, etc., que vous hésiterez entre l'animal et le végétal.

... Il faut donc se garder de croire qu'aucun type soit le moule palpable d'un autre type. Le seul moule, c'est celui où la nature, c'est-à-dire la substance, mise en mouvement par la pensée divine, a jeté successivement toutes ses épreuves, modifiant le moule même après chaque type, mais d'une manière si délicatement progressive que, d'un type à l'autre, on suit l'enchaînement de l'idée; bien que, du point du départ, un caillou, je suppose, jusqu'au point du dernier résultat, l'homme, il y ait un abîme de siècles et un abîme de ressemblances.

Tel est le divin procédé de la nature. La Genèse nous dit que Dieu opéra autrement, et qu'en six jours il fit l'Univers; les jours de la Genèse sont de vastes allégories pour quiconque veut conserver le respect qu'inspire un monument de la foi de nos pères. Mais Dieu, qui ne nous a pas révélé l'âge de l'Univers, a du moins écrit lui-même la Genèse de notre planète dans les entrailles de cette même planète.

Les philosophes du siècle dernier, repoussant à la fois la superstition folle et la foi sérieuse, se sont demandé avec quoi Dieu avait créé le monde, disant qu'avec rien Dieu même ne pouvait pas faire quelque chose. Ils avaient raison; Dieu ne fait pas l'impossible, parce que devant Celui qui sait tout, l'impossible même n'existe pas.

Dieu n'a pas fait quelque chose avec rien, parce que le *rien* des philosophes railleurs n'existe pas. Quel est donc le coin grand comme l'ongle dans

ce vaste univers où il n'y ait *rien*?... Quand vous croyez avoir la main vide, elle est encore pleine d'atômes insaisissables dont chacun est un monde. Lorsque, dans le sommeil, votre cerveau est vide de jugement, il est encore rempli de songes et d'images.

Ce n'est donc pas de rien et avec rien, c'est avec *tout*, puisque c'est avec la substance universelle animée par l'amour infini, que Dieu, passant d'un type à l'autre, a créé tous les types s'enchaînant les uns aux autres.

...Que l'homme ne se demande pas comment de rien Dieu fait quelque chose; qu'il se demande plutôt comment, de quelque chose, l'homme ne peut rien faire qui ait le cache tineffaçable de l'œuvre de Dieu.

— L'homme est-il le fils du singe? — Ce n'est pas aux naturalistes proprement dits à résoudre la question si horrible; c'est aux savants qui ont étudié la nature en observateurs, en anatomistes, en philosophes, en artistes et en naturalistes. Ils vous diront que l'homme est vraiment le fils de Dieu, tandis que toutes les créatures inférieures ne sont que son ouvrage.

Je cherche vainement le sein
D'où découle notre origine.
Je vois l'arbre — mais la racine?
Mais la souche du genre humain?

Le singe fût-il notre ancêtre?
Rude coup frappé sur l'orgueil!
Soit! mais je trouve cet écueil :
Homme ou singe, qui le fit naître?

Henri BRISSAC.

Rassurons-nous, d'ailleurs : le fruit de l'arbre de la science n'a pas encore été cueilli, et la pauvre Eve n'a pu qu'en respirer avec ardeur le mystérieux parfum. Si ce fruit merveilleux n'était pas encore à l'arbre du paradis, gardé par le dragon de l'ignorance, si nous avions reçu de notre première mère la connaissance nette et durable du bien et du mal, le mal serait détrnit, et le serpent aurait depuis longtemps la tête écrasée. C'est notre ignorance à tant d'égards qui perpétue sur la terre le règne de Satan, car le mal relatif n'est que l'ignorance du bien absolu.

J'ose dire que la différence de la pensée, de l'action et du langage de l'homme, avec la pensée, l'action et le langage des animaux ne me paraît pas établir une distinction assez tranchée entre l'homme et l'animal. L'animal, dans les espèces qui approchent le plus de l'organisation humaine, pense, agit et parle jusqu'à un certain point; et, dans les espèces les plus infimes, il y a encore des instincts de prévoyance et des codes d'association qui entraînent impérieusement la faculté de s'entendre par un langage quelconque. Le monde des fourmis et celui des abeilles ne nous ont pas révélé les mystères de leurs manifestations individuelles. Là, l'industrie et l'activité règnent avec un ordre et une persistance dont le genre humain n'offre aucun exemple. *L'instinct* me paraît un mot bien vague pour expliquer cette uniformité de destinées providentielles des êtres non progressifs. Entend-on par là une loi fatale, résultat matériel de l'organisation? Il n'y a, dans aucune organisation, de résultats purement matériels. Toutee action, tout vouloir vient de l'esprit commandant à la matière. Je ne puis donc voir, entre l'industrie du castor et celle de l'homme, qu'une différence du plus au moins; par conséquent, entre le langage de l'homme et celui du castor que la différence d'une grande extension d'idées à une extension plus limitée.

Et qui osera nous dire qu'aucune langue humaine soit aussi belle, aussi étendue, aussi variée que le chant mystérieux du rossignol? Si l'on considère ce chant commo une simple expression de *joie* et d'amour, où trouver une expression plus complète et plus pénétrante? Si ce n'est qu'une délectation musicale, l'oiseau est un grand artiste; si c'est un langage, l'oiseau est bien éloquent. L'homme l'écoute avec ravissement, et cette mélodie le transporte véritablement dans les rêves de l'Eden.

Si certains animaux nous paraissent muets, c'est que, ou nos perceptions ne sont pas assez fines pour saisir leur voix, ou ils s'entendent au moyen d'une pantomime encore plus insaisissable.

Tout est mystère dans ce monde où nous ne pouvons pénétrer que par l'observation des faits extérieurs.

Une intelligence admirablement départie à chaque espèce dans la mesure de ses besoins produit dans la pensée, dans l'activité, dans le langage de chacune, des résultats analogues en ce qui touche aux instincts de conservation et de reproduction de l'espèce et de l'individu. Toutes savent conserver avec des soins infinis le germe de leur reproduction, soit en lui préparant des demeures d'une solidité et d'une commodité admirables, soit en le déposant dans des retraites et dans des conditions essentiellement favorables à son éclosion.

L'homme est plus que l'ouvrage de Dieu, il est le fils de Dieu. L'essence du principe créateur étant amour, depuis la formation brûlante du roc que nous habitons jusqu'à notre apparition sur ce globe transformé peu à peu en paradis terrestre, nous n'y avons été appelés que par l'amour et pour l'amour.

Les hommes, selon nous, ne sont pas entrés par un couple isolé dans la vie, comme des types dans

une collection. Les mêmes conditions nécessaires d'existence venant à régner pour eux sur la terre, ou sur une notable portion de la terre, l'espèce y a été appelée par le vœu créateur en masses plus ou moins imposantes; une seule graine peut bien envahir un champ, un seul nid peut bien peupler une forêt. Mais l'homme n'est ni plante, ni bête, il a une âme plus étendue qui meurt quand un amour plus étendu que celui qui a pour but la reproduction ne vient pas la féconder.

Les hommes et les femmes ont donc dû éclore par groupes sur les sommets de la terre, aussitôt que le sol, l'air et les fruits se sont harmonisés avec les conditions de la vie humaine. Couronnement de la création, les premiers humains s'y sont trouvés répandus comme les fleurs d'une guirlande qu'une main divine rapproche pour les réunir.

Dieu présidant à toutes les créations de l'univers infini ne dut jamais en abandonner aucune aux simples évolutions de la matière. La matière privée du souffle de la vie spirituelle n'existe en aucun temps, en aucun lieu. Pierres et ossements sont encore les dépôts de la vie organique qui n'attendent que les combinaisons nécessaires (l hymen divin) pour servir de sanctuaires ou de foyers à l'éclosion d'une vie nouvelle. Là où la vie est inerte elle n'a pas cessé d'être. Elle sommeille ou elle attend, et, que la vie repose ou s'arrête, qu'elle s'agite mécaniquement ou qu'elle ait conscience de sa volonté, qu'elle rêve ou qu'elle pense, qu'elle engendre ou qu'elle aime, toujours l'amour divin plane sur elle, la résout, la remanie, la protège et la perpétue.

Je n'admets pas que nous retournions dans le corps des animaux, mais j'admets que nous pouvons, par notre faute, descendre dans la hiérarchie des mondes et subir notre expiation dans le chaos douloureux de quelque création en travail. Quant à notre destinée ici-bas, il y a longtemps qu'on l'a comparée à un purgatoire, et il est fort possible qu'il ne soit pas autre chose.

Or, comme ce n'est ni d'un Esquimau ni d'un Cafre que nous recherchons la trace dans le premier âge, comme c'est à un homme blanc ou tout au plus doré par un bienfaisant soleil que voulons nous intéresser, il nous faut admettre que cet homme, semblable à nous, est né sous une latitude où nous pourrions naître et nous développer sans souffrance. Comme nous admettons plusieurs berceaux différents et plusieurs groupes épars, que chacun de nous cherche dans ses souvenirs d'avant la naissance et dans ses souvenirs de la vie présente qui semblent s'enchaîner les uns aux autres par je ne sais quel incompréhensible mirage, il nous est arrivé à tous d'être saisis à la vue de certaines personnes, de certaines demeures et de certains paysages, d'une vague réminiscence impossible à expliquer, comme si un abîme de ténèbres nous séparait du moment où nous sommes, et de celu où nous avons déjà été dans des circonstances analogues. Deux amis, deux époux qui parcourent ensemble un lieu enchanté se demandent et se persuadent aisément qu'ils l'ont déjà vu et déjà parcouru ensemble, qu'ils se sont déjà aimés en ce lieu, dans un temps que leur mémoire ne peut préciser, mais dont elle leur retrace les images fugitives et les délicieuses émotions.

Extrait de l'introduction du roman d'Evenor et Leucippe de George Sand.

En lisant cet ouvrage on ne peut douter que cet esprit supérieur croyait à Dieu et aux existences antérieures, par conséquent à l'immortalité de l'âme. Aussi j'ai voulu vous communiquer ces idées sortant d'une plume si élevée, parce que, selon moi, la croyance d'un auteur distingué en impose aux incrédules qui n'osent les traiter de sots et d'idiots.

31 mai 1888. HUET.

SPIRITISME EXPERIMENTAL

Nice, 2 juin 1888.

Monsieur le rédacteur,

Vous serez peut-être étonné de voir au bas de cette lettre un nom qui vous est encore peu connu, étant celui d'un simple abonné à votre journal, mais de quelqu'un qui partage de tout cœur vos croyances et qui, par cela même, se croit excusé de le faire.

Nice, la ville du soleil, méritait de prendre place à la lumière spirite. Une personne qui s'occupe depuis longtemps de spiritisme, Mme Chaumont, et qui passe tous les hivers ici, recevait chez elle toutes les semaines, et j'ai suivi réguliérement ces séances. D'abord, venu en curieux, j'ai bientôt été obligé de me rendre à l'évidence des manifestations et de convenir qu'il est impossible de nier l'influence des esprits dans les phénomènes spirites. Mme Chaumont étant partie, j'ai continué son œuvre. Je reçois réguliément chaque semaine, chez moi, les personnes qui composaient notre groupe, et les manifestotions, loin de diminuer, n'ont fait que progresser de séance en séance. Maintenant, le groupe spirite forme un noyau solide, et tous ceux qui viennent pour la première fois à nos séances laissent leur incrédulité sur le seuil et s'en vont convaincus. — Je veux vous citer le fait suivant, qui est fort remarquable, car il prouve par l'évidence l'influence des esprits et la passivité des médiums qui leur servent d'interprètes :

Mercredi dernier, à notre séance habituelle, se trouvait M. M..., qui est bon médium, voyant, écrivain et somnambule. Plusieurs fois, un esprit mystificateur, qui vient à toutes nos réunions, avait essayé d'endormir ce médium par l'effet de la table; mais celui-ci s'en défiait et résistait, craignant d'être victime de la méchanceté de cet esprit. Mais cette fois, malgré tout son vouloir, il lui fut impossible de voir les esprits comme à son habitude, et tout à coup, pris d'une invincible envie d'écrire, il traça ces mots dictés par l'esprit : « Il faut bander les yeux du médium. » On le fit avec l'assentiment de M. M..., qui écrivit aussitôt : « Il faut le laisser ; au bout de dix minutes, il va s'endormir ; je m'emparerai de lui, et je répondrai à vos questions. Ne lui dites rien de tout ceci et cachez-lui ce que j'ai écrit. »

M. M... demanda qu'on lui lût ce qu'il venait d'écrire, et M. Sardy, un des assistants, commença à lire à haute voix ; mais aussitôt il fut forcé de s'arrêter, et l'esprit écrivit sur-le-champ : « Lisez à voix basse, Sardy ». Ce qu'il fit. Au bout de quelques minutes, M. M... s'endormit, et bientôt l'esprit parla par sa bouche d'une voix étrange, qui n'avait rien d'humain.

Je ne vous rapporterai pas ses paroles, qui n'ont rien d'intéressant, l'esprit qui en était l'instigateur étant très frivole.

Au bout de dix minutes, M. M... se réveilla, et nous lui persuadâmes facilement qu'il s'était assoupi quelques instants.

Ce fait prouve évidemment que M. M... ignore absolument ce qu'il écrit sous l'influence des esprits et est donc une démonstration formelle de la réalité des communicaations spirites écrites par les médiums écrivains.

Enfin, l'extraordinaire habileté déployée par l'esprit pour endormir ce jeune homme contre sa volonté, dénote une puissance surnaturelle d'autant plus évidente que, parmi tous les spectateurs, il n'y avait personne ayant le moindre pouvoir magnétique.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'expression de ma considération distinguée.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Louis Erhard.

21 bis, rue Meyerbeer (Nice).

Rochefort, 23 avril, 1888.

Chère Madame Fropo,

à Paris,

Voici un fait qui s'est passé il y a peu de temps à Rochefort et qui m'a semblé assez intéressant pour vous le communiquer :

L'INFIRMIER INFIDELE

Un infirmier de l'hôpital militaire de R... se trouvait au chevet d'un malade, où il était de service.

Le malade était un jeune homme de bonne famille ; ses parents lui avaient envoyé deux cents francs en or ; il les avait placés dans une ceinture autour de ses reins. Il mourut dans la nuit.

L'infirmier se trouvant seul et sachant que le moribond n'avait pas déclaré au bureau la somme qu'il avait sur lui, poussé par l'esprit de lucre et de malhonnêteté s'empara *subrepto* de la ceinture et de son contenu, sans aucun scrupule, car, disait-il, lorsque l'on est mort tout est mort. Personne ne l'avait vu commettre la mauvaise action, donc il se trouvait à l'abri de toute revendication.

Quelques mois plus tard, après ce rapt indélicat, l'infirmier qui s'était obstiné à nier aux parents du défunt, qui avaient réclamé à l'administration les deux cents francs de leur fils, en affirmant n'avoir pas vu cet argent — tomba lui-même malade ; ses deux jambes enflèrent d'une manière inquiétante. C'est alors, qu'ayant entendu parler de la réputation d'un médium, qui, disait-on obtenait des communications qui amenaient des guérisons, il alla, sans trop de confiance, essayer d'obtenir quelque chose. Il ne connaissait nullement le spiritisme, pas plus qu'il n'était connu lui-même de la personne.

Après les préliminaires de l'évocation, l'esprit qui se communiquait ordinairement ne se manifesta pas, mais bientôt un esprit s'empara de la main du médium et traça la communication suivante :

« Tu t'es approprié mon petit trésor, tu m'as « donc volé ; tu pensais ne pas être vu, mais moi, « j'étais à tes côtés, tu as caché les deux cents francs « en or dans tel endroit de ta chambre. Je ne suis « pas méchant, je pourrais te perdre ; je n'en ferai « rien si tu renvoies immédiatement cette somme « à mes parents, qui en ont besoin ; — fais-le sans « tarder. — Je ne poursuivrai pas une vengeance « contre toi, je ne t'en veux pas ; je tiens à te prou- « ver que les esprits existent, c'est une manifestation « qui aura sur toi et sur ta vie une grande in- « fluence, car ce fait t'arrêtera sur la pente fatale « où tu as glissé ! ! — Du reste pour te prouver « l'action que nous avons sur certaines natures, « sois assuré que l'inflammation de tes jambes dis- « paraîtra aussitôt que tu auras fait ton devoir « d'honnête homme. »

Je ne vous décrirai pas la stupéfaction de l'infirmier, ni sa honte, mais je vous dirai que, frappé

de voir son secret trahi par sa victime, il se résolut à la restitution.

Il envoya à la famille la somme volée. Et, chose bien remarquable, quelques jours après l'enflure de ses jambes disparut comme par enchantement.

P. S. — Je tiens ce fait authentique de notre frère M. Ginodeau.

Al. Delanne.

Une Vision funèbre

Nous lisons dans le *Lyon républicain* du 12 mars le récit suivant :

On télégraphie le récit suivant qui n'est peut-être dû qu'à l'imagination d'un correspondant, mais qui n'en est pas moins curieux :

« Berlin, 11 mars.

« Une scène effrayante s'est passée au lit de mort de l'empereur Guillaume.

« Quelques minutes avant d'entrer en agonie, le délire s'est emparé du vieux souverain et alors on raconte que dans un éclair rapide il a revécu sa vie passée et que ses souvenirs se sont précisément portés sur la sanglante période de 1870 à laquelle il doit sa couronne.

« Une vision funèbre l'a ébloui ; il a vu les champs ensanglantés de Gravelotte, de Saint-Privat, de Sedan ; il a revu les villes bombardées s'écroulant enflammées, sous les obus, tandis que sous les décombres s'échappaient plaintifs les gémissements des femmes, des vieillards, des enfants massacrés. Epouvantable spectacle à ce lit de mort que cette vision terrible, provoquée par le remords et dans laquelle le vieux monarque a vu défiler les morts, les blessés, les prisonniers hâves qui devaient mourir dans quelque forteresse allemande — toutes les victimes de son ambition et de son implacable cruauté.

« Les assistants, remués jusqu'au fond de l'âme, se penchaient épouvantés vers le lit de mort de l'Empereur et tâchaient de saisir le sens des paroles entrecoupées qui s'échappaient de ses lèvres ; c'est ainsi, dit-on, qu'ils ont entendu proférer par l'Empereur les noms de plusieurs généraux francais : Chanzy, Faidherbe, Douay, Mac-Mahon, Bourbaki, tous ceux qui ont essayé de défendre contre lui par la fortune des armes et l'honneur national et le sol de leur patrie.

« Si la nouvelle n'est pas inventée, si elle est vraie, quel caractère de grandeur tragique ne revêt-elle pas, et quelle leçon effrayante pour l'héritier futur du vieil Empereur, auquel on prête les visées guerrières et les ambitions conquérantes de son aïeul ! »

Correspondance

Clermont-Ferrand, 24 mars 1888.

Monsieur,

Je vous envoie le compte rendu aussi exact que possible de deux sermons prêchés à l'église des Minimes par le R. P. jésuite Huguet, prédicateur du carême. En ce moment l'étude des phénomènes magnétiques et spirites fait de grands progrès à Clermont, des professeurs de la faculté et du lycée, des étudiants, quelques membres de la rédaction d'un journal local et plusieurs prêtres intelligents s'en occupent. Il serait peut-être bon de relever ces erreurs, mais nous n'avons ici aucun conférencier; nous vous soumettons la question et si vous jugez une réponse nécessaire nous serions heureux de la voir dans votre journal qui commence à être connu à Clermont. C'est la troisième fois que le spiritisme est attaqué en chaire, depuis le premier janvier, par le P. Juteau, des Frères prêcheurs, prédicateur du carême à la cathédrale et par l'abbé Naellet, curé des Minimes.

Conférence du mercredi 14 mars

En dépit de la science matérialiste et athée, les manifestations d'êtres spirituels existent ; d'abord, Dieu peut se communiquer, Jésus-Christ aussi : il apparut à ses apôtres après sa mort, et enfin la sainte Vierge : Je ne citerai que les exemples de Lourdes et de la Salette. Dieu permet aussi aux âmes des saints et aux anges gardiens de se faire voir à ceux qui sont dignes de cette faveur ; *le fait existe et est peut-être plus fréquent qu'on ne le pense.* Il a même permis à des âmes du purgatoire et de damnés de se manifester pour servir de leçon aux hommes : si on n'admet pas ces apparitions, il faut déchirer la moitié des pages de la Bible Mais c'est le démon, ce singe de Dieu qui se manifeste presque toujours; il a tenté Jésus-Christ dans le désert; mais il ne peut le faire qu'avec la permission de Dieu : l'histoire de Job l'atteste. Dieu a donné au démon la permission de tenter les hommes non pour le plaisir de les faire souffrir, mais pour mettre leur foi à l'épreuve; c'est lui qui est le princioal auteur des phénomènes de la magie, des tables tournantes, des devins, que nous examinerons dans la prochaine conférence.

Conférence du vendredi 16 mars

Quand on perd la grâce on perd l'amitié de son Dieu et on tombe sous l'influence des démons. Ce dernier est adoré publiquement par les libres penseurs athées et par les francs-maçons. Un de ces hommes disait : Dieu, c'est le mal ; cet homme, c'est Proudhon et, dans ses œuvres, il a laissé une

prière à Satan. Quelques personnes voient des esprits partout, dans l'intérêt de la société nous devons en parler.

D'abord, que penser des diseuses de bonne aventure? La plupart sont des escrocs qui exploitent la bêtise humaine, les consultants ne sont pas possédés du démon mais par la bêtise.

Pour les somnambules c'est la même chose.

Pour les phénomènes de somnambulisme scientifique ou de double vision, l'église, pas plus que la science ne les explique, mais il est imprudent de s'en occuper car Satan peut en profiter pour y exercer son métier. Donc, dans sa prévoyance, l'Eglise interdit la pratique de ces phénomènes.

Le phénomène des tables tournantes ne s'explique pas non plus, Satan peut s'en servir aussi, l'église l'interdit, je crois, sous peine de péché, car si Satan intervient, on peut faire un pacte sinon explicite du moins implicite avec le démon.

Je viens de lire un gros volume résumé de la science à ce sujet : L'hypnotisme au point de vue médico-légal, par Gille de la Tourette, je crois; l'auteur conclut que, à cause du temps d'anémie et de surexcitation nerveuse que nous traversons, il n'est pas prudent de se servir de l'hypnotisme même en médecine puisque ses causes ne sont pas connues.

L'évêque de Lausanne a demandé à Rome si l'usage de l'hypnotisme était permis, même pour guérir, il lui a été répondu non, car la personnalité de la personne soumise à l'expérience ne lui appartient plus et le démon peut intervenir. Nous devons donc obéir à l'église et nous rappeler que nous ne devons sacrifier notre personnalité qu'à Dieu seul.

Quant au spiritisme, il n'est pris au sérieux que par des personnes crédules qui se préoccupent du sort de l'âme de leurs parents; si elles observaient les lois de l'Eglise elles sauraient le sort qui les attend. Le traité dont j'ai parlé nous prévient que les spirites et médiums ne sont ordinairement que de vulgaires charlatans qui ne cherchent qu'à gagner de l'argent. Je ne saurais l'affirmer, ne connaissant aucun spirite. Le démon s'en sert pour faire croire à la présence d'esprits, mais l'Eglise enseigne que les âmes, après la mort, n'errent pas, qu'elles vont en purgatoire si elles n'ont pas satisfait à la justice divine, en paradis ou en enfer, où elles restent éternellement, notez bien ce mot éternellement. S'il en était autrement, il faudrait admettre la métempsycose et l'Eglise ayant condamné cette doctrine, on l'approuve explicitement en assistant à une séance spirite. Je finis cette conférence qui peut vous paraître fastidieuse sans vous citer d'autres faits qui pourraient avoir une influence nuisible sur certaines intelligences.

Fontaine-Française (Côte-d'Or), le 17 mars 1888

Madame, Sophie Rosen Dufaure

A une époque déjà éloignée, j'ai eu l'honneur de vous écrire pour vous entretenir de phénomènes magnétiques; vous avez daigné me répondre avec une si rare et une si gracieuse bienveillance, que je considère comme un devoir bien respectueux de vous écrire de nouveau, pour vous causer encore de magnétisme. J'ai lu, et relu, avec passion, votre savant ouvrage, *le magnétisme curatif au foyer domestique*. Après l'avoir médité, j'ai essayé de magnétiser quelques personnes atteintes de *bobos;* j'ai réussi à en soulager et même à en guérir. Le 16 août 1883, mes facultés fluidiques guérissantes avaient bien grandi, puisqu'en revenant en chemin de fer de Nevers (Nièvre) à Dijon (Côte-d'Or), j'ai fait marcher librement, un malheureux boiteux, porteur de deux béquilles, que l'on avait, à la gare de Bours (Nièvre), au moyen de quatre hommes, hissé dans un modeste vagon de troisième classe où je me trouvais. Ce malheureux homme, âgé de 41 ans, était envoyé par la municipalité de Bours, à l'hospice de Luzy (Nièvre), pour y recevoir des soins. Chemin faisant, il m'est venu à la pensée de magnétiser du regard, à la façon du zouave Jacob, que je connais, cet invalide du travail. Après 55 minutes d'efforts, les tremblements nerveux du malade avaint disparu; il était très calme; je me levai, et je lui fis quelques grandes *passes longitudinales*. Il faisait très chaud; la voiture était au grand complet et bien composée, les voyageurs en me voyant faire de grandes *passes* au malheureux martyr, me prirent, les uns, pour un fou, un toqué, c'était bien leur droit, les autres pour un magnétiseur. Arrivé à la gare de Luzy, où le train prenait 10 minutes d'arrêt, je me suis souvenu que le Christ avait dit au paralytique qu'il venait de guérir : Levez-vous et marchez!... Je dis à mon boiteux, descendez *seul* de voiture? Il m'obéit, descendit *seul*, puis se promena gaillardement sur le trottoir, avec ses deux béquilles sur ses épaules. Une vingtaine de personnes descendirent à la gare de Luzy. Tous ces voyageurs qui avaient été témoins du phénomène, qu'ils qualifiaient de miracle, voulaient me retenir à Luzy pour apprendre qui j'étais; je les remerciai du meilleur de mon cœur; le train se mit en mouvement et je poursuivis ma route sur Dijon. Voilà madame, le premier effet magnétique sérieux, que j'ai eu le bonheur d'obtenir, en vertu des instructions que j'ai puisées dans votre charmant et savant ouvrage. Daignez me permettre de vous en dédier le récit, en témoignage de ma vive et sincère reconnaissance.

Depuis ce jour, mes facultés fluidiques se déve-

loppèrent encore. Dieu m'avait accordé la grâce de me faire médium guérisseur. Malgré que je sois condamné à végéter dans un pays bondé d'incrédules et de matérialistes, je compte par centaines les guérisons ou les soulagements que j'ai obtenus; et, chose étrange, si je n'étais pas porteur de lettres de remerciements de personnes honnorables que j'ai guéries, les 9/10 des malades débarrassés de leurs sooffrances n'oseraient pas, craignant la raillerie, avouer qu'ils l'ont été par mes petits moyens, si mes visites et mes médicaments égalaient le prix de ceux des médecins de Paris, ma clientèle serait nombreuse; mais comme le tout réuni coûte moins que zéro, on refuse de croire au don que j'ai reçu de Dieu.

Permettez-moi madame, d'avoir encore recours à vos connaissances et de vous adresser quelques questions.

1° Le magnétiseur, ou le médium guérisseur, dans le but de se rendre utile, est toujours, je le sens, guidé par l'élan de son âme et de son cœur; dans cette hypothèse, n'est-il pas exposé à s'inoculer le mal qu'il cherche à faire disparaître de chez son malade ?

2° Si ce cas existe réellement, le médium guérisseur peut-il l'éviter, et, pour y arriver, comment doit-il s'y prendre?

3° Un médium guérisseur étant malade, peut-il s'appliquer ses propres fluides, en appelant à son secours les bons Esprits?

Pardonnez-moi, madame, cette longue lettre mal écrite et mal rédigée, car je n'ai plus l'habitude de m'exprimer en français. J'ai fait d'assez bonnes études, mais à peine sorti du collège je suis devenu l'homme des bois, des champs et des usines métallurgiques, m'étant sincèrement et très respectueusement attaché à devenir l'administrateur de la grande fortune de l'un des puissants de la terre, avec lequel je suis resté quarante-deux années consécutives ma vie a été bien laborieuse, fleurie d'ennuis de toutes sortes, ce qui m'a empêché d'apprendre comme beaucoup de mes collègues, à m'enrichir; ce que je ne regrette nullement. Pardonnez-moi encore cette digression tout à fait en dehors du cadre de cette lettre, et qui doit médiocrement vous intéresser.

Daignez agréer, madame, l'expression de mes sentiments de spirite, et la nouvelle assurance de ma considération la plus distinguée.

MAGNIEUX LOUIS.

Lyon, le 25 avril 1888.

Cher monsieur Delanne,

Vous trouverez ci-inclus un sonnet acrostiche, que vient de me dédier un de mes amis à qui, dans une récente visite, j'ai expliqué *grosso modo* le spiritisme. Faire un sonnet correct c'est déjà difficile, mais se soumettre encore à la règle difficultueuse de l'acrostiche, cela devient un tour de force, à la condition toutefois que les pensées y exprimées aient quelque valeur. Je trouve celui que je vous envoie assez réussi sous tous les rapports, et je ne vous le cache pas, vous me feriez un plaisir extrême de vouloir bien insister auprès de votre fils pour qu'il soit inséré dans un des plus prochains numéros du *Spiritisme*. Je vous demande cela uniquement pour plaire et encourager ce nouvel ami déclassé et délaissé, qui vit trop isolé dans une campagne de l'Ardèche, pauvre après avoir été riche; quand je l'ai connu il devenait misanthrope, notre doctrine, je l'espère, en fera un philanthrope. Donc si j'insiste, croyez bien que c'est seulement pour être agréable à mon ami. Je regrette que mon nom ait été le prétexte de ce sonnet, mais il peut être inséré sans faire valoir les acrostiches, de façon que les lecteurs le prennent pour un sonnet ordinaire, mais vous êtes complètement libre pour la manière d'exécuter ce détail, je le laisse à votre haute appréciation, vous avez carte blanche.

Mon travail quotidien ne me permet pas de consacrer beaucoup de temps à l'étude des faits spirites, mais magnétisant depuis six semaines, une demi-heure par jour, une petite fille de huit ans, atteinte de constipation chronique et rebelle et de fortes crises (que depuis trois ans quinze médecins ont inutilement traitée en aggravant sa maladie par des traitements impropres), je suis arrivé, avec l'aide de ma somnambule et d'un médecin désincarné qui prend le nom de Wilky, à une guérison qui ne tardera pas à être complète, je me propose de vous en faire alors le récit détaillé, et vous soumettre en même temps les quelques remarques que j'ai faites sur le somnambulisme lucide provoqué, dont M. Buchner, le matérialiste, à l'air de vouloir nier la réalité, tout en avouant qu'il n'a jamais rien vu, ce qui n'est pas fort de sa part.

Dans l'espoir que rien ne s'opposera à l'envie que j'ai de satisfaire mon ami, veuillez agréer, monsieur Delanne, les plus cordiales salutations de ma femme avec les miennes. Vous voudrez bien faire nos amitiés à M. Gabriel et présenter nos hommages respectueux à Mme Delanne, que nous n'avons pas encore ni l'honneur ni le plaisir de connaître.

H. GINESTET.

SONNET ACROTISCHE

Adressé à M. GINESTET, spirite de Lyon

par un Nouvel Adepte.

Gravir !.. *Sursum corda !..* telle est votre devise :
Il n'est pas dans le monde un coin inhabité,
Ni dans les cieux sans fond une place indivise ;
Esprit, l'homme pour vous a jadis existé.

Si parfois en sursaut l'être humain se ravise
Tremblant sous un rayon longtemps intercepté,
Est-ce que la lumière intense qui le grise
— Ténèbre jusque-là — n'a pas quand même été ?.

Univers repeuplé, l'univers se transforme :
Rien que dans cent mille ans dans la matière énorme
Bien des soleils éteints ne se feront plus voir.

Ainsi l'orgueilleux fait, l'ignorant qui s'irrite
Indigné sottement au seul nom de spirite,
Ne perdrait pas son temps s'il cherchait à savoir.

Gabriel MARIS.

Colombier-le-Vieux, 24 avril 1888.

SOUVENIRS D'UN SPIRITE

Tel est le titre d'un volume qui vient de paraître, 6, rue Saint-Lazare, à Paris. Il est signé Armand Greslez.

M. Armand Greslez, de Sétif (Algérie), est bien connu de la presse spirite et de ses lecteurs, car il collabora un peu partout (au moins une trentaine d'années) avec elle pour l'affirmation de ses idées.

Ce volume est un ensemble de communications et de faits médianimiques obtenus par différents sujets dans es groupes avec lesquels l'auteur était constamment en rapport à différentes époques de sa vie.

Ce n'est pas un livre doctrinaire, loin s'en faut; on y retrouve en maints endroits les théories que notre collègue a énoncées dans ses correspondances et ses polémiques avec les journaux spirites.

Il affirme une fois de plus une foi profonde aux révélations de ses guides, dans lesquels, du reste, il avait une confiance absolue.

Nous ne partageons pas toutes les idées de M. Greslez, dont quelques-unes ont été combattues par nous ; mais, néanmoins, cet ouvrage est bon à lire, à titre de renseignements primitifs, sur la première période des dictées données par les Esprits qui ont collaboré dès l'origine à la divulgation du spiritisme.

Nous ne pouvons que rendre hommage au dévouement de ce frère en croyance, qui a lutté si longtemps envers et contre tous, et a même souffert pour faire triompher notre doctrine.

Il a été un des premiers à la peine, il doit être aujourd'hui à l'honneur.

La science des réincarnations, pour nous servir de son expression, est un des meilleurs passages de ce volume intéressant à plus d'un titre.

Le Bibliophile.



AVIS

Fédération spirite Brésilienne. — Rue du Club-Gymnastique, 17

Rio de Janeiro, le 1888

Monsieur le rédacteur,

La Fédération Spirite Brésilienne a l'extrême honneur de porter à votre connaissance qu'elle se trouve actuellement établie à la rue du Club-Gymnastique, n° 17, où doit être adressée toute la correspondance, soit la correspondance relative à des sujets sociaux, soit celle qui a rapport au *Reformador*, son organe.

Dans le but d'étendre davantage les vues — la propagande active et tenace, — indépendamment des conférences publiques, qu'elle a coutume de faire dans une saison appropriée de l'année, indépendamment de la manutention de son périodique, la Fédération a délibéré de plus d'avoir tous les soirs à la disposition des spirites une salle de conversation, où l'échange d'idées devra apporter, avec renfort d'illustration, une espèce de fraternité entre les co-sectaires des mêmes idées.

Comme achèvement de la tâche à laquelle elle s'est consacrée, la Fédération est en train d'organiser une bibliothèque exclusivement spirite, où se trouve déjà ouvert un cabinet de lecture pour le public en général, à la disposition duquel elle met le peu de livres qu'elle possède pour le moment.

La Fédération espère que son collègue de presse continuera l'échange avec le *Reformador*.

J. F. PINTO, *secrétaire.*

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 14 20 centimes le Numero. (2e QUINZAINE) JUILLET 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef: GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE



LES DESTINÉES DE L'AME

PAR ARSÈNE HOUSSAYE (1).

Nous extrayons de cet ouvrage les faits suivants :

Les philosophes spiritualistes se rapprochent beaucoup de l'idée chrétienne. Lisez Platon. Vous croiriez entendre la voix d'un solitaire méditant au pied de la croix, mêmes soupirs de l'âme ayant le mal du ciel, même dédain du monde où les formes extérieures ne sont que les masques des idées divines, même révolte contre les illusions des sens, même élégie sur les misères et les vanités de l'homme qui cherche à saisir le pâle fantôme des choses.

L'univers étant la révélation matérielle du Verbe, c'est au Verbe qu'il faut remonter, si l'on veut se désaltérer dans les sources mêmes de la vie. L'organisation des êtres créés n'est point le principe ni la cause de leurs facultés ; c'en est au contraire la limite.

Le principe de tout, c'est l'âme. Cette âme née de Dieu, aspire vers Dieu. Elle languit dans l'énervante prison du corps, dans le cercle étroit de l'existence terrestre, dans le monde des apparences grossières et matérielles. Les sens peuvent bien s'enivrer à la coupe que lui présentent les molles voluptés, mais l'âme, elle, ne s'abreuve point de cette liqueur perfide. Esprit, elle met son bonheur dans les choses de l'esprit. Sa vie est l'exercice de sa pensée. Tout ce qui développe la faculté de concevoir et d'aimer est un bien. Tout ce qui l'étreint est un mal. La mort qui desserre les liens de la prison éternelle ne saurait donc être pour l'homme que le plus heureux des événements. La mort soulève le couvercle de plomb sous lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement. Ainsi la mort n'est pas la mort, *c'est le commencement de l'immortalité.*

Mais que devient l'âme au sortir de sa captivité ?

Les philosophes le demandent aux prêtres, les poètes le demandent aux étoiles. La migration des ames dans les sphères célestes est une idée platonicienne ; mais pour peu qu'on interroge les monuments de l'antiquité, on voit que Platon avait reçu cette tradition de l'Egypte, où elle était depuis longtemps conservée dans les temples.

Il est essentiel de pénétrer les profondeurs de cette croyance.

L'âme a été créée pour être unie à Dieu ; mais le fini ne peut comprendre l'infini. Tout ce que l'âme humaine peut espérer, c'est donc de se rapprocher toujours de ce centre de vie universelle sans jamais y atteindre. Les mondes innombrables dispersés

(1) Il nous a paru intéressant de reproduire ces vues d'un penseur célèbre dont on peut discuter certaines opinions mais dont on ne saurait ne point admirer la profondeur et la sincérité. Constatons, au reste, l'étroit rapport existant entre ses opinions et les nôtres.

dans le ciel sont autant de degrés par lesquels passent les âmes pour s'initier à la science et à l'amour. Cette hiérarchie des mondes qui communiquent les uns aux autres par des liens mystérieux, constitue les échelles des épreuves où la pensée s'élève éternellement.

L'une monte d'une sphère inférieure à une sphère supérieure ; toujours *mourant et renaissant*, l'homme va d'étoile en étoile cherchant Dieu à travers l'espace et le temps, ne le trouvant jamais face à face, mais faisant tomber successivement les barrières et les voiles que le séparent de la lumière increée . . . .

Les panthéistes croient à la nature, à la matière éternelle inséparable de l'esprit. Dieu pour eux est l'océan des choses ; comme saint Paul, ils vivent, ils respirent, ils se meuvent en lui. Les âmes sont des émanations. Soumises aux évolutions du temps, elles changent, elles se transforment, elles voyagent dans l'infini. Ce qu'elles étaient hier, elles ne le seront plus demain ; car la figure du monde passe et nous passons avec elle. Le mouvement est la loi de tout ce qui vit. Ce qui se rencontre le moins au fond des rêves du panthéisme, c'est l'idée de l'anéantissement. Loin de là, tout ce qui vit a vécu et vivra. La destruction n'est qu'une des formes de l'immortalité. Les panthéistes se rapprochent beaucoup plus des mystiques chrétiens que des maté rialistes. Pour eux la pensée humaine se montre coéternelle à Dieu, dont elle n'est d'ailleurs qu'un rayonnement. Vouloir que cette pensée finisse serait le désir de la philosophie ; elle se développe au contraire comme la vie se développe dans l'univers.

Que les âmes renaissent, c'est un point sur lequel tous les panthéistes sont d'accord, mais où et comment renaissent-elles ?

Retournent-elles à l'humanité pour s'en détacher de nouveau ?

Les hommes qui vivent maintenant à la surface de la terre sont-ils les mêmes qui vivaient il y a dix ou douze mille ans ? Et le *moi*, qui est le juste orgueil de toute vertu, de toute grandeur, de toute intelligence, s'effacerait-il comme une figure dans les nuages ?

De quoi me sert de renaître si, en revenant de ce monde, *je perds les amours et les amitiés de mes existences antérieures* ?

Une vie dont je n'ai plus le souvenir, n'est qu'un jour de plus. J'ai été, dites-vous, que m'importe, si ce que j'ai été autrefois s'est effacé comme la trace d'une hirondelle qui effleure l'eau ?

L'humanité se continue sans doute, les progrès se succèdent et j'hérite du travail de mes devanciers sur le globe ; mais si la part que j'ai prise à ces conquêtes est rayée du livre de la conscience, je n'ai pas vécu. Cette mémoire des faits accomplis, des existences révolues, je l'acquerrai, dites-vous. dans les âges futurs ; soit, mais jusque là j'ai le droit de soutenir que la nature a été injuste en m'imposant le fardeau d'une continuité dont elle me refuse le sentiment.

Et puis quel horizon présentez-vous à ma pensée inquiète à mon insatiable soif d'espérance ? un monde dont les jouissances me sont déjà connues, dont les maux l'emportent toujours sur les biens. Renaître ainsi ce n'est pas renaître, c'est recommencer la mort !

Ces objections sont irréfutables. Il faut pourtant embrasser ce système dans son ensemble. *La vie de l'humanité* n'est pas bornée aux destinées de notre globe. Ce monde finira ; c'est le sort de tout ce qui a eu un commencement, d'avoir une fin, et l'humanité sera transportée dans une nouvelle planète, où ses facultés s'agrandiront avec le théâtre même de la vie. Platon réapparaît ici avec son rayonnement.

Si maintenant nous ramenons dans la lumière les diverses doctrines religieuses et philosophiques, nous verrons qu'elles s'accordent à ne point regarder notre passage sur la terre comme le terme de l'existence humaine.

Notre globe n'est pas le centre de la mécanique céleste, il n'en est qu'un des organes. La vie sous les formes que lui impose la nature de notre sphère ne saurait être non plus la conclusion de nos destinées.

Ce qu'il faut maintenir, tout en croyant avec les panthéistes aux transformations de la matière, c'est la perpétuité du *moi*. Perdre le sentiment et le souvenir de l'existence, ce serait perdre tout ce qui nous console de vivre. L'amour est une des formes de la mémoire. Or, si l'amour est, comme le disait Spinosa, le lien et l'harmonie des etres, l'âme ne cesserait de se rappeler le passé qu'en tombant dans l'impossible nuit du néant.

Un prêtre de Brahma se prosterna devant ses autels en lui disant : « O mon maître, dis-moi si j'ai une âme immortelle, dis-moi pourquoi tu m'as donné cette âme, dis-moi ce que deviendra cette âme après ma mort ? »

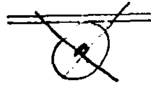
Brahma lui répondit par ce seul mot : *Demain*.

Le lendemain le prêtre n'étant pas plus savant, interrogea encore Brahma, et Brahma lui répondit : *Demain*.

Et tous les jours même question et même réponse.

Quand le prêtre de Brahma mourut, il comprit, car *il se retrouva* ! Voilà le mot.

ARSÈNE HOUSSAYE.



DESCRIPTION

D'UN MONDE SUPÉRIEUR A LA TERRE[1]

. . . .
. . . . . . L'univers n'a pas été formé tout d'une pièce à l'origine des choses. Cette origine même n'existe pas. Nous trouvons dans l'espace des soleils de tous les âges. Il en est d'anciens, il en est de nouveaux..

Ici des berceaux, là-bas des tombes. Si les premières créations formées par la « matière et l'énergie » ne s'étaient pas renouvelées, il n'y aurait plus d'univers. Toute l'énergie primitive qui eût animé les soleils serait épuisée. De même qu'en parcourant une forêt, nous rencontrons sur nos pas des chênes en ruine, des arbres verts et des pousses nouvelles, de même le voyageur céleste rencontre dans l'espace des mondes morts depuis longtemps, des terres agonisantes, des séjours en pleine activité et des astres à peine sortis de l'éclosion. Tout meurt, mais tout ressuscite. . . . .
. . . . . Parmi les derniers mondes en pleine activité que je visitai dans ce voyage à travers les univers lointains, il en est un qui me parut particulièrement remarquable par l'état de perfection de son progrès social. Quoique ce monde soit le plus éloigné de tous ceux que l'on ait devinés dans les profondeurs de l'espace, cependant l'humanité qui l'habite n'est pas très différente de la nôtre au point de vue physique; elle est partagée aussi entre deux sexes, et les formes organiques ressemblent un peu à celles de notre race. Mais l'état social est sensiblement supérieur au nôtre.

Une harmonie perpétuelle règne entre tous les membres de cette vaste famille. Simple et modeste, chacun de ces êtres n'a pas de plus haute ambition que celle de s'élever graduellement dans la connaissance des choses et dans la perfection morale.

L'atmosphère n'est pas entièrement nutritive et l'on y est comme ici obligé de manger pour vivre. Mais on s'y nourrit exclusivement de fruits et de végétaux et l'on n'y tue aucun être animé.

Les fonctions de la vie matérielle n'y prenant qu'une très minime partie du temps, on y vit surtout intellectuellement. Au lieu des rivalités personnelles d'affaires petites ou grandes qui agitent la vie entière des hommes et des femmes de la terre, on n'y est guère occupé que d'études ou de plaisirs.

On n'y a point inventé l'argent. Il n'y a ni riches ni pauvres. Les fruits nécessaires à la nourriture peuvent être partout cueillis au delà de tous les besoins. L'été y est perpétuel, et l'on n'y a songé non plus à aucune sorte de vêtement, parce que les formes corporelles gardent toujours leur beauté et que la coquetterie n'aurait rien à dissimuler.

On n'y vieillit point. Lorsque l'âge mûr est atteint, on s'endort et le corps se désagrège comme un nuage qui devient invisible par le changement d'état de ses molécules.

Aucune loi n'y a institué les liens du mariage. Comme il serait impossible de contracter une union par intérêt, puisqu'il n'existe ni castes, ni fortunes, l'amour seul guide les choix.

Il est rare que les années fassent découvrir quelque divergence de caractère suffisante pour conduire au désir d'un autre choix ; mais lorsque cette divergence se manifeste, aucune chaîne ne retient les époux. D'ailleurs, ils restent amants, ne deviennent jamais époux. Le désir du changement, de la variété, de la curiosité intervient peu, parce que les êtres qui se sont librement choisis s'aiment mutuellement au-dessus de tous les autres et qu'ils ne se sont choisis qu'en se connaissant.

Les amis sont sûrs et fidèles, et l'on n'a point d'exemple de trahison dictée par un vil sentiment de jalousie.

A l'opposé de ce qui se passe sur la terre, tout homme dont la vie serait dirigée par le sentiment de l'intérêt ou de l'ambition serait considéré comme un monstre inexplicable et hautement méprisé.

Il n'y a aucune frontière. L'humanité forme une seule race, une seule famille. Les communications sont établies sur le globe entier par une sorte de parole qui vole avec la vitesse de l'éclair. Un conseil d'administration, nommé par le suffrage universel, dirige les travaux relatifs à l'instruction publique, aux sciences et aux arts. Mais ce suffrage universel est éclairé, porte son choix sur les esprits les plus instruits et les meilleurs. Il serait superflu d'ajouter qu'un ministère de la guerre n'y a jamais été imaginé. Le peuple se conduisant par la raison, n'y acclame point de fétiches. Nul sentiment patriotique n'y peut d'ailleurs être exploité ni même inventé, puisque aucune frontière n'y divise l'humanité.

On n'y a point institué de science dite officielle, aucune Sorbonne n'y a condamné la théorie du mouvement, aucune Académie n'y a condamné la doctrine de la paix perpétuelle. On n'y remarque ni titres, ni décorations ; l'on n'y apprécie que la valeur intellectuelle et morale personnelle.

Le mot infaillibilité n'existe pas dans la langue

(1) « Rêves étoilés », par M. Camille Flammarion, pages 143 et suivantes. Librairie MM. Marpon et G. Flammarion, 26, rue Racine, Paris.

de ce peuple. Une seule religion règne dans les esprits et dans les cœurs : la religion par l'astronomie ; leurs facultés plus transcendantes que les nôtres, leurs sens plus nombreux et plus pénétrants, leurs instruments d'observations plus puissants les ont mis depuis longtemps en communication avec les mondes qui les environnent, et ils ont su se servir de l'attraction comme mode de transport d'un monde à l'autre entre les êtres spirituels.

Ils ont trouvé le mystère de l'union entre la force et la matière et savent qu'il y a là une même unité substantielle.

Dans leur religion, ils n'ont jamais nommé Dieu et n'ont jamais osé jouer à aucun culte, comprenant qu'une telle puérilité ou un tel orgueil serait indigne de leur esprit. Leur religion consiste à croire en l'immortalité par la connaissance même de la nature intime des êtres, à se rendre meilleurs et plus parfaits par l'étude continue de la création, et à s'aimer les uns les autres dans un sentiment éclairé de la justice et de l'équité.

Ils considèrent la raison comme la plus haute prérogative de la race humaine et tiendraient pour insensé tout doctrinaire imaginant d'interdire l'exercice de cette faculté dans un système religieux quelconque.

De là, on n'a jamais vu la terre et personne ne se doute de son existence.

Ils me parurent absolument heureux, quoique d'une excessive sensibilité nerveuse. Ils passent la majeure partie de leur existence au sein des plaisirs les plus raffinés. Leur monde est un Eden perpétuel et sans cesse renaissant. Des parfums s'élèvent du sein des fleurs éclatantes, les bois sont embaumés d'odeurs enivrantes, la lumière du jour en de féeriques paysages. . . . .
. . . .

Donc attraction, tu régis les mondes à travers l'espace ; peut-être aussi régis-tu les âmes à travers le temps ?

Beau ciel étoilé, toi qui nous as déjà tant appris, ne dénoueras-tu pas bientôt l'énigme du grand mystère ? C'est en toi que nous espérons, toi seul sais nous instruire, toi seul sais ouvrir devant nos yeux les panoramas de l'infini et de l'éternité.

CAMILLE FLAMMARION.



UN FAIT CURIEUX

On lit dans la *Lanterne* du 30 juin 1888 :

Mme Thieulent, la femme transportée à l'hôpital Lariboisière dans un état d'hebêtement complet à la suite d'une chute de l'impériale de l'omnibus, va aujourd'hui un peu mieux.

Les médecins qui avaient décidé de pratiquer le plus vite possible l'opération du trépan, l'ont ajournée.

Mme Thieulent, veuve d'un officier, a une fille qui habite aux environs de Paris. On l'a fait venir dans l'espoir que la vue de son enfant, qu'elle aime beaucoup, produirait sur l'esprit engourdi de la pauvre femme un effet salutaire. On ne s'est pas trompé.

Pendant six jours Mme Thieulent est restée entièrement privée de connaissance, elle ne prononçait que des mots inintelligibles.

Pendant ce temps, on faisait des recherches partout. La police de sûreté fouillait tous les garnis, mais ne trouvait rien. On donna le signalement de Mme Thieulent à l'Assistance publique en demandant si elle ne se trouvait pas dans un hôpital. Des employés de l'Assistance publique munis du signalement et de la photographie de cette personne parcouraient tous les hôpitaux de la capitale et de la banlieue et ne trouvaient rien. Il fut répondu au parent de Mme Thieulent que celle-ci ne se trouvait dans aucun hôpital.

Il était dit que ni la Préfecture de police, ni l'Assistance publique ne découvriraient Mme Thieulent. Le mérite de cette habile action devait revenir *à une somnambule !*

M. X... découragé, eut une idée lumineuse ; il alla trouver une somnambule, laquelle, une fois endormie, lui déclara qu'elle voyait une femme dont le signalement correspondait à celui de sa parente, couchée sur un lit, se débattant et poussant des gémissements.

M. X... alla faire part de cette première consultation au juge d'instruction chargé de l'affaire, et, d'après ses avis retourna chez la somnambule.

Celle-ci, pressée de questions, lui aurait alors non pas dit absolument où Mme Thieulent se trouvait, mais décrivit avec une telle précision le bâtiment où elle était, le chemin qu'il fallait prendre pour y aller, que M. X... n'avait pas hésité à reconnaître l'hopital Lariboisière.

La somnambule avait même déclaré voir la malade couchée dans une salle au rez-de-chaussée, à gauche en entrant ; ce qui était absolument exact.

M. X... avait ainsi retrouvé sa parente !

P. S. — Que vont dire les sceptiques d'une telle vision à distance ?

LES DESSINS MÉDIANIMIQUES

Nous avons constaté avec plaisir que le projet dont nous avons parlé de réunir des dessins médianimiques pour en faire une collection qui pourrait, dans l'avenir, être publiée, sous forme d'un album illustré, a été admis par nos correspondants.

Il nous a été envoyé de Russie des dessins d'un genre complètement nouveau et très original, obtenus par un médium qui ne connaît pas les premiers principes de l'art du crayon.

Que forment ces dessins? Il est assez difficile de le décrire : on dirait d'immenses cités, vues à vol d'oiseau; les formes sont très excentriques; les tracés faits à la mine de plomb, s'enchevêtrant les uns dans les autres, représentent des amas de demeures, des rues, des places, des carrefours, des nécropoles. Les lignes, les courbes, les reliefs sont d'une ténuité sans pareille, quoique le tout soit dessiné mécaniquement et à main-levée. Ce doit être des panoramas d'une planète autre que la nôtre.

Ces productions remplissent trois feuilles de papier de 1 m. 50 de longueur sur 90 cent. de largeur environ. Le tout est harmonique dans son genre, pittoresque et saisissant. C'est bien le propre des dessins donnés par les esprits. Ils semblent nous montrer par là que les formes bizarres qu'ils produisent par le médium ne peuvent être le résultat de la conception des incarnés, puisqu'on n'en a jamais vu de semblables.

D'autre part, nous avons reçu de Bordeaux, avec une charmante dédicace, deux superbes dessins d'un tout autre genre.

Le premier représente un arbre gigantesque, aux nombreux rameaux couverts de fleurs aux plus exquises couleurs et savamment variées. Les tons sont doux, d'une finesse inimitable, ils ont quelque analogie avec les teintes des riches cachemires des Indes.

Le deuxième dessin est un énorme bouquet de fleurs, d'une composition aussi élégante que riche. Il est entouré d'une torsade en forme de cœur, ressemblant à du velours estompé de différentes nuances. La feuille entière, qui mesure 90 cent. de hauteur sur 75 cent. de largeur, est couverte d'un encadrement de petits panneaux ovales décorés chacun d'une figure allégorique très expressive.

A la loupe on aperçoit, demi-cachés dans les corolles de certaines fleurs, de petits insectes qui semblent aspirer leur parfum imaginaire.

Mais ce qui double le mérite de ces productions, c'est la manière dont le médium les obtient. Il place à ses côtés, sur une table, une série de crayons de différentes teintes; il prend au hasard, ou plutôt sa main est portée mécaniquement sur celui dont l'esprit qui l'assiste, veut se servir, et alors le sujet et les nuances sont ainsi créés.

Mme Agulana est une jeune dame dont les facultés médianimiques grandissent chaque jour. Elle est la compagne d'un simple artisan qui, malgré sa modique situation sociale, trouve le moyen de consacrer sa douzième heure à la propagation de notre doctrine. (1)

Une remarque aussi qui a bien sa valeur pour affirmer l'authenticité de ces phénomènes, c'est que les deux tableaux qui nous ont été offerts furent obtenus par notre sœur spirite dans le groupe de la rue Sainte-Catherine, devant de nombreux témoins et d'après une espèce de défi jeté par des sceptiques qui semblaient douter de la bonne foi du médium.

Nous possédons quelques spécimens médianimiques de Mme Agulana, qui datent de deux ans. Ses premières productions sont de véritables ébauches d'un jeune élève qui est aujourd'hui passé maître dans ce genre.

Nous remercions notre sœur Bordelaise et notre frère Russe bien vivement de leurs envois. Nous espérons que leur exemple sera suivi par les adeptes qui possèdent des communications de ce genre, sous quelque forme qu'elles soient.

La variété ne peut qu'affirmer une fois de plus l'origine spirituelle de ces phénomènes si nouveaux et si stupéfiants même pour nous les croyants, et qui attireront sans doute l'attention des profanes.

AL. DELANNE.

LES FLÈCHES D'ARGENT

Nous avons sous les yeux un volume de vers intitulé : « Les flèches d'argent », et du à la plume de M. Evariste Carrance, poète agenais. Ayant habité pendant plusieurs années la ville d'Agen, nous avons, en quelque sorte, assisté aux débuts de l'auteur du livre et nous nous plaisons à constater, après la lecture de ses beaux vers, que l'artiste a largement tenu ce qu'il promettait.

Le premier morceau qui nous frappe, c'est « La Liberté ». Quels magnifiques élans du cœur dans cette pièce! Peut-on parler avec un accent plus noble et plus convaincu de cette liberté qui s'impose aux peuples malgré les agissements des despotes, et qui fait comprendre à l'homme qu'il est

(1) Mme Agulana est aussi médium guérisseur. Nous avons déjà signalé plusieurs de ses guérisons à nos lecteurs dans « le Spiritisme ».

bien une créature de Dieu, parce qu'elle vient du ciel, et s'allie intimement au progrès, cette autre grande loi qui assure à jamais l'avenir de l'humanité.

Un peu plus loin, c'est « La Vérité ».Comme il est bien dans son rôle en parlant de ce Dieu d'amour et de pardon, que les spirites conçoivent si bien, et auxquels ils sont tous heureux d'adresser leurs prières et leurs vœux. Voici venir le prêtre qu'il nous dépeint tel qu'il est, parce qu'il a deviné toutes ses misères, et qu'il voudrait en faire un citoyen certes plus sensé et mieux écouté qu'il ne l'est en réalité aujourd'hui.

Lorsque dans « Wissembourg », il parle de nos malheurs dans la dernière guerre, comme il est vrai, comme il est éloquent!... Quel est donc le Français qui pourra lire cet admirable tableau sans en ressentir une profonde émotion et sans verser des larmes amères? Il reste à la hauteur de ce beau poème dans la belle hymne qu'il consacre à la Paix, dont il met en évidence les nombreux bienfaits, et dont il signale les rapports avec la civilisation et le progrès, qu'on ne saurait plus mettre en doute aujourd'hui.

Il ne pourra résister au désir de réfuter les calomnies de *quelques-uns*, gens déclassés qui cherchent à ridiculiser le poète. Il leur répond en donnant en quelques mots la définition du vrai poète: un homme comme tous les autres, mais âme d'élite et noble cœur dont la lyre résonne en chants harmonieux. Nous n'en finirions pas s'il nous fallait signaler toutes les beautés dont cette œuvre fourmille; nous ne pouvons cependant passer sans nous arrêter devant ce très remarquable morceau intitulé : « A travers la tempête... » et dans lequel on trouve un tableau saisissant et malheureusement trop vrai de l'état actuel de la société, et de l'influence néfaste des écrits si nombreux qui se publient chaque jour, et où l'immoralité le dispute au mensonge. C'est au poète, s'écrie-t-il avec juste raison, à conjurer le mal, en prenant pour drapeau la sagesse expirante!

Ne semble-t-il pas, en lisant ce morceau, qu'on doive garder son cœur navré et qu'il ne reste plus qu'à désespérer de notre pauvre humanité? Mais non, voici la consolation et, dans, la science, nous voyons un splendide tableau présentant les phases du progrès que les disciples de cette science implantent chaque jour de plus en plus, en portant haut et ferme le magnifique flambeau de la civilisation, devant lequel il faudra s'agenouiller quelque jour. Nous terminons en félicitant hautement notre poète agenais, dont l'œuvre, si remarquable à tant de titres, aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

Nous sommes doublement heureux d'écrire ce compte rendu, dans lequel nous nous plaisons à rendre justice à une âme d'élite, répondant si bien au portrait qu'il trace lui-même du vrai poète.

Dr REIGNIER.

BLUETTE

Egoïsme et Charité

Pour la première fois, un petit cerisier se couvrait de fleurs neigeuses auxquelles succèdent ces fruits verts, d'abord, puis rosés, puis enfin vermeils et transparents que nous accueillons comme les prémices de l'année et dont l'aspect réjouit jeunes et vieux.

L'immense verger où se trouvait notre arbre en contenait beaucoup d'autres de la même espèce qui, tous, étaient également fleuris.

Dans ce petit coin du monde, la nature, avec ses bouquets blancs se détachant sur sa robe vert-tendre toute perlée de rosée, avait revêtu ses habits de noce pour épouser le beau mois de mai, et tandis que le ciel bleu illuminait de ses rayons d'or cette fête printanière, les pinsons, les pierrots et les mésanges, fourmillant dans les nouvelles ramées, faisaient les frais de la musique.

Le petit cerisier s'associait à l'allégresse générale et c'était plaisir de le voir balancer au souffle du matin sa charmante couronne modestement inclinée.

Cependant, tout près de la haie servant de limite au verger, se trouvait un vieux sapin sombre et tout hérissé.

C'était pour le cerisier un désagréable voisinage. Plus d'une fois, déjà, certain vent hostile avait penché les branches épineuses sur les blanches fleurs de l'arbre fruitier et, quoique celui-ci l'eût supporté patiemment, ses pétales immaculées n'en jonchaient pas moins l'herbe de ce côté-là; mais il lui en restait tant encore! D'ailleurs, ne fallait-il pas pardonner à celui dont mille tourmentes avaient ployé, tordu, brisé les rameaux? Ne l'entendait-on pas gémir quand l'orage rasait la cime des grands arbres du bois? Pitié donc et douce indulgence à celui qui souffre!

Notre petit cerisier était, on le voit, d'un heureux naturel, et souvent il avait laissé tomber volontairement quelques-unes de ses douces fleurs sur le feuillage noir du maussade sapin. Mais celui-ci ne faisait pas mine de s'en apercevoir ou les secouait dédaigneusement au premier souffle qui passait.

Toujours égoïste et rechigné, il avait fait son ombre impénétrable et froide, afin de n'abriter aucune plante utile ou gracieuse; seuls, quelques champignons vénéneux croissaient dans cet espace humide et l'imprégnaient de leur senteur nauséabonde.

Or, un soir, le ciel se voila soudain. La lune, tout à l'heure si pure et si brillante, parut blafarde et plombée à travers les nuages noirs qu'un vent tempêteux faisait courir si vite et bientôt vibrèrent au loin les hurlements lugubres de la forêt.

Le vieux sapin ployait, craquait et semblait près de se rompre: mais on eût dit qu'il se complaisait en cet état violent et qu'il faisait exprès de se pencher furieux et menaçant sur le cerisier dont les branches reculaient d'autant. Heureusement pour ce dernier, l'orage était dans les hautes régions de l'air, si bien que le lendemain, quand la nature lassée sembla reprendre haleine, le verger, saupoudré de blanc, témoigna bien de quelques dégâts, mais les grands arbres seuls avaient été vraiment endommagés et le jeune cerisier, plus protégé que les autres par sa taille et sa position était à peu près intact. Cependant il ne se souvenait pas d'avoir assisté à une pareil désordre depuis que, rompant sa coque, il était sorti de cette terre maintenant ombragée par ses menus rameaux; aussi pendant tout ce tumulte, lui avait-il semblé ouïr des voix étranges, mais les rafales du vent les avaient emportées avant qu'il eût pu en saisir la signification. Comme il songeait à cette circonstance, le vieux sapin encore légèrement agité, se mit à murmurer de nouveau et cette fois, le petit arbre comprit son langage.

— Pauvre dupe, lui disait-il, à quoi te serviront tes fleurs et pourquoi ne pas les avoir secouées toutes au gré de la tempête? T'imagines-tu en avoir la joie? Crois-tu qu'elles te seront laissées? Vois, le vent t'a déjà dépouillé d'une partie de ta parure; dans peu le reste sera tombé. Pourquoi ne pas rejeter volontairement au loin, comme une chose inutile, ce que la force t'arrachera? Ne caresse pas de trompeuses espérances, dans quelques jours, tu seras, comme moi, sans grâce et sans attraits; encore aurai-je sur toi l'avantage de n'être importuné par personne, car ma destruction seule peut être utile à l'homme et, comme je ne suis pas un des plus vieux sapins de la forêt, je compte bien subsister longtemps encore.

— Je ne vous envie point ce privilège, répondit le cerisier surpris et attristé d'un tel discours; j'ai parfois, malgré mon jeune âge, regardé ce qui m'entoure et j'ai vu toutes les créatures accepter et remplir la mission qui leur fut donnée; je désire faire de même à mon tour. Ces fleurs, si frivoles à votre avis, recèlent un fruit délicieux, ma plus chère espérance; du reste, s'il s'agit de parure, je vais en changer, voilà tout.

— O vanité! Illusion! néant de ce monde, reprit le tentateur, ces fruits dont tu te glorifies, que deviendront-ils? Je vais te le dire, arbre inexpérimenté; à peine se revêtiront-ils d'une teinte pourprée que l'on viendra mutiler tes branches pour te les ravir; d'ignobles crochets de bois ploieront brutalement tes faibles rameaux, et cela chaque fois que tes petits globes si coquettement suspendus tenteront la gourmandise de nos tyrans. Oui, tu sera frustré de ta richesse comme tu vas être déchu de ta beauté.

— Ni l'une ni l'autre ne m'appartiennent, repartit doucement le cerisier. Je dois mes fruits à tous ceux qui peuvent s'en nourrir. Heureux d'être utile selon mes moyens, mon regret sera de me borner à si peu de chose.

— Stupide créature, fit plus fort le sapin, car le vent fraîchissait, ne comprends-tu pas que tu n'es même pas sûr de répandre tes bienfaits sur les êtres supérieurs qui nous maîtrisent? Il se peut qu'on t'oublie ou qu'on te méprise; qu'arrivera-t-il alors? Tes fruits seront la proie de ces insatiables oiseaux qui nous fatiguent ici de leurs cris incessants. Ils te surchargeront de leurs troupes pillardes. Ils viendront par centaines, s'appelant les uns les autres et ne te laisseront aucun repos que ta dernière cerise ne soit dévorée. Voilà certes un bel avenir! Et tu crois que tes obligés seront reconnaissants? Tu penses qu'ils reviendront parfois sur tes branches te chanter un hymne de louanges et te remercier de ta générosité? Tu peux t'y attendre! Sais-tu ce qu'ils feront? Ils t'amèneront leurs nouvelles couvées au sortir du nid, tu serviras de but à leurs évolutions et pas un ne se rappellera tes bienfaits passés. Tout cela n'est-il pas fort édifiant et n'eût-il pas mieux valu disperser tes fleurs au vent d'orage plutôt que de mûrir tes fruits pour des despotes ou des ingrats.

— Quand le soleil nous égaye et nous vivifie, quand la brise et la rosée rafraîchissent nos feuillages poudreux et que les ondées du ciel renouvellent notre sève, ils ne nous demandent rien en retour. Mes fruits, d'ailleurs, ne doivent-ils pas aux soins de l'homme une saveur plus agréable et, quand les petits oiseaux se donneraient quelques festins à mes dépens, je ne saurais y voir le moindre dommage; ne sont-ils pas la grâce et la joie de nos solitudes? Pourquoi ne leur donnerais-je pas gratuitement ce que j'ai reçu gratuitement et quand il m'en coûterait quelque chose, ferais-je plus que mon devoir?

Oh! laisser la jeune fille cueillir pour ses cheveux

une de mes branches fleuries ; remplir de mes plus beaux fruits les mains tendues des petits enfants ; donner aux jeunes couvées la pâture et l'abri ; protéger de mon ombre la violette parfumée; voilà pour moi le bonheur ! N'est-ce pas pour cela que je suis ici-bas?

En ce moment, l'aile d'un vent doux et subtil vint caresser le petit cerisier et l'envelopper d'une senteur suave. C'était celui d'un bel oranger dont les fruits dorés et les fleurs odoriférantes faisaient les délices de la terrasse voisine. Les échos aériens lui avaient transmis le langage du jeune arbre et ils rapportaient à celui-ci les encouragements de l'arbuste privilégié. Oui, murmuraient-ils tout bas, en baisant doucement les fraîches guirlandes, répands tes dons, aime, sois utile et bon ; c'est là le but de toute existence ; un jour de dévouement obscur est meilleur devant Dieu qu'une longue vie de stérile gloire. Et les branches du cerisier s'inclinaient sous le souffle embaumé, tandis que le vieux sapin, se raidissant contre cette salutaire influence, demeurait droit et renfrogné.

Quelques jours après, il ne restait plus une seule fleur sur le petit cerisier; mais ses fruits se développaient sous le soleil des jours et la rosée des nuits; bientôt ils furent mûrs.

Le sapin profitait de tout vent âpre ou menaçant pour soulever ses branches avec dédain ; son ricanement passant à travers les rameaux épineux, arrivait jusqu'à son jeune voisin que le même souffle faisait soupirer, car tant d'égoïsme l'attristait pour le vieil arbre endurci. Il eût voulu lui faire goûter le bonheur qu'il trouvait, lui, à laisser tomber ses fruits dans le tablier de la jeune fermière comme à voir des volées d'oiseaux s'abattre tumultueusement sur ses branches et s'en retourner le bec tout rouge, car il fallait les voir, les petits gourmands ; si la fillette voulait remplir encore une fois sa corbeille, elle devait se dépêcher.

Donc les fruits disparurent comme avaient disparu les fleurs. Ainsi que l'avait prédit le sapin, l'arbre dépouillé ne possédait plus que ses feuilles froissées et bientôt jaunissantes, mais il n'en était pas moins heureux.

Pourtant, l'enfant ne revint point s'asseoir à son ombre ; jamais elle ne répandit un peu d'eau au pied de l'arbre desséché par le brûlant soleil d'août ; les oiseaux, aussi, avaient depuis longtemps oublié les régals qu'ils lui devaient. Ils l'avaient abandonné pour les pruniers situés à l'autre extrémité du verger. Le généreux cerisier était là tout solitaire.

Que lui importait ! n'avait-il pas fait son devoir avec amour? Sans doute il eût désiré produire davantage encore pour répandre plus de bienfaits, mais, devant se reposer, il tâchait d'acquérir de nouvelles forces en vue de l'année suivante. En attendant, il sommeillait aux sereines soirées de l'automne et bien doux étaient pour lui les scintillements du ciel étoilé comme aussi les rayons colorés du soleil de septembre.

— Et le sapin ?

— Le vieux sapin ? Hélas ! on m'a conté qu'aux premiers jours brumeux de novembre, il avait subi la catastrophe qu'il croyait encore si éloignée. Certain matin, le cerisier fut ébranlé par un contact rude et violent ; un fracas sinistre et formidable retentit au loin dans le silence de la forêt. La hache du bûcheron venait d'abattre le géant centenaire et, dans cette chute, les branches de celui-ci avaient une dernière fois heurté le feuillage inoffensif de son humble voisin dont le naturel ne se démentit point en cet instant suprême; car tandis que les autres habitants du lieu se réjouissaient de voir disparaître un hôte dont la présence était nuisible pour plusieurs, le cerisier laissa tomber sur lui quelques gouttes de la rosée qui perlait à ses branches. On assure que le moribond dont la sève n'était point encore tarie, frémit doucement sous ce baptême de pardon et l'arbre fruitier ne voulant plus se rappeler que ce témoignage de repentir, inclina son tronc flexible encore, pour protéger le petit sapin né d'une graine égarée de celui qui n'était plus.

S. Rosen-Dufaure.

Nous recevons d'Alger les documents suivants, et nous les publions avec plaisir, car ils prouvent que le spiritisme poursuit sa mission ici-bas et continue sa marche ascendante au sein de notre humanité. Puissent nos sympathies fraternelles encourager et soutenir nos frères d'Afrique dans leurs généreux efforts en faveur de la vérité !

La Rédaction.

Alger, 27 juin 1888.

Cher Monsieur Delanne,

Alger vient d'avoir son premier enterrement spirite. Je vous en adresse ci-joint le compte rendu, donné par les journaux d'Alger. Cette cérémonie a produit le meilleur effet. La foule se massait sur le parcours du cortège. Le drap bleu qui couvrait le cercueil attirait tous les regards ; vous verrez, d'ailleurs, dans ce fragment de journal, les détails qui s'y rattachent.

Mme Maly, la défunte, était médium *voyant* et

écrivain. Elle laisse 1,950 communications d'esprits souffrants, qu'elle ramenait chaque jour. Ces communications seront probablement publiées par la suite.

Veuillez bien, de votre côté, publier ces détails, en y ajoutant tous les commentaires que vous jugerez à propos.

Mme Maly a donné, au retour même de l'enterrement, la communication suivante :

« Chers amis,

« Pleurs ici-bas, fête au ciel.

« Je suis vraiment touchée du sentiment qui vous anime à mon égard. Il est inutile d'entrer dans les détails du bonheur que j'éprouve ; ma plus grande joie fut de retrouver les âmes que j'avais soulagées par ma faible prière de chaque jour.

« Cher Monsieur B..., je dois continuer cette mission dans le monde des esprits. Je vous prie d'accepter le souvenir que je vous offre, s'il peut vous être cher.

« Chaque jour, répétez la prière que nous faisions ensemble, et, comme mon mari, je serai le guide de ces pauvres esprits qui viendront vers vous.

« Ainsi que je le demandais à Dieu sur terre, M. Maly était auprès de moi, à mon réveil ; il me prit la main et me guida dans un nouveau monde de paix.

« Mes chers amis, j'ai suivi mon convoi et vous remercie tous. Ne pleurez pas ; je suis heureuse, mais ne puis me communiquer plus longtemps. Je vais vers mon amie, Mme Letailleur.

« Marie Bignon, femme Maly. »

Deux ou trois jours après, nous avons eu de Mme Maly une seconde communication, bien plus lucide que celle-là ; si vous le désirez, nous pourrons vous la faire passer.

Mon groupe marche toujours très bien ; nous avons fait, l'hiver passé, beaucoup de prosélytes ; mais avec les grandes chaleurs, nous n'avons plus maintenant qu'une séance par semaine.

Nous avons ramené un grand nombre d'esprits souffrants, par les incorporations. (Toujours par Louise Diegard, que vous avez vue à Alger, ou du moins Monsieur votre père.)

Je n'ai plus à présent, cher Monsieur G. Delanne, qu'à vous prier d'agréer l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

Veuve Flasselière.

Voici l'article du journal qui mentionne l'enterrement de Mme Maly :

UN ENTERREMENT SPIRITE

Mercredi dernier, 20 courant, à 4 1/2 du soir, Mme veuve Maly, demeurant rue Michelet, 47, à l'Agha, a été enterrée suivant les usages spirites.

Son cerceuil était recouvert par un magnifique drap mortuaire bleu, avec bordures et six beaux glands en argent. Un soleil, gravé au milieu, est entouré des deux inscriptions suivantes : *Spirite d'Alger* et *Hors la Charité pas de Salut*.

La levée du corps était très imposante. M. Carbonnel, instituteur honoraire, a lu d'une manière bien sentie la prière de circonstance pour les morts.

Le cortège, qui était composé en grande partie de dames, avait attiré l'attention de nombreux curieux.

Sur les bords de la fosse de la défunte, M. Alaux a pris la parole. Dans une courte allocution, il a vivement impressionné tous ceux qui l'écoutaient. Sans sortir de la thèse générale de la philosophie spiritualiste, il a fait, en termes heureux, le tableau de l'immortalité et des évolutions de l'âme humaine. Ses paroles, empreintes de sentiments élevés et d'accents touchants, traduisaient avec bonheur les croyances de ceux qui espèrent en l'ascension progressive des êtres et en la succession des existences dans le monde universel.

Ce premier enterrement spirite a été très remarqué.

L'APOSTOLAT

Communication obtenue au groupe parisien.

L'apostolat est de toutes les missions la plus digne, la plus grande et la plus consolante qu'il y ait au monde.

Qu'y a-t-il en effet de plus doux que de vouloir et de pouvoir partager avec ses frères aimés les bienfaits divins de la foi? Qu'y a-t-il de plus doux que de savoir faire aimer, prier et espérer ! Rien n'est comparable au bonheur que l'on éprouve lorsque pénétré des vérités éternelles, on peut les faire germer dans les cœurs qui vous sont chers. Aucun bonheur n'est comparable à celui-là pour les âmes tendres. Ne vous hâtez jamais de juger par trop sévèrement les esprits, qui font partie de l'armée militante du progrès, s'ils tombent meurtris dans des combats infructueux. Ils ne sont pas toujours aussi coupables qu'on pourrait le supposer, ou qu'ils paraissent l'être d'après l'état de votre civilisation actuelle. La majeure partie d'entre les ouvriers révolutionnaires sont des instruments dans la main de Dieu.

Vous avez beaucoup à apprendre sur ce sujet et vous comprendrez, ou plutôt vous vous ferez une idée du mot Eternité — de l'activité de l'esprit, de son rôle et de la justice divine, lorsque vous saurez que chaque esprit, soit incarné ou désincarné, doit être brebis et pasteur. Chaque être incarné, dis-je, est appelé dans un temps donné à devenir directeur et père d'un peuple. Chaque esprit doit savoir gouverner. Le passage le plus difficile à traverser est le commencement où s'affirme pour l'esprit le libre arbitre, la lourde responsabilité de ses actes. Là est le péril, les écueils terribles à éviter. Si l'on faillit à sa mission, chaque action volontairement aveugle ou injuste prépare à l'esprit des centaines de siècles de peines et de douleurs (1). C'est alors que l'on pleure, que l'on gémit. On essaie bien des fois ici-bas de reprendre ses forces avant de pouvoir reconquérir la plénitude de ses facultés intellectuelles que l'on a laissé couvrir du voile épais de la matière avant de pouvoir goûter de nouveau à la coupe de la vérité.

Voilà pourquoi tant d'hommes souffrent sur la terre sans pouvoir se l'expliquer. Ils sont sous le joug des incertitudes et du doute; mais je me hâte de le dire, il y a toujours une porte de salut ouverte à ceux-là mêmes qui ont été conviés autrefois au banquet des joies spirituelles. Ce sont des enfants prodigues qui rentrent dans la maison du Père. Ils y seront reçus avec tout l'amour et la tendresse du cœur le plus tendre et le plus miséricordieux de celui qui nous a tous créés pour le bonheur et qui a, dans sa sollicitude, placé à nos cotés un ami fidèle et compatissant qui, connaissant tous les combats de votre monde, ne vous abandonne jamais, même à votre insu, quelles que soient vos tristes positions sociales et les luttes difficiles auxquelles vous soyez appelés.

J'ai été obligé, mes frères bien-aimés, de vous parler de ces choses-là afin de vous faire bien comprendre ce qui vous a été révélé. Quelle que soit la position matérielle de l'esprit, il ne peut plus rétrograder, ni oublier ce qu'il a acquis. La foi ne peut plus s'éteindre; elle est plus ou moins ardente, elle peut paraître tiède, mais elle a besoin d'être stimulée en quelque sorte lorsque l'on a été longtemps dans un milieu contraire à son développement.

Voilà où l'apostolat devient un bonheur véritable, car on n'a qu'à rallumer l'étincelle spirituelle par la raison pour ramener ces esprits dans la voie de la vérité. Nous vous avons pris pour la plupart dans ces mêmes conditions. Une majeure partie de la première phalange chrétienne s'en était détachée pour prendre part exclusivement aux luttes matérielles; beaucoup avaient trop préjugé de leurs forces et sont restés meurtris sur la route.

Mais l'esprit divin ne s'était point retiré de leur cœur, le rayon lumineux de la foi ne s'y était pas complètement éteint.

Et leurs regards cherchaient à travers leur raison cette insaisissable lueur, ce je ne sais quoi indéfinissable, ce fluide mystérieux qui est comme un aimant attractif émané du foyer divin et se repose sur chaque être créé, qui dépose en lui les germes de toutes les facultés spirituelles.

Je continuerai cette étude que j'ai besoin de développer plus largement, afin de bien vous faire comprendre pourquoi chaque incarné ne peut pas jouir des mêmes facultés.

Que la paix du Seigneur soit dans vos cœurs et que sa sainte bénédiction soit sur vous.

JEAN.

ECHOS

Est-ce que par hasard on va pouvoir être spiritualiste sans crainte de déplaire aux gens bien pensants? Est-ce que Büchner va être relégué dans le silence où l'attendent tant d'autres pontifes, morts pour avoir trop pontifié?

Ces réflexions m'ont été suggérées, en entendant l'autre jour, à l'enterrement de M. Castagnary, directeur des Beaux-Arts, c'est-à-dire dans une solennité presque officielle, M. Laferrière, vice-président du Conseil d'Etat, prononcer les paroles suivantes :

« Le mal resserrait chaque jour son étreinte et le voilà, lui, le bon travailleur, transporté dans l'éternel repos... ou plutôt dans les activités inconnues de là-haut ».

*
* *

Dans une étude sur Victor Hugo et signée Sapeck, dans le *Radical* du 16 mai, je trouve les quelques lignes suivantes relatives aux croyances spirites du grand penseur:

«... Au bout d'une table, dans la salle à manger, une chaise bizarre et mystérieuse, fermée par une chaîne de fer. C'est la chaise où, selon la philosophie de Hugo, les anciens viennent s'asseoir pendant le repas, invisibles mais présents : *absentes, adsunt* ».

Rappelons que c'est ce même *Radical* qui naguère raillait avec plus ou moins d'esprit les « tourneurs de tables..... et de têtes ». Est-ce que peut-

(1) Il est bien entendu que nous laissons à cet Esprit toute la responsabilité de ses assertions.

être ce qui est ridicule chez votre serviteur serait original chez Hugo? ou plutôt est-ce que le *Radical* serait tout simplement revenu à la raison, en ne raillant plus une opinion, sans autre motif que parce qu'elle n'est pas la sienne?

*
* *

Nous avons reçu une publication nouvelle, l'*Eclair de Vérité*, de Bordeaux; cette revue n'est rédigée que par des esprits, autrement dit ne contient que des communications. Nous applaudissons de tout cœur à toute œuvre de propagande, mais beaucoup de spirites regretteront de voir se manifester dans ce nouvel organe des tendances semi-religieuses qui ne me semblent pas convenir à une feuille spirite.

Signalons encore *Alcance a la alborada*, journal spirite gratuit, tiré à 3,000 exemplaires, qui vient de paraître à Sagua-la-Grande (Cuba).

*
* *

Mot de la fin *authentique* entendu aux dernières élections municipales :

— Il ne faut pas voter pour lui : c'est un clérical.

— Je le croyais libre-penseur.

— Ça ne fait rien : clérical tout de même.

— ? ?

— Oui, oui, libre-penseur, mais *bondieusard*.

— ! !

— Figurez-vous qu'il croit qu'une fois qu'on est mort, on se *dénature* dans un autre être.

RENÉ LABRIZE.

LE MAUVAIS ŒIL

—

HISTOIRE VRAIE

—

— Qui est suspertitieux ici? interrogea le capitaine Smitt, un jeune hussard du meilleur monde et de la plus belle mine. Quant à moi, je vous assure que je ne l'étais pas à vingt-deux ans, et que si vous prêtez l'oreille à l'histoire authentique que je vais raconter, vous pourrez me croire sur parole. Ce bizarre et triste incident de ma jeunesse ne m'a pas affolé du merveilleux, mais il m'a donné, je l'avoue, une salutaire appréhension du surnaturel, et vous ne me feriez pas tourner une table ou interroger un esprit, du reste, je suis dans mon rôle. Nous autres militaires, nous ne connaissons d'adversaires que ceux qui sont en chair et en os.

On était à la fin d'une charmante soirée intime chez M. et Mme Evans. Les lumières commençaient à pâlir, les feux à décliner. C'était ce moment demi-solennel où court dans les réunions une sorte de frisson magnétique, le vrai moment des histoires de revenants.

Aussi, ce qui restait d'invités dans les deux salons se pressa-t-il en un cercle chaleureux d'auditeurs autour du capitaine et il commença son récit :

— Avant d'appartenir au corps honorable de la cavalerie dont je fais partie actuellement, j'étais entré dans un régiment d'infanterie, alors en quartier à Edimbourg. La valse, cette danse trop savante pour notre temps superficiel, était en honneur. Pas un homme du monde n'était censé n'y pas exceller. Cependant je tenais de famille une assez grande indifférence pour cette importation chorégraphique étrangère. Ma mère surtout l'avait en horreur, en vraie petite fille qu'elle était d'un célèbre pasteur puritain ; et avant mon départ, elle exigea de moi la promesse de ne jamais valser. Je le lui promis, mais tout naturellement, avec certaines restrictions mentales, vue la futilité du sujet.

Je ne fus pas longtemps avant d'oublier mon serment. Tous mes amis et mes meilleurs camarades de régiment valsaient à ravir, et je vis bientôt que pour mériter la considération de notre charmante aristocratie, — pour m'attirer la faveur des dames, surtout, — cette danse aérienne était de rigueur. C'était, dans nos salons habituels, une vraie course à la valse. A peu de chose près, on y eût donné des prix, comme au steeple-chase. Je me plaçai docilement sous le haut patronage de Lady Gray, une des plus jolies femmes de l'Ecosse, que son rang et sa beauté faisaient l'âme des salons. Je fus parjure à ma promesse, j'appris à valser. Notre mère Ève a des survivants dans l'austère Ecosse, tout aussi bien qu'en France.

Il faut dire que le remords empoisonna mes premiers triomphes. Mais la nécessité de plaire à tous dans une société dont je me sentais l'idole, était à mes yeux une excuse sortable. N'importe. J'avais besoin de me le répéter cent fois par jour à moi-même pour vaincre les scrupules que soulevait en moi cette petite félonie; car je chérissais et vénérais ma sainte mère, et je n'en rougis pas, l'âge ni l'affirmation de ma personnalité n'ont pas affaibli en moi ce culte des jours de mon enfance.

Comment il se fit que ma vanité eut raison de ces beaux sentiments, je ne sais : mais je devins bientôt le plus habile valseur d'Edimbourg, un vrai virtuose, une étoile chorégraphique. On se disputait ma personne dans tous les plus brillants salons, les invitations me pleuvaient comme grêle.

Je ne savais à qui répondre : je faisais tourner les plus jolies têtes, et ma foi, la mienne suivait le courant.

Une des plus charmantes familles de la capitale était la famille Graham. J'y étais fort bien vu, et elle m'apportait une confiante et douce intimité. M. et Mme Graham avaient une ravissante habitation, située à une douzaine de milles de la ville. C'était une de ces vastes et majestueuses demeures que la Grande Bretagne des Stuarts a vues s'élever sur les ruines de ses anciennes forteresses féodales, et qui ont gardé quelque chose de leur style et de leur aspect général. Celle-ci surmontait une hauteur couronnée de belles forêts de pins, et ses donjons noircis se dressaient fiers et mélancoliques sur ce fond de sombre verdure, austères comme le reste du paysage, voilés de la majesté de leurs souvenirs.

Inutile de dire que l'intérieur de cette belle demeure n'était heureusement pas aussi sévère que ses dehors. Quoique le goût de ses propriétaires fût trop délicat et trop correct pour y admettre un luxe criard et trop moderne, ni l'élégance, ni le confortable n'y manquaient : c'était un rêve des mille et une nuits.

Il fallait posséder le goût du beau dans sa quintessence pour associer aussi habilement l'ancien au moderne, le grandiose féodal au voluptueux bien-être de notre époque. Aussi le castel de lord Graham était-il réputé par toute l'Ecosse comme une merveille de goût et d'art.

Un jour, il y avait grand bal à Graham. C'était le 25 décembre. Il m'en souviendra toujours. Comme il est d'usage en Ecosse de fêter solennellement la Christmas, toujours terminée par son souper traditionnel et son gâteau à surprise, les salons de Lady Graham avaient réuni ses relations et ses amis à tous les degrés d'intimité. Quant à moi, on me retint familièrement comme d'habitude jusqu'après le souper, — l'heure des douces causeries, le cercle des vrais intimes.

— Mon cher capitaine, me dit Lady Graham, vous avez fait valser bien assidûment ce soir une charmante jeune fille, miss Jane Gordon. C'est sans reproche que je vous le rappelle, ajouta-t-elle avec une nuance de malice, et d'ailleurs ce serait bien inutile, car je crois que ses beaux yeux ont fait leur effet sur vous comme sur tout le monde, — effet magique, — dit-on, tenez-vous en garde, capitaine.

Il était vrai que j'avais subi, à peu près du moins, la fascination des beaux yeux dont me parlait mon aimable hôtesse. Cependant leur souvenir n'éveillait pas en moi la sympathie qu'elle supposait. J'avais, au contraire, lutté toute la soirée contre cet attrait singulier avec une sorte de défiance instinctive que je ne m'expliquais pas davantage que cet attrait lui-même, et je me sentais encore gêné par l'impression étrange que j'en avais gardée, et dont se ressentait encore tout mon être.

Lady Graham crut m'avoir intimidé.

— Ne méditez pas votre réponse, me dit-elle avec une pointe d'ironie. On la lirait presque dans vos yeux.

— Vous surfaites la situation, chère lady, lui répondis-je en riant à mon tour, et je vous surprendrais beaucoup si j'essayais de vous définir l'impression que cette singulière personne m'a laissée. Certes, c'est une belle et douce créature ; mais le sombre éclat de ce beau regard est quelque chose chose d'insoutenable.

— Allons, bon ! Lui aussi ! interrompt lady Graham. Vous ne partagez donc pas le scepticisme français à l'endroit de nos superstitions écossaises? Eh bien ! vous êtes dans le vrai, car — faut-il le dire? — continua-t-elle, à un homme de votre valeur, à un esprit fort, Jane Gordon passe dans notre monde pour une de ces mystérieuses créatures douées du privilège fatal de lire dans l'avenir.

— Une somnambule ! m'écriai-je avec avec un franc rire qui sembla froisser les convictions de mon aimable amie.

(*A suivre*).

AVIS

L'un de nos rédacteurs chargé des articles bibliographiques étant absent, nous nous bornons, pour aujourd'hui, à l'annonce des revues suivantes, nous réservant d'en donner prochainement le compte rendu.

LUX

Bulletin de l'Académie internationale
Pour l'étude du spiritisme et du magnétisme
Sous la direction GIOVANNI HOFFMAN
132, Piaza Manfredo Fanti, à Rome

REVUE

Théurgique, scientifique, psychologique et philosophique traitant spécialement de l'hygiène et de la guérison par les fluides et des dangers des pratiques, médicinales, cléricales, magnétiques, hypnotiques sous la direction du zouave Jacob, avec le concours des célébrités sientifiques les plus autorisées; paraissant tous les premiers dimanches de chaque mois.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 15 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) AOUT 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LES SPIRITES AU BAGNE !

Ah ! l'aimable homme, le charmant journaliste que M. Pierre Véron, le spirituel (?) rédacteur en chef du « Journal amusant » et du « Charivari » ; on voit qu'il a l'habitude de traiter aisément toutes les questions, il se joue des difficultés avec art et montre un gracieux scepticisme au sujet du spiritisme. Pour lui, il suffirait simplement d'envoyer les Spirites AU BAGNE, afin de couper court à leur propagande. Vous croyez, peut-être, lecteur, que j'exagère, hélas ! non ; il suffit de lire la chronique de tête du « Journal amusant » en date du 21 juillet pour vous convaincre que je reste textuellement dans la réalité.

A propos d'un procès ayant pour objet une donation faite par un vieillard à un spirite, M. Véron part en guerre et déclare que la sottise humaine est incurable et qu'il faudrait que la loi se chargeât de protéger les faibles d'esprit. Il voudrait, cet aimable homme, qu'on nous envoyât simplement aux galères ! Vous voyez que le remède est bien simple et à la portée de tous. Mais ce bénin personnage oublie totalement de nous dire comment serait libellée cette loi. Sur quelles considérations pourrait bien s'appuyer le législateur ?

Est-ce au nom de la morale qu'il parlerait ? Dans ce cas, nous pourrions lui faire observer que nous enseignons l'amour du prochain, le relèvement de l'être par l'effort incessant fait sur lui-même, et qu'en donnant la preuve expérimentale de la survivance et de la responsabilité des actes, nous apportons au monde le plus puissant levier de moralisation. Est-ce au nom de la science que serait formulé le verdict ? Oh ! alors, nous avons encore plus beau jeu. Ce n'est pas seulement une exception glorieuse que nous pourrions compter dans nos rangs, c'est l'universalité de l'élite scientifique du monde entier. Avons-nous besoin de rappeler encore que les Crookes, Warley, Alfred Russel, Wallace, de Morgans, Fechner, Zoëllner, Ulrici, etc., nous ont apporté le témoignage authentique de leurs patientes investigations. Sans doute M. Véron ne connaît pas ces gens-là ; quand on est rédacteur au « Charivari », on n'est pas tenu d'être au courant des idées scientifiques, on se contente de se creuser l'esprit chaque jour pour faire des *mots*, mais le public studieux a d'autres visées et il trouverait singulièrement étrange une condamnation qui ne serait pas appuyée sur la logique et la raison.

Il est curieux de voir quelle férocité inconsciente déploient ces amuseurs, ces futiles, lorsqu'ils se trouvent en face du grand problème de l'au-delà. Habitués à traiter avec désinvolture les plus graves questions, ils ne craignent pas de se porter aux plus extrêmes limites pour tout ce qui leur paraît en désaccord avec leurs petites idées. Le bagne,

M. Véron, parbleu vous n'y allez pas de main morte et je vous remercie sincèrement au nom des quelques millions de spirites qui peuplent le monde à l'heure actuelle. Mais avant de nous déporter, vous jugerez bon que nous en appelions devant la science et la raison de votre jugement.

Vous nous qualifiez d'imbéciles, ce qui n'est pas aimable pour nous, mais qui devient absolument intolérable pour vos amis, MM. Victor Hugo et Vacquerie. Si j'ai bonne mémoire, il me souvient d'avoir lu souvent des éloges dithyrambiques sur le grand poète, sur l'homme politique qui représentait à vos yeux le *summum* des facultés humaines ; pourquoi donc, alors, le mettez-vous aujourd'hui au rang des niais ? Serait-on un génie dans une certaine branche de l'Esprit humain et un crétin lorsqu'il s'agit de spiritisme ? Nous connaissons ce genre de critique et MM. Bersot et Jules Soury nous ont habitués à cette polémique haineuse, mais nous attendions mieux d'un homme d'esprit et d'un républicain qui devrait avoir des idées élevées et généreuses.

Voulez-vous simplement parler des gens sans aveu qui exploitent les plus nobles causes, alors, M. Véron, nous sommes du même avis et j'ajouterai que nons ne vous avons pas attendu pour flétrir énergiquement les misérables qui exploitent la crédulité humaine. Nous avons depuis longtemps répudié énergiquement toute promiscuité avec les gens salariés qui font métier du spiritisme ; nous ne voulons pas, nous qui sommes d'honnêtes gens, être mêlés à la tourbe impure qui trafique bassement de la médiumité et qui bat la grosse caisse sur la tombe des morts !

Notre idéal est plus haut, nous ne mêlons aucune spéculation personnelle à la propagande de la vérité et c'est l'âme pleine d'aspirations vers la justice, la liberté et la fraternité, que nous apportons à nos frères les paroles de vérité qui les rendront meilleurs. Avant de parler du bagne, M. Véron, sachez à qui vous avez affaire et n'englobez pas dans une même réprobation les philosophes avides des recherches occultes et les louches personnages qui ne voient dans le spiritisme qu'un moyen d'assouvir leur rapacité.

Vous sauriez aussi, M. Véron, si vous vous donniez la peine d'étudier un sujet avant d'en parler, que nous sommes des rationnalistes, que nous n'admettons que ce qui nous est démontré expérimentalement, que tout ce que nous enseignons est rigoureusement positif et qu'il n'est plus permis aujourd'hui de se contenter des *spirituelles* (?) plaisanteries qui avaient cours il y a vingt ans au sujet de nos idées.

Vous êtes un personnage important, M. Véron, une colonne du Journalisme contemporain, monsieur, mais croyez-en un humble d'esprit, il ne faut jamais parler que de ce que l'on connaît, sans quoi on s'expose à dire des..... inexactitudes qui témoignent trop de naïveté chez un homme d'esprit. Allons, allons, étudiez, et, après, si vous nous envoyez au bagne, au moins vous saurez pourquoi.

GABRIEL DELANNE.

LES SECTES DANS LE SPIRITISME

On était à l'époque florissante de Rome, c'est-à-dire au complet développement du paganisme. On allait jusqu'à adorer le *Divus Augustus*, quand, du fond de la Palestine, s'éleva un homme dont la doctrine pleine de charité attira les regards du monde d'Orient : c'était JÉSUS, Esprit éminemment supérieur, qui apportait aux hommes les lumières d'en haut. A peine ses enseignements étaient-ils propagés, que partout surgirent des luttes. On fit en Italie des hécatombes de chrétiens. Ceux-ci à leur tour vainquirent leurs oppresseurs ; mais aussitôt leur triomphe, de funestes dissensions éclatèrent entre eux. Il se forma des partis, d'où sortirent des sectes irréconciliables. La paix fut longtemps troublée. D'abord, on ne s'attaqua que de parti à parti ; mais dans la suite, des guerres religieuses inondèrent de sang le sol de plusieurs nations. O Religion de fraternité entre toutes, était-ce donc là l'avenir que t'avait destiné ton auguste fondateur? Ta mission était de faire régner la paix sur la terre, et qu'ont fait tes ministres? Ils ont jeté le trouble dans les âmes et fait naître partout le doute ou l'incrédulité.

Mais Dieu a vu qu'il était temps de faire revivre la foi ; il fallait pour cela frapper les hommes par des manifestations sensibles : il permit aux Esprits de communiquer avec les mortels, pour leur enseigner la vraie religion, faussée par l'Eglise. C'est ainsi qu'à la fin de 1847 le *Spiritisme* se dévoila tout à coup aux yeux des humains, par des bruits produits dans une maison qu'habitait la famille Fox, en Amérique. Il prit de l'extension et fut bientôt connu en France. Allan Kardec est le premier qui ait condensé dans des livres spéciaux les enseignements des Esprits. Ces ouvrages ont été répandus ; ils sont devenus le fondement de la doctrine nouvelle. Non pas que l'auteur du *Livre des Esprits* ait eu la prétention de tout dire, de tout expliquer ; loin de là : il a jalonné la route, en disant à ses successeurs : « Marchez ! » Des progrès merveilleux se sont déjà accomplis : le Spiritisme

est maintenant accepté par la science, sceptiques et athées sont obligés de s'incliner et de croire; des sociétés se fondent dans les grandes villes, des journaux mettent des questions à l'étude. Mais fallait-il, parce que, dans ce vaste champ d'exploitation, il y a toujours à recueillir, fallait-il qu'après un quart de siècle les œuvres du Maître fussent attaquées jusque dans leur base? C'est pourtant ce qui se produit aujourd'hui. Des feuilles se disant bien inspirées, et qui s'intitulent du beau nom de *spirite*, viennent affirmer que c'est la matière qui régit le monde, que Dieu n'est qu'un mythe, que la prière est chose inutile, ridicule même; que nous, « spirites de la première heure, » nous n'obéissons qu'à des sentiments d'une servile soumission, » d'un « humiliant arbitraire, » lorsque nous adorons l'Auteur de notre être, et que nous prions pour nos frères malheureux ou pour nous-mêmes. Ainsi, tandis que les vrais spirites s'efforcent, avec l'aide des bons esprits, de consolider, de développer l'œuvre d'Allan Kardec, des philosophes nouveau-venus veulent y introduire le matérialisme. Pour donner une preuve de ces tendances bizarres, nous allons dire quelques mots au sujet d'un long article intitulé : *Résumé des théories de l'Esprit Jean*, que vient de publier la *Vie Posthume*.

« Il n'est pas de punition, il n'est pas d'expia-« tion, il n'est pas de justicier céleste appesantis-« sent sur l'humanité son inexorable rigueur..., » a révélé à la *Vie Posthume* l'Esprit Jean. Le vrai justicier, c'est la nature, « formée de trois principes « coéternellement et indissolublement liés entre « eux : l'*Esprit* ou force, la *Matière* ou forme, le « *Fluide universel* ou mouvement. » D'après l'Esprit Jean, Dieu n'interviendrait nullement dans les choses humaines, pas même sans doute dans le gouvernement de cet univers infini qui est son œuvre! C'est la négation de la Providence.

Le collaborateur de la *Vie Posthume* lui apprend aussi que l'incarnation n'est autre chose que le résultat d'une force aveugle. « Elle est identique, « dit-il, à l'action mécanique qui détermine pro-« gressivement la mort charnelle; elle aboutit, « comme cette dernière, à une nouvelle situation « de l'être *immédiatement conséquente de celle* « *qu'il abandonne.* » — Pourquoi ne pas admettre que l'homme sensuel, un riche égoïste, par exemple, qui s'est livré à tous les appétits sans se soucier de ses frères indigents, puisse prendre une nouvelle incarnation — dans une situation différente alors — *précisément parce qu'il a mal usé de sa vie charnelle précédente*? Ce serait le fait, non d'une loi physique, mais de sa volonté ou de celle de Dieu.

L'Esprit Jean va plus loin encore : « L'être, dit-il, « progresse *matériellement* dans la vie, *spirituelle-* « *ment* dans la mort, et *fluidiquement* dans le som-« meil. » Ainsi, l'être, à l'état d'incarné, ne saurait concourir à son progrès spirituel! Il lui faudrait attendre l'état d'erraticité pour se débarrasser de ses vices! Quelle sanction donnez-vous donc à la vertu, au combat des passions, au sacrifice, aux actes de dévouement dont notre monde, grâce à Dieu, est encore assez souvent témoin?

Expiation, choix, épreuve, nous dit-on, ne sont que de vaines utopies. Il est un autre mot qui, pour la *Vie posthume*, n'est pas moins vide de sens : c'est celui de *mission*. Aux yeux de cette feuille, la vie, dans toutes ses formes, n'est qu'une *nécessité*. Pas plus pour Confucius, Socrate, Galilée, Newton, que pour le dernier des hommes, elle ne voit une dérogation à la « loi des conséqnences naturelles », qui veut que chacun occupe dans la vie, à l'état de l'incarnation, « *la place à laquelle lui donnent droit son mérite et ses acquis personnels.* » D'où on pourrait conclure que les martyrs de la vérité, par exemple, ne méritaient pas, lorsqu'ils sont venus s'incarner sur la terre, un autre sort que celui qu'ils ont subi!

Vous aussi, ô Jésus, on vous soumet à la loi « des conséquences naturelles » : on vous fait naître en ce monde inférieur, parce que votre mérite et vos « acquis personnels » vous appelaient là... Quelle injure! Non, certes, vous n'aviez pas à subir pour vous-même cette nécessité : c'était une mission sublime que la vôtre! Mission de paix, de fraternité et d'amour, accomplie dans le plus grand des sacrifices!

Et Jeanne d'Arc, donc! dira-t-on de même qu'elle n'était pas chargée d'une mission? Si son incarnation au milieu de simples villageois n'était que la résultante forcée d'une loi naturelle, pourquoi, humble bergère, quitte-t-elle à dix-huit ans sa famille, son troupeau, son clocher, pour se mettre à la tête d'une armée et courir au secours de la France, écrasée sous le pied du vainqueur? Niera-t-on que des voix d'en haut dictaient à la jeune héroïne la conduite qu'elle avait à suivre pour répondre aux vues de la Provience sur la patrie malheureuse? Son histoire nous dit qu'elle était chargée par le ciel d'une mission, et qu'elle l'a accomplie d'une manière merveilleuse.

La *Vie posthume* exprime l'espoir que bientôt l'Esprit Jean donnera à l'humanité « une idée plus précise du monde périsprital, que n'ont su le faire jadis les Esprits supérieurs, de légendaire mémoire. » De grâce, arrêtez-vous! Ces théories nouvelles ne satisfont ni notre raison ni notre conscience; or, ces deux guides, avec nos inspirateurs personnels, que nous devons bien aussi consulter,

nous disent qu'on ne doit pas confondre la matière avec l'Esprit, ni la créature avec le Créateur; qu'une sage Providence régit toutes choses ; que Dieu, la souveraine Puissance, a droit à nos hommages; que la prière peut être efficace pour le progrès ou le soulagement des âmes; en un mot, que les premiers initiateurs du Spiritisme étaient dans la voie de la vérité : nous les y suivrons

DEMOPHILE

LA MAGIE AU XIX[e] SIÈCLE

La connaissance de l'avenir a été de toutes les préoccupations de l'homme la plus persévérante. On la rencontre, au berceau de l'histoire, dans les peuples; elle traverse toutes les époques, occupe toutes les sectes religieuses ou philosophiques et, de nos jours, elle hante encore certains esprits. Comme les sciences naturelles, la science de l'âme était primitivement dans la main des prêtres; il n'y a rien d'étonnant que l'art de la divination appartienne, dès lors, au culte qui en réglera l'usage après en avoir enseigné le secret aux seuls initiés.

Dans la langue platonicienne, la *Magie* est l'art d'honorer dignement les dieux. On cherchera donc à se les rendre favorables en leur rendant le culte qui leur est dû; on imaginera toutes sortes de purifications, d'incantations, de sacrifices expiatoires pour entrer en commerce avec eux. Cela est dans la logique et ne saurait nous étonner. Celui-là même qui devait régénérer les sciences par les intuitions de son génie, Bacon croyait à la magie.

En réalité, tout oscille entre le monde des corps et le monde des esprits; les cosmogonies les plus anciennes et les plus célèbres reposent sur la conception de ces deux mondes. Il semble qu'il y a deux sources de connaissances qui, si elles ne sont pas tout à fait étangères, paraissent néanmoins indépendantes sur bien des points et exiger des procédés spéciaux d'investigation; une seule et unique méthode ne saurait leur être applicable, on s'en aperçoit bien vite aux résultats.

Jetons un coup d'œil sur les mystérieuses pratiques du passé, sur les traditions et l'histoire de la magie; cela nous permettra peut-être de mieux interpréter les phénomènes étranges qui, sous différents noms, nous occupent de nos jours. Nous avons dit que la divination était le sujet principal des opérations magiques; mais, si dans le but de ces opérations pratiquées par les mages et les prêtres des antiques mystères est le même, les procédés de divination variaient beaucoup. Il y avait l'*astrologie* (divination par les astres), la *chiromancie* (divination par la main), la *pyromancie* (divination par le feu), l'*hydromancie* (divination par l'eau), la *catoptromancie* (divination par les miroirs, etc., etc. On trouve l'énumération des divers genres de divination des Grecs dans la *Symbolique*, de Creuzer.

Il arrivait souvent que plusieurs genres de divination étaient simultanément employés; c'est qu'au fond le principe était le même : la théurgie. Nous ne parlerons que de la divination par l'eau (*hydromancie*) et de la divination par les miroirs (*catoptromancie*).

I

NOTES HISTORIQUES

Varouna, le dieu indien de l'Océan, donna au Gange ses vertus purificatrices; il deviendra plus tard Neptune, le dieu des mers de la Grèce et de l'Italie. On sait aujourd'hui que l'image de l'Esprit flottant sur les eaux appartient à la Genèse de Moïse et de Manou.

Dans le Zend-Avesta de Zoroastre, nous voyons que le culte de l'eau était pratiqué dans la religion des Parses. Il en est de même en Egypte. Mercure Trismégiste dans une vision sublime est ravi dans le monde des idées; il voit s'échapper de l'eau une fumée, et de cette fumée sortir un son comme la voix de la lumière.

Dans les cérémonies égyptiennes, le *stoliste* tenait en main le vase aux libations, puis venait le prophète ou le voyant, portant devant son sein l'*hydrion*, vase à eau lustrale. La description donnée par Clément d'Alexandrie est confirmée par les monuments de l'ancienne Egypte.

Parmi les produits des fouilles de la mission Dieulafoy déposés récemment au musée du Louvre, se trouvent des cylindres gravés en marbre qui donnent des scènes de magie. Ces cylindres ont été trouvés dans le palais de Suse construit par un souverain de la dynastie perse des Achémides, Artaxercès Mnémon, qui régna de 402 à 362 avant notre ère.

Les Druides cherchaient dans le sang des victimes les secrets de leur propre destinée ou le succès d'une bataille prochaine et l'avenir de leur patrie. Des prêtresses aux pieds nus, aux vêtements blancs retenus par une ceinture d'airain, accompagnaient chez les Kimris transrhénans toutes les opérations militaires. C'est dans une coupe pleine du sang encore chaud des captifs égorgés qu'elles lisaient les signes prophétiques.

Une druidesse qui professait en secret l'ancien culte prohibé avait annoncé à Alexandre Sévère, au moment de son entrée en Gaule, la mort qui l'attendait au bord du Rhin.

Aurélien, sans autre enfant qu'une fille, voulut savoir ce que deviendrait la puissance souveraine. « Aucun nom, répondit la druidesse qu'il consultait, ne prévaudra dans la République sur le nom des descendants de Claude. » Or, Constance était petit-neveu de Claude le Gothique.

La pythie de Delphes prophétisait au moyen de libations qui se faisaient dans le temple. Les prêtres lui faisaient boire l'*udor létéion*, l'eau léthée, avant de monter sur le trépied, pour lui faire oublier ce qu'elle dirait durant l'inspiration.

En Etrurie, d'où Rome a tiré la science augurale, le bruit des flots avait une signification divinatoire, et du fond de l'abîme liquide sortaient les révélations des prophètes et des dieux.

L'eau des fleuves et des fontaines recevait un culte particulier. Un oracle de Dodone ordonnait des sacrifices au fleuve Achéloüs.

Dans l'*Odyssée*, Ulysse va dans le pays des Cimmériens pour consulter l'ombre de Tirésias, à la fontaine de Tilphossa, située près de son tombeau et du monument de Rhadamanthe.

La vierge de l'Inde, Dévaki, entend, près de la fontaine de Madura, les Dévas qui chantent à son oreille : « Gloire à toi, Dévaki ! Il viendra couronné de lumière, ce fluide pur (akasa) émané de la grande âme, et les étoiles pâliront devant sa splendeur. » (*Atharva-Véda*).

Il est prescrit dans le Talmud à celui qui a été mordu par un chien enragé de ne boire de l'eau durant douze mois que dans un pot de bronze, de peur que les esprits mauvais ne lui apparaissent Ils étaient donc capables d'apparaître dans des vases qui n'étaient pas de ce métal?

Les paysans de la Morée, de l'Epire, de la Thessalie et de la Crète admettent encore l'existence des esprits des fontaines, des Naïades, des Dryades et des Néréïdes. Les *Nikr* ou *Nix* sont les génies des eaux chez certains peuples du Nord de l'Europe. En Russie, ce sont les *Vodiany* et les *Rousalkas*.

Grégoire de Tours mentionne au pays de *Gabali* un lac près du mont Hélanus où les habitants venaient tous les ans jeter des offrandes. Cet usage a persisté dans la même contrée au lac Saint-Andréol, près le mont d'Aubrac. Le pape Grégoire III interdit les sacrifices aux fontaines.

L'historien Théophylacte Simocatta raconte que Ménas, gouverneur de l'Egypte, sous l'empereur Maurice (VIe siècle), vit un fantôme sur les eaux du Nil.

Les prières rituéliques pour la bénédiction de l'eau visent l'influence des esprits. Leloyer dans l'*Histoire des Spectres* nous apprend qu'Alexandre Ier, sous le pontificat duquel paraît remonter l'usage de l'eau bénite, recommandait au clergé de bénir l'eau salée, avec l'intention de détourner des chrétiens les *phantomes et les illusions de Satan*.

Un écrivain arabe du XIVe siècle, Ibn Khaldoun, décrit dans ses *Prolégomènes historiques* traduits par Slane le mode de divination au moyen d'un corps brillant : « Fixant leurs regards sur un objet à superficie unie, les devins le considèrent avec attention jusqu'à ce qu'ils y aperçoivent la chose qu'ils veulent annoncer. Quelques personnes croient que l'image aperçue de cette manière se dessine sur la surface du miroir ; mais elles se trompent. Le devin regarde fixement cette surface jusqu'à ce qu'elle disparaisse et qu'un rideau semblable à un brouillard s'interpose entre lui et le miroir. Sur ce rideau se dessinent des formes qu'il désire apercevoir, et cela lui permet de donner des indications soit affirmatives, soit négatives, sur ce qu'on désire savoir. Il raconte alors les perceptions telles qu'il les reçoit. Les devins pendant qu'ils sont dans cet état, n'aperçoivent pas ce qui se voit réellement dans le miroir ; c'est un autre mode de perception qui naît chez eux.

Ce passage cité par M. Alfred Maury dans son livre *la Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge*, est remarquable par l'exactitude de la description que confirment nos expériences à une exception : le voyant ignore ce qu'il va voir.

Varron rapporte que Nigidius, consulté par Fabius, se servait d'enfants magiques (magici pueri). Didius Julianus eut recours aux miroirs magiques pour découvrir l'issue du combat qui devait se livrer entre Sévère et son compétiteur à l'empire Tullius Crispinus ; il appela, pour regarder dans le miroir fatidique, un enfant sur la tête duquel il avait opéré des enchantements.

Les Romains appelaient *specularii* ceux qui se servaient du miroir pour connaître l'avenir. Au moyen-âge ils étaient encore fort nombreux. Le concile tenu par saint Patrice en 450 prouve qu'il s'en rencontrait même en Irlande.

Dans plusieurs oracles de la Grèce on se servait d'un miroir suspendu par des ficelles ; on brûlait au-dessous de l'encens et la pythie voyait sur le miroir les figures magiques. « Les Orientaux, écrit un orientaliste distingué, M. Reinaud, ont aussi des miroirs magiques dans lesquels ils s'imaginent pouvoir faire apparaître les anges, les archanges ; en parfumant le miroir, en jeûnant pendant sept jours et en gardant la plus sévère retraite, on devient en état de voir de ses propres yeux, soit par ceux d'une vierge ou d'un enfant, les anges que

l'on désire évoquer ; il n'aura qu'à réciter les prières sacramentelles, l'esprit de lumière se montrera à vous, et vous pourrez lui adresser vos demandes. »

Pic de la Mirandole croyait à la vertu des miroirs constellés. Jean Fernel assure avoir vu dans un miroir des figures faisant des gestes si significatifs qu'il était aisé de comprendre leur pantomime. Lorsque François Ier faisait la guerre à Charles-Quint, on conte qu'un magicien en regardant dans un miroir, apprenait aux Parisiens ce qui se passait à Milan. Le roi Childéric passe pour avoir cherché l'avenir dans les prismes d'un petit globe de cristal (*cristallomancie*).

Les Indous ont des miroirs magiques qu'ils nomment *unjoun* ou lampe noire; les sannyassis, qui sont des exorcistes élevés à l'initiation supérieure, sont très habiles dans ce genre de divination.

Dans un traité intitulé *Philosophumena* attribué tour à tour à Origène et à saint Hippolyte, on lit cette description du procédé employé par les magiciens : « Ils ont fait choix d'une chambre close dont ils ont peint en couleur d'azur le plafond, traînant avec eux et faisant étalage en cette circonstance, d'ustensiles de même couleur ; ils placent à terre au milieu de la chambre, un bassin plein d'eau, lequel réfléchit le bleu du plafond, comme si c'était celui du ciel. Dans le plancher sur lequel repose le bassin est pratiquée une ouverture cachée, et ce bassin, qui est de pierre, a un fond en verre; au-dessous de la pièce en question en est une autre secrète dans laquelle se tiennent les compères déguisés en dieux et en démons, dieux et démons que le magicien veut faire apparaître. » Dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, M. J. Prinsep dit aussi que certains miroirs métalliques sont fabriqués de façon que la figure que l'on veut faire apparaître soit aperçue sur une des faces de la plaque métallique convenablement éclairée, bien qu'elle se trouve gravée sur l'autre.

Les chrétiens des premiers siècles avaient trop d'intérêt à détruire la croyance aux prestiges de la magie païenne pour qu'il n'y ait pas lieu de tenir pour suspecte l'explication de cette supercherie. Mais fut-elle vraie, il n'y aurait à voir là que des procédés de magie *blanche* ou physique, comme nous en voyons tous les jours.

Ce n'est pas sur les amateurs de physique amusante que sévissait l'autorité religieuse et civile. (Voir contre la magie, les *Décrets des empereurs*, d'abord Constance, années 357 et 358, puis Lucius et Valentinien, *Code de Téodose*, liv. IX.) En 1609, on brûla en place de Grève le sorcier normand Saint-Germain, pour avoir fait usage de miroirs magiques en compagnie d'une femme et d'un médecin. Martin della Scala fit mettre à mort l'évêque de Vérone qui gardait un de ces miroirs sous son oreiller.

Plusieurs magnétiseurs ont cru que les glaces avaient la propriété de réfléchir le fluide magnétique, notamment Mesmer et, avant lui, Libavius, Borel et Santanelli. « La glace d'un miroir, dit Tardy de Montravel, réfléchit fortement le fluide, mais on n'en sait pas la raison. » Le père Cabée, dans son traité de *Philosophie magnétique*, réfute, par contre, cette opinion. D'après lui, le fluide pénètre les corps : « Ejus virtus penetrat etiam durissima corpora, nec reflectitur. » « L'eau, dit le docteur d'Eslon, est le corps qui se charge le plus de fluide; il doit être très propre à porter et propager le magnétisme. » (Aphorisme 21).

L'historien Josèphe prétend avoir vu, en présence de Vespasien et de ses fils, d'un grand nombre d'officiers et d'une foule de soldats, un juif nommé Eléazar guérir un démoniaque au moyen d'un vase d'eau placé à quelque distance du malade. Le vase se renversa quand l'esprit du mal quitta le corps du possédé.

Varron nous dit que l'art de la divination par l'eau a été trouvé par les Perses et que le roi Numa, et, avant lui, Pythagore, s'en sont servis; il ajoute qu'on y évoque aussi les âmes, et que c'est ce que les Grecs appellent *nécromancie* (divination par les morts). Numa avait appris au moyen des évocations les mystères par lui établis. Les livres qu'il avait composés d'après ses propres expériences furent brûlés par ordre du sénat de Rome. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, insiste sur le caractère dangereux de tels ouvrages qui justifie la mesure des magistrats romains.

Que de précieuses archives nous aurions eu là pour l'histoire des évocations dans l'antiquité. Varron nous apprend aussi qu'au temps de Mithridate, les gens de Tralles, en Asie-Mineure, inquiets sur le résultat probable de la guerre, demandèrent officiellement à la magie des révélations sur l'avenir; un enfant contempla dans l'eau une image de Mercure, le dieu des enchantements, et prédit en cent soixante vers ce qui devait arriver (*carmine instinctos*).

Apulée que saint Augustin appelle « un illustre platonicien » avoue dans son *Apologie* qu'il avait été initié aux mystères de l'Orient. Il était pontife d'Esculape à Carthage et grand prêtre de toute la province ; il fut accusé de magie et le procès fut porté devant le tribunal du proconsul d'Afrique, le stoïcien Clodius Maximus ; il fut assez heureux pour le gagner.

« Le don prophétique, écrit Apulée, n'est accordé qu'à des êtres gracieux, vierges, d'esprit éveillé,

capables de s'appliquer avec aisance. Leur âme est comme un temple pur où réside la puissance divine : elle est prompte à se dégager de la matière et se laisse reconquérir par le principe divin..... Je crois avec Platon qu'entre les dieux et les hommes il existe certaines puissances divines, intermédiaires par leur nature et par l'espace qu'elles occupent ; ce sont ces êtres qui président à toutes les divinations, à tous les prodiges de la magie. Il y a plus : Je suis persuadé qu'une âme humaine, surtout l'âme d'un enfant, peut, au moyen de charmes qui la transportent, de parfums qui l'extasient, être entièrement soustraite à la conscience des choses de ce monde ; insensiblement, elle peut oublier son corps, être ramenée, réduite à sa nature essentielle qui est immatérielle et divine; alors, dans une espèce de sommeil, elle peut présager l'avenir. »

Mais tout cela n'est pas naturel, dira-t-on?

Voici la réponse de saint Augustin : « Les prodiges ne sont pas contre nature, mais contre la connaissance que nous en avons. En effet, comment serait contre nature ce qui se fait par la volonté de Dieu, lorsque la volonté du Créateur est de fait la nature de chaque chose. »

Le docteur John Dee, né à Londres en 1527, qui, en sa qualité d'astrologue, fut chargé de fixer le jour le plus propice pour le couronnement d'Elisabeth, parcourut les capitales et les cours de l'Europe en compagnie d'Edouard Kelley, l'alchimiste ; ce dernier remplissait l'office de médium sous le nom de *skry er*. Dee avoue qu'après l'avoir perdu, il ne trouva personne pour le remplacer. Le docteur possédait un miroir magique où se montraient des formes et des inscriptions révélatrices de l'avenir. « Des esprits, dit-il, lui apparaissaient sous des verres pleins d'eau, d'où sortaient das voix étranges. »

Cinquante ans après sa mort, Méric Casaubon publia un de ses nombreux manuscrits : *La relation fidèle de ce qui s'est passé entre John Dee et quelques esprits.* Un fait à noter, c'est que Dee, comme la plupart des thaumaturges de son temps, n'était point un esprit vulgaire. Il était bon mathématicien et avait travaillé à la réforme du calendrier; il a eu de grandes vues et des idées de génie.

Le miroir de Dee a son histoire. Il fut vendu, en 1842, parmi les curiosités que possédait M. Horace Walpole, à Straberry-Hill, la somme de 326 fr. C'était simplement un morceau de charbon de terre parfaitement poli, taillé en forme circulaire, avec un manche ; cette curiosité figurait autrefois dans le cabinet du comte de Pétesborough. Le catalogue l'indiquait ainsi : « Pierre noire au moyen de laquelle le docteur Dee évoquait les esprits. » Il passa des mains du comte dans celles de lady Elisabeth Germaine, puis devint la propriété de John dernier duc d'Argyle, dont le petit-fils, lord Campbell, le donna à Walpole. L'auteur du *Theatrum chimicum*, Elias Ashmole, parle de ce miroir en ces termes : « A l'aide de cette pierre magique, on peut voir toutes les personnes que l'on veut dans quelque partie du monde qu'elles puissent être, et fussent-elles cachées au fond des appartements les plus reculés ou même dans les cavernes qui sont aux entrailles de la terre. »

Dans ses notes sur Spartien, publiées en 1603, Casaubon cite un passage d'un marxtrologe grec où il est raconté qu'un Latin chrétien qui hantait les jeux du cirque, et se voyait constamment vaincu aux courses de char par la faction opposée à la sienne, alla trouver un moine très pieux nommé Hilarion. Il lui demanda à quoi tenait la constance de sa mauvaise fortune. Le moine mit alors un vase plein d'eau entre les mains du Latin, et celui-ci, en regardant à la surface, vit apparaître, à son grand étonnement, les chevaux et les chars du cirque, et reconnut ainsi que sa faction était enchaînée par des sortilèges magiques.

Un juif dont parle Leblond dans son *Mémoire* sur la magie adressé à l'Institut, prétendait faire voir dans un verre d'eau les personnes qui étaient en Amérique.

« Voici une chose, dit M. de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, que le duc d'Orléans me raconta dans le salon de Marly, dans un coin où nous causions tête a tête, un jour que, sur le point de son départ pour l'Italie, il écrivait de Paris, dont la singularité, vérifiée par des événements qui ne se pouvaient prévoir alors, m'engage à ne la pas omettre....La Sery avait une petite fille chez elle, de huit ou neuf ans, qui y était née et n'en était jamais sortie, et qui avait la simplicité et l'ignorance de cet âge et de cette éducation. Entre autres fripons de curiosités cachées, dont M. le duc d'Orléans avait beaucoup vu en sa vie, on lui en produisit un chez sa maîtresse qui prétendit faire voir dans un verre d'eau tout ce qu'on voudrait savoir.

Il demanda quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder, et cette jeune fille s'y trouva propre. Ils s'amusèrent donc à vouloir savoir ce qui se passait alors même dans des lieux éloignés, et la petite fille voyait et rendait ce qu'elle voyait à mesure. Cet homme prononçait tout bas quelque chose sur ce verre rempli d'eau, et aussitôt on y regardait avec succès.

« Les duperies que M. le duc d'Orléans avait souvent essuyées l'engagèrent à une épreuve qui pût le rassurer. Il ordonna tout bas à l'oreille à un

de ses gens d'aller sur-le-champ à quatre pas de là, chez Mme de Nancré, de bien examiner qui y était, ce qui s'y faisait, la position, l'ameublement de la chambre et la situation de tout ce qui s'y passait, et, sans perdre un moment, ni parler à personne, de le lui venir dire à l'oreille. En un tourne-main la commission fut exécutée, sans que personne s'aperçût de ce que c'était, et la petite fille était toujours dans la chambre. Dès que M. le duc d'Orléans fut instruit, il dit à la petite fille de regarder dans le verre, qui était chez Mme de Nancré et ce qui s'y passait. Aussitôt elle leur raconta mot pour mot tout ce qu'avait vu celui que M. le duc d'Orléans avait envoyé. La description du visage, des figures, des vêtements des gens qui y étaient, leur situation dans la chambre, les gens qui jouaient à deux tables différentes, ceux qui regardaient ou qui causaient assis ou debout, la disposition des meubles, en un mot tout. Dans l'instant M. le duc d'Orléans y envoya Nancre, qui rapporta avoir trouvé comme la petite fille l'avait dit, comme le valet qui y avait été d'abord l'avait rapporté à l'oreille de M. le duc. »

D'autres révélations plus graves furent faites sur la demande du duc d'Orléans. La voyante vit distinctement ce qui devait arriver à la mort du grand roi et l'élévation du duc lui-même à la dignité de régent de France.

A la fin du siècle dernier, Joseph Balsamo, comte de Cagliostro, qui recevait à sa table le duc de Richelieu, le prince de Rohan et d'autres grands seigneurs, se servait des miroirs magiques, des cloches de verre ou des bocaux pour faire apparaître les fantômes. Son *médium* était un enfant appelé le *Pupille* ou la *Colombe* qui regardait dans un verre d'eau pendant que l'assistance était en prière. Lorenza Feliciane, sa femme, lui était associée dans l'exercice du pouvoir magique. Cagliostro fut arrêté à Rome par ordre du Saint-Office et mourut en prison.

M. le comte Léon de Laborde raconte dans ses *Commentaires géographiques sur l'Exode et les Nombres* les visions d'un enfant dans la main duquel un Algérien nommé Achmed avait répandu une encre grasse qui faisait fonction de miroir. L'expérience eut lieu au Caire en 1827, en présence de M. de Laborde et de lord Prudhœ. La première vision fut celle d'un soldat turc. « Comment est-il habillé? — Il a une veste rouge brodée d'or, un turban alépin et des pistolets à la ceinture. — Que fait-il? — Il balaie une place devant une grande tente si riche, si belle! elle est rayée de rouge et de vert, avec des boules d'or en haut. — Regardez qui vient à présent. — C'est le sultan suivi de tout le monde. Oh! que c'est beau! » L'enfant regardait à droite, à gauche, comme dans les verres d'un optique dont on cherche à étendre l'espace, et avec tout l'intérêt qu'avait pour lui ce spectacle qu'il semblait faire passer dans la vivante et naïve exactitude de ses réponses. « Comment est son cheval? — Blanc, avec des plumes sur la tête. — Et le sultan? — Il a une barbe noire, un benisch vert. Venait ensuite une longue description du cortège... Maintenant, messieurs, dit l'Algérien tranquillement, nommez les personnes que vous désirez faire paraître... » Les personnes choisies furent Shakspeare et Cradock qui était alors en mission diplomatique auprès du pacha, lesquels furent reconnus à la description qu'en fit l'enfant.

M. de Laborde avait acquis le secret d'Achmed et obtenu les mêmes prodiges. « De toute cette concordance d'observations, il résulte, dit-il, un fait bien positif: c'est que des enfants, sans aucune préparation, sans qu'on puisse admettre de fraude, voient dans le creux de leur main, avec la même facilité qu'au travers d'une lucarne, des hommes se mouvoir, paraître et disparaître, qu'ils appellent et qui se produisent à leur commandement, avec lesquels ils s'entretiennent et dont ils conservent le souvenir après l'opération. J'ai rapporté le fait, mais je n'explique rien; car même après avoir produit moi-même ces effets surprenants, je ne me rends pas compte des résultats que j'ai obtenus; j'établis seulement de la manière la plus positive, et j'affirme que tout ce que j'ai dit est vrai; et après douze années que j'ai quitté l'Orient, je fais cette déclaration parce que, laissant de côté la réalité absolue des apparitions et même une exactitude quelconque dans les réponses, je ne puis admettre qu'on m'ait trompé, et que je me suis trompé moi-même sur des faits qui se sont répétés vingt fois sous mes yeux, par ma volonté, devant une foule de témoins différents, en vingt endroits divers, tantôt entre les quatre murs de ma chambre, tantôt en plein air, ou bien dans ma cange du Nil. »

Une lettre en date du 8 février 1850, publiée par la *Presse*, rapportait que l'empereur de Haïti, Faustin Ier s'était rendu au Petit-Goâve, sa ville natale, pour la célébration d'un service funèbre pour le repos des âmes de son père et de sa mère. Après le service pendant lequel la corvette française la *Naïada* ayant à bord plusieurs consuls étrangers, était venue mouiller devant Petit-Goâve, l'empereur s'est rendu à une habitation à quelques lieues de la côte. C'était là qu'avaient été enterrés son père et sa mère. A l'heure de minuit, l'empereur et l'impératrice sont sortis de leur maison, seuls, sans gardes, accompagnés seulement par les hommes ayant foi dans les cérémonies de Vaudoux. Arrivés au cimetière, les prêtres, au moyen de

charmes particuliers, sont parvenus à *fixer dans un verre d'eau* les âmes des parents de Soulouque.

En 1847, M. le baron Du Potet a renouvelé avec son miroir magique les mystérieux phénomènes de la magie. Ce miroir n'était autre qu'un petit disque de carton couvert d'un côté par une feuille d'étain, terne et sans aucun reflet, ou bien un rond fait sur le parquet avec un morceau de craie ou de charbon. « C'est sur cette surface, dit-il dans son *Journal de Magnétisme*, que des images viennent se peindre. Moi-même je n'y aperçois rien ; mais je sens, lorsque l'expérience commence et qu'elle doit réussir, une sorte de frémissement singulier, mes doigts se crispent légèrement et tout mon être reçoit un choc. Tout cela est indépendant de ma volonté, mon imagination n'y entre pour rien, je suis froid et c'est toujours avec surprise que l'émotion me saisit, car mon doute chaque fois accompagne mes tentatives et je suis tout aussi étonné que les spectateurs en apercevant le résultat. » Revenant ailleurs sur le même sujet : « J'éprouve, dit-il, un certain ébranlement dans tout mon être, je puis dire que je sens en moi quelque chose d'inaccoutumé. Lorsque les expériences doivent avoir un résultat, je participe en quelque sorte à ce qui se passe ; mon organisation me paraît quelque peu enchaînée, je puis croire être une pièce essentielle, indispensable même, un élément enfin nécessaire pour que les faits de magie-magnétique aient lieu : voilà tout. »

En 1848, Cahagnet décrivait ainsi le procédé de fabrication de son miroir magique dans les *Arcanes de la vie future dévoilés* : « Il faut avoir un verre de glace aussi beau que possible, taillé d'avance de la grandeur que l'on désire, le placer sur un feu très doux pendant qu'on fait fondre de la mine de plomb très belle dans une légère quantité d'huile fine pour que cela acquière la consistance d'une pommade liquide qui puisse s'étendre avec facilité sur le verre où vous la versez quand elle est bien délayée ou fondue. » Lorsque l'amalgame est sec, on fixe le miroir au mur, mais toujours à faux jour. On fait placer la personne qui désire voir, devant ce miroir en la fixant fortement derrière la tête vers le cervelet. Tel est le miroir dont Cahagnet et son ami Renard se servaient dans leurs expériences.

Il y a quelques années, Mme Antoinette Bourdin a publié les siennes dans un livre qui a pour titre : *La Médiumnité au verre d'eau* Je ne puis rendre compte de cet ouvrage que je n'ai pas lu.

(*A suivre*).

NOUVELLE POSTE

Le récit du phénomène suivant intéressera, je crois, les lecteurs de ce journal ; c'est à ce titre que je vous l'adresse. J'en garantis la scrupuleuse authenticité bien que pour des raisons que vous comprendrez je désire garder l'anonyme.

Il y a quelques mois de cela, Mme F... vint me trouver pour me prier de soigner sa mère âgée et atteinte de douleurs contre lesquelles les ressources de la médecine étaient restées impuissantes. Mme F... est la femme d'un professeur de notre Faculté des sciences, c'est-à-dire que les docteurs auxquels elle s'adressa tout d'abord comptaient parmi les célébrités de l'art médical. Je répondis à cette dame : Je veux bien m'occuper de madame votre mère, mais je ne puis rien vous promettre sans connaître la cause du mal dont elle souffre et pour celà j'ai besoin de faire examiner son état par mon sujet.

Le résultat de cette visite fut loin d'être favorable à la malade ; les douleurs dont elle se plaignait n'avaient rien de rhumatismal comme on me l'avait dit, elles étaient produites par une grande atonie du fémur droit et de la colonne vertébrale dans lesquels la vie s'éteignait. Vous pouvez essayer, me dit mon sujet, mais vous n'obtiendrez pas de résultat, le mal est trop avancé et l'organisme de cette personne trop usé pour espérer une guérison.

Je fis part à Mme F... de cette réponse, lui disant : Dans ces conditions je veux bien magnétiser madame votre mère, car si je ne puis vous promettre de la guérir, j'espère au moins la soulager ; je ferai mon possible pour cela, mais ainsi que je vous l'ai dit, je n'accepterai jamais d'honoraires, sous quelque prétexte que ce soit.

Nous fûmes bien d'accord sur ce point et je commençai les magnétisations trois fois par semaine. Un mieux sensible se déclara tout d'abord puis le mal suivit son cours et mon action sur la malade au lieu de durer d'une séance à l'autre alla en décroissant, si bien qu'après deux mois et demi de traitement le magnétisme ne calmait plus les douleurs que pendant quelques heures.

J'aurais continué néanmoins à magnétiser cette dame, si un voyage que je dus faire ne m'avait forcé d'interrompre le traitement que la reprise du mon travail ne m'a permis ensuite de continuer.

Mme F... me remercia chaudement des soins que j'avais donnés à sa mère et je pris congé d'elle regrettant un insuccès que j'avais prévu sans avoir pu l'éviter.

Je ne songeais plus à cette affaire, lorsqu'il y a

trois semaines Mme F... vint me trouver au magasin où je suis employé, pour me remercier à nouveau et me faire accepter une rétribution pour ma peine, je refusai énergiquement, ainsi que je l'en avais prévenue. Mme F... persista dans sa résolution et après une demi-heure de discussion, ne voulant pas se rendre à mes arguments, prit congé de moi laissant sur la banque près de laquelle je me trouvais cinq pièces de 20 francs.

Ne voulant pas que mes patrons, qui rôdaient autour de nous, connussent le but de cette visite je laissai partir Mme F... sans protester davantage, mais bien résolu à ne pas garder cette somme à laquelle je ne me reconnaissais aucun droit.

J'endormis alors mon sujet et demandai à mes guides ce qu'ils me conseillaient de faire de cet argent. Le rendre, me fut-il répondu. C'est mon avis, mais comment? Voulez-vous vous en charger? Oui, me dit mon sujet, vos guides rendront eux-mêmes cette somme pour vous prouver leur joie de voir que vous suivez leur conseil.

J'écrivis alors à Mme F... une lettre d'excuse de ne pouvoir accepter son généreux cadeau lui donnant toutes les raisons qui me forçaient à le refuser et l'informant du moyen dont se serviraient mes guides pour opérer cette restitution, je mis ma lettre et l'argent sous enveloppe et à une séance suivante, après avoir endormi mon sujet, je plaçai la lettre sur ses genoux, priant mes amis invisibles de tenir leur promesse.

Une demi-heure après environ, tout avait disparu. L'enveloppe et son contenu étaient fluidifiés, ce travail avait causé à mon sujet une grande dépense de forces fluidiques : ses bras étaient en catalepsie, elle éprouvait dans les mains une sensation de brûlure ardente; je fis bientôt disparaître ces fatigues, mais je ne pus lui donner assez de forces pour terminer ce travail.

A la séance suivante, mon sujet me dit : Je vois la lettre ; elle est là, dans les fluides, avec sa forme primitive. Elle pourrait toujours rester ainsi sans se perdre, sans se désagréger. Quel beau travail! Je vais prier vos amis de me conduire chez Mme F... et de m'aider à y transporter cette lettre afin de la matérialiser. Ce soir-là le transport eut lieu, mais mon sujet, un peu faible, ne put pas, malgré son vif désir et le bon vouloir de nos guides, terminer son travail, les fluides matériels lui manquaient. « Ce sera pour la prochaine fois, me dit-il, il reste fort peu de chose à faire, mais aujourd'hui, je n'en ai pas les moyens. »

Une troisième, fois je renvoyai mon sujet chez Mme F... Il me fit la description d'une pièce, servant de salle à manger que j'avais entrevue, mais dans laquelle je n'étais pas entré. C'est là, me dit-il, qu'aura lieu le transport ; puis il me demanda de lui donner des fluides et d'agir sur lui par une volonté ferme, soutenue par un désir ardent de réussir.

Mon sujet s'était alors levé : il faisait des efforts pour dégager des fluides matériels; soudain il retomba sur sa chaise les bras tendus en avant et en catalepsie :

« C'est fini : le travail est terminé. J'ai entendu tomber la lettre, j'ai les mains brûlantes et suis harassé de fatigue. Donnez-moi des fluides fortifiants et remercions nos amis. Votre désir est réalisé, on vous accusera réception de votre lettre.

Comme on le comprendra, nous attendions avec impatience la réponse annoncée. Mais les jours passaient, et nous restions sans nouvelles de notre missive.

Je renvoyai à nouveau mon sujet chez Mme F... « Je vois pourquoi on ne vous a pas répondu : la lettre est tombée entre le mur et le piano, on ne peut pas la voir. Il faut écrire à cette dame de la retirer dans la crainte qu'elle ne s'égare. Je vois cette lettre, elle est bien matérialisée, je lis le nom sur l'enveloppe qui est froissée et s'est déchirée en tombant. Je suis sûr qu'on la trouvera à l'endroit indiqué. »

J'écrivis donc à Mme F..., l'informant qu'une lettre à son adresse était tombée derrière son piano, la priant de la retirer, dans la crainte qu'elle ne s'égare, et de me faire savoir si elle l'avait trouvée.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore sans que j'eus de réponse. Mon sujet était dans un état d'anxiété indescriptible, il croyait que le travail n'avait pas eu lieu, qu'il s'était trompé, que je lui avais demandé une chose impossible. Ses doutes, son découragement me peinaient beaucoup, aussi est-ce avec une joie bien vive que j'ai vu hier Mme F... venir à mon magasin m'annoncer elle-même la réception de ma lettre trouvée derrière le piano de sa salle à manger.

Je ne vous ai pas répondu m'a-t-elle dit, parce que je voulais vous dire des sottises et ne pouvais pas vous les écrire. Pourquoi ne pas accepter une rétribution qui n'en vaut vraiment pas la peine. Vos guides ne sont pas gentils pour moi, mais je leur rendrai la monnaie de leur pièce. Ils ne m'empêcheront pas de faire partie de votre Société et de consacrer à la propagande de vos idées la somme que je voudrai.

Il n'y a aucune opposition à ce projet et nous serons heureux, madame, d'accepter votre concours pour la diffusion du spiritisme et du magnétisme auxquels, vous le savez, nous sommes entièrement dévoués. »

Je pris alors congé de Mme F..., remerciant du

fond du cœur mes guides d'avoir tenu leurs promesses et rendu à cette dame une somme que je ne me reconnaissais aucun droit d'accepter.

Un spirite magnétiseur.

CONGRÈS SPIRITE DE BARCELONE (1)

Nos courageux frères espagnols nous prient d'annoncer, dans le *Spiritisme*, qu'ils vont tenir un Congrès international de spiritisme à Barcelone, pendant l'Exposition universelle qui est ouverte dans cette ville. Ces messieurs font un chaleureux appel aux adeptes de toutes les nations.

Leur but est de mettre en lumière les beautés de notre doctrine, de stimuler le zèle des néophytes, de faciliter les rapprochements de la nouvelle famille et d'établir des rapports fraternels plus efficaces entre eux, ce qui permettra de mieux se connaître, se comprendre, s'aimer.

Nos frères se proposent aussi de publier dans les journaux un manifeste qui affirmerait à la face du monde la vitalité et la vaste portée philosophique de nos croyances.

Nos amis Espagnols font un appel à la générosité des groupes spirites qui ne pourraient pas se faire représenter en personne a cette imposante réunion.

Les sommes envoyées aideront la commission exécutive à donner à cette fête « de l'émancipation de l'esprit » le plus d'éclat, le plus de retentissement possible à l'expansion de nos idées humanitaires.

L'autodafé des ouvrages d'Allan Kardec, qui a eu lieu le 9 octobre 1861 par l'ordre de l'évêque de Barcelone, à l'esplanade, sur le lieu même où l'on exécute les criminels condamnés au dernier suplice, n'a fait heureusement que rayonner le spiritisme d'un éclat plus vif depuis cette époque néfaste.

Nous constatons avec une légitime satisfaction que l'Espagne, qui a été dominée si longtemps par la caste sacerdotale, s'émancipe en secouant vigoureusement son joug autoritaire et tyrannique, car aujourd'hui, c'est l'Espagne et ses colonies où les publications des journaux spirites sont en plus grand nombre.

Honneur donc à nos frères de Barcelone pour leur zèle, leur courage et leur initiative.

C'est un digne exemple à suivre.

Al. Delanne.

(1) Pour les renseignements s'adresser au siège du comité, rue Béatas, 10. à Barcelone. Revista de Estudios psicologicos de Barcelona fondata en 1869.

COMMUNICATION

au sujet du retour de Gambetta dans l'Espace (1)

Si vous aviez pu, mes bons amis, assister ces temps derniers à la réception éclatante faite à nos frères terrestre rentrant dans la grande famille, vous auriez vu de combien de soins et de tendresses ils ont été l'objet; avec quelle sollicitude les esprits supérieurs ont procédé au dégagement de ces vaillants combattants. On eût dit que la matière elle-même se refusait à rendre à l'espace ces étoiles brillantes qui la faisait resplendir.

Quelle surprise pour eux au moment du réveil. Eux, qui avaient un instant oublié la chaîne mystérieuse qui unit tous les esprits entre eux, de se retrouver au milieu d'amis fidèles et sincères.

Si vous aviez vu avec quelle émotion profonde, la phalange « de la Convention » ou plutôt la famille, recevait Gambetta, cet enfant fougueux, rentré parmi eux, brisé, mais non vaincu. Son grand amour pour la France le délassa soudain de toutes ses fatigues. Si vous aviez vu son visage rayonnant d'espérance, aujourd'hui qu'il lit dans les cœurs!

Savez-vous, mes amis, quel a été son premier cri lorsqu'il s'est rendu compte de sa situation présente et qu'il a pu juger les cœurs sincères qui, en lui rendant cet hommage, le rendait en même temps à la cause sainte qu'il défendait? Eh bien! ce cri a été :

« Vive la sagesse qui doit dorénavant présider « aux grands actes de la Patrie; vivent les enfants de « la France qui ne désespèrent pas d'elle. Paix et « espoir à nos frères d'Alsace et de Lorraine! qu'ils « sachent attendre dans le recueillement l'heure de « la délivrance. »

« Merci, suprême cause première, auteur et con- « servateur de toute chose. Mon esprit a pu t'ou- « blier, mais il ne t'a jamais méconnu. Je te pres- « sentais si grand et si puissant, que je te plaçais « bien au-dessus de ce qui existe. Ce n'était pas en « balbutiant de vains mots que j'aurais pu te prou- « ver mon amour et ma reconnaissance. Ayant ap- « pris par Christ que tu voulais des actes et non « des paroles; que tu avais en abomination les « hypocrites pharisiens, je m'étais rangé dans la « milice combattante pour accomplir un de tes « préceptes : « tu aimeras ton prochain comme toi- « même et *tu le serviras*. »

(1) Cette communication a été obtenue le 8 janvier 1883. Nous n'avions pas cru devoir la rendre publique. Un de nos guides, le jour de l'inauguration de la statue du grand patriote, le 13 juillet dernier, nous fit ressouvenir que cet enseignement n'avait pas été donné que pour nous; c'est pourquoi nous la publions malgré sa date déjà ancienne.

« Merci donc, et pardonne-moi les faiblesses « que j'ai pu avoir en accomplissant la mission que « tu m'as confiée. Je te demande, dès aujourd'hui, « comme une grâce de pouvoir continuer à travail- « ler à l'œuvre régénératrice qui s'accomplit. Je le « pris, en vertu de ce trésor sacré, dont tu as si « généreusement doté l'esprit : « Le Libre ar- « bitre ».

« Je puis, étant maître absolu de mes actes, re- « prendre bientôt le chemin qu'à regret je quittais, « et travailler de nouveau à l'œuvre gigantesque « de fraternité et de solidarité à laquelle tu nous « as tous conviés.

« Toutes fatigues se sont subitement évanouies « en moi; mes forces me sont rendues par les ci- « toyens qui m'aiment, me pleurent, me regrettent « amèrement.

« Je voudrais pouvoir me faire entendre à ceux « de la terre et leur crier :

« Je suis là, Gambetta vous écoute, il vous voit ; « je suis avec vous, je vous soutiendrai.

« Bon nombre d'entre vous conservent l'espérance; « ils ont mille fois raison. J'appartiens tout entier « et pour toujours à l'œuvre à laquelle nous tra- « vaillons en commun. Je continuerai ainsi jus- « qu'à ce qu'elle ait triomphé de toutes les diffi- « cultés pour assurer le bonheur de la France par « l'affranchissement de l'Esprit.

« Voila pourquoi, vous me voyez heureux et « plein d'espérance, je le répète, même lorsque l'on « pleure sur ma dépouille; c'est que je vois au- « jourd'hui, d'une manière lucide, ce que je puis « faire pour ceux que j'aime.

« C'est que je vois notre chère Patrie confiante « et forte ; c'est que je vois, quoi qu'on en dise, son « avenir resplendissant..... C'est que je vois ses « mains tendues vers les nations de l'Orient, cher- « chant à les aider à sortir de l'état d'abatardisse- « ment dans lequel elles se trouvent ; c'est qu'enfin « je vois la réalisation de toutes mes aspirations, « supérieures même à celles que j'avais pu conce- « voir ! Voilà pourquoi je suis heureux ; voilà « pourquoi mon Esprit exulte de reconnaissance « et d'amour !

« C'est que mes lèvres viennent de tremper dans « la coupe bénie des forts ; je viens de goûter à « longs traits les savoureuses satisfactions du de- « voir accompli. C'est que me reconnaissant le fils « de mes œuvres, je bénis le Créateur de m'en « avoir donné les moyens. »....................

....

Voilà, mes chers amis, l'hymne de reconnaissance qu'il nous a été donné d'entendre. Que les hommes auxquels nous transmettons ces enseignements sachent en faire leur profit, que chacun ait à cœur de faire son devoir ici-bas et la vraie liberté s'établira sur des bases inébranlables. Vous assistez à son éclosion.

Vous, spirites, vous connaissez votre rôle et tous vos amis de l'espace vous aideront à le remplir dignement. Vous avez choisi les moyens les moins bruyants, mais les plus sûrs pour arriver au succès définitif.

Pour être durables, toutes les réformes doivent être obtenues par la sagesse, le désintéressement et surtout la charité du cœur. Vous pouvez exercer ces vertus, faites-le donc, mes chers amis, afin que vous soyez des exemples vivants de vos enseignements.

Je veux aussi vous rassurer sur la vision au verre d'eau (1), c'était bien le deuil général de la France occasionné par la mort de Gambetta, ainsi que celui de Chanzy, qui lui aussi aimait par dessus tout : la patrie et l'armée !

Nous lui rendons hommage et de nombreux amis l'entourent. Il sortira bien vite, ce vaillant soldat, de son engourdissement passager ; son âme ardente et énergique, aidée par ses guides tutélaires, reprendra facilement possession d'elle-même.

Priez pour ces vaillants lutteurs, afin de les attirer à vous et qu'ils puissent vous aider dans votre œuvre de propagation des lois spirituelles.

VIRGINIE,
Esprit familier du médium.

NÉCROLOGIE

M. Ernest Cordurier, l'auteur des « Lettres aux paysans » et des « Lettres à Marie », qui, sous le pseudonyme de Marc-Baptiste, collaborait à plusieurs revues spirites, vient d'aller joindre la grande famille spirituelle, où il trouvera Allan Kardec, qui dictait à cet excellent médium les superbes instructions parues particulièrement dans le « Messager de Liège », intitulées « Un collaborateur spirituel ».

Que nos désirs, nos pensées, nos souhaits attirent ces puissants protecteurs vers nous afin de nous inspirer, de nous aider à continuer l'œuvre de progrès, de civilisation, de paix et de lumière qu'ils nous ont enseignée.

(1) Quelques jours avant la mort de Gambetta, le médium avait été bien impressionné par un tableau lugubre qu'on lui fit voir.

Le Gerant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 16. **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) AOUT 1888.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

UNE PREFACE

Mme Juliette Adam va publier incessamment un recueil de pensées philosophiques. Voici la préface de ce nouveau livre :

Je suis à Saint-Estève en juillet, malade, alitée depuis huit jours avec une fièvre violente. Une amie très chère, qui me soigne, me croit endormie, et, doucement, me quitte pour aller prendre le repas de midi, que la cloche vient de tinter.

Moi aussi, je me crois endormie, cependant je vois et j'entends. Je vois, à travers mes paupières closes, la fenêtre de ma chambre s'ouvrir sur le jardin, sans qu'aucune main ait tourné l'espagnolette. J'entends un souffle léger qui passe et repasse derrière les platanes.

On dirait que les gouttelettes du jet d'eau tombent avec plus de mystère dans le bassin. Sous les arbres du verger le foin est coupé, répandu, comme pour préparer un tapis de verdure à des pieds augustes. La longue file des cyprès, alignée respectueusement, attend quoi? Peut-être la nouvelle annoncée par les oiseaux qui fendent l'air en tous sens.

Je songe que, dans ce même Saint-Estève, j'ai rêvé *Païenne* et je franchis par la pensée la distance qui sépare la route d'Avignon de la fontaine de Vaucluse. Je crois revivre, après quatre ans, cette heure étrange et terrible où j'ai entrevu, au fond d'un antre, l'œil énigmatique et menaçant de la Terre.

Tout à coup mon esprit est ramené vers les lieux qui m'entourent. Une angoisse douloureuse me saisit. Que se passe-t-il?

Au fond du jardin, là-bas, sous les deux pins parasols, le dieu Pan n'a pas cessé de paraître jouer de la flûte sur son socle de rocaille! Mais que vois-je? Le dieu Pan oscille, il s'effondre, il est réduit en poussière! ! ! Le socle immobile, sur lequel tout à l'heure le dieu était debout, se soulève, se meut, tourne comme une porte sur ses gonds... La file des cyprès s'ouvre sur deux rangs.

Et voici que sous l'éclat rutilant du soleil du Midi, sous une pluie ruisselante de rayons, des êtres de lumière m'apparaissent.

Je reconnais leurs visages, quoiqu'ils soient transfigurés. Ce sont, parmi le trop grand nombre de mes amis morts, les religieux, les déistes, ceux-là même qui, vivants ont essayé de m'arracher à ce qu'ils appelaient : mon « erreur sacrilège sur la pluralité des dieux. » A leur approche, la statue de l'un de mes Dieux s'est brisée. On croirait qu'Apollon, celui que j'idolâtre comme le plus fier des immortels, est l'esclave de ceux qui s'avancent?... Il versent sur eux ses flots de rayons, il les accompagne et les suit.

— Est-ce vers moi que vous marchez, ombres illustres? m'écriai-je, est-ce pour moi que vous avez pour un moment délaissé les champs Elyséens?

— Veille à tes paroles, dit une voix claire et vi-

brante, nous ne sommes point des ombres, nous sommes des âmes, nous n'habitons pas les antres fumeux de la terre, mais l'infini du ciel éblouissant.

Une autre voix ajoute : Depuis que je t'ai quittée, tu n'as pas fait un pas dans les voies célestes où les âmes doivent cheminer. Nous, tes amis, nous venons éclairer pour toi les routes éternelles.

— Est-il aujourd'hui en votre pouvoir, ô mes chers grands morts, de détruire les antiques croyances que votre tendre amitié, que la vivante influence de vos esprits ne sont point parvenues à ébranler dans nos entretiens terrestres ?

— Nous voulons faire entrevoir à ton âme les lointaines apparences du vrai, répéta la grande voix sonore, qui retentit dans les profondeurs de ma pensée. Tu marcheras seule après. En laissant aux ronces du chemin tracé par nous des lambeaux de ta chair, tu pourras cueillir quelques fruits mûrs de la vérité.

— Il faut, dit l'une des autres voix, que tu gardes non seulement le souvenir, mais les termes de nos enseignements. Tu écriras sous notre dictée, la bonne parole dont ensuite tu commenteras et éclairciras toi-même le sens, car ceux qui tentent d'arracher ton âme aux puissances inférieures ne te réapparaîtront jamais !

. . . .

Une plume se trouva sous ma main tremblante; je la pris, et longtemps je traçai des mots.

. . . .

Voici les pages qu'après l'évanouissement du mirage céleste je trouvai écrites de ma main lorsque je rouvris les yeux.

JULIETTE ADAM.

LA MAGIE AU XIXe SIÈCLE

(*Suite*).

II

EXPÉRIENCES

Quand les faits paraissent merveilleux, il n'y a qu'à les soumettre à une épreuve décisive : *voir si de nos jours de pareils faits sont possibles*. C'est en faisant l'application de cette règle qui est à mon sens un principe fécond de critique historique, que j'ai fait la preuve ou plutôt la contre-épreuve de faits qui ont la plus grande analogie avec ceux qui ont été rapportés plus haut. Nous voulons bien prendre les savants pour juges naturels de nos expériences, mais des savants qui ne soient pas esclaves des préjugés.

Il serait facile d'établir que les phénomènes d'hypnotisme qui intéressent aujourd'hui tant de médecins ne sont pas des faits nouveaux ; qu'avant d'être expérimentés dans des hôpitaux, d'honnêtes et de laborieux chercheurs de la première heure les avaient déjà produits. La prétention de les retenir comme relevant de la clinique, lorsque les académies retentissent encore de la réprobation qui accueillit le magnétisme animal, est fort curieuse ; le fait d'appeler la rigueur des lois contre les gens non diplômés n'est justiciable que du ridicule et rappelle par trop les procédés de l'Inquisition. Cette prétention me remet en mémoire la vieille chanson de Jules Lovy dont je vais citer un couplet :

Envain la justice
Envain la police
Séviront,
Poursuivront,
Toujours elles échoueront,
C'est cinq francs d'amende
Que l'on vous demande ?
On paiera,
On rira
Et l'on magnétisera.

Les faits ne sont rien pour ceux qui ne veulent pas se donner la peine de les vérifier. Je vais transmettre mes expériences à l'examen de ceux qui aiment et rechechent la vérité. J'ai hésité à les publier, et je crains bien de n'avoir pas l'approbation des personnes qui craignent d'aller rôtir en enfer ; mais il n'est plus temps de rien céler. En devenant vulgaires les faits cesseront d'étonner. Il y a des preuves de sentiment qui ne sont pas convaincantes pour les autres, celle-là, je les garde pour moi.

J'ai à faire une déclaration. Je n'ai jamais cherché à connaître l'avenir, car peu m'importe de savoir comment la main de la Providence s'y prendra pour conduire ma destinée. De toutes les raisons que l'on peut avoir d'agir ainsi, une seule devrait suffire : Dans la succession des événements amenés, quelques-uns pourraient être funestes ; la révélation des uns, si tant est que cette révélation soit possible, remplirait de crainte dans l'attente des autres dont l'idée s'imposerait à l'esprit. Cette idée deviendrait fixe et partant fort dangereuse.

Du moment qu'il ne s'agit pas de divination, le mot *hydromancie* est impropre ; nous proposons le mot *hydroptomancie* composé des racines *udor*, eau ; *optamaï*, voir.

Au lieu de *catoptromancie*, nous proposons le mot *catoptroptomancie* composé des racines *katoptron*, miroir ; *optamaï*, voir.

Il y aurait ainsi toute une réforme étymologique à accomplir. Je me borne à faire remarquer que le

mot *hystérie* ne devrait s'appliquer qu'aux maladies de la matrice, et que le mot *hypnotisme* n'a aucune raison d'être quand il n'y a pas de sommeil Mais les mots ne font rien, passons.

HYDROPTOMANCIE

(Vision au moyen de l'eau)

Je prends un ou plusieurs verres remplis d'eau que je magnétise pendant dix minutes en tenant les doigts de la main en pointe à cinq ou six centimètres au-dessus de l'eau. Cela fait, je place chaque verre sur une assiette blanche ou sur une feuille de papier blanc pour que l'on ne voie rien au-dessous du verre, et je les distribue aux personnes qui veulent tenter l'expérience. Je ne magnétise point la personne qui regarde. Celle-ci reste éveillée, jouit par conséquent de toute sa liberté d'esprit, raconte ce qu'elle voit et répond aux question qu'on lui adresse.

Il résulte de mes expériences que, sur dix personnes qui essayent de voir, il y en a une, en moyenne, qui voit très distinctement, deux ou trois qui voient d'une manière un peu confuse, les autres ne voient rien. Je suis moi-même de ce nombre. J'ignore en outre comme les voyants eux-mêmes, les apparitions qui auront lieu. J'avoue cependant que pendant l'expérience je ne suis pas absolument passif. J'éprouve généralement des sensations d'un ordre particulier qui me tiennent en quelque sorte au courant du travail qui se fait, et j'ai aussi des perceptions que les résultats de l'expérience justifient. Je pourrais citer à l'appui des faits que je ne juge pas utile de faire connaître parce qu'ils se rapportent à des vues théoriques que je n'ai pas encore à exposer; mais ces sensations ou ces perceptions n'ont qu'une portée restreinte; mon état étant purement subjectif, rien ne doit s'opposer à ce que d'autres personnes obtiennent les mêmes résultats que moi, sans éprouver les mêmes impressions. J'exige le silence pour ne pas attirer l'attention des expérimentateurs. Les bons sensitifs voient après dix ou quinze minutes, quelquefois avant. Si après une demi-heure d'observation, on n'a rien vu, on peut cesser l'expérience.

Les signes précurseurs des apparitions sont les suivants : Un nuage laiteux se forme et voile le fond du verre; sur ce nuage ou rideau apparaissent des taches grises qui se forment et se déforment, qui parfois tournent sur elles-mêmes; c'est sur ces taches que doit se concentrer l'attention. Peu à peu le dessin s'accuse et représente une image assez semblable à celles d'une plaque daguerréotype ou de photographie.

Au regard de certains voyants, le tableau est mouvant; les personnages marchent, s'agitent avec des expressions de physionomie diverses. Si l'eau du verre est agitée, l'image disparaît pour se reformer dès que l'équilibre du liquide est rétabli. Si on tourne le verre sur lui-même, le sens de l'image ne change pas. L'observateur peut détourner la tête, se lever s'il est assis, il retrouvera l'image dans son verre ; j'en ai vu qui pouvaient dessiner ce qu'ils voyaient dans l'eau comme lorsqu'on regarde un modèle qu'on a devant soi. Si le voyant était peintre, il trouverait là les sujets les plus variés, la perspective, la couleur, les proportions d'ensemble et de détail et par-dessus tout la lumière. Si l'on se sert d'une carafe, comme le faisait Cagliostro et comme je l'ai fait moi-même pour m'assurer de la véracité des expériences qu'on lui attribue, le voyant voit les images ou les fantômes à travers le verre. Je me suis assuré que la magnétisation est très importante, mais elle n'est pas indispensable.

Beaucoup penseront que j'ai été trompé. Ce n'est pas impossible, mais je ne le crois pas. J'ai assisté aux visions d'un très grand nombre de voyants qui n'avaient aucun intérêt à tromper, des sceptiques ont été convaincus par eux-mêmes. J'ai vu des personnes timides et respectueuses qui voyaient pour la première fois, assurer leurs parents incrédules de la réalité du phénomème : j'en ai vu rire de ce qu'elles voyaient et aussi pleurer quand l'image est le portrait d'un ami, d'un parent mort ; je ne sache pas qu'il y ait là sujet à plaisanterie, occasion de mystifier les autres ou à se mystifier soi-même. Exemple : Je connais un brave homme qui essaya, un jour, de voir au verre d'eau. C'était la première fois et il était seul dans sa chambre. Il vit un mousquetaire. Pendant qu'il regardait avec curiosité le beau personnage, il entendit quelqu'un monter l'escalier; voilà notre voyant fort inquiet : « Craignant, me disait-il, qu'on aperçût dans mon verre ce que j'y voyais moi-même, je bus le verre d'eau et le mousquetaire avec. » La trace de son expérience ayant ainsi disparu, il alla recevoir le visiteur. On pourra tenir mon vieil ami pour un peu naïf, mais personne ne croira que c'est un imposteur, j'en suis certain.

Je ne désigne les voyants que par l'initiale de leur nom ; chacun comprendra cette réserve.

OBSERVATIONS

Voyant : Mme R.

Obs. 1. — Vue d'une montagne où l'on distingue l'entrée d'une caverne; rien ne trouble cette solitude. Après cinq ou six minutes d'attente, apparaît un personnage qui regarde à droite et à gauche avec la précaution de quelqu'un qui craint d'être surpris. Il est richement vêtu et porte l'épée au côté ; il est chaussé de bottes qui lui montent jusqu'au genou

et est coiffé d'une sorte de schako orné de plumes blanches. Il suffit de quelques secondes d'inattention de la part de la voyante pour qu'elle voie ensuite un magnifique cheval blanc. Le cavalier le monte, tire l'épée au clair et disparaît dans un pli de la montagne.

Le tableau ayant disparu, il s'en forme un second. C'est une ville fortifiée, remarquable par plusieurs édifices avec des minarets et de larges rues où courent des soldats à cheval. La ville est assiégée par des troupes qui se tiennent en dehors des fortifications. Après avoir considéré un instant le va-et-vient des soldats à cheval. La voyante reconnaît dans la troupe des assiégeants l'homme au panache blanc vu dans le premier tableau. Une bataille s'livre, la ville est prise et le cavalier en question franchit le premier les remparts à la tête de ses hommes, en tenant un étendard qui flotte au-dessus de sa tête.

Un troisième tableau, indépendant des deux autres, a été vu dans une autre séance :

C'est une vaste plaine éclairée par le soleil ; une route à peine marquée sur le sol semble parcourue par quelque chose qui ressemble à un nuage. Ce nuage s'avance dans le lointain ; peu à peu, l'ombre se dissipe et l'on voit une multitude recueillie qui marche lentement et avec ordre. Chaque personne est vêtue d'une tunique blanche et tient une oriflamme à la main. Le cortège franchit un pont de pierre jeté sur une rivière dont les eaux brillent de vif éclat, puis s'arrête pour se diviser en deux groupes égaux. Dans l'espace qui les sépare, au centre du tableau, s'élève une fontaine dont la vasque en marbre blanc est surmontée d'un triangle étincelant comme s'il était formé de diamants ou de points fulgurants de lumière électrique. Une femme jeune, d'une merveilleuse beauté et de haute stature, vêtue comme les autres d'une tunique blanche, se tient debout devant le triangle avec solennité ; tout prouve que c'est une prêtresse de quelque rite inconnu. En effet, on la voit lever les yeux vers le triangle symbolique et demeurer ainsi longtemps dans l'attitude de la prière. Après avoir reçu les révérences de deux personnages qui s'étaient détachés chacun de son groupe respectif, la belle officiante remplit d'eau une coupe de cristal et la dépose sur le rebord de la vasque. Alors chaque fidèle vint à son tour tremper ses lèvres dans la coupe, après quoi la vision disparut.

Dans une autre séance, je fais apporter une carafe en verre uni remplie d'eau que je magnétise comme à l'ordinaire. Mme R... voit une maison ayant une véranda au premier étage et une échelle appuyée contre le mur. Bientôt une dame élégante, vêtue de noir, se montre au pied de l'échelle qu'elle gravit en se tenant d'une main aux barreaux, tandis que de l'autre elle relève gracieusement le pied de sa robe. Parvenue à l'étage, elle reste un moment droite, et semble attendre quelqu'un. En effet, un monsieur ridicule, obèse, la figure bouffie et rougeaude se présente, il rit, se tourne, se retourne ; il est, dit la voyante, fort drôle et fort original. La dame semble lui dire quelque chose de sérieux, mais lui rit toujours. Voyant cela, la dame redescend l'échelle et tout disparaît.

Voyant : M. L...

Obs. 2. — M. L... voit dans le verre d'eau un épisode de guerre. C'est une ferme sur laquelle pleuvent les obus : le tir n'est pas toujours juste, car il en tombe à côté qui éclatent sans causer de dégâts. Cependant un incendie se déclare, un mur tombe, puis deux, puis trois. Un dernier reste, qui tombe à son tour ; il ne reste rien de la ferme, tout a été dévoré par les flammes. La vision disparaît.

Dans une autre séance, M. L... voit un port de mer avec deux flottes portant l'une le pavillon français et l'autre le pavillon britannique. De nombreux soldats, de toutes armes apparaissent sur les navires : le spectacle est grandiose. A un moment donné, tout disparaît.

Voyant : Mme L...

Obs. 3. — Vue des principaux épisodes de la vie de sainte Germaine de Pibrac : Les mauvais traitements de la marâtre, le gardiennage des des troupeaux, le passage à sec du ruisseau, le miracle des fleurs tel que le représente Ingres dans le délicieux tableau que l'on voit dans une église de Montauban, tout apparaît, par tableaux successifs, comme le rapporte l'histoire ou la légende.

Voyant : Mlle X...

Obs. 4. — Vues diverses de paysages et de portraits, puis une église reconnue pour celle d'une ville visitée par le voyant, il y avait plus d'un an. Il nous dit que la place devant l'église est plantée d'arbres ; je proteste contre l'exactitude de ce fait ; mais quel est mon étonnement lorsque, le lendemain, je vois qu'on venait de terminer une plantation de platanes sur la place en question siluée à 70 kilomètres du lieu où avait eu lieu l'expérience Cette place était nue huit jours avant.

Vue, dans une autre séance, d'une jeune fille dont le nom fut lu dans le verre d'eau par l'apparition ou la disparition successives de toutes les lettres qui composaient son nom. Un autre tableau portait aussi comme légende un nombre dont chaque chiffre apparût de la même façon.

(*A suivre*). FIRMIN NÈGRE.

LES DESTINÉES DE L'AME

(*Suite.*)

Parlerai-je du spiritisme?

Si j'interroge un visionnaire des tables tournantes, un docteur de cette secte, un croyant à ce tourbillon à peine irisé de lumière, il me dira ceci ou à peu près :

Le naturel et *le* surnaturel, c'est la vie corporelle et immatérielle.

Ce sont deux éléments primordiaux de la création agissant et réagissant éternellement l'un sur l'autre, se combinant et se représentant dans une foule de formes variées, grandes ou infimes, dans un but déterminé, pour accomplir sous l'œil de Dieu une mission providentielle

Que les pharisiens modernes rient, les penseurs et les graves se réjouissent ; ils admirent la sagesse de Celui qui distribue si bien les choses selon les temps, qu'après avoir marqué le XIXe siècle par une multitude de chefs-d'œuvre dans l'ordre matériel, par un nombre infini de découvertes, après avoir centuplé les forces de l'homme et ses moyens de bien-être, il veut le rattacher plus manifestement encore à lui. pur un lien céleste et mettre à l'œuvre de la création et de la destinée humaine le sceau irréfragable de son intervention visible.

Oui, après avoir permis le développement moral de l'imprimerie, de la vapeur, de l'électricité, ces rapides instruments des idées et des richesses des peuples, Dieu a voulu les surprendre par des merveilles d'un ordre supérieur à toutes les inventions dont ils sont si fiers. Dieu a voulu confondre leur orgueil.

Décret divin et admirable ! La foi chrétienne avait fui de la conscience des hommes dans le siècle railleur et matérialiste ! La science pneumatique se révèle, apportée sur les ailes du magnétisme, agent subtil dont l'essence nous échappe, mais qui semble doué d'intelligence comme l'homme, et aussitôt se produisent parmi nous des effets tels qu'ils ne nous est plus possible de séparer notre existence terrestre d'une vie future, aussi réelle que la vie présente..... En vous initiant dès le monde aux choses de la vie supérieure, *la foi au spiritisme*, nous impose de plus grandes obligations morales ; elle nous constitue ici-bas plus que jamais les artisans de notre future destinée.

Donc, le monde surnaturel et superposé au monde naturel n'est plus, à l'heure qu'il est, pour les adeptes de la pneumatologie, qu'une autre science théologique adéquate à l'ancienne, une filiation plus sensible établie entre l'homme et Dieu, entre la terre et le ciel...

L'élément cosmique composé d'êtres animés ou Esprits, qui ont vécu la vie humaine ou toute autre vie antérieure dans les sphères plus ou moins avancées, ne serait qu'un vaste océan de fluides intellectuels dans lequel le monde apparent et tangible, aujourd'hui, séparé par une démarcation réelle puise sans cesse la pensée et la vie, dont s'animent les créatures destinées à subir leur épreuve matérielle et morale, soit sur notre globe, soit sur quel- autre globe de l'univers.

Le magnifique dogme de la déchéance et de la réhabilitation reçoit donc par les manifestations spirites sa confirmation pratique et sa consécration scientifique; si bien, que le moyen âge, cette époque si ravalée et si méprisée par les athées et les incrédules, si ridiculisée par sa croyance au merveilleux devient, en quelque sorte, pour nous, une contre-épreuve historique des faits actuels ; le moyen âge est expliqué et réhabilité au XIXe siècle.

Est-ce une leçon ? est-ce une ironie ? Il faut convenir que nous avons bien mérité l'un et l'autre. O science, que sais-tu, disait un sage !

La science du spiritisme approfondit les plus intimes et les plus mystérieux secrets de la nature....

Quand le monde surnaturel se révèle et prend des formes visibles, c'est que « tout ne va pas bien » dans le monde naturel.

« A la veille de l'éruption du Vésuve, dit un historien latin, les habitants des villes voisines voyaient venir à eux, pour leur serrer la main, leurs amis et *leurs parents morts* depuis vingt ans.

« L'esprit se meut circulairement. »

Les manifestations sensibles semblent agir en vertu de ce principe et devoir faire le tour du monde. Ce siècle finira dans la tourmente des révolutions.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Extrait d'un ouvrage d'Eugène Süe.

Un roman historique d'Eugène Süe, intitulé : *Les Mystères du peuple à travers les âges*, commence par le récit d'une époque tout à fait moderne, il raconte la révolution qui a eu lieu en 1848 dont le résultat a été le renvoi du roi Louis-Philippe.

Le principal personnage de ce récit est M. Lebrenn, commerçant, rue Saint-Denis. Il prend part à l'insurrection avec son fils, mais avant d'exposer sa vie, il dit à sa famille que, s'il est tué, son fils, au jour de sa majorité, ouvrira le cabinet qu'il a tenu fermé jusqu'ici ; il y trouvera des reliques et les manuscrits écrits par ses aïeux qui, de généra-

tion en génération ont raconté les événements qui ont eu lieu dans leur pays : la Gaule bretonne.

Ces récits commencent 57 ans avant Jésus-Christ. Le premier qui a écrit est Joel, le brenn de la tribu de Karnak ; brenn signifiait chef auquel on ajoutait un nom particulier.

Plus tard cette Gaule a été conquise par les Romains, les habitants sont devenus esclaves. Beaucoup ont été tués, martyrisés en combattant, ils ont été forcés de supporter cette vie affreuse. Ce qui les soutenait dans lenr malheur, c'était la croyance qu'ils avaient de revivre après la mort, ce que nous appelons : la réincarnation.

Quant à l'immortalité de l'âme, les peuples les plus anciens y ont cru ; c'est pour cela que les païens mettaient une pièce d'argent dans la bouche du mort pour que Caron lui fît traverser le Styx pour aller devant le juge céleste ; après le jugement il allait dans les Champs-Elysées en récompense de sa justice et de sa bonté, ou dans le royaume de Pluton par punition. C'était donc croire à l'immortalité de l'âme.

M. Lebrenn s'entretient donc avec sa famille :

— Mais comme il n'y a pas que nous de survivants et que moi ou mon fils pouvons rester sur une barricade, reprit M. Lebrenn en souriant, une dernière réflexion, mes enfants. Vous le voyez, où d'autres pâliraient d'effroi, nous sourions avec sérénité. Parce que la mort n'existe pas pour nous, parce que élevés dans la croyance de nos pères, au lieu de ne voir dans ce qu'on appelle la fin de la vie qu'une terminaison lugubre, effroyable qui nous rejette dans les ténèbres éternelles, nous ne voyons, nous, dans la mort que la désagrégation de l'âme d'avec le corps qui permet à celle là d'aller retrouver ou attendre un peu plus tôt, un peu plus tard, ceux que nous aimions et nous réunir à eux de l'autre côté de ce rideau qui, pendant notre vie corporelle, nous cache les merveilleux, les éblouissants mystères de nos existences futures, existences infinies, variées, comme la puissance divine dont elles émanent. La mort, pour nous, n'est qu'une renaissance.

Cela est tellement l'idée que je me fais de la mort, s'écria Sacrovir, que je suis certain de mourir avec une *incroyable curiosité* ! Que de mondes nouveaux ! étranges ! éblouissants à visiter !

Mon frère a raison, reprit non moins curieusement la jeune fille. Cela doit être si beau ! si nouveau ! si merveilleux ! Et puis ne se jamais quitter passagèrement pendant l'éternité ! Quels voyages variés, infinis à faire ensemble dans de nouvelles réincarnations sur cette terre ou dans d'autres planètes ! Ah ! quand on songe à cela, ma mère, l'esprit s'égare dans l'impatience de voir et de savoir !

Lebrenn parlant à ses enfants, leur dit : Je vous ai élevés dans la foi de nos pères, dans cette foi à l'immortalité de l'âme et à la continuité de l'existence qui nous fait regarder la mort comme un changement d'habitation, rien de plus. Foi sublime, dont la moralité, enseignée par les druides, se résumait par des préceptes tels que ceux-ci : Adorer Dieu ; ne point faire de mal ; exercer la charité. Heureusement, mes enfants, nous ne sommes pas les seuls qui ayons conservé ce dogme sublime de lacontinuité de la vie, Armand Barbès, un des plus vaillants soldats de la démocratie, alors qu'il était prisonnier et condamné à mort sous le règne de Louis-Philippe, attendait avec une merveilleuse sérénité d'âme l'heure de son exécution, et cette sérénité d'âme il la puisait dans sa foi à la perpétuité de sa vie, point fondamental de notre croyance.

Armand Barbès dit ensuite comment, spririte par instinct, et ramené par l'approche de son heure dernière à un ordre de pensées élevées, il se rappela, avec une touchante reconnaissance, à quelle source il avait puisé cette tranquillité suprême en face de la mort.

Après avoir lu l'article « Ciel », par Jean Raynaud, il dit :

— Que Jean Raynaud me pardonne si je changeai en un *plomb vil* pour le besoin du moment, l'*or pur* de sa haute métaphysique, mais voici comment, après m'être confirmé par quelques renseignements préliminaires ma croyance à l'immortalité de l'âme, il m'a semblé voir se dérouler une sublime échelle de Jacob, dont le pied s'appuyait sur la terre pour monter vers le ciel, sans finir jamais d'astre en astre, de sphère en spère. La Terre cette petite planète, où je venais de passer trente ans, me parut un des lieux innombrables où l'homme fait sa première étape dans la vie, d'où il commence à monter devant Dieu et lorsque le phénomène que nous appelons *la mort* s'accomplit, l'homme emporté par l'attraction du progrès, va renaître dans un astre supérieur avec un nouvel épanouissement de son être.

— Vous voyez, mes enfants, quelle force d'âme peut donner le dogme de la perpétuité dans la vie. Imitons donc nos aïeux dans leurs croyances et conservons comme eux, *notre nom*, *notre langue*, *notre foi*. (chap. XIV. Ier vol.).

Deux jeunes gens de la famille font un combat de festin, au sabre. L'un d'eux, Armel, fut blessé mortellement. Armel, le visage baissé sur sa poitrine, le front couvert d'une sueur déjà glacée, ne paraissait pas entendre la voix de son ami. Mme Margarid secoua de nouveau la tête, se fit apporter sur une petite pierre des charbons allumés, y jeta

de l'écorce de gui pulvérisée; une forte vapeur s'éléva des charbons, et Mme Margarid la fit aspirer à Armel. Au bout de quelques instants il ouvrit les yeux, regarda autour de lui comme s'il sortait d'un rêve, et dit d'une voix faible :

— L'angede la mort m'appelle, je vais aller continuer de vivre ailleurs ; ma mère et mon père seront surpris et contents de me revoir sitôt ; moi aussi, je serai content de les revoir.

Et il ajouta d'un ton de regret :

— J'aurais bien voulu entendre les beaux récits du voyageur.

Quoi ! frère Armel, reprit Julyan d'un air véritablement surpris et peiné, tu partiras sitôt d'ici? Nous nous plaisions pourtant bien ensemble. Nous nous étions juré notre foi de *Saldune* de ne jamais nous quitter.

— Nous nous étions juré cela, Julyan, reprit faiblement Armel, il en est autrement.

Julyan appuya son front dans ses deux maius et ne répondit rien.

Margarid posa sa main sur le cœur d'Armel. Après quelques instants elle dit à ceux qui étaient là et qui, de même que Joël et son hôte, entouraient le blessé.

Teutâtès appelle Armel pour le conduire là où sont ceux qui nous ont devancés ; il ne va pas tarder à s'en aller. Que ceux de nous qui ont à charger Armel de paroles pour les êtres qui nous ont précédés et qu'il va retrouver ailleurs se hâtent.

Alors Margarid, baisant au front celui qui allait mourir, lui dit : Tu donneras à tous ceux de notre famille le baiser de souvenir et d'éspéra nce

— Je leur donnerai, pour vous, le baiser de souvenir et d'espérance, Margarid, répondit Armel d'une voix faible. Et il ajouta d'un air toujours contrarié: j'aurais pourtant bien aimé à entendre les beaux récits du voyageur.

Le petit Sylvest, fils de Guillhern, s'avanca un peu et s'adressant au moribond.

—J'aimais bien le petit Alanik ; il s'en est allé l'an passé. Tu lui diras que le petit Sylvest se souvient toujours de lui,et pourmoi tu l'embrasseras, Armel.

— Pour toi, petit Sylvest, j'embrasserai le petit Alanik.

Un autre homme de la famille de Joël dit au mourant.

— J'étais ami d'Hoüarné dela tribu de *Morlec'h*, notre voisine. Il a été tué sans défense pendant son sommeil, il y a peu de temps. Tu luidiras, Armel, que Daoülas, son meurtrier à été découvert, jugé et condamné par les druides de Karnak, et que son sacrifice aura lieu bientôt. Hoüarné sera content d'apprendrela punition de Daoülas, son meurtrier.

Armel fit signe qu'il donnerait cette nouvelle à Hoüarné.

— Il murmura une dernière fois à l'oreille de Julyan : J'aurais pourtant... bien aimé... à... entendre les beaux récits... du voyageur.

— Sois conten,t frère Armel, lui répondit alors tout bas Julyan. Je vais les écouter attentivement ce soir, pour les bien retenir, ces beaux récits, et demain j'irai te les dire. Je m'ennuierais ici sans toi. Nous nous sommes juré notre foi de *Saldunes* de ne jamais nous qnitter ; j'irai donc continuer de vivre ailleurs avec toi.

— Vrai... tu viendras ? dit le mourant, que cette promesse parut rendre très heureux, tu viendras demain ?

— Demain, par Hésus, je te le jure, Armel, je viendrai.

Toute la famille. entendant la promesse de Julyan, le regarda avec estime. Le blessé parut encore plus satisfait que les autres, et dit à son ami d'une voix expirante :

— Alors, à bientôt, frère Julyan. Adieu à vous tous de notre tribu.

Et Armel agita ses mains agonisantes vers ceux qui l'entouraient.

Après plusieurs cérémonies, quand Armel fut mort, le chef de la famille, emplissant alors de vin la grande coupe jusqu'au bord, y trempa ses lèvres, et dit en la présentant à l'étranger : « Que le voyage d'Armel soit heureux, car Armel a toujours été juste et bon ; qu'il traverse sous la conduite de Teutâtès ces espaces et ces pays merveilleux d'outre-tombe, que nul de nous n'a parcourus... que tous nous parcourrons... Qu'Armel retrouve ceux que nous avons aimés, et qu'il leur assure que nous les aimons ! » Et la coupe circula à la ronde (chap. III, II° vol .)

Si Eugène Süe n'avait pas été un croyant à l'immortalité de l'âme et aux existences passées et futures, il n'aurait pas écrit cela avec autant de sûreté. Un libre penseur incrédule aurait pu répéter les événements de l'antiquité, mais il n'aurait pas aussi bien écrit les paroles croyantes de M. Lebrenn.

Du reste, les hommes supérieurs ont presque tous l'intuition de n'être que des passagers sur la terre, s'ils n'en ont pas la croyance par l'étude et l'éducation.

H. HUET.

Au moment de la mort tout est réduit à néant, même la science ; il ne nous reste que ce que nous avons fait pour notre âme, et c'est souven bien peu dans la meilleure vie.

LE MAUVAIS ŒIL

HISTOIRE VRAIE

(*Suite*).

— Ne plaisantez pas, dit-elle d'un ton plus sérieux que gai. Cette faculté de seconde vue est chez elle d'une nature toute différente des cas psychologiques classés par la science, et elle est si bien maîtresse de tout son être, qu'un jour ou l'autre, je le crains bien, la lame ayant usé le fourreau, cette force occulte vienne à briser cette frêle existence. Un soir qu'elle causait tranquillement avec une jeune fille de son âge, elle fondit en larmes tout à coup, et n'en voulut dire la cause qu'à sa mère. Elle avait vu, disait-elle, les yeux de Mlle de Montgommery voilés par ce fatal bandeau noir de ses visions qu'il n'est donné qu'à elle d'apercevoir, et que ses observations muettes et répétées lui indiquaient toujours comme un présage mortel pour la personne marquée de ce sinistre signe.

On cacha soigneusement cette confidence à la pauvre Eléonore, cela va sans dire; mais toujours est-il qu'une catastrophe inattendue autant qu'épouvantable vint arracher, quelques jours apr s, cette pauvre jeune fille à l'amour des siens et aux adulations du monde dont elle était l'idole. Dans une de ses promenades du matin, son cheval s'emporta, la traîna à travers les taillis et les haies jusqu'au delà du parc, où elle fut retrouvée mutilée et sanglante. Le lendemain même, la pauvre enfant expirait dans les bras de sa famille affolée. Ce fait est récent, mais je pourrais vous citer cent autres exemples de la justesse de ses tristes oracles. Depuis que le bruit s'en est peu à peu répandu, cette jeune sybille inconsciente est devenue la terreur de ses amies, des mères surtout, et est exclue, autant que le permet la haute position sociale de sa famille, de tous les appels au plaisir. Elle ne se trompe pas, la pauvre enfant, à l'invincible appréhension qu'elle inspire, et sa santé s'en est déjà considérablement altérée. Voilà qui vous expliquera, je pense, cette sorte d'embarras douloureux, cette gaucherie rêveuse qui arrête en elle les élans de la jeunesse, et qui voile les grâces de son esprit et de sa personne d'un trouble étrange que je n'hésite pas à proclamer en elle un charme de plus.

J'étais surpris et intrigué par ces révélations de lady Graham, et, avec la témérité des incrédules, je lui exprimais l'espoir d'assister en personne, quelque jour prochain, à une nouvelle épreuve de la faculté merveilleuse dont était douée cette étonnante créature.

— Voilà une jeune sorcière qui a de l'avenir, lui dis-je. Si elle veut, elle fera courir tout Paris.

On se sépara bientôt après, et je me retirai dans la vaste chambre que mes hôtes me réservaient ordinairement à Graham.

Je ne sais si ce récit avait frappé mes esprits ou si quelque cause physique altéra la paix habituelle de mon sommeil. Ce qui est certain, c'est que la vision cruelle qui vint hanter mon repos cette même nuit me sembla plus tard un avertissement de la destinée, et que je me gardai bien d'en rire. A peine eus-je fermé les yeux, fatigué que j'étais de la danse, et surtout de la valse, où je m'étais prodigué, qu'une armée de fantômes m'assaillit. Au travers d'un prisme imaginaire, je voyais reparaître dans les lignes indécises du rêve tous les êtres que je venais de quitter.

Puis, derrière des groupes, apparaissait distinctement le doux visage de Jane avec sa beauté mystique, son regard triste et voilé. A mon oreille résonnait, en un murmure confus, quelques sons timides qui tombaient inarticulés de ses lèvres; au-dessus de nos têtes, une voix mystérieuse, cadencée, répétait mot pour mot, dans une harmonie surnaturelle, le récit étrange que m'avait fait mon hôtesse. Enfin, à mon chevet apparaissait la noble figure de ma mère, qui, triste, aussi me disait ces paroles qui n'ont de sens, — hélas! que pour moi : « James, James, » — Why do you Waltz? « James, James, pourquoi valsez-vous? »

Evidemment, — je n'étais pas un enfant, — il fallait faire la part de l'excitation que pouvait avoir produite en moi le récit extraordinaire que j'avais entendu, ainsi que l'impression sous laquelle m'avait laissé le regard étrange de Jane. Délivré un moment de ce pénible sommeil, je secouai de mon mieux la torpeur où il m'avait plongé, j'essayai de fixer ma pensée sur un autre sujet, et je me rendormis de plus belle. Mais, — ô vains efforts! pourtant, d'abord, une scène plus gaie reposa mon imagination torturée. J'assistais à une de ces brillantes fêtes dont j'étais le convive habituel. Un essaim d'exquises beautés m'environnait. De tous ces gracieux visages, qui avaient chacun un nom pour moi, un seul m'était inconnu; mais il offrait le type ravissant de Jane Gordon, — car le souvenir de cette pauvre enfant me poursuivait sans cesse, et il semblait qu'une invincible attraction nous mît toujours en face l'un de l'autre. Je me sentais comme entraîné sur ses pas partout.

Bientôt l'orchestre donna le signal d'une danse; c'était comme une mélodie funèbre, — et je m'élançai à ses lugubres accords à la valse, — la valse maudite, avec une jeune fille frêle, pâle, gracieuse, que je voyais pour la première fois.

C'était une apparition céleste, un idéal de beauté, un de ces êtres que la fatalité a marqués au front de son stigmate, et que nous n'aimons que davantage comme si l'amour, en doublant ses forces, espérait les arracher à leur destinée.

Derrière nous, Jane valsait aussi... avec ma mère. Puis quand la mélodie se fut animée, et que le vaporeux tourbillon nous eut entraînés, je me retournai vers elles. Oh! surprise! Leurs pieds ne touchaient plus terre. Elles étaient soulevées par de légères nuées comme si des ailes de sylphide les portaient sous les flots de leurs robes de gaze Alors, tout à coup, Jane s'arrêta en poussant un cri déchirant, et j'entendais ma mère qui gémissait à mon oreille ces mêmes paroles: James, Why doyou waltz?

Au même instant, ma belle danseuse chancela dans mes bras. — Son beau visage se couvrit d'une pâleur livide, et moi, — comme pris de vertige, — je valsais, je valsais toujours. Enfin ses yeux se fermèrent, sa tête tomba inanimée sur mon épaule...

Elle n'était plus qu'une ombre, — et je reçus au cœur, comme d'une arme invisible, — un coup affreux, étrange, la blessure aigue d'un poignard et la lourde commotion du glas... Je ne puis pas rendre autrement la souffrance que j'éprouvai.

. . . .

. . . .

. . . .

Je restai peu de temps à Graham, après cette nuit mémorable; — je fus appelé à rejoindre mon régiment à Chaltenham.

Peu à peu,ces sinistres images s'effacèrent de ma mémoire. Je me trouvais rendu à moi-même et à la joyeuse vie qui était mon véritable élément.

Chaltenham me fit bientôt oublier Graham. C'est la conséquence de cette vie nomade que nous appelons la vie de garnison. C'est à Chaltenham que je devais rencontrer le rêve d'amour de ma vie, la compagne que me destinait la Providence.

Elle s'appelait Isabella de Saint-Cyril. Sa beauté un peu altière, l'auréole que faisaient à cette figure d'ange les vertus et les mérites précoces déjà en fleur sur son joli front m'avaient pris mon âme en même temps que mon cœur. Je sentais, à ne pouvoir m'y méprendre, que ce sentiment impérieux déciderait de mon existence entière, et que cette seule créature au monde serait maîtresse de tout moi-même. C'était ainsi que j'avais rêvé la compagne de ma vie, la mère de mes enfants.

Ce ne fut qu'après que j'eus été présenté à la famille de Saint-Cyril que je sus le motif de son séjour à Chaltenham. Mme de Saint-Cyril y avait conduit sa fille pour raviver sa santé aux sources bienfaisantes qui y attiraient tous les ans une foule élégante de tous les points de l'Ecosse.

Sans le renseignement qui troubla d'abord la sérénité de mes espérances et les joies d'un amour qu'il me semblait voir partagé, j'aurais eu une parfaite confiance dans les forces de ma douce Isabelle. L'animation de son regard, la teinte saine de ses lèvres, son humeur charmante, sa gaieté facile à provoquer, étaient pour moi les indices sûrs d'une santé égale, et d'un organisme bien équilibré, tout délicat qu'il fût.

Rien, pendant mes premières relations avec cette famille ne troubla ma confiance et je m'abandonnai aux plus douces illusions dont m'ait jamais leurré l'avenir.

Depuis quelque temps déjà, je nourrissais l'espoir, comme on dit en vieux style, de la nommer ma femme, quand un soir, soir fatal qui bouleversa mon existence, invité comme elle à un bal brillant chez des amis communs, je crus apercevoir dans la foule des invités, les traits redoutés de miss Jane Gordon.

Il y avait bien longtemps que son souvenir, presque effacé, n'avait attristé ma vie. A son aspect, je frissonnai instinctivement d'horreur et d'effroi. Sans doute je n'eus pas l'habileté de lui cacher ce tressaillement involontaire: Elle me comprit, la pauvre fille, et ses yeux languissants s'arrêtèrent sur moi avec cette expression pénétrante qui lui était particulière et qui semblait vous traverser l'âme jusque dans ses plus secrètes régions. Alors je me hâtai de me soustraire à ce regard attachant et sinistre. Je me dirigeai vers Isabella et vers ma mère que je désirais présenter à une étrangère nouvellement arrivée à Chaltenham, et je m'éloignai de Jane dont je redoutais le contact avec une terreur que mon courage professionnel me reprochait comme une petite lâcheté. Je me souviens encore de l'empreinte de souffrance que portait ce soir-là son front pâle et toujours beau. Une guirlande de roses églantines traversait ses cheveux noirs, de ce noir soyeux et miroitant aux reflets bleus, et le rouge fauve de ces fleurs semblait assombrir plus encore le feu lugubre qui couvait au fond de ses yeux étranges.

Cependant je ne pouvais manquer à ma réputation de galant homme, et, d'ailleurs, la politesse la plus élémentaire me faisait un devoir d'aller un instant lui présenter mes hommages et m'informer de son état de santé. Je m'exécutai bravement, et, m'approchant d'elle, je lui témoignai ma surprise de la rencontrer à Chaltenham. Absorbée dans une pensée terrifiante qui semblait l'avoir envahie dès l'instant de ma présence, elle ne me répondit pas d'abord, et à peine pus-je saisir quelques mots qui

tombaient inachevés de ses lèvres et que je ne pus comprendre.

Je la quittai bientôt pour aller rejoindre celle qui m'occupait seule... O ciel ! dirai-je l'horreur qui paralysa tout mon être quand je vis Jane suivre ma bien-aimée de ce regard fascinateur et terrible qui était, à mes yeux, comme un arrêt. Oui, c'était bien mon amie que ce regard fatal cherchait dans ce flot mouvant entre tous ces visages resplendissants de vie et de bonheur ! C'était bien elle qu'il distinguait dans les rangs confus de cette jeunesse brillante et parée. Parmi tous ces groupes qui tourbillonnaient souriants et légers autour de nous, — oh ! oui, c'était bien elle qu'il désignait à la mort !

L'émotion de Jane croissait. De plus, la fièvre des sibylles antiques la gagnait. De ses lèvres frémissantes sortaient comme des souffles embrasés, entrecoupés de gémissements plaintifs. Ses traits, convulsivement agités, se coloraient d'une ardeur dévorante.

.... Oh ! je lui soupçonnai au cœur une implacable jalousie, et cette pensée cruelle, en traversant mon cerveau, empoisonna la pitié qui s'était élevée dans mon cœur en faveur de cette malheureuse créature... Mon étrange vision se retraçait tout entière telle que me l'avait montrée mon songe prophétique à Graham.

Au premier coup d'archet, j'entraînai Isabelle à la danse, malgré la résistance qu'elle m'opposait à demi. C'était, je m'en souviens, une valse folle, échevelée, enivrante. Nous suivîmes le torrent, et nous nous glissâmes parmi les groupes tourbillonnants qui sillonnaient le parquet. Hélas ! j'avais trop compté sur les forces de ma douce Isabelle...

Dans ce même instant, la voix de ma mère arrivait à mes oreilles :

— James, mon fils ! criait-elle d'un ton de doux reproche.

Et, en même temps, la faible étreinte d'une main de femme parut vouloir seconder ses supplications et les instances que m'adressait ma défaillante compagne.

Cette main, cette étreinte, c'étaient celles de Jane.

Je ne l'écoutai pas. Je ne pensais qu'au soupçon cruel qui me tordait encore le cœur. J'étais fou. Un délire surnaturel m'emportait. Je continuais d'entraîner Isabelle. Je voulais confondre, terrifier à mon tour cette femme qui osait, je le croyais du moins, mettre son rêve inavoué d'amour et de vanité entre l'élue de mon cœur et moi. Une sorte de rage sourde m'aveuglait, m'assourdissait. Je ne comprenais rien, je ne pressentais rien.

— Allez donc, puisque vous le voulez ! Allez à votre démence, murmura la pauvre Jane. Je n'essaierai pas plus longtemps de vous retenir !... Hélas ! murmura-t-elle plus bas, si jeune ! Si jeune et si aimé !

Et je ne sentis plus la timide pression de sa main. Ma mère elle-même s'était tue.

Je continuai quand même ma course folle. Mais je m'arrêtai enfin comme dans mon rêve. Le pas léger d'Isabelle s'était alourdi. Sa respiration haletante s'était arrêtée. Je la vis tout à coup pâlir et chanceler. Alarmé, je la portai sur un canapé. Je m'appliquai à la ranimer... J'appelai au secours. Inutiles efforts ! Ses yeux fixes et ternes se fermèrent ; ses lèvres blémirent, son teint si pur se couvrit d'un bistre mortel. Sa belle tête se renversa sur mon épaule comme un lys coupé, et sa chevelure blonde l'enveloppa comme d'un premier linceul...

On réunit vainement autour d'elle toutes les ressources humaines. Rien ne la rappela à la vie, ni les baisers dont je couvrais ses joues et ses mains, ni les larmes de sa mère, qui tombaient brûlantes sur ce front glacé...

Tout fut impuissant. Elle était morte ! Tout était fini ! Ma fiancée. . mon épouse... Tout une vie de bonheur !... J'avais tout perdu en un instant...

. . . .

Je n'ai jamais valsé depuis ce jour.

LOUIS LESCOT.

LE CONTRAT RETROUVÉ

Le comte de Thézan, l'un des plus grands seigneurs de la province du Languedoc, était fort aimé de ses vassaux ; ses vertus et sa bienfaisance lui gagnaient tous les cœurs.

Un de ses voisins, le marquis de Seissac, lui intenta tout à coup un procès pour une terre dont ce dernier voulait s'approprier la meilleure partie. M. de Thézan, certain de son bon droit, ne se tourmenta guère de l'attaque qui lui était adressée, et laissa entamer l'instance ; mais lorsque son avocat lui eut demandé communication des titres sur lesquels il se fondait pour tenir la terre, on eût beau les rechercher, on ne les retrouva plus.

Le chartrier fut en vain mis sens dessus dessous, les maudits papiers échappèrent à toute investigation. Or, de leur production, dépendait le gain ou la perte du procès ; le comte était désolé.

Ses vassaux, instruits de ce qui lui arrivait, demandèrent à leur curé des prières et dans chacune

de ses seigneuries on pria pour que les titres se retrouvassent.

Une nuit que le marquis dormait profondément il fut réveillé par une figure extraordinaire qui lui dit :

« Le contrat de vente de la terre que te dispute le marquis de Seissac n'a jamais été dans les archives, il est demeuré dans les donations de Jean-Joseph Ferrier, notaire de Narbonne; or, c'est moi qui ai passé le contrat il y a cent quarante-trois ans; celui qui a mes registres aujourd'hui et que je viens de nommer te les donnera.

— Rends grâce au bien que tu as fait à tes vassaux, tu leur dois cette manifestation qui se fait en ta faveur. »

L'Esprit disparut.

M. de Thézan surpris de ce qui venait de se passer et ne pouvant l'attribuer au doute, appela ses gens, se fit apporter de la lumière, écrivit sur-le-champ, sa mémoire étant encore fraîche, les renseignements qu'on lui avait donnés si extraordinairement.

Le lendemain il alla à Narbonne dont il était peu éloigné et s'étant présenté dans l'étude de M. Ferrier, celui-ci lui dit en le voyant :

« Je sais, Monsieur le comte, pourquoi vous venez c'est pour un contrat passé il y a cent-quarante-trois ans par mon prédécesseur de cette époque; *il est venu lui-même m'en instruire* cette nuit. » M. le comte, encore plus surpris de cette aventure que de la sienne, raconta au notaire ce qui lui était arrivé, prit ensuite une expédition de contrat et gagna son procès (1).

VARIÉTÉ

UNE AVENTURE SOUS LOUIS XIV

C'était le jour où le contrôleur général des finances, M. de Colbert, avait déclaré à Sa Majesté Très Chrétienne, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, que les travaux de Versailles étaient terminés.

Le monarque, charmé, passa plusieurs heures à visiter l'intérieur du château et les jardins en dehors. C'était, autour de lui, à qui vanterait le plus la magnificence de la grandeur des travaux; et tous assuraient que la gloire qui en reviendrait au roi traverserait les siècles.

La nuit survint et le jeu des portiques fut établi dans la grande galerie superbement illuminée. Les seigneurs et les dames de la cour faisaient foule; et chacun, par la somptuosité de ses vêtements, cherchait à mériter le prix de la richesse et du bon goût

Le roi, satisfait, errait à travers les groupes, lorsqu'en s'approchant d'une fenêtre il entendit une exclamation de terreur échappée à quelqu'un qu'il ne voyait pas, parce que les grands rideaux de velours étaient rabattus, mais dont il reconnut la voix. C'était le célèbre Bossuet, évêque de Meaux.

Le roi, étonné, passa derrière le rideau, tandis qu'il faisait signe à son capitaine des gardes et au premier gentilhomme de la chambre de service de ne pas faire comme lui.

— Qu'avez-vous donc, Monsieur de Meaux?

— Ah! sire, répliqua l'illustre orateur, le roi m'excusera lorsqu'il aura vu comme moi le spectacle épouvantable qui frappe mes yeux en ce moment.

Et, du doigt, il montra au roi, à travers les vitres de la croisée, le grand parterre où la lumière de la lune éclairait suffisamment.

Là, une femme gigantesque, ayant la tête coiffée d'un bonnet pareil à celui des anciens Phrygiens et dont la robe était bariolée de trois couleurs, allait çà et là, tenant à la main une faux démesurée dont elle brisait ou renversait les statues, les vases, les arbres, les colonnes et les monuments qu'on pouvait apercevoir.

Ne trouvant plus de ravage à faire, elle se tourna vers le château, et se mit en mesure de le démolir.

Le roi, terrifié de la solennité épouvantable de cette vision, serra la main du prélat dans la sienne :

« Si Dieu le veut, dit-il, ma puissance n'y pourra mettre obstacle. »

« Sire, répondit Bossuet, cette résignation sera d'un grand prix envers la Providence. »

Louis XIV rentra dans la galerie, calme et impassible.

Ni l'un ni l'autre ne turent ce qu'ils avaient vu.

D'autres qu'eux avaient aperçu le fantôme; et son apparition fut longtemps le sujet des conversations de Versailles et de Paris.

La colère de l'homme est comme la rivière qui déborde.

***

La mort du juste est préférable à la vie du méchant.

(1) Nous avons plusieurs fois signalé de semblables faits de nos jours, malgré le côté matériel de la manifestation. L'exception confirme la règle.

BIBLIOGRAPHIE

Le Moyen Age médical, par le Dr EDMOND DUPOUY, un fort volume in-12, de près de 400 pages Prix 5 francs.

Cet ouvrage comprend quatre parties distinctes.

1° *Les médecins au moyen-âge* : Maîtres ès-arts, mires, physiciens, docteurs, chirurgiens, apothicaires, barbiers, étuvistes, ventrières et sages-femmes.

2° *Les grandes épidémies* : Pestes, mal des ardents, fièvres éruptives, suette, scorbut, lèpre et syphilis.

3° *La Démonomanie au moyen âge* : Origines de la magie et de la sorcellerie, théologiens et juges démonologues, médecins démonologues, possédés, sorciers et démonomanes, hystéro-démonomanie des cloîtres, magie, force psychique et spiritisme.

4° *La médecine dans la littérature du moyen-âge* : Farces, moralités et sorties, études médicales sur les poètes, romanciers, chroniqueurs et auteurs dramatiques.

Meurillon, éditeur, 16, rue Serpente.

NÉCROLOGIE

La main du Destin s'appesantit sans relâche sur nos frères et sœurs spirites.

Madame veuve Viret vient d'aller dans le monde des Esprits rejoindre ceux des siens qui l'ont précédée. Cette bonne et courageuse sœur a quitté la terre jeudi dernier, en son domicile, passage de l'Orillon, à Paris.

M. et Mme Viret ont eu l'honneur de créer à Lyon, à la Guillotière, en 1859, un des premiers groupes spirites dans cette ville.

Leurs noms, aimés et vénérés, resteront toujours attachés à l'œuvre du Maître, car ils furent des apôtres de la première heure et des défenseurs judicieux d'Allan Kardec.

On ne saurait louer assez les vertus pratiquées par ces honnêtes et laborieux travailleurs qui consacrèrent, après leur tâche de chaque jour, leur douzième heure à la propogation de la bonne nouvelle, sans crainte des railleries, des sarcasmes, et oujours avec le plus complet désintéressement.

Tous les membres de cette famille eurent la même foi, le même culte pour la vérité, le même zèle pour la répandre.

La défunte était la mère de M. Viret, notre collègue, notre collaborateur et ami, secrétaire de l'Union spirite française et de Mme Renardat, l'excellent médium si connu du monde spirite.

Chère amie, goûtez en paix maintenant dans le monde auquel vous aspiriez, le bonheur qui est réservé aux vaillants.

Vos enfants savent que vous veillerez sur eux, vous qui leur avez appris à espérer et à croire.

Ils sauront puiser dans les enseignements de notre philosophie un allègement à la dure séparation et continueront à votre exemple, à défendre courageusement le bon droit et la vérité.

A. D.

Mme Lair, spirite de la première heure, vient de quitter la terre. Depuis quelques années, notre chère sœur en croyance, avec toute sa famille, habitait le Canada.

Son âme, avide de recherches spirituelles, a toute sa vie pratiqué le spiritisme. Elle est morte avec l'espérance au cœur, en pensant à la France, sa patrie.

Convaincue de son immortalité, en bonne mère spirite, elle a su faire partager ses croyances à toute sa famille. Ses demoiselles sont elles-mêmes de très bons médiums. — Elles pourront donc, ces chères sœurs, se mettre en rapport avec leur tendre mère qui sera heureuse de pouvoir leur continuer son affection, son amour, et leur montrer que la mort n'existe pas pour ceux qui jouissent de cette précieuse faculté.

Nous envoyons à cette bonne famille l'assurance de toute notre sympathie, convaincus qu'elle puisera dans les préceptes de notre doctrine, le calme et la paix du cœur qu'enseigne notre consolante philosophie.

Nous espérons que cette femme d'un esprit si droit et si élevé viendra revoir la France et en même temps nous aider, à son tour, dans les durs labeurs que nous impose notre lourde tâche ici-bas.

A. D.

La prière est la pierre de touche de l'homme d'esprit.

***

La foi à l'immortalité est l'aurore d'outre-tombe qui reluit dans ce bas monde-ci.

***

La sagesse est le jardin où le philosophe doit cueillir des fleurs.

Le Gerant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils

6e ANNÉE. — N° 17. **20 centimes le Numéro.** (1re QUINZAINE) SEPTEMBRE 1883

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons à nos lecteurs que le Congrès spirite international va s'ouvrir à Barcelone, le 8 septembre prochain.

Nous invitons vivement nos amis, les chefs de groupes, et tous nos lecteurs, à envoyer leur adhésion au Congrès, tout en se déclarant partisans des idées philosophiques émises dans les ouvrages d'Allan Kardec, qui a convenu lui-même qu'il n'était que l'éditeur des principes émis depuis la plus haute antiquité, et que l'Union spirite a toujours professés depuis sa création. Nous croyons pouvoir les formuler de la manière suivante :

1° Il existe une cause première, que tous les spiritualistes ont appelée Dieu, sans chercher à la définir, car elle échappe à l'analyse.

2° Les communications entre les vivants et les morts sont réelles et prouvées par d'innombrables expériences dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute.

3° La réincarnation, dans le but de perfectionner l'esprit en le soumettant à des épreuves diverses, est un fait également démontré.

4° Nous sommes également convaincus de la haute efficacité de la prière, ce lien d'amour et de solidarité entre tous les êtres créés ; ce touchant et sublime entretien de l'homme avec son Créateur, qui amène l'inspiration et nous est recommandé par toute la cohorte des bons Esprits, qui en font d'un accord unanime la base de la félicité dans cette vie et dans l'autre.

A. Kardec en nous démontrant la haute antiquité de la doctrine spirite, ajoutait, fort judicieusement suivant nous, que le spiritisme ne pouvait disparaître, étant une loi de nature, mais qu'il était perfectible comme toutes les sciences qui lui servent de base.

Les nombreuses théories, hypothèses et systèmes de toute nature, émis par nos adversaires, ne nous paraissent pas appuyés sur une base assez solide pour modifier dans leur essence les enseignements du maître.

Nous engageons vivement nos frères et sœurs en croyance à faire parvenir leurs idées au Congrès de Barcelone ; ils rendront ainsi service à la sainte cause qu'ils défendent, et à laquelle ils doivent la foi raisonnée, le calme du cœur, et l'assurance de leur immortalité.

Adresser les lettres à M. S. Luis P. Romeu, président du comité d'initiative à Barcelone.

Chez M. Fracondo Urich, calle de Ciento, 388.

LA RÉDACTION.

QUELQUES QUESTIONS

On nous a demandé bien souvent la vérité sur Lourdes, et sur les autres lieux de pèlerinage, qui ont la réputation de guérir un grand nombre de maladies, contre lesquelles l'intervention de la médecine reste trop souvent inefficace.

Nous allons essayer de démontrer, par des faits empruntés à l'expérience de chaque jour, que dans les cas qui ressortissent à la médecine, comme dans mille autres autres circonstances de la vie, la *Foi qui soulève les montagnes* est la cause principale de la presque totalité des succès. Un mot d'abord sur la nature et le fonctionnement du système nerveux nous en dira plus à ce sujet que toutes les considérations philosophiques ou autres qui ont pu être mises en avant dans les nombreuses hypothèses auxquelles cet intéressant sujet a pu donner lieu depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours.

Personne n'ignore que les nerfs, fournis en totalité par le cerveau, la moelle épinière, et les cordons du grand sympathique, se répandent dans les diverses parties du corps, apportant, ici la sensibilité, là le mouvement, et que le système nerveux devient ainsi la base de la vie, l'élément sans lequel aucune fonction ne saurait s'accomplir.

Ce premier point établi, étudions son mode d'action dans les faits qui nous occupent, sans négliger bien entendu le role de l'âme et celui non moins important du fluide périsprital. Et d'abord établissons bien ce qu'est la maladie. Elle peut dépendre : 1° de la dégénérescence complète d'un organe et dans ce cas elle est trop souvent sans remède.

2° Elle peut dépendre d'un simple dérangement fonctionnel qui n'atteint pas les sources de la vie, et dont la curabilité est plus ou moins entravée, par la constitution du sujet, par le climat ou diverses autres circonstances qu'il suffit de faire cesser pour obtenir une guérison plus ou moins rapide.

C'est dans ce cas surtout que la foi peut agir avec efficacité, par la raison que nous avons donnée plus haut, que les deux systèmes nerveux, celui de la vie animale et celui de la vie organique ont entre eux de nombreuses relations.

Citons quelques exemples des résultats de la confiance.

Quand une affaire importante réclame vos soins, et que, ne pouvant pas vous en occuper, vous chargez une tierce personne en laquelle vous avez une confiance absolue de la mener à bien, c'est avec une parfaite tranquillité d'esprit que vous attendez le résultat des démarches. Lorsque vous êtes indisposé, si vous avez en votre médecin une confiance absolue, celle-ci fera plus pour la guérison que les médicaments que vous employez.

Il n'est donc pas étonnant que le malade qui croit à la légende de Lourdes y trouve tout d'abord le soulagement, puis enfin la guérison de ses maux, dans laquelle sa confiance entre pour les trois quarts, le quatrième quart pouvant provenir du déplacement et de la salubrité du climat de Lourdes, que nous avons du reste constatée *de visu*.

Ce que je dis de Lourdes s'applique, bien entendu, à tous les lieux de pèlerinage, dont beaucoup ne jouissent pas des circonstances atmosphériques, de cette localité, mais n'en possèdent pas moins la confiance absolue de ceux qui doivent y recourir.

Les médecins ont tous les jours des occasions d'envoyer leurs malades, qui sur les bords de la mer, qui dans les lieux élevés où l'air est pur et dépourvu d'humidité. La confiance de ces malades est pour beaucoup dans la réussite du traitement.

Et le Christ, notre maître à tous, n'a-t-il pas dit souvent :

Votre foi vous a sauvé!

Une question se présente ici, tout d'abord : Ne faut-il pas tenir compte, dans l'explication des phénomènes ci-dessus relatés, de l'intervention des esprits?

Moins que tout autre, nous sommes disposé à nier cette intervention; toutefois nous pensons que l'esprit de la personne ayant son libre arbitre, peut bien mettre une de ses idées à exécution; de plus il ne faut pas oublier qu'un esprit, dit familier, ou ange gardien, est préposé à la garde de chacun de nous, pour l'arrêter sur une pente qu'il jugerait être dangereuse. C'est cette voix intérieure qu'on a appelée la conscience, qui transmet les avertissements de cet esprit, et nous ne croyons pas impossible d'arriver un jour à nous rendre compte de ce fait capital.

Pour cela il convient de se rendre un compte exact de la nature de l'esprit, et de la manière dont il agit sur les organes matériels du corps. Cette action s'exerce au moyen d'un corps qui tient le milieu entre l'esprit et la matière, et qu'on nomme le périsprit.

Avant de nous étendre sur la nature et les fonctions de cette partie intégrante de l'organisme humain, il nous a paru nécessaire de dire un mot du *fluide universel* qui remplit l'espace et qui donne naissance à ces produits sans nombre qui frappent nos sens, et qui ne sont que des transformations de la matière, dues sans doute à des dispositions moléculaires.

Pour appuyer notre dire, nous ferons appel à une propriété de la matière à laquelle on donne le nom d'isomérie.

Les corps isomères se distinguent par une composition absolument identique tout en présentant des caractères et des propriétés dissemblables.

Nous citerons comme exemple le gaz de l'éclairage et l'essence de rose, tous deux composés des mêmes éléments, dans les mêmes proportions, et dont les propriétés sont loin d'être les mêmes.

L'homme, dit M. de Bonald, est une intelligence servie par des organes.

Cette définition est à la fois claire et précise: A chacun de ces organes est dévolue une fonction spéciale, dont l'ensemble converge vers un but unique, l'entretien de la vie. On peut dire de l'organisme qu'il est constitué par un mécanisme très ingénieux, dont tous les rouages, indépendants en apparence, sont unis cependant par de nombreuses expansions du système nerveux, dont l'ensemble aboutit au cerveau. L'organe cérébral peut donc être considéré comme le grand ressort de la machine humaine, dont le moteur est l'âme, et dont le lien commun est ce même périsprit sur la nature duquel règne encore une certaine obscurité.

Le périsprit est en quelque sorte le vêtement de l'esprit, incarné ou non, c'est l'enveloppe qu'il prend au fluide universel, et qu'il approprie à sa nature. Il est donc bien l'intermédiaire entre l'âme et la matière. C'est lui qui entretient la pureté et la circulation du fluide nerveux, et qui fait naître la fonction qu'on nomme sensibilité. C'est lui en un mot qui transmet au cerveau la volonté de l'esprit, et qui permet à celui-ci de lire sur l'organe cérébral les impressions qu'il recueille, et qui jouent un rôle capital dans les manifestations intellectuelles.

La matière est soumise à des lois immuables qui en dirigent les migrations et transformations, qui la fixent en un point déterminé ou lui font subir des révolutions constantes et périodiques.

La vie de l'esprit se relie à l'essence divine d'où elle procède, et obéit à des lois d'une autre nature.

Les esprits gravitent tous vers un centre commun, d'où les tient parfois éloignés l'affinité qu'ils peuvent conserver avec la matière, mais dont les approchent les degrés de perfection auxquels ils atteignent, perfection à laquelle ils doivent arriver fatalement dans un temps plus ou moins éloigné.

Ecoutons le grand philosophe du XVIIe siècle, ce génie précurseur qui, en créant le système des *idees innées*, nous fait pressentir les nombreuses migrations de l'âme humaine à travers les mondes de l'espace, et les progrès qu'elle y accomplit dans ses diverses incarnations, jusqu'à ce qu'arrivée à l'état d'esprit pur, elle puisse se faire une idée juste de ce Dieu dont l'intuition seule lui avait jusqu'alors révélé l'existence.

Descartes a dit : *Je pense, donc j'existe.*

Ajoutons... J'existe, donc Dieu existe, car il n'y a pas d'effet sans cause.

Là est la base de toute philosophie rationnelle.

Que sommes-nous, pauvres hommes, considérés isolément ? Un faible roseau qu'un souffle peut abattre. Pour être forts il faut nous entr'aider. Or avec la solidarité, nous arriverons à éloigner les maux physiques, tout en progressant dans la voie intellectuelle et morale, dont la fin est l'établissement définitif de l'amour et de l'harmonie. L'amour, c'est la loi du Christ ; c'est celle qui doit sauver le genre humain en rendant tous les hommes solidaires, et en établissant ainsi le règne de la Fraternité, de cette sainte fraternité, qui consiste à s'entr'aider, pour rendre supportables à tous nos frères les épreuves que la Providence leur impose ; à donner à celui qui n'a pas, en organisant le travail et la charité, en faisant application de cette admirable parole du Christ : — Aimez-vous les uns les autres ! — Et maintenant que faut-il pour arriver à un pareil résultat qui serait immense ? Il faudrait ne pas être plus sévères que Dieu, en organisant le travail, en ne présentant pas comme une vérité l'éternité des peines ; en faisant en un mot dans l'ordre moral ce que le médecin s'efforce de faire dans l'ordre physique... Guérir et non tuer.

Mais, nous objectera-t-on, il en est qui sont tellement endurcis dans le crime qu'il devient impossible de les amender. Nous répondrons à cela que ces exceptions extrêmement rares ne font que confirmer notre principe... Qu'on fasse de ces incurables ce qu'on fait des fous ; continuons-leur des soins, mettons-les dans l'impossibilité de nuire ; notre devoir ne va pas au delà ; tenter davantage ce serait empiéter sur les droits de la Providence.

Le devoir et le droit, forment les bases de l'existence de toute société ! On peut définir le droit la statique du monde moral, dont le devoir sera la dynamique.

Par devoir, il faut entendre les obligations des hommes les uns envers les autres. Dans toute société organisée, chacun se doit à tous, et tous se doivent à chacun ; c'est par cette solidarité mutuelle qu'on parvient à établir l'édifice social sur des bases inébranlables, et qu'on arrive à neutraliser les mauvaises passions des hommes, en leur opposant surtout de bons exemples. Ces exemples, toujours plus efficaces que les divers systèmes de pénalité, ont au moins pour effets de rendre meilleurs ceux qu'une intelligence imparfaite laissait exposés aux

suggestions perfides de l'esprit du mal, et ceux qui animés d'un mauvais esprit, sont bien forcés de reconnaître qu'ils font tache au milieu de leurs semblables.

Le devoir de chacun se trouve tout tracé par la position qu'il occupe. Au riche de répandre son or pour aider ses semblables ; au savant de répandre ses connaissances pour augmenter le bien-être de tous.

Le droit est le complément du devoir ; il découle des lois éternelles qui régissent l'univers. Le premier de tous c'est l'instruction. Le travail décuple les ressources de chacun ; alors les droits de tous seront reconnus et consacrés, car chacun aura contribué à l'œuvre de tous. — Le droit s'enchaîne donc au devoir. — L'un sans l'autre c'est l'égoïsme, leur union c'est l'harmonie.

Comprenons donc bien que l'instruction universelle peut seule assurer à chacun la part de bonheur à laquelle il a droit ; alors les sciences seront appliquées au profit de tous ; alors aussi les hommes adoucis dans leurs mœurs deviendront plus faciles à gouverner, et de là disparaîtront les nombreuses causes d'inimitié entretenues par une fausse interprétation de la loi naturelle. Appelons donc de tous nos vœux la généralisation du savoir dans toutes les classes ; contribuons chacun pour notre part à l'élévation des âmes, en répandant les bons principes ; attachons-nous à cette œuvre qui est celle de Dieu, et nous monterons dans la classe des Esprits !

Dr Régnier.

LA MAGIE AU XIXE SIÈCLE

(*Suite*).

III

EXPÉRIENCES

Voyant : Mme B...

Obs. 5. — Vue d'une campagne, au printemps, avec la verdure et les fleurs de la saison ; tout à coup, deux bœufs apparaissent, courant dans une prairie. On présente à Mme B... un autre verre dans lequel elle ne voit rien. Comme elle était déjà fort intéressée par ce qu'elle voyait pour la première fois, elle ne put s'empêcher de manifester la contrariété qu'elle éprouva par la substitution du verre. Elle ne vit plus rien dans cette séance.

Voyant : M. S...

Obs. [illegible]. — Vue de plusieurs portraits inconnus. Une demoiselle tient de la main un grand panier d'où sortent de magnifiques fleurs que nomme le voyant. M. S... voit ensuite une montagne. C'est l'hiver, les arbres sont dépouillés de leurs feuilles ; l'un d'eux offre cette particularité remarquable que ses branches nues sont couvertes de fleurs blanches. Sur le penchant de la montagne s'élève une cabane d'où sortent bientôt deux enfants qui viennent jouer sur le seuil de la porte.

Le frère de M. S... lui, ne voit rien ; il regarde dans le verre de son frère, rien. Il ne peut comprendre qu'il n'ait pas la même faculté. Ce fait le surprend plus que la vision elle-même.

Voyant : Mme L...

Obs. — Vue de trois femmes qui se tiennent étroitement embrassées ; leurs joues se touchent ; l'une d'elles est une jeune fille.

Voyant : M. L...

Obs. 8. — Vue de paysages très remarquables, par tableaux successifs. Dans un dernier tableau, on voit un homme en costume de pierrot, le visage enfariné. M. L... le dessine tel qu'il le voit, sur une feuille de papier.

Voyants : Mme C... et Mme J...

Obs. 8. — Ces dames ont pris chacune un verre où se peignent les visions habituelles. Je les prie d'échanger leurs verres ; cette substitution ne change pas la nature des images. Il y a plus, pendant que l'une considère son image, je prie l'autre de se lever et d'aller regarder dans le verre de sa belle-sœur : chacune voit une image différente dans le même verre.

Voyant : Mme veuve M. L...

Obs. 9. — Le voyant voit dans le verre l'image de son mari décédé.

Dans la même séance, sa nièce, élève de l'école de Sèvres, voit des groupes et des portraits.

Voyant : Mlle P. .

Obs. 10. — Vue très distincte de paysages et de portraits après cinq ou six minutes d'attente. C'est le premier essai de cette jeune personne ; elle voit un groupe d'enfants et, dans le tableau suivant, une jeune fille, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux levés vers le ciel dans l'attitude de la prière ; une couronne de roses blanches est sur sa tête.

Dans un dernier tableau, Mlle P... voit une tête de nègre fort laid avec des cheveux blancs crépus.

Voyant : Mlle X. .

Obs. 11. — Vue d'un chalet tapissé de plantes grimpantes. A hauteur d'homme est une fenêtre ouverte où apparaît une jeune demoiselle en toilette d'été, coiffée d'un chapeau de paille orné de rubans, avec des fleurs à son corsage. Un général en tenue militaire, paraissant encore jeune, s'approche de la fenêtre, salue avec grâce et serre la main de la jeune fille. La vision disparaît.

Voyant : M. D...

Obs. 12. — Vue de portraits divers, d'hommes et de femmes. Le voyant dessine au crayon, sur une feuille de papier, celui d'un vénérable magistrat de l'ancien régime.

Je pourrais multiplier les observations, ce qui précède suffira, je l'espère, pour donner une idée de cet étrange phénomène.

Catoptroptomancie

vision au moyen du miroir

Ceux qui ont lu *Spirite*, conte fantastique de Théophile Gauthier, peuvent se rappeler la vision qu'eut Guy de Malivert dans une glace de Venise. Voilà le point de départ de mes nouvelles expériences qui datent cependant de plusieurs années. Je me suis dit, un jour : si des apparitions se produisent dans un verre d'eau, pourquoi ne se produirait-elle pas dans une glace? J'ai essayé et mes prévisions se sont réalisées au delà de toute espérance. Les voyants à la glace sont ceux qui voient le plus nettement au verre d'eau ; ici, comme là, ils sont éveillés comme vous et moi, racontent ce qu'ils voient et répondent aux personnes qui les interrogent. Comme sur l'eau, un nuage fluidique se forme sur la glace, qui n'a pas besoin d'être de Venise comme celle de Guy de Malivert; ce nuage s'efface bientôt et laisse le champ libre à l'apparition des fantômes. N'allez pas croire avec les hynoptiseurs qu'il faille une vive lumière pour rendre le miroir brillant, vous seriez dans l'erreur. L'expérience m'a démontré, au contraire, que le phénomène se produit beaucoup mieux dans une demi-obscurité. Si j'opère le jour, je fais fermer les volets; si j'opère la nuit, je fais baisser la lampe et ne conserve qu'une très faible lumière, presque l'obscurité. Je suis bien fâché de dire ces choses aux amateurs d'objets brillants.

J'ai l'habitude de laisser le voyant isolé des personnes de la société, lesquelles se tiennent à une certaine distance: ce détail n'est pas sans importance.

Le silence que je prescris, la nature des apparitions se charge ordinairement de l'imposer. La vue des fantômes a quelque chose de si terrifiant, parfois, qu'à la simple description du voyant, lequel n'est pas toujours maître de ses émotions, l'étonnement se peint sur toutes les figures et le silence le plus profond ne tarde pas à régner.

On dira peut-être que l'imagination seule du sujet est la créatrice des images, que l'organe de la vie n'y est pour rien? C'est encore une erreur. Nous avons déjà dit que quand l'eau du verre s'agitait, le voyant ne voyait plus rien. Si l'œil du voyant à la glace ou au miroir est pressé, si on interpose un prisme, l'image se double; si l'on regarde avec une lorgnette, l'image se rapproche ou s'éloigne selon le bout par lequel on regarde; si le voyant ferme les yeux, il ne voit plus rien. On ne peut donc pas soutenir que la vision qui nous occupe est indépendante des seus.

Nous avons promis des faits; nous les donnons, quelque extraordinaires qu'ils paraissent, laissant chacun libre de les vérifier et de les interpréter. Nous ne voulons que prendre date en les publiant pour la première fois.

OBSERVATIONS

Voyant : Mlle X...

Obs. 1. — Vision de la mer agitée pendant la nuit; une pâle clarté lunaire blanchit la cime des vagues. Après quelques minutes apparaît à l'horizon la voile d'une barque qui s'approche ; elle est montée par deux hommes qui rament péniblement. Enfin, on touche au rivage : un de ces hommes saute de la barque et l'amarre, puis il y rentre aussitôt. Alors les deux hommes sortent du fond du bateau une forme indistincte qu'ils déposent à terre avec précaution. Une étoffe grossière soulevée laisse voir un cadavre. La vision disparaît.

Voyant : Mme R...

Obs. 2. — Un salon éclairé par une lampe, munie d'un globe en verre dépoli, dont la suspension est fixée au plafond. Au-dessous de la lampe, une table ronde recouverte d'un tapis ; contre les murs des fauteuils et des chaises, pas d'autre ameublement.

Un homme de petite taille apparaît, nu-tête, les cheveux gris et courts, vêtu d'un habit noir, le regard très intelligent ; il fait quelques pas et vient se placer devant la table où il reste debout une ou deux minutes. Tout disparaît.

Obs. 3. — Une chambre à coucher ; dans le fond, un prie-Dieu. Une dame vêtue de noir, voilée, entre lentement dans la pièce, Il semble à la voyante reconnaître sa sœur morte depuis longtemps ; mais comme elle ne peut pas bien voir les traits, elle doute, Quand le fantôme qui est allé s'agenouiller au prie-Dieu lève la tête et regarde le ciel dans l'attitude de la prière, la voyante n'hésite plus et me dit à voix basse : « C'est bien elle. » Elle est tremblante d'émotion et désire ne plus regarder. Aussitôt la vision disparaît.

Obs. 4. — Une chambre éclairée sans que l'on voie d'où vient la lumière. Une dame, que la voyante reconnaît avoir vue, dans une autre séance, dans une carafe d'eau, apparaît sur le seuil de la porte. A côté d'elle est un tas de livres reliés placés les uns sur les autres. Je demande au voyant de décrire le fantôme : La dame est habillée de noir, un

long voile de même couleur est sur sa tête, mais il est assez transparent pour laisser voir sa figure brune, intelligente; deux bandeaux de cheveux noirs ondulés encadrent le visage; elle est aussi gantée de noir.

Cette description me fait songer tout à coup à certain portrait bien connu de Calametta; je prononce un nom. Aussitôt, on me dit que le nom que j'ai prononcé semble déplaire au fantôme, car il a fait un léger mouvement de mauvaise humeur. En même temps, la vision s'était troublée et était devenue nuageuse; il fallut deux ou trois minutes pour qu'elle revînt distincte comme auparavant. Peu après, tout disparut.

Voyant : Mlle X...

Obs. 5. — Mlle X... dont la vision au verre d'eau a fait l'objet de l'observation 11, fut invitée, dans une autre séance, à regarder dans la glace. Après huit ou dix minutes d'attente, elle voit venir derrière sa propre image (elle était assise devant la glace) le gracieux général qu'elle avait vu, au verre d'eau, serrer la main de la demoiselle du chalet. Il apparaît de grandeur naturelle, et semble se trouver dans une autre pièce dont on ne serait séparé que par un glace sans tain; il s'avance de quelques pas, s'arrête et pose sa main droite sur l'épaule de la jeune fille, ce qui fait sourire la voyante. Il demeure ainsi quelques secondes, puis tout s'évanouit.

Les personnes présentent ne revenaient pas de leur étonnement.

Voyant : Mlle P...

Obs. 6. — Vue de l'intérieur d'une étable avec ses murs blanchis à la chaux; on voit les poutres, les chevrons et toutes les pièces de la couverture. Au fond, une porte ouverte par où vient une fermière qui tient un sceau à la main; elle le pose pour garnir le ratelier de paille et de foin. Deux vaches laitières sont là, le dos tourné vers la crèche. La paysanne fait retourner l'une d'elles pour la traire, s'agenouille pour l'opération, et l'on voit bientôt le lait dont l'écume blanchit les bords du sceau. Elle se relève. A ce monent, entre par une seconde porte, qui ne se voyait pas tout à l'heure, une jeune dame vêtue d'une robe claire, fond blanc, coiffée d'un fin chapeau de paille, une ombrelle à la main. La paysanne ne l'a pas encore aperçue; soudain elle la voit et se hâte alors de chercher un objet qu'elle met au moins deux minutes à trouver. Elle le trouve enfin : c'est un carteron de fer-blanc qu'elle remplit de lait et qu'elle s'empresse de remettre à la dame qui attend. Celle-ci le prend et disparaît. Plus rien.

Le tableau ne se présente pas toujours en entier tel qu'on le voit plus tard. Ainsi, dans cette circonstance, le premier objet apparu a été le ratelier de l'étable que la voyante prit d'abord pour une échelle placée horizontalement; elle s'étonnait de l'usage qu'on allait en faire, placée dans cette position. Elle ignorait comme moi, comme tout le monde, ce qui allait se passer.

Voyant : Mme C. L...

Obs. 7. — Mme C. L... me demande si elle ne pourrait pas voir son beau-frère décédé, il y avait deux mois environ. Je la fais placer devant une armoire à glace, isolée de l'assistance qui se composait d'une dizaine de personnes.

Je ne tardai pas moi-même à éprouver des sensations qui me firent présager que la vision qui allait se produire ne serait pas celle qui était attendue; j'en fis tout haut la remarque pous que la voyante ne fût pas trop surprise. En effet, quelques minutes après, il se présenta deux personnages de mauvaise mine, couverts de haillons, les cheveux en désordre : « Mais ce sont des bandits, dit-elle avec crainte ! »

Cinq minutes plus tard, Mme C. L... voit le cadavre de son beau-frère, couché sur son lit de mort, couvert de roses, tel qu'elle l'avait vu après le décès.

— Priez-le, lui dis-je, qu'il se présente vivant, tel qu'il est représenté sur sa photographie.

Le spectre de la glace se transforme et apparaît comme nous l'avions désiré.

Obs. — La personne qui regarde a perdu un fils âgé de vingt ans qu'elle désire revoir. Comme je la vois fort émue, je redoute une crise; je me place à côté d'elle en lui tenant la main. Le fils attendu se montre : « C'est lui ! » dit la mère, et elle est près de s'évanouir. Je souffle dans ses yeux, et dissipe le sommeil magnétique prêt à l'envahir. La voilà réveillée, mais elle ne se rappelle pas avoir vu son fils.

Poussé par une force inconnue, je me sentais capable de provoquer les plus étranges phénomènes.

— Vous allez regarder, dis-je, non dans la glace, mais à côté de moi, vous verrez C...

La voyante regarde à l'endroit indiqué et pousse un cri. Ce n'était pas C... qui apparaissait, mais le fantôme de son premier époux. Cette dame s'était remariée, et le second mari était présent; il s'approcha pour secourir sa femme. Une minute me suffit pour la réveiller. On peut faire une remarque importante sur cette dernière observation. Je croyais et Mme C. L... croyait avec moi que son beau-frère allait se présenter à nos côtés. Il n'en fut rien. Il n'y a donc pas eu suggestion ni d'auto-suggestion.

Je pourrais citer d'autres faits encore, mais ils ajouteraient peu de chose à la signification de ceux

que je viens de rapporter, ou ils exigeraient des explications que je ne puis encore donner.

Je n'ai jamais expérimenté avec des enfants ; je n'ai fait emploi ni de formules ni de signes hiératiques ; je n'ai pas de brûle-parfums. J'ai opéré avec des gens de toutes conditions, jeunes et vieux, hommes ou femmes, ignorants ou lettrés, jouissant tous d'une parfaite santé de corps et d'esprit. Je ne me suis souvenu que des conditions recommandées par un homme de bien, un vieux maître de la science magnétique, M. le marquis de Puységur : *Volonté, confiance, bienveillance.*

FIRMIN NÈGRE.

CHRONIQUE

Nos lecteurs se souviennent de la remarquable clairvoyance d'une somnambule qui aida à retrouver une personne portée sans papiers à l'hôpital. Nous trouvons cet épilogue à l'affaire dans l'*Intransigeant*, mais nous le reproduisons sous toutes réserves :

« Ces faits extraordinaires ont été consignés dans un rapport au préfet de police, qui, vivement frappé, se propose d'attacher la somnambule extra-lucide au service de la sûreté. »

***

Toute la presse s'occupe en ce moment du procès de Martres. Cette affaire, commencée il y a longtemps déjà, débuta par une accusation d'empoisonnement. Deux médiums, M. Thouars et Mme Chapitey, auraient empoisonné deux vieillards, M. et Mme de Martres, après s'être fait faire un testament en leur faveur. Le chef d'accusation fut rapidement abandonné, et aujourd'hui Thouars, seul survivant, paraît en justice, sous la prévention de captation d'héritage.

Nous ne pouvons citer tout ce que la grande presse écrit pour ou contre ; nous retiendrons seulement un article de M. Henry Bauer, dans l'*Echo de Paris,* du 14 juillet dernier, et nous en présenterons le passage suivant à nos lecteurs :

« L'une des friponneries les plus florissantes à l'heure actuelle est celle dont j'ai parlé au début et qui tire son nom et ses instruments du règne de la doctrine d'Allan Kardec : le spiritisme. Par cette qualification, je m'expose à me faire arracher les yeux par de vieilles folles ou traîner aux gémonies par de jeunes nigauds : mais les essais de consultation des esprits tentés en ma présence n'ont fait que me démontrer la dévotion niaise des fidèles et l'imperturbable aplomb des charlatans. Des spirites enragés m'ont parfois convié à l'apparition des esprits et au remue-ménage des tables. Mais ma présence suffisait immanquablement à immobiliser les meubles et à arrêter la descente de l'esprit. »

Supposons un instant, Monsieur Bauer, que vous ayez raison et que les phénomènes spirites ne soient que le résultat d'une mystification habile. Or, vous n'ignorez pas que des gens versés dans la science, habitués à diriger une expérience et dont le témoignage a force de loi, se sont laissé prendre à ces jongleries; vous savez que des Crookes, que des Flammarion, que des Vacquerie, que des Hugo, que des Zollner ont pris rang parmi les « *jeunes nigauds* » dont vous parlez avec tant d'esprit. Eh bien! les « *charlatans* » qui ont réussi à berner ces hommes-là, ont modestement interrompu leurs « *friponneries* » sitôt que votre œil à qui rien n'éèhappe s'est fixé sur leur table truquée!

Franchement, si Lepelletier (*alias* Michel Pauper... spirite sans doute) n'était pas là pour vous damer le pion, vous seriez le plus malin de toute la rédaction de l'*Echo*.

***

La *Ligue nationale contre l'athéisme* publie un journal hebdomadaire qui a pour titre *la Paix sociale*.

Ce beau nom était fait pour répondre au besoin réel du siècle et dans son manifeste la *Ligue* le déclare.

« Nous ne sommes ni une église, ni une école, dit-elle, notre but essentiellement pratique, dans la plus large et la plus généreuse acception du mot. Le seul intérêt qui nous tienne au cœur, et en vue duquel nous combattons l'athéisme et l'irréligion, c'est celui de la société. »

Malheureusement, à la fois par certains des articles publiés et par sa composition où figurent les rabbins et les sénateurs, les pasteurs et les curés, la *Ligue* nous paraît bien plutôt être une concentration de tous les cléricalismes contre la libre pensée.

Quand nous avons entendu annoncer la fondation de cette *Ligue*, nous avons applaudi de grand cœur, pensant que tous les déistes, même les plus indépendants, allaient pouvoir se ranger sous une bannière où ces deux principes seraient écrits : Immortalité de l'âme, existence de Dieu.

Mais les articles contre la laïcisation, contre les « écoles sans Dieu » nous ont montré le bout de l'oreille.

***

Extrait de l'Almanach du *Pélerin* pour 1888 page 57.

« Il marche tantôt sur la tête, tantôt sur les mains, et ne s'interrompt que pour saluer Marie le plus dévotieusement du monde. Les chants de l'église arrivaient jusqu'à lui, ranimaient son ardeur : tout le temps que dura la messe il dansa. »

Si j'allais en faire autant dimanche prochain ?

Réné Labrize.

UNE BROCHURE

Je viens de lire avec un sensible plaisir une brochure de M. Lucien Pusch professeur et conseiller de la cour, intitulée : « *La philosophie spiritualiste est un réalisme plus étendu*, et dont la faculté de philosophie de Nancy a dit qu'« elle dénote une incontestable maturité de jugement et une instruction philosophique étendue ».

Il commence par établir que les spiritualistes (spirites) sont des réalistes, mais que les psychistes sont des idéalistes et par prouver, à l'aide d'arguments purement philosophiques, qu'à l'organisme terrestre doit correspondre un organisme céleste. Touchant alors le domaine des faits, il distingue la clairvoyance de l'hallucination par des preuves irréfutables et, de là, s'élève à la conception et à la démonstration de l'existence de Dieu.

Il conclut à l'union de tous les spiritualistes indépendants, à la fraternité de tous ceux qui, détachés des sectes et des cultes, rendent à Dieu le seul culte digne de lui, la pratique du bien et la recherche de la justice.

« Que l'emblème du soleil, s'écrie-t-il nous réunisse, dispensateur de la lumière qui est la vérité et de la chaleur qui est l'amour ! Le soleil donne la joie, le courage et l'espérance ; les cimetières, ornés de soleils symboliques perdront leur triste aspect. Que de semblables soleils soient dressés dans les temples et les salles de spiritualistes, comme les emblèmes d'une nouvelle ère de lumière et de joie ! Que les soleils symboliques dans nos bijoux soient notre signe de reconnaissance ! »

La brochure se termine par une très intéressante étude sur le développement des médiums à productions artistiques.

Qu'on nous permette de traduire une des pages où l'esprit indépendant de l'auteur se dévoile le mieux.

« En pensant par lui-même, le philosophe rencontre souvent des expressions inusitées dans le langage, telles que : matière douée de force ou force matérielle. Car le philosophe s'est affranchi de toute autorité et par suite de celle de la langue afin de n'être lié par rien dans ses déductions logiques. Le philosophe ne jure pas par la parole du maître ; il peut créer de nouveaux mots, de nouveaux tours de langage, sitôt que la marche personnelle de ses idées l'exige. La vérité en elle-même passe pour lui avant les intérêts de la langue. Le philosophe ne veut pas être l'esclave, mais bien le maître de la langue, il ne veut pas être un orateur, mais un penseur libre. La philosophie lutte contre tout ce qui est traditionnel, contre tout ce qui est sans fondement, contre tout ce qui est forgé et dogmatique. Il répugne autant à l'autorité des dogmes religieux, qu'à la dogmatique de la science officielle, qu'aux tours mécaniquement appris de la langue maternelle. Il est libre de tous les liens de ce qu'on lui a imposé par l'éducation et c'est cette liberté même qui fait de lui un philosophe. Ceux qui tiennent au passé cherchent à attaquer le philosophe avec leur sagesse courante, mais les traits ne le touchent point, — il est trop loin en avant, Le philosophe ne vit pas pour le présent ; pour lui, la science n'est pas la servante de l'ambition ; le blâme ou la louange, il n'y fait seulement pas attention. Le philosophe ne vit que pour la vérité et l'amour, ne s'inquiétant pas s'ils sont faits pour son siècle ou non. L'avenir seul est juste pour le philosophe et le monde futur, porté en avant par lui, lui prodigue la louange et le remerciement, quand il n'en a plus besoin.

« Cependant, même s'il a été visiblement abandonné ici-bas, personne ne fut plus heureux, personne ne fut plus libre que lui. La Loi et le Maître n'ont pas existé pour lui, car il a été son propre Maître et sa propre Loi ! »

E. de Reyle.

A BAS LES PRIVILÈGES (1)

. . . . . Dans les familles, la prospérité semble un moment venir de toute part, mais elle ne dure pas, la réaction se fait et amène le contraire. Dans les peuples, il y a toujours une heure de grandeur et de prospérité qui semble édifier une puissance solide, mais cette puissance s'évanouit. Voyez les Egyptiens, les Grecs, les Romains. Et les siècles qui sont les minutes de l'éternité voient dans leur immobilité couler les vicissitudes humaines, les peuples changer, dégénérer et quelquefois s'évanouir. Les siècles voient la prospérité humaine, la beauté humaine, les sentiments humains

(1) Cette communication a été donnée à une dame médium, le 14 juillet, où l'on parlait de la prise de la Bastille.

constance. Ils voient que tout enfin est sujet à la variation infinie, à descendre parfois pour jamais.

Les peuples dégénèrent donc? Les nations fameuses qui, jadis, ont fait trembler le monde, n'ont laissé leur trace que dans les monuments du souvenir.

Que doivent penser les génies, les législateurs qui s'étaient donné tant de peine pour unifier leur patrie, la faire progresser, la faire souveraine sur les autres? Si leur âme assiste sur ce monde à leur écroulement, elle doit voir que la raison de cette décadence est due à l'imperfection des êtres incarnés.

Elle doit voir qu'elle-même, alors qu'ici-bas elle développait ses conceptions les plus étendues, elle se laissait entraîner par l'erreur et par les passions.

Toujours le Code a influencé le jugement. Les lois du privilège ne sont plus dans le Code, mais elles existent toujours dans les préjugés.

Nous l'avons dit : dans les siècles passés, les lois iniques du privilège ont permis à quelques-uns d'enchaîner les masses populaires et cela a commencé dès l'aurore des sociétés. Par le droit de la force et de la ruse, un audacieux s'est nommé chef de tous, et dès lors il s'est emparé du suprême commandement, et de ceux qui l'avaient aidé dans son forfait, il en a fait ses complices, ses officiers, quand la masse est devenue pour eux la vache à lait dont jamais les mamelles ne tarissent, et dont l'échine est toujours courbée.

Cependant ces couches profondes avaient pour elles le nombre. Elles étaient mille, tandis que les oppresseurs étaient dix.

Eh bien, les dix commandaient aux mille avec insolence, et malgré le droit, ils étaient les maîtres tyranniques!

Quelquefois la coupe ayant débordé, les dix sont descendus au rang des mille, et cela au milieu des huées et des coups vengeurs des opprimés. De quel droit, leur a-t-on dit, le titre de privilégiés du seigneur? De quel droit l'établissement de ces châteaux-forts, dont les tours altières et les fossés profonds ressemblent aux sombres et vindicatives Bastilles toujours menaçantes envers le pauvre peuple? De quel droit cet éternel despotisme d'une part et de l'autre cet éternel abaissement, ces corvées, ces dîmes, cet esclavage, cette misère sans issue? Notre sang n'est il pas rouge comme le vôtre? Quand il a fallu le verser, nous vilains, nous aussi, n'en avons-nous pas donné la plus grande part? N'avons-nous pas, comme vous, ressenti le déchirement de nos âmes et la douleur quand l'étranger a avili notre pays? N'avons-nous pas comme vous le sentiment de la famille et l'honneur de la patrie? N'avons nous pas, nous aussi, la notion du juste et de l'injuste? N'avons-nous pas un cœur ouvert aux nobles instincts?

Et pourtant, ceux qui se croient nos maîtres n'ont-ils pas aussi nos faiblesses, souvent notre ignorance malgré leur instruction, leur éducation? Ils se croient d'un autre sang que le nôtre et voila pourquoi ils ont cherché à nous dompter sous leur éperon d'or. Eh bien! si nous sommes « peuple », nous en sommes fiers, car nous appartenons à la race des victimes, c'est-à-dire la race des bons, tandis que ces orgueilleux sans pitié appartiennent à la race des êtres arriérés!

Le mal finit toujours par être terrassé. Le progrès le poursuit sans cesse, l'épée dans les reins. La liberté lève la tête. Une révolution comme 1789 fait évanouir toutes ces prétentions et le peuple fait partie de la grande famille humaine, enfin, depuis des siècles la sombre horreur du despotisme pesait sur le peuple. Les hommes de caste et d'épée le considéraient comme un troupeau de vilains. Jamais les grands de la terre n'avaient pu croire que les manants avaient des organes conformés comme les leurs, une intelligence et un cœur.

Mais l'heure où toutes les vexations, toutes les humiliations de cette vile multitude seraient vengées allait sonner pour sa revendication. Un amas de sombre fureur concentrée allait éclater, ces déshérités allaient amener un réveil de terrible colère. le terme de l'expiation approchait, le choc serait foudroyant. Une ère nouvelle allait remplacer le vieux monde, croulant de toute part . . . .

Voilà que des esprits supérieurs, des sages apportaient à l'humanité dans l'attente un rayon lumineux, quelque chose comme un soleil social et philosophique, égal et fortifiant pour tous les hommes de bonne volonté. Voilà que des peuples lointains s'émancipaient et secouaient avec une fougueuse indignation l'arbitraire et la tyrannie d'une métropole égoïste. Voilà que des génies, des novateurs de liberté proclamaient dans des œuvres immortelles, le vrai progrès, la vraie justice. Voilà que les gens de robe osaient donner à la royauté, une leçon sur le droit. Voilà que les délégués des humbles, des classes méprisées relevaient enfin la tête et parlaient au nom de leurs frères. Voilà qu'à l'aube de ces jours à jamais mémorables, des hommes taillés pour ces luttes de titans, pour les batailles héroïques, pour les éclats foudroyants de l'éloquence, commençaient par proclamer la loi naturelle, qui est la loi « des droits de l'homme ».

En effet, ne sont-ils pas écrits les droits sacrés, en lettres éternelles dans toute la nature, dans cette belle nature généreuse et productive.

Ne sont-ils pas écrits dans tous les cœurs, dans dans toutes les consciences, dans le sentiment de la dignité humaine! Qu'avaient donc de plus que les autres ces hommes despotes, sinon une dose immense d'orgueil et d'égoïsme! Mais gare au réveil de l'opprimé. Le lion dans toutes ses fureurs est moins terrible que le peuple en courroux. Toutes les fermentations de servitude imposées allaient éclater, les haines allaient s'assouvir.

Les grands, pressentant leur chute, cachaient leur terreur par un redoublement d'insolence, ils appelaient à eux l'étranger. Et malgré tout, leur règne allait s'effondrer pour jamais. Les esprits incarnés et désincarnés étaient à leur poste et de leurs grandes poitrines s'exhalaient des accents sublimes et terribles.

Et les peuples transportés d'enthousiasme sacré fondaient dans un jour à jamais mémorable l'ère nouvelle annoncée et attendue depuis des siècles en démolissant

La Bastille!

La Bastille! exécration de tous, malédiction de tous, car c'était le repaire de toutes les souffrances, de toutes les tortures, de toutes les injustices voilées.

La voix d'airain de Camille, jointe à celles des Justiciers, donnèrent une force immense et un courage surhumain à ce peuple affamé d'indépendance pour détruire à jamais cette sombre forteresse avec ses huit tours et ses créneaux. Ils ont aboli en même temps la royauté avec toutes ses prérogatives et ses révoltants privilèges.

Un esprit patriote.

UNE SÉANCE

AU GROUPE LUMEN, A NICE (1)

Mon cher Monsieur Delanne,

C'est encore de Nice que vous vient ceci, de ce petit groupe né d'hier, mais qui marche de prodiges en prodiges. Home est venu nous voir, il essaie de communiquer son extraordinaire pouvoir à l'un de nous et il nous a promis que le médium arriverait en quelques séances à s'élever dans les airs.

Pour aujourd'hui je vous donnerai connaissance de deux communications obtenues dans les deux dernières séances, je les ai choisies parmi les autres car elles me semblent très utiles au point de vue de la doctrine spirite. Ce sont deux révélations, plutôt deux confessions ; celle d'Urbain Grandier d'abord, puis celle du Masque de Fer ensuite.

Ces deux esprits ont parlé par la bouch[illegible] diums après s'être emparé de leur corps [illegible] à les rendre absolument inconscients.

Confession d'Urbain Grand[illegible]

Le médium, M. M..., a été subitement [illegible] par l'Esprit sans être à la table. En attend[illegible] puisse parler, il frappe sur la table des coups [illegible] liers avec le doigt. En cherchant avec l'al[illegible] cela donne :

Urbain Grandier.

D. — Vous êtes Urbain Grandier, brûlé vif à Loudun en 1634?

R. — Hélas! (Cette réponse et les suivantes ont été faites par la parole au moyen de la bouche du médium, M. M...)

Urbain Grandier. — Vous savez qui je suis, vous savez que je suis mort innocent en 1634? J'ai été accusé à tort.

D. — Vous étiez médium, vous évoquiez les morts?

R. — Oui, mais je n'étais pour rien dans les faits dont on m'a accusé. Seulement j'ai ainsi expié une faute commise dans une existence antérieure. Voilà pourquoi, malgré l'horreur de mon supplice, je ne me plains pas. Je me plains seulement de la justice des hommes. Personne n'a le droit de se plaindre autant que moi, brûlé vif sur une place publique. Qu'y a-t-il de plus horrible? C'est à ce point que vos prêtres pour vous effrayer vous montrent la pénitence de vos fautes dans les flammes de l'enfer.

D. — Qui n'existe pas?

R. — Si, mais pas comme vous le croyez : l'esprit souffre, il doit souffrir, mais alors il souffre moralement.

Continuez vos réunions, vous assisterez à l'enlèvement d'un corps. Home y assistera lui-même. Evoquez-le souvent. Mais surtout ne vous épouvantez pas de voir un corps s'élever et vous parler étant suspendu en l'air, car cela interromprait l'effet et le corps pourrait retomber.

D. — Etes-vous heureux?

R. — Non, j'ai vécu plusieurs fois sur cette terre depuis que j'ai été Urbain Grandier.

D. — Pouvons-nous faire quelque chose pour vous?

R. — Priez Dieu.

D. — Dans quelle religion?

R. — Question absurde, toutes les religions sont bonnes. Dieu, Allah, Bouddha, c'est la même chose, car il n'y a qu'un seul Dieu.

D. — Pourriez-vous nous dire si les âmes se réincarnent longtemps sur la terre avant d'aller dans les autres mondes?

(1) La Rédaction du journal publie ces communications sous toutes réserves.

— Lorsque l'âme s'est détachée du corps, si l'esprit est bon ses protecteurs viennent, le prennent l'accompagnent et l'aident à traverser les sphères qui environnent cette terre. Si l'esprit est mauvais, il est sans guides et il tombe dans une mauvaise sphère. Aussi lorsque l'on sait que quelqu'un doit mourir il faut prier Dieu, afin qu'il envoie de bons esprits pour le prendre, le guider, le conduire à travers les sphères jusque dans le bon monde. Mais sachez ceci, on ne retombe jamais, on ne redevient jamais mauvais si l'on a été bon. Moi, Urbain Grandier, soit sous ce nom, soit sous d'autres, j'ai expié les nombreux crimes que j'avais pu commettre. J'avais, dans d'autres existences, condamné un innocent; mon tour est venu, on m'a condamné innocent. Je me vois toujours devant cet affreux tribunal, mais je me vois aussi laissant condamner un innocent! J'ai continué mes fautes : j'ai mené une vie de dissolution, j'ai tout fait. Plus tard, je suis bien revenu de ces erreurs; aussi au lieu de me plaindre quand j'ai été brûlé vif, je remercie Dieu, car j'ai expié mes fautes. Plus tard, j'ai été évêque et j'ai réparé tant que j'ai pu le mal que j'avais pu faire dans les autres existences, mais je me suis livré à de malheureux actes de violences. Plus tard, j'ai encore été prêtre et cette fois, sauf quelques légères fautes de jeunesse, je crois avoir gardé la chasteté à laquelle je m'étais voué. C'était là toute ma punition de demeurer chaste toute une vie. Je ne reviendrai plus longtemps sur cette terre, mais je m'efforcerai toujours de venir en aide aux malheureux qui auront besoin d'appui.

Urbain Grandier.

11 juin 1888.

Communication de Home

Mercredi 13 juin 1888.

Nous étions réunis les mêmes médiums que le 11 juin, attendant la manifestation que Urbain Grandier nous avait promise, c'est-à-dire l'enlèvement d'un médium par Home lui-même. Tout à coup M. M., le médium qui devait être soulevé, s'endort subitement. Il est à noter que l'on ne s'était pas mis à la table, chacun était assis et on causait entre soi, une personne jouait même du piano. On n'avait pas encore commencé la séance. Le médium a été endormi spontanément sans que personne ne le touchât et sans l'intermédiaire de la table. Aussitôt il fut absolument certain pour tout le monde que l'effet promis se réaliserait peut-être. On voyait le médium attiré par une force irrésistible qui tendait à l'enlever dans les airs. Malheureusement il avait eu connaissance de la manifestation qui devait se faire sur lui et instinctivement il lui résistait. Ce qui fait que chaque fois que la force ascensionnelle allait le détacher du sol, il retombait brusquement sur sa chaise. Au bout d'un quart d'heure il se calma et Home parla par sa bouche. Voici ses paroles : « God bless you..... »

(Comme nous ne comprenions pas étant peu familiarisés avec l'anglais, le médium ajouta:) You do not understand ? » Je dis alors : « Mon cher M. Home, je vous prie, si vous pouvez, de nous parler français, tout le monde comprendra. »

Rép. « I speeke french but not very wel. » Je parle français.

(A partir de ce moment le médium parla français, mais l'accent de la voix est remarquable. C'est celui d'un anglais qui s'exprime bien en français, mais avec un accent de terroir plein de couleur locale.)

Demande. — C'est un grand honneur pour nous qu'un médium aussi remarquable veuille bien nous visiter.

R. — L'honneur est pour moi.

D. — Que pouvons-nous faire pour vous ?

R. — Rien. Que désirez-vous?

D. — Savoir où vous êtes.

R. — C'est très difficile de vous le dire.

D. — Pouvez-vous communiquer le don remarquable que vous aviez de votre vivant de soulever les objets ou quelqu'un en l'air ?

R. — Yes.

D. — A qui ?

R. — (Le médium qui parle se frappe la poitrine en disant. « A moi. »)

D. — M. M. pourra-t-il soulever des objets sans les toucher ?

R. — Il se soulèvera lui-même, mais par mon intermédiaire.

D. — Avez-vous conservé ce don dans l'autre monde ?

R. — Non, mais les Esprits qui me l'avaient donné peuvent le communiquer à d'autres.

D. — Dans combien de temps M. M... se soulèvera-t-il?

R. — En quelques séances. — Pour la prochaine séance je m'emparerai différemment de l'esprit du sujet. Ne lui dites pas qu'il s'est endormi. Aujourd'hui il s'est douté de quelque chose et il m'a empêché beaucoup. Vous avez eu tort de l'avertir la dernière fois. Il faudra faire de la musique et me laisser agir.

D. — Nous vous remercions bien d'être venu et de vouloir bien nous assister.

R. — Je suis venu parce que vous avez confiance en Dieu. Moi je suis envoyé par un des Esprits supérieurs qui vous protègent et qui m'ont fait venir pour vous aider.

D. — M. Sardy, qui obtient des traits et des dessins sur ses ardoises sans crayon et sans y toucher, parviendra t-il à obtenir de l'écriture ?

R. — Oui avec de la persévérance.

(Nota) M. Sardy est un médium de notre groupe.

R. — Bonsoir. — Good night good evening.

D. HOME.

(Cette signature a été écrite sur une feuille de papier par le médium, car nous ne savions pas comme ce nom s'écrivait ne l'ayant jamais vu nulle part. Aussitôt ce nom écrit le médium se réveilla subitement croyant s'être simplement assoupi.)

A peine D. Home venait-il de s'éloigner qu'un autre médium, M. Padral, s'endormit subitement sans que personne fût à la table.

Bientôt il parla.

Voici ses paroles :

L'HOMME AU MASQUE DE FER. — Je suis un ami de Mme de Sévigné qui est ici. Je suis Fouquet, marquis de Belle-Isle, comte de Melun, baron de Vaux. J'ai bien souffert et je souffre encore. J'ai essayé de me réincarner pour réparer le mal que j'ai fait, cela ne m'a pas été encore accordé.

D. — Vous pouvez donc demander une réincarnation.

R. — Il montre le ciel et dit : Quand le moment est venu cela vient d'en haut.

Je ne suis pas mort comme on l'avait cru si tôt.

D. — Vous n'êtes pas mort à Pignerol ?

R. — A l'île Sainte-Marguerite, où m'appelait l'homme au Masque de Fer. On a voulu d'abord me bannir, mais comme je connaissais beaucoup de secrets d'Etat, on n'a pas voulu me faire grâce. J'ai langui dix-sept ans dans un cachot. Et Louis XIV fut si méchant pour moi. Pourtant j'aurais tout fait pour lui, j'aurais engagé tous mes biens. Il est vrai que je me suis livré parfois à des actes coupables, mais c'était l'amour qui me poussait. Ah ! si j'avais su, il aurait bien mieux valu ! Ah ! Ah ! ce que j'ai souffert en prison ; pas de distractions, espionné à chaque instant, à toute heure, mais ceux qui m'ont fait souffrir expient aussi. Je méritais une punition, mais pas celle-là ! privé de ma famille, loin pour ainsi dire de la patrie, sur un rocher où s'élève une sombre prison. Plongé au fond d'un cachot, vivant avec des bêtes immondes, Mme de Sévigné a bien fait pour moi. Pélisson aussi. Ah ! il a été jeté en prison aussi à la Berthaudière à la Bastille. Voilà ce qu'a été la récompense de ceux qui ont embrassé ma cause. Ils m'ont accusé d'avoir conspiré contre le roi, d'avoir voulu renverser le trône de France pour m'y asseoir. Mensonges que tout cela. Et à mon dernier moment, quand j'ai voulu demandr les secours éph[...] ligion, ils m'ont été refusés. A ce mo[...] toutes les angoises d'un damné. Ma[...] grâce à Celui qui fait tout et à qui nous [...] j'éprouve un calme relatif. J'ai été [...] rarement sur la terre car mon nom est [...] d'une clameur universelle. On dirait que [...] malheur et pourtant on sait bien que si j'ai [...] si j'ai commis des fautes je les ai expiées [...] terre et je les continue dans l'autre. C'est ma plus grande joie, mon plus grand bonheur quand je [...] me communiquer à quelqu'un. Mme de Sévigné, mon amie, a bien voulu, ce soir, s'emparer du [...] d'un médium pour que je pusse me communiquer. Malheureusement ce sera rarement que je vous visiterai, mais toutes les fois qu'il me sera [...] de m'approcher de vous se sera dans un but [...] fait bon et pour ne pas vous faire du mal. A[...] que possible ayez toujours soin de ne pas évoquer de méchants esprits, ni d'hommes politiques qui ont fait beaucoup de bruit autour de leur nom, cela ne vaut rien, car ils conservent autour d'eux leur caractère.

L. ERHARD,
Groupe Lumen, N[...]

Correspondance

Genstochau (Pologne), le 10 mai [...]

Chers frères en esprit,

Salut !

Je poursuis la fraternelle réunion de tous les spiritualistes de la terre. Acceptez donc ma brochure : « Spiritualistische Philosophie ist erweiterter Realismus », que vous recevrez ci-jointe, comme un sincère présent d'amitié, et engagez toutes les sociétés spirites à former une fraternité spiritualiste sous le symbole du soleil, au lieu de la croix, et à choisir à cette alliance un chef chargé de représenter, devant le pouvoir politique et religieux, nos droits devant l'humanité.

Aidez-moi dans cet appel, et je vous autorise à traduire dans toutes les langues du monde civilisé ma brochure, afin de la faire parvenir aux [...] spiritualistes des autres pays.

Avec mon éternelle sympathie.

LUCIEN PUSCH.
Professeur, conseiller de [...]

Le Gerant : Gabriel Delanne.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Ch[...]

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses [...]

6e ANNÉE. — N° 18. 20 centimes le Numéro. (2e QUINZAINE) SEPTEMBRE 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS

Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris

Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

Étude sur Swedemborg et ses travaux

I

Emmanuel Swedemborg naquit à Stockholm en 1688.

Le nom de son père : Jesper Swedemborg; celui de sa mère : Sarah Behmn. Son père était chapelain d'un régiment de cavalerie. Après avoir été professeur d'un régiment de cavalerie, après avoir été professeur de théologie à l'université d'Upsal, Jesper Swedemborg fut élevé à la dignité d'évêque de Skara.

Ce fils Emmanuel avait, comme on le voit, du sang sacré dans les veines. En 1710,il avait terminé le cours de ses humanités et de ses études scolastiques. Il passa de l'école des maîtres à celle des voyages.

L'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, la France le virent pendant quelques années parcourir, observateur silencieux et grave, les grandes routes plantées d'arbres et les chemins battus de la science. Il était un peu poète; assez pour donner de la couleur à ses rêveries, pas assez pour immortaliser par la recherche de la forme son sentiment du merveilleux. On a conservé quelques petits poëmes écrits de ses voyages.

A son retour en Suède, il prit la rédaction en chef comme on dirait maintenant, d'un ouvrage périodique intitulé : Dœdolus hyberboreus. C'était déjà la recherche de l'infini dans le chemin du ciel.

La renommée lui vint bien vite, mais les persécutions commencèrent. Les idées de Swedenborg n'étaient pas orthodoxes. De quel droit cet homme se permettait-il de forcer les portes des mondes invisibles, dans lesquels les ministres officiels des différents cultes n'étaient point admis? Le vieillard jugea à propos de quitter la Suède.

Comme tous les génies persécutés du XVIIIe siècles, il vint chercher un refuge en Hollande. Là, ce grand illuminé fut l'objet d'une attention particulière. C'était à qui le visiterait. On regardait comme une bonne fortune de l'avoir à sa table. Son extérieur n'avait rien de raide ni d'austère. Sa physionomie était agréable et souriante. On voyait reluire dans ses yeux la lumière d'un autre monde. On m'a montré à Paris un portrait mal peint, mais expressif, de cet illuminé. Le front est élevé, le nez long, la bouche bien ouverte, les yeux bleus et fixes. Cette tête a un air de famille avec toutes les têtes philosophiques. En 1771, le jour de noël, Swedemborg fût frappé d'une attaque d'aploplexie; il resta pendant trois semaines dans un état léthargique, au péristyle de la mort. Il mourut, je veux dire il partit, à quatre-vingt-quatre ans.

. . . .

II

. . . . . Si on frappe à la porte des peuples primitifs, si on pénètre leur croyance à travers les ténèbres du passé, on retrouve partout ce rayon

divin de l'immortalité, cette foi profonde en l'esprit de justice qui récompense ou qui punit.

Quelque soit l'autel, c'est le même culte.

Il est même étrange de retrouver pour ainsi dire aux deux bouts du monde de frappantes similitudes. Par exemple : ne dirait-on pas que les Persans et les Gaulois vivaient en voisinage? Le mage est un druide, le druide est un mage; les uns comme les autres ont séparé le ciel et la terre, c'est-à-dire que leurs dieux n'avaient pas, comme en d'autres pays, l'origine humaine..... Ils prêchaient pourtant l'immortalité de l'âme..... quoique le pouvoir des âmes fut borné au gouvernement de l'empire du ciel, on croyait que la mort n'avait pas tout rompu... Les croyances des peuples du Nord se sont effacées sous le regard railleur du scepticisme moderne; mais tel qui en rit tout haut retrouve dans la solitude le mélancolique effroi des visions, tant il est vrai que tout le monde croira toujours à la vie dans la mort. Ce sentiment est encore une des marques de l'immortalité de l'âme. Les pays Scandinaves avaient prêché ce dogme consacré par la religion : la justice par les dieux et chez les dieux.

Toutes les races Celtiques s'agenouillaient dans cette idée et dans ce sentiment.

J'étudierai Swedemborg dans les nuages, parce qu'il est le dernier venu parmi les chercheurs, sinon parmi les voyants.

Celui qui irait de Platon à Swedenborg, l'aube et la nuit, n'aurait-il pas sous les yeux tous les rayons et toutes les nuées qui ont agité sans la féconder l'idée de l'âme?

L'église des Swedemborgiens, fondée sur le sable, a pourtant des racines dans la science et dans la philosophie. Elle chancelle devant l'œil de la raison, mais son clocher se perd dans le ciel et montre Dieu du doigt.

Swedemborg est venu trois siècles trop tard. C'est un homme du moyen-âge avec sa figure à deux faces : celle du savant et celle de l'illuminé.

Ssn dogme, révélation du monde invisible, place au seuil de l'autre vie le phare de la parole évangélipue et opocalyptique, interprétée par les visions des maîtres. Si l'on y réfléchit, on trouve que la doctrine de Swedemborg ne diffère pas beaucoup de presque toutes les doctrines philosophiques, de la croyance des poètes et du sentiment « féminin » de l'humanité sur les destinées de l'âme.

A propos de Cagliostro et de Swedemborg, M. le vicomte de Falloux a dit : « Le siècle qui ne « croyait plus en Dieu se hâtait de prêter foi à tous « les charlatans de l'Europe. — Croire, destinée « évidente de l'homme, tendance invisible de son « esprit, qui s'attache au faux, quand on lui dérobe « le vrai, et saisit le fantôme quand on lui enlève « la réalité. »

Belle parole, mais il est injuste de confondre Swedemborg avec les charlatans du XVIIIe siècle comme Cagliostro. Et d'ailleurs, saisir le fantôme quand on perd la réalité, n'est-ce pas un chemin perdu de la foi?

Comme tous les prophètes de l'immortalité, Swedemborg croit à une continuation de l'existence, à la perpétuité du moi, au développement des facultés acquises sur la terre, c'est-à-dire à l'âme plus vivante dans la mort. La perpétuité de l'âme humaine est, pour Swedemborg, un fait d'histoire naturelle. *Pour lui, mourir ce n'est pas renaître, c'est continuer de vivre.*

A ces croyances, aussi anciennes que l'humanité, il ajoute seulement l'illumination des sens, somnambule lucide de l'éternité, il voit par delà le temps ce qui se passe dans les espaces célestes. Swedemborg n'est du reste pas le seul qui ait placé chez l'homme un œil intérieur. Tous les visionnaires partagent sa confiance. Cet œil s'ouvre ou reste fermé, selon les impénétrables dessins de la Providence. Ceux chez lesquels il s'ouvre sont les initiateurs et les voyants : ils rapportent les grappes de la terre promise.

Swedenborg était le fis d'un évêque qui avait fait le tour de toutes les théologies; aussi, comme on a dit, Swedemborg avait-il du sang sacré dans les veines. Charles XII, regardant sa jeune figure ne lui dit pas : Enfant tu seras roi! mais il lui dit : enfant, tu seras homme!

Cette belle figure s'étiola et se flétrit sous la science, comme ces fleurs hâtives sous le premier soleil du printemps, quand la nature ne verse pas encore les généreuses rosées, quand les arbres, ces éventails des roses ne les protègent pas par leurs fraîches ramées.

Ce fut l'amour plutôt que la science qui fit de Swedemborg un illuminé. Tout homme doit être étiolé dans sa jeunesse. Voyons ce roman.

Charles XII avait dit à son favori, le comte Polheim : tu as deux filles, tu en donneras une à un de mes pages, qui sera toujours un fou : « tu donneras l'autre à Swedemborg, qui sera toujours un sage ». Le favori obéit. Il maria l'aînée au page ; et comme la cadette était trop jeune, il signa un contrat à Swedemborg, que Charles XII parapha de sa main royale. Swedemborg prit le papier comme une promesse du ciel, il le mit dans une bible et enferma la bible dans son secrétaire. Il disait : « Mon bonheur est enfermé là ! »

Une nuit, car il veillait déjà, il prit la bible, il lui sembla qu'il voyait apparaître la figure d'Emérencia. C'était une de ces blanches beautés du Nord

qui semblent faites de neige et de roses, presque une vision, tant elles ont pris la légèreté et la blancheur des anges. Mais sous cette enveloppe toute aérienne, il y a toujours la femme, une créature où le diable a sa part comme Dieu lui même. Swedemborg pâlit en voyant apparaître, vague souvenir de son esprit, Emérencia.

Il lui sembla qu'elle pleurait; il ouvrit la Bible et vit une miniature représentant Madeleine.

« C'est étrange, dit-il, Madeleine qui naît dans « le pays du soleil, Emérencia qui naît dans le « pays de la neige, c'est la même figure couronnée de cheveux blonds. »

Et il chercha la promesse du comte Polheim. Quelle ne fut pas sa surprise de voir l'écriture effacée sur ce papier qu'il reconnaissait bien ! Vainement il le mettait sous sa lampe, il ne retrouvait plus un mot. Il le replia et se promit d'aller trouver le comte pour lui demander le mot de ce mystère. S'était-on servi d'une de ces encres sympathiques qui ne durent qu'un temps ?

On frappa à sa porte. Qui pouvait venir si tard ? C'était le frère d'Emérencia. « Mon ami, dit-il à « Swedemborg, je viens au milieu de la nuit pour « vous demander une grâce. Je vous l'accorde, dit « Swedemborg. — Vous savez que Ma sœur vous « est promise; mais elle ne vous aime pas. Elle « est désespérée, elle parle de mourir.

— Mourir ! dit Swedemborg, c'est qu'elle en aime un autre.

Quoi que illuminé, il parlait en philosophe. Il mit sa tête dans ses deux mains et rêva à cette image déjà fuyante de son bonheur.

— Vous pleurez, Swe lemborg ?

— Oui, parce que je vois d'ici Emérencia qui s'appuie amoureusement sur le cœur d'Adilersfeld.

— Oui, elle aussi, elle aime un page du roi.

— Oh ! dit Swedemborg tristement, la force de la folie sur la sagesse ! Voilà ce qui mène le monde

Il rouvrit la Bible et prit la promesse de mariage.

— Dureste, dit il, vous allez être bien étonné de voir que l'écriture de votre père est aujourd'hui effacée. Ne semble-t-il pas que ce soit le jeu de la destinée ?

Swedemborg rouvrit le papier.

— C'est impossible ! dit-il en pâlissant. L'écriture avait reparu.

— Nous ne sommes pas le jouet de la destinée, dit le frère d'Emérencia, mais vous êtes le jouet d'un songe. Si vous aviez couru le monde au lieu de courir les livres, vous n'en seriez pas là. Et qui sait si ma sœur ne vous eût pas aimé ?

Swedemborg, le visionnaire part de là. « Malheur à l'homme seul ! » dit l'écriture. La femme est la raison de l'homme ; si c'est la femme qui montre le chemin du ciel, c'est la femme qui retient sur la terre.

Tournez la première page de la vie de Swedemborg, sur la seconde page du livre tout est changé. vous aviez laissé cet homme dans le cercle des choses créées dans le monde des réalités sensibles, dans le domaine de la raison unie à la foi. Vous le retrouverez dans les visions de l'infini, hors des lignes de l'univers, hors de la science humaine, hors de tout, si ce n'est de Dieu. Un abîme le sépare des deux moitiés de cette longue existence. Et quel abîme ! l'Eternité.

Il pensait, maintenant il voit; il raisonnait, à présent il contemple ; il cherchait, désormais il a trouvé. Les choses lui apparaissaient dans une lumière nouvelle. Transfiguré, il assiste, lui vivant, anx mystères des autres mondes ; Il découvre ce que les morts découvrent à peine dans les profondeurs silencieuses et rayonnantes de la tombe. Va-t-il dérober le secret des cieux ? Œil spirituel, son œil intérieur s'est ouvert.

La vie méditative de Swedemborg avait bien pu le préparer à son introduction dans le monde surnaturel ; mais cette admission aux chœurs des esprits célestes n'en eût pas moins le caractère d'un événement soudain. Emérencia fut le point de départ.

Quelques historiens ont cherché à établir un lien entre ces deux existences. Ils ont voulu expliquer d'après un ordre providentiel la croissance de cette vie mystique, l'engendrement de ces deux hommes dont l'un serait, suivant eux, la continuation de l'autre. A quoi bon ? Swedemborg, lui, n'a nullement pris cette peine là.

Il raconte simplement comme il est passé tout-à-coup, par Emérencia, de ses anciennes études à la révélation nouvelle. « J'ai été appelé, dit-il à une « sainte et grande mission par Dieu lui-meme, « qui m'a ouvert le monde spirituel. »

Swedemborg apprit l'hébreu, afin de bien lire la Bible.

Ce qu'il voit lui paraît si nouveau et si étrange à lui-même qu'il rédige le journal spirituel de sa vie. Dans les mémoires de cet illuminé, vingt années de sa vie sont racontées presque jour par jour. Vous lirez, traduites en langue humaine, ses conversations avec les anges et les démons, vous y trouvez une peinture de leurs plaisirs, de leurs châtiments, de leurs mœurs, vous entrez en communication avec leurs pensées.

Swedemborg n'a pas seulement des entrevues avec les esprits, il entretient des rapports avec beaucoup d'hommes fameux de l'antiquité ou des temps modernes. Il réforme aussi les jugements ;

la mort illumine sa vie. Sa main arrache à quelques-uns de ces morts illustres le masque de vertu qui les couvre aux yeux de l'histoire. Au contraire, il écarte de quelques autres le manteau d'infamie que les préjugés ont jeté sur leurs épaules.

Toutes ces singulières visions donnent une figure de réalité au dogme de l'immortalité de l'âme. La vie, après la mort, est en quelque sorte peinte dans ces pages étranges, avec toutes les austères couleurs d'une chose qui a posé devant les yeux d'un artiste. Il veut que tout s'impose à vous avec l'autorité d'un fait matériel. L'auteur ne vous dit pas : « Je crois » il dit : « J'ai vu ! »

Aux yeux des médecins et de la physiologie, Swedemborg se trouve bien vite jugé. Sa place est marquée parmi les hallucinés; comme eux il a pris pour des réalités les rêves de son âme. Aux yeux des surnaturalistes, la question est moins simple. En vain quelques théologiens ont-ils soutenu que le temps des visions était passé ; que Dieu ne faisait plus aux hommes de semblables faveurs ; que la religion étant fondée, il n'y avait plus sujet d'introduire l'intelligence humaine dans les secrets du monde invisible. Ces objections n'ont rien de solide.

Si le sens spirituel est une faculté inhérente aux premiers hommes, aux anciens prophètes aux saints du nouveau testament, il n'y a vraiment aucune raison pour que cette faculté se soit éteinte dans les temps modernes

Ce que Dieu à fait, il peut le faire encore. Limiter le don de clairvoyance à certaines époques, à certaines communions religieuses, à certains âges de l'humanité, imposer à l'action divine des conditions et des règles c'est là une prétention contre laquelle s'élève la logique. Du moment où on admet dans quelques hommes une seconde vue, on doit forcément reconnaître que le même sens existe au moins en vagues étincelles chez les autres hommes.

Je ne m'arrêterai point un instant à la question de bonne foi. Le caractère de Swedemborg était trop honorable pour qu'on lui suppose l'intention d'avoir voulu tromper, sans se vouloir tromper lui-même. Personne n'a d'ailleurs élevé de doutes sérieux à cet égard. Ceci dit examinons ses doctrines sur la vie future.

(A suivre)

L'esprit, c'est à-dire la lumière une fois donnée au commencement du monde, ne fait que se transformer par une infinité de différents habillements, qui ne sont qu'autant de moyens d'expiation.

VOYAGE AU PAYS DES SOUVENIRS (1)

Comment j'ai connu Allan Kardec.

Je trouve cette image inoubliable étrangement vivante, chaque fois que j'ai le temps de penser à ce beau dimanche de septembre de l'année 1850, où, tranquillement assis au café du Grand Balcon à Caen, je rencontrai mon excellent ami M. Prunier, qui devint d'une manière bizarre mon initiateur à la doctrine d'Allan Kardec.

Oui, c'est bien au café où le mot « spiritisme » frappa mon oreille pour la première fois, et qui eût sur ma vie une si manifeste influence morale.

O sacrilège, ô blasphême, s'écrieront les mystiques qui croient que la vérité sainte ne peut s'en-s'enseigner que dans les temples sacrés !

Rien de bien étrange pourtant dans cette fréquentation des cercles par les pauvres oiseaux de passage qui se nomment les voyageurs de commerce. Où aller en effet, seul, isolé, surtout les jours de repos, loin de ceux que l'on aime, si ce n'est dans les lieux de réunion, où l'on espère toujours rencontrer quelques figures de connaissance et s'entretenir d'eux.

La tête plongée dans une revue, je n'avais pas remarqué deux messieurs, qui étaient venus inconsciemment se placer à mes cotés, mais je fus brusquement distrait et attiré par leur conversation animée.

L'aîné disait au jeune :

Oui, je l'affirme, les âmes ne meurent pas et les Esprits existent ; ils nous voient, ils peuvent nous causer, se faire voir ou nous écrire par l'intermédiaire de certaines personnes que l'on appelle mèdiums. Ils frappent dans les meubles, ils font même dessiner des êtres qui ne savent même pas tenir un crayon, ils dictent des instructions, en un mot, la mort n'existe plus !

Pour moi, tout cela était un vrai galimatias. Les mots : Esprit, médium, apparition, équivalaient dans ma pensée à ceux de : revenants, gnomes, farfadets, sortilèges !

A quoi donc avait servi la Révolution française, si l'on voulait ressusciter au XIXe siècle les croyances surannées et à jamais condamnées du moyen-âge qni avaient asservi les peuples pendant des temps infinis ?

Je restai abasourdi de l'audace de cet inconnu qui osait préconiser de telles élucubrations. Mais, désirant connaître à qui j'avais affaire et flâirant une

---

(1) Sous ce titre, M. Delanne se propose de nous donner une suite de récits et ses impressions sur le monde spirite et les phénomènes qu'il a eu à constater dans ses nombreux voyages. (Note de la rédaction.)

odeur de sacristie, je me mis à examiner celui qui pérorait ainsi.

Cet homme pouvait avoir une quarantaine d'années, une mise correcte, il portait beau, l'œil vif et la moustache grisonnante, un type du capitaine en retraite.

Son auditeur était assurément un Anglais, car à chaque instant, je l'entendais pousser des aô, ôah ! des yes, yes. Il était jeune, long et roux, il opinait du bonnet à ce que lui débitait la barbe grise. Ce qui me choquait tout particulièrement aussi. c'éque ce fils d'Albion crut qu'en France on sanctionnait de telles absurdités; mon chauvinisme se révoltait.

Pardon, messieurs, dis-je en intervenant, votre conversation m'a frappé et involontairement j'ai prêté l'oreille. Le sujet est tellement important, que je ne puis résister davantage à y prendre part si vous l'agréez.

Il aurait pu, ce cher Prunier, car il s'appelait Prunier, celui que je prenais pour un ancien militaire, me dire comme la chenille au papillon, dans la fable de l'Esprit frappeur de Carcassonne ;

« Jeune fou, passe ton chemin. »

Mais il n'en fut rien. Je constatai même que son air rébarbatif s'adoucit en me répondant :

Quoi, monsieur, vous ne connaiseez pas le spiritisme, cette science nouvelle, cette philosophie qui par la beauté de ses enseignements, la sagesse de ses arguments, va sous peu envahir le monde entier ! Elle est appelée à résoudre toutes les questions sociales, et ce qui fait sa force, c'est qu'elle s'appuie sur la démonstration des faits.

Je n'osai tout d'abord l'interrompre, car je croyais avoir affaire à un monomane quelconque et je craignais d'exciter par ma contradiction sa douce lubie et le porter à une surexcitation nerveuse redoutable. Je me contentai de lui dire doucement :

Mais monsieur, oui, tout cela est possible? Ne vous illusionnez-vous point ?

Non, non, me dit-il, prenez vous-même un guéridon, une assiette, une table, posez les mains dessus et aussitôt l'esprit répondra.

Puis, il continua longuement; il me fit une théorie sur les fluides, sur la transformation de la matière pondérable, dont j'avoue à ma honte n'avoir compris un traître mot.

Enfin, le voyant revenu au diapason de sa voix ordinaire. je m'aventurai avec beaucoup de réserve, toujours dans mon obstination de voir en lui un élève du docteur Blanche :

Que ne dites-vous vrai, monsieur ! Comment, vous possédez la preuve de l'immortalité de l'âme, vous faites parler les morts avec des instruments de ménage, vous avez le pouvoir de faire accourir de tous les points de l'espace, en les évoquant, même dans les siècles passés ? Alors, les génies supérieurs, les Zoroaste, les Platon, les Socrate, les Newton n'ont rien de caché pour vous ? Vous avez tranché le nœud gordien philosophique !

Avez-vous au moins pris un brevet qui vous garantisse la plus merveilleuse découverte de nos jours ?

Que n'allez-vous alors, nouvel apôtre, prêcher la bonne nouvelle dans les carrefours, sur les places publiques, à l'instar des évangélistes anglo-américains. Si vous dévoilez les secrets de la tombe, si vous prouvez aux hommes qu'ils ne meurent que pour renaître, avec, dites-vous, le souvenir de leur acquis spirituels et la responsabilité de leur, actes vous trouverez en moi un néophite tout disposé à s'enrégimenter sous votre bannière. Rien ne m'arrêterait. Je proclamerais bien haut et sans hésitations cette immense vérité.

Oui, bientôt, vous changeriez la face du monde, vous seriez, vous et vos disciples, les instruments de la plus grande révolution pacifique que les hommes aient pu rêver jamais !

A l'œuvre donc, monsieur, imprimez des livres, faites parler la presse, inondez les villes et les campagnes de brochures de propagande, fondez des bibliothèques, faites des séries de conférences, instituez partout des centres, des groupes, des réunions. Rien ne doit vous arrêter dans votre mission !

Si vous agissez ainsi, vous deviendrez bientôt le foyer philosophique d'une étendue sans fin. Vous rendrez tous les hommes frères dans leurs actes, comme dans leurs pensées et vous aurez l'honneur d'avoir participé dans une bonne mesure, à la fondation de la république universelle qui amènera alors le règne de Dieu sur la terre !

Mon homme m'écoutait sans broncher. Loin de paraître froissé de la partie semi-gouailleuse de ma réplique, il me tendit spontanément les mains, qu'il me serra avec effusion.

Je voudrais vous voir des nôtres, se contenta-t-il de dire, vous m'en semblez digne.

Puis il reprit : Allan Kardec, le créateur de cette doctrine a publié déjà des ouvrages que je vous engage à lire. Le programme que vous venez d'esquisser existe en partie. Nous avons des réunions spirites un peu partout en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Belgique, etc.

Le jeune et maigre gentleman continuait à s'agiter de plus en plus et manifestait ses adhésions aux théories de Prunier en redoublant ses oh! aoh ! yes, yes. Mon père, dit-il, est de l'école Swedenborgiste.

De mon côté, mon scepticisme de libre penseur faiblissait peu à peu, sous la démonstration des arguments que m'opposa mon adversaire, pendant la soirée que je passai tout entière avec ces messieurs.

La glace était rompue, une douce sympathie régnait entre nous; tous les deux étant de bonne foi, nous devions finir par nous entendre et nous aimer. En nous quittant, nous échangeâmes nos cartes et je pus m'assurer que Prunier n'avait jamais porté l'uniforme ni la soutane, qu'il était tout simplement comme votre serviteur un simple représentant de commerce en voyage.

Je pris les noms des livres recommandés, l'adresse de l'auteur, bien résolu à en prendre connaissance afin de pouvoir discuter plus tard sur ces choses en connaissance de cause.

Quelques jours après cette rencontre, je rentrais à Paris et je racontai à ma famille la conversation dont il vient d'être parlé. Ma chère femme, portée par nature aux idées spiritualistes et par son éducation religieuse, me poussa à faire l'acquisition des livres. Nous les lirons ensemble, me dit-elle, espérant trouver là une planche de salut pour m'amener à ses croyances auxquelles j'avais toujours été rebelle ne pouvant admettre les dogmes catholiques qui dépassaient mon humble raison.

Retenu pendant quelques jours en chambre par un léger mal de gorge, j'envoyai quérir les fameux ouvrages en question. On en fit la lecture à haute voix. Elle fut si intéressante, si captivante, qu'une partie de la première nuit fut consacrée à dévorer « le Livre des esprits ». Le lendemain, le « Livre des médiums » y passa tout entier.

Je ne me sentais pas de joie; un bonheur ineffable m'inonda tout entier. On eût dit qu'une main invisible déchirait l'épais bandeau qui voilait mon entendement. La lumière se faisait en moi claire et nette. Mes doutes se dissipaient peu à peu et à ce point que j'en étais arrivé à me dire : Là est la vérité, ou, tout au moins, un rayon de la vérité éternelle. La saine raison triompha enfin de mes sophismes préconçus.

Qu'avais-je besoin maintenant de voir de visu des manifestations? N'eussent-elles réellement pas existé que le besoin ne s'en faisait pas sentir pour achever ma conversion. J'avais trouvé mon chemin de Damas. Je brûlais du désir de communiquer ma nouvelle foi à tout le monde, je voyais maintenant mes amis, les incrédules ressembler à des aveugles, armés de bâtons cherchant en tâtonnant leur route bordée de périls et de précipices.

Je voulus connaître l'auteur de mon évangile moderne : Aussitôt rétabli je courus vaillamment au passage Sainte-Anne. Je le vis enfin celui qui venait de me faire éprouver une si grande satisfaction morale. Il était assis dans un fauteuil près de la cheminée, dans son salon de réception.

Au physique, c'était un homme d'une cinquantaine d'années, la taille un peu au-dessus de la moyenne, il avait l'embonpoint de la santé, son allure était simple quoique remplie de dignité. Tout le monde, à présent, connaît sa figure par les reproductions photographiques, elles sont exactes, mais ce que ni les portraits ni les cartes n'ont pu rendre, c'est l'éclat puissant de son regard. Ses yeux *éclairaient* en quelque sorte. Leur teinte variait avec les sentiments qu'ils exprimaient. Son regard profond semblait sonder les derniers replis de l'âme de ses visiteurs et les analyser ; il devenait sévère à certains moments quand il désapprouvait, ou bien il se faisait bon et doux pour enseigner. Sa bouche riait de temps en temps d'un rire fin qui séduisait, ou elle devenait narquoise et et railleuse ; d'autres fois, elle restait froide à intimider terriblement.

Sa parole un peu brève quand elle blâmait, était chaude et persuasive lorsqu'elle conseillait ou louangeait.

A mon entrée, il se leva, vint au devant de moi. Sa physionomie me plût tout d'abord comme celle d'un ami dont les traits ont été effacés par une longue séparation et que l'on retrouve brusquement. Dieu me pardonne ; il me sembla l'avoir déjà connu dans mes précédentes incarnations.

Je lui demandai comme une grâce de lui serrer la main par gratitude du bonheur que ses écrits venaient de me procurer. Et nous causâmes longuement, longuement...

Sa conversation, comme vons le pensez, fut des plus attrayantes. Ses relations avec des intelligences supérieures, son acquis scientifique, ses lectures que l'on désigne sous le nom de progrès embellissaient sa conversation. Il avait le culte de tout ce qui est grand, beau, généreux, ainsi que le respect de toutes les opinions. Il tirait une leçon de toutes les controverses; il ne perdait pas de vue son objectif favori : la fusion de tous les cultes, de toutes les religions en une philosophie universelle sous le nom générique de « spiritisme ».

Il m'invita gracieusement à assister à une de ses réunions à la société qu'il venait de fonder pour la continuation de ses études et de ses observations.

Je m'y rendis un vendredi soir avec ma femme. Nous vîmes une douzaine de médiums des deux sexes obtenir des communications écrites très rapidement, répondant aux questions posées par Allan Kardec lui-même comme président de l'Assemblée. On lut des correspondances de province et de l'étranger. Rien de plus intéressant, de plus attrayant que l'envoi de ces mille faits obtenus par des per-

sonnes étrangères les unes aux autres et qui cependant concordaient d'une manière irrécusable. Ici on était sur le domaine purement expérimental. C'était donc un double enseignement.

Frappés de ce que nous venions de voir et d'entendre, le même soir, de retour à la maison, nous voulûmes, ma femme et moi, bien seul à seule, nous rendre compte si par hasard nous étions médiums ?

A l'exemple du maître nous adressâmes une courte mais fervente prière à l'Etre suprême et, armés l'un et l'autre de crayons posés sur du papier blanc, nous attendîmes anxieux et pleins d'émoi que l'esprit veuille se manifester.

Tout à coup, ô merveille ! la main de ma chère femme s'agite, mue par une force invisible et trace rapidement des lignes en zig zag, puis des mots à peine ébauchés, à travers lesquels, pourtant, trois, très lisibles, flambaient à nos yeux stupéfaits :

Croyez, Priez, Espérez.

De mon côté, rien ne bougea.

Mon ami Prunier avait raison. Les esprits se manifestent !

C'est par lui que j'ai eu l'honneur et le bonheur de connaître Allan Kardec.

LE PÈRE SYLVESTRE

Le père Sylvestre a jadis déserté la culture et s'est fait de bonnes rentes en travaillant sans relâche. Sa femme l'a aidé de son mieux et n'a pas touché le prix de ses peines, elle est morte avant d'être rentière.

Le père Silvestre avait limité son ambition, il voulait posséder cinq cent mille francs et quand il eut compté et recompté ses titres, ses valeurs, et qu'il se vit en possession du demi-million si longtemps convoité, il acheta une belle maison, la fit meubler richement et crut être le plus heureux des hommes.

Ce bonheur ne fut pas de longue durée, le père Sylvestre s'ennuya. Il regrettait surtout d'avoir perdu un enfant en bas âge qui eût été à présent un homme de quarante ans, enfin il ne savait pas s'occuper, il ne fallait lui parler ni d'œuvres de bienfaisance, ni de dévouement, de solidarité. Il prétendait qu'on peut toujours réussir à vivre et que chacun est l'artisan de son malheur, de sa misère. C'est une théorie fort commode pour ceux qui ne veulent pas aider leur prochain. En outre, le père Sylvestre était devenu, depuis la mort de sa femme, d'une avarice extrême, comptant ses moindres dépenses, chicanant sa servante sur les marchés, le beurre avant de le laisser mettre dans la casserole, regardant à la pelletée de charbon. Chaque année il restreignait les frais de son ménage, augmentait son capital qu'il plaçait très habilement.

Cela ne l'empêchait pas de trouver le temps très long, puis il avait de la mort une peur extrême quoiqu'il fit le fanfaron devant ses rares amis, se moquant de la faucheuse et jurant qu'il ne croyait à rien, ni au bien, ni au mal.

Mais le soir venu, quand il s'étendait dans son fauteuil pour lire son journal, il lui passait par l'esprit toutes sortes de pensées noires et il croyait voir des ombres s'agiter autour de lui. C'étaient celles de ses parents, de ceux qui l'avait aimé : femme, enfant, père, mère, frère, morts en laissant une famille malheureuse dont le père Sylvestre ne s'occupait jamais. N'était-ce pas assez de devoir lui laisser plus tard tout ce qu'il possédait !...

Un jour d'hiver, il faisait un temps dur au pauvre monde, gelée, neige, vent, froid, la sonnette fut agitée bien des fois ; ouvriers sans travail, mère chargées d'enfants, orphelins, aveugles estropiés, tous les misérables semblaient s'être donné rendez-vous pour impatientez le vieillard.... — « Pour qui me prenez-vous? bougonnait-il en les repoussant, je n'encouragerai jamais la mendicité, la fainéantise, allez travailler !.... »

Il leur servait à tous ces mêmes phrases, ne voulant pas que Catherine fût dérangée de son travail. Les pauvres diables s'en allaient courbés par le froid, soufflant dans leurs doigts raidis. Le père Sylvestre soupa comme de coutume, mais il était de mauvaise humeur, fort triste et s'étant mis au coin du feu, comme les autres soirs il finit par fermer les yeux.

Il vit presque aussitôt entrer quelqu'un qu'il lui sembla reconnaître.... Mais oui, c'était elle, sa compagne, sa brave et digne femme.... Elle était encore fort agréable et avait le doux sourire qui attirait si bien les clients. Le père Sylvestre se frotta les yeux. Sa femme était allée lentement chercher un grand fauteuil et s'était assise de l'autre côté du feu, en face de lui.

— Est-ce toi, Sylvie, demanda le père Sylvestre, en rapprochant son siège de celui de sa femme. Elle baissa la tête en signe d'assentiment.

— Tu n'es donc pas morte ?... Pourtant je crois me souvenir que. ..

Elle lui imposa silence et d'une voix lente et triste.

— Je viens te parler, dit-elle.

— Oh! bon Dieu! ma dernière heure est arrivée.... Les morts ne reviennent jamais que pour nous prévenir de ces sortes d'événements ?

— Tu ne mourras pas encore, mais cela ne vaut pas mieux pour toi... Sylvestre es-tu heureux.

— Je n'ai rien à désirer, je suis riche. J'ai eu il y a huit jours une obligation de la ville de Lille qui est sortie remboursable à 25,000 francs.

Je n'en ai qu'une douzaine et cela peut s'appeler une belle chance.

— Et que feras-tu de cet argent ?

— Belle question, je le placerai.

Ton neveu souffre de la misère, notre enfant meurt de faim et de froid !...

— Notre enfant !.. Tu divagues, Sylvie. Le pauvre petit est, depuis longtemps couché dans le cimetière où il ne peut avoir aucune souffrance, puisque les morts ne sentent rien.

— Tu as pourtant refusé du pain à notre enfant, tout à l'heure.

— J'ai mis à la porte une quantité de vagabonds qui prenaient ma maison pour un hospice et jamais je ne dépenserai ma fortune, que j'ai honnêtement gagnée à encourager l'ivrognerie, la paresse, le vice....

— Halte-là, Sylvestre, tu as le plus laid de tous les vices, tu es un avare, et un avare n'a plus de cœur ni de sentiments. Tu es plus dur qu'un rocher plus méchant qu'une bête fauve, et je viens te prier de te corriger. Es-tu bien sûr que tout soit fini après cette épreuve ? Tu cries bien haut que tu ne crois à rien, mais en réalité tu n'es pas rassuré et tu as raison. Il est plus facile de ne croire à rien, mais de cela nul n'est certain.... Trouverais-tu très injuste Sylvestre que les hommes fussent incarnés plusieurs fois dans différents corps et qu'il portassent tour à tour la même charge ?... Ainsi notre enfant que nous vîmes seulement sourire et bégayer est né de nouveau, il y a dix ans, dans une brave famille d'ouvriers, mais sa mère est malade, son père sans travail et il a mendié pour la première fois aujourd'hui. Tu pouvais le sauver en l'aidant ; une bonne action est un oreiller qui procure un doux rêve et un repos réparateur.

L'argent n'est pas exclusivement fait pour s'entasser dans la caisse des avares. Souviens-toi de ma visite, Sylvestre, et soulage les malheureux.

- L'humanité ne serait-elle qu'une immense famille ? demanda timidement le vieillard.

Mais il n'entendit plus rien. Il fit de vains efforts pour s'avancer vers sa femme, il avait comme un poids sur les jambes et Sylvie s'enfonçait lentement dans le fauteuil, si bien qu'il finit par ne plus la voir.

Il s'éveilla vers le matin. Il était encore dans son fauteuil et vis-à-vis de lui, il y avait un autre siège inoccupé. Jamais pareille chose ne lui était arrivée, il se souvenait très bien des détails de son rêve et il en était tout ému.

Il fut de très méchante humeur et dit mille choses désagréables à Catherine. Il sortit rencontra l'enfan qu'il avait rudoyé la veille, l'arrêta et l'interrogea. Il fut tout tremblant en apprenant que le père du petit garçon était sans travail et la mère malade. Il accompagna cet enfant chez ses parents et, chose extravagante, inouïe il laissa vingt francs sur la table. Il rentra en se traitant d'imbécile.

Quelques jours après il reçut une lettre de son neveu, il suppliait son oncle de lui venir en aide, mais il était évident, par le ton de cette missive, que pauvre diable n'espérait pas grand'chose.

Le père Sylvestre regarda le fauteuil où il avait cru voir sa femme et tout à coup grimpant à sa chambre, il en descendit avec un billet de cinq cents francs qu'il mit aussitôt sous enveloppe et alla lui-même recommander à la poste. Avant de rentrer comme il était furieux de s'être laissé entraîner à une telle prodigalité, il voulut se convaincre qu'il n'avait obligé que des fainéants, des intrigants et il s'en fut voir la famille d'ouvriers à qui il avai donné vingt francs. Il trouva la mère levée, la chambre très propre. Le père avait de l'ouvrage depuis la veille. Le père Sylvestre n'était pas habitué à entendre louer sa charité et pour se sauver de la gêne qu'il en éprouvait, il emmena l'enfant.

Il le fit entrer dans la cuisine où Catherine faillit crier au voleur eu voyant son maître donner au petit pauvre un paquet de vêtements et quelques provisions.

Le père Sylvestre vit arriver deux jours après son neveu et une jolie petite fille qui lui sauta au cou.

Le bonhomme ne savait plus ce qu'était une caresse il prit goût au joies du cœur. Il fit venir auprès de lui son neveu et sa famille. Il les installa et s'occupa de ce jeune ménage et des pauvres. J'ai eu un accès de folie un certain soir d'hiver, dit-il quelquefois, mais cete folie là m'a enlevé l'ennui la crainte de la mort, j'ai trop de choses en tête pour y penser beaucoup. En tous cas je ne risque rien et je place mon argent à un énorme intérêt. J'ai autour de moi quelques braves gens qui estiment et qu aiment le père Sylvestre.

PAUL GRENDEL.

COMMUNICATION DE MAHOMET (1)

Evocation.

R. — Me voici, moi, l'Esprit de Mahomet.

D. — Voulez-vous m'en faire le serment devant Dieu. Mais j'abjure l'Esprit qui est en rapport avec moi, s'il n'est pas celui qu'il dit être, de s'arrêter

(1) Cette communication est extraite de « Spirite et Chrétien » publié par Alex. Bellemare.

devant un faux serment qui lui attirerait un châtiment. Je lui promets, dans tous les cas, de ne pas l'abandonner, quand même il m'avouerait que son intention était de me tromper.

R. — Je prends Dieu à témoin de mon serment.

Je te jure que je suis bien l'Esprit de Mahomet.

D. — Je désirerais que vous voulussiez bien me parler du spiritisme et de sa doctrine. Je ne précise rien, afin de vous laisser toute latitude pour ce que vous jugerez convenable de me dire.

R. — Que pourrais-je ajouter à ce qui t'a été enseigné à cet égard; laisse-moi plutôt te parler de moi. En proclamant de nouveau ma faute, j'obtiendrai de Dieu sans doute un témoignage nouveau de sa miséricorde.

Oui, j'ai enseigné aux hommes une doctrine fausse, que je savais fausse, mais j'avais un grand but que j'ai atteint en partie : Constituer une religion qui fût intelligible pour tous, et ramener les populations idolâtres, au milieu desquelles je vivais, à la croyance en un Dieu unique, bon, miséricordieux, créateur des cieux et de la terre, et qui ne fût pas un de ces dieux de pierre devant lequel je voyais les miens se prosterner.

J'ai combattu le christianisme... non, j'ai combattu la doctrine qui prenait ce nom.

Malheureusement le but que je poursuivais n'a pas été seulement un but moral. Je me suis laissé entraîner par l'ambition, car j'ai voulu me faire puissant par la religion qui aurait dû me faire humble. Pourquoi me suis-je trompé sur la doctrine de Jésus! Si je l'avais connue comme je l'ai connue trop tard; si j'avais pu lire dans l'Evangile ce que j'y vois actuellement, crois-le bien, je me serais fait au milieu des miens le propagateur de cet enseignement sublime. Je ne l'ai pas compris, est-ce seulement ma faute? C'est surtout par celle de ces grands coupables qui ont modifié la doctrine de Jésus dans un but qui n'était pas meilleur que le mien.

D. — Actuellement, au moins, appartenez-vous au rang des Esprits purifiés?

R. — Ne te fais pas illusion sur ma situation; je ne suis pas arrivé au degré de la purification, loin de là. Et si tu veux faire un heureux tu prieras pour celui que l'on prie! Ton imagination ne saurait se figurer quelle profonde douleur je ressens, quelle honte j'éprouve, quand, de tous les points de la terre musulmane, j'entends mêler mon nom à celui de Dieu. Tu ne saurais comprendre ce qu'a été pour moi ce supplice. Mais Dieu est miséricordieux, Dieu est clément, il a eu pitié de mon repentir et maintenant je suis heureux car il m'a pardonné.

D. — Le degré d'élévation auquel vous êtes parvenu vous permettera du moins de répondre à cette question : Quelle influence le spiritisme peut-il, selon vous, avoir sur l'Islamisme?

R. — L'influence qui entrera dans les dessins de Dieu, si Dieu veut que l'islamisme tombe, l'islamisme tombera, comme toutes les doctrines qui prétendent renfermer l'enseignement de Jésus, si Dieu veut qu'elles tombent... et Dieu le veut! C'est le cri que poussaient autrefois les chrétiens contre l'islamisme; c'est le cri que le spiritisme peut lancer avec bien autrement de raison contre toutes les religions, car pas une ne représente, même à peu près, la doctrine de Jésus.

LYDIE
OU
LA RÉSURRECTION

Chamfort écrit quelque part : « A vingt-cinq ans, il faut que le cœur se brise ou qu'il se bronze. »

A vingt-cinq ans, mon cœur s'était brisé.

De dégoût de la vie positive, j'étais arrivé à la prendre en horreur. Toutes mes idées, toutes mes espérances se rattachaient à cette vie de l'avenir, qui ne sera point (les matérialistes le disent), ou qui reste, du moins pour nous, tant que nous sommes, un incompréhensible mystère. Toutes ses ténèbres s'étaient éclaircies à mes yeux. J'y pénétrais comme dans la réalité. Je sentais, je comprenais profondément que Dieu, qui ne pourrait lui-même, selon les règles immuables auxquelles il a soumis la création, détruire le plus petit atome de la matière, ne s'était pas réservé dans sa toute-puissance la puissance d'anéantir ce feu céleste de l'intelligence et de l'amour, qui est la plus parfaite de ses œuvres; je croyais donc forement à la nécessité des compensations éternelles, abstraction faite de la révélation qui nous les promet, car j'étais né dans un siècle de peu de foi; et cette conviction me soutenait contre toutes les douleurs. Une fois que je fus parvenu à ce point de philosophie ou à ce degré d'illusion, les plaies de mon cœur se cicatrisèrent peu à peu; mais je tendis tous les efforts de ma prudence à lui en épargner de nouvelles, en m'isolant autant que je pouvais, de mes compagnons de misère. Il n'y a rien qui conduise plus facilement à l'égoïsme que la lassitude d'une sensibilité aigrie; j'avais été brisé si souvent dans mes affections les plus chères que je fis consister la sagesse à ne plus rien aimer, dans la crainte de perdre encore ce que j'ai-

mais ; et il me sembla qu'on pouvait vivre ainsi, comme si aimer et vivre n'étaient pas la même chose.

Ma fortune me permettait encore les voyages, cette manière mobile et rapide d'exister qui ne se compose que de sensations fugitives, et qui nous emporte à travers tous les attachements de la terre, sans nous laisser le temps d'en contracter un nulle part. La vie elle-même est un voyage, et ce n'est qu'à défaut de la varier par des transitions de tous les jours qu'on se prend à elle d'un lien si difficile à dissoudre. Quel regret troublerait le dernier moment de l'insouciant pèlerin qui a changé tous les jours de famille et de patrie, qui n'a laissé à personne la mémoire de ses traits et de son nom, qui ne doit de larmes qu'au souvenir de son enfance, et qui ne coûtera point de larmes aux témoins de sa mort? Mourir ainsi, c'est passer d'une auberge à une autre ; c'est tout au plus se dépayser un peu, et j'y serai bien accoutumé.

Ce que j'aurais dû me dire, c'est que mourir ainsi, c'est mourir sans avoir vécu ; c'est que nous ne sommes sur la terre que pour nous aimer, nous servir réciproquement, nous aider les uns les autres à porter le poids de la vie ; c'est que la résurrection serait inutile à qui n'aurait pas accompli ce devoir, et que l'homme qui n'a pas aimé ressuscite à peine, s'il est permis de s'exprimer ainsi, car nous ne sommes appelés à jouir du bienfait de la résurrection que par la bienveillance et par la vertu. Ces nouvelles idées germérent dans mon cœur à l'occasion d'un événement que je veux vous raconter.

Pour être conséquent avec mon système, je n'avais point de domestique attitré. Un domestique, cela aime quelquefois, et cela peut être aimé ; j'en changeais comme de domicile, ou pour mieux dire, comme de station, et mes stations étaient fort courtes.

Si je perdais à cet arrangement les avantages d'un service assidu, régulier, affectueux peut-être, j'y gagnais des guides plus intelligents, plus familiers avec les contrées que je parcourais, plus instruits de ces particularités qui animent l'aspect des lieux ; je voyageais mieux et avec plus de fruit. Celui que je pris à Genève pour m'accompagner dans le pays de Vaud, et qui devait me quitter à Martigny, sa résidence ordinaire, s'appelait le petit Lugon, à cause de l'extrême exiguité de sa taille, robuste et bien prise, que la nature avait opposée, dans un de ces jeux qui l'amusent, comme une miniature capricieuse aux proportions gigantesques du monde alpin. Le petit Lugon réunissait d'ailleurs toutes les qualités qui font du guide des Alpes une espèce à part, un type particulier. C'était une histoire vivante, une statistique helvétienne, et je conviens qu'il n'aurait pas fallu lui demander davantage ; c'était mieux cependant que tout cela, car le petit Lugon n'était heureusement ni savant ni sceptique. Tout l'agrément de sa conversation consistait en une bonne foi naïve qui n'avait en vue ni l'espérance d'apprendre, ni la prétention d'enseigner ; il savait le nom des choses et la date des faits, mais sa modeste intelligence ne s'était jamais efforcée de remonter à la cause de tous les effets et de pressentir les effets de toutes les causes ; il disait ce qu'il savait et croyait ce qu'il disait ; c'est ainsi que j'aime l'érudition. Quand une question inattendue venait le surprendre au milieu de ses récits et le transporter des réalités de la vie positive dans le monde conjectural de l'imagination et de la métaphysique, il sortait ordinairement d'embarras par cette exclamation que le bienfait d'une organisation favorisée a enseignée aux peuples de l'Orient, mais qui appartient heureureusement dans tous les pays à la langue des hommes sensés : « Dieu est grand », disait Lugon ; et je mets tous les philosophes de la terre au défi de trouver une solution plus raisonnable à la plupart des difficultés que présentent les sciences ; je ne doute pas qu'on ne recommence un jour l'*Encyclopédie* sous cette inspiration, et il y aura moyen alors d'en faire un bon livre, c'est-à-dire tout autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui ; mais Lugon ne pensait nullement à recommencer l'*Encyclopédie*; il n'en avait jamais entendu parler.

(*A suivre*).

CHRONIQUE

UN SOLDAT SOMNAMBULE

Le bataillon du 3e régiment d'infanterie de marine, à Saintes, compte parmi ses hommes un jeune soldat somnambule, qu'on a dû envoyer à l'hôpital de Rochefort.

En état de somnambulisme, ce jeune homme répond à toutes les questions qui lui sont posées, il prédit l'avenir, voit à distance avec une lucidité merveilleuse.

Voici, du reste, trois faits que nous signale notre correspondant et qui sont attestés par de nombreux témoins : Une clef avait été perdue, on la cherchait depuis longtemps sans pouvoir la découvrir. Le somnambule est interrogé ; il indique un des recoins de la caserne, l'on s'y rend et la clef est retrouvée.

Autre fait : deux soldats du bataillon volaient le café de l'ordinaire, qu'ils revendaient à une tierce personne ; plus de 100 kilos avaient ainsi disparu. Il était fort difficile de découvrir les coupables, et à tout hasard on questionna ce sujet, qui les dénonça en les nommant. Les deux coupables furent obligés d'avouer, et cette affaire est, aujourd'hui, à l'instruction. Le recéleur et les deux soldats seront jugés à la prochaine session.

Voici un autre fait plus fort que les précédents : étant en état de somnambulisme, le soldat révélateur déclara qu'un détachement de son régiment, qui était allé en Nouvelle-Calédonie, y était arrivé le 14 juillet et y avait débarqué à sept heures du matin. On télégraphia aussitôt pour s'assurer de la véracité du somnambule et on acquit la certitude qu'en effet le détachement était arrivé à destination le 14 juillet et avait débarqué à sept heures du matin.

UN FAIT SPIRITE

Madame Dieu, que nos lecteurs connaissent avantageusement, nous raconte un fait que nous croyons devoir publier.

— Depuis longtemps, dit-elle, je voulais convaincre mon horloger de la réalité des phénomènes spirites. Malgré mon insistance, je ne pouvais arriver à lui faire essayer une expérience. Il remettait toujours. J'attendais patiemment sans renoncer à mon projet.

Un jour, — il y a quelques mois, — je reçois la visite de ce Monsieur, que je n'attendais nullement. Je lui fais part de mon étonnement, ce qui le surprend à son tour.

— Mais, Madame, dit-il, veuillez vous rappeler que vous êtes venue hier chez moi en personne, dire de passer chez vous le matin pour arranger la pendule de votre chambre, qui ne marchait plus.

— Vous faites erreur, Monsieur, répondis-je. D'abord, voyez, ma pendule marche très bien ; puis, je ne suis pas allée chez vous. Je suis restée chez moi toute la journée. J'ai reçu plusieurs visites et je ne suis sortie de chez moi que le soir pour aller dîner dans un quartier tout opposé à celui que vous habitez.

— Cependant, ajouta l'horloger, ma sœur vous a vu chez moi, vous a parlé. C'est à elle que vous vous êtes adressée, elle a inscrit votre demande sur le livre d'adresses, puis vous a reconduite ensuite jusqu'à la porte.

Le fait devenant incompréhensible, j'allai voir cette dame, qui jura m'avoir vu et m'avoir parlé.

Cette circonstance ayant fait réfléchir mon horloger, il consentit enfin à faire une évocation. Elle eut lieu par la table.

L'Esprit évoqué est celui d'une dame amie. Il répond à toutes les questions qui lui sont posées, précise son nom, la nature de sa dernière maladie, son âge, la date exacte de sa mort, la rue et le numéro où a eu lieu le décès.

Mon horloger, abasourdi, fut tout à fait convaincu.

Je me demande maintenant si ce n'est pas cet Esprit qui, voulant se communiquer à lui, n'a pas pris ma forme pour amener chez moi l'incrédule et pour le convaincre.

Quoi qu'il en soit, le fait est exact. Je l'affirme. Mon horloger, M. Waille, m'autorise à dire qu'il est prêt à faire pareille affirmation. On peut s'en assurer en allant l'interroger chez lui, 57, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris.

LA PSYCHOLOGIE EXPERIMENTALE

devant la science et les savants

Il y a un peu plus de trois siècles, M. Michel Montaigne écrivait ces lignes : « Combien de « choses appelons-nous miraculeuses, et contre na- « ture? Cela se fait par chaque homme, et par « chaque nation, selon la nature de son ignorance « Combien trouvons-nous de propriétez occultes « et ce quint'essences? car *aller selon la nature* « pour nous, ce n'est qu'*aller selon nostre intel-* « *ligence*, autant qu'elle peut suivre, et autant que « nous voyons : ce qui est au delà, est monstrueux « et désordonné. » (*Lib.* II. *cap.* XII).

C'est à ceux qu'on appelle les savants que je dédie cette grande pensée de Montaigne, — j'entends les savants officiels, grands dispensateurs de la notoriété à ceux qui cultivent le champ de la science. Or, puisqu'ils se font nos juges, puisqu'ils occupent des fonctions publiques, il est juste qu'ils soient soumis à la libre critique, et qu'à un moment donné la presse les appelle à sa barre.

Nous avons à les interroger sur les choses considérées comme miraculeuses par leur ignorance, et leur rappeler que si l'on ne progresse que selon la nature on ne marche que selon son intelligence, mais qu'on arriverait plus vite en ne jetant pas *a priori*, comme ils ont l'habitude de le faire, toutes les questions qui leur apparaissent sous un aspect surnaturel.

Demandez, en effet, à ces classiques, qui font commencer la science du jour où ils ont ouvert leurs premiers livres de physique, de chimie, de physiologie, demandez aux universitaires qui pontifient sur les autels du positivisme, ce qu'ils savent des grandes questions de psychologie expérimentale dont on s'occupe si activement à l'étranger ? Ils vous répondent qu'ils ne sanctionnent que les découvertes constitutionnelles, c'est-à-dire celles qui

ne sont pas en désaccord avec les sciences acquises de la majorité. C'est pour cela que leurs prédécesseurs appelaient Galvani « maître de danse des grenouilles », et qu'ils considéraient les premiers électriciens comme des utopistes. Cela ne revient-il pas à dire que tout est monstrueux et désordonné, selon l'expression de Montaigne, quand c'est au delà de ce qu'ils voient et de ce que leur intelligence peut concevoir sans forcer la Nature. L'un d'eux ne disait-il pas tout récemment : « Si cela était, la science physiologique entière serait à refaire. » Il s'agissait de certains phénomènes de psychologie expérimentale classés sous le nom de Force psychique. — Donc, il leur paraît plus facile de ne pas approfondir la question, de ne pas s'exposer à la critique des demi-savants et de ne répondre que par un silence prudent qui, aux yeux du public, est malheureusement une condamnation... provisoire au moins.

Tels sont les savants officiels de notre pays, la terre du progrès et de l'indépendance.

Qu'on les appelle comme l'on voudra, ces hommes ; moi, je les récuse, je les trouve inférieurs à la considération qu'on leur accorde généralement. Autrefois ils ont nié le magnétisme, aujourd'hui ils l'acceptent, sous un autre nom, parce que l'opinion publique les y a contraints. Ils n'ont en vue que leur réputation, que leur intérêt personnel. Il ont peur; et, sous les larges rubans rouges dont ils se chamarrent la poitrine, bat un cœur faible, atonique, mou, graisseux...

Les savants que j'estime, que j'aecepte pour juges, ont le courage de dire et d'écrire tout ce qui fait leurs convictions. Ils se nommaient autrefois Galilée, Harvey, Jenner, Franklin, Galvani, Denis Papin, Laplace... Ils se nomment aujourd'hui William Crookes, Sexton, Morgan, Varley, Mapes, Robert Hare, Oxon, Russel Wallace, Zœllner, Barkas, Boutlerow, Cox, Huggins, Dumontpallier, Luys, Richet — et aussi Charcot, s'il voulait parler. Physiciens, chimistes, physiologistes, mathématiciens, ils ne craignent pas les critiques de leurs contemporains, ils conviennent loyalement des faits qu'ils ont observés, que ces faits appartiennent à la psychologie expérimentale ou à la physiologie, qu'ils soient acceptés par les académies ou mis à l'index par ces capharnaüms autocratiques.

Les malins les appellent hallucinés ; mais eux se contentent de lever les épaules et passent.

Moi, humble pionnier, je ne saurais avoir leur sang-froid

Volontairement descendu dans l'arène de la discussion, j'ai accepté de défendre par la plume et par la parole ce que je crois être la vérité. Je ne puis garder le dédaigneux silence des maîtres. Donc, je réponds à ces prétendus esprits forts : Vous qui nous appelez hallucinés, savez-vous ce qu'est un halluciné ? Vous savez que c'est un malade, au physique comme au moral, qui perçoit des sensations sans causes extérieures capables de les provoquer? Or, quand M. Crookes mesure la force psychique à l'aide d'*appareils enregistreurs* aussi exacts et aussi rigoureux que ceux d'Atwood et du général Morin pour calculer les lois de la pesanteur, quand des membres de la Société royale de Londres constatent les tracés autographiques obtenus par un curseur muni d'une aiguille sur une plaque de verre dépolie se mouvant au moyen d'un mouvement d'horlogerie, quand ces tracés autographiques représentent les variations de poids déterminées par la force psychique ; — quand Zœllner observe certains phénomènes électriques, produits par la même force, avec l'aiguille de sa boussole; — lorsque des observateurs français reconnaissent par les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher, le mouvement sans contact d'une table dont les pieds laissent sur le parquet les traces d'un morceau de craie fixé à l'un de ses pieds, sont-ils hallucinés tous?... Je sais bien que je vous embarrasse... Continuons.

Physiologistes et psychologistes de la Faculté et de la Sorbonne, n'y a-t-il pas dans les sensations perçues par ces expérimentations l'*impression*, la *transmission* et la *perception* accomplies par les diverses parties du système nerveux, et que vous considérez, comme nous, comme les éléments constitutifs de la sensation ?

Répondez à cela !...

Il est plus facile certainement, quand on ne veut pas être importuné par la puissance des faits, de rompre la discussion, en s'abritant sous les fortifications casematées de la science officielle, en se renfermant dans les données académiquement reconnues par les magistrats séniles du palais Mazerin. Mais les faits sont là, ils protestent, et les résultats de l'expérimentation réclament leurs droits. Et il faudra bien un jour ou l'autre les enregistrer, au nom même du positivisme scientifique dont vous vous dites les adeptes fervents et fidèles. A moins de répéter, comme le nouveau Joseph Prudhomme « même si je le voyais, je n'y croirais pas », il faudra alors avouer non seulement que « cela est possible, mais que cela est. »

En attendant, nous consentons à subir les critiques des uns, nous sourirons aux railleries des autres, mais nous continuerons notre marche en avant, dans le sillon tracé par les maîtres de la psychologie expérimentale, appelée bientôt, qu'on le sache bien, à jeter ses rayons lumineux sur les lois obscures de la vie, de l'esprit et de la science médicale.

PENSÉES DIVERSES

L'innocence est le lustre de l'autre monde qui orne le front pur de l'enfant, mais la poussière des années l'efface.

∴

L'humilité est la couronne immortelle que Dieu n'accorde qu'aux âmes avancées.

∴

Le brouillard des sens enveloppe si bien les hommes, qu'ils ne savent guère distinguer l'hypocrisie de la vérité.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

Imprimé avec les encres de A. Lévy-Finger et ses fils.

6e ANNÉE. — N° 19. 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) OCTOBRE 1888

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

'ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LA MORT SPIRITUELLE

(Œuvres posthumes)

D'ALLAN KARDEC, 1871

La question de la mort spirituelle est un de ces principes nouveaux qui marquent les pas du progrès de la science spirite. La manière dont il a été présenté dans certaine théorie individuelle l'a tout d'abord fait rejeter, parce qu'il semblait impliquer, à un temps donné, la perte du moi individuel et assimiler les transformations de l'âme à celles de la matière dont les éléments se désagrègent pour former de nouveaux corps. Les êtres heureux et perfectionnés seraient en réalité de nouveaux êtres, ce qui est inadmissible. L'équité des peines et des jouissances futures n'est évidente qu'avec la perpétuité des mêmes êtres gravissant l'échelle du progrès et s'épurant par leur travail et les efforts de leur volonté.

Telles étaient les conséquences que l'on pouvait tirer *a priori* de cette théorie. Toutefois, nous devons en convenir, elle n'a point été présentée avec *la forfanterie d'un orgueilleux venant imposer son système;* l'auteur a dit modestement qu'il venait jeter une idée sur le terrain de la discussion, et que de cette idée pourrait sortir une nouvelle vérité. Selon l'avis de nos éminents guides spirituels, il aurait moins péché par le fonds que par la forme qui a prêté à une fausse interprétation; c'est pourquoi ils nous ont engagés à étudier sérieusement la question; c'est ce que nous allons essayer de faire, en nous basant sur l'observation des faits qui ressortent de la situation de l'esprit aux deux époques capitales du retour à la vie corporelle et de la rentrée dans la vie spirituelle.

Au moment de la mort corporelle, nous voyons l'esprit entrer dans le trouble et perdre la conscience de lui-même, de sorte qu'il n'est jamais témoin du dernier soupir de son corps. Peu à peu le trouble se dissipe et l'esprit se reconnaît, comme l'homme qui sort d'un profond sommeil. Sa première sensation est celle de la délivrance de son fardeau charnel; puis vient le saisissement de la vue du nouveau milieu où il se trouve. Il est dans la situation d'un homme que l'on chloroformise pour lui faire une amputation, et que l'on transporte, pendant son sommeil, dans un autre lieu. A son réveil, il se sent débarrassé du membre qui le faisait souffrir; souvent il cherche ce membre qu'il est surpris de ne plus sentir; de même, dans le premier moment, l'esprit cherche son corps; il le voit à ses côtés; il sait que c'est le sien et s'étonne d'en être séparé; ce n'est que peu à peu qu'il se rend compte de sa nouvelle situation.

Dans ce phénomène, il ne s'est opéré qu'un changement de situation matérielle : mais, au moral, l'esprit est exactement ce qu'il était quelques heures auparavant ; il n'a subi aucune modification sensible; ses facultés, ses idées, ses goûts, ses penchants,

son caractère sont les mêmes; les changements qu'ils peuvent subir ne s'opèrent que graduellement par l'influence de ce qui l'entoure. En résumé, il n'y a eu mort que pour le corps seulement; pour l'esprit, il n'y a eu que sommeil.

Dans la réincarnation, les choses se passent tout autrement.

Au moment de la conception du corps destiné à l'esprit, celui-ci est saisi par un courant fluidique qui, semblable à un lien, l'attire et le rapproche de sa nouvelle demeure. Dès lors, il appartient au corps, comme le corps lui appartient jusqu'à la mort de ce dernier, toutefois l'union complète, la prise de possession réelle n'a lieu qu'à l'époque de la naissance.

Dès l'instant de la conception, le trouble s'empare de l'esprit; ses idées deviennent confuses, ses facultés s'anihilent; le trouble va croissant à mesure que le lien se resserre; il est complet dans les derniers temps de la gestation; de sorte que l'esprit n'est jamais témoin de la naissance de son corps, pas plus qu'il ne l'a été de sa mort; il n'en a aucune conscience.

A partir du moment où l'enfant respire, le trouble se dissipe peu à peu, les idées reviennent graduellement, mais dans d'autres conditions qu'à la mort du corps.

Dans l'acte de la réincarnation, les facultés de l'esprit ne sont pas simplement engourdies par une sorte de sommeil momentané, comme dans le retour à la vie spirituelle; toutes, sans exception, passent à l'état *latent*. La vie corporelle a pour but de les développer par l'exercice, mais toutes ne peuvent l'être simultanément, parce que l'exercice de l'une pourrait nuire au développement de l'autre, tandis que, par le développement successif, elles s'appuient l'une sur l'autre. Il est donc utile que quelques-unes restent en repos pendant que d'autres grandissent; c'est pourquoi, dans sa nouvelle existence, l'esprit peut se présenter sous un aspect différent (s'il est peu avancé surtout) que dans l'existence précédente.

Dans l'un, la faculté musicale, par exemple, pourra être très active; il concevra, percevra, et par suite exécutera tout ce qui est nécessaire au développement de cette faculté; dans une autre existence ce sera le tour de la peinture, des sciences exactes, de la poésie, etc.; pendant que ces nouvelles facultés s'exercent, celle de la musique restera latente, tout en conservant le progrès accompli. Il en résulte que celui qui a été artiste dans une existence, pourra être un savant, un homme d'état, un tacticien dans une autre, tandis qu'il sera nul sous le rapport artistique et réciproquement.

L'état latent des facultés dans la réincarnation explique l'oubli des existences précédentes, tandis qu'à la mort du corps, les facultés n'étant qu'à l'état de sommeil de peu de durée, le souvenir de la vie qu'on vient de quitter est complet au réveil.

Les facultés qui se manifestent sont naturellement en rapport avec la position que l'esprit doit occuper dans le monde et les épreuves qu'il a choisies; cependant il arrive souvent que les préjugés sociaux le déplacent, ce qui fait que certaines gens sont intellectuellement et moralement au-dessus ou au-dessous de la position qu'ils occupent. Ce déclassement, par les entraves qu'il apporte, fait partie des épreuves; il doit cesser avec le progrès. Dans un ordre social avancé, tout se règle selon la logique des lois naturelles, et celui qui n'est apte qu'à faire des souliers, n'est pas, par droit de naissance, appelé à gouverner les peuples.

Revenons à l'enfant. jusqu'à la naissance, toutes les facultés étant à l'état latent, l'esprit n'a aucune conscience de lui-même. Au moment de la naissance, celles qui doivent s'exercer ne prennent point subitement leur essor; leur développement suit celui des organes qui doivent servir à leur manifestation; par leur activité intime, elles poussent au développement de l'organe correspondant, comme le bourgeon naissant pousse l'écorce de l'arbre. Il en résulte que, dans la première enfance, l'esprit n'a la jouissance de la plénitude d'aucune de ses facultés, non seulement comme incarné, mais même comme esprit; il est véritablement enfant, comme le corps auquel il est lié. Il ne se trouve pas comprimé péniblement dans le corps imparfait, sans cela Dieu eût fait de l'incarnation un supplice pour tous les esprits bons ou mauvais. Il en est autrement de l'idiot ou du crétin; les organes ne s'étant pas développés parallèlement avec les facultés, l'esprit finit par se trouver dans la position d'un homme serré par des liens qui lui ôtent la liberté de ses mouvements. Telle est la raison pour laquelle on peut évoquer l'esprit d'un idiot et en obtenir des réponses sensées, tandis que celui d'un enfant en très bas âge ou qui n'a pas encore vu le jour est incapable de répondre. Toutes les facultés, toutes les aptitudes sont en germe dans l'esprit, dès sa création: elles y sont à l'état rudimentaire comme tous les organes dans le premier filet du fœtus informe, comme toutes les parties de l'arbre dans la semence. Le sauvage qui, plus tard, deviendra un homme civilisé, possède donc en lui les germes qui, un jour, en feront un savant, un grand artiste ou un grand philosophe.

A mesure que ces germes arrivent à maturité, la Providence lui donne, *pour sa vie terrestre*, un corps approprié à ses nouvelles aptitudes; c'est ainsi que le cerveau d'un Européen est plus com-

plètement organisé, pourvu d'un plus grand nombre de touches que celui du sauvage. *Pour la vie spirituelle*, elle lui donne un corps fluidique ou périsprit, plus subtil, impressionnable à de nouvelles sensations à mesure que l'esprit grandit, la nature le pourvoit des instruments qui lui sont nécessaires.

Dans le sens de désorganisation, de désagrégation des parties, de dispersion des éléments, *il n'y a de mort que pour l'enveloppe matérielle*; *mais l'âme ou esprit ne peut mourir pour progresser, autrement elle perdrait son individualité, ce qui équivaudrait au néant.* Dans le sens de transformation, régénération, on peut dire que l'esprit meurt à chaque incarnation pour ressusciter avec de nouveaux attributs, sans cesser d'être lui-même. Tel un paysan, par exemple, qui s'enrichit et devient grand seigneur ; il a quitté la chaumière pour un palais, la veste pour l'habit brodé ; tout est changé dans ses habitudes, dans ses goûts, dans son langage, dans son caractère même ; en un mot le paysan est mort, il a enterré l'habit de bure pour renaître homme du monde, et pourtant, c'est toujours le même individu, mais transformé.

Chaque existence corporelle est donc pour l'esprit une occasion de progrès plus ou moins sensible. Rentré dans le monde des esprits, il y apporte de nouvelles idées; son horizon moral s'est élargi ; ses perceptions sont plus fines, plus délicates ; il voit et comprend ce qu'il ne voyait et ne comprenait pas auparavant ; sa vue qui, dans le principe, ne s'étendait pas au-delà de sa dernière existence, embrasse successivement des existences passées, comme l'homme qui s'élève et pour qui le brouillard se dissipe, embrasse successivement un plus vaste horizon. A chaque nouvelle station dans l'erraticité, se déroulent à ses yeux de nouvelles merveilles du monde invisible, parce qu'à chacune un voile se déchire. En même temps, son enveloppe fluidique s'épure ; elle devient plus légère, plus brillante ; plus tard, elle serait resplendissante. C'est un esprit presque nouveau, c'est le paysan dégrossi et transformé : le vieil esprit est mort, et cependant, c'est toujours le même esprit.

C'est ainsi, croyons-nous, qu'il convient d'entendre la mort spirituelle.

Allan Kardec

On nous écrit du Mans, de Rochefort et de Rouen que dans des conférences faites par M. P. G. L., il avait traité cette question que l'âme étant matière quintessenciée, mais matière ; elle ne pouvait être immortelle ; que, par conséquent, après quelques réincarnations, elle se désagrégeait, je viens de mettre sous les yeux de nos lecteurs, la belle étude du maître Allan Kardec qui réfute d'une manière souveraine cette idée, et proclame l'immortalité de l'âme et sa marche ascendante vers le progrès infini. Est-ce que l'immortalité ferait peur au conférencier ?

Que nos frères se rassurent. L'Union spirite a été fondée par la volonté du maître Allan Kardec pour qu'elle soit la gardienne vigilante de son œuvre, afin que des incapables ou des brouillons ne viennent pas détruire, ou du moins altérer son splendide enseignement.

B. Fropo.

Étude sur Swedemborg et ses travaux

(*Suite*)

III

Cette grande nature du Nord, avec ses fameux rochers dont la mer, en ses agitations, bat et caresse les cimes et les échancrures, avec ses noires forêts de sapins, avec sa végétation ensevelie durant huit mois de l'année sous la neige, est un cadre merveilleusement approprié aux solennelles et fantastiques visions de l'autre monde. C'est là que devait naître Swedemborg.

Si l'ange du mysticisme descend quelquefois sur la terre, c'est sur ce sombre piédestal de granit, au bord des mers tourmentées, dans ce ciel gris et peuplé par les oiseaux de l'abîme, qu'il doit poser ses pieds blancs et délicats ; Swedemborg, encore enfant, se promenant sur ces rivages escarpés, a sans doute rencontré sur les mousses centenaires les traces de ces pieds silencieux ; il a vu flotter dans les nuages un pan de tunique sacrée ; il a découvert dans le miroir des cirques l'ombre de cette figure sacrée ; de là ses contemplations surnaturelles.

Swedemborg distingue dans l'histoire du genre humain trois états successifs : 1° la vie ; 2° un état intermédiaire qui suit immédiatement la mort ; 3° l'immortalité.

La vie n'est point un fait limité à notre planète ; elle se trouve, au contraire, répandue dans les mondes ou, comme il les appelle, dans les terres qui flottent au sein de l'espace... Ceci n'est point une simple opinion de sa part ; Swedemborg ne conjecture pas, *il a vu*.

L'existence de la pluralité des mondes lui est révélée par les habitants de ces mondes eux-mêmes. *Il les a entendus parler*. Il nous raconte purement et simplement ce qu'ils ont dit. Swedemborg, je

demande qu'on remarque ceci, porte jusque dans ses visions la méthode des naturalistes. Il compare les éléments du vrai et du faux, il analyse les caractères et fonde tous les jugements sur l'expérience. On peut sans doute regarder ses sensations comme chimériques et illusoires; mais pour lui, ainsi que pour tous les illuminés, les perceptions sont des faits matériels, et c'est sur le sable mouvant qu'i élève toute sa doctrine:

« La divine miséricorde m'a ouvert le monde des « choses intérieures; en conséquence, il m'a donné « de converser non seulement avec les Esprits e « les anges qui sont sur la terre, mais aussi avec « ceux qui sont dans les planètes.

« J'avais depuis longtemps le désir de savoir s'il « existe d'autres terres que la nôtre, et de connaître « la nature de leurs habitants; cette grâce m'a été « accordée.

« Dieu m'a permis de discourir avec les Esprits « qui sont dans les autres astres. *J'ai conversé avec « quelques-uns d'entre eux pendant un jour, « avec quelques autres pendant une semaine, avec « d'autres enfin pendant un mois.*

« Ils m'ont instruit sur la nature des terres aux- « quelles ils appartiennent, sur la vie, sur les cou- « tumes et le culte des habitants. Je ferai observer « que ces Esprits sont tous de race humaine, qu'ils « habitent près de leurs terres respectives; que « l'homme peut être enseigné par eux si son sens « extérieur est suffisamment ouvert. Dans ce cas, il « peut, en effet, communiquer avec eux, comme « l'homme avec l'homme, privilège qui m'a été « accordé chaque jour depuis douze ans. »

Il y a plusienrs mondes, et sur chacun de css mondes demeurent des hommes et des Esprits. La race humaine, loin d'être confinée, comme on le croit généralement, à notre terre, s'étend, au contraire, dans une multitude innombrable de globes dont l'ensemble constitue l'Univers. Ce fait a été confirmé à Swedemborg par le témoignage du sens intérieur. Les Esprits de ces mondes s'étonnent beaucoup de notre manière de voir à cet égard.

« Comment les hommes peuvent-ils croire, disent- « ils, que de si grandes masses de matière, dont « quelques-unes excèdent plusieurs milliers de fois « la grandeur de notre planète, soient des masses « vides et inhabitées, créées uniquement pour ac- « complir leurs aveugles révolutions autour du « soleil et pour envoyer un faible rayon de lumière « en faveur d'une seule terre ? »

Le ciel étoilé, ajoute Swedemborg, est immense, et les étoiles qui le peuplent sont innombrables. Chacune d'entre elles est un soleil et, comme notre soleil, elles ont autour d'elles des planètes, lesquelles ont des satellites; *tout cela est habité.* Ce visible univers, est avec les différentes terres et les différentes humanités qui vivent sur elles, la pépinière du royaume céleste.

Toutes ces humanités éparses, jetées de distance en distance sur des mondes énormes, séparées par des millions de lieues, communient, à travers le temps et l'espace, à la même foi religieuse. — Il existe une doctrine unique, vieille comme l'univers, qui règne dans l'immensité. Les habitants de toutes ces terres reconnaissent l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme.

Cette religion universelle, admise par toutes les Eglises du ciel étoilé, est la seule vraie, selon l'apôtre Swedemborg.

IV

Jusqu'ici, c'est l'état de la première vie; mais cette vie n'est qu'une préparation à la mort, et la mort n'est que le commencement d'un autre monde d'existence. Or, voici maintenant la seconde destinée de l'homme.

Ce deuxième degré de la vie est ce que Swedemborg appelle le *monde des Esprits*.

Le monde des Esprits n'est ni le ciel ni l'enfer; c'est un état de choses intermédiaire dans lequel nous entrons immédiatement après la mort.

La mémoire, la pensée, l'amour, tous les sentiments que l'homme a eus dans le monde qu'il habitait, restent après la mort gravés dans sa nouvelle existence. Il n'a rien laissé derrière lui que son corps. Autrement, il emporte avec lui tout ce qui le constituait comme individu.

Les hommes, après leur mort, restent dans le monde des Esprits un certain temps, qui est limité par la nature et les conditions de leur vie précédente. Ce monde des Esprits est une école dans laquelle s'accomplit le progrès qui doit faire de l'homme un ange. Les Esprits intermédiaires ne sont point exempts de troubles ni de tentations. Ils souffrent jusqu'à ce qu'ils aient rejeté tout ce qu'ils ont emporté d'impur en sortant de la première vie...

Swedemborg ne donne aucune croyance. Les hommes de toutes les religions, les païens, les mahométans, les Indous, les Chinois, les sauvages, peuvent être sauvés; seulement, ils passent un temps plus ou moins long, dans le monde des Esprits, à se dépouiller de leurs erreurs. Les liens que ces Esprits ont contractés durant leur vie mortelle avec les autres hommes ne se trouvent pas brisés par leur transformation. Ils continuent d'errer autour du monde qu'ils habitaient. L'air qui, nous environne, nous autres hommes, est plein de ces Esprits. *Nous sommes, sans le savoir, en communication avec eux.*

Nous recevons d'eux nos pensées et nos sentiments.

« C'est une grave erreur, dit Swedemborg, de croire que l'âme existe seule et indépendante d'autres influences. Placez un homme dans l'île la plus déserte, il n'y sera pas seul. Autour de lui, autour de son âme, voltigent les esprits de ceux qui ont vécu avant lui sur le globe, qui ont aimé comme il aime, qui ont pensé comme il pense. » Une autre erreur que Swedemborg s'attache à réfuter est la croyance des chrétiens en un jugement dernier. Il donne à cette figure un sens tout spirituel.

« Le jour du jugement dernier, dit-il, ne signifie « point la destruction du monde. Jamais le ciel « visible ni la terre habitée ne seront détruits. La « raison de cette éternelle durée est que le ciel des « Esprits est formé avec la race humaine. Tous les « Esprits ont vécu de la vie des hommes. Aucun « d'eux n'a été créé de prime saut dans cet état. « Il s'en suit que la terre ne cessera jamais d'exis- « ter et qu'il y aura toujours des hommes pour peu- « pler sa surface. »

Swedemborg rejette, par conséquent aussi, le dogme de la résurrection des corps à la fin des temps; suivant lui, les morts ressuscitent immédiatement après la mort; ils vivent dans un corps tout aussi réel que le nôtre, quoique invisible à l'œil simple (1). (*A suivre.*)

(1) Le périsprit. Swedemborg est, comme on le voit, un illustre précurseur de la doctrine dictée à Allan Kardec.

M. Gabriel Delanne

En faisant une revue dans mes livres, j'ai trouvé cette petite brochure que je vous remets. Ce qu'elle contient n'a rien d'étonnant, mais ce qui est intéressant, c'est qu'il s'agit de la conversion d'un savant, de M. Babinet, très incrédule, qui ne s'est convaincu que par des preuves. J'en ai connu beaucoup comme lui qui étudient, qui cherchent; je les préfère à ces bonnes gens qui croient tout ce qu'on leur dit, sans avoir vu, et qui racontent des choses insensées, ce qui fait énormément de tort.

En 1872 j'étais à Londres, chez une artiste de grand talent; elle allait chez un de ses parents, ancien colonel; elle lui parlait du spiritisme et lui racontait des faits si extravagants qu'il la croyait folle.

Un jour elle me pria d'aller avec elle chez son cousin; j'y allai.

Vous vous occupez aussi de spiritisme, me dit-il? mais vous n'y croyez pas, car ce qu'on me raconte c'est de la folie; des maisons qui tremblent, des tours qui vacillent, des carreaux brisés, on ne peut pas croire à cela.

Je ne sais ce qu'on vous a raconté, lui dis-je, mais je m'occupe de cette croyance avec des gens sérieux et savants; si je me trompe, ainsi qu'eux, je suis néanmoins en bonne société, et je m'en fais honneur. Je lui dis en peu de mots ce que j'entendais par le spiritisme : la communication de l'âme délivrée de son corps matériel avec nous, dont l'âme est renfermée dans son enveloppe charnelle. Si je suis dans l'erreur, je la partage avec Victor Hugo, Mme Emile de Girardin, Th. Gauthier, George Sand, et bien d'autres. Le docteur Cabarrus, beau-frère de F. de Lesseps, m'a montré le guéridon dont il se servait avec Delphine Gay et l'abbé Duguerry. Vous voyez bien, lui dis-je, que je me flatte d'être dans cette société. En effet, dit-il; c'est sérieux. Voulez-vous qu'après le dîner nous essayions un peu de la table.

— Volontiers, lui dis-je.

Dans la soirée, nous nous sommes mis autour de la table, un esprit est venu se manifester; de plus la colonelle s'est endormie, a parlé; il a été convaincu et plus tard il aurait voulu convertir tout Londres.

M. Babinet a cherché; son mérite est d'avoir persévéré; enfin les preuves lui ont donné la croyance il l'a avoué.

Il a écrit une lettre à M. Ducrot qui a publié cette petite brochure qui date d'avant le siège. C'était un docteur, je l'ai connu.

Mon avis est qu'il ne faut pas raconter des choses extraordinaires, surtout à un incrédule. J'en ai beaucoup connu et dans le nombre, j'en ai beaucoup convaincu. Chacun a son système,

Mes salutations.

H. Huet.

Septembre, 1888.

PREMIÈRE AUX INCRÉDULES

PAR DUCROT

Le merveilleux d'hier
Est la science de demain.

Grande nouvelle au palais Mazarin. M. Babinet, le persécuteur des tables tournantes comme saint Paul, a été renversé sur le chemin de Damas.

M. Babinet a vu et touché une table qui, après s'être inclinée à son aspect, a quitté le sol à son commandement, et a percuté l'air « *Le premier pas se fait sans qu'on y pense* », que l'illustre savant avait mentalement demandé.

M. Babinet nous a personnellement certifié ces faits en ajoutant que Vaucanson lui-même ne pourrait construire une table qui donnerait de pa-

reils résultats, plus étonnants que la tête parlante du Grand-Albert et la fameuse colombe d'Archytas.

MM. Elie de Baumont, le professeur Liais et Cortes, du Collège de France, ont été témoins des mêmes phénomènes dont la science ne peut donner l'explication.

L'auteur des *Plumes de paon*, Louis Leroy, plus réfractaire qu'un membre de l'Institut, rapporte en ces termes ce qui s'est passé dans le salon de M. Borie (Victor), rédacteur du *Siècle :*

« Après une série d'expériences variées, l'esprit consulté répondit qu'il consentait à enlever la table sans que nos mains la touchassent.

« J'ouvris, dit-il, de grands yeux, je vous prie de le croire.

« Nos quatorze mains s'étendirent à 30 centimètres environ au-dessus du meuble, et nous attendîmes. La table se leva lentement et vint rejoindre nos mains comme attirée par elles. Pour compléter la chose et dissiper toute espèce de doute, le médium se leva sans que pour cela la table redescendît, et donna un violent coup de poing sur le meuble, qui regagna le sol, mais sans se presser (1). »

Nous terminerons nos citations par un extrait de la relation d'une séance qui s'est passée à Saint-Cloud devant l'Empereur et sa cour.

Une montre fut placée dans les mains de M. Morio-Delite, préfet du palais, avec recommandation de la serrer le plus énergiquement possible.

Sur le désir exprimé par Sa Majesté, la montre fut immédiatement portée par une main invisible, qui parut au contact plus forte que nature, dans la main droite de l'Empereur. Sur un second désir exprimé, elle passa dans la main gauche de l'Impératrice, puis dans celle du Prince impérial, qui la laissa tomber sur le parquet (2).

Pendant la même séance, une guitare enduite de phosphore fit plusieurs fois le tour du salon en donnant des accords.

Devant de pareilles attestations que deviennent les mauvaises plaisanteries de tous ces critiques qui n'ont pas même cherché à voir, et que devient cette assertion outrecuidante du docteur Louis Figuier (3)?

« Le mouvement des tables, dit-il, sans contact matériel est d'une impossibilité physique et M. de Gasparin, quand il a avancé ce fait, a été la dupe d'une mystification. »

Depuis deux ans nous assistons à des phénomènes plus merveilleux encore, phénomènes produits par un médium qui, pour dissiper toute pensée de prestidigitation, offre 500 fr. par séance à M. Robin s'il peut obtenir de pareils résultats dans les mêmes conditions et avec la même table.

M. Robin est le fameux escamoteur du boulevard du Temple, pour lequel M. Louis Ulbach a demandé la croix de la Légion d'honneur pour avoir détruit la superstition, et que M. Edmond About, de son autorité privée, fait asseoir à l'Institut à côté de M. Pasteur (1).

DUCROT
rue Rambuteau, 30.

(1) *Charivari*, 17 février.
(2) Camille Flammarion, *Des forces inconnues*, p. 150.
(3) *Du Merveilleux*, 14, p. 306.

(1) *Opinion nationale*, 20 janvier.

L'HYPNOTISME

LES SUGGESTIONS HYPNOTIQUES CRIMINELLES

Danger de la suggestion. — Expériences de M. Liégeois, de la Faculté de Nancy, et de M. Bernheim. — Résultats rassurants.

On n'a pas oublié l'émotion que produisirent, il y a quelques années, même dans le gros public, peu au courant des questions scientifiques, les expériences de médecins et de savants démontrant d'une façon irréfutable qu'un sujet hypnotisable ne manquait jamais d'exécuter à son réveil, les actes qui lui avaient été suggérés pendant le sommeil magnétique.

On avait pressenti les conséquences funestes que pourrait avoir la découverte de ce phénomène magnétique, et un certain nombre de journaux avaient blâmé les médecins qui l'avaient divulgué.

On s'était dit avec raison que si un sujet hypnotisable exécutait dans un laboratoire ou dans un amphithéâtre, tous les actes qu'on lui suggérait, à titre d'expérience, il pourrait tout aussi bien, s'il tombait en de certaines mains, commettre un véritable crime dont la justice lui demanderait compte, et dont pourtant il serait entièrement innocent.

Dans de telles conditions on avouera que le métier d'assassin deviendrait vraiment fort agréable, puisqu'on pourrait l'exercer ou plutôt le faire exercer, sans courir le moindre risque.

L'assassin aurait les bénéfices de l'acte et un innocent en supporterait les conséquences.

M. Jules Liégeois, professeur à la Faculté de Nancy, se rendant compte de la gravité de l'imprudence commise en divulguant cette dangereuse dé-

couverte, a voulu réparer le mal dans la mesure du possible, et il s'est livré à de nombreuses expériences dans le but de découvrir l'auteur d'une suggestion criminelle.

Disons tout de suite, avant de les décrire, que les expériences de M. Liégeois ont eu tout le succès qu'il en attendait.

Devant le tribunal

Supposons, avec M. Liégeois, qu'un vol ou un meurtre ait été commis. Le voleur ou l'assassin est arrêté. L'avocat chargé de le défendre soutient que l'acte incriminé n'est que le résultat d'une suggestion. Une expertise est ordonnée. Les experts constatent sans peine que l'accusé est hypnotisable au point que l'on peut lui faire des suggestions criminelles irrésistibles. Mais leur rôle ne doit pas s'arrêter là ; il leur faut maintenant trouver l'auteur de la suggestion.

De prime abord, il semble que ce soit facile, car, en plongeant le prévenu dans l'état de somnambulisme, on renouera en lui la chaîne du souvenir et il donnera le nom du coupable. A la réflexion, on voit qu'il pourrait bien ne pas en être ainsi. L'auteur de la suggestion peut posséder une connaissance approfondie des ressources que lui offre l'hypnotisme pour s'assurer l'impunité. Pourquoi n'aurait-il pas suggéré à celui qu'il a choisi pour instrument docile de ses convoitises ou de sa vengeance d'oublier jusqu'à son nom, de jurer au besoin qu'il n'y a eu aucune suggestion et qu'il a bien agi dans toute la plénitude de sa volonté ?

La difficulté que l'amnésie ainsi suggérée opposerait à la recherche et à la punition du coupable serait très grave et susciterait de grands embarras aux magistrats chargés de la justice criminelle. M. Liégeois nous rassure en indiquant un moyen de parvenir à faire dénoncer par le prévenu lui-même le véritable auteur du crime, alors même que ce dernier lui aurait suggéré de perdre toute mémoire des faits accomplis.

Mme M..., très hypnotisable, est endormie. M. Liégeois lui suggère d'avoir à tuer à son réveil, d'un coup de revolver, M. O... qui a tenu sur son compte des propos offensants. Elle devra ne pas oublier que M. Liégeois n'est absolument pour rien dans l'acte accompli, qu'elle n'a été sous l'influence de qui que ce soit, et qu'elle a obéi à un mouvement de colère spontané.

Mme M... est réveillée. Un revolver se trouvait sur la table à sa portée ; elle aperçoit M. O.... D'un mouvement brusque, elle saisit l'arme, vise M. O... et le tue, ou du moins croit le tuer.

M. Liégeois prie M. le docteur Liébault de rendormir le sujet, de jouer le rôle d'expert et de l'interroger. Mme M... ne manque pas de s'accuser elle-même, elle nie toute suggestion, suivant l'ordre reçu. La preuve est faite, il est donc parfaitement exact qu'un criminel aurait pu se mettre à l'abri de tout soupçon. Mais voici qui va permettre de déjouer ses calculs.

M. Liébault, sur l'instigation de M. Liégeois, fait successivement les suggestions suivantes : 1° Quand vous verrez entrer l'auteur, quel qu'il soit, de la suggestion — s'il y a eu suggestion. — vous ne pourrez vous empêcher de dormir deux minutes ; 2° Après quoi, vous le regarderez fixement et vous ne détacherez vos yeux des siens que lorsque je vous dirai : « Assez ! » 3° Vous vous placerez devant lui et vous essayerez, en élargissant votre jupe, de le cacher aux yeux des assistants.

Le sujet fut réveillé et, quelques minutes après, M. Liégeois entra dans la pièce où se trouvaient une douzaine de personnes. Aussitôt Mme M.... s'endormit, se réveilla après deux minutes, fixa M. Liégeois d'un œil étrange et le suivit pas à pas. M. Liégeois passa dans une autre pièce, Mme M... l'y suivit ; il s'assit ; Mme M... étala sa robe comme pour le cacher. Pendant tout ce temps, le sujet est anesthésique ; on lui plante des épingles sur la nuque, sur les bras, sur les joues, on lui place sous les narines un flacon d'ammoniaque, il ne sent rien. Rendue à son état normal, Mme M... a tout oublié.

M. Bernheim

Le professeur Bernheim a fait de son côté les mêmes expériences sur un soldat malade et récemment revenu du Tonkin. Il l'a obligé par suggestion à voler une pièce de 5 francs et à ne pas avouer qu'on l'avait endormi.

— Pourquoi avez-vous volé ?
— C'est une idée qui m'est venue comme cela.
— Est-ce que vous avez déjà volé ?
— Jamais.
— On vous a suggéré cette idée ?
— Nullement.
— Jureriez-vous que ce n'est personne ?
— Je le jure.

Mais alors, on hypnotise de nouveau le soldat, et on lui dit : « Quand vous verrez celui qui vous « a suggéré de voler, vous irez à lui et vous ajou-« terez : Je suis content de vous voir ; chantez-moi « la *Marseillaise* ! » Et tout se réalisa de point en point. On l'endormit encore, et on lui demanda de nouveau de révéler celui qui lui avait dit de voler. « Mais personne encore ne m'a dit de voler ; je le jure ! » On continua : Quand vous verrez celui qui vous a ordonné de voler, vous lui direz : « Monsieur, « je vous reconnais bien ; c'est vous qui m'avez

« ordonné de voler. » Et, en effet, réveillé, il alla droit à M. Bernheim et répéta la phrase suggérée,

Résultats obtenus

Sans insister sur les détails, il paraît résulter de ces expériences que le sujet est susceptible d'avouer la vérité, pourvu qu'il ne s'agisse pas de la recommandation expresse et spéciale qui lui aura été faite en certains termes. Il ne dénoncera pas directement mais indirectement. Ainsi en ce qui concerne Mme M..., on lui avait ordonné de ne pas nommer le coupable ; elle ne l'a pas nommé ; mais on ne lui avait pas recommandé de le regarder, et elle le regarde. On inspirerait, par exemple, au sujet l'idée de se rendre chez le criminel pour le protéger, de le couvrir de son corps, ou bien de le prévenir des soupçons qui s'élèvent contre lui, etc. ; il obéira sans se douter qu'il enfreint indirectement les ordres reçus et qu'il désigne ainsi nettement le coupable.

On a devant soi un être inconscient, un innocent duquel on tirera avec un peu d'habileté le nom qu'il s'agit de découvrir.

Dans ces conditions, il ne pourrait y avoir aucune sécurité pour ceux qui auraient l'idée de recourir à la suggestion pour faire accomplir un crime par un sujet hypnotisable. L'hypnotisé trahira toujours d'une façon ou d'une autre le véritable coupable. Telle est, en résumé, la conclusion à laquelle est conduit M. Liégeois et qui fera tomber les alarmes que l'on aurait pu conserver sur le danger des suggestions criminelles. Comme presque toujours, à côté du mal se trouve le remède.

Nous venons de retrouver dans nos manuscrits spirites une très instructive communication signée: Esprit de Vérité, obtenue par notre vénérée sœur, Madame M. George, dans le groupe appelé : « Vincent de Paul et Brunat » à Marseille, en 1875, présidé par son mari.

Nous la mettons sous les yeux de nos lecteurs ; ils jugeront la différence absolue des idées émises dans cette dictée, de cette époque, avec les enseignements donnés actuellement par l'esprit Jean, dans la vie posthume, rédigée par Monsieur Marius George.

GROUPE SPIRITE

VINCENT-DE-PAUL ET BRUNAT

Marseille, 27, rue des Petits-Pères

Communication Spirite. — Méd. Madame George.

Je suis avec tous ceux que l'avenir préoccupe, c'est là mon œuvre, c'est là mon but... La voix du spiritisme, c'est moi... C'est moi qui, déjà, il y a dix-huit siècles, ai proclamé l'impérieuse nécessité de la réincarnation ; seulement l'ouïe et la vue spirituelles n'étaient pas encore assez développées ; il fallait donc me contenter de jeter par ci, par là, quelques semences, qui devaient plus tard germer et grandir. — Chacune de mes existences a vu s'ébaucher une œuvre de nouveau progrès. que le temps ensuite a mûrie ; à chacune d'elles j'ai pu faire faire un pas en avant à cette chère humanité, au progrès de laquelle je me suis voué. — Le privilège qui m'est acccordé, c'est le travail... Par le travail, j'ai acquis la puissance... Est-ce celle de la domination ? — Non. — Mais celle de l'amour, du dévouement et de l'abnégation de moi-même... Au plus je vis, au moins je m'aperçois de mon existence. — L'oubli de moi-même se retrouve dans le progrès universel de tous mes frères attardés... Je sillonne les chemins arides et pierreux, je trace sans cesse la voie qui doit faciliter la marche en avant aux enfants de la Terre ; et ce n'est que quand je jette un regard dans les âges reculés, quand à travers les siècles amoncelés, je compare le passé au présent, quand l'œil de ma pensée pénètre, de période en période, jusqu'au premier degré initial de la création où se retrouve en quelque sorte le développement successif de cette même création en germe, dans son état de premier embrion, cet infime débris de vie éternelle, cette étincelle de feu et de vie qu'une main puissante lança dans l'espace, destinée à grandir, vouée à la perfection perpétuelle renfermant déjà en son sein tous les éléments propres à composer l'ensemble de l'univers entier... Oh ! alors, dis-je, en ces moments de retour sur moi-même, je sens que je vis et que j'ai vécu... Abandonnant, par la pensée, ce chaos obscur, berceau d'un avenir sans fin, sur les ailes du progrès déjà acquis je m'élance, je remonte rapidement la nuit du passé et, parvenu à la période actuelle que nous parcourons ensemble, je ne puis que constater un immense progrès... Et. de nouveau, le front incliné, je m'élève en mon âme, implorant le secours et l'assistance de cette divinité impénétrable d'où découle tout principe de vie et de lumière... Me relevant soudain comme pénétré d'une force plus vive, d'une plus grande lucidité, je me trouve heureux des progrès accomplis ; je sens combien je puis grandir encore et entraîner dans la même voie, à travers les âges futurs, l'humanité et la création entière et de nouveau, m'enveloppant du manteau de la sainte ambition, armé du glaive de la persévérance et de la foi active, de l'invulnérable cuirasse de la charité, je me sens fort d'une force invincible... Ainsi ai-je gravi d'âge en âge l'abime du passé...

Aujourd'hui, par la voix du spiritisme, je fais

appel aux quatre vents de l'univers, essayant de réveiller les énergies endormies. . Hâtons-nous, mes amis, de dissiper les ténèbres envahissantes ; que bientôt resplendisse la vive lumière ; ne demeurez pas stationnaires ; chassez toute vaine futilité, toute fausse ambition ; enveloppez-vous, comme moi, de la seule vraie, de la seule sainte, celle à laquelle mon Père et le vôtre reconnaît ses fidèles et vrais serviteurs... Soyez humbles, vous serez par là grands et puissants... Ce sont les petits et les humbles, disais-je à mes disciples et au peuple, qui hériteront du royaume des cieux .. L'humilité éléve l'âme, elle nous porte à lever la tête et à admirer la grandeur et l'harmonie qui, de partout, rayonnent. C'est dans ce regard, qui est une prière, que nous pouvons mieux apprécier l'infime degré de notre petitesse... Moi-même que vous appelez maître, que vous prenez pour exemple, dont l'image a traversé les siècles : en mon humilité, est ma seule grandeur, en mon activité est ma seule puissance... J'ai prêché les mystères et la vérité d'un Monde à venir, entouré encore, il est vrai, du voile du symbole ; mes paroles simples, mais convaincues, ont révolutionné le Monde, et la pierre que j'ai posée, en toute humilité et simplicité, est devenue la pierre angulaire et fondamentale de l'édifice destiné à contenir tous les progrès futurs... Tout ceci est le fruit de mes labeurs et des labeurs de beaucoup de mes frères qui ont travaillé et souffert avec moi.

Toutefois je suis votre aïeul à tous ; j'existais avant que la terre fût... Selon vous, mes amis, je suis grand, mais si vous saviez combien je me trouve moi-même petit quand je considère l'élévation et la grandeur des Esprits directeurs des mondes supérieurs au nôtre... Combien de ces mondes avancés se balancent au-dessus de nos têtes, nous traçant le sillon de la perfection et ne cessant de nous crier : en avant, en avant. Quand parfois je les visite et que ces intelligences sublimes m'accueillent dans leur milieu éclatant, quelle effusion fraternelle de leur part ! quelle joie pour moi ! mais combien aussi en ces moments heureux, je me pénètre mieux du long chemin que nous avons à parcourir pour arriver au degré qu'ils ont atteint eux-mêmes... Est-ce à dire que j'en rapporte le moindre abattement ? au contraire, une plus vive énergie m'anime et, redoublant d'amour et de travail, je parcours la route par eux tracée en m'efforçant de les suivre toujours et sans cesse... Je sais, du reste, que je ne travaille pas pour l'anéantissement du globe, mais pour sa perfection éternelle ; je sais que tous ces mondes avancés ont pris naissance dans les mêmes infimes conditions que le nôtre ; j'ai cette conviction que rien n'est créé pour la destruction, mais pour le progrès éternel... Non, rien pour la mort, tout pour la vie... La vie ! mot insondable que nul être n'a pu pénétrer encore. . Vie, image de Dieu, indice révélateur de sa toute puissance. C'est lui qui en est la souree fécondante et éternellement jaillissante qui alimente constamment tous les règnes de tous les univers. Une étincelle de ce foyer de vie suffit à propager le feu sacré des créations, à les vivifier, à les embraser, jusqu'à ce qu'elles soient devenues elles-mêmes autant de foyers resplendissants de lumière et de fécondité, entraînant avec elles vers des progrès toujours nouveaux, les mondes enchaînés.

Que ceux qui ont des oreilles qui entendent et des yeux qui voient, que ceux qui possèdent l'intelligence et le raisonnement, étudient, sondent et creusent. Tout, absolument tout, possède en germe la vie éternelle... C'est pour cette seule fin que tout se transforme, se régénère, se perfectionne et grandit et que tout dans la nature est soumis à la loi des incarnations ou évolutions successives. Loin de vous la pensée que la terre un jour sombrera dans la nuit de l'oubli... S'il en était ainsi je voudrais sombrer avec elle pour ne plus renaître jamais ; s'il en était ainsi je voudrais cesser dès ce jour tout travail ; je n'appellerais plus Dieu mon Père ; la vie pour moi ne serait plus la vie, mais le martyre et la mort... Comment pourrais-je me faire à la pensée que cette terre que j'ai vue naître, que j'ai suivie dans l'enfantement laborieux de ses progrès naissants et dans le développement non moins long de ces mêmes progrès ; puisse un jour se refroidir, se désagréger et disparaître... Non Dieu ne serait pas Dieu si les mondes qne son amour créa et crée sans cesse avaient pour but et fin dernière la décrépitude et la mort... La mort c'est le néant, la mort c'est l'impuissance ; Dieu n'engendre que la vie, la vie seule, éternelle dans le travail, dans le progrès et dans la perfection. C'est vers cette destinée lumineuse et sans fin, et non vers le néant et la mort, que gravitent depuis des éternités de siècles, avançant toujours sans revenir deux fois sur place, ces myriades de mondes qui se meuvent dans l'immensité, sans que leur nombre incalculable qui s'accroît tous les jours et l'avancement des plus avancés eux-mêmes, laisse craindre qu'à un moment donné, l'idéal aliment de progrès et de perfection puisse manquer aux uns et l'espace éthéré aux autres... Dans cette ascension perpétuelle des mondes, il en est qui nous suivent, d'autres qui nous précèdent ; parmi ces derniers, et non loin de nous, il en est qui ont atteint un certain degré de perfection relative où toute souffrance physique et morale n'existe déjà plus, où ont disparu également tous les travaux matériels et grossiers, où sont effacées les douleurs de l'enfantement et celles aussi de la mort ; où la nature, calme

et paisible, n'est plus soumise au joug des pertubations atmosphériques et des cataclysmes épouvantables et nécessaires encore à la transformation de notre globe. Là commence déjà à régner le vrai bonheur, sans trouble et sans tribulation.

Comment ces mondes sont-ils parvenus à cet état de parfait bonheur, par rapport à nous; comment leurs conditions physiques elles-mêmes géologiques et climatologiques se pondèrent elles si harmoniquement pendant que les éléments exercent encore parmi nous de si grands ravages. Est-ce privilège d'un Dieu juste et bon? le croire serait le plus grand blasphème. Si toute pensée de privilège doitêtre écartée dans leur présent glorieux, elle doitêtre écartée aussi dans leur passé laborieux et, de conséquence en conséquence il ne coûte nul effort d'admettre que leur avancement plus grand est uniquement dû à leur âge plus avancé, à leur origine plus lointaine, au travail et à l'amélioration successive, collective et solidaire de leurs humanités et des éléments les plus infimes eux-mêmes qui composent leurs règnes inférieurs et à la solidarité fraternelle enfin des groupes stellaires et planétaires eux-mêmes au milieu desquels ces mêmes mondes accomplissent leur marche ascensionnelle.

Là, dis je, régnent la paix, la concorde et la véritable liberté; là, tous participent aux mêmes bienfaits et jouissent des mêmes délices: là, existe la véritable fraternité.... Ils sont tous bons mais non parvenus pourtant au même degré d'avancement et ce n'est que plus haut que le mot égalité peut, en quelque sorte, se confondre et s'unir à ceux de liberté et de fraternité. — Ce n'est que dans ces mondes si haut placés sur l'échelle idéale de la perfection où les esprits sont tellement épurés, leurs facultés intellectuelles tellement développées, qu'ils peuvent à leur gré, non seulement sonder les profondeurs d'un passé vertigineux, mais s'élever à des hauteurs d'une beauté plus idéale encore; au delà desquelles ne cesse de s'agrandir et de resplendir l'horizon éclatant de l'avenir qui se déroule indéfiniment dans le cycle éternel de l'éternelle perfection. — Ne soyons donc pas jaloux mes frères, du bonheur de nos aînés, puisque nous savons que ce bonheur n'est dû qu'à leur seule énergie et à l'aide du temps; mais comme eux cherchons et nous trouverons, travaillons et on nous aidera... Travaillons-nous d'abord nous-mêmes, car le progrès général, le véritable avancement des masses, ne l'oublions pas, n'est dû qu'à l'effort combiné et particulier de chacune des individualités qui les composent; travaillez vous dans les passions qu vous aveuglent et vous dominent encore, apprenez à régner sur elles, à les dompter, au lieu de vous laisser par elles agiter comme la feuille au vent, arrachez enfin de vos cœurs tous ces sentiments inférieurs et bas qui sèment la division et la discorde dans les milieux les mieux unis — l'envie, la haine, la vengeance, la médisance et l'orgueil, chassez, chassez surtout ce ver rongeur de l'égoïsme d'autant plus funeste, d'autant plus dangereux qu'il se dissimule souvent sous les dehors les plus trompeurs...

Je n'ai d'autres armes à vous conseiller pour combattre efficacement ces ennemis intimes et toujours renaissants que ma devise toujours la même: *Aimez-vous les uns les autres...* Et vous verrez que même déjà sur terre, au milieu de vos tribulations toute joie ne vous sera pas ravie; et vous vous ferez peu à peu à l'idée, juste et vraie, que le bonheur est un fruit qui murit dans tous les climats, mais sur l'arbre seul de l'amour et du dévouement. Par là, enfin, vous serez amenés à vous dépouiller de l'ambition de déserter la terre pour un monde meilleur; ce qui est une erreur et une fausse ambition dans l'état d'imperfection morale où vous grouillez encore; du reste l'accès d'un monde épuré vous fût-il permis, qu'il serait pour vous le plus grand supplice; c'est ce que j'ai voulu rendre jadis par la parabole du grand seigneur qui avait invité à ses noces tous ceux qui se trouvaient munis d'une robe nuptiale; or il arriva que l'un des convives s'était mêlé aux autres vêtu de ses anciens lambeaux; le seigneur l'ayant aperçu lui dit: « Mon ami, comment es-tu entré ici dans cet état? » Et il se retira tout confus.... Ainsi, en adviendrait-il à l'habitant d'une terre inférieure qui, n'étant pas complètement dépouillé du limon de l'imperfection voudrait se mêler aux esprits épurés des mondes supérieurs; du reste descendez au fond de ce désir et vous verrez que ce n'est, en vérité, qu'une manifestation, qu'une nouvelle forme de ce même ver rongeur de l'égoïsme; car il est sûr que le jour où vous aurez remporté une victoire complète sur vous-mêmes loin de chercher à vous soustraire au travail de votre humanité et à la loi sainte de solidarité, vous unirez au contraire avec ardeur vos efforts aux miens, retenus captifs, en quelque sorte, non par contrainte, mais volontairement, de tout cœur et de toute âme par seul amour pour vos frères attardés.

En attendant qu'il vous soit donné le bonheur, entre tous enviable, de vous dévouer ainsi pour le bonheur et le salut des autres, je ne me lasse pas de marcher devant vous, le flambeau de justice et de vérité à la main, à votre tour, ne vous lassez pas de me suivre et nous atteindrons, nous aussi, le but qu'ont atteint les mondes heureux qui nous devancent.

La période dans laquelle nous entrons et à la-

quelle le spiritisme attachera son nom, ouvre une voie plus large au progrès et en déchirant le voile épais qui séparait jusqu'à ce jour un monde de l'autre, elle ouvre aussi des horizons plus vastes et agrandit le rayon de la pensée et de l'intelligence. — Sachez, ô Spirites, mes frères apprécier tant de bienfaits. La foi en l'immortalité est déjà une consolation, sans doute, mais quelle consolation plus grande, quelle espérance plus vive répand dans les cœurs la foi unie à la certitude que nul être aimé n'est perdu, que vous les retrouverez tous parfaitement visibles et reconnaissables à vos yeux, car la ressemblance, dont le souvenir reste gravé en nos cœurs est moins celle du cœur que le reflet de l'âme qui animait ce corps et ce reflet, le périsprit le conserve et le perpétue, — Toutefois, ce périsprit qui reflète l'âme rappelle aussi le corps, il est plus ou moins lourd, plus ou moins diaphane, selon l'avancement de l'esprit, comme le corps, il est pourvu d'organes essentiels qu'alimentent des fluides propices; le cœur bat et palpite, le cerveau pense et combine; ainsi pour les autres membres qui tous demeurent les agents de la volonté ou de sentiments intimes. — Chez vous les lois organiques de vos quatre règnes sont admirablement combinées, elles ne cessent pas de l'être ici où elles atteignent même un degré plus avancé de perfection.

Toutes les lois qui président à la manifestation de la vie coporelle ou périspritale, s'unissent et ne forment qu'une chaîne d'union et de solidarité qui va toujours se modifiant, se resserrant jusqu'à ce qu'un accord parfait soit possible et que disparaisse et s'efface peu à peu, dans les âges à venir, la ligne de démarcation elle-même qui sépare aujourd'hui l'humanité pésispritale de l'humanité terrestre. — quel long chemin, allez-vous dire, il nous reste encore à parcourir! C'est vrai, mes amis, et c'est pour cela que je vous redis : « En avant ! » et que celui qui met la main à la charrue ne se retourne pas en arrière... Je suis avec vous jusqu'à la fin, vous ai-je dit souvent. Tout mon être vous appartient ; je me rends à l'appel de chacun de mes frères sincères et cherchant le progrès. J'ai traversé plusieurs existences pénibles au milieu de vous, alors que vous étiez bien moins avancés encore; pourquoi ne viendrais-je pas de nouveau, aujourd'hui, pour vous montrer que je suis toujours ce même esprit qui naquit jadis dans l'obscurité d'une humble et pauvre famille, toujours docile et soumis mais énergique et ardent pour la défense de la justice. — Aujourd'hui comme alors, je suis toujours prêt à me réjouir avec ceux qui se réjouissent en Dieu et l'espérance du progrès. Je visite l'humble chaumière où je porte des consolations; je visite les palais et je frappe les consciences; je console et encourage les martyrs; je visite les prisons où je porte le repentir et le pardon... Je bénis ceux qui m'aiment, ceux qui me méprisent, ceux qui m'oublient. Enfin je te bénis, toi qui écris; je bénis ceux qui liront ces lignes; je vous donne, à tous ma paix et vous salue au nom de mon Dieu et votre Dieu, de mon Père et votre Père.

ESPRIT DE VÉRITÉ.

LYDIE
OU
LA RÉSURRECTION

(*Suite.*)

Nous étions partis de Vevey dans l'après-midi d'une belle journée de printemps, pour aller visiter, à défaut des bosquets de Clarens qui n'ont pas existé, et dont je ne me soucie guère, le château de Chillon dont je ne me soucie pas du tout. Les voyageurs s'imaginent mal à propos qu'il est bon de voir ce que d'autres voyageurs sont venus voir avant eux, et c'est presque toujours ce qui ne mérite pas d'être vu.

Nous cheminions côte à côte sous les ombrages de la route, sans presser le pas de nos chevaux, quand Lugon rompit le silence pour se parler tout haut à lui-même :

« Voila la maison de George, dit-il, mais Lydie « n'y est plus. La pauvre créature a profité du « beau temps pour aller composer à George un « bouquet de fleurs sauvages, dans ce méchant coin « de terre qu'elle appelle son jardin. »

Nous passions, en effet, au même instant, devant une jolie maison blanche, fermée par une porte et des volets verts, et dont tout l'aspect faisait naître une idée agréable de calme, d'aisance et de propreté.

— La maison de George, repris-je aussitôt, et qu'est-ce donc que George ?

— Oh! George! répondit le petit Lugon, c'est le mari de Lydie.

— Fort bien, mais ne puis-je savoir ce que c'est que Lydie ?

— Lydie. répliqua froidement Lugon, soit qu'il ne prît pas garde à la monotonie de ce cercle vicieux, soit qu'il eût quelque secrète envie d'exciter ma curiosité, Lydie, monsieur, c'est la femme de George.

— A la bonne heure! m'écriai-je en contraignant mon impatience; mais Lydie et George, une fois pour toutes, n'apprendrai-je pas ce qu'ils

sont, et sous quel rapport ils ont le bonheur de vous intéresser ?

— Lydie et George, reprit-il en rapprochant sa monture de la mienne, et en appuyant familièrement sa main sur l'arçon de ma selle, c'est une histoire.

— Va pour une histoire, car je n'ai rien de mieux à faire que l'entendre raconter.

Et nous mîmes nos chevaux au pas.

Le petit Lugon se recueillit alors un moment ; il passa lentement ses doigts sur son front, comme pour rétablir l'ordre de ses souvenirs, releva ensuite sa tête avec assurance, et commença ainsi :

« George et Lydie étaient donc mari et femme, comme vous savez, et on n'avait jamais vu de couple mieux assorti en toutes choses, car il n'y avait rien de plus beau que George, si ce n'est Lydie, et il n'y avait rien de meilleur que Lydie, si ce n'est George. On suppose qu'ils n'étaient pas bien munis d'argent quand il arrivèrent dans le pays, il y a quatre ou cinq ans, car ils allèrent loger chez la mère Zurich, qui occupait alors une pauvre chaumière de la côte, au-dessus de ces vignes ; et je pourrais vous la montrer encore, si le petit verger qui la borde n'était pas devenu si touffu maintenant ; mais cela serait inutile, puisqu'elle l'a donnée à un de ses voisins qui était plus pauvre qu'elle. C'est une bien digne femme ! Peu de jours après George descendit au rivage et se mit au service des bateliers et des pêcheurs. Comme il était vigoureux, adroit, sobre, cordial et avenant, il eut bientôt plus à faire à lui seul que tous les rameurs du lac : mais il n'abusa pas de ses avantages, et on a su depuis que lorsqu'un de ses compagnons avait fait une mauvaise journée, George ne manquait jamais de lui faire part de ses bénéfices, en sorte que tout le monde l'aimait à cause de sa générosité ; et, ce qui est bien rare, plus il augmentait sa petite fortune, moins il avait de jaloux. C'est peut-être même la seule fois que cela soit arrivé. Vous comprenez qu'il eut bientôt un bateau et des filets à lui, et c'est dans ce temps-là que, pour se mettre mieux à la portée du lac, il acheta la jolie petite maison que je vous ai montrée tout à l'heure. Il est vrai qu'elle n'était pas chère alors, et que c'est à force d'économies qu'il l'a embellie d'année en année. Ce qui le détermina surtout à quitter son méchant réduit, ce fut la mort d'un enfant qu'il avait perdu là-haut, sa femme ne pouvant plus vivre dans un endroit qui lui rappelait à chaque instant sa douleur ; mais ils emmenèrent la mère Zurich avec eux. Elle avait soigné l'enfant, la mère Zurich, elle l'avait aimé ; Lydie la regardait souvent en pleurant, et elles pleuraient ensemble. Quant à Lydie, on ne la voyait guère que le dimanche, quand elle allait entendre la messe à la chapelle catholique, ou les jours de bonne fête, qu'elle traversait le lac pour aller faire ses dévotions à saint Gengoux. Voilà, monsieur, ce que c'étaient que George et que Lydie. »

— Je vous remercie, Lugon, dis-je en faisant un mouvement pour pousser mon cheval au trot ; la bénédiction de Dieu ne saurait descendre sur une plus honnête maison. Mais ce n'est pas là une histoire ?

— Dieu est grand, reprit Lugon. Ce n'est pas l'histoire entière.

Je serrai la bride, et j'attendis.

« Comme George n'était pas du pays, continua Lugon, on s'informait volontiers du lieu d'où il pouvait être venu, et on se racontait les uns aux autres ce qu'on apprenait des étrangers ; car monsieur n'ignore pas qu'il n'y a aucune contrée au monde qui soit plus parcourue des voyageurs que le canton de Vaud. George était né d'une famille honnête, et cependant très riche, dans un port de mer de France. Je ne me rappelle pas si c'était Strasbourg ou Perpignan ; mais je suis sûr que ce devait être du côté de l'Angleterre. Son père était armateur de vaisseaux pour le commerce, et associé dans ses entreprises avec le père de Lydie, ce qui fait qu'ils étaient convenus depuis longtemps de marier les jeunes gens quand ils auraient l'âge. Les pauvres enfants s'aimaient tendrement, et leurs fortunes étaient si parfaitement égales, qu'il n'y avait pas un mot à redire sur la convenance. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Une tempête, une banqueroute, un pirate enleva tout. Les deux amis moururent de chagrin à peu de jours l'un de l'autre, et les amants restèrent si tristes, si pauvres et si abandonnés qu'il ne fut plus question de leurs fiançailles. George, qu'on avait élevé pour un métier inutile, comme celui d'auteur ou d'avocat, se sentit de l'âme et du courage. Il alla travailler sur le port, et il gagna bravement sa vie à porter des fardeaux comme un simple homme du peuple, parce qu'il était fort, ainsi que je vous l'ai déjà dit, et parce qu'il n'était pas fier. Ses anciens camarades d'études le prirent en dédain ; mais il se souciait bien d'eux !

« Un jour qu'il s'occupait du déchargement d'un vaisseau, et qu'il demandait où l'on devait porter les ballots, on lui donna l'ancienne adresse de son père. C'était le seul bâtiment de l'armateur qui eût échappé à l'accident où avaient péri tous les autres.

(À suivre).

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. brevété, 24, rue Chauchat

...ANNÉE. — N° 20. **20 centimes le Numéro.** (2e QUINZAINE) OCTOBRE 1888.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

Horizons nouveaux

I

Animisme et Matérialisme.

Isolée au milieu de l'univers, ignorant toutes choses et désirant les toutes savoir, l'Humanité poursuit depuis longtemps ce double problème : se connaître elle-même et connaître l'univers dans ses grandes lignes. Et nous lui rendrons cette justice, qu'elle a de bonne heure su remarquer l'intime parenté qui existe entre l'homme et l'univers, entre le microcosme fait à l'image du macrocosme, comme le fragment clivé d'un cristal reproduit la figure de celui-ci. Dès lors, la logique même des choses devait conduire la pensée humaine à concilier ses hypothèses relatives au Tout, avec celles qui concernaient la partie.

L'une des idées les plus simples qui durent venir à l'humanité lorsqu'elle commença à se contempler elle-même, fut celle de la dualité de l'individu, de sa séparation en deux principes : l'*âme* et le *corps* ; l'une matérielle, l'autre immatérielle ; l'une visible, l'autre invisible, l'une active, l'autre passive.

Quant à l'idée de la survivance de l'âme au corps, elle dut naître apparemment de la remarque faite au moment de la mort, qu'on assistait bien à l'anéantissement du corps, mais non à celui de l'âme ; peut-être aussi, certaines apparitions, soit dans la veille, soit dans les songes, furent-elles interprétées par ceux qui les voyaient, comme des preuves d'une existence autre que celle de la terre.

C'est sur ce primitf système que se modelèrent en le perfectionnant les systèmes de ceux qui, regardant plus au fond des choses, remarquèrent d'autres unités concourant à l'unité de l'individualité humaine. Ce fut d'abord la séparation d'un troisième principe, la *force vitale* ; puis de la *conscience,* et de tant d'autres centres d'action qui paraissent indépendants de l'âme proprement dite, jusqu'au *moi inconscient* que les études modernes sur la double vue et sur le magnétisme ont révélé.

A cette façon d'envisager l'individualité humaine, correspondit nécessairement la subdivision de la nature en deux principes Dieu: et le Monde. Plus tard, afin de correspondre aux trois principes, nous trouvons *Dieu*, la *force* et la *matière* ; et comme l'âme s'est peu à peu vue décomposée en différents principes, de même des subdivisions ont été découvertes dans les trois principes de l'univers.

Cependant, plus l'observation humaine devenait méticuleuse et approfondie et plus l'attention devait être attirée par certaines particularités. Un fait, entre autres, frappa de bonne heure les penseurs, ce fut le lien intime qui existe entre la matière et la force ; et, comme ils virent ou crurent voir la première sans la seconde, mais jamais la seconde sans la première, ils conclurent à ceci : que la force n'existait point par elle-même, mais était une propriété de la matière. Passant de là dans le

domaine de l'être humain, l'analogie amenait à **conclure que l'âme, loin d'être une réalité, n'était qu'une propriété du corps.**

Le matérialisme était né.

A ce système se ramènent tous les systèmes matérialistes, incarnicistes ou organicistes et nous nous trouvons donc en présence de deux grands systèmes auxquels se rapportent tous les autres, l'un qui fait de l'âme et du corps, de la force et de matière, des entités indépendantes, l'autre, qui rend l'âme tributaire du corps et la force esclave de la matière, ce que nous pourrons représenter sommairement de la façon suivante :

Animisme

L'HOMME OU MICROCOSME		LE MONDE OU MACROCOSME	
	Deux principes : l'*âme* et le *corps*. Ces deux principes sont indépendants et d'essence différente. L'*âme* et le *corps* peuvent exister l'un sans l'autre ; mais lorsqu'ils existent simultanément l'*âme* régit le *corps*. A la rupture de cette association, le *corps* reste dans l'universelle matière, l'âme continue à vivre individuellement.		Deux principes : la *force* et la *matière*. Ces deux principes sont indépendants et d'essence différente. La *force* et la *matière* peuvent exister l'une sans l'autre ; mais lorsqu'elles sont réunies la *force* domine la *matière*. Lorsque la *force* abandonne la *matière*, cette dernière reste dans le grand tout, la *force* indivisible continue son existence propre.

Matérialisme

L'HOMME OU MICROCOSME		LE MONDE OU MACROCOSME	
	Un seul principe : le *corps*, dont l'*âme* est une simple propriété. Par conséquent, l'*âme* ne saurait exister sans le *corps* et elle est régie par lui. Au moment de la décomposition du *corps*, l'*âme* n'étant qu'un effet, cesse naturellement d'exister avec la cause qui l'a produite.		Un seul principe : la *matière*, dont la *force* est une simple propriété. Par conséquent, la *force* ne saurait exister sans la *matière* et cette dernière la régit. Au moment où la *matière*, pour une cause ou pour une autre, cesse de produire la *force*, celle-ci tarit nécessairement.

Antagonistes perpétuels, ces deux systèmes devaient nécessairement lutter et s'opposer, jusqu'au jour où, de leurs vérités respectives, naîtrait une synthèse accordant l'Animisme et le Matérialisme en un système nouveau.

II

Le Dynamisme

Au milieu des remous d'hypothèses contradictoires qui constituent tout le bagage de la science, lorsque, abandonnant le terrain des faits, elle entreprend de pénétrer dans le domaine des causes, une idée a paru prendre de jour en jour une consistance plus grande : c'est que nous ne savons pas ce qu'est cette matière sur laquelle le *matérialisme* a tablé avec tant d'assurance ; c'est que la séparation si nettement marquée par l'*animisme* entre la force et la matière, n'existe pas réellement dans la nature ; c'est que les découvertes récentes ont démontré que les éléments n'étaient pas des éléments, qu'il n'y avait pas à proprement [illegible] **corps simples. En un mot, le désarroi** [illegible] **plet s'est emparé** des séculaires classifi[illegible] **rières** que l'homme **avait** élevées au[illegible] **ses, et,** en voyant tout ce qui est franchi[illegible] ment ces barrières, la science a entrevu [illegible] devait se résumer en Un, qu'il ne devait y [illegible] **qu'une cause, contenant tous les effets.**

Devons-nous donc, avec les matérialistes, [illegible]clure à la confusion entre la force et la [illegible], puisque l'hypothèse animiste semble devoir [illegible] écartée ? Oui et non. Car ce qui suit va vous en fournir la preuve.

Voici un corps, une balle de plomb, vous la [illegible] dans votre main ; ce corps est pesant, il a une forme, il a une couleur, il occupe une quantité déterminée d'espace.

Et de quoi ce corps est-il donc composé ? De molécules.

Et chaque molécule ? D'atomes.

Et l'atome lui-même ? Ici la chimie nous répond que l'atome n'est pas composé, qu'il est simple, qu'il est l'unité primitive ; mais elle a soin d'ajouter que ce n'est qu'une hypothèse servant à expliquer les lois des combinaisons chimiques. Hypothèse, en effet ; car la pensée, ne pouvant s'arrêter à une quantité indivisible, va bien au-delà de l'atome et conçoit parfaitement que d'une quantité quelconque on puisse et doive prendre la moitié, puis la moitié de la moitié, et toujours ainsi *jusqu'à l'infini.*

Or, quel est le résultat de la division d'un nombre, quel qu'il soit, par l'infini ? C'est zéro.

$$\frac{x}{\infty} = 0$$

Dès lors, chacune des parties composant ce corps pesant, visible, palpable, possédant des dimensions, chacune de ces parties n'a aucun poids, aucune couleur, aucune forme, aucune dimension ! Cette quantité est le résultat d'une addition de zéros, cette matière est une agglomération de néant, cette entité est l'association d'un nombre infini de non-entités !!!

Pour ne pas avoir dit une absurdité, il faut donc que ce néant, que ce zéro, que cette non-entité ne soient que relatifs ; il faut qne ces ultimes particules ne soient nulles qu'au point de vue de la matière et qu'elles soient quelque chose sous un autre point de vue, qui sera nécessairement celui de la force. A la base de la matière, nous trouvons donc la force, et, lorsque nous la décomposons, elle disparaît et s'évanouit, et laisse la seule force régner en absolue souveraineté (1).

(1) Voir Flammarion, « Rêves étoilés ».

Mais un autre ordre d'idées vient encore à l'appui de cette conception nouvelle des choses : c'est la gradation même des états de ce que nous appelons la matière. Ne voyons-nous pas, en effet, l'inertie solide suivi d'un état où la matière, plus [illegible], laisse plus de place à la force; puis, du liquide au gaz et du gaz à l'état radiant, ne voyons-nous pas se succéder progressivement cette même décroissance de la matière et cette même accroissance de la force ? (1) Si donc la force augmente lorsque la matière diminue, nous devons nécessairement conclure que le moment où la matière sera réduite au zéro absolu, marquera le point maximum de la force, et que par conséquent la matière n'a aucune existence réelle, qu'elle n'est qu'un aspect, qu'une concentration de la force, puisque la force, une fois retirée, il n'en reste rien.

Toutes ces apparences qui nous entourent ne sont donc rien que de la force momentanément entretenue sous l'aspect matériel; ces longs ponts suspendus jetés sur le fleuve, ces séculaires blocs de granit que nous livre la mystérieuse Egypte, cette tour formidable qui se dresse, nouvelle Babel, au cœur de Paris, tout cela n'est que l'amoncellement d'impalpables atomes qui ne se touchent même pas, tout cela n'est que de la force et rien que de la force.

Mais alors... ce corps humain que l'animiste considère comme une réalité, jointe à une autre réalité, l'âme, et que le matérialiste admet comme la seule réalité, ce corps n'existerait donc pas? Non, ce corps n'est qu'une accumulation de force, et, dans le cas présent, la force prend le nom d'âme. Cette âme seule existe réellement: pendant ses périodes de lassitude, de sommeil, elle revêt cette forme dont elle se libère par la mort, qui devient ainsi un simple changement de la forme sensible (2). Et aux deux anciens systèmes, nous opposerons le système nouveau, que, pour plus de clarté, nous résumerons en un tableau, comme nous avons fait pour les deux autres.

Dynamisme

[illegible]	Un seul principe : l'*âme*, dont le *corps* est un aspect momentané. Par conséquent, le *corps* ne saurait exister sans l'*âme*, dont il fait partie intégrante. A la mort, l'*âme* ayant reconquis son activité se dégage du *corps* qui, simple aspect de celle-ci, disparaîtrait, mais l'*âme* est éternelle et passe par les perpétuelles alternatives d'activité et de repos ou de désincarnation et d'incarnation.	LE MONDE OU MACROCOSME	Un seul principe : la *force*, dont la *matière* est un aspect momentané. Par conséquent, la *matière* ne saurait exister sans la *force* dont elle fait partie intégrante. Si la *force* abandonnait totalement la *matière*, celle-ci, simple aspect de celle-là, se réduirait à néant, mais la *force* est indestructible et passe par les perpétuelles alternatives d'activité et de repos ou de visibilité et d'invisibilité.

(1) Voir Crookes, le « Quatrième état de la matière », et le récent discours sur les états négatifs de la matière.
(2) Voir Hellenbach, « *Tod und Geburt*. »

Nous avons donc ici, une preuve nouvelle de l'immortalité de l'âme, basée sur des démonstrations rigoureusement scientifiques et, de plus, la fusion des deux anciens systèmes en un seul contenant les principes fondamentaux de l'un ou de l'autre. L'unité la plus parfaite est donc constatée dans l'univers. D'une part, l'Ame, seul principe personnel du microcosme, revêt avec le secours de la *force vitale* un aspect momentané qui est *le corps*; de l'autre, Dieu, seul principe personnel du macrocosme, revêt avec le secours de la *force universelle* un aspect momentané qui est le *monde*. L'unité de la matière, soupçonnée depuis si longtemps, est démontrée par l'unité de la force qui lui sert de base et les lois de l'univers tendent à se réunir finalement en une seule loi, expression invariable de la volonté divine et dont les déviations sont les résultantes de cette volonté avec les volontés individuelles des âmes.

E. de Reyle.

COMMENT ALLAN-KARDEC
fut amené à s'occuper de spiritisme

Bonjour, mon cher Rivail, comment allez-vous ? (1)

Très bien; et vous, mon vieil ami Carlotti ? (2)

Carl. — Je suis d'autant plus enchanté de vous rencontrer que je me proposai d'aller vous voir pour vous entretenir d'un phénomène nouveau qui passionne tout Paris; je veux parler de la danse des tables. Connaissez-vous cela ?

Al. K. — J'ai lu dans les journaux quelque chose d'analogue sur l'art de faire tourner les chapeaux. Je crois que c'est un gros canard américain qui s'est abattu sur Paris et que le ridicule tuera infailliblement... Comment voulez-vous que j'aie pu prendre cette farce au sérieux ?

Carl. — Eh bien, mon cher, détrompez-vous. La danse des tables, des chapeaux, n'est pas plus une mystification qu'une utopie. Je vous affirme en avoir vu tourner presque tous les jours, depuis quelque temps; elles parlent même avec *intelligence* et nous révèlent des choses bien bizarres et bien curieuses. Je dis nous, car nous sommes bon nombre d'amis qui suivons cette étude avec inté-

(1) Hippolyte Denizard Rivail, dit Allan-Kardec, était un grammairien distingué, qui a produit plusieurs ouvrages. Il est aussi l'auteur d'un traité d'arithmétique.

(2) M. Carlotti, linguiste distingué, lauréat de l'Institut, pour son exposé de « la Langue universelle », est mort à Lyon. Il était d'origine italienne.

rêt. Je vous engage, mon cher Rivail, à vous joindre à nous ; quelque chose me dit que ça vous intéressera. N'êtes-vous pas un disciple de Mesmer, un ami du baron du Potet, qui sait si vous ne trouverez pas les rapports qui lient la danse des tables aux lois magnétiques que vous connaissez ? Personne n'est plus capable que vous, si vous le voulez, à tenter cette découverte ?

AL. K. — Vous parlez d'or, mon cher ami ; il peut se faire qu'il y ait là un sujet d'étude pour vous, puisque, comme l'a dit Broussais, rien n'est plus brutal qu'un fait bien défini. Je ne doute pas de votre bonne foi encore moins de votre discernement ; mais ce dont vous me parlez renverse tellement toute mes théories, mes connaissances, les tendances de mon esprit aux choses positives que nouveau saint Thomas, je ne croirai qu'après avoir vu et bien vu !

Mais, pour vous donner une marque de mon estime, pour vous et pour votre caractère, j'accepte votre invitation, tout en faisant, dès maintenant, toutes mes réserves.

Ainsi causaient les deux amis à leur rencontre rue Montmartre, en l'an de grâce 1855 ; puis, bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent en causant vers les grands boulevards. Le vieux professeur mit alors son néophite au courant des études qui le charmaient.

Il lui raconta succintement comment Mlle Fox, le médecin américain, fut amenée à se mettre en rapport, par des coups frappés dans son appartement, avec les esprits. Je suis certain, mon cher Rivail, qu'avec votre érudition, votre talent d'observation et d'analyse, votre jugement, vous pourrez nous aider à déchiffrer cette énigme ?

Un rendez-vous fut pris par les deux amis.

....

..... Quelques jours plus tard, M. Rivail fut présenté au petit cénacle de la rue Sainte-Appolline ; c'est là où se tenait un cercle d'amis et où l'on étudiait en effet le phénomène des tables tournantes. Cette maison hospitalière était tenue par deux bonnes dames déjà d'un certain âge, qui s'appelaient Mmes Baudin. Elles étaient originaires de la Franche-Comté. Toutes deux étaient d'excellents médiums-typtologues, sujets assez rares à cette époque.

Une autre réunion de chercheurs se tenait aussi rue Ticquetone : elle était elle-même très fréquentée. C'est là où M. Rivail rencontra M. Sardou père et M. Victorien Sardou fils. On dit même que ce sont ces messieurs qui introduisirent Hippolyte Rivail chez Mlle Japhet, qui étai· la pythonisse du lieu. Cette demoiselle était aussi excellent sujet somnambulique. On peut donc dire que c'est par l'intermédiaire de ces médiums et de M. [illegible] qu'Allan-Kardec a été convaincu de la [illegible] monde des esprits et que s'opéra sa conversion.

Ecoutons ce que dit l'éditeur, dans la 1re édition du livre des Esprits qui parut en 1857 chez Dentu, au Palais-Royal. Dans ce volume les demandes [illegible] les réponses sont en regard l'une de l'autre, [illegible] forme de dialogue : (1).

Allan Kardec a longtemps été incrédule [illegible] qui touche les communications spirites, il a dû [illegible] der à l'évidence des faits avant d'écrire le Livre des Esprits. Il avait, sur un grand nombre de points importants, des opinions diamétralement opposées à celles qui y sont exprimées et il n'a modifié ses convictions que d'après l'enseignement des esprits. Cet enseignement lui a été donné par l'intermédiaire de plusieurs médiums écrivains et parlants, différant complétement entre eux de caractère, et dont les connaissances sur beaucoup de questions ne leur permettaient pas d'avoir une opinion préconçue ; malgré cela, il y a toujours eu identité parfaite dans la théorie qu'ils ont transmise et souvent l'un a complété, à plusieurs mois d'intervalle, la pensée exprimée par l'autre. Mais ce par quoi l'auteur a dû exercer une influence réelle, c'est par le désir de s'éclairer, par l'ordre et la suite méthodique qu'il a mis dans son travail, ce qui a permis aux esprits de lui donner un enseignement complet et régulier comme le ferait un professeur enseignant une science en suivant l'enchaînement des idées. Ce sont, en effet, de véritables leçons que les esprits lui ont données pendant près de deux ans, lui assignant eux-mêmes les jours et les heures des entretiens. C'est surtout dans les communications [illegible] et suivies que se révèlent avec évidence l'intelligence de la puissance occulte qui se manifeste, son individualité, sa supériorité ou son infériorité.

Plusieurs esprits ont concouru simultanément à ces instructions auxquelles tous assistaient, prenant tour à tour la parole et l'un d'eux parlant au nom de tous. Parmi ceux qui ont animé des personnages connus, nous citerons Saint-Louis, Jean l'Evangéliste, Socrate, Fénelon, Vincent de Paul, Hannemann, Franklin, Swedemborg, Napoléon Ier [illegible] d'autres habitent les sphères les plus élevées. On conçoit que d'une telle réunion il ne pouvait [illegible] que des paroles graves et empreintes de sagesse.

Quelques personnes ont prétendu qu'Allan Kardec s'est approprié indélicatement les notes [illegible] dans les différents groupes où se manifestaient les Esprits qui collaboraient à un traité spirite [illegible]

(1) Voir notes de la 1re édition du Livre des Esprits, page 170.

sophique pour s'en donner la parenté exclusive ; on n'a qu'à lire la note ci-contre, et l'on sera édifié immédiatement sur leur bonne foi. On verra que jamais Allan Kardec n'a eu la prétention ni l'orgueil de s'attribuer la conception du Livre des Esprits (1).

Voici les termes dans lesquels les Esprits ont donné par écrit, et par l'intermédiaire de plusieurs médiums, la mission d'écrire ce Livre :

« Occupe-toi avec zèle et persévérance du travail « que tu as entrepris avec notre concours ; ce travail « est aussi le nôtre. Nous le reverrons ensemble « afin qu'il ne renferme rien qui ne soit l'expres« sion de notre pensée et de la vérité ; mais sur« tout quand l'œuvre sera terminée. *Rappelle-toi « que nous t'ordonnons de l'imprimer et de le pro« pager.* C'est une chose d'utilité universelle. Tu « as bien compris ta mission ; nous sommes con« tents de toi, continue et nous ne te quitterons « jamais. Crois en Dieu et marche avec confiance. « Nous serons avec toi toutes les fois que tu nous « le demanderas et tu seras à nos ordres chaque fois « que nous t'appellerons ; car ce n'est là qu'une « partie de la mission qui t'est confiée et qui t'a « déjà été révélée par l'un de nous. Dans le nombre « des enseignements qui te sont donnés, il en est « que tu dois garder pour toi seul jusqu'à nouvel « ordre ; nous t'indiquerons quand le moment de « les publier sera venu ; en attendant médite-les, « afin d'être prêt quand nous te le dirons.

« Tu mettras en tête du livre le cep de vigne « que nous t'avons dessiné, parce qu'il est l'emblème « du travail du créateur. Tous les principes maté« riels (2) qui peuvent le mieux représenter le corps « et l'esprit s'y trouvent réunis ; le corps c'est le « cep ; l'âme c'est le grain ; l'esprit c'est la liqueur. « C'est l'homme qui quintessencie l'esprit, et tu « sais que ce n'est que par le travail du corps que « l'esprit acquiert des connaissances.

« Ne te laisse pas décourager par la critique. Tu « trouveras des contradicteurs acharnés, surtout « parmi les gens intéressés aux abus.

« *Tu en trouveras même parmi les esprits*, car « ceux qui ne sont pas complétement dématéria« lisés cherchent souvent à semer le doute *par ma« lice ou par ignorance* ; mais va toujours, nous « serons là pour te soutenir et le temps est proche « où la vérité éclatera de toutes parts.

« La vanité de certains hommes qui croient tout « savoir et veulent tout expliquer à leur manière, « fera naître des opinions dissidentes ; mais tous « ceux qui auront en vue le grand principe de Jésus « se confondront dans le même sentiment de l'amour « du bien et s'uniront par un lien fraternel qui em« brassera le monde entier ; ils laisseront de côté « les misérables disputes de mots pour ne s'occu« per que des choses essentielles, et la doctrine sera « toujours la même quant au fond pour tous ceux « qui recevront les communications des esprits su« périeurs.

« Les principes contenus dans ce livre résultent, « soit des réponses faites par les Esprits aux ques« tions directes qui leur ont été posées, soient des « instructions données par eux spontanément sur « les matières qu'il renferme. Le tout a été coor« donné de manière à présenter un ensemble régu« lier et méthodique, et n'a été livré à la publication « qu'après avoir été soigneusement revu à plusieurs « reprises et *corrigés par les Esprits* eux-mêmes. « Bien que le sujet traité dans chaque colonne soit « le même, elles renferment souvent l'une et l'autre « des pensées spéciales qui, lorsqu'elles ne sont pas le « résultat des questions directes, n'en sont pas moins « le produit des instructions données par les esprits, « car il n'en est aucune qui ne soit l'expression de « leur pensée. »

Ajoutons encore un détail que nous tenons de l'auteur même. Voici de quelle manière on lui indiqua le pseudonyme dont il devait signer ses écrits :

« Tu prendras le nom de : Allan Kardec, que « nous te donnons. Ne crains rien à ce sujet, il est « le tien, tu l'as déjà porté très dignement dans une « incarnation précédente, lorsque tu habitais la « vieille Armorique ».

M. Hippolite Denizard Rivail habitait en 1855, rue des Martyrs. C'est là où il élabora ses premiers travaux littéraires. Il tint pendant quelque temps ses réunions au Palais-Royal ; puis au passage Ste-Anne où il mourût en 1869, au moment même où il transportait, la société spirite de Paris, rue de Lille. M. Bitard était alors son secrétaire.

Nous avons cité le nom célèbre de M. Victorien Sardou qui à cette époque, déjà ancienne, fréquentait le groupe de Mlle Japhet ce qui ne l'a pas rendu toqué n'est-ce pas, (quoi qu'on prétende que tous les spirites sont fous), puisque çà ne lui a pas empêché de cueillir de nos jours les palmes académiques. Voici une petite anecdote qui lui est personnelle.

Un soir chez Mlle Japhet, il lui fut révélé qu'il avait à ses côtés des génies familiers.

D. Peut-on les connaître ? R. Oui, et Bernard de Palissy frappa son nom par la table et dicta : « prends du papier, arme-toi d'un crayon, je te ferai immédiatement dessiner. » Le jeune littérateur ne se fit pas prier.

(1) 1re édition du Livre des Esprits, page 30.
(2) Le cep de vigne, c'est le fac simile de celui qui a été dessiné par les Esprits.

Bernard de Palissy s'emparant spontanément de sa main, lui fit tracer de superbes arabesques, des bonshommes fort bien venus et mille choses fantastisques. C'est le même esprit qui lui fit plus tard graver médianimiquement au burin, la plaquette en cuivre représentant des habitations d'une autre planète (1). Mais ce qui détermina la confiance de M. V. Sardou au monde des invisibles, c'est lorsqu'il apprit que l'esprit de l'illustre Beaumarchais se révélait comme un de ses inspirateurs. Le médium ignorait complètement que le jeune auteur s'était beaucoup occupé des œuvres du maître.

Et comme un de ses amis lui dit : Mon cher Sardou, on prétend que l'esprit de Beaumarchais t'inspire ?

V. Sardou lui confirma le fait en lui disant que la première pièce qu'il a faite pour être jouée au théâtre Déjazet était intitulée :

« Les premières armes de Figaro ».

Ce qui fit dire à un critique d'art en parlant de cette pièce : « Si Beaumarchais revenait ici-bas « incognito, et qu'il lise l'affiche du théâtre il « dirait : « Quel est donc l'audacieux qui a osé « prendre ce titre ?

« Et s'il lisait la pièce entière, ajoutait le critique « Beaumarchais pourrait s'écrier : « J'ai donc écrit « cela pendant mon sommeil !

« C'est mon style, mais je ne me rappelle de rien....»

Et pour en revenir à notre cher Maître a nous, nous ne pouvons que bénir son heureuse rencontre avec M. Carlotti, dont les suites auront une si grande influence sur l'évolution morale de l'esprit et ses progrès.

Fata Deorum ! !

A. Delanne.

UN SOLDAT SOMNAMBULE

Dans notre numéro de la deuxième quinzaine de septembre, nous publiions sous ce titre : Une relation de faits de clairvoyance, arrivé à Saintes. Ce récit était emprunté à l'*Estafette*, et c'est par erreur typographique que l'origine n'en était pas mentionnée dans notre reproduction.

Depuis lors, l'*Estafette* annonce que les faits relatés sont bien réels, mais fortement exagérés.

Dont acte.

(1) Ce dessin parut dans la Revue Spirite 1858 (voir) avec une lettre de l'auteur adressée à All. K. dans laquelle V. Sardou reconnait avoir fait ce travail avec l'aide des Esprits. (La maison de Mozart sur le monde Jupiter).

Ressemblance

J'eus un père très doux, il dort sous une pierre,
J'eus un enfant très rose, il dort dans ce lit-là.
« Mon fils ! » murmura l'un à son heure dernière,
« Papa ! » bégaya l'autre aussitôt qu'il parla.

Mon âme, en y pensant, est heureuse et chagrine,
Quand il dormait encore au cher lit que voici,
Mon père doux joignait les mains sur sa poitrine,
Mon fils rose, en dormant, joint les siennes ainsi !

Mon fils n'a jamais vu mon père dans ce monde;
L'un descendait des cieux quand l'autre y retournait,
Mais leurs âmes ont dû se voir une seconde,
Dans un nuage doux et rose qui planait.

Et dans cette rencontre — ô nature ! ô mystère ! —
Un peu de l'aieul mort dût rester sur l'enfant,
Pour qu'en voyant mon fils, moi, je pense à mon père,
Et qu'à la fois, je pleure et sourie en rêvant.

Jean Rameau.
La Chanson des Etoiles.

PAUVRE PETIT CHIEN

J'ai été, ces jours-ci, témoin d'un acte de brutalité qui m'a profondément attristé. J'en ai le cœur tout gonflé. Il me semble qu'en retraçant les détails de cette scène, cela me soulagera. Je me plais parfois dans la tristesse.

J'étais chez un négociant qui m'avait donné rendez-vous pour une affaire. Je l'attendais dans son cabinet, en compagnie d'un jeune petit chien à la mine éveillée, qui vint m'agacer sans façon. J'aime les chiens. Celui-ci avait l'air aimable. Je lui procurai volontiers les caresses qu'il paraissait rechercher, m'intéressant à tous ses mouvements, scrutant son œil brillant d'intelligence, cherchant à lire dans cette pensée.

L'arrivée du maître suspendit mes réflexions.

Pendant que nous causions, l'insouciant animal mordillait gaiement un paillasson placé sous une table. Le maître s'en aperçut. Ne trouvant pas de son goût le jeu du chien, il interrompit brusquement notre conversation et s'adressant à l'animal :

— Attends un peu, dit-il, je vais te donner une correction, pour t'apprendre à déchirer mon tapis neuf.

Il regarda autour de lui, s'empara d'une petite baguette qui se trouvait à sa portée, chercha l'ani-

mal qui s'était blotti dans un coin et qui se courbait docilement, tremblant d'avance sous le coup qu'il prévoyait, s'en approcha, leva sur lui sa baguette et l'en cingla si bien que l'animal fut étourdi du premier coup. Pas un cri ne lui échappa.

Cependant, la colère du maître n'étant pas apaisée, les coups continuèrent fréquents et violents sur ce corps qui ne bougeait plus.

Alors, la brute, qui était l'homme, dit simplement :

— Je crois que j'ai tué mon chien. Ah ! la pauvre bête ! J'ai frappé trop fort.

Mais cela fut prononcé d'un ton sec, sans aucune émotion. On voyait que cet homme ne sentait ni par le cœur ni par l'âme.

Le corps de la pauvre petite bête se gonfla, ses dents se serrèrent, les yeux restèrent fixement ouverts.

L'homme alla chercher de l'eau froide qu'il tenta d'introduire dans la gueule du petit animal. Je lui en jetai moi-même machinalement à la tête, quelques gouttes frappant ses yeux ouverts, provoquèrent un petit mouvement convulsif sans autre résultat.

L'homme répétait à chaque instant de son ton sec : — J'ai tué mon chien.

Et il essayait vainement de le mettre sur les pattes. Le corps retombait aussitôt se raidissant de plus en plus.

L'agonie continuait.

L'homme était toujours penché sur son chien, s'efforçant de le ranimer. A un moment, le regard mourant de l'animal parut se raviver. Ses yeux doux rayonnèrent de bonté. Il fixa son maître. Ce regard mélancolique de la victime pour son bourreau paraissait exempt de haine et de reproche ; il semblait au contraire un pardon. C'était comme un touchant et solennel adieu. Dans la circonstance, l'animal était moralement au-dessus de l'homme.

Quelques minutes s'écoulèrent. De légères convultions agitèrent le corps du petit animal, puis il expira sous nos yeux.

Pauvre et innocente victime de la colère !

Bon petit chien ! Tout à l'heure encore tu caressais ton maître, que tu aimais; et lui, sans égard pour ton amitié si vraie, si fidèle, un tyran absolu, sévère, injuste, il te punit de mort pour une faute dont tu n'as pas conscience. Il t'assassine lâchement, pour une action qui lui déplaît et que tu ne comprends même pas. Il te tue, simplement, parce qu'il est en colère !

Il est en colère ! Il y trouve son excuse ! Eh bien non, ce n'est pas une excuse ; cela ne peut effacer la faute.

Qui sait pourtant si cet homme n'aimait pas réellement son chien ? Soit, mais il ne l'en a pas moins tué aveuglément, sous l'influence de la colère. Et quand on songe qu'il aurait pu commettre aussi bien toute autre mauvaise action plus grave encore, on doit le blâmer sans réserve.

Tel était mon sentiment pendant et immédiatement après cette triste scène.

Aujourd'hui, je dois avouer que l'effet de ma première impression s'est modifié. Je me prends à considérer froidement l'action de cet homme, et, m'interrogeant profondément, je me demande si, nous tous, faillibles comme lui, sommes en droit de lui refuser quelques circonstances atténuantes. Je vois maintenant en lui un égaré en même temps qu'un coupable. Il a agi sous le coup de la colère ! Je ne l'approuve pas, mais que celui d'entre nous qui n'a jamais connu la colère lui jette la première pierre ; moi, je ne l'ose pas.

Hélas ! la colère est triste chose, mais la colère réside en nous, maintenue par un reste de bestialité, souvent exaltée par notre orgueil et par notre vanité. C'est un des nombreux signes de l'infériorité de notre humanité. Nous vivons dans une atmosphère tellement viciée qu'il nous est difficile de nous soustraire absolument aux défauts qui nous entourent. Le mérite est de lutter contre eux.

Par exemple, nous sommes tous plus ou moins accessibles à la colère ; eh bien, si nous ne pouvons nous en défendre, tâchons au moins de la vaincre.

La bête obéit d'instinct, l'homme, qui possède la raison, doit la faire servir à son avancement et conséquemment au progrès général.

Quant à toi, petit chien, tu as franchi une étape de plus. Où est-tu ? Qu'importe, si tu as fait un pas en avant dans la voie progressive des êtres.

Je plains ton maître qui, en somme, a commis une mauvaise action. Lui, t'aura peut être bientôt oublié; moi, je garderai longtemps le souvenir de tes derniers moments, pauvre petit chien !

AUZANNEAU.

SONNET

Quand on est couché dans la boîte,
Tout de son long, bien sur le dos,
Enfin les yeux à jamais clos,
Trouve-t-on sa couchette étroite ?

On dort la taille toute droite,
Bien las, affamé de repos,
Sans plus de souci de ses os,
Qui vont tombant de gauche à droite.

Bonsoir ! Oh ! quel bonheur ! on dort !
Le malheur avec nous est mort.
Terre, voici l'enfant prodigue.

Pour toujours dans ton sein rentré !
Il s'ouvre à nous ton flanc sacré
Comme à ses petits la sarigue.

Henri SOUHAIN,
Colonel de cavalerie

CONGRES INTERNATIONAL SPIRITE

Nous recevons de notre ami Fernandez, de Barcelone, la lettre suivante qu'il a bien voulu nous écrire en Français ;

Cher M. Delanne,

Grand nombre des frères français qui se sont adressés à nous à la suite du Congrès international spirite qui a eu de si brillants résultats, confirmèrent leurs convictions en concordance avec les doctrines du venérable Allan Kardec, ainsi que leur amour pour le Maître.

Il est vrai que nous avons été étonnés, ici, en Espagne que la généralité des spirites accepte de nouvelles doctrines, tout en ne renonçant pas, à vrai dire, à l'esprit de progrès que le même Kardec inculque avec instance dans l'esprit de ses disciples.

Pour ce motif, nous nous honorons ici du titre de kardécistes, mais sans oublier, comme nous l'ont dit les bons esprits; que « le spiritisme a dit sa première parole, mais qu'il n'a pas prononcé sa dernière. »

De tout ce qui a eu lieu ici, je vous remettrai la publication exacte qui va se faire donnant le compte rendu du Congrès, mais par l'extrait officiel qui a été publié dans le numéro d'octobre, vous pourrez en avoir une idée ; ce numéro est de ma revue et rédigé suivant l'accord du Congrès, dont la commission permanente est présidée par le vicomte de Torres-Solanot, premier président de ce Congrès, chargé de la rédaction dudit livre dont nous espérons la publication dans le mois courant et dont on fera une édition en français. De celle-ci M. Leymarie a été chargé on lui donnera la traduction que l'on fait à Barcelone. Les représentants d'Italie se chargeront aussi de la rédaction italienne.

Les doctrines d'Allan-Kardec qui dominent ici, ont prévalu dans le Congrès international, et l'on peut dire qu'elles ont triomphé.

Je ne doute pas que votre intéressant organe dans la presse ne fasse connaître les conclusions du Congrès, et j'espère en recevoir des adhésions ainsi que des frères de ce pays qui ne furent pas représentés dans le Congrès.

L'intéressant ouvrage de votre fils a reçu l'accueil le plus enthousiaste. J'ai fait cadeau d'exemplaires au Congrès et le président dans une des sessions, en distribua un exemplaire à chacun des périodistes qui étaient présents, pour en prendre note afin d'en publier des articles que les principaux journaux d'ici ont reproduits, et dont je vous envoie quelques numéros. Il nous a été pénible que votre fils n'ait pu venir, lui qui a acquis tant de sympathies pour son ouvrage. J'ai recu l'exemplaire relié que vous m'avez envoyé et je vous en remercie.

On m'écrit du Mexique qu'on a fait une traduction très mauvaise, de sorte que la nôtre est arrivée à temps.

Je vous rends ainsi qu'au Comité le salut fraternel des spirites d'Espagne.

Par le courrier, je vous enverrai deux exemplaires pour que vous en connaissiez l'édition.

Recevez, en même temps, que la mienne l'assurance de la sympathie fraternelle de notre cher président.

J. FERNANDEZ et
Vicomte de TORRES-SOLANOT.

COMMUNICATIONS

Réponse à quelques doutes de Proudhon

Proudhon de notre temps a renouvelé avec plus de colère encore et plus d'acrimonie les anciens anathèmes de Cicéron contre la Divinité.

« Je n'accuse pas l'auteur des choses, dit-il, « d'avoir fait de moi une créature inharmonique, « un assemblage incohérent, je ne pouvais exister « qu'à une condition, mais je lui crie : Pourquoi « me trompes-tu ; pourquoi as-tu déchaîné en moi « l'égoïsme ; pourquoi m'as-tu soumis à la torture « du doute, du doute de toi-même, ô Dieu !

« Le mal existe et l'on t'appelle le père de la « bonté. Es-tu donc impuissant, aveugle ou malveillant ? Tu nous as envoyé Jésus qui nous dit : « aimez-vous les uns les autres ; ne pratiquez ni le « vol, ni l'usure, ni l'arbitraire et voici que d'un « autre côté nous sentons en nous une complaisance extrême pour pallier nos fautes. Voici que nous « trouvons toujours une excuse valable pour nous « justifier ; voici que l'éternel levain qui bouillonne en nous, fait que sans pitié nous sacrifions

« tout pour *notre moi.* On dirait que nous avons « presque la haine pour le bien, tant il nous semble difficile de le faire. Le vertueux est pris souvent pour dupe.

« Oui, l'on dit que tu promets une récompense à celui qui marche dans le droit sentier de la vie et pourtant tous les jours nous voyons l'injustice triompher ? Mais qu'es-tu donc, ô Dieu ? »

Celui-là, c'est le Dieu enseigné par une philosophie mal comprise ; c'est le Dieu interprêté par les vues restreintes de l'homme ; c'est le faux Dieu. C'est le même qui condamnait Prométhée, le même dont les Romains et bien d'autres peuples se servaient pour tyranniser les hommes. Le même qui servit toujours à soutenir la puissance avide des castes, l'orgueil des grands, l'abaissement des petits.

« Pourquoi, sévère Proudhon, Dieu n'a-t-il pas redressé notre jugement ? Si nous voyions mieux, ferions-nous si mal ? »

Et pourquoi, ne pas chercher toi-même la lumière ô homme, puisqu'elle est à ta portée ! Ne vois-tu pas que ton jugement avait besoin de ce milieu, de ces épreuves pour se redresser lui-même, pour démêler dans les idées contradictoires le vrai du faux et peser à tes dépens les avantages, où les désavantages qui pourraient lui revenir en suivant l'une ou l'autre voie.

Nous sommes en effet abandonnés à notre logique imparfaite, tellement imparfaite que notre égoïsme en profite souvent pour s'égarer et aboutir à l'injustice. Cette logique pourtant un jour doit devenir plus perfectionnée, parfaite même, car aujourd'hui ou demain, dans une prochaine existence, elle verra, elle connaîtra son propre ennemi : L'égoïsme. Mais l'égoïsme est comme la lèpre un mal passager, l'hygiène morale le tuera.

En nous livrant au hasard de l'expérience, ce Dieu sagesse n'a-t-il pas voulu, dira-t-on, que nous trouvions bien tard la sécurité et le bonheur ? Ne devait-il pas s'il eut été un bon père nous abréger ce douloureux apprentissage ? Non, cette expérience douloureuse était encore la plus sure des garanties contre le mal. Elle éclaire non seulement le présent par les leçons du passé ; mais elle est utile à tous, car tous doivent subir les conséquences de leur conduite et la responsabilité de leurs actes d'après la loi du libre-arbitre.

Hélas ! demande à ton cœur, ô homme, s'il est si susceptible que cela de bons sentiments, de fraternité, de reconnaissance, de dévouement ; souviens-toi de ceux qui t'ont fait du bien ; si cela t'a tellement touché que tu sois à même de te sacrifier à ton tour, pour tes bienfaiteurs ? Au contraire on voit naître plus souvent l'ingratitude. Pour beaucoup la reconnaissance est si lourde que celui à qui ils doivent un bienfait devient leur ennemi. C'est quelque fois, par ceux-là, même, qu'il obligea, qu'il reçoit des injures. Et dire que la plupart des hommes sont ainsi, et vous voudriez que pour des êtres si ingrats, Dieu n'ait tracé que des ruisseaux de miel, des sentiers de roses.

Il nie ce Dieu qui jamais ne cessa de lui envoyer son soleil ! il nie celui qui pourvoit à sa vie et à sa conservation. Il le nie, et, il l'accuse de tous les troubles qui agitent son âme ! troubles qui pourtant ne sont les œuvres que de la conscience, les conséquences de ses mauvaises passions, de ses propres sottises. Il l'appelle le Dieu du mal !

Eh bien, ce mal, Dieu la source du bien, veut que tu l'extirpes de ton cœur. Il veut que ce soit toi-même qui le dompte et le tue pour jamais.

Nous l'avons dit déjà, ce n'est que dans les globes inférieurs qu'on voit ainsi cette éternelle lutte du bien et du mal, de la science et de l'ignorance.

Dans les mondes supérieurs, celui qui aurait les passions des habitants de la terre ne pourrait en franchir le seuil.

De loin, il lui sera peut-être permis de voir le bonheur qu'on y goûte, afin de lui donner l'émulation ; mais il ne pourra y prendre part tant qu'il ne le méritera pas en cherchant à améliorer l'état de son âme.

Ici bas, mes amis, vous êtes encore si peu avancés moralement et au point de vue du vrai bien, qu'il faut que nous vous parlions souvent des petitesses, des infirmités de votre nature. De même que l'on doit ménager la vue rendue à un aveugle, de même aviez-vous besoin de toutes les transitions de votre passé pour mûrir votre jugement et l'éclairer des rayons supérieurs de la raison et de la foi.

Voyez l'égoïsme et le fanatisme ? L'un a besoin d'être connu afin d'en étouffer les fausses théories ; l'autre, le fanatisme, eût pu se glisser dans notre doctrine. Le passé vous montre les enseignements farouches du mysticisme. De sorte que si nous étions venus plutôt vous révéler nos enseignements ils n'eussent pas été compris et n'eussent pu être mis en pratique.

Ne connaissant pas la véritable loi de solidarité l'homme ne savait pas que des milliers d'esprits circulent autour de lui et qu'un jour il fera partie de ces êtres immortels ; il se croyait seul et dès lors il agissait sans contrôle et souvent sans prudence, il obéissait à ses penchants, à ses passions, il n'attirait à lui que des esprits similaires, peu avancés. Mais aujourd'hui il est averti ; des témoins nombreux assistent invisibles à tous ses actes, à toutes ses pensées. Or, plus il se conduira bien, plus il atti-

rera à lui les sages, qui deviendront ses guides tutélaires en cette vie et dans d'autres.

Oui le Créateur de toute chose a sonné l'heure de la redemption pour les humains. L'homme va se détacher des faux systèmes philosophiques, il comprendra pour son bonheur que la foi raisonnée seule peut lui ouvrir les portes de tous les progrès. La foi, c'est la seule attraction qui puisse initier la créature à celui qui l'a créée, dans l'éternité.

Alors l'homme verra combien il est appelé à de grandes choses, combien il sera capable de créer d'œuvres sublimes, combien le mal qui le rongeait a été l'entrave et l'ennemi de sa perfection.

Comment pourrait-il en être autrement? l'éternel amour sera son sacerdoce, l'éternelle charité sa devise, l'éternel progrès sa loi !

M. D'AUBENAS.

Les merveilles de l'intelligence

L'intelligence est le suc de l'Esprit. Non-seulement elle fait en elle voir comme un tableau les pensées qu'elle enfante, les idées qu'elle conçoit, les aspirations qu'elle désire, mais elle sait leur donner une forme soit par un signe, soit par un son, soit par le langage.

Quel merveilleux phénomène que cette éloquence, figure palpable de l'idée, comment expliquer que cet ensemble de lettres, de mots, puisse rendre si claire, si vive, si palpitante, si émouvante l'image de la pensée.

Comment expliquer ces inflexions douces, tendres, caressantes, émues, suaves pour défendre ou réaliser un sujet sympathique, comment expliquer ces tonalités vibrantes, ces phrases incisives, ces satires mordantes, ces paroles flambantes, qui ainsi qu'un glaive, tranchent, foudroient l'adversaire confus ; et, plus l'intelligence est associée au cœur et aux sentiments vrais, plus la parole a de vie ; quelquefois même, un mot seul, un seul geste, la remplace plus éloquemment encore.

Ce miroir qui est dans l'intelligence reflète si bien les objets que ni le lieu, ni le temps ne peuvent mettre obstacle au souvenir de ces objets. Cependant ce souvenir est sous la dépendance de la volonté, de sorte que l'être peut oublier pour un instant, de même qu'il est libre de se rappeler quand cela lui plaît.

Avec quel charme, quelle poésie, quels reflets suaves, les souvenirs des premiers âges de la jeunesse sont retracés dans la pensée. Il semble que quelques minutes se sont à peine écoulées depuis leur avènement et, cependant, le temps a fait son œuvre. La tête est marquée du stigmate de la vieillesse ; mais, n'importe, les amis perdus, ceux qui, depuis longtemps, dorment dans leurs tomb[illegible] reviennent pleins de vie dans ce miroir radi[illegible] souvenir.

Chez l'enfant, chez l'adulte surtout, l'i[illegible] dans la mémoire est moins pénétrante, plus [illegible] tive, mais elle est plus colorée, plus poétisée, [illegible] radieuse. Il vient un moment où cette image [illegible] entourée comme d'un nimbe ensoleillé.

O si ce premier printemps, cette première aube, cette première émotion du premier battement de cœur pouvaient se conserver toujours aussi frais, que la vie serait belle ! si cette sensation immense et ravissante causée quelquefois par un sourire, par une physionomie transfigurée ; si enfin le trouble de l'attraction de deux êtres pouvaient durer toujours, la terre serait, en vérité une planète privilégiée.

C'est la source innomée dont toutes les nymphes entourent les poètes ; les artistes y viennent s'y désaltérer. Ce nectar est d'autant plus doux pour eux que leur cœur est plus grand, que leur pensée est plus près de l'idéal. Les Raphael, les Canova, les Michel-Ange, les Musset, les Hugo tous, ont bu à cette coupe bénie.

Plus l'intelligence est avancée, est épurée, est idéalisée, plus elle s'identifie avec l'art suprême : l'éloquence, la haute poésie. Mais, dans tout ceci, l'intelligence ne fait que reproduire les images qui se reflètent en elle. Ce qui est le plus remarquable, le plus extraordinaire, c'est quand elle crée. La poésie est certainement une création, mais il lui faut un levier qui la seconde, qui l'émeuve : L'amour, le patriotisme, la douleur, la haine, la gloire jettent le poète comme hors de lui, et plus il est accessible à l'inspiration, plus l'impression de ses œuvres est faite de granit et des marques du génie.

Quand l'intelligence crée véritablement, elle fait une œuvre, elle n'est le reflet d'aucune chose connue ni éclose dans un autre cerveau. Cela ne se fait pas sans peine, sans soucis, sans veilles, sans perplexité, mais enfin, lorsque l'idée mère a surgi, l'objet se forme, la chose se dessine dans tous ses détails et l'humanité recueille un enfantement nouveau qui servira aux hommes de la terre.

M. D'AUBENAS.

Étude sur Swedemborg et ses travaux

(Suite et fin)

Le monde des esprits est une épreuve ; les bons y deviennent meilleurs, les mauvais y deviennent pires ; mais, comme toutes les épreuves, celle-ci est d'une durée limitée, relativement courte, et à la

suite de cela, l'homme entre dans une nouvelle vie Dans le monde des esprits, il n'y a pas de jugement. Les âmes obéissent comme les corps aux lois de l'équilibre. *Elles se placent d'elles-mêmes dans le milieu qui est conforme à leur nature.* Le jugement ici, c'est la loi des gravitations. L'homme est à lui-même son ciel ou son enfer,

Voici comme le grand visionnaire raconte comment il a été amené à croire : (1)

« M'éveillant un jour du sommeil ordinaire, je « tombai dans une profonde méditation à propos « de Dieu et quand je levai mon regard vers le « ciel, je vis au-dessus de ma tête une lumière très « brillante d'une forme ovale et voilà que le ciel « me fut ouvert, et voilà que je vis de magnifiques « scènes. »

Les anges (lisez les esprits) qui vivent dans le même ciel sont capables de s'associer les uns avec les autres. Les délices de cette association sont relatives à leurs affinités pour le bien. Tous ceux qui possèdent des affections et des facultés semblables sont entraînés dans le même cercle d'existences. Ceux qui sont au même degré de perfection forment un groupe. Tout cela se fait sans l'intervention d'une puissance extérieure. Ceux qui ont les mêmes dispositions se trouvent spontanément associés avec leurs semblables, ils sont en même temps dans la pleine jouissance de leur liberté, dans toute l'expression joyeuse de leur vie.

Swedemborg appelle le ciel le grand homme. Le ciel tel qu'il existe n'est point parfait. Il reçoit tous les jours et recevra éternellement de la terre de nouvelles recrues qui troublent son harmonie avant de la parfaire. Ainsi s'accroît et s'accomplit la figure du monde spirituel.

Tous *les* esprits retiennent dans leur nouvelle existence la forme humaine; seulement c'est une forme plus accomplie. Je déclare solennellement, dit le visionnaire, j'affirme que la forme des anges « est la même que celle des hommes. Je les ai vus « dans leur lumière, lumière qui surpasse beau« coup celle du soleil, et j'ai pu observer aussi « toutes les parties de leur visage plus distincte« que je n'ai jamais vu les traits du visage humain « sur la terre. »

C'est par erreur que les artistes, dans leurs tableaux et leurs statues, représentent les anges avec des ailes. Les anges n'ont pas d'ailes, ils se meuvent dans l'espace avec la rapidité du désir et de la pensée. La beauté de leur forme se trouve en rapport avec leur amour.

Il y a un soleil dans le ciel, mais un soleil spirituel, un rayonnement de la face de Dieu. Près de cette lumière-là, le soleil de notre monde naturel apparaît aux esprits comme une boule de ténèbres. Swedemborg a vu dans le ciel des palais d'une magnificence qui défie toute description.

Les anges ayant comme nous une intelligence et une volonté, c'est une erreur de croire qu'ils soient toujours dans le même état de béatitude. Ils ont, comme les hommes, le sentiment du *moi.*

V.

Continuons à voyager dans ces rayonnements en compagnie du « rêveur éveillé ». Puisque le ciel se divise en diverses sociétés, c'est qu'il y a des gouvernements. Ces gouvernements varient selon les groupes et les séries; mais il y a pourtant une forme générale dont ils ne s'écartent guère. Le gouvernement du mutuel amour est le seul qui existe dans le ciel. Les chefs ne dominent point; ils servent. Les fonctionnaires ne se considèrent point eux-mêmes comme plus grands que les autres, mais comme plus petits. Tout leur privilège consiste à aimer. Il règne dans toutes les régions du ciel une langue universelle. Le caractère de cette langue est une concision électrique, Les esprits peuvent exprimer en une minute plus de choses que notre langage n'en explique en une demi-heure. *Ils écrivent comme nous* leurs pensées. Les esprits s'emploient à toutes sortes d'ouvrages. Plus l'un d'eux est utile, plus il est béni. Chaque esprit trouve un plaisir ineffable à contribuer à la quiétude de tous. Il travaille ainsi par le désir du bien public, non par amour-propre, ni par l'appétit du gain.

Les anges sont des hommes transformés; mais on sera peut-être curieux de connaître ce que deviennent les enfants après leur mort. Dès que les enfants meurent, ils ressuscitent et ils se fixent dans une société du premier, du second ou du troisième ciel, conformément à leur génie et à leurs dispositions.

Le corps de chaque esprit est la forme extérieure de son amour. Or, aucune des affections que l'homme ou la femme a nourries pendant sa vie ne se trouvent perdues après la mort. Il résulte de là, que la fleur de la jeunesse et de la beauté célestes a sa racine dans les sentiments de la vie humaine.

Il y a des mariages dans le ciel aussi bien que sur la terre. Dans une unité, le mari représente la moitié de l'esprit humain, qu'on appelle l'intelligence, et la femme représente cette autre moitié qu'on appelle le sentiment. Toute idée de domination est d'ailleurs étrangère dans le ciel à l'amour conjugal,

(1) On reste frappé des idées émises par Swedemborg ! ne sont-elles pas dans son cœur presque identiques à celles émises dans le « Livre des Esprits. » ?

L'état solitaire n'existe pas dans le ciel ; pour que les anges soient complets, il faut qu'ils soient deux. Personne à présent sur la terre ne peut se faire une idée de ce qu'est l'amour. Swedemborg a eu le bonheur d'observer un couple de bienheureux.

« Je vis apparaître, dit-il, un chariot qui descendait du ciel le plus élevé. Dans ce chariot, je ne découvris d'abord qu'*un ange* ; mais, à mesure qu'il approchait, je m'aperçus qu'il y en avait *deux*. Le chariot brillait à distance comme un diamant ; quand ils se furent approchés, je compris que c'était un mari et une femme. Ils me dirent : « Nous « sommes un couple conjugal. Nous avons vécu « bénis et heureux depuis le premier âge du monde, « que vous appelez l'âge d'or. A partir de ce temps, « là, nous vivons l'un et l'autre de la fleur d'une « jeunesse perpétuelle, tels, en un mot, que tu nous « vois aujourd'hui dans notre éblouissement. »

Pendant qu'*il* parlait, *elle* parlait en même temps, comme par la bouche de son mari. O sainte union des âmes !

Les mariages spirituels ne donnent point d'enfants. Ils ne sont pourtant point stériles : ils donnent le feu sacré ; ils donnent une somme d'amour, toujours plus grande, dont les effluves lumineux se répandent dans les profondeurs du ciel et réchauffent de sphère en sphère l'âme des justes et des bienheureux.

VI.

Les âmes pécheresses après la mort ne sont point jetées par la main de Dieu dans l'enfer. Elles y vont. L'enfer étant le *royaume du mal*, tous les mauvais esprits se dirigent de ce côté-là, comme le fer aspire vers l'aimant toujours en vertu de la loi d'attraction.

De même qu'il y a plusieurs cieux, il y a plusieurs enfers. Les plus méchants d'entre les esprits se font obéir par la terreur. Dans l'enfer il n'y a point de soleil. Les habitants rôdent et s'agitent dans les ténèbres. Les ténèbres extérieures ne font d'ailleurs que réaliser l'état de leur âme. Ils passent leur temps dans des querelles et des inimitiés continuelles. Ils se haïssent et se tourmentent sans cesse entre eux. Les cruautés qu'ils pratiquent ainsi les uns contre les autres sont indescriptibles. Dieu envoie quelquefois des esprits supérieurs pour empêcher les habitants de ce sombre royaume de se trop maltraiter entre eux. Ce qui caractérise l'enfer c'est la privation de l'amour ; ils s'aiment entre eux avec emportement ; mais ils n'aiment ni Dieu ni l'humanité.

Ces rêveries ne sont point d'un poète, mais d'un visionnaire. Si nous nous sommes attardés dans les visions blanches, c'est que Swedemb... une école qui prend le nom de « Églis... Cette église ne compte guère d'... Suède ; nul n'est prophète dans son pay... compte beaucoup en Amérique et en A... Une société s'est établie à New-York a... de répandre les écrits et les idées du ... Une société semblable existe à Londres, ... puis peu à Paris : les Elèves Swedemborgi... Swedemborgiens admettent toutes les secte... tiennes au banquet spirituel de leurs croyan... la vie future. Il est inutile de discuter ces croy... des visions ne se discutent pas. Swedemborg ... figure parce qu'il est le seul qui ait traité de l'... des hommes après la mort, à son époque. ... le seul, qui, en parlant du ciel et de l'enfer, ... dire : « J'en reviens. »

Chaque homme a en lui la pythonnisse de l'ave... nir, Il faut seulement savoir l'évoquer et lui fourni... le trépied d'or pour qu'elle rende ses oracles. Swe... demborg a cru beaucoup voir parce qu'il a beau... coup aimé. Mais il n'a fait que brouiller, une fois de plus, le panthéisme et le mysticisme. (1)

FIN

PENSÉES DIVERSES

La justice est le casque du sage.

∴

Le désintéressement est le sceau de la noblesse du cœur.

∴

La modération est la règle du sage.

∴

La justice est la première source de la sagesse.

∴

La jeunesse du vieillard est le fruit de la sagesse.

∴

La haine ne prend racine que dans les cœurs étroits, et la colère ne trouve son aiguillon que dans les petits esprits.

∴

La perfidie est le sceau du monde.

∴

La rédemption a rapproché la terre du ciel.

∴

Eternité ! on ne te comprend que si l'on est entré par ta porte sublime.

(1) « Les Destinées de l'Ame », par Arsène Houssaye.

L'abondance des matières nous oblige de renvoyer la suite de « LYDIE OU LA RÉSURRECTION » *au prochain numéro.*

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris, — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Cha...

6e ANNÉE. — N° 21. 20 centimes le Numéro. (1re QUINZAINE) NOVEMBRE 1888.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

NOTES SUR L'ÉTUDE DE LA NATURE

La question de Dieu est d'une telle importance au point de vue philosophique que l'on ne peut la passer sous silence. C'est un problème qui s'impose à l'intelligence, car de sa solution dépend la résolution d'une quantité d'autres inconnues. Il est évident que, suivant que nous croyons ou non à l'existence d'une cause directrice ou organisatrice de l'univers, notre vue d'ensemble se modifie profondément, et les conséquences qui en résultent présentent la plus grande gravité.

Essayons d'arriver par l'étude de la nature à nous faire une conviction. Ecartons systématiquement toute idée préconçue et cherchons, au moyen des notions de la science, à projeter quelques lueurs sur ce redoutable problème.

LA NATURE EST RÉGIE PAR DES LOIS

Chacun admet sans difficulté aujourd'hui que les phénomènes dynamiques, physiques et chimiques, obéissent à des lois. Ces lois sont générales, inéluctables et toujours identiques, tant que les conditions dans lesquelles elles s'exercent restent les mêmes. C'est parce que nous avons une ferme croyance en leur immuabilité que nous pouvons prévoir le jeu des forces naturelles dans des cas déterminés. C'est ainsi qu'un astronome calcule la place exacte d'une planète au bout d'un certain laps de temps, que le physicien évalue l'action de la pesanteur suivant la latitude du pays dans lequel il opère, et que le chimiste décompose et analyse les corps au moyen de réactifs appropriés. Le monde physique est donc régi par des lois invariables, dont l'admirable enchaînement est une cause perpétuelle d'admiration pour le philosophe et le savant.

Le monde organique n'est pas moins curieux à étudier. Les êtres vivants, qu'ils appartiennent au règne végétal ou au règne animal, ont des conditions multiples à observer pour conserver leur existence. Ils obéissent à des lois qui, pour être plus complexes que celles du monde organique, n'en sont pas moins impérieuses. Il résulte de la délicatesse des tissus de l'être vivant, que les éléments qui le composent sont constamment en équilibre chimique instable et que, dès lors, il faut pour leur conservation une plus grande somme de conditions à remplir ; de là nécessité pour l'être de se soumettre à un plus grand nombre de lois. Le minéral qui s'est formé par la combinaison de certains éléments a une existence passive ; il subsiste par suite de l'inertie, mais la plante doit entretenir sa vie par un effort continuel et l'animal, plus encore que le végétal, a des besoins plus nombreux et plus actifs qui l'astreignent à l'observation de lois de plus en complexes. Remarquons ici encore l'inflexibilité de ces lois, nul être organisé ne peut subsister, par exemple, sans respirer ou se nourrir ; ce sont des fatalités inexorables desquelles dépend la vie elle-même.

L'homme qui représente l'anneau le plus élevé de l'immense chaîne des êtres est soumis encore à une plus grande quantité de lois. Non seulement il a une vie végétative et une vie animale, mais il possède en plus une vie intellectuelle qui le soumet à des lois non plus d'ordre physique ou chimique, mais d'ordre moral, et qu'il lui est aussi impossible d'éviter que les lois matérielles. Tous les philosophes, à quelque école qu'ils appartiennent, reconnaissent l'existence de la loi morale. Ils ont montré que l'homme ne peut vivre heureux qu'en se soumettant à certaines règles inflexibles dont la synthèse est formulée dans ces deux maximes : « fais aux autres ce que tu voudrais qui te fut fait » et « ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. »

Nous voyons donc dans la progression des êtres des lois de plus en plus multiples, de plus en plus complexes, à mesure que nous nous élevons dans la série des formes. Nous passons du monde minéral à l'homme, et du physique au moral, par des transitions insensibles, par une série continue, et toujours nous voyons la loi nous enceindre, nous surveiller, et finalement nous courber sous son empire.

Mais ces lois se bornent-elles au règne humain? N'ont-elles d'efficacité que sur l'homme incarné et l'esprit, dégagé des liens du corps, subsiste-t-il dans l'espace affranchi de toute entrave ? Le spiritisme et le magnétisme lucide seuls, peuvent nous répondre avec certitude. La philosophie ne fait que conjecturer sur notre état futur, car l'analogie est insuffisante, l'induction incertaine, la déduction in[illegible] pour comparer deux états qui diffèrent si co[illegible]tement l'un de l'autre.

Notre doctrine nous apprend que l'âme, [illegible] l'erraticité, est soumise aussi à des lois phy[illegible] et à des lois morales qu'il lui est impossible d'enfreindre. La matière fluidique qui forme le monde supra-terrestre est régie elle-même par des lois, de sorte que l'âme a changé de condition, mais qu'elle est restée dans la même dépendance, après sa transformation, que par le passé.

Que conclure de ces faits? Sinon que l'univers entier est régi par des lois; il nous reste à examiner si elles présentent un caractère intelligent. Tout est là. Si l'on ne remarque entre elles aucun enchaînement, si elles agissent sans but, si elles ne produisent aucun résultat logique, on peut admettre qu'elles sont le résultat fortuit d'un certain état de la matière, qu'elles sont produites par le hasard et qu'aucune intelligence ne s'y décèle. Mais si, au contraire, on remarque entre elles de l'harmonie, si la synergie de leurs efforts tend vers un certain but à atteindre, si elles présentent une immuabilité amenant cependant des résultats de plus en plus beaux, de plus en plus parfaits, si en un mot elles sont coordonnées pour produire un effet voulu, nous pourrons alors leur attribuer un caractère intelligent.

Etudions donc l'univers à ce point de vue spécial.

LES MÉMOIRES

D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET.

PREMIERE PARTIE

Cher lecteur,

On entend beaucoup parler du spiritisme et on demande quelles sont les personnes qui s'en occupent. Dans ce recueil, je vais vous donner une liste des personnages les plus connus dont les noms font autorité. Quand vous les connaîtrez, je vous raconterai quelques faits intéressants qui ont eu lieu avec eux.

Il y a environ trente ans, j'eus le bonheur de rencontrer M. le comte d'Ourches dans une réunion de magnétiseurs présidée par le marquis Du[illegible]lantis; ce gentilhomme recevait chez lui, chaque matin, une société d'hommes sérieux et instruits; et là, en compagnie du baron de Guldenstubbe, auteur de plusieurs ouvrages très remarquables, du comte de Beaurepaire, de M. Tiédeman, riche hollandais connu aujourd'hui à Londres sous le nom de Martheze, un des généreux soutiens du spiritualisme, du marquis d'Escodega de Boisse, du général de Brevern, d'Henri Delaage, de M. Mathieu, membre de la société phylotechnique, nous faisions des expériences de tables tournantes. C'était bien long alors, car il se passait quinze ou vingt minutes avant d'avoir un mouvement. Ce sont les demoiselles Fox, qui, venues d'Amérique, ont apporté ces croyances en Europe. Mlle Léontine Pégin est le premier médium qui ait obtenu les raps ou coups frappés.

Chaque fois que nous nous mettions autour de la table, alors que les mouvements arrivaient, par le moyen d'un alphabet, nous obtenions des phrases. Ce système était très long et très fatiguant car il fallait prononcer l'alphabet depuis la première lettre jusqu'à celle que voulait l'esprit, et ainsi de suite

CES LOIS DÉCÈLENT UNE INTELLIGENCE

Dans l'espace sans borne, se meuvent des quantités innombrables de soleils, accompagnés de leur cortège de planètes. Les plaines du vide sont semées à profusion de systèmes stellaires, les uns encore en voie de formation, les autres ayant déjà accompli leurs destinées, et malgré les vitesses prodigieuses dont ils sont animés, malgré leur nombre illimité, malgré la complication de leurs mouvements divers, tous poursuivent paisiblement leur course éternelle dans l'étendue. La gravitation, cette mystérieuse puissance, suffit à maintenir chaque système dans sa sphère d'action. Ces masses gigantesques suivent impertubablement les routes du ciel, et dans l'inextricable réseau formé par leurs trajectoires innombrables, nul désordre, nulle complication ne se produit. Un ordre immuable, une règle inflexible maintiennent l'harmonie dans le Cosmos.

On ne pourrait songer sans une indicible terreur à l'effroyable bouleversement cosmique qui se produirait si l'un quelconque de ces soleils, quittant la place que lui assigne l'attraction, venait à vagabonder parmi les constellations célestes. Mais cette crainte est chimérique, car les mathématiques démontrent qu'il est impossible qu'il en soit ainsi. La mécanique céleste établit irrésistiblement la certitude de l'ordre et par conséquent de l'intelligence qui préside aux évolutions des systèmes planétaires. On sent que le hasard n'est pour rien dans ce grandiose arrangement.

Il se dégage de l'étude du ciel une sérénité majestueuse, un calme auguste qui élève l'âme vers la contemplation de l'infini, et l'on sort gravement ému de ce tête à tête avec l'éternité.

Si nous reportons nos yeux vers la terre, le spectacle n'est pas moins merveilleux. Aussi loin que la science nous permette de remonter dans la série des âges, nous voyons la nature préparer de longue main les conditions extérieures pour amener les êtres vivants à un état de plus en plus perfectionné. La nature veille avec une sollicitude surprenante sur l'avenir. écoutons M. Richet qui n'est pas suspect de spiritualisme, proclamer l'intelligence de la loi.

« Il me parait donc vraisemblable, pour l'animal, que dans les causes qui ont déterminé les instincts, la part de l'intelligence est très faible, négligeable et probablement tout-à-fait nulle. C'EST LE MILIEU QUI FAIT TOUT. Et cependant l'instinct semble révéler une intelligence supérieure, profonde, prévenant les dangers, devinant l'avenir, préparant à longue échéance le salut des générations futures, soucieuse d'épargner tout travail stérile et d'utiliser tout effort. Mais cette intelligence n'est pas dans l'animal qui exécute ces actes. Elle n'est ni en lui ni en ses ancêtres; car aucun n'a jamais songé au grand but qu'il exécutait. *L'intelligence est dans la loi de la sélection naturelle*, qui semble méthodiquement poursuivre ce grand but : le triomphe des organismes perfectionnés. Or la perfection d'un organisme ne suppose pas qu'il comprend ce qu'il fait, mais seulement qu'il fait

---

pour toutes les autres ; alors on se servit d'une planchette, petite planche en forme de cœur, ayant trois roulettes et un crayon au bout pointu ; on mettait la main dessus, même deux personnes y mettaient chacune une main, et les bras mus par l'Esprit, faisaient marcher la planchette, le crayon laissant une trace sur le papier.

Tout se perfectionne avec le temps ; on trouva que ce moyen était incommode, on supprima la planchette, on ne garda que le crayon et les médiums écrivains obtinrent leurs communications dictées par les esprits.

A cette époque, L. d'Escodega de Boisse nous fit faire la connaissance de M. Duval, commandant de la gendarmerie, rue de la Roquette, et plus tard colonel à Alger; sa femme et son fils âgé alors de 14 ans étaient médiums. Comme les autres, je demandai si j'étais médium ; il me fut répondu ; oui. J'essayai l'écriture, je réussis et plus tard ayant essayé la typtologie, j'obtins des coups, Pour l'instruction des spirites, je dirai que je n'ai écrit qu'au bout de trois mois et n'ai eu des raps qu'au bout d'un an.

Nous connaissions une dame chez laquelle on parlait beaucoup des manifestations des esprits : cette dame était noctambule ; souvent nous nous asseyions autour d'une table pour obtenir quelque chose. Un dimanche soir, nous étions seules chez elle, ma mère, ma sœur et moi, la table avait parlé dansé ; ma sœur étant au piano, cette table s'en approchait toujours ; nous faisions de grands efforts toutes les trois pour l'en empêcher, ma mère ayant peur ; la lutte fut si forte que le pied nous resta dans la main. Vivement émues, nous causions de cela, il était près de minuit, lorsque dans le salon nous entendîmes comme le bruit d'une boule de billard tombant sur le parquet et rebondissant deux fois. Il n'y avait ni chien ni chat dans l'appartement, la bonne était sortie avec la permission de ne rentrer qu'après minuit Je me levai, je pris la lampe et allai dans le salon pour voir ce qui était tombé ; je cherchai mais je ne trouvai rien. Je revins dans la chambre et la conversation, vous n'en doutez pas, fut très animée et tout entière sur ce sujet. Minuit sonna. Cinq minutes après le

bien ce qu'il a à faire. L'araignée tisse admirablement sa toile, mais elle ne comprend pas pourquoi elle tisse sa toile, etc... » (1).

Une autre conséquence remarquable de la sélection, c'est de voir avec quel art la nature se sert des mêmes organes pour produire des effets différents, mais toujours appropriés aux besoins de l'individu. Il y a une simplicité initiale extraordinaire dans la conception générale du corps des différents êtres de la même classe C'est ce qu'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire appelle l'unité de plan (2). Conception splendide déjà entrevue par Aristote, Galien, Ambroise Paré, Gœthe, Herder et Pinel, mais que seul le savant français eût le talent de dégager complètement des faits.

Cette ressemblance fondamentale, que l'on trouve dans la structure des êtres organisés de la même classe, paraît indépendante de leurs habitudes de vie. La main de l'homme faite pour saisir ou toucher et la griffe de la taupe destinée à fouir la terre, la nageoire du marsouin et l'aile de la chauve-souris de même que le membre antérieur du cheval, sont construits sur le même plan primitif, c'est-à-dire des os semblables placés dans la même position relative. Rien n'est plus différent, en apparence, que la longue trompe du papillon Sphinx, celle des abeilles et des hyménoptères si singulièrement reployées, et les grandes mâchoires d'un coléoptère. Cependant tous ces organes divers et destinés à de si différents usages, sont formés au moyen d'un nombre infini de modifications d'une lèvre supérieure, de mandibules, et de deux paires de mâchoires. Des lois analogues gouvernent la structure et les membres des crustacés, il en est encore de même dans les fleurs et les végétaux (3). Ceci est compréhensible, car si toutes les espèces, dans un même genre, descendent d'un même progéniteur, il est nécessaire qu'elles aient la même structure. L'unité d'origine a pour corollaire évident l'unité de plan.

Ecoutons enfin Darwin, voici la conclusion de son livre : L'Origine des Espèces.

« Quel intérêt ne trouve-t-on pas à contempler un rivage luxuriant, couvert de nombreuses plantes appartenant à de nombreuses espèces, avec des oiseaux chantant dans les buissons, des insectes variés voltigeant à l'entour, des lombrics rampant à travers le sol humide, si l'on songe en même temps que ces formes élaborées avec tant de soin, de patience, d'habileté, et dépendantes les unes des autres par une série de rapports si compliqués, ont été toutes produites par les lois qui agissent continuellement autour de nous ! C'est la loi de croissance et de reproduction, la loi d'hérédité, la loi de variabilité sous l'action directe ou indirecte des conditions extérieures de la vie et de l'usage ou du défaut d'exercice des organes; c'est la loi de déve-

(1) Essai « de psychologie générale » par M. Richet, page 111.

(2) Voir : vie, travail et doctrine d'Etienne Geoffroy Saint Hilaire par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, page 143.

(3) Voir : Edmond Perrier : La philosophie zoologique avant Dariwin.

même bruit de la boule tombant se fit entendre, mais cette fois elle roula du salon jusque dans la chambre, sous le fauteuil de ma mère qui instinctivement releva les jambes, croyant que quelque chose allait éclater sous elle. Toutes les quatre nous nous trouvâmes debout comme mues par un ressort électrique et nous tenant par la main, Recherche faite dans le salon nous ne trouvâmes pas plus de boule qu'avant. Cela nous impressionna beaucoup, même ma sœur en fut malade pendant quelques jours.

Bien d'autres faits nous sont arrivés; mais aujourd'hui ils sont trop connus et trop répandus pour que le récit puisse vous intéresser.

Je m'initiai sérieusement aux études spiritualistes ; je devins médium, et je continuai d'aller chez le comte d'Ourches. Le baron de Guldenstubbé recevait aussi une fois par semaine. J'y allai; mais, voulant voir des personnes que je ne rencontrais pas dans ces salons, je reçus à mon tour. C'est alors que je connus celles dont je vais vous parler.

En procédant par ordre, je dirai que le comte d'Ourches, alors âgé d'environ soixante-cinq ans, était un homme de haute aristocratie, riche et grand seigneur ; il recevait admirablement. Il était très versé dans les sciences occultes ; aussi, dans son ouvrage, intitulé : *La réalité des Esprits*, le baron de Guldenstubbé l'a désigné comme le plus grand nécromancien du monde. Tout à fait indépendant, il s'occupait beaucoup de spiritualisme, et, chaque jour, on voyait chez lui de grands personnages qui venaient s'initier à ces phénomènes. Après une assez longue maladie causée par la goutte, il est mort en avril 1867.

Le baron de Gudenstubbé était un riche Livonien, très instruit; sa sœur, étant médium, avait surtout la faculté d'obtenir de l'écriture directe. On entend par *écriture directe*, l'action de placer un papier blanc à l'endroit désigné par l'Esprit, et au bout d'un certain temps, quand on va le prendre, on y trouve des caractères tracés comme avec un crayon. C'est ainsi que le baron et sa sœur, allant dans les cimetières et surtout au caveau de Saint-Denis, en société du comte d'Ourches, du général de Brewern, du baron de Voigts-Retz, du baron de Kollmann

loppement des espèces en progression géométrique qui a pour conséquence la concurrence vitale et la sélection naturelle, d'où suivent la divergence des caractères et l'extinction des formes inférieures.

« C'est ainsi que de la guerre mutuelle, de la famine et de la mort, résulte directement l'effet le plus admirable que nous puissions concevoir; la formation lente des êtres supérieurs. Il y a de la grandeur dans une telle manière d'envisager la vie et ses diverses puissances, lesquelles animent à l'origine, quelques formes ou une forme unique, sous un souffle du créateur. Et tandis que notre planète a continué de décrire ses cycles perpétuels d'après les lois fixes de la gravitation, ces quelques formes se sont développées innombrables, et, de plus en plus belles, de plus en plus merveilleuses, se développeront dans une évolution sans fin. »

Ainsi le témoignage de la science positive est formel et en faveur de l'intelligence qui dirige les lois de la nature. Ce n'est point le hasard qui guide les perpétuelles évolutions de la matière, chaque molécule de l'immense Univers obéit à une intelligence dont la puissance se manifeste dans le temps et dans l'espace. Les lois ne sont pas seulement un simple rapport entre deux phénomènes, elles ont un caractère supérieur, elles sont l'expression d'une raison, c'est-à-dire d'une volonté consciente qui poursuit un but dont la réalisation se perd dans les profondeurs de l'avenir.

On ne peut dire en effet que les lois ne sont que l'expression nécessaire et fatale des propriétés de la force et la matière, car si ces lois agissaient librement, sans direction spéciale, sans ordre, elles ne pourraient produire des résultats coordonnés, se succédant les uns aux autres dans une direction invariablement la même, pour amener des effets de plus en plus parfaits. Il serait aussi illogique de supposer qu'il n'y a pas d'intelligence dans les lois naturelles, étant donné les effets qu'elles produisent, que de dire, en voyant une maison, qu'elle n'a pas été construite intentionnellement.

Donc, et ceci résulte des seules données de la science, il existe certainement une intelligence qui dirige l'Univers au moyen de lois éternelles et immuables. Ceci établi, essayons de pénétrer encore plus avant dans nos recherches.

L'INTELLIGENCE EST DISTINCTE DES LOIS

Nous savons, grâce aux lumineux travaux des savants modernes, que ce que nous désignons par les noms différents de chaleur, lumière, électricité, affinités chimiques, travail mécanique, etc., ne sont que des formes différentes de l'énergie. — Cette énergie est cinématique ou potentielle, autrement dit: tous les phénomènes de la vie inorganique sont dûs en dernière analyse à la tranformation de l'énergie passive en énergie active. De même tous les phénomènes de la vie résultent de la même cause (1).

En sorte que si la théorie de l'unité de matière est vraie, il n'existe dans l'univers que trois élé-

(1) Voir « La conservation de l'Energie » par Balfour Steward.

---

et autres, obtinrent des écrits de toutes sortes. En 1857, le baron publia un ouvrage très important, intitulé : *La réalité des Esprits*, et dédié au comte de Szaphari, au comte d'Ourches et à Son Exc. le général baron de Brewern. Il recevait chez lui un grand nombre d'etrangers, curieux de voir ces phénomènes.

Je fis des invitations à mon tour, et les premières personnes qui formèrent un cercle chez moi furent M. Emile de Bonnechose, historien bien connu et frère du cardinal-archevêque. Pendant cinq ans, il est venu chez moi chaque semaine pour assister à nos réunions. Un jour, il demanda à un Esprit s'il pourrait obtenir de l'écriture directe ; il lui fut répondu que oui, mais que ce ne serait peut-être pas au premier essai. Il dit à l'Esprit qu'il y mettrait tout le temps et la patience voulus. En effet, nous commençâmes un soir avant que personne n'arrivât. Nous n'eûmes rien. Aux deux fois suivantes, il y eut une raie et un commencement de lettres ; enfin, à la cinquième ou sixième fois, le 11 février 1860, l'Esprit nous dit de mettre un papier sur la table, de le couvrir d'un linge de nous recueillir et d'attendre. Aussitôt, M. de Bonnechose sortit son mouchoir, l'étendit sur la feuille de papier et posa, ainsi que moi, ses deux mains sur la partie du mouchoir qui était devant lui. Au bout de quelques minutes, l'Esprit frappa plusieurs coups ; on enleva le mouchoir, et sur le papier nous trouvames les mots suivants : *God love you! Channing. Foi en Dieu.* Sur le revers de la feuille était une croix rouge. Pourquoi avez-vous tracé cette croix ? demanda-t-on à l'Esprit. Il répondit : La croix est le signe de la foi ; je vous ai tracé le signe symbolique.

Plusieurs fois déjà j'avais obtenu de l'écriture directe de M. Didier et de M. Mathieu, la première fois au Louvre la deuxième fois dans l'église des Saints-Pères.

M. Mathieu, ancien pharmacien des armées, membre de plusieurs sociétés savantes, était un homme bon, charmant, instruit, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. Dès le commencement, il s'occupa de l'étude de ces phénomènes cu-

ments irréductibles l'un à l'autre. L'intelligence, la force et la matière. Je dis avec intention irréductibles, car la dernière formule de la science positive s'énonce ainsi : pas de force sans matière et pas de matière sans force. Il est vrai que la matière, dans certains états particuliers, peut être très divisée, réduite même à son principe constitutif : l'atome, mais elle reste matière, même en présentant l'aspect d'une force de radiation (1). Malgré ses perpétuelles évolutions, la matière est toujours semblable à elle-même. L'atome qui fait partie d'un corps vivant, ne vit pas, il joue dans cet organisme un rôle analogue à celui qu'il remplit dans un composé inanimé. La molécule (2) d'oxygène qui s'unit au carbone pour former l'acide carbonique exhalé par la respiration n'a pas changé de nature parce que sa combinaison s'est opérée dans un appareil vivant, elle est identique à la molécule d'oxygène qui s'unit au carbone dans le plus simple des fourneaux de cuisine. Le phosphore contenu dans les os ou dans la trame merveilleuse du cerveau, est le même absolument que celui du laboratoire, et si nous allons plus loin, l'atome fluidique du périsprit est identique à l'atome de matière primordiale contenu dans la molécule d'un élément comme le fer ou le cuivre. Ce qui les différencie, c'est l'aspect de la force qui est une énergie de position dans le fer et une énergie de mouvement dans le fluide périsprital.

L'intelligence, dont nous avons constaté l'existence ne peut se réduire à aucun de ces deux termes, force ou matière, elle est d'une nature spéciale et nous ne pourrions la connaître si nous n'en possédions une nous-même. On peut concevoir que ce principe directeur agit sur l'Univers comme l'âme agit en nous, avec cette différence que l'Univers étant infini, l'intelligence suprême l'est aussi, et comme l'âme est la cause de la vie humaine, l'intelligence infinie est la cause de tout ce qui existe, y compris l'âme.

Quant à expliquer comment la création a eu lieu pour notre système, car il est incontestable qu'à un moment il a pris naissance ; c'est ce que je n'aurai pas la témérité de tenter. Je n'essaierai pas non plus de déterminer si ce Dieu est personnel ou non, bien que l'analogie me porte plutôt vers la première affirmation que vers la seconde. Quant à savoir comment la matière s'est manifestée sous sa forme primordiale, j'avoue ingénuement mon ignorance. Ce sont là des questions que l'avenir résoudra sans doute, mais qu'il est impossible d'aborder actuellement avec le petit nombre de données positives que nous avons sur le Cosmos. Mais ce que je tenais à établir, c'est l'existence indéniable d'une intelligence suprême, régulatrice et directrice de l'Univers. Ceci est simplement la constatation matérielle d'un fait, en quelque sorte l'esprit physique de la question, il reste à en examiner le côté intellectuel.

(1) Voir « La théorie atomique » de Wurtz.

(2) Je dis la Molécule car les corps considérés comme éléments sont en réalités formés d'atome témoin, l'ytrium dont Nerdenskiol et Crookes ont trouvé les exposants. — Voir Crookes « La Genèse des Eléments ».

---

rieux et reçut chez lui quelques amis qui cherchaient également à s'instruire. Il obtint des communications assez remarquables, même originales, et un jour, en 1855, il publia dans le *Courrier de Paris*, géré par Félix Mornand, les *Memoires d'une planchette*. J'ai connu M. Mathieu dans une réunion de l'Athénée des Arts dont il était le président à ce moment. Ce jour-là, M. Fradier-Podéré fit la lecture d'une pièce de vers charmants que je vais vous donner. Quant il eut fini, il dit que ces vers avaient été obtenus par un guéridon au pied duquel on avait attaché un crayon. A cette révélation plusieurs membres, entr'autres Albert Montémont, se révoltèrent en disant qu'ils ne voulaient pas qu'on se moquât d'eux, et qu'il était impossible qu'un guéridon dictât n'importe quoi. Alors M. Mathieu voulut leur expliquer de quelle manière cela s'obtenait, ils ne voulurent rien entendre et peu s'en fallut qu'un duel ne fut proposé entre M. Montémont et M. Pradier-Fodéré. Enfin tout se calma ; les incrédules restèrent dans leur incrédulité et lescroyants dans leur croyance.

Je m'étais mise du côté de M. Mathieu : après l'incident il s'approcha de nous, ma mère et ma sœur, nous demanda si nous nous occupions de cette étude. Nous lui dîmes que nous allions souvent chez le comte d'Ourches et nous lui racontâmes une partie de ce que nous y voyions. Alors il nous invita à aller chez lui, nous y allames, et quand, à mon tour, je reçus chez moi, il fut un des premiers à se rendre à mon invitation ; il présida notre petit cercle jusqu'à la veille de sa mort, arrivée le 12 février 1864 ; son dernier travail fut un volume écrit sur les convulsionnaires de Saint-Médard ; le mercredi il corrigeait la dernière épreuve de l'ouvrage que M. Didier lui apportait, le vendredi il était mort.

Voici la pièce de vers obtenue en 1853, à la campagne, en société de quatre ou cinq personnes ayant les mains posées sur un petit guéridon.

Nous avons vu que la loi morale n'est niée par personne. Matérialistes ou spiritualistes sont d'accord pour reconnaître la nécessité d'un frein sur les passions humaines, mais ce qui est trouvé utile sur la terre comme règle, est confirmé comme loi dans la vie spirituelle. Tout homme ayant vécu ici-bas se trouve, après la mort, dans une situation qui est rigoureusement la résultante de ses bonnes ou de ses mauvaises actions. Ceci est un fait confirmé unanimement sur tous les points du globe où se font des expériences spirites ; mais que faut-il entendre par bonnes ou mauvaises actions ? Ce sont celles qui sont approuvées ou blâmées par la conscience. De là cette deuxième loi, que chacun n'est responsable, que suivant son degré d'avancement moral. La réincarnation explique comment la conscience va sans cesse en se perfectionnant puisqu'elle est, suivant la belle expression de Victor Hugo, « la somme inconciente de science que chacun de nous apporte en naissant. »

La morale n'est donc pas une abstraction, une nécessité purement sociale, quelque chose inventé par les hommes pour maintenir l'ordre dans la société, c'est véritablement une loi qui exerce son action sur l'âme pendant la vie et qui a sa sanction absolue après la mort.

Elle est édictée par l'intelligence suprême, elle présente cet idéal de justice après lequel tous les cœurs honnêtes aspirent, c'est elle qui est le fondement de nos espérances, qui nous montre la sanction de nos efforts, vers le beau, le bien, le juste, car c'est grâce à elle que nous entrevoyons dans l'avenir le règne de la fraternité universelle.

En résumé nous appelons Dieu, l'intelligence infinie, directrice de l'univers, fondement de la justice éternelle, et nous croyons qu'il est impossible de nier son existence sans récuser le témoignage de toutes les sciences, et surtout celui que nous apporte cette grande lumière du XIXe siècle : Le Spiritisme.

GABRIEL DELANNE.

M. METZGER A LYON

Les distractions étaient nombreuses et puissantes le 7 octobre à Lyon ; de tous côtés les spectacles, les fêtes organisées en l'honneur de la présence dans notre ville du Président de la République sollicitaient nos concitoyens à la joie, au plaisir. Pour terminer une journée des mieux remplies, l'annonce d'un brillant feu d'artifice avait attiré et retenu chez la plupart de vos frères et sœurs en croyance la visite de nombreux parents et amis; aussi, en prévision de ces circonstances, le comité de notre société avait décidé qu'il n'y aurait pas de réunion ce jour-là et tous les membres en étaient prévenus. Cependant, malgré toutes ces causes, les spirites lyonnais se pressaient nombreux vers sept heures dans notre salle de réunion rue Terraille ; la cause de cette affluence était d'ailleurs bien mo-

---

La ronde des Esprits

I.

Homme frappe de ton marteau
L'enclume sonore ;
Promène le pesant rateau,
Le travail honore.
Quelque jour il t'enrichira,
Alors la mort te chassera
Au fond de la tombe,
Comme le vent froid des hivers
Chasse sur les rochers déserts
La feuille qui tombe.

Que sont devenus ces mortels
Qui, substituant aux autels
Leur sagesse d'hommes
Ont couronné leur esprit fort ?
Mais ils ont compté sans la mort
Qui frappe et moissonne ;
Et les vents soufflant sur leurs os,
Giacent dans le champ du repos,
Leur chair qui frissonne.

Le rossignol, roi du printemps,
La riante aurore,
Le ciel azuré du beau temps
Que le soleil dore
L'épi mûr et les pampres verts
Les bois éloquents et déserts,
Chantent tes louanges,
Dieu dont les bienfaisantes mains
Versent sur les faibles humains
Les vertus des anges !

II.

Esprits surpris dans la nuit sombre,
Pourquoi la loi de l'Eternel
Conduit-elle sans bruit dans l'ombre
Vos jeux joyeux près du mortel ?
C'est pour combattre l'athéisme ;
C'est pour allumer le remords ;
C'est pour confondre le sophisme
Des vivants aux cœurs froids et morts.
Répandus à travers les mondes
Nous portons, messagers de Dieu,
L'espérance et la foi fécondes
Et l'amour pur comme le feu.
Esprits surpris, etc.

rivée et, j'ai hâte de le dire, l'espoir qui guidait nos amis a reçu une entière satisfaction.

Acceptant gracieusement l'invitation que je lui avais adressée de venir à Lyon avant de rentrer à Paris, M. Metzger nous avait fait espérer qu'il prendrait la parole à cette réunion et dans une causerie intime, étudierait avec nous l'état actuel du spiritisme, ses causes de faiblesse, ses éléments de force et chercherait les moyens d'y remédier.

Nos amis, prévenus tardivement de cette bonne aubaine, se sont cependant empressés, malgré les distractions qui les appelaient ailleurs, de venir écouter et applaudir M. Metzger et lui prouver par leurs bravos et les chaudes poignées de main qu'ils ont échangées avec lui combien était grande notre communauté de sentiments sur tous les points abordés par l'orateur.

Egalement éloignés des funestes erreurs du mysticisme et des néfastes et décevantes conceptions du matérialisme athée nous croyons, comme l'orateur, que le spiritisme est désormais assez fort pour prendre son essort de ses propres ailes et rompre les attaches qui pourraient le lier avec un passé qui s'écroule et entraver sa marche progressive vers la lumière, vers la vérité.

Afin que tous aussi puissent profiter des sages conseils que nous a donné M. Metzger et en faire leur profit, je vous adresse ci-joint le compte rendu à peu près complet de cette causerie en vous priant de la publier dans le journal.

En terminant, au nom de nos frères lyonnais comme en mon nom, je suis heureux d'adresser à M. Metzger l'expression de notre gratitude pour la promesse qu'il nous a faite de venir donner à Lyon une véritable conférence.

Ce jour-là sera jour de gala et notre salle de réunion ne pourra, j'en suis certain, contenir l'affluence de nos amis qui se préparent pour l'écouter et l'applaudir.

Le président de la Société Fraternelle,

HENRI SAUSSE.

CONFÉRENCE

De M. METZGER à la Société *Fraternelle*.

Lyon, le 7 octobre 1888.

Les attaques sont nombreuses contre le spiritisme. Quelquefois on l'attaque avec esprit, et l'on met le public de son côté ; d'autre fois on l'attaque avec haine ; d'autre fois avec infiniment de bêtise. On parle de ses dangers, on nie ses phénomènes. Il faut savoir pourquoi on nous attaque ainsi. Différentes causes expliquent ces attaques.

Une des premières raisons, c'est que le spiritisme est une grande cause. Dans l'humanité, quand une grande cause paraît, les préjugés, les idées du passé la combattent, parce qu'on a ses intérêts, la paresse d'esprit qui fait qu'on ne veut pas changer. Puis, il y a l'entourage qui reste immobile, il vous retient, et l'on renonce au progrès. Il faut mettre.

C'est pour soulager l'infortune ;
C'est pour consoler le malheur ;
C'est pour éclairer la fortune
Et dicter des lois au bonheur !
Souvent nos cohortes légères,
S'élançant comme un arc en-ciel,
Portent, célestes messagères,
Aux douleurs un baume de miel.
    Esprits surpris, etc.

Nous sommes les âmes du monde,
Nous rangeons le câsier du sort;
Nous distribuons à la ronde
Les chagrins, la joie et la mort.
Nous veillons auprès de la tombe,
Comme auprès du berceau touchant ;
Nous relevons l'humble qui tombe,
Et nous terrassons le méchant.
    Esprits surpris, etc.

Nous disons au cœur pur, espère,
L'œil de Dieu veille sur les siens.
Au criminel crains la colère
Du Dieu qui t'as comblé de biens.
Le Christianisme succombe
Sous le scepticisme jaloux ;
Mais il renaîtra de sa tombe ;
Le Christ a dit : prosternez-vous !
    Esprits surpris, etc.

III.

Que fais-tu de ce crâne ouvert,
    Esprit sardonique ?
Pourquoi dépècer cet os vert ;
    Lutin satanique ?
Je le découpe en morcelets,
Pour en faire des osselets !
    Ohé !

Il envoloppait autrefois
    Le cerveau d'un sage,
Qui, de Dieu méprisant la loi,
    Franchit le passage.
Maintenant ses os sont lancés
Dans la course des vents glacés !
    Ohé !

raison de côté. Notre cause étant grande et bonne, quand on l'a adoptée, il faut y persévérer. La seconde raison, c'est que le spiritisme prête à la moquerie. Comme on peut imiter certains faits on n'ose pas s'avouer spirite. Il ne faut pas s'inquiéter de ces opinions quand on a eu des preuves sérieuses.

Mais la raison la plus fréquente et la plus importante vient des spirites eux-mêmes.

En causant avec de certains spirites, on se sentirait disposé à les dauber, tant ils défendent la cause avec exagération, tant ils la defendent d'autres fois en donnant des preuves d'une réelle ignorance. La preuve en est dans un livre qui fut, dit-on, écrit sous la dictée immédiate de Dieu ; il est écrit en mauvais français ; les pensées laissent à désirer, les unes sont fausses, les autres incomplètes. Supposez l'auteur de ce livre parlant spiritisme à un homme intelligent. Celui-ci lui répondra : Vous êtes un fou et le spiritisme est une folie. D'autres spirites tombent dans un mysticisme exagéré : ils s'attachent à une signature que la communication ne justifie pas. On la montre ; mais un incrédule ne se laisse pas prendre à la signature, et accuse, lui aussi, le spiritisme d'être une folie. On a vu, dans une réunion, une communication signée Voltaire, être reconnue par une dame ignorante, comme portant l'empreinte du style de Voltaire, il n'en était rien cependant.

Il faut donc que nous sachions mieux défendre notre cause ; il faut que toute communication soit examinée et soumise au creuset de la raison, comme le recommande Allan Kardec. Si nous ne faisons pas cela, nous aurons contre nous les gens d'esprit et les hommes sérieux qui ne se donneront pas la peine de chercher ce qu'il peut y avoir de vrai dans le spiritisme.

Pour arriver à mieux défendre le spiritisme, il faut, dans les réunions, écouter les personnes qui en savent un peu plus ; il faut surtout travailler, étudier pour être à même de juger soi-même ce que l'on obtient, car en restant dans l'ignorance on peut en entraîner d'autres dans l'erreur.

Une année, à l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec, des discours furent prononcés sur sa tombe. L'un d'eux n'avait ni une idée, ni une phrase acceptable. Eh bien ! qu'a dû penser le public qui l'entendait. Il était bien pénible, douloureux même pour un spirite dévoué et convaincu de penser à l'opinion que le public pouvait se faire du spiritisme et des spirites. Il faut donc défendre le spiritisme avec justesse et intelligence. Il y a plusieurs théories spirites ; il faut n'y pas attacher plus d'importance qu'il n'est nécessaire ; il faut faire la part entre la théorie et les faits, et surtout bien faire attention aux conclusions qu'on en tire, afin de n'exagérer ni en plus ni en moins. Une conclusion ne sera bonne que si elle découle directement du fait lui-même.

Or, on ne s'en tient pas toujours là, Allan Kardec lui-même, il faut le reconnaître, s'est un peu laissé entrainer en établissant trop de liens entre le spiritisme et le christianisme. Le spiritisme est assez fort aujourd'hui pour marcher sans lisières,

---

Voyez-vous, au déclin du jour,
Ces lambeaux sous l'herbe?
C'était une fille d'amour.
Et belle et superbe !
Son corps sous la mousse enfoui.
Les noirs corbeaux en ont joui !
Hihi!

Voyez-vous ce squelette impur
Qui claque et frissonne !
C'est un financier au cœur dur,
Chez qui l'or foisonne.
Sa tombe riche où je m'assieds,
Comme la plus pauvre a six pieds,
Ohé!

Quand le vent aux rires stridents
Nous chasse et nous navre
Que disent les morts indolents?
Leur voix de cadavre
Gémit et dit : Si j'avais su!
J'aurais plus sagement vécu.
Huhu!

Quand du clairon divin l'éclat
Hurlera sonore,
Les morts, au champ de Josaphat,
Se verront encore.
Les chrétiens seront couronnés
Et les païens seront damnés !
Ohé!

Cette dernière pièce est vraiment originale. M. Didier, le fondateur de la librairie académique, était aussi un vrai croyant. C'est lui qui a édité la plus grande partie des œuvres d'Allan Kardec ; je le connus à la Société spirite, alors au Palais-Royal, et il vint se joindre à nous. Il était très zélé pour faire de la propagande, et souvent il amenait quelque savant avec lui. C'est ainsi qu'un soir il vint avec M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut ; mais ce monsieur n'avait rien à apprendre de nous ; au contraire, il nous raconta des choses extraordinaires qu'il avait vues ; il vint trois ou quatre fois assister à nos réunions. A la seconde fois, il nous dit qu'il écri-

sachons nous défaire des attaches du passé. Il ne faut pas en faire une œuvre bâtarde qui ne pourrait réussir. Ainsi, le P. Hyacinthe qui a un immense talent et beaucoup de dévouement ne peut arriver à rien. Pourquoi ? Parce qu'il a trop voulu conserver de l'ancien en y mêlant un peu de nouveau, alors le nouveau s'est noyé dans l'ancien. De même pour le spiritisme, il faut avoir le courage de briser carrément avec le passé.

Si on ne le fait pas, on retournera peu à peu aux idées anciennes. Ces tendances se manifestent dans certains groupes et certains journaux, C'est une faute, un écueil qu'il faut éviter en voulant allier l'ancien et le nouveau on croit à tort faire un compromis, une sorte d'assurance pour ne pas tout perdre au point de vue du salut, il n'en est rien. Aujourd'hui, dans l'Eglise, peu de personnes croient à tous les dogmes enseignés, chacun a son petit point qu'il n'admet pas. Cela seul suffit pour être damné.

Il vaut donc autant tout rejeter, sans regret, puisque les faits sont là qui nous prouvent la vérité du spiritisme.

Mais il ne suffit pas de se défendre contre les attaques, il faut encore attaquer. Il y a un très grand nombre de spirites, beaucoup plus qu'on ne le pense ; peu se montrent et beaucoup se cachent, de peur d'avoir les vivres coupés, et, en effet, on ne peut demander à un père de famille de risquer sa position qui donne du pain à sa femme et à ses enfants ; d'autres se cachent par crainte de froisser des parents, des amis, d'autres encore par lacheté dans la crainte seule du qu'en dira-t-on, d'autres enfin par égoisme et peu à peu on se laisse aller avec ceux que l'on a voulu ménager. C'est une erreur. Quand on possède une vérité, on ne doit pas la garder pour soi C'est de l'égoïsme qui doit rencontrer sa punition. D'autres ont la bonne volonté, mais ils ne se sentent pas soutenus, et ne font aucun effort. Nous sommes comme une armée en déroute. C'est une grande faiblesse qui ne nous permet pas de faire des œuvres utiles. Or, c'est surtout par les œuvres que nous pouvons faire connaitre le spiritisme. A Paris, il y a presque autant de groupes que de spirites ; quand on a essayé de les réunir, tout est tombé, soit par des questions de personnes, soit par des questions d'idées. Il s'agissait d'organiser des conférences à Paris, pendant la durée de l'Exposition de 1889. Quand on est arrivé à proposer les sujets qu'on y traiterait, les uns ne voulait pas de celui-ci, les autres ne voulaient pas de celui-là, si bien qu'à la fin il ne resta rien. C'est ce qui avait eu lieu pour la constitution américaine du présid ent Jonhston ; il avait envoyé un exemplaire du projet de constitution à chaque sénateur, avec prière de rayer les articles qui ne paraîtraient pas bons ou utiles. Le jour de la discussion arriva et il se trouva qu'il n'y eut pas un article qui n'eût été supprimé. Il faut que des conférences s'organisent et qu'elles se perpétuent un peu sur tous les points de la France, ce serait faire une œuvre utile et progressive. Le catholicisme et le protestantisme tombent de plus en plus en discrédit ; aucune religion, aucune philosophie ne

---

vait l'histoire de Merlin l'Enchanteur, personnage historique, mythologique et poétique, tout ensemble. Il écrivait la légende d'après les manuscrits bretons qu'il consultait. C'était le 29 avril 1860.

Fénelon conversait avec nous ; M. de la V... lui demande s'il peut lui dire ce qu'était Merlin l'Enchanteur.

« C'était un célèbre médium sans le savoir qui avait la puissance de communiquer avec les Esprits. »

— Pourrais-je l'évoquer ?

— « Oui, si son corps (car il est réincarné) lui permet de venir. »

Après une longue attente, l'Esprit vient écrire d'une écriture ressemblant aux manuscrits de son époque, sixième siècle.

« Enfin, me voilà parmi vous. »

— Au nom de Dieu, est-ce bien vous, Myrdhinn ?

« Oui, c'est moi. Je descends de Saturne. »

— Qu'étiez-vous sur la terre ?

« Un savant et un personnage important ; j'étais Barde. »

— Quel était le sujet de vos poèmes?

« Je chantais les guerriers et les dieux. »

— Quels guerriers chantiez-vous ?

« Ceux de mon pays gaulois. »

— Avez-vous réellement chanté les Gaulois, et ne serait-ce pas plutôt les Bretons ? Citez-nous quelques noms.

« Leurs noms sont dans la nuit des temps, je les ai oubliés. »

— Vous étiez breton cependant.

« La Bretagne était bien mon pays, mais les Gaulois se battaient aussi et j'ai chanté la guerre en général. »

— Vous avez dit tout à l'heure que vous avez chanté les dieux, quels étaient-ils ?

« J'ai chanté la poésie, aussi le dieu de la beauté et le dieu des grands courages. »

— Dites-nous un nom de ces dieux que vous avez chantés ?

« Voulez-vous des noms païens ? Aujourd'hui je n'y crois plus. »

— Vous étiez un grand personnage ?

(A suivre.)

peut les remplacer. Mettez ensemble un prêtre, un pasteur et un savant, le public ne sera ni avec le prêtre, ni avec le pasteur, mais avec le savant. Que veut le savant? Des faits. Nous ne pouvons lui mettre l'âme entre les mains ; nous ne pouvons que lui opposer fait à fait. C'est en le mettant en présence des faits qu'on peut l'amener à conclure comme nous. Et, par suite, nous pouvons combattre le matérialisme qui est une cause effroyable de maux. Il faut que nous prouvions que nous sommes quelqu'un et que le spiritisme est quelque chose. Nous n'avons pas une œuvre à présenter : on nous contestera tant que nous n'en aurons pas. Mais comment arriver ? En faisant de petits sacrifices d'amour propre pour s'unir. Ici, vous êtes plus unis que nulle autre part, il faut crier dans le monde pour que les autres en fassent autant et il faut crier jusqu'à ce qu'on vous entende. Les Parisiens ont la tête dure et les idées ne leur arrivent pas facilement (1), mais ils nous écouteront cependant et sauront vous imiter, espérons-le, pour le bien de notre cause. Il faut en outre réunir de l'argent pour organiser des conférences, créer un orphelinat, une caisse de retraite, par exemple, ou toute autre œuvre humanitaire, et cela, il faut le faire pour montrer que nous aimons notre doctrine et prouver par les faits qu'elle est capable d'inspirer et faire réaliser de grandes choses. Nous sommes coupables, puisque nous savons mieux que personne la nécessité des choses utiles.

Il faut donc défendre le spiritisme avec intelligence, rompre avec toutes les idées anciennes. On accuse les Français d'être absolus, c'est parfois une bonne chose. Puis nous devons nous aimer et savoir faire des sacrifices. Aucun progrès ne se fait sinon par le sacrifice. Tous les grands hommes ont fait des sacrifices, ont produit le bien et fait marcher l'humanité. Nous ferons moins qu'eux, mais nous pouvons faire œuvre utile.

Il nous reste à parler de la vie. On juge les gens d'après les faits qu'ils produisent. On dit qu'il n'y a pas de haine plus forte que chez les dévots. Nous, nous devons être meilleurs dans notre vie. Dans les journaux, dans les groupes on voit de la haine, des discussions, mais peu de charité. Cependant notre drapeau porte : « Hors de la charité pas de salut. » On nous a souvent reproché ce manque de charité. Dans les premiers siècles, les chrétiens savaient être charitables, mais cela n'a pas duré. A l'origine du christianisme, les esclaves se sont jetés sur cette doctrine qui semblait leur apporter le salut. Nous devrions faire quelque chose de semblable. Il faudrait, quand nous allons lancer une mauvaise parole, retourner sept fois notre langue dans notre bouche avant de la prononcer, et nous ne la prononcerions pas. Nous devrions, par notre vie, ajouter quelque chose aux faits et aux théories. Il faut le vouloir avec ardeur. Si nous ne nous mettons pas à l'œuvre nous ne ferons rien de sérieux, et il faut appeler l'attention des gens intelligents. Si un homme sérieux s'occupe de spiritisme, il arrivera à la conviction. Il faut que nous soyons sérieux dans notre vie, dans nos explications, pour inspirer la confiance et nous faire écouter. Il faut que, d'ici à l'année prochaine, on réussisse à organiser l'œuvre des conférences pour Paris et toute la France.

Le Secrétaire : M. MOISSONNIER. — Le Président : HENRI SAUSSE.

(1) Ne serait-il pas plus exact de dire que certains spirites ne veulent pas entendre ? N. d. l. R.

Par suite d'une erreur commise à l'imprimerie cet article, qui devait paraître il y a un mois, est resté dans les cartons du compositeur. Nous le publions aujourd'hui en présentant nos excuses à nos amis.

Adresse des spirites de Rouen AU Congrès international de Barcelone.

La plupart des spirites de Rouen, dont le soussigné se fait ici l'interprète, se joignent à leurs frères réunis en congrès à Barcelone, pour témoigner de leur dévouement à la cause dont le Christ a été le grand initiateur et Allan Kardec le premier apôtre.

Leur croyance est basée sur les préceptes évangéliques, expliqués et développés dans les livres d'Allan Kardec. Ils se déclarent donc opposés aux doctrines de ces prétendus novateurs, qui osent renverser les idées si justes du Maître, pour en implanter de fausses, et qui, par là, sèment le trouble dans les âmes spirites, dont, au contraire, l'union devrait faire la force. Sous prétexte que Dieu dans son essence ne peut être défini, ces philosophes nouveaux veulent le confondre avec la nature et nient sa providence; parce qu'ils n'éprouvent pas les salutaires effets de la prière ardente, ils contestent son efficacité; ils vont jusqu'à dire que l'Esprit à l'état de désincarné ne peut progresser, parce qu'il n'a point d'organes; que l'immortalité de l'âme est conditionnelle, qu'il est des âmes qui se détruisent elles-mêmes, etc.

Les nombreux spirites de Rouen, combattent ces idées anti-spirites, comme la raison et la conscience les réprouvent.

PÉRIER,
chef de groupe
membre de l'Union spirite de France.

UNE NOUVELLE

dictée au Dr Reignier par l'esprit d'Alfred de Musset

Niella la bergère vivait simplement. conduisant chaque jour ses blanches brebis sur la montagne voisine. Elle avait l'habitude de s'asseoir au pied d'un vieux chêne, et chaque jour son âme s'envolait vers les régions éthérées, heureuse de prendre ainsi un avant-goût du ciel. La pauvre enfant oubliait en effet, dans ces moments délicieux, tout ce qui l'entourait, le troupeau qu'elle avait à surveiller et son père, et sa mère, et sa cabane au bord de l'eau.

Au milieu d'une de ces extases sublimes, alors qu'elle se croyait bien seule, conversant avec les anges aux ailes d'or, voilà qu'une voix céleste semble descendre du sommet de l'arbre qui l'abritait; elle écoute, le doux refrain qui a bercé ses jeunes années se fait entendre; muette et pensive, elle dévore les paroles, qui comme autant de gouttes de rosée rafraichissante tombent sur son pauvre cœur endolori; et quand le soleil descend vers la colline, quand la lumière, s'abaissant par degrés prête à tout ce qui l'entoure un reflet d'opale, la pauvrette se réveillant soudain s'empressa de rejoindre sa cabane. Chaque jour, au lever de l'aurore, on la voyait se diriger vers l'arbre chéri, et chaque soir s'en revenir avec un reflet de tristesse sur son beau visage.

Un soir cependant l'enfant ne reparut pas, des recherches faites dans les bois d'alentour restèrent sans résultats pendant bien des mois, lorsqu'un soir pourtant, un pâtre pénétrant sous les chênes séculaires de la forêt domaniale, trouva, enlacés l'un à l'autre la pauvre fille et le fils du seigneur, que la mort avait réunis dans un mutuel et dernier embrassement.

Depuis lors on éleva sur le lieu où avaient été retrouvés les corps des deux amants, une chapelle consacrée à la Vierge des Sept douleurs, et chaque soir les filles du hameau priant pour leur compagne, demandent au Seigneur de les préserver d'un sort aussi funeste.

La morale de ce conte est celle-ci : Notre cœur est un composé des fluides les plus subtils ; c'est à nous de conserver leur pureté; si nous ne voulons pas succomber sous les étreintes de l'esprit du mal, qui sous le masque de l'amour menace de nous entraîner dans l'abîme. Purifions nos âmes; tournons cet amour impie vers la céleste voûte, et soudain transformé en amour pur, ce fluide si dangereux d'abord nous remplira de fraîcheur et notre âme régénérée chantera les louanges de Dieu qui lui envoie la consolation et la foi.

COMMUNICATION SPIRITE

LE CHEMIN DE LA VIE

Arrêtons-nous. Entends les accents enchanteurs
De ces limpides eaux. Quelle douce harmonie !
Quand l'oiseau l'accompagne, oh ! quelle mélodie !
Mais où va ce ruisseau sur ce tapis de fleurs ?
Regarde : il se divise en deux bras argentés.
L'un, d'un cours sinueux, serpente dans la plaine
Par lui fertilisée; et de son onde saine
Le moissonneur suant, pendant les chauds étés,
Aime à se rafraîchir. Que de moulins charmants
Il fait aussi tourner ! A tous il est utile,
De tous il est aimé. Il sait, loin de la ville,
Attirer vers ses bords poètes et croyants.
L'autre, rapide et fier, suit un autre chemin.
Il dédaigne les champs. Une course effrénée
Le conduit à sa perte à travers la vallée.
Vraiment, s'il connaissait son malheureux destin,
Sur la fatale pente il pourrait s'arrêter.
Il en est temps encor... Mais non, il va, rapide,
Vers une noire ville, où son onde limpide
Se gâte promptement, car il doit se prêter
A des emplois bien bas. C'est alors Mars sanglant
Qui plus loin le rougit du sang de ses victimes.
Que de vaillants guerriers roulent dans ses abîmes !
Aussi le maudit-on, mère, femme et enfant.
Il devient malheureux perdant sa pureté.
Eh bien ! n'est-ce pas là l'image de la vie ?
Ton bonheur dépend seul de la route suivie.
Surtout prends la première, aie de la fermeté.

Communication obtenue à Rouen par la typtologie.

AVIS

Les membres de l'Union spirite française sont prévenus qu'ils peuvent retirer leur carte pour l'année sociale au bureau du journal. — La cotisation est de six francs par an. — Nous ferons connaître ultérieurement le jour de reprise des travaux.

Nous prions les lecteurs qui n'auraient pas payé leur abonnement de vouloir bien nous en envoyer de suite le montant afin que nous puissions établir nos comptes de fin d'année.

Dans le prochain numéro nous donnerons un compte-rendu complet des travaux du congrès de Barcelone. Un de nos frères a bien voulu se charger de la traduction des documents espagnols, mais il n'a pu, malgré sa diligence, être prêt pour ce numéro.

Le Gerant : Gabriel Delanne.

Paris.—Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

6e ANNÉE. — N° 22. 20 centimes le Numéro. (2e QUINZAINE) NOVEMBRE 1888.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

LA PRIÈRE

La prière doit être un épanchement intime de l'âme à Dieu, un entretien solitaire, une méditation toujours utile, souvent féconde. C'est le refuge par excellence des affligés, des cœurs meurtris. Aux heures d'accablement, de déchirement intérieur, d'amer désespoir, qui n'a trouvé dans la prière le calme et le réconfort, un adoucissement à ses maux? Un dialogue mystérieux s'établit entre l'âme qui souffre et qui pleure et la puissance évoquée. L'une expose ses angoisses, ses défaillances, ses misères, implore, demande secours, appui, indulgence. Et alors, dans le sanctuaire de la conscience, une voix secrète répond, la voix de Celui d'où provient toute force pour les luttes de ce monde, tout baume pour nos blessures, toute lumière pour nos incertitudes. Et cette voix console, relève, persuade. Elle nous dit l'utilité des épreuves, la sainteté de la souffrance qui nous trempe, nous prépare pour un monde meilleur. Elle nous montre les perspectives lointaines d'une vie plus heureuse, qu'il faut conquérir par l'effort. Comme une rosée bienfaisante, elle fait descendre en nous le courage, la soumission, la résignation stoïque. Et nous nous relevons moins tristes, moins accablés ; un rayon du soleil divin a lui en notre âme, y a fait éclore l'espérance.

Il est des hommes qui médisent de la prière, qui la trouvent banale, ridicule. Ceux-là n'ont jamais prié ou n'ont jamais su prier. Ah ! sans doute, s'il ne s'agit que des patenôtres débitées sans conviction, de ces récitations aussi vaines qu'interminables, de toutes ces oraisons classées et numérotées que les lèvres balbutient et où le cœur n'a point de part, on peut comprendre leurs critiques ; mais ce n'est pas là la prière. La prière est une élévation au-dessus des choses terrestres, un ardent appel aux puissances supérieures, un élan, un coup d'aile vers des régions que ne troublent pas les échos, les murmures d'un monde matériel et où l'être puise les lumières et les forces qui lui sont nécessaires. Et plus son élan est puissant, plus son appel est sincère, plus distinctes, plus claires se révèlent à lui les harmonies, les voix, les beautés des mondes supérieurs. C'est comme une fenêtre qui s'ouvre sur l'invisible, sur l'infini, et par où il perçoit mille impressions consolantes et sublimes. Ces impressions, il s'en imprégne, il s'en enivre, il s'y retrempe comme dans un bain fluidique, régénérateur.

Dans ces entretiens de l'âme avec la Puissance supérieure, le langage ne doit être rien moins que préparé, annoté, encore moins une formule dont on mesure la longueur à la somme qu'elle rapporte, ce qui devient une profanation, presque un sacrilége. Le langage de la prière doit varier sui-

vant les dispositions, les besoins, l'état d'esprit de l'être humain. C'est un cri, une plainte, une effusion ou un chant d'amour, un acte d'adoration ou un examen de ses actes, un inventaire moral fait sous l'œil de Dieu, ou encore une simple pensée, un souvenir, un regard levé vers les cieux.

Il n'est pas d'heures pour la prière. Il est bon sans doute d'élever son cœur à Dieu au début et à la fin du jour. Mais si vous vous sentez mal disposé, ne priez pas ; mieux vaut ne pas prier que de prier du bout des lèvres. En revanche, lorsque vous sentez votre âme attendrie, remuée par un sentiment profond, par le spectacle de l'infini, que ce soit au bord des océans, sous la clarté du jour ou sous la coupole étincelante des nuits, au milieu des champs et des bois ombreux, dans le silence des forêts, peu importe ; toute cause est bonne et grande qui mouille nos yeux de larmes, fait ployer nos genoux et jaillir de notre cœur un hymne d'amour, un cri d'adoration vers la Puissance éternelle qui guide nos pas au bord des abimes.

Ce serait une erreur de croire que nous pouvons tout obtenir par la prière, que son efficacité est assez grande pour détourner de nous les épreuves inhérentes à la vie. La loi d'immuable justice qui s'exerce à travers la série de nos existences ne saurait se plier à nos caprices, Les maux que nous voudrions éloigner de nous sont parfois la condition nécessaire de nos progrès. Les supprimer aurait pour effet de rendre notre vie stérile. D'autre part, comment Dieu pourrait-il accéder à tous les désirs que les hommes expriment dans leurs prières ? La plupart d'entre eux sont incapables de discerner ce qui leur convient, ce qui leur serait le plus profitable, Certains demandent la fortune, ignorant qu'elle serait un malheur pour eux en donnant un libre essor à leurs passions.

Dans la prière qu'il adresse chaque jour à l'Eternel, le sage ne demande pas que sa destinée soit heureuse ; il ne demande pas que la douleur, les déceptions, les revers soient écartés de lui. Non ! ce qu'il désire c'est connaître la loi pour mieux l'accomplir ; ce qu'il implore, c'est l'aide d'en haut, le secours des esprits bienveillants, afin de supporter dignement les mauvais jours Il réclame la force morale qui fait lutter avec succès contre les tentations et marcher dans la voie droite. Et les bons esprits répondent à son appel. Ils ne cherchent pas à détourner le cours de la justice, à entraver l'exécution des divins décrets. Sensibles aux souffrances humaines qu'ils ont connues, endurées, ils apportent à leurs frères de la terre l'inspiration qui soutient, qui fait triompher des influences matérielles ; ils favorisent en lui ces nobles et salutaires pensées, ces élans du cœur qui, en les élevant vers les hautes régions, les rendent insensibles aux tentations et leur font éviter les pièges de la chair. La prière du sage fixe sa pensée vers le ciel et trace par avance la voie de son ascension. Faite dans un recueillement profond, en dehors de toute préoccupation égoïste, elle éveille en lui cette intuition du devoir, ce sentiment supérieur du vrai, du bien et du juste qui le guide à travers les difficultés de l'existence et le

LES MÉMOIRES

D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

PREMIÈRE PARTIE

« On me croyait magicien parce que j'en savais plus que les autres ; j'étais plus instruit que ceux de mon époque et j'ai passé pour un enchanteur. »

— En quel lieu vivez-vous maintenant ?

« Dans Saturne ; je suis réincarné. Je suis un personnage connu qui tient la justice du pays. »

— Quand vous viviez, n'aviez-vous pas des rapports avec cet astre ?

« De cette planète je tirais ma puissance magique : j'étais astrologue, comme vous savez. »

Quel parti tiriez-vous de votre science ?

« Je conseillais les rois. »

— Dans quel but conseilliez-vous les rois ?

« L'avenir m'était révélé par une puissance supérieure et je le dictais aux grands en vue du bien et du progrès ; quelquefois, aussi, un peu e gloire m'en revenait. »

— Sous quelle forme votre puissance se manifestait-elle ?

« Pour parler votre langage actuel, j'etais médium intuitif : j'avais des révélations. »

— Comment manifestiez-vous ces révélations ?

« L'inspiration m'arrivait sous cette forme et je la dictais aux grands par mes chants ou par mes paroles. Ma manière de révéler ressemblait à celle des druides. »

— Comment l'inspiration vous arrivait-elle ?

« L'inspiration m'arrivait d'abord par l'évocation, ensuite par la tension de mon esprit, et les paroles arrivaient d'elles-mêmes. »

— Quel genre d'évocation faisiez-vous ?

« J'évoquais Dieu d'abord dans l'Esprit de vérité, de révélation, et un bon ange m'apportait l'inspiration. »

maintient en communion intime avec la grande harmonie des lois et des choses.

Mais la puissance souveraine qui gouverne les mondes ne représente pas seulement la justice, elle est aussi la bonté, immense, infinie, secourable. Or pourquoi n'obtiendrions-nous pas dans nos prières tout ce que la bonté peut concilier avec la justice? Nous pouvons toujours demander appui et secours aux heures de détresse, Dieu seul sait ce qui est le plus convenable pour nous et à défaut de l'objet de nos demandes, il nous enverra toujours soutien fluidique et résignation.

Lorsqu'une pierre vient frapper les eaux, on en voit vibrer la surface en ondes concentriques. Ainsi le fluide universel est mis en vibration par nos prières et nos pensées, avec cette différence que les vibrations des eaux sont limitées alors que celles du fluide universel se succèdent à l'infini. Tous les êtres, tous les mondes sont baignés dans ce fluide, comme nous le sommes nous-mêmes dans l'atmosphère terrestre. Il en résulte que notre pensée, lorsqu'elle est mue par une force d'impulsion, par une volonté suffisante, va impressionner les âmes à des distances incalculables. Un courant fluidique s'établit des unes aux autres et permet aux esprits élevés de nous influencer; de répondre à nos appels des profondeurs de l'espace.

Il en est de même pour les esprits inférieurs, pour les âmes souffrantes qui ressentent l'effet de nos prières, quelle que soit la situation qu'elles occupent. Dans ce cas, la prière opère comme une magnétisation à distance. Elle pénètre à travers les fluides épais et sombres qui enveloppent les esprits malheureux; elle atténue leurs soucis, leurs tristesses. C'est la flèche lumineuse, la flèche d'or perçant leurs ténèbres. Quelle consolation ineffable pour ces esprits de sentir qu'ils ne sont pas abandonnés à eux-mêmes dans le vaste univers; qu'il est des êtres qui s'intéressent à leur sort, veulent leur bien, leur soulagement! Cette pensée leur rend le courage et l'espoir. Ah, si nous pouvions mesurer l'effet produit par une prière ardente, par une volonté généreuse et énergique sur ces malheureux, nos vœux s'élèveraient souvent vers les déshérités, les délaissés de l'espace, vers ceux à qui nul ne songe et sont plongés dans un morne découragement sous le poids d'un lourd passé.

Prier pour les esprits malheureux, prier avec compassion, avec amour, est une des formes les plus efficaces de la charité. Tous peuvent l'exercer, tous peuvent faciliter le dégagement des âmes qui viennent de quitter la terre, abréger la durée du trouble qu'elle ressentent par un élan chaleureux de la pensée, par un souvenir bienveillant et affectueux. La prière facilite la désagrégation corporelle, aide l'esprit à se dégager des fluides grossiers qui l'enchaînent à la matière. Sous l'influence des ondes magnétiques que projette une volonté puissante, la torpeur cesse, la lumière se fait. Dès lors, l'esprit se reconnaît, reprend possession de lui-même, il se sent vivre de sa nouvelle vie.

De même la prière pour autrui, pour nos pro-

— Vous avez chanté les dieux, et maintenant vous parlez de Dieu?

« Dieu, c'est la religion ; les dieux, ce sont la poésie, la fiction ou la forme. »

« J'aimais la solitude, et je n'allais en présence des grands que pour leur parler de l'avenir. »

(Les recherches de M. le vicomte H. de la Villemarqué ont prouvé la véracité de toutes ces réponses, et l'identité de l'Esprit.)

M. Didier nous amena aussi, M. Victorien Sardou, le célèbre auteur dramatique que tout le monde connaît aujourd'hui, mais qui alors, ayant du temps à dépenser, s'occupait de spiritisme. Il était médium écrivain et surtout dessinateur; l'esprit de Bernard Palissy lui faisait tracer des dessins admirables dont un, entr'autres, la maison de Mozart dans la planète de Jupiter, faite sur une planche de cuivre, a été tirée et on peut se procurer ce dessin original et curieux.

Nous avons eu la douleur de perdre M. Didier, le 2 décembre 1865.

Un de nos visiteurs les plus assidus quand il était à Paris, c'est le prince Eugène Gagarine, homme bon et instruit, fervent spiritualiste et excellent magnétiseur. Il m'a raconté des faits bien extraordinaires qu'il avait obtenus dans le magnétisme ; je ne citerai que les deux suivants.

Pour donner un peu de foi à la princesse qui ne voulait pas croire à ces phénomènes qu'elle jugeait surnaturels, quoique reconnus naturels aujourd'hui qu'on connaît bien le magnétisme — il essaya un jour, en plein hiver, de magnétiser un arbuste qui était dans son salon. Chaque jour il venait lui donner sa nourriture fluidique ; au bout de quelque temps, les feuilles commencèrent à pousser, puis vinrent des boutons, ils s'épanouirent et les fleurs se montrèrent dans tout leur éclat. La princesse ne put rien objecter devant ce fait.

Une autre fois, à Odessa, le lieu de sa résidence ordinaire, la jeune fille d'un de ses serf mourut et les parents désolés vinrent en apprendre la nouvelle à leur seigneur et maître. Celui-ci ému de

ches, pour les infortunés et les malades, quand elle est faite avec un cœur droit et une foi ardente, peut produire de salutaires effets. La prière est un fluide spirituel qui pénètre et réchauffe les êtres souffrants. Même lorsque les lois de la destinée lui font obstacle, lorsque l'épreuve doit être accomplie jusqu'au bout, la prière n'est pas inutile. Les fluides bienfaisants qu'elle porte avec elle s'accumulent pour se déverser à la mort dans le périsprit de l'être aimé.

« Réunissez-vous pour prier », a dit Jésus. La prière faite en commun est un faisceau de volontés, de pensées, rayons et parfums, qui se dirige avec plus de puissance vers son but. Elle peut acquérir une force morale irrésistible, une force capable de soulever, d'ébranler les masses fluidiques. Quel levier pour l'âme ardente, pleine de foi, qui met dans cet élan tout ce qu'il y a de grand, de pur, d'élevé en elle. Dans cet état, ses pensées jaillissent comme un courant impétueux, en larges et puissants effluves. Quelquefois on a vu l'âme en prières, se dégager du corps, et ravie en extase, suivre elle-même la pensée bouillonnante qu'elle projetait en avant-coureur vers l'infini. La prière est un moteur incomparable, le moyen le plus sûr de mettre les fluides spirituels en action. Pour cela, elle doit être dirigée par une volonté ferme, persévérante, vers un but précis, déterminé. Dans ces conditions, il n'est pas de résultat qu'elle ne puisse obtenir pour le bien de tous. La pensée pénètre partout, défie les obstacles, s'infiltre dans les cerveaux les plus rebelles. Par son action répétée on pourrait émouvoir les âmes les plus insensibles, ébranler les sceptiques les plu endurcis, consoler, réchauffer, soulager tous ceux qui, dans l'espace ou sur terre, sont en proie à la souffrance, à l'obscurité, à l'incertitude. L'homme porte en lui une force incalculable, une puissance qu'il soupçonne à peine et dont il ne sait tirer qu'un parti médiocre. Pour la mettre en œuvre deux choses suffisent cependant : la foi et la volonté.

Considérée sous cet aspect, la prière perd tout caractère mystique. Elle n'a plus pour but l'obtention d'une grâce, d'une faveur, mais l'élévation de l'âme et sa mise en rapport avec les puissances supérieures, fluidiques et morales. La prière, c'est la pensée tendue vers le bien, c'est le fil lumineux qui rattache les mondes obscurs, les esprits incarnés aux âmes libres, rayonnantes et aux mondes divins. La dédaigner, c'est dédaigner la seule force qui nous arrache au conflit des passions et des intérêts, qui nous transporte au-dessus des choses passagères, transitoires et changeantes et nous unit à ce qui est fixe, permanent, immuable, dans l'univers. Au lieu de repousser la prière, en raison des abus ridicules ou odieux dont elle a été l'objet, ne vaut-il pas mieux l'utiliser avec sagesse et mesure? C'est d'une âme recueillie et sincère, c'est avec son cœur qu'il faut prier. Evitons les formules banales en usage dans certains milieux. Dans ces sortes d'exercices spirituels, notre bouche seule a remué, notre âme est restée muette. A la fin de chaque jour, avant de nous livrer au repos, descendons en nous-même, examinons avec soin nos actions. Sachons condamner les mauvaises afin d'en éviter

---

leur douleur alla voir la jeune morte avant qu'on la portât en terre. Arrivé dans la chambre mortuaire, il se prosterna devant le lit et se mit à fixer le cadavre. Tout-à-coup, il lui vint une pensée : Si elle n'était pas morte, par hasard ! Il tint son regard fixé sur elle, la magnétisant fortement avec ses yeux dans lesquels il mettait toute la volonté qui était en son pouvoir. O miracle ! Au bout de quelques minutes la pauvre enfant pousse un léger soupir, fait un mouvement, elle ressuscitait ! Jamais on n'a pu faire croire aux bonnes gens du pays que la jeune fille était en catalepsie, et qu'elle était revenue à la vie tout naturellement. Non, non, disaient-ils, notre seigneur est un nouveau Christ qui a le pouvoir de ressusciter les morts. Laissons-les dans leur naïve et sainte croyance ; mieux vaut celle-là que de n'en point avoir. Le prince Gagarine est le neveu de la célèbre Madame Sophie Swetchine très connue dans le faubourg Saint-Germain et dont plusieurs auteurs célèbres ont parlé dans leurs écrits.

M. Delamarre, le fondateur de la *Patrie* était un fervent croyant ; dans son journal, il insérait bien des récits sur ces faits curieux. Il venait souvent chez moi, en particulier, et là il interrogeait l'esprit de son fils Charles. Très souvent, il l'interrogeait en Anglais, à cette époque je n'en connaissais pas un mot ; il le faisait surtout quand il s'agissait de politique ; l'Esprit répondait à ses questions, quelquefois même en anglais. Il me demanda de le présenter chez le baron de Guldenstubbé. J'écrivis au baron qui s'empressa de lui envoyer une lettre d'invitation. J'allai aussi avec lui chez M. A. Kardec qui demeurait alors rue des Martyrs. Avec une jeune fille médium, il alla un soir chez l'Empereur ; l'Esprit qui se présenta fit sortir tout le monde, il ne resta que l'empereur, le médium et lui, ce qui contraria énormément les personnes renvoyées. Le jour où il n'a plus pu s'occuper du spiritualisme, par suite de la maladie qui l'a fait tomber en enfance et qui l'a conduit au tombeau, cette croyance a fait une grande perte ; il est mort le 24 février 1870.

le retour et applaudissons à ce que nous avons fait d'utile et de bon. Demandons à la suprême sagesse de nous aider à devenir meilleurs, à réaliser en nous et autour de nous la beauté morale et parfaite. Loin de la terre, élevons nos pensées. Que notre âme s'élance joyeuse et aimante vers l'Eternel. Elle redescendra de ces hauteurs avec des trésors de patience et de courage qui lui rendront facile l'accomplissement de ses devoirs, de sa tâche de perfectionnement.

Hommes, unissons nos voix aux voix de l'infini. Tout prie, tout célèbre la joie de vivre, depuis l'atome qui s'agite dans la lumière jusqu'à l'astre immense qui nage dans l'éther. L'adoration des êtres forme un prodigieux concert qui remplit l'espace et monte à Dieu. C'est le salut des enfants à leur Père, l'hommage rendu par les créatures au Créateur. Interrogez la nature dans la splendeur des jours ensoleillés, dans le calme des nuits étoilées. Ecoutez la grande voix des océans, les murmures qui s'élèvent du sein des déserts et de la profondeur des bois, les accents mystérieux qui bruissent dans le feuillage, qui retentissent dans les gorges solitaires, qui montent des plaines, des vallons, franchissent les hauteurs, remplissent l'univers. Partout, en tous lieux, en vous recueillant, vous entendrez l'admirable cantique que la Terre adresse à la grande âme. Plus solennelle encore est la prière des mondes, le chant grave et profond qui fait vibrer l'immensité et dont les esprits seuls comprennent le sens sublime! LÉON DENIS.

LE CONGRÈS SPIRITE DE BARCELONE

Traduction du résumé

fait par la Révista de Estudios Psychologicos

Ce qu'a été le Congrès spirite.

Cet article ne traite que de la salle dans laquelle a eu lieu le congrès: le salon slave situé dans la Ronda de Saint-Pierre contenait deux mille personnes. Les murs étaient couverts complètement de toiles aux couleurs nationales et ornés de drapeaux des principaux pays du globe. Sur les colonnes se voyaient de jolies affiches couvertes de devises spirites et de maximes morales telles que: Dans la maison de Dieu il y a plusieurs demeures. Religion future etc., etc.

Dans le fond du salon se trouvait sur un piédestal de velours cramoisi le buste en grandeur naturelle de Allan Kardec. Devant, une estrade pour la table présidentielle ; d'un côté celle des journalistes et de l'autre celle des sténographes, autour de la présidence étaient les sièges pour les délégués, laissant derrière un large espace pour les invités qui remplissent complètement le local dans les trois sessions publiques.

Première session publique

Le secrétaire M. Lopez a lu le mémoire et ensuite l'acte de la session préparatoire dans laquelle fut nommée la Commission définitive pour diriger les sessions, et M. Torres-Solanot l'invita pour occuper

---

Un de ses fidèles acolytes était Henri Delaage. Celui-ci est mort le 15 juillet 1882. Qui n'a connu Henri Delaage? Celui qui ne le connaissait pas n'était pas digne d'habiter Paris. Cependant pour ceux qui ne l'ont pas connu je dirai que c'était un homme de bonne société, tout à fait gentilhomme, bon camarade, serviable au plus haut degré. Voilà pour l'homme du monde. Quant au thaumaturge il était médium voyant et surtout guérisseur. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le magnétisme et le spiritualisme dont les plus connus sont : l'*Eternité dévoilée*, les *Ressuscités au Ciel et dans l'enfer*, édités chez Dentu.

M. Dentu, le grand éditeur que je viens de nommer n'a pas craint de publier, dès le commencement des ouvrages spirites; c'est lui qui a édité le *Livre des Esprits*, et il voulait bien assister à une séance spirite.

Son Ex. le général baron de Brewern était un fidèle adepte. Il est un des personnages auxquels le baron de Guldenstubbé a dédié son livre : la *Réalité des Esprits*. Dans tous ses voyages à travers l'Europe il a sans cesse cherché l'étude spiritualiste.

J'interromps un instant ma nomenclature historique pour expliquer à mon lecteur pourquoi je me sers tantôt du mot *spirite* et tantôt du mot *spiritualiste*. Dans cette croyance comme dans toutes les autres depuis le commencement du monde, il y a un schisme. Tous les croyants sont spiritualistes, car ils croient à l'immortalité de l'âme, à une vie future spirituelle, mais tous ne croient pas aux existences antérieures, à la réincarnation. M. Allan Kardec, dans ses ouvrages, a propagé cette croyance et lui a donné le nom de *spiritisme* d'où les adeptes s'appellent : *Spirites*. Celui qui croit à la réincarnation est un spirite, celui qui n'y croit pas est un spiritualiste. Voilà la différence.

Mon petit cercle dans la rue Sainte-Anne se composait d'une dizaine de personnes dont quelques-unes sont déjà connues. Ces messieurs amenaient parfois un visiteur, ainsi que je l'ai dit pour M. de la Villemarqué. Un soir, — j'étais prévenue,

l'estrade, cédant la présidence au Dr Huelbes Temprado, comme représentant et vice-président de la Société Spirite espagnole la plus caractérisée de celles qui existent dans notre patrie.

Le Dr Huelbes Temprado a indiqué que le spiritisme n'accepte ce nom que pour des motifs historiques, puisqu'il ne se limite pas à prétendre connaître l'esprit, mais l'univers en tout son contenu, harmonisant et systématisant les vérités trouvées par les écoles sincrétistes, spiritualistes et positivistes et qui ne peuvent être antithétiques sans étudier les aspects divers du grand Tout qui nous enveloppe.

Il a ajouté qu'en arrivant sur notre planète nous apportons un écho confus des passions, aspirations et tendances, qui ne peuvent être que le résultat d'existences antérieures, et que, malgré l'éducation des individus, il en apparaît dont l'existence et les manifestations ne sont pas en rapport avec l'instruction et l'éducation auxquelles ils ont été soumis. Il a dédaigné les paradis offerts par les religions qui ne peuvent être le prix des espérances et aspirations saintes et nobles de nos esprits. Il a dit que le temps et l'espace sont des moyens pour nous qui sommes le reflet éloigné de quelque chose de très-supérieur; d'un être ou personne, de Dieu infini, unique réalité complète et parfaite.

Il a terminé en priant qu'il fût déclaré que la notion naissante du spiritisme est la plus religieuse des doctrines connues, aimant Dieu et toutes les créatures et que tous les spirites réunis au congrès sortent frères non de parole mais de cœur.

M. Leymarie au milieu de l'attente générale passa à la tribune et prononça un discours français. Il manifesta ses relations cordiales avec Allan Kardec et fit l'apologie du grand compilateur de la doctrine des spirites; il relata les travaux réalisés par les spirites à l'aurore de cette doctrine exposant comment elle s'est introduite dans la société, son développement, etc. Il raconta enfin les expériences de magnétisme qui se pratiquaient dans les sessions de Kardec et les études qu'il faisait avec ses amis et disciples.

Le Dr Oscariz commença par un court exorde faisant l'éloge de Barcelone au sujet de la célébration du grand concours et du premier congrès spirite. Il dit que le spiritisme avait été l'objet de critiques, moqueries et attaques, sous prétexte qu'il ne servait qu'à faire danser des tables. Toute idée grande, solennelle, élevée, dit-il, a mérité la qualification de folie, mais vous savez qu'il y a des folies qui, comme celles de Colomb, nous donnèrent pour résultat un nouveau monde. La liberté, l'égalité et la fraternité sont l'idée du spiritisme qui va à la connaissance de Dieu par la charité et la science ; il parla de la pluralité des mondes, de la conformité avec les théories de Flammarion. Si Dieu, dit-il, avait créé seulement un monde avec un ciel et un enfer il eût été un architecte peu adroit, puisqu'il n'aurait construit qu'une maison de trois étages. Il cita, à l'appui, plusieurs textes évangéliques; rappela que le père Félix, à Paris, disait: Plus il existe de mondes, plus il y a de fidèles qui adorent Dieu. Le Christ a dit: Dans mon royaume il y a beaucoup de demeures. Il a

---

car je ne recevais personne sans une recommandation, — un monsieur se présenta, je ne le nommerai pas, mais il fut reconnu dans la soirée. Après bien des paroles échangées nous nous mîmes autour de la table, comme d'habitude ; quelque temps écoulé *Marie* notre Esprit familier vint parler par la typtologie, par coups frappés. Au milieu de la phrase elle s'arrêta, et malgré nos supplications nous n'entendîmes plus rien. M. Mathieu qui présidait la séance était désolé de cet arrêt, lorsque nous entendîmes des coups frappés au plafond; nous demandâmes si c'était Marie qui frappait? Elle répondit : Oui. Si elle voulait continuer? Elle dit : Oui aussi. Alors on parcourut l'alphabet et la phrase s'acheva de la sorte. Quand tout fut fini, notre président demanda à ce monsieur quelle était son opinion sur ce qu'il venait d'entendre. Puisque vous me la demandez, dit-il, je vais vous la donner. Alors, faisant le tour de notre cercle qui était de huit ou dix personnes, son regard s'arrêta sur le comte de Villiers, vieillard de quatre-vingt ans, et il dit très poliment : Il pourrait se faire que monsieur, en désignant le comte, par plaisanterie eût frappé les coups entendus. — Très bien, répondit M. Mathieu, en effet, vous n'avez pu voir ce qui se passait sous la table ; vous ne nous connaissez pas, cela pourrait être. Mais que pensez-vous des coups que vous avez entendus dans le plafond? Vous ne pouvez pas dire que c'est l'un de nous qui les a frappés. — C'est juste, je ne peux accuser personne, c'est impossible ; mais je chercherai et trouverai le moyen ou la cause. *Du reste, j'aimerais mieux qu'on me coupât le cou plutôt que de croire à ces choses-là.* Telle fut la réponse de ce monsieur devant lequel s'inclina M. Mathieu ; il n'avait rien à répliquer.

Cette réponse a été faite il y a 28 ans, en juillet 1860, mais la mort inexorable qui est venue briser la vie d'un jeune homme de 15 ans, a rendu le pauvre père croyant à une vie future, et le livre intitulé : *L'homme au lendemain de la mort* a paru après ce malheur arrivé à l'auteur. Le lecteur a nommé : Louis Figuier.

Le docteur de Grandboulogne auteur de la

fait une analyse étendue sur la pluralité des existences au moyen de la réincarnation ; il a dit que les caractères des personnes ne sont pas le produit de leur tempérament selon les médecins ; ni de leur vocation selon les maîtres ; ni de la prédestination des théologiens, sinon le souvenir d'existences antérieures dans ce monde ou dans d'autres ; de même qu'on ne peut expliquer le talent ni le génie sans l'appliquer à des réminiscences de connaissances acquises dans des vies antérieures. Ovide, Lope de Vega, etc., naquirent poètes sans que leur tempéramment, ni leur éducation et leur volonté, aient influé en rien sur le développement de leur inspiration. Si la mort existait, Adam devait en avoir une idée, attendu que s'il ne l'avait pas eue, comment Dieu aurait-il pu le menacer en lui disant : Si tu manges du fruit défendu tu mourras ? (Applaudissements). Développant le thème « Comment sont unis l'âme et la matière », il attribua à l'âme toutes les abstractions, manifestant que le corps et ses sens sont seulement des fontaines d'idées limitées et abstraites. Si nous avons des idées de justice sans être légistes, si nous avons l'idée de l'immensité de l'espace quand notre vue trouve des limites à tout, nous le devons à l'âme. Il disserta longuement sur la dualité, les évangiles et la communication, disant que les communications ont été qualifiées de diaboliques, mais que s'il en était ainsi nous devrions confesser que le diable est un personnage très bon et bien élevé, puisque l'esprit communiquant ne donne que de bons et salutaires conseils ; il combattit le matérialisme ; dit que le Christianisme tarda 19 siècles à s'établir et que, maintenant, il entre dans une ère nouvelle avec l'élévation de la femme. Il ajouta qu'il avait appris des choses très sages en traitant avec les ouvriers et que, lui-même, était un ouvrier qui défendrait toujours l'évangile dans ce qu'il a de bon. Il conclut en félicitant la presse et fit un éloge enthousiaste de Barcelone disant qu'elle avait écrit une page brillante dans l'histoire et que ses actes la plaçaient parmi les autres peuples à l'avant-garde du progrès.

DEUXIÈME SESSION PUBLIQUE

Dans cette session, le docteur Hoffmann a lu un discours français dans lequel il a signalé la nécessité de l'union entre les spirites afin qu'ils puissent lutter contre l'ignorance, la superstition, le scepticisme, l'orgueil, les attaques des institutions caduques, l'intolérance des églises historiques, les moqueries des ignorants et des envieux. Il s'est occupé ensuite de l'objet du congrès qui ne peut établir le caractère scientifique du spiritisme, amplement démontré déjà par Crookes, Wallace, Aksakoff, Flammarion, etc. Il ne peut signaler non plus de chemins à la propagande, puisque nous savons tous que la vérité s'impose à elle seule et que le spiritisme ne pourra jamais être devancé dans la marche du progrès puisqu'il acceptera toutes les nouvelles vérités qui lui seront démontrées. Il a signalé ensuite la nouvelle phase dans laquelle entre le spiritisme prétendant à son avis unir sur la terre l'ordre avec la liberté, la hiérarchie avec

---

Lettre d'un catholique, mort le 22 janvier 1874, le docteur Mathieu, mort au mois d'octobre 1873 étaient des visiteurs assidus. Ce dernier vint chez moi dans le mois de novembre 1861. Un soir il fit une évocation et l'esprit qui vint lui parler signa son nom Léo, trois fois il s'arrêta sur la lettre O. Je le priai instamment d'achever son nom. Ce n'est pas nécessaire, dit le docteur, cette résistance est une preuve d'identité, car dans l'intimité, j'appelais toujours ma femme Léo. Et le pauvre docteur ne put retenir une larme qui brillait dans ses yeux. Il m'avait donné bien du mal pour le convaincre, ce cher docreur. Je me souviens qu'un soir prenant une bougie allumée pour regarder le dessous de la table, il manqua mettre le feu à nos jupons.

A cette époque, le jeune Flammarion, à peine âgé de 18 ans, vint s'initier à cette croyance. Il alla d'abord à la société Kardec, puis il vint chez moi, amené par une dame de mes amies. Il demanda quel était son esprit familier et s'il était médium. Il lui fut répondu que c'était Galilée et que s'il l'évoquait il le ferait écrire. Il le fit, et il a obtenu de belles communications.

Je n'ai pas besoin de dire à mon lecteur ce qu'est M. Camille Flammarion, aujourd'hui célèbre par ses travaux sur l'astronomie, par ses ouvrages et par ses conférences.

Je ne veux point faire la biographie de toutes les personnes que j'ai connues s'occupant de spiritisme, je veux seulement donner le nom de quelques uns faisant partie du monde scientifique ou aristocratique et faisant autorité. Celui qui ne sait pas ce que c'est que le spiritisme, qui n'en a entendu parler que par des bonnes gens qui lui font un tort immense en racontant un tas d'absurdités, celui-là dis-je, s'arrête devant ces noms et se demande si réellement il y a quelque chose de sérieux dans cette croyance, puisque des gens aussi intelligents daignent s'en occuper.

Ce moyen m'a réussi souvent.

Il y a quelques années à Londres, une dame italienne voulait convaincre son cousin, le colonel Muratori ; elle lui racontait une quantité de faits

l'égalité, la justice avec la fraternité, le capital, la solidarité et la propriété avec le travail et le progrès. Il a indiqué l'avantage de la morale spirite sur toutes les autres théories morales parce que celle-là se démontre scientifiquement, tandis que les autres sont des impositions ou simples déductions métaphysiques signalant le spiritisme comme le centre vers lequel doit graviter toute la vie perfectible de l'humanité. Il a terminé en rappelant qu'il y a quatre siècles, sortit d'Espagne une humble flotte qui, sous les ordres de Colomb, découvrit un monde et qu'il espérait qu'aujourd'hui de ce congrès et de la même noble terre partirait l'étincelle de feu sacré qui embrasera le monde ancien et nous entraînera à la découverte d'un nouveau monde, du monde de la charité, de la liberté, de la fraternité et de la solidarité universelles.

TROISIÈME SESSION PUBLIQUE

M. Leymarie a commencé par s'occuper de l'éducation spirite fondée non dans la séparation des sexes, inventée par les instituteurs, mais dans l'éducation égale dont les bons résulats ont été prouvés en Amérique. Il a dit qu'à Paris il se réunissait avec Flammarion, Macé, Sanchez, Delanne et autres, pour propager l'enseignement populaire formant « la ligue de l'enseignement » qui commença au moyen de petites souscriptions, à envoyer des livres aux conseillers municipaux, leur demandant la moitié des dépenses et ainsi les initiateurs, tous spirites, formèrent 4,000 bibliothèques populaires dans une période de trois ou quatre ans. Un autre exemple de l'effort individuel cité par M. Leymarie est celui de M. Godin, autre spirite, qui, avec cinq ou six mille francs, commença à Guise l'industrie de la fonte donnant aux ouvriers une solde supérieure aux tarifs ordinaires et, après un an, une partie des bénéfices. M. Godin était partisan de Fourier et en appliquant ses doctrines, il apporta aux ouvriers qui furent bientôt 150, une fortune de un million. Il avait fait un palais social pour l'habitation des ouvriers, vaste, carré, avec distribution d'eau gaz et chaleur ; mais l'œuvre fut empêchée par la femme de Godin (gagnée par les curés) qui, pendant 18 ans, plaida contre son mari pour empêcher la construction du familistère. Godin ne se découragea pas et continua pendant ce temps son œuvre d'union du capital avec le travail, cédant ensuite à ses ouvriers le capital et l'œuvre.

Le Dr Sanz Benito compare la doctrine chrétienne avec la doctrine spirite par la révolution qu'elle opère dans les consciences. Il explique par le spiritisme l'union que personne autre n'explique, du corps avec l'esprit. Dans la critique du système de la sélection, il explique que l'évolution ne se fait pas par modifications organiques, mais par impositions des intelligences vers le progrès. Il dit que la perfection des êtres ne s'explique pas par l'hérédité physiologique, comparant les générateurs, les pères à des causes qui ne peuvent être inférieures aux effets ; ainsi il ne serait pas logique de voir des hommes de grand talent ou de sentiments raffinés fils de pères pauvres d'esprit ou d'éducation grossière.

extraordinaires ; plus elle lui en disait, moins il croyait, il la traitait de folle. Enfin elle me dit un jour : venez, donc ma chère amie, et, dites à mon cousin quelles sont les personnes qui s'occupent de spiritisme, citez lui quelques noms. Je voyais assez souvent ce monsieur, mais je ne lui avais jamais parlé du spiritisme, les histoires de cette cousine m'agaçaient trop, je les trouvais ridicules et souvent insensées. J'y allai ; nous causâmes sur ce sujet, et vous aussi madame, dit-il, vous vous occupez de spiritisme, cela est-il vrai ? Vous êtes raisonnable, ma cousine, c'est différent, elle est folle. Je lui répondis qu'elle n'était pas tout à fait folle, qu'il y avait réellement des faits surprenants et je lui expliquais succintement la doctrine spirite ; j'appelai à mon aide quelques noms pompeux et irrésistibles. Alors il me répondit : S'il en est ainsi je vais essayer sérieusement. Nous avons essayé sérieusement ; non-seulement nous avons obtenu des résultats satisfaisants, mais sa femme s'est trouvée être un médium très remarquable ; elle obtenait la typtologie, elle s'endormait et causait avec les esprits. Il est devenu un vrai croyant. Ce qui prouve que pour convaincre les gens sensés et intelligents il faut en dire peu et bien.

Ceci posé, je dirai à mon lecteur que j'ai eu des visites en masse ; dans le nombre je citerai : MM. Adrien Boïeldieu, de Laperlier, Lacordaire, le frère du célèbre dominicain, le baron de Komar, la princesse Poloska, amis tous deux de M. D. Home, la comtesse de Kisseleff.

Un soir de réunion chez elle, nous étions une dizaine, c'étaient des Polonais, excepté une amie que j'avais présentée et moi. Comme à l'ordinaire, un esprit vint frapper ; mon amie écrivait la phrase lettre par lettre, l'esprit signa, ce fut fini. Alors une jeune dame demanda ce que c'était que le spiritisme. Je lui répondis que c'était l'évocation des personnes mortes que l'on faisait et que leur âme venait nous répondre. Non, dit la comtesse, qui se tenait en arrière de la table, voici ce que m'a répondu le Pape quand je lui ai demandé si je pouvais m'occuper du spiritisme. Il m'a dit : « Vous « pouvez évoquer les esprits, mais il ne faut ja-

Les systèmes philosophiques n'expliquent pas l'essence de l'âme humaine qu'il affirme être toujours égale, les différences de talents et qualités n'étant que la différence du poli de diamants extraits d'une même veine. Il dit que celui qui aime le plus est un esprit supérieur; le héros, le martyr, l'inventeur qui répand son amour sur toute l'humanité, découvre des progrès pour la société.

L'influence du spiritisme sur les arts sera d'augmenter le champ de la beauté, puisque la communication donnera aux artistes des scènes de l'autre monde. Il acheva en rappelant la phrase de Victor Hugo : Il y a quelque chose de plus grand que la mer, c'est le ciel; mais quelque chose de plus grand que le ciel, c'est l'âme humaine. Les soleils s'éteindront, mais l'âme porte en elle le souffle de l'éternité.

Fondements du Spiritisme

Existence de Dieu.

Immortalité de l'ame, préexistence, réincarnation, pluralité des mondes habitables et habités, progrès indéfini. La pratique du bien et le travail comme moyen de le réaliser.

Récompenses et expiations futures en raison des actes volontaires. Réhabilitation et bonheur final pour tous. Communion universelle des êtres. Communication avec le monde des esprits prouvée par des faits qui sont la démonstration physique de l'existence de l'âme. Ascension vers Dieu par l'amour et la science. Foi rationnelle, espérance, charité.

Caractères du Spiritisme

Il représente une grande aspiration qui répond à une nécessité historique. C'est un pas dans le chemin du progrès. Il n'impose pas une croyance, il invite à une étude. C'est une doctrine, une philosophie, une science. Il élève la raison et le sentiment et satisfait la conscience. Il résout les plus importants problèmes moraux et sociaux.

Ses conséquences atteignent toutes les sphères de la vie, son influence est hautement consolatrice et morale. C'est une nouvelle révélation; ce sera la religion de l'avenir.

Credo Spirite

Je crois en Dieu intelligence suprême, cause de toute chose; éternel, immuable, unique, omnipotent, infini en perfections. — Je crois dans l'existence et l'immortalité de l'âme ou esprit libre et responsable, perfectible moyennant le fruit de son travail. — Je crois en l'évolution constante de l'esprit et de la matière et dans le progrès indéfini. — Je crois à la pluralité des mondes habitables et habités. — Je crois à la réincarnation de l'esprit, apportant à chaque nouvelle existence la somme d'intelligence et de moralité acquise dans ses existences antérieures de même que les imperfections dont il ne s'est pas dépouillé. — Je crois aux peines et récompenses futures selon les œuvres mauvaises où bonnes. — Je crois à la solidarité universelle, à la communion des êtres et dans la communion avec les esprits démontrée expérimentalement par

---

« mais évoquer les âmes des morts. » Je ne demandai pas l'explication de cette réponse, la jeune dame eut l'air de ne rien comprendre, nous passâmes outre. Un nouvel esprit vint frapper, mon amie écrivit les lettres comme avant; mais, quand elle en eut écrit une dizaine, ne voyant que des c, z, k, y, elle s'arrêta et demanda ce que cela signifiait. Un monsieur s'avança pour voir ce que c'était, il dit à l'instant : Continuez, ce sont des vers polonais de Michiwitz. En effet, l'esprit continua à frapper et dicta quatre vers que certes nous ne comprîmes pas.

Au dessus de ces noms célèbres par l'intelligence, je vais en citer trois qui, par leur position sociale, les dépassent de beaucoup.

Tout le monde sait que l'empereur Napoléon III était un croyant; l'empereur de Russie l'était aussi et la reine Victoria est médium. Il y a plusieurs annés, un jour, en plein Parlement, au moment où elle devait faire une réponse affirmative ou négative relativement à une question de guerre, elle dit aux lords :. Messieurs, je vous demande un quart d'heure pour aller consulter le prince Albert et savoir ce qu'il me répondra. Chacun se regarda d'un air étonné, mais le respect les empêcha de rien dire. Au bout de quelques minutes, elle revint, fit sa réponse et ce fut tout. L'Angleterre, qui compte tant de croyants sait que sa reine est à la tête du spiritualisme, elle en est fière.

Quelques années avant la guerre, il venait chez moi des officiers de la Garde impériale; le capitaine Lebrun de Robot était un des plus zélés.

Ces Messieurs se mirent à expérimenter et ils obtinrent des phénomènes très curieux, entre autres des apports et de l'écriture directe. Un jour, on vint consulter un esprit pour un sujet très sérieux que je ne peux divulguer. Les réponses furent exactes et le fait fut raconté à l'Empereur, qui n'en fut pas surpris.

(A suivre).

les procédés de la science positive. — Je crois que l'amour et le travail, la charité et la science nous rapprochent de Dieu.

Le docteur Huelbes Temprado a achevé la dernière session en donnant rendez-vous à l'auditoire à Paris, l'année prochaine, pour le Congrès.

CONCLUSIONS

Le premier Congrès affirme et proclame l'existence du spiritisme comme la science intégrale et progressive.

FONDEMENTS

Existence de Dieu. Infinité de mondes habités. Préexistence et persistance éternelle de l'esprit. Démonstration expérimentale de l'immortalité de l'âme humaine par la communication médiaminique avec les esprits. Infinité de phases dans la vie permanente de chaque être. Récompenses et peines comme conséquence naturelle des actes. Progrès infini. Communion universelle des êtres. Solidarité.

CARACTÈRES ACTUELS DE LA DOCTRINE

1° Elle constitue une science expérimentale;

2° C'est la forme contemporaine de la révélation;

3° Elle marque une étape importante dans le progrès;

4° Elle donne une solution aux problèmes les plus ardus, moraux et sociaux;

5° Elle épure la raison et le sentiment et satisfait la conscience;

6° Elle n'impose pas une croyance, elle invite à l'étude;

7° Elle réalise une grande aspiration qui répond à une nécessité historique.

Comme conséquence de ses principes le Congrès entend que toute association et tout adepte doivent par tous les moyens possibles, prêter leur appui au développement de l'œuvre.

A nos Frères d'Espagne

Nous sommes heureux de voir que l'Union spirite française est en conformité absolue d'idées avec le Congrès spirite de Barcelone. Les principes que nous avons toujours professés et défendus puisent dans l'adhésion unanime des nations représentées en Espagne une force nouvelle. Nous remercions chaleureusement nos frères d'avoir maintenu haut et ferme le drapeau d'Allan Kardec, car c'est véritablement celui de la justice et de la vérité.

Les petites écoles dissidentes de France doivent voir combien leurs doctrines sont peu goûtées; elles s'insurgeront en vain contre la raison. Le témoignage unanime des hommes les plus éclairés qui professent le spiritisme devrait cependant leur ouvrir les yeux. — Nous acceptons avec bonheur le rendez-vous pour l'année prochaine à Paris. Les secondes assises internationales du spiritisme se tiendront dans la capitale à la face des nations assemblées, et nous prions nos amis qui veulent participer à ce grand concours de nous envoyer leur adhésion et leurs cotisations, dont la quotité sera publiée mensuellement dans le journal avec le nom des donateurs. Il ne faut pas oublier, en effet, le côté matériel de l'entreprise, et nous faisons un pressant appel à tous ceux qui ont à cœur de voir le spiritisme dignement représenté au centenaire de l'immortelle Révolution française.

LE COMITE,

Correspondance

A M. A. Delanne

Cher et respectable frère en croyance,

J'ai eu le plaisir de signer la dernière lettre que vous a adressée le bon ami Fernandez et j'aurais eu grand plaisir à vous serrer la main si vous étiez venu honorer le Congrès.

Le succès a été bien supérieur à ce que l'on pouvait espérer, et c'est que le monde invisible, nos esprits protecteurs ont collaboré grandement à l'œuvre qui, par faute d'une direction heureuse, a commencé sous de si mauvais auspices.

Maintenant il importe de tirer parti du succès, de profiter des circonstances pour établir notre organisation sur les bases de l'autonomie et de la fédération qu'a conseillées le Congrès.

Il importe aussi beaucoup que les spirites de Paris, laissant de côté toute différence, s'unissent pour préparer le Congrès de 1889, et il serait bien heureux que nous ayons fait la fédération latine qui est la plus facile, après l'assemblée de Barcelone et préparer l'Universelle. Je travaille et travaillerai pour réaliser la Fédération espagnole avec la base de la Fédération de Valles ou catalane déjà constituée la Aragonaise qui m'occupe, et celle que j'ai déjà créée, intitulée : La Solidarité pour la propagande gratis du spiritisme. Les idées que j'expose plus haut n'ont pas le caractère d'un conseil, puisque je ne puis conseiller les Doyens du spiritisme en Europe, sinon qu'elles sont l'expression des désirs de tous les correligionnaires espagnols.

Je m'occupe de la confection du livre : Rensei-

gnements complets du premier congrès international spirite qui paraîtra au commencement de novembre.

On fait la traduction en français pour l'envoyer à M. Leymarie qui s'est chargé de l'édition française. Les représentants d'Italie ont offert de faire l'italienne.

Ici on fait une édition pour l'Espagne et une autre pour l'Amérique.

La commission nommée s'occupe de la médaille commémorative du Congrès.

On fait aussi une gravure qui se vendra avec profusion, représentant le salon où se sont tenues les séances publiques. C'est un dessin précieux fait par un bon artiste. Ici nous nous proposons de travailler autant que possible pour tirer parti du mémorable Congrès, comptant sur l'aide des Invisibles qui coopèrent toujours, qui voient en nous la bonne foi, l'esprit de concorde et la bonne volonté pour conduire à la pratique l'enseignement du spiritisme.

Je félicite chaleureusement, au nom de tous les spirites espagnols, M. votre fils pour son œuvre méritoire : Le spiritisme devant la science, qui est, à mon avis, un de nos meilleurs livres de propagande.

Avec le salut du valétudinaire, M. Fernandez dans la maison duquel j'écris, je vous offre les compliments de votre ami et frère.

VICOMTE DE TORRÈS-SOLANOT.

CONFERENCE SPIRITE A ROUEN

On lit dans le *Petit Rouennais* du 29 octobre :

« Hier a eu lieu dans la salle du Casino, rue de « la Grosse-Horloge, une très intéressante confé- « rence. Une assez nombreuse assistance, compo- « sée surtout de dames, a répondu à l'appel du con- « férencier de la Ligue de l'Enseignement de Tours.

« M. Léon Denis avait choisi un programme scien- « tifique et philosophique qu'il a développé avec « beaucoup de méthode. Aussi, sa causerie a-t-elle « captivé tout le public, qui l'a chaleureusement « applaudi. Une quête a été faite après la première « partie de la conférence, par M. Lamoureux et « Mlle Périer, elle a produit la somme de 37 fr. 30 « qui, suivant le désir de M. Denis, nous a été « versée pour l'œuvre de la Bouchée de Pain.

« Au nom des pauvres que ce bienfait soulagera, « nous adressons à M. Denis nos vifs remerci- « ments. »

Cette conférence avait pour sujet : « La philosophie et la science du spiritisme. » L'orateur a développé les principes de la doctrine vulgarisée par Allan Kardec : « Pluralité des existences de l'âme; réincarnations successives; communication permanente entre le monde des vivants et celui des morts subsistant à l'état d'esprit. » Il a parlé longuement des expériences sur lesquelles s'appuient ces doctrines et cité les témoignages d'hommes illustres tels que W. Crookes, Russel-Wallace, Hugo, etc.

Le lendemain avaient lieu les obsèques d'un spirite rouennais de la première heure, Auguste Bernard, ancien contrôleur aux abattoirs de la ville. Après l'inhumation, au milieu d'un cercle de spirites et d'indifférents, M. Léon Denis a pris la parole, rappelant les mérites, les vertus du défunt, sa vie toute consacrée au devoir, éclairée par cette foi spirite qui soutient et réchauffe aux heures les plus tristes et préserve des chutes et des défaillances si communes en ce monde. Il a affirmé la vie renaissante, même dans la mort, et montré quelle solidarité relie tous ceux qui partagent les croyances spirites. Ces paroles ont été écoutées avec une émotion recueillie.

COMMUNICATION

Les mauvais riches

.... Eh bien, cette misérable cupidité qui est la cause de toutes vos micères morales, cette insatiable cupidité qui vous fait, sans scrupule, ruiner dix, vingt de vos frères ; cette insatiable cupidité vous donne-t-elle le bonheur ? Les mets exquis que l'on sert sur vos tables sont-ils un stimulant à votre appétit ? Et pouvez-vous manger deux, trois, cinq, six fois plus qu'un autre ? Au contraire, ainsi que nous l'avons dit, le dégoût arrive. Les lits moelleux où vous reposez provoquent-ils votre sommeil ? Hélas ! vous n'avez qu'à compter vos agitations et vos insomnies !

Eh bien, nous connaissons un moyen infaillible de vous donner une vie tranquille, heureuse et satisfaite. C'est de faire autour de vous des heureux. Quand le soir vous faites votre examen de conscience, dites-vous : Ai-je aimé mon prochain et quel usage ai-je fait de la fortune qui m'est dévolue ? Certes, j'aime mes aises ; ne devrai-je pas dès lors songer à ceux qui souffrent, qui manquent du nécessaire, leur venir en aide !

Quand le sombre jour d'hiver arrive, que le vent souffle, que la neige tombe, que vois-je, en ouvrant les yeux : ma chambre somptueuse, remplie d'objets d'art, mes murailles capitonnées, le lit entouré de riches dentelles, de couvertures moelleuses,

le feu qui pétille entretenant une douce chaleur, des serviteurs empressés qui attendent mes ordres, s'inclinent devant mes caprices.....

Mais quelle vision sinistre passe tout à coup devant mes yeux, quelle folie de mon imagination ! Voici que je me figure, moi, qui aime un agréable confort, qui me revêt de velours et de soie, je me figure être transporté subitement dans une hutte misérable. Je suis seul, seul dans un grenier, près du toit qui plie sous la neige ; mon lit est un vil grabat ; je n'ai qu'une guenille qui me sert de couverture. Non seulement mes membres grelottent, mes pieds sont bleuis par le froid, mais je suis vieux, je suis malade, je suis sans pain et la faim m'aiguillonne !

Cette vision, comme un cauchemar, jette en en moi une angoisse affreuse. Je ne puis la secouer et une voix intérieure murmure et me dit : Qui sait, si un jour tu ne seras pas ainsi. Les échafaudages de la fortune ne sont pas solides ; ils sont souvent bien fragiles, un souffle peut les renverser. D'ailleurs, si la Providence te conserve ta situation, souviens-toi qu'il est des milliers de malheureux dans le cas de ceux qu'on t'a fait voir dans ta vision. Or, si tu te trouvais dans la position de ces misérables, ne serais-tu pas bien heureux qu'on te secout ? Pense au vieillard qui, courbé sous les ans, n'a plus la force de gagner sa vie en travaillant.

Oui, compare sa vie à la tienne, son calvaire à gravir, à ton apothéose. Et pourtant cet infortuné, ce déshérité est un homme comme toi. Son corps est soumis aux mêmes lois que le tien. Si tu redoutes le mal, si tu crains la souffrance, ce vieillard infirme doit les craindre encore plus que toi qui est jeune et nage dans l'opulence. Qui sait même, si à ses souffrances physiques ne se joignent pas encore de poignantes étreintes morales ? Et peut-être est-il entouré de petits enfants qui ont faim, qui pleurent ; peut-être est-il au chevet d'un fils épuisé, rongé par la maladie, lui, son seul soutien.

Qu'aurait-il fallu, après tout, pour que tu sois celui-là ? Un rien peut être ? Quelle serait donc ta joie de recevoir un secours ? Quelle serait ta joie, si après avoir dévoré durant de longs jours ton pain dur, mouillé de tes larmes, tu pouvais te réconforter d'un peu de vin et de réchauffer devant un bon feu tes membres raidis par le froid. De quelle bénédiction, ton cœur reconnaissant, ne comblerait-il pas ce bienfaiteur qui aurait soulagé ta détresse ?

Eh bien, au lieu d'être le pauvre être, ce déshérité, deviens celui qui peut le secourir. N'hésite pas, sois envers lui bon et charitable.

Comprenez bien que la vie ne s'éteint pas, ici bas pour toujours ; l'âme est immortelle, elle emporte avec elle ses bonnes et mauvaises actions. Vous sentez bien que là-haut il existe un tribunal et un juge équitable, et la seule chose qui pourra le toucher et le rendre clément pour le coupable, c'est de pratiquer la charité.

Celui, qui va dénicher la vraie misère pour la secourir ne fait-il pas la plus belle des œuvres ? Cherchez le pauvre honteux qui n'ose implorer, qui cache sa détresse comme une honte, qui dérobe ses douleurs morales ; c'est celui-là qu'il faut aider, qu'il faut aimer.

La charité du pauvre à un autre pauvre.

L'obole de la veuve à une autre veuve.

Le pain donné par un indigent à un autre indigent.

L'ouvrier besogneux secourant un autre ouvrier en détresse.

Tous ceux-là, au cœur d'or, entreront triomphalement dans la vie supérieure qui les attend.

Quelle existence expiatoire, au contraire, sera celle du mauvais riche.

Sera-t-il un jour, dans une autre réincarnation l'ouvrier décharné qui demande en vain du travail ?

Sera-t-il l'orphelin qui grelotte, sans jamais trouver un foyer hospitalier ?

Sera-t-il l'humilié, le raillé qui traîne un corps difforme que tout le monde bafoue ?

Sera-t-il le vagabond hideux qui cherche son pain dans le crime.

Sera-t-il le désespéré qui cherche un refuge dans une mort violente ?

Mais en attendant, si ces somptueux égoïstes savaient combien ils paieront chez les quelques années éphémères de leur fausse gloire, de leur vie voluptueuse, ils seraient effrayés ! et cela les ferait réfléchir.

Qu'ils se souviennent des paroles du Christ : Il sera aussi difficile au riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.

A chacun selon ses œuvres est une maxime qu'on ne veut pas comprendre, lorsqu'on nage dans les grandeurs et pourtant n'est-ce pas une loi de rigoureuse justice ?

M. D'AUBENAS.

Le professeur H. Durville rouvrira son cours pratique de magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le jeudi 22 novembre, à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri. Se faire inscrire d'avance.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris, — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat

6e ANNÉE. — N° 23. 20 centimes le Numéro (1re QUINZAINE) DÉCEMBRE 1888.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS	RÉDACTION & ADMINISTRATION	LE JOURNAL PARAIT
Paris et Départements 5 fr. par an.	38, rue Dalayrac, Paris	DEUX FOIS PAR MOIS
Étranger . . . . . . 6 —	Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE	

SOMMAIRE

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

Réfutation des objections tirées de l'oubli du passé contre la doctrine philosophique de la pluralité des existences de l'âme.

De toutes les objections contre la pluralité des existences, la plus commune, la plus générale, dans laquelle toutes les autres peuvent se résumer, c'est l'objection tirée de l'oubli des existences passées. Elle repose sur ce fait que l'homme, dans cette vie, ne conserve pas le souvenir de ses existences, d'où l'on conclut qu'elles ne sont pas, que c'est notre imagination qui les enfante. On ajoute que l'immortalité conforme à la bonté et à la justice de Dieu ne saurait être celle d'un être qui a cessé d'avoir conscience du mal et du bien pour lesquels il est puni ou récompensé.

Le matérialiste ne croit qu'à une existence : La vie actuelle. Le spiritualiste croit à deux existences : la vie actuelle et la vie future. Le spirite croit à un nombre indéfini d'existences. Lequel des trois est l'inconséquent? J'affirme que c'est le spiritualiste. En effet, il croit à deux existences, à deux états différents dans le même être et il s'arrête là, sans raison ou pour des raisons étrangères à la philosophie. Il ne s'aperçoit donc pas que tous les motifs qu'il pourra alléguer contre la doctrine du spirite, le matérialiste pourra les retourner contre lui? Celui-ci ne sort pas de l'*unité* réelle et tangible où il se cantonne comme dans une forteresse ; s'il en sortait, il ne saurait où il doit s'arrêter. Le spiritualiste en sort, arrive à une nouvelle étape au nombre *deux* et s'arrête en chemin. Ceci est grave, et il faut de puissantes raisons pour agir ainsi. Remarquez que ces raisons ne sont pas fournies, je parle de raisons purement philosophiques, de celles qui n'empruntent rien aux confessions religieuses, quand celles-ci, au contraire, ont tout à recevoir des lumières naturelles de l'esprit.

Le spirite (ce mot appartient aujourd'hui à la langue philosophique) dit au spiritualiste : Nous acceptons votre démonstration classique de la vie future ; nous vous en apportons même une nouvelle qui est tout expérimentale ; bien des siècles se sont écoulés sans qu'elle ait été fournie, ou du moins sans qu'on s'en soit servi pour démontrer la spiritualité de l'âme, et elle manquait vraiment aux autres démonstrations de l'école. Lorsque cette démonstration positive sera contrôlée et reconnue pour vraie, nous avons des raisons de penser que le matérialiste se décidera à nous suivre, car nous l'aurons conquis par les seules armes qu'il emploie lui-même contre vos anciennes raisons *à priori*. S'arrêtera-t-il en chemin comme vous? c'est douteux, car en n'admettant qu'une seule vie, sa réserve est encore logique, tandis que la vôtre ne l'est plus après que vous avez franchi le pas que vous n'osez pas dépasser. Vous avez beau dire et faire, le nombre *deux* est déjà le pluriel, rien ne peut faire que cela

ne soit pas, et en croyant à deux existences, vous n'avez aucune raison logique de nier la troisième, la quatrième, un nombre quelconque d'existences. Pour avoir le droit de vous arrêter à deux, il vous faudrait démontrer que l'existence présente a suffi pour nous faire acquérir toutes les connaissances auxquelles notre raison aspire et toutes les vertus dont nous voudrions que notre cœur fût orné. Vous ne fournirez pas cette preuve, et vous reconnaissez si bien l'impossibilité de la fournir que vous vous trouvez dans la nécessité d'attribuer à la vie future un supplément de connaissances et de vertus extraordinaire, comme s'il était conforme aux notions sacrées de la justice que la science soit accordée à qui n'a rien fait ici-bas pour l'acquérir et le bonheur à qui n'a rien fait pour le mériter.

Je n'ignore pas que le spiritualiste fonde la vie future sur la nécessité de voir se réaliser l'équation du bonheur et de la vertu qui ne se réalise pas dans ce monde, mais il ne saurait oublier que le bonheur futur devra nécessairement être proportionné au degré de notre mérite et que, pour que le bonheur soit parfait, il faut que notre mérite le soit aussi. Or, comme il ne l'est pas dans ce monde, ainsi que le témoigne une triste expérience, il faut de deux chose l'une : ou que notre mérite puisse s'accroître après la mort par la pratique volontaire du bien dans la prochaine et dernière existence spirituelle, ou que de nouvelles existences terrestres attendent l'homme pour qu'il puisse, comme dans celle-ci, continuer son évolution intellectuelle et morale. La seconde hypothèse est admissible et de plus infiniment probable puisque tous les philosophes admettent la nécessité des sens, c'est-à-dire l'incarnation, pour l'acquisition de la connaissance et que la nature nous montre qu'il doit en être ainsi. Selon la première hypothèse, celles des spiritualistes, ce mode d'acquisition ne serait plus le même, la nature changerait les lois qu'il nous est permis d'observer et procéderait par des moyens inconnus, ce dont nous avons le droit de douter. La logique qui a bien son prix en ces matières est donc pour celui qui, croyant à deux existences, croit à trois, à quatre, à une série indéfinie d'existences. C'est tout ce que je désirais établir pour le moment.

L'incertitude des spiritualistes est extrême. Ne pouvant logiquement soutenir une thèse qui soit favorable à leurs idées sur la vie future et dernière, ils abandonnent prudemment le champ didactique pour la critique. Voyons si sur ce nouveau terrain où ils se rencontrent avec les adversaires les plus résolus de la spiritualité et du libre arbitre, leur opposition est plus redoutable.

Interrogeons maintenant ces philosophes qui n'ont pas hésité à se servir de l'arme de l'oubli pour combattre la doctrine palingénésique des transmigrations de l'âme ; nous verrons ensuite la portée et la valeur de leurs objections.

Au sujet des théories de Jean Reynaud exposées dans son beau livre *Terre et Ciel*, M. Ad. Franck dit dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* : « Ce n'est pas assez que l'âme soit immortelle ou reste substantiellement la même ; il faut aussi que son identité personnelle lui soit attestée

LES MÉMOIRES
D'UN SALON SPIRITE

Par Mademoiselle HUET

(*Suite*).

PREMIÈRE PARTIE

Parmi les noms militaires je citerai M. Fervel, colonel du génie, mort le 24 septembre 1877, lequel, pendant plusieurs années a expérimenté à l'école polytechnique ; le général Cambriels, le général de Montesquiou, mort en février 1878, le chef d'escadrons Henri Souham (1) etc.

La magistrature nous a fourni encore un grand nombre d'adeptes ; je nommerai seulement M. Clovis Michaux, ancien juge d'instruction, M. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne lequel a obtenu des fables charmantes avec son guéridon. Plusieurs ont concouru aux Jeux Floraux et ont obtenu des prix sans que ceux qui les donnaient sussent quel était le vrai auteur de ces fables ; M. Bailleul, avocat à la Cour d'appel, homme d'esprit et chercheur de la vérité ; M. Pezzani, célèbre avocat de Lyon, auteur de la « Pluralité des existences » ; M. Bonnamy, ancien magistrat, auteur de « la Raison dans le spiritisme » ; M. Emile Aarrault, ingénieur, créateur et président de la Société des « Sœurs de France » pendant le siège ; M. Achille Duval, avocat.

Quelques-uns de nos auteurs favoris ont écrit des ouvrages *spiritualistes* au plus haut degré, quoiqu'ils ne portent pas ce titre. Ainsi Th. Gautier a écrit *Spirite*, Balzac a écrit *Seraphita*, George Sand *Spiridion* et Camille Flammarion *Lumen*. Les héros de ces ouvrages sont des esprits qui viennent se montrer et parler.

Mme Léonie d'Aunet s'est occupée de spiritisme ; Mme Raoul de Navery la comtesse Dash : cette dernière avait une peur terrible de voi venir l'esprit

(1) Plus tard colonel qui est mort le 8 avril 1888.

par la mémoire. Or, nous sommes dans une ignorance absolue de ce qui a précédé notre naissance en ce monde; notre conscience se refuse à nous attribuer d'autres vies et d'autres vertus que celles qui se sont développées en nous pendant notre existence présente. »

Selon M. Ch. Lévêque, on ne peut admettre que « l'immortalité d'un être qui reste lui-meme et qui se reconnaît être la même personne qu'il était dans la vie déjà vécue. Sans cela il ne saurait ni s'il est puni ni si il est récompensé, ni pourquoi il l'est. La sanction morale n'aurait aucun sens... La vie future de l'homme sera donc une existence essentiellement personnelle, consciente de soi-même, gardant toujours le souvenir de la vie extérieure. » (*Les Harmonies providentielles*).

M. Jules Simon dit à son tour : « Il n'y a aucune solidarité entre ma vie actuelle et ces vies antérieures dont je ne retrouve en moi aucune trace. Dans cette ignorance invincible où je suis de mon ancienne condition et de mes anciennes fautes, je ne puis me soumettre à un châtiment et l'accepter comme légitime. C'est un tyran qui punit ainsi, et non un père. C'est parce que la punition ne peut être séparée du souvenir de la faute commise, que je suis assuré de ressusciter avec la pleine et entière conscience de mon identité. Si l'on abandonne ce principe, dont l'évidence n'est plus contestée dans l'application de la justice humaine, il faut avouer que la vie à venir sera, comme les vies antérieures, séparée de celle-ci par des abîmes infranchissables, et que l'immortalité promise n'est que l'immortalité de la substance, non de la personne. Aussitôt les deux plus grands dogmes de la philosophie morale périssent : car d'un côté le principe du mérite et du démérite est faussé ; de l'autre, l'immortalité sans la conscience et le souvenir, devient inutile et indifférente... Le principe des vies antérieures est donc faux et suranné. » (*La religion naturelle*).

Je ne parle pas de M. Caro, dont les arguments de critique philosophique portent la marque de la plus parfaite orthodoxie catholique, ni des théologiens qui veulent l'âme immortelle, mais qui consentent à la voir après la mort, dépouillée des attributs qui seuls la rendent digne de l'immortalité, notamment de son activité volontaire et libre.

Deux idées se dégagent de la critique qui précède. Ce sont deux faces de la même objection : 1° l'oubli du passé; 2° la notion de la justice divine. Examinons l'objection tirée de l'oubli des existences passées. Pour que la conclusion fût légitime, il faudrait prouver d'abord que si nous avons vécu dans une autre existence, nous en garderions infailliblement le souvenir. Ainsi, l'argument serait irréprochable présenté sous la forme syllogistique suivante : Si j'avais vécu dans une vie passée, je m'en souviendrais ; or, je ne m'en souviens pas ; donc ma première existence est l'existence actuelle. Supprimez la proposition majeure, il ne restera qu'une assertion gratuite, une conclusion sans fondement et partant sans autorité. C'est précisément cette majeure qu'on ne démontre pas. Pour ruiner ce raisonnement il suffira de prouver que

---

de son mari ; Mme Olympe Audouard, auteur et conférencière, s'en occupe sérieusement : elle est médium et très-croyante ; elle obtient des communications de ses esprits amis, surtout Al. Dumas, qui vient lui dicter des comédies, des histoires ; elle a aussi écrit un volume sur le spiritisme ; Marc de Montifaud, femme d'un talent supérieur, assiste à une séance spiritualiste avec le plus grand intérêt.

Mme E. de Girardin, Delphine Gay, a été une des premières à accepter les idées spirites. Elle a fait tourner les tables avec l'abbé Deguerry et le Dr Cabarrus, beau-frère de M. de Lesseps. Le docteur m'a montré la petite table avec laquelle ils expérimentaient ; l'alphabet étaient imprimé tout autour, et une aiguille, comme l'aiguille d'une pendule, s'agitait et allait se poser sur la lettre que l'esprit voulait désigner. Quand Mme de Girardin fut bien convaincue, elle alla faire une visite à son ami Victor Hugo. Voici ce que dit Vacquerie dans *les Miettes de l'histoire* :

« C'était, à la fin de l'été en 1853, elle, Mme de « Girardin, était alors dans la plénitude de sa réputation, et, ce qui vaut mieux, de son talent... Elle « venait de faire jouer *Lady Tartuffe*, où elle s'est « cherchée, et elle venait d'achever la *Joie fait peur*, « où elle s'est trouvée. Elle se possédait, elle possédait « le public, elle était triomphante ; mais toutes les « prospérités se font payer plus qu'elles ne valent ; « au moment où tous l'enviaient, elle se savait ma- « lade ; elle est morte l'année suivante, et elle ve- « nait de perdre un ami dont elle portait bravement « le deuil.

« Etaient-ce ces deux morts, la récente et la pro- « chaine, qui l'avaient tournée vers la vie extra-ter- « restre ? Elle était très préoccupée des tables par- « lantes. Son premier mot fut : « Si j'y croyais. » Elle « y croyait fermement, quant à elle, et passait ses « soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se « réflétait à son insu jusque dans son travail : le « sujet de la *Joie fait peur*, n'est-ce pas un mort « qui revient ? Elle voulait absolument qu'on crût « avec elle, et le jour même de son arrivé (à Jersey) « on eut de la peine à lui faire attendre la fin du

l'hypothèse d'une vie antérieure n'implique pas nécessairement son souvenir dans l'existence présente, qu'au contraire, notre organisation physique est d'une nature telle qu'elle rend ce souvenir impossible.

Qui ne voit déjà que la démonstration reposera sur une saine théorie de la mémoire? Si, par des raisons physiologiques et psychologiques, il est prouvé que la mémoire, cette faculté automatique par excellence, ne saurait exister sans un organe capable de communiquer et de conserver les impressions faites sur nous par les objets extérieurs, on conviendra qu'il nous est absolument impossible de nous représenter les sensations perçues jadis au moyen d'organes que nous n'avons plus. Que les lecteurs qui daignent lire attentivement cette dissertation ne perdent pas de vue qu'il ne s'agit pas ici de démontrer le dogme de la pluralité des existences. Ce que l'on se propose, c'est de faire voir, indépendamment de toute discussion sur le fond, que l'objection tirée de l'oubli ne prouve, ni pour, ni contre ce dogme, qu'elle est dépourvue par conséquent de toute valeur scientifique.

Mais qu'est-ce donc que la mémoire? Un objet est devant moi, je le vois, je le perçois, je le connais. La perception exige : 1° une impression sur mes organes soit par le contact direct de cet objet sur mes sens, soit à l'aide d'un milieu intermédiaire fluide; 2° la communication de cette impression au cerveau par le moyen des nerfs. Si ces conditions ne sont pas remplies, tout le monde sait qu'il n'y a pas de perception. L'objet étant connu, absent, j'ai la puissance de me le représenter par une faculté de mon entendement qui n'est autre que la mémoire, j'identifie le présent au passé et j'acquiers l'assurance que ce n'est pas la première fois que je perçois l'objet actuel de ma pensée. La représentation du passé est la matière du souvenir; mais, de même que le concours des sens a été nécessaire pour rendre la perception possible, les sens sont encore nécessaires pour la rendre durable. Si l'on en doutait, il suffirait de remarquer que dans l'aphasie partielle caractérisée par la perte de certains souvenirs, une lésion de l'encéphale correspond habituellement à l'état aphasique. Il est donc absolument téméraire de croire qu'on puisse penser et se rappeler qu'on a pensé sans cerveau.

La perception est un phénomème primitif et direct de l'intelligence, tandis que la mémoire est un phénomène dérivé de la perception. Les souvenirs du moment sont empruntés aux perceptions de la veille; pour se souvenir il faut avoir senti et pu conserver avec intégrité l'organe de nos anciennes sensations. Si la perception n'est pas la mémoire, la mémoire n'est pas non plus l'association des idées, quoique celle-ci joue le plus grand rôle dans la réminiscence. Il n'est pas indifférent de connaître les lois de cette association. Quand une sensation est perçue pour la première fois, l'intelligence se rend immédiatement compte de sa nature Donnons un nom quelconque à l'objet de cette sensation. Quand ce nom viendra à être prononcé plus tard devant nous, il éveillera de suite dans notre esprit l'idée de l'objet qu'il représente. Ce

---

« dîner ; elle se leva dès le dessert et entraîna un « des convives dans le *parloir*, où ils tournmentèrent « une table qui resta muette. »

Il y eut plusieurs expériences négatives. L'auteur reprend :

« Je n'avais pas assisté aux tentatives précé« dentes, je ne croyais pas au phénomène et je ne « voulais pas y croire. Cette fois je ne pus pas re« fuser de venir à la dernière épreuve, mais j'y vins « avec la ferme résolution de ne croire que ce qui « serait trop prouvé.

« Mme de Girardin et un des assistants, celui qui « voulut, mirent leurs mains sur la petite table. « Pendant un quart d'heure, rien ; mais nous « avions promis d'être patients ; cinq minutes après « on entendit un craquement du bois ; ce pouvait « être l'effet d'une pression involontaire des mains « fatiguées; mais bientôt ce craquement se répéta, « et puis ce fut une sorte de tressaillement élec« trique, puis une agitation fébrile. Tout-à-coup, « une des griffes du pied se souleva. Mme de Gi« rardin dit : « Y a-t-il quelqu'un? S'il y a quel« qu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe « un coup. » La griffe retomba avec un bruit sec. « Il y a quelqu'un, s'écria Mme de Girardin, faites « vos questions. »

« On fit des questions, et la table répondit. La « réponse était brève, un ou deux mots au plus, « hésitante, indécise, quelquefois inintelligible. « Etait-ce nous qui ne la comprenions pas? Le « mode de traduction des réponses prêtait à l'er« reur : Voici comment on procédait : On nom« mait une lettre de l'alphabet à chaque coup de « pied de la table ; quand la table s'arrêtait, on mar« quait la dernière lettre nommée. Mais souvent « la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre; « on se trompait, on notait la précédente ou la sui« vante, l'inexpérience s'en mêlant et Mme de Gi« rardin intervenant le moins possible pour que « le résultat fût moins suspect, tout s'embrouillait. « A Paris, Mme de Girardin employait, nous « avait-elle dit, un procédé plus sûr et plus expé« ditif; elle avait fait faire un alphabet à cadran « et une aiguille qui désignait elle-même les let-

travail intérieur qui associe deux idées qui s'évoquent est le travail de la raison, car une certaine connexion établie entre deux idées simples n'est autre chose qu'un rapport perçu par l'esprit quand il rapporte les deux termes de ce rapport à un centre indivisible qui est lui-même. Deux idées s'appelleront lorsque les objets de ces idées sont liés entre eux par un rapport d'approbation, de causalité, de temps ou de lieu.

La puissance naturelle qui lie une idée à une autre idée peut aussi bien lier une troisième idée à la seconde, une quatrième à la troisième et ainsi de suite par une série de rapports. Si ces rapports à caractères réciproques sont multipliés, l'association des idées deviendra difficile, l'esprit éprouvant une véritable fatigue à embrasser sous un même point de vue et sous l'effort d'une même conception des objets n'ayant pas entre eux des caractères suffisamment déterminés d'analogie ou de commune origine; d'où la nécessité de recourir à des procédés d'art mnémotechnique afin de soulager la mémoire qui ne s'enrichit de conceptions nouvelles qu'au détriment de la connaissance des faits passés. Si pour une cause ou pour une autre le cerveau perdait la propriété de retenir nos impressions premières ou si nos perceptions perdaient leur instantanéité, il en serait fait de toute association d'idées. Il faut absolument que les perceptions se continuent même quand la cause occasionnelle a cessé d'être visible, et c'est de cette action persistante que relève la mémoire; ces perceptions sont attachées aux fibres du cerveau puisque nous pensons aux mêmes choses lorsque le cerveau reçoit les même impressions.

Comment ces perceptions sont-elles durables? Au point de vue psychologique, pour répondre à cette question, il faudrait savoir comment elles prennent naissance; or, il faut bien le dire, cette connaissance, qui serait celle de l'esprit humain lui-même, nous ne la possédons pas. Au point de vue physiologique, bien des hypothèses ont été imaginées. mais aucune ne rend suffisamment compte des faits; on sait seulement que la production du souvenir implique un état moléculaire du cerveau et des incitations motrices nerveuses qu'il est impossible de renouer à des sensations étrangères à la vie actuelle. Si pour nous rappeler les anciennes sensations il nous faut des sensations nouvelles identiques, l'esprit seul est incapable de les retrouver, de ressaisir en toute liberté la série des perceptions disparues; il ne peut et ne doit se souvenir que de celles dont l'origine est contemporaine de notre actuelle organisation. « Nous voyageons en bloc » comme dit Xavier de Maistre; la force pensante seule pour se souvenir a besoin du concours de forces subordonnées.

Tels sont les faits que l'analyse nous révèle touchant la mémoire, faculté merveilleuse dont personne n'a parlé avec plus d'éloquence et d'admiration que Saint-Augustin au dixième livre de ses *Confessions*. « Mais, s'il en est ainsi, dit M. Paul Janet, le doute le plus grave vient envahir l'âme et la jeter dans un abîme de mélancolique rêverie. Si le cerveau est l'organe de l'imagination et de la mémoire, comme l'expérience semble bien l'indi-

« tres. Malgré l'imperfection du moyen, la table, « parmi les réponses troubles, en fit qui me frap- « pèrent.

« Je n'avais encore été que témoin, il fallait être « acteur à mon tour. J'étais si peu convaincu que « je traitais le miracle comme un âne savant à qui « l'on fait deviner la fille la plus sage de la société.

« Je dis à la table : « Devine le mot que je pense. » « Pour surveiller la réponse de plus près, je me « mis à la table moi-même avec Mme de Girar- « din. La table dit un mot : c'était le mien. Ma co- « riacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le « hasard avait pu souffler le mot à Mme de Girar- « din et Mme de Girardin le souffler à la table. Je « recommençai l'épreuve; mais pour être certain de « ne trahir le passage des lettres ni par une pression « machinale, ni par un regard involontaire, je « quittai la table et je lui demandai non le mot que « je pensais mais sa traduction. La table dit : « Tu veux dire : *souffrance;* je pensais *amour*. «

« Je ne fus pas encore persuadé. En supposant « qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le « fond de tout, que la traduction pouvait s'appli- « quer à n'importe quel mot que j'aurais pensé. « *souffrance* aurait traduit *grandeur*, *maternité*, « *poésie*, *patriotisme*, etc., aussi bien qu'*amour*. « Je pouvais donc encore être dupe, à la seule con- « dition que Mme de Girardin, si sérieuse, si amie, « en deuil, mourante, eût passé la mer pour mys- « tifier l'exil.

« Bien des impossibles étaient croyables avant « celui-là ; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à « l'injure. D'autres interrogèrent la table et lui fi- « rent deviner leurs pensées où des incidents connus « d'eux seuls. Soudain elle sembla s'impatienter « de ces questions puériles ; elle refusa de répondre, « et cependant elle continua de s'agiter comme si « elle avait quelque chose à dire. Son mouvement « devint brusque et volontaire comme un ordre : « — Est-ce toujours le même esprit qui est là? « demanda Mme de Girardin. La table frappa deux « coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait : « Non. — Qui es-tu, toi? La table répondit le nom « d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

quer, si l'âme ne peut penser sans signes et sans images, c'est-à-dire sans cerveau, qu'advient-il le jour où la mort, venant à dissoudre non-seulement les organes de la vie végétative, mais ceux de la vie de relation, de la sensibilité, de la volonté, de la mémoire, semble détruire ces conditions inévitables de toute conscience et de toute pensée? La science, disons-le, ne connaît pas de réponse à ces doutes et à ces questions. » (*Le Cerveau et la Pensée*). Voilà du moins un philosophe spiritualiste et non des moins éminents qui renonce à expliquer comment l'homme futur pourra se souvenir de l'homme actuel; que doit-il donc penser de ceux qui exigent que, dans la vie présente, on se souvienne des existences passées.

Il reste à faire voir que la mémoire ne constitue pas seule l'identité et que l'oubli du passé n'est pas contraire à la justice divine. En fait, je puis oublier et j'oublie chaque jour sans cesser d'être moi-même. L'oubli des choses passées ne détruit pas plus les facultés de l'âme que ces choses elles-mêmes; l'individualité n'est que l'âme intelligente volontaire et sensible percevant ses facultés sous le jour profond de la conscience. Locke croyait que la conscience seule faisait l'idendité personnelle. Il n'en est rien, car là où il y a abolition de conscience, il devrait y avoir abolition de personnalité, ce que démontre clairement le phénomène si étudié de nos jours du somnambulisme; il devrait y avoir suppression, non pas seulement du sentiment de l'existence, mais suppression de l'existence elle-même. De ce que j'oublie d'avoir fait une chose, s'ensuit-il que je n'en ai plus la responsabilité? Qui oserait le soutenir? « Nul doute, écrit M. Cousin, que ce qui déclare et mesure la personnalité et l'imputabilité morale de nos actes, c'est la conscience de la volonté libre qui les a produits; mais ces actes une fois accomplis par nous avec conscience et volonté, leur souvenir peut s'affaiblir ou même s'évanouir entièrement, et la responsabilité ainsi que la personnalité rester tout entière. Ce n'est donc pas la conscience et la mémoire qui constituent notre idendité personnelle... L'idendité personnelle est une conviction irrésistible de la raison (*Philosophie de Locke*). Le moi se perçoit comme existant simple avant de se percevoir comme identique, il nous montre les actes de l'âme qui sont simultanés; la mémoire nous montre les actes successifs. Le moi, l'intelligence, diffère de la mémoire. Si la mémoire était l'intelligence, l'homme qui saurait le plus serait celui qui comprendrait le mieux, et l'enfant qui retient avec une merveilleuse facilité ce qu'il ne comprend pas serait le plus intelligent des hommes.

Devons-nous bien nous plaindre si la nature tire le rideau sur le théâtre d'un passé qui pourrait être si triste et si douloureux? Il y a corrélation exacte entre nos capacités actuelles et notre organisation sensitive. Un sens nouveau dont nous serions subitement doté suffirait pour troubler toute notre connaissance si, du même coup, notre intelligence ne s'élevait pas au-dessus de sa condition actuelle pour supporter les sensations qui entreraient en nous par l'entremise de ce nouveau sens. Je le re-

---

« Ici la défiance renonçait; personne n'aurait eu « le cœur ni le front de se faire, devant nous, un « tréteau de cette tombe. Une mystification était « déjà bien difficile à admettre, mais une infamie! « Le soupçon se serait méprisé lui-même.

« Le frère questionna la sœur qui sortait de la « mort pour consoler l'exil, la mère pleurait, une « inexprimable émotion étreignait toutes les poi- « trines; je sentais distinctement la présence de « celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où « était-elle? Nous aimait-elle toujours? Etait-elle « heureuse? Elle répondait à toutes les questions, « ou répondait qu'il lui était interdit de répondre. « La nuit s'écoulait et nous restions là, l'âme « clouée sur l'invisible apparition. Enfin elle nous « dit : Adieu! et la table ne bougea plus.

« Le jour se levait; je montai dans ma chambre, « et, avant de me coucher, j'écrivis ce qui venait de « se passer, comme si ces choses-là pouvaient être « oubliées!

« Le lendemain, Mme de Girardin n'eut plus « besoin de me solliciter, et c'est moi qui l'entraî- « nai vers la table. La nuit encore y passa. Mme de « Girardin partait au jour; je l'accompagnai au « bateau, et, lorsqu'on lâcha les amarres, elle me « cria : « Au revoir! » Je ne l'ai pas revue, mais je « la reverrai.

« Elle revint en France faire son reste de vie ter- « restre... Depuis quelques années son salon est « bien différent de ce qu'il avait été. Ses vrais « amis n'étaient plus là. Les uns étaient hors de « France, comme V. Hugo; les autres plus loin, « comme Balzac; les autres plus loin encore, « comme Lamartine. Elle remplaçait les absents « en restant seule, avec un ou deux amis et sa ta- « ble. Les morts accouraient à son évocation; « elle avait ainsi des soirées qui valaient bien ses « meilleures d'autrefois, et où les génies étaient « suppléés par les esprits. Ses invités de mainte- « nant étaient Sedaine, Mme de Sévigné, Sapho, « Molière, Shakespeare. C'est parmi eux qu'elle « est morte. Elle est partie sans résistance et sans « tristesse; cette vie de la mort lui avait enlevé « toute inquiétude. Chose touchante que, pour

connais, l'unité supérieure de l'être humain nous échappe dans l'hypothèse de la multiplicité de nos existences sans le souvenir. C'est un fait certain qui ne brise pas notre individualité, mais qui obscurcit l'intelligence de nous-mêmes tant que nous ne verrons pas le lien qui réunit tous les fragments de notre destinée totale (1). A côté de ce fait qui ne prouve que notre ignorance, il existe un fait non moins certain, c'est que le progrès de la connaissance de nous-mêmes ne souffre pas de limitation. L'esprit va d'une connaissance simple à une nouvelle connaissance, et ainsi de suite jusqu'à l'entier épuisement de notre capacité actuelle de connaître. Dans le cours de la vie plusieurs termes de cette série indéfinie de moyens peuvent disparaître et disparaissent en effet de la mémoire sans compromettre le résultat des connaissances acquises. Il en est ainsi toutes les fois qu'une connaissance a perdu pour nous de son utilité, soit qu'elle n'ait eu qu'un effet purement pratique qui disparaît avec la circonstance qui rendait cette connaissance nécessaire, soit qu'elle ait perdu sa raison d'être quand l'esprit s'est élevé par la généralisation et l'abstraction aux notions supérieures à la connaissance primitive restée dès lors sans objet. En réalité, nous n'acquérons de nouvelles idées qu'en sacrifiant les détails, c'est-à-dire en généralisant, sans quoi la mémoire ne pourrait supporter le poids des choses apprises. Que de confusion n'y aurait-il point dans notre esprit s'il fallait remonter à chaque instant la chaîne de toutes les idées intermédiaires ! Ce ne serait pas apprendre, ce serait repenser tout ce qu'on aurait déjà pensé, reconnaître tout ce qu'on avait déjà connu. Dans ce perpétuel accroissement de nous-mêmes, nous nous sentons toujours un et numériquement identiques, mais quiconque a quelque habitude de la réflexion remarquera qu'en un sens très vrai nous ne sommes jamais le même. Dans le corps aucune molécule ne reste en place, elles entrent et sortent toutes successivement au milieu d'un échange perpétuel de matière ; notre organisme est, suivant l'expression de Leibnitz, comme le navire de Thésée que les Athéniens réparaient toujours. De même aussi dans la conscience et l'intelligence du moi il existe une sorte de tourbillon vital qui fait que les pensées entrent et sortent continuellement de l'esprit. Bien des pensées s'évanouissent sans laisser la trace de leur passage. La pensée actuelle ne sera bientôt plus dans notre esprit, mais la force qui est en lui contraindra la pensée future à marcher dans le même sens en assurant les progrès de l'intelligence.

On nous a dit que l'idée de la justice exige le souvenir des fautes expiées, qu'il ne serait pas conforme à la justice d'être puni ou récompensé d'une action dont nous n'aurions pas conscience. Voici notre réponse : Il est juste que nous soyons punis quand nous l'avons mérité. Cette idée est fondamentale, absolue ; c'est l'idée même de la justice ; une fois le mal volontairement commis, la nécessité de l'expiation s'impose à la conscience d'une

(1) Ce lien est le périsprit, ainsi que nous le démontrerons prochainement. GABRIEL DELANNE.

« adoucir à cette noble femme le rude passage, ces « grands morts soient venus la chercher,

« Le départ de Mme de Girardin ne ralentit pas « mon élan vers les tables. Je me précipitai éperdument dans cette grande curiosité de la mort « entr'ouverte. »

L'auteur dit plus loin : « Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aurais pas « hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence des « esprits. Ce n'est pas le regard de Paris qui me « retient — son haussement d'épaules ne me ferait « pas baisser la voix. Je suis même heureux d'avoir « à lui dire que, quant à l'existence de ce qu'on appelle les esprits, je n'en doute pas ; je n'ai jamais « eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle « des êtres s'arrête à l'homme ; je suis persuadé « que nous avons au moins autant d'échelons sur « le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un « détail ; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, « et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table ? « Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir « la matière ? Mais qui vous dit que ce soient des « êtres immatériels ? Ils peuvent avoir un corps « aussi, plus substil que le nôtre et insaisissable « à notre regard comme la lumière l'est à notre « toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état « humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a « des transitions. Le mort succède au vivant « comme l'homme à l'animal. L'animal est un « homme avec moins d'âme ; l'homme est un animal en équilibre ; le mort est un homme avec « moins de matière, mais il lui en reste. Je n'ai « donc pas d'objection raisonnée contre la réalité « du phénomène des tables. »

Voilà le récit de M. Vacquerie, qui affirme la croyance de Mme Delphine de Girardin, et son opinion personnelle qui tend plus à la croyauce qu'à l'incrédulité.

(*A suivre*).

manière invincible. Il n'y aurait plus d'imputation morale si, parce qu'un homme ne se souviendrait plus d'avoir fait telle ou telle chose, il ne pouvait être mis en jugement pour l'avoir faite, sous prétexte qu'il a cessé d'être le même par le fait de l'oubli. Peu importe donc que j'aie ou que je n'aie pas le souvenir de ma faute ; ce que je sais d'une façon indubitable, c'est que si je suis puni, je l'ai mérité. Ah ! sans doute, je me récrierais contre la justice humaine si elle me condamnait sans m'entendre, sans que je connusse les motifs de mon accusation, parce que, parmi les choses contingentes de ce monde, il en est peu qui présentent les caractères de l'infaillibilité ; mais si je reconnaissais ce caractère au juge qui me condamne, je me soumettrais au jugement que je saurais avoir mérité. Je ne le reconnais qu'à Dieu ; voilà pourquoi je me soumets volontairement à ses desseins. L'idée qu'il a mise en nous de la justice nous dit qu'elle s'accomplit en nous par la main de l'adversité. Une voix secrète, sortie des profondeurs de la conscience la plus pure, nous avertit que les maux qui nous arrivent ne sont pas sans rapport avec les actes connus ou inconnus émanant de notre libre arbitre.

En résumé, il n'est pas surprenant que les perceptions de nos vies passées, dans l'hypothèse de leur existence réelle, soient séparées par un hiatus profond de la vie présente. Cette lacune, c'est notre organisation physique qui la forme ; les défaillances de la mémoire ne sont un argument ni pour ni contre la préexistance des âmes et la série indéfinie de leurs incarnations. Sans vouloir anticiper sur une discussion directe du fond que je réserve, je puis dire aux philosophes, trop exclusifs de l'école cartésienne, que les difficultés insurmontables qu'ils rencontrent proviennent uniquement de ce qu'is réduisent tout l'homme à l'esprit pur et à la matière sensible.

Firmin Nègre.

BIBLIOGRAPHIE

Genève, le 19 novembre 1888.

Monsieur Delanne, rédacteur en chef du « Spiritisme, »

Monsieur,

Après la lecture que mes amies et moi venons de faire du nouveau livre de Mme Antoinette Bourdin, qui a pour titre : « Pour les Enfants, » je prends la liberté de vous adresser les réflexions que nous a suggérées ce travail (1).

Nous n'avons plus à faire l'éloge de notre sœur en croyance, un des premiers et des plus fervents apôtres de la doctrine. Tous les spirites la connaissent et ont su l'apprécier.

Aujourd'hui, c'est « aux Enfants » que s'adresse le médium ; c'est spécialement pour eux que se déroulent, dans un joli volume, d'une impression soignée, un grand nombre de scènes, les unes gaies, d'autres dramatiques, d'autres encore des plus touchantes, entremêlées d'instructions spirites, mises à la portée du jeune auditoire qui les reçoit.

La question sociale, actuellement si aiguë, serait aux trois quarts résolue si chacun comprenait la solidarité et la charité bienveillante comme les principaux personnages de cet ouvrage la démontrent et la pratiquent. Ces types ne sont pas, du reste, tout à fait imaginaires ; l'aristocratie genèvoise, dont la souche est, en grande partie, française et provient des réfugiés par suite de la révocation de l'édit de Nantes, en présente des modèles : nul doute que la lecture de cette œuvre n'ait pour résultat d'en augmenter le nombre.

En tous cas, c'est un livre dont la lecture est attrayante, la morale réconfortante et instructive. A tous ces titres, nous ne saurions trop le recommander à nos frères en croyance. Il a sa place marquée dans chaque famille spirite où il y a des enfants.

Je vous serais très obligée, Monsieur, si vous vouliez bien insérer ces quelques appréciations dans votre estimable journal et je vous prie d'agréer l'assurance de la sympathie fraternelle de

Votre S. E.C.

M. Bonnet.

Je suis priée de parler de nouveau des ouvrages spirites, dictés par l'esprit de Rochester à une jeune fille russe.

Ces livres ont cela d'intéressant que c'est l'histoire d'une colonie d'âmes à travers les âges.

D'abord le premier qui a paru, peint le règne de Tibère, cette âme si épouvantablement féroce, et cependant éprouvant un amour insensé pour une jeune esclave qui le hait. Puis le pharaon Mernepheta ou Moïse affranchissant le peuple d'Israël. Les passions les plus terribles surgissent sous ce climat d'Egypte. — Enfin l'*Abbaye des bénédictins*, où toujours les mêmes âmes se trouvent réunies à l'époque de la féodalité.

On y voit la puissance du clergé, sa terrible autorité sur les puissants rois et seigneurs qui la subissent, car c'est au nom de Dieu que les prieurs des abbayes s'emparent des fortunes qu'ils convoitent en forçant les fils aînés des familles riches à se faire religieux, par les souffrances, par la torture, car ils savent que le serment, même

(1) Librairie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 24 et rue Chabanais, 1. Prix : 2 fr. 25, port payé.

arraché, un chevalier ne pouvait s'en affranchir. Par là ils accaparaient les immenses biens dont ils étaient les héritiers.

Le premier volume est charmant, c'est la jeunesse de tous les personnages de ce drame où leurs passions d'autrefois se peignent déjà. Puis les crimes inouïs qui se commettaient dans ces sombres demeures où l'impunité était acquise par leur caractère sacré de prêtre. La fin du second volume est saisissante, c'est la peinture terrifiante de leurs souffrances dans l'erraticité. Ah! qu'ils sont malheureux et, ce n'est que lorsqu'ils ont recours à la prière, que Dieu leur accorde les moyens d'aspirer à leur relèvement moral.

Bénissons Dieu du progrès immense qui s'est opéré depuis, et de l'affranchissement de l'humanité.

Ces ouvrages ont été imprimés en France parce qu'en Russie ce n'était pas possible à cause de la puissance du clergé orthodoxe. Je fais donc un appel à nos frères spirites, pour aider les frères militants, ce n'est encourager ni le jeune médium ni l'esprit de Rochester qui a dicté ces histoires, que de laisser tomber dans l'oubli en ne les achetant pas, des livres qui ont coûté à imprimer et qui ont pour but de prouver la réincarnation moralisatrice.

B. Fropo.

Nous avons publié dans le *Spiritisme* (1) la préface d'un ouvrage que devait publier Mme Juliette Adam.

Ce volume vient de paraître (2). Il est intitulé:

UN RÊVE SUR LE DIVIN.

Comme dédicace, ces simples lignes:

A LA
TOUTE PETITE AME (3)
DE MA
PETITE FILLE JULIETTE

D'après l'éminent auteur, « le Rêve sur le Divin » est un travail médianimique, écrit sous l'inspiration de plusieurs esprits.

La forme de cet amour de petit livre est coquette, soignée; il est écrit sur papier vélin, la pagination est encadrée par des filets; la couverture est illustrée par un dessin vaporeux en taille-douce; tout le luxe, en un mot, d'une édition de choix à l'usage du grand monde.

Le fond de l'ouvrage est un essai philosophique qui traite de l'âme et de ses destinées, en s'appuyant sur les lois de la réincarnation.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette production spiritualiste, sous la signature de la directrice de la « Nouvelle Revue », qui a su conquérir par son talent une place brillante dans le monde des lettres.

Nous sommes heureux de voir l'auteur de « Païenne » traiter de telles questions et de la crânerie avec laquelle il a rompu avec ses tendances et ses vues matérialistes bien connues, en livrant au public sceptique des idées complètement nouvelles « sur le Divin », tout en les présentant sous la forme de phénomènes purement spirites.

A ce point de vue, c'est un petit événement littéraire, étant donnée l'évolution spiritualiste de Mme Adam.

Néanmoins, malgré nos éloges, nous sommes obligé de faire des réserves en ce qui concerne la partie philosophique, qui manque, à notre avis, de netteté; ce sont plutôt de vagues aspirations idéales que des arguments rigoureusement déduits.

Mme Juliette Adam, malgré toute son érudition, n'a pas lu les ouvrages fondamentaux sur lesquels repose notre doctrine, car les problèmes qu'elle étudie sont résolus chez nous plus clairement, plus nettement que « sur le Divin », et depuis longtemps. L'auteur s'est rapporté par trop exclusivement, comme tous les médiums nouveaux, à la révélation de ses inspirations. Il porte un jugement par trop sévère, nous dirons même injuste, sur la philosophie spirite, et, par la manière dont ses adeptes l'interprètent, ses critiques ne sont nullement justifiées.

Néanmoins, nous engageons nos lecteurs à lire ce travail, qui peut les intéresser en raison de la renommée littéraire de l'auteur.

Nous avons reçu de M. Jean-Louis Vaïsse, publiciste, trois gros volumes intitulés: « Constitution réligieuse, économique et politique du règne de Dieu et du nouveau monde, donnée à toutes les nations (1) ».

L'auteur s'intitule modestement: Le Messie consolateur, libérateur des peuples.

Le premier volume est intitulé: « Mosaïsme loi sociale », c'est la bible commentée par M. Vaïsse qui trouve qu'à part le Décalogue, c'est un tissus d'erreurs et de mensonges, cependant il reconnaît la révélation chez les prophètes, et déclare que Moïse a véritablement donné la formule sociale sans laquelle nulle société ne peut subsister.

(1) Voir le numéro 16 (2me quinzaine d'août).

(2) A la librairie de « la Nouvelle-Revue », 18, boulevard Montmartre, Paris.

(3) Les âmes ne sont ni petites ni grandes. Elles n'ont pas d'âge appréciable

(1). Prix des 3 volumes, 12 francs, chez l'auteur, boulevard Saint-Aubin, 40, Toulouse.

Le deuxième ouvrage étudie le Christianisme et démontre que c'est une loi d'amour, de charité, de dévouement, d'abnégation, mais que néanmoins il n'est que transitoire, et qu'à notre époque il faut vulgariser la loi morale en la mettant à la portée de tous. Ceci nous amène au troisième volume qui est la loi intellectuelle que M. Vaïsse donne généreusement au monde: « Ma doctrine du *Spiritualisme va déchirer tous les voiles* (1), expliquer tous les mystères restés imprénétrables, faire la lumière et mettre au grand jour et en évidence la constitution de Dieu; prouver la réalité de son être, expliquer l'organisation de l'âme humaine et démontrer tous les faits et phénomènes de la *vie morale*, qui s'accomplissent entre Dieu, le créateur du monde, et les âmes immortelles.

« Ma doctrine du spiritualisme sera donc réellement une *loi intellectuelle* destinée à satisfaire tous les besoins de l'intelligence et de la conscience des hommes ».

Heureusement que l'auteur n'est pas spirite ; il le déclare hautement, en disant que dans le spiritisme d'Allan Kardec il y a beaucoup trop de fantaisie pour le satisfaire ; aussi il préfère ses propres lumières et celle des prophètes, Chateaubriant, Lamennais et Lamartine, qui ne sont que ses précurseurs ; il donne leur photographie avec une étoile sur la tête et lui-même s'offre en première page à l'admiration des races futures.

Nous ne pouvons entrer dans l'analyse détaillée des trois livres qui forment cette œuvre singulière, le format du journal serait trop petit, il nous suffira de dire qu'on y rencontre un mélange de vérités et d'erreurs associées en singulières proportions, mais la conviction que possède M. Vaïsse d'être un messie lui fait trop compter sur l'autorité de sa parole pour amener la conviction chez les incrédules. Nous craignons beaucoup qu'étant donné le peu de goût qu'on montre aujourd'hui pour les envoyés célestes il ne reste prosaïquement à Toulouse, 40, boulevard Saint-Aubin, au lieu de venir proclamer la érité nouvelle le 14 juillet 1889 à la face des nations assemblées (*sic*). LE BIBLIOPHILE.

(1). C'est l'auteur lui-même qui souligne.

NÉCROLOGIE

Encore un départ de la terre d'un des doyens disciples du spiritisme.

M. Messand-Rollin ancien négociant à Bourg-en-Bresse est un enfant du peuple. Il s'en faisait honneur, puisque dans ses correspondances intimes, il se plaisait à signer : *Le Plébéien.* Il acquit rapidement, par son talent et un travail assidu, une position des plus honorables dans les affaires. Depuis longtemps déjà il vivait d'une manière tout à fait indépendante, du fruit de ses labeurs, dans sa superbe campagne. Ce frère en croyance passait ses loisirs à Cézeria à méditer sur les graves problèmes philosophiques dont il se nourrissait. Il publia plusieurs opuscules sous un pseudonyme qu'il nous fit parvenir ; ils renferment de bonnes idées sous une forme un peu par trop rudimentaire et abstraite.

Il laisse des manuscrits à publier après sa mort. Espérons qu'ils ne resteront pas enfouis dans l'oubli.

Ce digne et honnête homme pressentait sa fin prochaine. Sa dernière lettre est en quelque sorte un testament. Il parlait de l'éventualité de sa mort en vrai philosophe, ne la redoutant nullement et s'y préparant toujours. Il supporta ses dernières souffrances avec un courage et une résignation dignes d'une âme trempée.

Nous n'avons jamais rencontré dans le monde un modèle de si noble simplicité et de modestie aussi grande que dans la personnalité de M. Messand-Rollin. Sa vie fut un modèle d'abnégation et d'humilité. Il avait un grand amour pour tous les travailleurs, pour les pauvres, les déshérités, et pour les infortunes de tout genre.

Sa foi au spiritisme fut inébranlable, malgré le[s] obstacles qu'il rencontra autour de lui. C'éta[it] joie et la principale préoccupation de ses v[ieux] jours.

Il n'éprouva aucune défaillance dans sa missio[n]. Ce vieux lutteur a conquis la palme de la victoire qui est réservée, dans les demeures célestes, aux êtres qui, comme lui, ont aimé le beau, le juste et le vrai.

Honneur et respect à l'esprit de notre vieil ami Messand-Rollin, qui a travaillé, dans la mesure de ses forces, au bonheur de ses frères.

Que n'aurait-il pu produire de travaux humanitaires, s'il avait reçu pendant sa vie la somme de savoir nécessaire de nos jours pour instruire les hommes de leurs droits, mais surtout de leurs devoirs.

Ce cher incompris restera pour nous un modèle frappant de ce que peuvent produire les réminiscences incomplètes des réincarnations antérieures.

A. D.

M. Edouard Gourmez, propriétaire-rentier à Bailleul (Nord), ex-conseiller municipal, membre du bureau des Hospices, vient de se désincarner dans sa 77me année.

M. Gourmez était un vétéran de la démocratie et du spiritisme. Il fut délégué du gouvernement en 1848 pour l'administration de la ville de Bailleul. Des délégations de diverses sociétés et des commissions municipales, la plupart des conseillers municipaux assistaient à ses funérailles, pour rendre un solennel hommage à la mémoire d'un homme de bien et d'un patriote sans faiblesse.

M Lhotte, sous-préfet d'Hazebrouck, a prononcé un remarquable discours dans lequel il a retracé la carrière du défunt et ses vertus civiques et privées. Le journal *Le Petit Nord* de Lille le donne *in-extenso* dans ses colonnes; en voici un passage :

« Gourmez était un élève distingué du collège « de Lille, qui lui décerna ses prix d'honneur ; il « voulut compléter cette instruction solide par des « notions étendues de médecine et de droit. Vous « savez quel maître est devenu cet élève, qui plus « tard devait s'adonner à l'industrie avec un égal « succès. Professeur de philosophie et de rhétori« que, il sut former à son image des jeunes gens « animés de l'amour de la science, de la justice et « du progrès. Vous ne serez pas surpris que le repré« sentant du gouvernement s'approche de cette « tombe pour adresser l'adieu suprême à Edouard « Gourmez, etc. »; suit une longue énumération de ses travaux, de sa vie et de ses vertus.

Nous aussi, au nom de ses amis spirites qui sont nombreux, nous venons rendre justice à ce vaillant défricheur d'idées philosophiques. Les personnes qui ont eu l'honneur de connaître ce parfait honnête homme conserveront un souvenir toujours vivant de ses vertus civiques et de spirite chrétien ; car non seulement M. Gourmez était un fervent adepte, avait commenté rigoureusement avec talent les ouvrages parus sur notre chère Doctrine, mais il s'évertuait surtout à mettre en pratique les principes de charité qu'ils recommandent.

Sur les lettres de faire part de son décès on lit : « des pains seront distribués aux pauvres de la « ville et de la campagne. »

M. Gourmez fut un fondateur et un des principaux actionnaires de la Société anonyme pour la propagande du spiritisme, créée par Allan Kardec. Depuis trois ans environ il n'en faisait plus partie pour des raisons dont il eut à souffrir.

La fermeté de ses opinions et de son caractère élevé en imposèrent même à ses adversaires dans un pays où le cléricalisme et la réaction ont encore une si puissante influence.

Né à Lille en 1811, Edouard Gourmez avait grandi dans une famille fidèle aux souvenirs de la Révolution, fidèle aussi à l'amitié de ses plus célèbres survivants. Des liens affectueux unissaient le grand Carnot aux parents de Gourmez.

Mme Carnot voulut tenir sur les fonts de baptême l'oncle du spirite patriote qui vient de quitter la terre. Dans le tableau de ses maires, la ville de Bailleul voit inscrit à la date de 1793 l'aïeul de la digne veuve qui pleure aujourd'hui un mari affectueux et bon. (1)

Notre vieil ami Gourmez ne connaissait ni la haine ni la méchanceté ; sa générosité ne lui permettait point de rancune. Il mourut de la mort du juste en emportant avec lui, après les avoir enseignées aux siens, les idées humanitaires qu'il a su si bien pratiquer ici-bas. Dans l'au-delà, elles ne feront que grandir.

Aujourd'hui que notre vénéré frère connaît enfin le grand problème du grand Inconnu, nous espérons que son cœur ardent de spirite convaincu n'oubliera pas ses compagnons de luttes, ceux qui l'aiment, l'aimeront toujours en le respectant. Nous sommes convaincu aussi que son noble esprit viendra fortifier leurs espérances ainsi que celles de sa chère famille, en les aidant dans leurs efforts pour affirmer une vérité qui démontre non seulement l'assurance de l'immortalité de l'âme, mais encore ses rapports avec les hommes. Nous espérons le retrouver dans les sphères heureuses qui lui ont donné asile.

Al. Delanne.

LYDIE
OU
LA RESURECTION
(*Suite*).

« C'est bon, dit George. Mon père avait la con« fiance d'un grand nombre de négociants dont « son malheur avait ébranlé la fortune, et ceci les « dédommage. »

« Il paya donc honorablement les dettes de son père, ne conservant pour lui que le peu qu'il plut aux créanciers de lui laisser ; après quoi il se remit à travailler comme auparavant. Sa conduite fut remarquée, quoiqu'elle fût naturelle, parce que les hommes estiment volontiers l'honnêteté, même quand ils ne la pratiquent pas.

« Il faut vous dire, monsieur, que George avait un oncle d'un grand âge, qui n'était pas marié et

(1) Voir le *Petit Nord* (Lille).

qui était fort opulent, car il avait pris part aux affaires commerciales du père de George, tant qu'elles étaient sûres, et il s'en était retiré à propos quand elles devinrent douteuses. L'oncle de George le manda par devers lui, et les gens qui nous ont rapporté ces détails prétendent qu'il lui parla de la sorte :

« Parbleu, monsieur, j'en apprends de belles « sur votre compte ! Quoique votre mère, qui était « ma sœur, n'eût jamais engagé son bien dans les « entreprises de son mari, parce que j'avais su l'en « dissuader, et que vous eussiez beaucoup plus à « réclamer que le hasard ne vous avait rendu, vous « avez eu l'orgueil de payer tous les créanciers, « comme si cela vous regardait, pour satisfaire à « je ne sais quel sot devoir d'exactitude et de pro« bité dont personne ne vous tiendra compte. Ce « n'est pas avec de semblables petitesses qu'on fait « une bonne maison. Cette faute ne concerne, au « reste, que vous, et je m'en soucierais peu, si je « n'entendais dire que vous êtes obligé de vivre « du travail de vos mains pour remédier à vos « prodigalités insensées. Vous n'avez pas même ob« servé que votre pauvreté pouvait me faire du « tort, dans une ville où je passe mal à propos « pour être fort riche. Savez-vous, monsieur, que « jamais aucun homme du sang dont vous sortez « ne s'est jamais avisé de travailler pour le public, « et que l'outil d'un artisan ou les crochets d'un « porteur seront une honte éternelle à votre fa« mille? »

« Hélas! monsieur, répondit George, il ne me « semblait pas que ma conduite pût avoir de pa« reilles conséquences. Je regardais le travail « comme la seule ressource honnête de ceux qui « n'ont rien, et vous me permettrez de suivre cette « opinion dans l'emploi pratique de ma vie, rien « ne me prouvant jusqu'ici qu'elle ne soit pas di« gne d'un homme de cœur et d'un chrétien. Je « comprends plus aisément que mon indigence non « méritée humilie cependant la juste fierté d'une « honorable famille, et je lui épargnerai sans re« grets la honte qu'elle en reçoit, en transportant « loin d'ici l'exercice de mon obscure industrie. Il « y a même long temps que j'y avais pensé, et, si « je n'ai pas exécuté plus tôt ce projet, c'est qu'il « me fallait le temps de ramasser quelques écono« mies qui aboutissent bien lentement à quelque « chose dans le métier que j'ai embrassé. A comp« ter d'aujourd'hui, puisque vous le voulez, vous « pouvez être assuré que je ne vous affligerai plus « de ma vue et du spectacle de ma misère. Je suis « prêt à partir.

« Fort bien, dit le vieillard en fronçant le sour« cil. On pourrait donc vous décider à quitter la « ville, en vous fournissant quelque argent pour les « dépenses du voyage? Ce sera peu, je vous en pré« viens. Il est si rare, l'argent!

« Non, non, monsieur, s'écria George avec une « indignation qu'il s'empressa de contenir! La « ville, je peux la quitter, et je la quitterai ; les « économies que je me proposais de faire, je lai ai « faites. On ne dépense guère, quand on n'est pas « assez riche pour donner. De l'argent, je n'en « veux pas. Depuis que je travaille, je n'en ai ja« mais eu besoin. »

A ces mots, le front du vieux millionnaire s'éclaircit un peu.

« Ecoute, dit-il à George d'un ton radouci : tu es « mon neveu, le sang de mon sang, le fils de ma « sœur chérie... oui, chérie, je puis le dire! nous « nous aimions beaucoup dans notre enfance. On « a le cœur bien tendre quand on est jeune. C'est « l'expérience qui nous apprend la réalité des cho« ses, et qui élève notre esprit à la connaissance « des vérités positives; mais je suis ton oncle en« fin, ton bon oncle, et je ne demanderais pas « mieux que de te faire du bien, si je le pouvais. « Il est vrai que je passe pour riche, mais c'est « qu'on ne connaît pas mes affaires. D'ailleurs, les « impôts enlèvent tout. Que dirais-tu cependant si « je voulais assurer ton bonheur, c'est-à-dire ta for« tune? Ce n'est pas que je pense à me dessaisir de « mes petites propriétés; Dieu m'en garde! La « prudence me le défend, et, par les vicissitudes du « temps qui court, les gens sages gardent ce qu'ils « ont; mais tu es mon seul héritier naturel, et je « peux, sans me réduire à l'indigence, te garantir « une part honorable de ma succession, si tu te « maries à mon gré; car je suis ton bon oncle, « mon pauvre George, et je n'ai en vue que ton « bien-être à venir. Il faut bien se résoudre à quel« que sacrifice pour ses parents. (*A suivre*).

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Signalons à nos lecteurs l'apparition d'une nouvelle Revue mensuelle intitulée *l'Initiation*, et s'occupant des sciences occultes : théosophie, spiritisme, astrologie, magnétisme, etc., sous la direction de M. Encausse, 14, rue de Strasbourg. Prix de l'abonnement : 10 francs par an.

Bien que les rédacteurs soient, pour la plupart, des théosophes, la libre discussion est admise dans cette nouvelle feuille. On n'y rencontrera pas l'esprit de dénigrement systématique que nous avons le regret de constater dans d'autres publications. C'est pourquoi nous croyons bien faire en la recommandant à l'attention de nos lecteurs.

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Paris.— Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.

6e ANNÉE. — N° 24. 20 centimes le Numéro. (2e QUINZAINE) DÉCEMBRE 1888.

LE SPIRITISME

ORGANE DE L'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. ALLAN KARDEC.

ABONNEMENTS
Paris et Départements 5 fr. par an.
Étranger . . . . 6 —

RÉDACTION & ADMINISTRATION
38, rue Dalayrac, Paris
Rédacteur en chef : GABRIEL DELANNE

LE JOURNAL PARAIT
DEUX FOIS PAR MOIS

SOMMAIRE

IMMORTALITÉ

(PREMIÈRE PARTIE).

Lorsque nous parlons de l'immortalité de l'âme, nous avons généralement une idée très vague de l'immensité que ce mot : immortalité représente. Nous croyons que la perfection peut être atteinte un jour, alors qu'elle ne le sera qu'à l'infini, c'est-à-dire jamais. Il faut se familiariser avec cette idée, car elle est essentielle pour la compréhension de l'avenir du principe spirituel. Les nombreuses incarnations terrestres sont si peu de chose relativement à notre perpétuel devenir, que les souffrances que nous éprouvons, les luttes qu'il faut incessamment soutenir contre soi-même et contre les autres, sont des quantités infinitésimales en comparaison des joies intellectuelles et morales que nous éprouverons tous lorsque nous serons entièrement dégagés des liens terrestres.

Etudions l'Univers, pénétrons dans toutes les parties de ce vaste domaine qui deviendra le nôtre, alors que nous serons assez élevés ponr le parcourir, et nous verrons que l'imagination est impuissante à l'embrasser dans son infinitude.

Une des plus grandes difficultés qu'on rencontre dans l'étude du monde physique est causée par la peine presque insurmontable que nous avons à sortir de nous-mêmes, à nous abstraire de nos idées préconçues pour considérer la nature telle qu'elle est et non telle que nous nous la représentons. Pour comprendre la véritable position que nous occupons dans l'infini, il faut renoncer à ces habitudes d'esprit qui nous portent à nous prendre comme mesure des phénomènes naturels. Nous avons instinctivement la tendance à tout rapporter à nous, à nos sensations subjectives qui, le plus souvent, ne correspondent pas à la réalité des choses. Quelques exemples feront mieux saisir notre pensée.

On se fait généralement de la chaleur une idée tout à fait fausse en qualifiant de chaud ou de froid tout objet qui est supérieur ou inférieur à la température du corps humain, car le froid ne peut commencer qu'au zéro absolu, c'est-à-dire à 273° au-dessous de la glace fondante (1), et que la chaleur se manifeste à partir de ce point.

Il en est de même pour la notion du temps. Nous l'évaluons en fraction du nombre de tours que la terre accomplit sur elle-même et autour du soleil, mais si nous pouvions être transportés sur Mercure ou sur Neptune, nous le trouverions plus court et plus long qu'ici-bas alors que, réellement, il est invariable : ceci démontre, qu'à proprement parler, le temps n'existe pas. Ce que nous appelons la durée est simplement le rapport que nous établissons entre notre passage éphémère sur la terre et l'immuabilité des lois cosmiques. L'évaluation des grandeurs donne lieu aux mêmes re-

(1) Moutier. *Thermo-dynamique.*

marques. Notre esprit attache les idées de grandeur ou de petitesse à ce qui dépasse la conception étroite qu'il érige en unité. Prendre la distance de la terre au soleil (en moyenne 37,000,000 de lieues), comme mesure, semble énorme à toute personne ignorant l'astronomie, mais combien cette unité est insuffisante pour apprécier l'éloignement stellaire. C'est comme si on prenait le millimètre pour évaluer l'espace qui sépare Paris de Rome ; il faut choisir, à mesure qu'on avance dans l'étude de l'univers, des bases de plus en plus étendues, et c'est à peine si le grand axe de la courbe que décrit la dernière planète du système solaire est suffisant pour calculer l'immensité qui nous sépare de l'étoile la plus proche. Notre conception est très rapidement bornée : il existe une limite à partir de laquelle les chiffres ne signifient plus rien; nous allons cependant essayer de nous rendre compte de la place que nous occupons dans l'univers.

Empruntons pour un instant la plume magique d'un de nos savants les plus estimés, Camille Flammarion. Ce poète de génie rend d'une manière saisissante la majesté des grands espaces célestes, et la solennité grandiose de l'éternel et immuable infini (1).

L'Infini

« *La terre est une sphère isolée dans l'espace et cet espace se prolonge à l'infini* dans tous les sens et tout autour d'elle.

« A l'*infini*... ! et tout autour de nous ! en haut, en bas, de côté, partout. Comment concevoir une telle immensité ? Et qu'est-ce que le globe terrestre au sein d'un pareil abîme ?... Supposons que, voulant mesurer cet infini, nous partions de la Terre comme point de départ, et que nous nous dirigions *vers un point quelconque* du Ciel. Eh bien ! quelle que soit la région de l'espace vers laquelle nous nous dirigions en ligne droite et sans jamais interrompre notre course, — lors même que nous nous enfoncerions dans ce vide avec la vitesse de la lumière, 75,000 lieues par seconde, 450,000 par minute, 270 millions de lieues par heure, — quel vertige ! nous pourrions voler pendant des jours, des semaines, des mois, des années entières... avec cette vitesse constante... pendant des siècles, des milliers et des millions de siècles... et nous n'atteindrions jamais, *jamais*, aucune limite à cette immensité... A mesure que les abîmes se refermeraient derrière nous, d'autres abîmes s'ouvriraient en avant, perpétuellement, sans fin ni trêve, quelque soit le nombre des siècles accumulés en notre voyage ; sans cesse l'immensité resterait béante, et nous épuiserions plutôt la série des siècles possibles, nous absorberions le temps, nous nous identifierions avec l'éternité, plutôt que de vaincre cette puissance de l'infini, qui, inaccessible, fuierait éternellement devant nous en se riant de notre ardente poursuite.

« Enfin, nous arrêtant, exténués, repliant nos ailes fatigués de cet essor séculaire, désespérés du but, nous voulons mesurer du regard et de la pensée l'espace que nous avons parcouru ; nous voulons deviner où nous sommes et nous reconnaître... Mais quoi ! nous voici seulement... au vestibule de l'infini... Que dis-je au vestibule ! En réalité, notre long et incommensurable voyage, après des millions de siècles de ce vol insensé, serait identiquement *comme si nous restions dans le repos le plus complet*. Devant l'Infini nous n'aurions pas avancé d'un pas ! !

« Si donc, considérant un instant le globe terrestre comme unique dans cet infini qui l'environne de toutes parts, nous supposions qu'il pût y tomber comme un boulet dans un abîme, le globe tomberait, tomberait pendant des siècles de siècles, et continuerait de tomber incessamment, toujours, sans que *dans toute la durée de l'éternité* il pût jamais approcher du fond de l'abîme. Après mille siècles de chute, il continuerait de tomber pendant mille siècles encore, et pendant mil[illegible]cles, et cela *sans jamais descendre* en réalité ! Ce serait absolument comme s'il restait en repos, car, en fait, le chemin qu'il aurait parcouru ne serait jamais que *zéro*, comparé à l'infini. »

Comment a-t-on à entrevoir maintenant ce que c'est que l'infini et l'éternité ? Et que sont les vaines théories des hommes, leurs conceptions les plus splendides à côté de ce gouffre immuable, insondable et vertigineux ? Les fictions les plus audacieuses, les rêves les plus insensés ne sont que de pâles ébauches, des essais à peine estompés à côté de la réalité de ce vide éternel !

« Porté dans l'étendue par les lois mystérieuses de la gravitation universelle, notre globe court dans l'espace avec une rapidité que notre pensée la plus attentive peut difficilement saisir. Obéissant au soleil, il tourne autour de lui, à la distance moyenne de 37 millions de lieues, sur une orbite qui ne mesure pas moins de 235 millions de lieues à parcourir en 365 jours 6 heures. Pour accomplir cette translation, il faut voler avec une vitesse de 643,395 lieues par jour, 26,808 lieues à l'heure, 29,786 mètres par seconde.

« Le train express le plus rapide, emporté par l'ar-

(1) Camille Flammarion. *Les Terres du Ciel*. Magnifique ouvrage que nous recommandons à tous nos lecteurs Ils puiseront dans l'étude de la nature, magistralement exposée, non seulement des idées précises sur la constitution de l'univers, mais des pensées philosophiques du plus haut vol qui les reposeront des platitudes et des mesquineries de la vie journalière.

deur dévorante de la vapeur aux ailes de feu, ne peut parcourir au maximum plus de 100 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire 25 lieues : sur les routes invisibles du Ciel, la Terre vogue avec une vitesse mille fois plus rapide..... Nulle vitesse appréciable ne peut nous donner une idée de celle de la Terre.

« J'ajouterai, comme point de comparaison, que la marche d'une tortue est environ onze cents fois moins rapide que celle d'un train express. Si donc on pouvait envoyer un train express courir après la Terre, c'est exactement comme si on envoyait une tortue courir après un train express! Nous volons, du reste, soixante-treize fois plus vite qu'un boulet de canon!... Et c'est ce jouet dont les Bibles anciennes faisaient la base de toute la création!

« Situés comme nous le sommes autour du globe, mollusques infiniment petits colés à sa surface par son attraction centrale et emportés par son mouvement, nous ne pouvons apprécier ce mouvement ni nous en rendre compte directement. La seule méthode que nous puissions employer pour sentir exactement la situation cosmographique de la Terre serait de nous supposer placés, non plus sur elle, mais à côté, dans l'espace, et immobiles, au lieu d'être, comme nous le sommes, entraînés par son propre mouvement. Ainsi isolés de ce globe, nous pourrions l'observer sans parti pris, sans idée préconçue, sans patriotisme, et constater son mouvement, étant dans la situation de celui qui voit passer devant lui un train rapide sur une voie ferrée.

« Ainsi placés dans l'espace, non loin de la route céleste suivie par le globe dans son cours, nous verrions d'abord ce globe venir de loin, *sous l'aspect d'une étoile grandissante*. Son volume apparent s'accroissant à mesure qu'il approche, nous le verrions ensuite avec le diamètre de la lune dans son plein. Alors déjà nous pourrions distinguer sa surface, les continents et les mers, le pôle éclatant de blancheur, l'atmosphère marbrée de nuages. Bientôt le globe, s'enflant davantage, nous apparaîtrait grandissant toujours. Nous reconnaitrions les diverses parties du monde, les deux vastes triangles verts de l'Amérique, l'Europe déchiquetée dans ses rivages, l'Afrique ocrée, les bandes nuageuses équatoriales. Notre attention chercherait à distinguer les plus petits détails de sa surface, entre autres, sans doute, une région verdoyante qui n'en occupe que la millième partie et qu'on appelle la France..... Mais, quoi! voilà ce boulet tourbillonnant qui grossit, qui grossit encore. Soudain, il occupe le Ciel entier, *se dressant, monstre colossal, devant notre vision effrayée*. Nous percevons un instant le vague tumulte des bêtes féroces des tropiques et aussi celui de l'artillerie, toujours grondante de notre douce et intelligente humanité..... Mais l'immense sphère est passée avec la rapidité de l'éclair : la voilà qui *s'enfonce dans les profondeurs béantes de l'espace*; puis, se rapetissant à mesure qu'elle s'éloigne, elle s'enfuit, diminue, et disparaît en se perdant dans l'infini.

« C'est sur ce boulet que nous rampons tous, disséminés sur sa surface comme d'imperceptibles fourmis et emportés dans l'espace insondable par la force vertigineuse de la gravitation universelle. »

Cette terre qui nous paraît si stable ne l'est donc qu'en apparence; d'ailleurs, nous ne voyons jamais la terre sous son véritable jour et nos connaissances sont relatives, incomplètes et toujours inexactes comparativement à la réalité. Le père Secchi (1) a dit : « La grandeur de la création est une des idées qui effrayent la faible imagination des hommes. Quand on annonça pour la première fois que l'espace éthéré n'était pas limité par une *sphère matérielle*, et que les étoiles étaient autant de soleils, l'esprit humain fut comme abasourdi par l'immensité de l'Univers qui lui apparaissait tout à coup, et par le nombre infini des corps qui le constituaient. »

Il a fallu que la science corrigeât sans cesse les données acquises par les sens pour que notre conception de l'Univers devînt positive; grâce aux merveilleux instruments qui simplifient la vue humaine, nous sommes arrivés à nous faire une représentation exacte de ces soleils de l'infini que l'on nomme les étoiles. La lunette de Galilée a dévoilé exactement la constitution du système solaire et assigné à la terre son rôle et son rang dans la famille des planètes (2).

LE SOLEIL

Le soleil, qui est le père et le roi de notre système, est un astre gigantesque que rien ne soutient, il tourne sur lui-même comme toutes les planètes et s'enfonce dans l'infini avec une rapidité de 111 millions de lieues par an. Pour que le soleil, malgré sa prodigieuse distance, nous paraisse encore aussi grand que nous le voyons, il faut que ses dimensions vraies soient réellement colossales. Le globe solaire a, en effet, un diamètre équatorial qui n'est pas moins de 108 fois celui de la terre, son volume est 1,279,267 fois plus considérable que celui de notre globe. Quelle masse incomparable! On obserbe à sa surface des étendues sombres, qu'on appelle des taches, dont la largeur est si considéra-

(1) Secchi. — *Etoiles*, tome II, page 136.

(2) Janssen. — *Annuaire des longitudes*, p. 784 et suivantes.

ble que la terre passerait à travers sans toucher les bords. La lune semble bien éloignée de nous. Eh bien, en supposant la terre placée au centre du soleil, et que la lune continue à tourner autour d'elle à sa distance moyenne de 96,000 lieues, l'orbite entier de la lune serait compris dans la circonférence du soleil; pour aller de la lune à la surface solaire, il y aura encore presque autant de chemin que de la terre à la lune! (1) Il est à lui seul 700 fois plus volumineux que toutes les autres planètes réunies.

La vie sur notre monde est intimement liée à celle de cet astre central, et pas une manifestation de l'énergie ne se montre chez les êtres vivants qui n'ait son origine dans les rayonnements de cet immense foyer. Il est essentiel pour nous de bien saisir les rapports de dépendance qui nous attachent au monde lumineux qui nous entraîne à sa suite dans l'infini.

Le célèbre Tyndall (2) a résumé en quelques pages cette action incessante, nous allons nous en inspirer dans ce rapide exposé : « Si grandes et si merveilleuses que soient les questions relatives à la constitution physique du soleil, dit Tyndall, elles ne sont qu'une partie des merveilles qui se rattachent à l'astre qui nous éclaire. Il reste à considérer ses rapports avec la vie. » L'atmosphère de la terre contient l'acide carbonique, et la surface de la terre fait germer les plantes vivantes; celui-là est la nourriture de celle-ci. Les plantes semblent s'emparer du carbone et de l'oxygène combinés; elles les séparent, gardent le carbone, et mettent l'oxygène en liberté. Les plantes n'exercent pas cette puissance d'assimilation en vertu d'une force spéciale, différente par ses propriétés intrinsèques des autres forces de la nature, le vrai magicien est ici le soleil.

C'est aux dépens de la lumière que s'opère la décomposition de l'acide carbonique, sans elle, la réduction n'aurait pas lieu ; cette action chimique exige une dépense de radiations lumineuses exactement égale au travail moléculaire accompli. C'est ainsi que s'élèvent les arbres; c'est ainsi que verdissent les prairies, c'est ainsi que les fleurs s'épanouissent, que les rayons solaires tombent sur une surface de sable, le sable est échauffé, et, finalement, il rend par rayonnement autant de chaleur qu'il en a reçue, mais que ces rayons tombent sur une forêt, la quantité de chaleur rendue sera inférieure à la quantité reçue, parce que l'énergie d'une partie du faisceau lumineux est employée à faire grandir les arbres. « J'ai ici un écheveau de coton ; j'y mets le feu; il s'enflamme et engendre une quantité déterminée de chaleur; or, c'est précisément la quantité de chaleur ravie au soleil pour former cet écheveau de coton qu'il restitue dans sa combustion. » Ce n'est là qu'un exemple, entre mille autres, et chaque plante croît et grandit par l'action du soleil.

Les animaux puisent dans leur nourriture végétale médiate ou immédiate la force qu'ils manifestent dans leurs mouvements variés. Cette force est identique à celle qui opère dans la nature inorganique.

Autant il est certain que la force qui met une montre en mouvement dérive de la main qui l'a remontée, autant il est certain que toute puissance terrestre découle du soleil. Si l'on excepte le flux et reflux de la mer et les éruptions volcaniques, tous les mouvements mécaniques exercés à la surface de la terre, toutes les manifestations organiques ou inorganiques, vitales ou physiques, viennent de l'astre radieux. Sa chaleur maintient la mer à l'état liquide et l'atmosphère à l'état gazeux; toutes les tempêtes qui les agitent l'une et l'autre sont dues à sa force mécanique. Les nuages sont pompés dans la mer par son haleine embrasée, et c'est à la variation de son activité que l'on doit les pluies, les rivières, les fleuves, les avalanches, les glaciers.

Toute flamme qui brille, depuis la pâle lueur de la bougie jusqu'à l'éclair qui jaillit, hélas, des canons embrasés, ne sont que l'usage ou l'abus de sa force mécanique.

« Le soleil vient à nous sous forme de chaleur, il nous quitte sous forme de chaleur; mais entre son arrivée et son départ, il a fait naître les puissances multiples de notre globe; elles sont toutes des formes spéciales de la puissance solaire; autant de moules dans lesquels celle-ci est entrée temporairement, en allant de sa source vers l'infini. »

On a calculé qu'il faudrait 543 *milliards* de machines à vapeur ayant chacune 400 chevaux-vapeur de force pour équivaloir à la puissance dynamique que le soleil verse chaque jour sur notre planète! Quel sublime et merveilleux poème que celui que nous présentent les découvertes et les généralisations de la science! La nature est mille fois plus grande, plus puissante et plus gigantesque que le cerveau le plus audacieux n'aurait osé l'imaginer ; que sommes-nous donc, vis-à-vis de ces écrasantes réalités?

Et dire que les énergies emmagasinées dans nos houillères, nos vents, nos forêts, nos flottes, nos armées, nos canons, sont engendrées par une force qui ne s'élève pas à la *deux billionième* partie de l'énergie totale du soleil! toutes nos forces terrestres combinées ne suffiraient pas, multipliées par des millions et des millions, à représenter l'énergie

(1) Camille Flammarion. — *Terres du ciel*, page 90.
(2) Tyndall, *La Chaleur*, leçon 12me, pages 424-427.

formidable que l'astre-roi de notre système, semblable à un cœur gigantesque, envoie dans toutes les directions de l'infini depuis des éternités. « Mesuré à nos échelles terrestres les plus grandioses, un semblable réservoir d'énergie apparaît comme rigoureusement infini ; mais c'est un des privilèges de notre nature que de pouvoir réduire les mesures humaines à de minimes proportions, au point de ne plus voir dans le soleil lui-même qu'un *point* au sein de l'infini, qu'une simple goutte d'eau dans l'océan universel. »

LES ÉTOILES

Avec William Herschell, le regard de l'homme, aidé du télescope, a franchi les distances incommensurables qui nous séparent de « nos voisines » de l'espace, les étoiles. Le système solaire fait partie, ainsi que toutes les étoiles visibles, de cette nappe blanchâtre que l'on remarque pendant les nuits d'été, semblale à un arc immense suspendu au-dessus de nos têtes et qu'on a nommé la voie lactée. Cette voie lactée est une nebuleuse annulaire fournie par toutes les étoiles en nombre considérable, qui sont autant de soleils comme le nôtre, mais dont la distance prodigieuse affaiblit l'éclat.

L'éloignement de l'étoile la plus voisine est tel que la comète de Halley, qui s'éloigne en 75 ans du soleil à une distance d'environ 1 milliard 332 millions de lieues, mettrit 50 millions d'*années* avant d'arriver au point médium entre le soleil et l'étoile la plus voisine. C'est par milliers d'années, qu'il faut compter pour que la lumière de ces astres lointains nous arrive et cependant ils font partie, ainsi que nous, de la voie lactée qui n'est qu'une nébuleuse comme le autres.

Les instruments puissants dont nous disposons ont permis de constater que certaines étoiles tournent les unes autour des autres, d'après les lois de la gravitation. On peut voir deux et même trois étoiles combiner leurs mouvements et, de plus, on a conclu des perturbations de leur marche à l'existence de planètes obscures circulant autour de ces soleils. Cette supposition a été pleinement confirmée par la découverte d'un satellite de Syrius, difficilement visible parce qu'il est immergé dans la radiation lumineuse de cet astre.

« Dans un système où l'excentricité est aussi grande que celle de Alpha du Centaure, les planètes doivent être échauffées tantôt par deux soleils très voisins, tantôt par un soleil très rapproché et un autre très éloigné. Ajoutez à cela que les étoiles doubles, très souvent, ont des couleurs différentes et complémentaires : l'imagination même d'un poète serait impuissante à nous exprimer les phases d'un jour éclairé par un soleil rouge, avec une nuit illuminée par un soleil vert, d'un jour où deux soleils rivaliseraient d'éclat, d'une nuit précédée d'un crépuscule doré, suivie d'une aurore bleue ». (1)

Nous citons textuellement car, c'est si merveilleux, que l'on serait tenté de croire ces choses imaginées à plaisir, au lieu d'être les sévères déductions de la science.

Quelle inimaginable splendeur le Cosmos déroule aux yeux éblouis de l'homme; partout la nature revêt des aspects étranges, saisissants; ici c'est l'anneau de Saturne qui subsiste pour nous montrer comment la création s'est opérée, là, ce sont ces incroyables associations de soleils, et partout on constate la diversité infinie organisée par les mêmes lois immuables de la gravitation. C'est une loi capitale qui nous édifie sur l'unité qui règne parmi toutes les manifestations de l'Energie, la même loi, on en est sûr aujourd'hui, gouverne les milliards de systèmes qui peuplent l'étendue et plus que jamais, comme le disait un grand esprit, le blason de l'Univers peut se représenter par ces deux mots : unité, diversité.

LES NÉBULEUSES

Remarquons que nous ne sommes pas sortis jusqu'alors de notre nébuleuse, mais à présent pénétrons plus profondément encore à travers l'infini. Dans les profondeurs de l'espace sans borne existent de nombreuses agglomérations d'étoiles qui sont comme les archipels de cet océan indéfini, notre nébuleuse n'est qu'une province parmi ces contrées diverses, notre système solaire, un canton et notre terre à peine un misérable hameau tout à fait imperceptible même pour ses proches voisins. Combien notre orgueil doit s'abaisser devant ces constatations authentiques et que sont les plus puissants empires de la terre en face de cette immensité !

Les nébuleuses ne sont pas toutes formées d'étoiles ce sont parfois de véritables nappes de matière gazeuse à l'état diffus; et il existe aussi des intermédiaires semi formés d'étoiles et de matière non condensée ; elles nous montrent ce que fut dans le passé le système auquel nous appartenons et elles sont la preuve indéniable de l'éternité de la force organisatrice du Cosmos.

L'analyse spectrale nous a révélé les mystères de la constitution physique de ces amas de matière gazeuse incandescente (2), C'est l'attraction qui

(1) Secchi.— Les Etoiles tome II, pages 58 et 68.

(2) Faye. *Classification des mondes*, page 148, *Revue Scientifique*, avril 1885.

sollicite les matériaux de chaque amas vers son centre et y accomplit le travail de condensation ce qui élève leur température au point de les rendre lumineux. Ce travail se poursuit sans trêve dans l'étendue sans borne, et les innombrables soleils de la voie lactée seront éteints depuis longtemps alors que des milliers de nébuleuses luiront encore au ciel comme les flambeaux funéraires de notre univers disparu.

La matière sensible de la plaque photographique révèle la présence de la matière dans les confins les plus reculés de la création, où l'œil aidé des plus puissants télescopes ne voit que le vide, le collodion impressionné décèle l'existence de nouvelles formations (1) à des distances si prodigieuses que nul chiffre ne peut en donner une idée. Partout le vide est peuplé et dans ces milliards d'agglomérations dont chacune est un univers, règnent les mêmes lois qui régissent ici-bas la matière et la force.

Combien sont trompeuses les apparences qui montrent dans la nuit étoilée, ces lueurs comme de petits flambeaux fixés à la voûte céleste. Quelle grossière ignorance et quelle fatuité de la part de ceux qui n'ont pas craint d'affirmer que ces soleils énormes n'avaient d'autre utilité que d'éclairer les nuits de ce minuscule et imperceptible grain de sable qu'on appelle la terre !

Nous devons être constamment en garde contre l'illusion, car si nous pouvons nous tromper aussi lourdement dans nos appréciations sur des mondes qui sont hors de notre portée, nous ne jugeons guère mieux la matière qui nous environne. A chaque instant nous nous heurtons contre l'infini ; tout à l'heure nous étions moins qu'un point infinitésimal dans l'ensemble des choses existantes, nous allons devenir maintenant un être gigantesque par rapport aux organismes microscopiques, et aux parties ultimes qui constituent tous les corps que nous connaissons.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

Divination judiciaire

Toute la presse parisienne a donné le compte-rendu des expériences présentées le 20 novembre dernier par Zamora, dans les salons de l'hôtel Continental. Je n'en ferai donc pas un nouvel exposé. Mais, ce qui m'a semblé offrir un certain intérêt d'analyse, c'est d'abord la catégorie de « sujets » dans laquelle se place le dénonciateur-devin de Paimbœuf, et en second lieu quel degré de confiance peut accorder la justice aux faits révélés par ce mode nouveau d'instruction.

Nous traversons une période de psychologie à outrance, et le mobile moral, cause déterminante du crime, préoccupe l'opinion publique au moins aussi fortement que le fait en lui même, dès l'instant que le vol banal et vulgaire n'a pas armé le bras du meurtrier. Au cours du très étrange procès Chambige, le mot « hypnotisme » errait sur bien des lèvres, et c'est avec un parti pris, qu'il serait téméraire d'apprécier, que le président écarta l'hypothèse d'une suggestion provoquée chez la victime.

Plus moderne et moins circonspect, le magistrat de Paimbœuf a carrément réclamé le secours du pouvoir de double-vue que possède Zamora, afin de compléter les investigations du parquet.

On se trouve donc là en présence d'un facteur nouveau, avec lequel, dans un avenir prochain, la justice devra fatalement compter. Le magnétisme tend chaque jour davantage à sortir du domaine des sciences occultes pour prendre place dans le champ des sciences positives. Même les plus sceptiques demeurent aujourd'hui contraints de reconnaître qu'il existe là une force dont les éléments sont encore mal déterminés, mais dont le charlatanisme n'a pas, seul, préconisé les effets.

D'ailleurs, ceux qui, l'autre soir, posèrent le problème au jeune Zamora, tous médecins ou journalistes, ne peuvent guère être suspectés de compérage. On lui a, certes, disputé son terrain pied à pied, et l'attitude peu crédule de la salle provoqua même chez lui, à diverses reprises, une violente émotion.

Zamora présente des points de contact avec les « sujets » ordinaires, mais il ne s'identifie absolument avec aucun, et pour le définir nettement, le qualificatif précis manque dans le vocabulaire magnétique.

C'est un « voyant » chez lui, comme chez l'hypnotisé ; la vision se produit inversée, c'est-à-dire que le sens est impressionné avant l'organe, mais il agit à l'état de veille, libre et conscient de ses actes, il obéit à la pensée autant qu'à la volonté.

Il s'intitule « liseur de la pensée », mais son rôle n'en demeure pas moins essentiellement passif. Il possède le pouvoir d'annihilation de lui-même à tel point qu'une pensée étrangère se substitue à la sienne et l'oblige à percevoir la personne ou l'objet que perçoit son guide.

Sous l'action d'un magnétiseur célèbre, Zamora dévia constamment dans ses recherches, tandis que sous la conduite de notre confrère Calmette, qui n'a jamais, que je sache, prétendu à la réputation

---

(1) Camille Flammarion, *Revue Mensuelle d'Astronomie populaire*, novembre 1888, page 401 à 405.

d'émule de Donato ni de Moutin, il désigna avec une extraordinaire sûreté Capelle assassin, Dubois victime, et Henri Meilhac recéleur.

Toutefois, pendant qu'il parcourait les groupes de spectateurs, battant l'air d'un mouvement nerveux de son bras, comme s'il se fût efforcé de saisir un fantôme se dérobant devant lui : « Pensez bien à l'assassin ! » insistait-il sans cesse d'une voix tremblante — et à la moindre distraction de la pensée conductrice correspondait une incertitude de sa part.

Comme la plaque vibrante d'un téléphone parfait enregistrerait les moindres inflexions de la voix humaine, il subissait les oscillations mentales qui lui étaient transmises.

Il faut donc considérer que, dans l'hypothèse seulement où le criminel, obsédé par le souvenir de son forfait, se constituerait son guide, les assertions de Zamora pourraient présenter quelque vraisemblance. Mais si l'inculpé possède sur lui-même un empire suffisant pour chasser loin de lui l'image de la victime, les indications deviendront vaines ; influencé par un témoin convaincu à tort de la culpabilité d'un accusé, elles seront fausses.

Sa pensée reflètera indistinctement la vérité ou l'erreur.

Il serait donc, jusqu'à nouvel ordre, au moins imprudent d'accorder à son témoignage mental une valeur suffisante pour en faire la base d'un verdict.

EUGÈNE D'ESTEZ.

L'HERMÉTISME ET LES HERMÉTIQUES

Nous empruntons à notre confrère *le Messager* l'article suivant :

M. Maurice Peyrot a publié dans la *Nouvelle Revue*, dirigée par Mme Juliette Adam, livraison du 15 août, un article à noter intitulé : *l'Hermétisme et les Hermetiques*, auquel nous ferons quelques extraits :

« Le mysticisme, y est-il dit, semble aujourd'hui avoir acquis de nouvelles forces et un réveil paraît se produire dans l'étude de ces questions dont, il faut l'avouer, le penseur ne peut jamais se désintéresser complètement. Si matérialiste que l'on se dise, il est en effet, au fond de notre cœur, toujours quelque repli secret où se cache une inquiétude irréfléchie de l'avenir, un désir violent de savoir ce que nous deviendrons lorsque la mort aura dissous nos organes. La destruction de notre personnalité est en tel désaccord avec nos aspirations, il se produit une telle révolte de tout l'être contre l'absorption finale dans le néant, que les esprits les plus forts n'osent affirmer, lorsqu'il s'agit de discuter les destinées futures de l'homme. Du jour où nous apprenons à penser, se dresse devant nous le redoutable problème, et dès lors son obsession ne nous quitte plus. La mort, qui frappe autour de nous sans relâche, nous rappelle au sentiment du peu de durée de notre existence; mais, plus la nature, dans ses transformations indéfinies, semble nous affirmer que rien n'est éternel, plus grandit en nous-mêmes, avec l'horreur de l'anéantissement, une intime espérance d'un au-delà... »

L'auteur constate ensuite l'existence de nos jours de plusieurs écoles philosophiques et religieuses dont les aspirations ne tendent à rien moins qu'à délivrer le genre humain de ses angoisses, et il passe en revue les diverses écoles qu'il range sous la qualification générale d'hermétiques, à cause de leur caractère occulte.

En première ligne, celle à laquelle il consacre le plus de place, vient la *Société théosophique*, fondée par Mme Blavatsky et le colonel Olcott.

Citons seulement sa conclusion :

« Consolante en ce sens, dit-il, qu'elle oppose le dogme d'une vie universelle et éternelle, se renouvelant sans cesse, aux désespérances de la mort et de la destruction, mais décourageante en ce qu'elle ne conclut pas d'une façon formelle à la persistance de notre personnalité à travers les réincarnations successives, la doctrine néobouddhique défendue (en France) par les rédacteurs du *Lotus*, donne prise à de multiples critiques que ne se sont pas fait faute d'exploiter les spirites, si dédaignés par les disciples des Mahatmas. Tout le monde sait ce que l'on entend par ces mots : *le spiritisme*. De tout temps, l'idée d'entrer en communication directe avec l'esprit des morts a rencontré de nombreux croyants, et depuis Saül conversant par la Pythonisse d'Endor avec l'ombre de Samuel, jusqu'aux expériences contemporaines sur les tables tournantes et les esprits frappeurs, nous nous trouvons en face d'une chaîne ininterrompue de phénomènes semblables que les savants traitent dédaigneusement d'hallucinations et d'aberrations mentales, tandis, que ceux qui les ont provoqués y voient des manifestations surnaturelles d'une gravité telle qu'il serait dangereux de ne pas s'en préoccuper davantage.

« Certes, il est fort plausible d'établir en fait que les âmes de ceux qui sont morts ne se détachent pas du premier coup, et sans un certain effort, du monde terrestre où elles ont accompli leur destinée matérielle. Tant d'affections brusquement brisées

les retiennent sans doute, si elles sont libres d'obéir à leurs désirs, près de ceux qu'ils viennent de quitter, et il n'est pas défendu de supposer que, continuant de s'intéresser au sort de leurs parents et de leurs amis, elles aient cherché le moyen de communiquer avec eux.

« Nous ne voyons nullement en quoi cette croyance peut choquer les spiritualistes. Quant aux matérialistes, on sait que leur système aboutissant à la négation de l'âme, il leur est difficile d'avoir une opinion sur ce sujet. Malheureusement, trop de charlatans ont vu, dans les expériences du spiritisme, un moyen d'agir sur la crédulité des badauds et une occasion de se créer des rentes en en abusant. De là le discrédit qui, pendant quelques années, s'est attaché à ceux qui revendiquaient le titre de médiums. Mais, s'il n'est pas douteux que beaucoup de gens ont spéculé sur le spiritisme, il n'est pas moins vrai qu'un grand nombre de personnes sérieuses et fort dignes de foi affirment avoir été les témoins de phénomènes que la science actuelle s'avoue impuissante à expliquer. »

Ces personnes sérieuses et fort dignes de foi parmi lesquelles figurent des princes de la science tels que les Crookes, les Wallace, les Zollner, etc., M Peyrot n'en dit pas un traître mot, il ne prononce pas même le nom d'Allan Kardec, si intimement lié au mouvement spirite français. Est-ce par ignorance ou parce qu'il doit ménager ses lecteurs? Dans son étude, il s'étend par contre avec complaisance sur les publications de lady Caithness, duchesse de Pomar, qui tiennent à la fois du spiritisme et du bouddhisme, il discourt aussi longuement sur deux écrivains « qui ont trouvé dans le spiritisme la base de systèmes différents, assez spécieux en apparence, mais dont les auteurs ont été entraînés trop loin par leur imagination ». Le premier, c'est Camille Flammarion dont il analyse le livre *Lumen*, qui résume, dit-il, sous une forme originale et non dépourvue d'intérêt, tout ce qu'il y a de curieux dans le spiritisme. Ce sont, ajoute-t-il, de réelles communications d'outre-tombe que nous avons sous les yeux, car nous ne pouvons supposer que M. Flammarion ne soit absolument sincère lorsqu'il écrit de pareilles choses. » Le second est Louis Figuier, l'auteur du *Lendemain de la mort*.

Parmi les hermétiques modernes dont les travaux sont plus ou moins signalés, M. Peyrot cite encore les noms du marquis de St-Yves, de Stanislas de Guayta, de Joseph de Maistre, Ch. Nodier, V. Hugo, Gérard de Nerval, Alex. Dumas, Georges Sand, Joseph Peladan, etc.

L'article se termine par les réflexions suivantes que nous croyons devoir reproduire in extenso :

« Nous avons passé en revue, aussi impartialement que nous l'avons pu, les diverses croyances théosophiques de notre temps.

Il nous reste à présent à en déduire une conclusion. Nous croyons, pour notre part, que tout n'est pas également à rejeter dans ces dogmes souvent bizarres, et que tant de subtils esprits qui les ont créés n'ont pas toujours erré. Le mystère du lendemain de la mort nous est encore fermé. Cependant il est permis à quelques intelligences audacieuses d'essayer de soulever le voile qui le dérobe à nos yeux. Seulement, il ne faut le faire qu'avec une extrême prudence, et affirmer, en ce cas, qu'on possède la vérité, ne peut que faire naître de violentes contradictions...

D'autre part, il est évident que le réveil des sciences occultes qui se produit autour de nous avec une réelle vivacité, doit avoir une cause. Au XVIIIe siècle, lorsque l'électricité eut manifesté, ainsi que le magnétisme, sa puissance pour la première fois, on vit également nombre d'adeptes, hermétiques s'emparer de la récente découverte, pour en tirer des conclusions favorables à leur système.

N'en est-il pas de même aujourd'hui? Et cette agitation de théosophes de toute école ne présage-t-elle pas que nous sommes à la veille de découvrir enfin la loi qui régit les phénomènes si passionnants de l'hypnotisme et de la suggestion mentale? Que ce jour arrive et bien des faits obscurs seront alors éclairés d'une vive lumière.

Quant à nous, ayons toujours pour principe de ne rien dédaigner de ces manifestations de l'esprit humain, si étranges qu'elles puissent nous paraître, et méditons, en lisant les œuvres des hermétiques, cette sage pensée qui nous épargnera bien des désillusions : « Si instruits que nous soyons, notre science n'est jamais rien, comparée à ce qu'il nous reste à apprendre. »

UTILES REMARQUES

La théosophie semble singulièrement évoluer depuis quelque temps. A part la scission qui s'est produite dans l'ancienne loge l'Isis, voici que le dernier numéro du *Lotus* contient plusieurs articles significatifs.

En premier lieu, Mme Blawatski, la grande prêtresse de l'OCCULTISME, n'est pas contente de ses élèves. Il paraît qu'il existe des théosophes assez impertinents pour demander autre chose que les creuses théories mystico-bouddhiques qu'elle leur sert habituellement. Aussi il faut voir avec quel dédain

elle traite ces téméraires qui prétendent s'élever à son niveau. « Parmi les centaines de braves gens qui, dit-elle, en Occident, se qualifient d'occultistes il ne s'en trouve peut-être pas une demi-douzaine qui aient une idée approximativement correcte de la nature de la scienee dans laquelle ils veulent devenir des maîtres »

Tel est le bilan dressé par Mme Blawatski elle-même des forces vives de la théosophie véritable en Occident.

Ce résultat n'est pas pour nous déplaire, car il montre que les hommes intelligents se fatiguent à la longue de toutes ces brumeuses conceptions que l'on veut faire passer pour des révélations supérieures et qui ne sont, en réalité, que des systèmes vieillots et mal venus, et acceptables peut-être il y a plusieurs milliers d'années, mais totalement dépourvus d'intérêt à notre époque si précise et si rigoureuse.

Il paraît même, et c'est là le bon côté du théosophisme, que les adeptes se livrent aux recherches spirites; aussi leur prédit-on qu'ils se lancent dans la sorcellerie, la magie noire, qu'ils vont devenir de hideux nécromanciens. On sent que c'est là que le bât blesse, car, en expérimentant sincèrement, les chercheurs arrivent vite à la conviction que les élémentals ou les élémentaires sont des êtres chimériques qui n'ont jamais existé que dans les cerveaux théosophiques, alors que les âmes humaines ont une réalité qui se prouve EXPÉRIMENTALEMENT, POSITIVEMENT, ce qui sera toujours préférable à toutes les affirmations, vinssent-elles même des fameux Mahatmas habitant l'Hymalaya.

Le colonel Olcott vient de son côté de traduire l'*Humanité posthume* de M. Dassier; il est obligé d'emprunter à l'occident des exemples de fantômes posthumes, et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est l'incohérence des réponses qu'on lui a adressées de toutes les parties de l'Inde, relativement à la condition de l'âme après la mort. Il se trouve que ces peuples soi-disant si avancés en savent infiniment moins que nous sur l'état du principe intellectuel après la mort, et le piquant de la chose c'est que ce sont nos soi-disant instructeurs qui sont obligés de venir chercher en Europe les enseignements dont ils paraissent avoir un pressant besoin. On nous parle bien de *dix mille* volumes spécialement écrits sur ce sujet, mais le colonel se garde bien d'en citer un seul, de peur, dit-il, de faciliter aux lecteurs les pratiques de la sorcellerie. Le directeur du *Lotus* fait justement remarquer que c'est là un procédé dont les jésuites se servent et il répudie une semblable manière d'agir. Il résulte de ces articles cette constatation que les chefs du mouvement théosophique ont une peur bleue du spiritisme, et ils cherchent par tous les moyens possibles à en entraver le développement. Le directeur de *Lotus* semble s'affranchir graduellement du joug de ses inspirateurs. Il donne les récits d'expériences spirites, publie des communations médianimiques, et il relate avec bonne foi les conditions dans lesquelles elles ont été obtenues; mais quant à une explication, on la chercherait vainement. Il s'en tire tant bien que mal en prétendant ne pas vouloir pénétrer le TERRIBLE secret des médiums. Ne soyez donc pas si effaré Monsieur Gaboriau, ce sont tout simplement des âmes désincarnées qui se manifestent, il n'y a donc pas de quoi tressaillir de terreur.

En somme, nos idées ont tout à gagner à être discutées et contrôlées, et nous sommes heureux des recherches des investigateurs sans parti pris et des colères soi-disant dédaigneuses de M. Olcott et de Mme Blavatski.

G. D'OYRIÈRES

Changement de format du Journal

Comme nos lecteurs le savent déjà, la rédaction et l'administration du journal se font gratuitement, grâce au concours dévoué des membres du Comité de rédaction. Depuis six années notre organe a vaillamment soutenu la doctrine d'Allan Kardec, estimant qu'aucune théorie nouvelle n'a pu, jusqu'alors, fournir sur la vie terrestre et sur l'état de l'âme dans l'erraticité des vues aussi profondes et une philosophie aussi consolante que celle de notre Maître.

Plus que jamais nous sommes décidés à marcher dans cette voie et à tenir haut et ferme le drapeau kardéciste acclamé tout dernièrement encore par le Congrès de Barcelone. Ces encouragements venus de tous les points du monde nous ont encore fortifiés dans notre manière de voir en nous montrant que s'il existe quelques dissidences passagères chez les spirites français, l'immense majorité des adeptes, tout en ne reculant devant aucun progrès justifié, demande des preuves et exige des vues positives de la part des novateurs, avant d'abandonner le solide terrain de la logique et de l'expérience.

Nous continuerons donc à suivre la ligne de conduite qui a fait notre succès et qui répond à un véritable besoin, mais les changements survenus dans la position de quelques membres du Comité ne leur permettant pas de consacrer comme jadis tout leur temps à notre organe, le Comité a décidé d'augmenter le format du journal, de le porter à 16 pages et de le faire paraître une fois par mois.

La finesse du texte et la grandeur des pages en font un organe très compacte au point de vue des articles qu'il contient ; le prix de l'abonnement ne sera pas changé, et bien que nous ne puissions, à l'avenir, être que mensuellement en rapport avec nos lecteurs, ils peuvent être assurés que nous serons toujours de cœur avec eux et que notre dévouement ne fera pas défaut à l'œuvre qu'ils soutiennent depuis six années. LE COMITÉ.

AVIS

Les lecteurs désireux de ne subir aucun retard dans la réception du journal sont priés de renouveler leur abonnement pour l'année 1889.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro suivant la suite de notre intéressant feuilleton : « Souvenirs d'un Salon spirite », par Mlle Huet.

Beaucoup de nos lecteurs nous ayant demandé où l'on pouvait se procurer les ouvrages traitant du magnétisme, nous croyons devoir leur donner l'adresse et le catalogue d'une librairie qui édite spécialement ce genre d'écrits.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons une brochure intitulée :

LA VIE ÉTERNELLE ET LE SALUT COLLECTIF

Par M. Ch. FAUVETY. — Imprimerie Sallières, rue du Calvaire, Nantes. — Prix : 0 50 c.

Cette brochure contient le texte d'un remarquable discours de notre vénéré frère M. Fauvety, Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs le vaillant lutteur spiritualiste, le philosophe éminent : ses travaux nombreux l'ont élevé depuis longtemps au premier rang des écrivains, et nous sommes heureux de le voir affirmer hautement ses croyances spirites qui sont la conclusion logique des études de toute sa vie. Nous engageons nos frères à lire attentivement cet opuscule, inspiré par la véritable fraternité.

ALMANACH POUR 1889

Prix : 0 15 c.

Imprimerie Emile Pierre et frères, rue de l'Etuve, 12, Liège.

Ce titre d'almanach cache en réalité une brochure spirite fort bien faite. A part le calendrier placé en tête qui lui donne une valeur pratique, ce petit livre contient l'exposé sommaire de la doctrine spirite, au moyen d'extraits très habilement liés les uns aux autres et puisés dans tous les ouvrages spirites.

Nous sommes heureux de signaler ici que l'ouvrage de M. Gabriel Delanne : *le Spiritisme devant la science* a été mis deux fois à contribution.

Nous souhaitons bonne chance à ce petit livre dont le prix modique fait un excellent moyen de propagande.

ESPÉRANCE ET COURAGE

Encore une brochure : celle-ci nous arrive de Lyon. C'est la seconde édition qui va être distribuée *gratuitement*, comme la première, par la Société fraternelle de cette ville.

Nous félicitons chaleureusement nos frères lyonnais pour le dévouement qu'ils montrent en soignant les malades, en faisant l'éducation des ignorants et en cherchant à prouver expérimentalement les vérités si consolantes de notre doctrine.

NÉCROLOGIE

ENTERREMENT SPIRITE A ALGER

Dimanche dernier, 18 courant, Mme Michel Lovéra, décédée en sa villa, village d'Isly, a été enterrée suivant les usages spirites. Les cordons du drap mortuaire étaient tenus par des dames. Ce drap est de couleur bleu clair ; il est orné de franges et de glands en argent ; sur le milieu brille un soleil d'or, entouré de la double inscription : « Hors de la charité, pas de salut ; spirites d'Alger. »

Un long cortège, composé en partie de dames, attirait les regards des curieux, très nombreux sur son passage ; des prières ont été lues, tant à la levée du corps que sur la tombe, par M. Carbonnel, instituteur honoraire, officier de l'instruction publique.

Quoique étranger à cette doctrine, dont les adeptes sont très nombreux, dit-on, à Alger, nous croyons que cette catégorie de libres penseurs est appelée à porter un rude coup aux enterrements cléricaux, qui forment le principal point visé par tous les libres penseurs.

Nous devons constater que cette croyance vient de faire son apparition officielle à Alger, elle s'est affirmée publiquement. Ses adeptes prétendent apporter leur appoint à l'œuvre de progrès et de civilisation que poursuivent les vrais philosophes et les penseurs, ils nous disent que le progrès social et l'amélioration du sort des travailleurs font partie du programme spirite.

(Tiré du *Petit Colon*, Alger).

LYDIE

OU LA

RESURRECTION

(*Suite*).

« La femme que je te destine est précisément « la veuve d'un des créanciers de ton père, une « femme d'ordre et d'esprit, très belle encore pour « son âge, et qui a placé tout l'argent que tu lui « as rendu à douze pour cent d'intérêts, sur des « nantissements superbes qui valent le triple, et « qui ne seront probablement pas retirés, parce « qu'elle ne prête pas à long terme. Tu seras « donc riche après ma mort, et tu pourras sou- « tenir dignement le nom de notre famille, en « vivant d'économie; mais je « t'expliquerai cela « plus tard. Va donc tout préparer pour te « mettre en état de justifier mes bienfaits, et nous « dînerons demain avec ta future.... chez elle.

« Je vous remercie, mon cher oncle, repartit « George, des projets que vous avez formés pour « me rendre heureux, et je vous prie de croire à « la reconnaissance que vos bontés m'inspirent; « mais il m'est impossible d'en recueillir le fruit. « Vous n'ignorez pas qu'avant la mort de mon « père, j'étais près d'épouser Lydie, la fille de son « ami, et l'infortune qui nous a frappés tous les « deux en même temps n'a fait que rendre cet en- « gagement plus inviolable. Deux volontés sacrées « pour nous s'accordaient à nous unir, et la pau- « vreté ne nous a pas séparés.

« Vous épouseriez Lydie, une fille de rien et qui « n'a rien ! s'écria l'oncle furieux.

« Je venais vous en prévenir, répliqua George. »

« Et il se retira respectueusement, car la colère du vieillard ne se manifestait plus qu'en imprécations, et George craignit d'être maudit.

« Huit jours après, ils se marièrent en effet, et ils partirent aussitôt, George ayant promis de quitter la ville pour ne pas faire rougir de son abaissement les honnêtes gens qui portaient son nom.

« L'oncle de George, dont l'âge n'était pas extrêmement avancé, mais que l'amour de l'or rongeait d'avarice et de souci, vint à mourir au bout de quelques semaines; et comme il était philanthrope (un nouveau métier qui rapporte beaucoup), il laissa toute sa fortune à l'enseignement mutuel, qui est la plus belle invention dont on ait jamais ouï parler; c'est la manière de tout savoir sans apprendre, et d'étudier sans maîtres. Dieu est grand! Quant au pauvre George, il pria pour son oncle, comme s'il en avait hérité, mais ne s'affligea pas autrement de son abandon, et travailla très courageusement jusqu'à la mort. »

— George est donc mort? interrompis-je en pressant vivement le bras de Lugon.

— « Je croyais vous l'avoir déjà dit, continua-t-il. C'était le 6 octobre du dernier automne. Il y aura justement huit mois à la Fête-Dieu. George revenait gaiement sur son bateau, après avoir fini sa journée, quand ses yeux furent frappés tout à coup de l'aspect d'un nuage de feu et de fumée que le vent poussait sur le lac. Il pressentit aussitôt un accident terrible, et fit force de rames pour atteindre à ce petit cap de la grève, qu'on appelle maintenant le Jardin de Lydie. Un incendie dévorait, en effet, la maison qui occupe l'autre côté de la route, et dont je vais vous montrer les ruines tout à l'heure. Il prit à peine le temps d'amarrer sa barque, se saisit d'une échelle que traînaient péniblement quelques vieillards, car les ouvriers n'étaient pas encore rentrés, et l'appliqua sous une fenêtre d'où il entendait partir des cris. Un instant après, il s'était élancé dans la flamme, et reparaissait avec une femme évanouie que je reçus dans mes bras, car j'étais arrivé presque au même moment, et je m'efforçais de le suivre. — Elle est sauvée; elle est sauvée, cria le peuple! Mais la pauvre créature qui avait repris connaissance au grand air, se mit à pousser d'affreux gémissements en appelant ses enfants. — Je m'étais cependant rapproché de la fenêtre autant que je l'avais pu, mais je cherchais inutilement à m'y cramponner à quelque chose, parce que tout brûlait, quand je sentis que George me passait un nouveau fardeau, puis un troisième, c'étaient les enfants que j'eus bien du plaisir à entendre crier, et qui furent passés à leur mère de main en main; mais la malheureuse femme se lamentait toujours, et je ne comprenais plus ses plaintes, la flamme bruissant dans mes oreilles comme une tempête. — Le berceau! le berceau; répétèrent alors quelques voix qui se rapprochaient de moi de plus en plus, parce qu'il s'était établi une chaîne, du bord du lac jusqu'à l'échelle où j'étais monté. — Le berceau! le berceau, criai-je à mon tour d'une voix presque étouffée par la fumée qui me suffoquait. George rentra encore, et je crus bien qu'il ne reviendrait plus. En cet instant, le feu avait atteint le sommet des montants de l'échelle et les échelons supérieurs, de manière qu'ils cédèrent tous à la fois, sans en excepter celui que me portait. La foule qui me pressait par derrière me retint sur l'échelon suivant, et l'échelle s'appuya de son propre poids contre la muraille ardente que déchiraient déjà des fissures assez profondes pour que je pusse m'y retenir; mais la distance qui me séparait de la fenêtre s'était agrandie

de six pieds. George la mesura d'un regard, détacha lestement sa ceinture de batelier, et la passa en un clin d'œil autour du corps du pauvre innocent qu'il avait tiré de son berceau. « A toi, Lugon, s'écria-t-il, et prends bien garde ! L'enfant est vivant ! il est sauvé aussi !... » L'enfant était vivant. en effet, il était sauvé, mais George était perdu ; il était mort. A peine la pauvre petite créature était sortie de mes bras, que le toit s'écroula sur le plafond et que le plafond s'écroula sur George, et que tout s'engloutit dans un brasier horrible, où les restes mêmes de George n'ont pas été retrouvés. Il faut qu'il ait été consumé tout entier, ou que les anges l'aient enlevé au ciel. Dieu est grand ! »

— Bien, dis-je à Lugon en liant tendrement ma main à sa main ; bien ! mon noble ami !... mais après ?...

— Après ? reprit Lugon. Oh ! les enfants se portent à merveille, et vous les auriez déjà vus, s'ils ne jouaient pas sous la Saulsaye.

— Mais, Lydie, tu ne m'en dis rien ? Lydie est-elle morte aussi ?

— Pour vous parler sincèrement, monsieur, il y a des gens qui pensent qu'il vaudrait autant qu'elle fût morte. Elle devint folle peu de jours après, une étrange folie, allez ! Ne s'imagine-t-elle pas qu'elle est à demi ressuscitée, et qu'elle passe toutes les nuits avec George lui-même, dans je ne sais quel coin du ciel ? Rien ne peut lui ôter cette idée de l'esprit...

Comme il parlait ainsi, Lugon s'arrêta tout à coup.

— Tenez, monsieur, me dit-il, en me montrant sur sa gauche un amas de décombres noircies, voilà la maison.

— Tenez, ajouta-t-il en se rapprochant de la haie qui garnissait le côté droit du chemin, voilà le jardin de Lydie ; et cette jeune femme qui s'y promène, les yeux penchés vers la terre, en cherchant des fleurs, c'est Lydie, la femme du pauvre George !

Il détourna ensuite brusquement son cheval, passa le dos de sa main sur ses yeux, et parut se disposer à reprendre la route convenue.

J'avais mis pied à terre :

— Tu m'attendras là, mon bon ami, lui dis-je, et tu laisseras reposer tes chevaux à l'ombre de ce tilleul. Il faut que je voie Lydie et que je lui parle !

— Gardez-vous en bien, monsieur, reprit Lugon en essayant de me retenir par le bras. Le médecin dit que la folie est quelquefois contagieuse, et que celle de Lydie est de cette espèce. Il faut que cela soit vrai, puisque la mère Zurich croit fermement tout ce que Lydie lui raconte.

— Un homme aussi sensé que toi, répliquai-je en riant, peut-il s'abandonner à de semblables chimères ? Les médecins n'exercent d'empire sur notre crédulité qu'en se distinguant à l'envi par des propositions extraordinaires et par de fausses découvertes. Sois tranquille sur mon compte ; je suis parfaitement à l'abri de la contagion des idées d'un fou, et si cette infortunée n'a point de consolation à recevoir de moi, je n'ai du moins rien à craindre d'elle.

En même temps je gagnais l'autre côté de la haie, pendant que Lugon, un peu rassuré, se rangeait à l'ombre en sifflant. Lydie n'avait pas pris garde à moi. Sa corbeille était pleine, et elle s'était assise pour assortir ses bouquets.

J'arrivai au bord du lac en recueillant çà et là quelques fleurettes du rivage, pour attirer l'attention de Lydie. « Ne vous affligez pas, dis-je en les lui présentant, si je me permets de glaner dans votre moisson. Quoique ces fleurs soient plus fraîches et plus jolies qu'aucune de celles que j'ai vues dans mes voyages, mon intention n'est pas de les emporter avec moi, et je ne les ai rassemblées que pour les joindre à votre bouquet. — Ah ! ah ! dit-elle en me regardant avec un sourire, et en les déposant une à une dans la corbeille où elle avait amassé les autres... c'est pour George. Il en a qui sont beaucoup plus belles, et qui ont des parfums dont aucune fleur de la terre ne peut donner l'idée ; mais il aime à revoir encore les fleurs qui croissent au bord du lac, et que nous avons autrefois cueillies ensemble. — Il ne tardera donc pas à revenir ? repris-je en m'asseyant à quelques pas. — Pas ici, répondit-elle, il n'y vient plus. Il ne peut pas y venir, puisqu'il est mort. Ne saviez-vous pas qu'il est mort ?... » — Mon cœur se serra. « Pardon, répliquai-je, pauvre Lydie : je croyais que vous l'attendiez. — Eh non ! s'écria-t-elle, c'est lui qui m'attend ; mais j'irai bientôt, tout à l'heure, quand le soleil sera couché. Oh ! si l'on pouvait dormir toujours ! — Votre sommeil est doux, Lydie, puisque vous désirez l'heure qui le ramène. Pendant ce temps-là, du moins, vous ne souffrez pas ? — Souffrir ! dit-elle en se rapprochant de moi, qui est-ce qui souffre ? Je ne souffre jamais, jamais ; pendant le jour, j'espère et j'attends. Je trouve quelquefois les journées longues, mais je les abrège à prier, à cueillir des fleurs pour George, à m'occuper de lui, à former des projets pour notre long bonheur, que rien ne pourra plus troubler quand nous serons réunis tout-à-fait. (*A suivre*).

Le Gérant : Gabriel Delanne.

Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.